This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

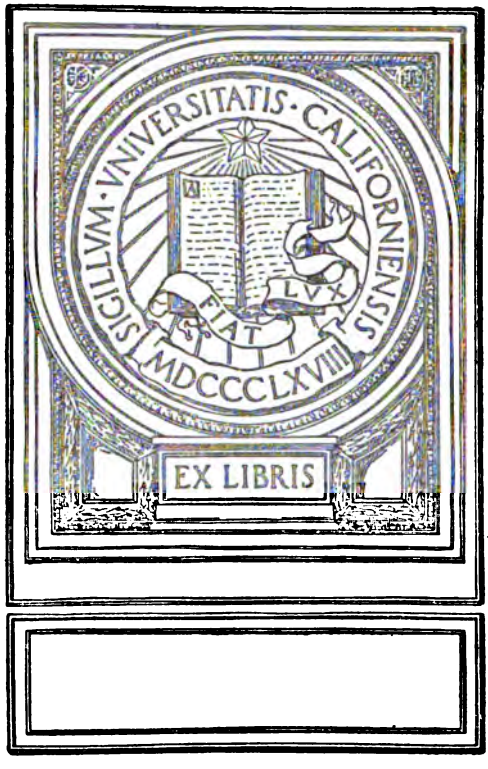
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LA

JEUNE BELGIQUE

LA JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : ALBERT GIRAUD
Secrétaire de la rédaction : MAURICE DESOMBIAUX

TOME TREIZIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 4, RUE VANDERLINDEN

1894

PQ2
J39
v.13

A NOS LECTEURS

Malgré nos instances, M. Iwan Gilkin n'a pas accepté le renouvellement du mandat qu'il tenait des propriétaires de notre revue.

Le nouveau directeur est sûr d'être l'interprète de tous les collaborateurs de *la Jeune Belgique* en remerciant M. Iwan Gilkin du dévouement, de l'énergie et du talent dont il a fait preuve pendant deux années.

Le changement qui s'est accompli n'est qu'un changement de directeur, et non un changement de direction. *La Jeune Belgique*, en effet, reste fidèle à son programme d'il y a treize ans : elle défendra, en 1894 comme en 1893 et en 1892, les idées qui présidèrent à sa fondation. Plus que jamais, elle combattra l'utilitarisme et la littérature à tendances politiques ; plus que jamais elle veut l'artiste indépendant et l'œuvre désintéressée. « L'Art, a dit le divin Gœthe, ne doit penser à plaire qu'aux facultés qui ont vraiment le droit de le juger. »

Quand bien même la doctrine de l'Art pour l'Art, telle que nous l'avons maintes fois exposée, serait reconnue et démontrée fausse, il faudrait encore l'enseigner partout, en Belgique. C'est grâce à cette doctrine que la jeunesse de 1880 a pu élever son œuvre ; c'est cette doctrine qui en est la sauvegarde, et si l'on renonçait à elle, l'œuvre

M554756

s'écroulerait et serait à recommencer demain. La génération de 1880 a émancipé l'écrivain belge en l'arrachant à la tutelle et à la tyrannie des partis; et elle n'est pas assez oublieuse d'un passé encore chaud pour laisser se produire tout retour offensif, direct ou détourné, d'un esprit qu'elle a en horreur. *La Jeune Belgique* veille sur ce que nous avons de plus cher : notre liberté d'écrire.

Plus que jamais aussi, elle luttera pour la préservation et le salut de la langue française, cruellement mise à mal, en Belgique, par les prophètes de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe individuelles. Si nos romanciers et nos poètes veulent prétendre, sans ridicule, au titre d'écrivains français, qu'ils abdiquent le patois et le jargon! S'ils n'y renoncent point, qu'ils ne se flattent pas de survivre à leurs barbarismes! Nous sommes condamnés à lutter contre l'horrible patois belge comme les habitants de nos côtes sont condamnés à lutter contre la mer. Il faut des dunes, des dunes contre le macaque flamboyant, des dunes contre le galimatias et le pathos des nouveaux barbares!

La Direction espère qu'elle sera soutenue dans cet effort par tous les vrais amis des lettres françaises en Belgique.

ALBERT GIRAUD

LA FALAISE

A EUGÈNE DE MOLDER

Ce soir, l'ouragan gronde en ses trompes de fer.
— Tandis qu'en jets de feux flamboient les cieux funèbres
Et qu'une aube de foudre éblouit les ténèbres,
La Falaise apparaît, noire en l'or de l'éclair.

Contre elle l'océan bondit, déferle, écume,
Et, dans la nuit hurlante, elle habite l'horreur
Des gouffres, lentement s'écroule en leur fureur,
Et plonge jusqu'au fond dans l'immense amertume.

Mais en vain s'est rongé, crevassé son granit;
Debout, dans chaque plaie, il cache un joyeux nid,
On entend gazouiller ses béantes morsures!

Et le roc mutilé, dès que renaît le jour,
Chante ainsi tout entier par toutes ses blessures.
— Tel mon cœur, tout meurtri, n'est qu'un hymne d'amour!

EMILE VAN ARENBERGH

CLIMATÉRIE [1]

A Emile Verhaeren

Autrefois notre pensionnat, le Bodenberg-Schloss, fut un établissement de bains, rendez-vous des malades élégants ou même des latents névrosés de la Suisse et de l'Allemagne du Sud. Le château, le *schloss*, présente une façade de la fin du XVIIe siècle, percée, aux deux étages, d'une rangée infinie de fenêtres éclairant des chambres à coucher si nombreuses que de mon temps chacun des cent élèves avait la sienne. Un balcon à élégante rampe de fer forgé court tout le long du premier étage, affecté aux classes et aux appartements du directeur. En bas une galerie couverte ouvre ses portes vitrées sur l'ancien casino converti en réfectoire et en chapelle. Une partie des installations hydrothérapiques, reléguées dans les sous-sols, fit place à des celliers, mais la plupart de ces souterrains, immenses comme des catacombes, abandonnés aux cryptogames et aux araignées, ne servent plus qu'à de mystérieuses parties de cache-cache.

Le site est merveilleux et vraiment « romantique », comme disent les Allemands. Le bâtiment principal, avec ses communs et ses annexes, couronnant trois terrasses superposées, garnies de balustres et de vases de fleurs, domine un vallon d'une dizaine d'hectares, borné à l'ouest par les premiers contreforts du Jura dont la sévère muraille boisée d'essences sombres, sapins et mélèzes, s'exhausse vers Soleure en deux massifs rocheux, échancrés de gorges abruptes : le Weissenstein et le Hasenmatt. A l'orient, la ceinture de coteaux égayés de vignobles et de bosquets s'écarte pour ouvrir une échappée sur le fertile plateau de l'Aar. Les méandres argentés de la rivière festonnent les pâturages smaragdins et, tout au fond, dernière dégradation de la perspective, le panorama des Alpes se dentelle et s'irise aux caprices du soleil et des nuées.

Le vallon même, tracé en parc anglais, présente un noble étang arrosé par un ruisseau tombant du Jura et encadré de pelouses où se jouaient des parties de foot-ball et de cricket dignes des joutes homériques d'Eton et de Rugby. Alentour règnent de longues avenues de pommiers et de pruniers dévolus à de clandestines cueillettes et force bocages dont, en dépit des

(1) Fait partie des *Proses gymniques*.

foudres directoriales, on décimait à coups de pierres le chœur chatoyant et mélodieux.

Malgré les ressources que ce parc offrait à notre humeur libre, à notre turbulence de casse-cou, certains jours il ne suffisait plus à notre expansion aventurière. Nous étions tentés dans notre désir de liberté par cette circonstance que, comme toutes les propriétés en Suisse, le domaine de Bodenberg n'était pas entouré de clôtures. Le traversait, s'y promenait qui voulait, à condition pourtant de s'abstenir de toute dégradation. Cette absence de murailles ou de fossés nous incitait à nous engager bien au delà du territoire cependant si étendu, réservé à nos ébats et d'incursionner jusqu'aux villages voisins où à tour de rôle, l'un de nous, désigné par le sort, allait, courant à toutes jambes, s'approvisionner de chocolat Suchard frelaté, de noirs cigares de Vevey et même de bouteilles de piquette et de liqueur. A chacune de ces escapades on courait le risque d'être pincé, car au milieu de nos heures de liberté la cloche nous convoquait dans la grande salle où il s'agissait de répondre à l'appel de notre nom.

L'institut Bodenberg n'avait pas son analogue au monde :

Depuis près de vingt ans les héritiers de familles riches venus non seulement des principaux pays d'Europe, mais même des deux Amériques, des Indes et de l'Australie, se rencontraient et fraternisaient en ce coin élyséen du riant canton de Soleure. Composé de nationalités aussi variées que les confessions, le milieu y était étonnamment cosmopolite, éclectique et tolérant. On n'abusait ni de la discipline, ni des punitions, ni de la surveillance; la plus grande somme de liberté était laissée à l'élève; les maîtres n'intervenaient qu'à la dernière extrémité dans les querelles et réprouvaient sévèrement l'espionnage et la délation. Une atmosphère de loyauté et de franchise morale correspondait avec les sains effluves des forêts jurassiques. L'enseignement, confié à des émigrés politiques de France, d'Allemagne et d'Italie, hommes d'un caractère immaculé, marchait de pair avec une admirable culture physique, un souci perpétuel de notre développement et de notre perfectionnement corporels. Par le sérieux des études, Bodenberg pouvait rivaliser avec les plus fameux gymnases allemands; par l'éducation en plein air, l'importance accordée aux exercices du corps, il eût été considéré comme type et modèle chez les Anglais. On exigeait d'autant plus de nos jeunes cerveaux que rien n'était négligé pour assurer l'expansion harmonieuse et logique de l'enveloppe.

Les leçons contractaient une portée, une étonnante vertu persuasive, une intensité quasi apostolique par ce fait que l'enfant ne se trouvait pas devant de simples et routiniers pédagogues, mais bien en présence de véritables

personnalités, de lumières scientifiques doublées de chaleureuses flammes révolutionnaires, de penseurs hardis que la persécution avait exilés. Rien dans leurs allures, dans leur parler, qui trahît le cuistre et qui eût justifié ces taquineries dont la gent pédante est victime dans presque tous les collèges du monde. Nos jeunes esprits très aiguisés, en quelque sorte sublimés par un programme d'études substantielles, se retrempaient dans de longues séances de gymnastique et d'escrime, dans des excursions vers Bienne, vers Soleure, des ascensions du Jura, des voyages pédestres dans les Alpes, l'Oberland, le Valais, jusqu'en Savoie et en Italie.

A l'époque où je faisais mes études à Bodenberg-Schloss, c'est-à-dire aux environs de l'an 187..., j'avais pour condisciples Henri de Kehlmarck, un patricien anversois descendant d'une famille de négociants hanséates établie dans la grande métropole flamande dès le XVIe siècle, et William Percy, un Anglais de la Cornouaille, fils du comte d'Evansdale, membre de la Chambre des Lords.

Le premier représentait ce que le pensionnat comptait de plus brillant au point de vue des facultés intellectuelles; le second réalisait un parangon de santé et de robustesse physique. Si l'un faisait honneur au système d'éducation morale de la maison, l'autre illustrait à merveille la méthode adoptée pour favoriser l'épanouissement de notre organisme. Les dehors seuls de ces deux êtres révélaient la dominante de leurs goûts et de leurs aptitudes. Le jeune Kehlmarck était un blondin gracile, légèrement menacé d'anémie et de consomption, la physionomie réfléchie et concentrée, au large front bombé, aux joues d'un rose mourant, un feu précoce ardant dans ses grands yeux d'un bleu sombre tirant sur le violet de l'améthyste; la tête trop forte écrasant sous son faix les épaules tombantes, les membres chétifs, la poitrine sans consistance. William Percy, au contraire, quoique n'ayant qu'une quinzaine d'années comme l'Anversois, était un fort garçon, extraordinairement large d'épaules, la taille d'un homme fait, aux bras presque trop musclés, les pectoraux saillants, aux mollets rebondis, aux hanches puissantes, le torse harmonieusement assis sur des reins et des cuisses qui eussent tenté le ciseau d'un sculpteur italien de la belle époque. Il tenait de sa mère, une créole rencontrée par Lord Evansdale à la Havane, ce teint lilial, légèrement ambré, des lads et des misses de la haute aristocratie, ses profonds yeux noirs brillants et d'une vivacité léonine, et sa chevelure d'ébène, aux mèches constamment révoltées, crépue à outrance.

Alors que la plupart de leurs condisciples, mieux équilibrés, réunissaient comme les gentilshommes italiens et anglais de la Renaissance les qualités de l'homme d'étude et celles de l'homme d'action, Kehlmarck n'était qu'un

lettré et Percy qu'un gymnaste. A deux, ils se partageaient l'admiration de la communauté. Henri régnait à l'étude, William dirigeait les récréations. La constitution débile de l'Anversois le désignait aux brimades, mais il y avait échappé par le prestige de son intelligence, prestige qui s'imposait jusqu'aux professeurs. Tous respectaient son besoin de solitude, de rêverie, sa propension à fuir les communs délassements, à se promener seul autour du parc, dans l'ombre et le silence, n'ayant pour compagnon qu'un auteur favori ou le plus souvent même se contentant de sa seule pensée. Au demeurant, camarade serviable et d'humeur égale, mettant complaisamment et même avec joie sa supériorité intellectuelle au service de ses condisciples.

Un seul ne partageait pas notre déférence et notre humilité vis-à-vis du jeune prodige, c'était précisément son rival, ou plutôt son extrême, sa vivante antithèse, le baronnet William Percy. Celui-ci, débonnaire au fond mais brutal dans ses dehors, témoignait à l'égard du petit Flamand une taquine et hargneuse hostilité. Avec lui seul il se montrait rogue et se targuait de sa force. Souvent il se bornait à le bousculer, mais d'autres fois il le harpait au passage, le tenait longtemps à sa merci, s'en amusant comme d'un jouet. Il le soulevait à bras tendu, ou bien il lui broyait les poignets, au risque de les briser pour lui arracher un mouvement de révolte qui eût justifié de la part du tourmenteur un redoublement de brimades. Mais Henri se roidissait, supportait stoïquement la torture, sans une larme, sans une plainte. Alors agacé, mis au défi, l'hercule, sur le point d'abuser de sa vigueur, lâchait sa victime impassible et la repoussait d'une taloche ou d'un simulacre de coup de pied.

Le violent Percy était le seul cauchemar de l'Anversois, le seul être qui de toute la colonie détournât parfois son attention de ses beaux rêves tranquilles ou de sa sereine et précoce mélancolie, pour le plonger dans un état d'irritation maladive et de haineuse révolte. A ce moment, où tous deux allaient courir leur seizième année, l'antipathie devint de l'obsession. Quand il faisait une lecture où figurait un scélérat, Henri lui prêtait enfantinement les traits de son ennemi. Ainsi le beau William se trouva affublé de la bosse de Richard III et du masque félon d'Iago.

L'état maladif du petit Kehlmarck augmentait encore sa susceptibilité. Souvent des migraines, des fièvres intermittentes le clouaient au lit et l'isolaient durant plusieurs jours.

William s'épanouissait de plus en plus crânement. Il incarnait une véhémente joie de vivre. Il évoquait la jeunesse d'un dieu dont les travaux intrépides ont développé les forces et préservé l'innocence. Sa belle santé affrontait

le malingre Kehlmarck. Leur antagonisme devait tourner au tragique.

Un matin de novembre, Henri s'était aventuré, avec un autre collégien, dans la barquette sur l'étang. Tandis qu'il lisait, son compagnon jouait des rames.

Percy les héla de la rive : « Hé, le pâlot, hé Fifi-Sang de Grenouille, aborde, il y a place encore dans la barquette ! »

Henri frissonna, et tandis que son compagnon ramait vers le bord, il était bien résolu, lui, à sauter du bateau aussitôt que l'ennemi y entrerait. Mais à ce moment, il se ravisa par orgueil. L'autre aurait pu croire qu'il avait peur. Henri demeura donc assis en face de l'Anglais qui avait saisi les avirons. Percy avait un rire exceptionnellement méchant. Devinait-il le sentiment qui avait fait se rasseoir le chétif Anversois, si piètre amateur de canotage ? La mine du jeune lord semblait dire : « Attends, mon bonhomme, on va t'en donner du plaisir ! Tu n'auras plus envie, après ça, de te risquer sur l'eau. » Et l'Anglais se mit à ramer, en fredonnant une assez inepte chanson de son pays : « *Jolly beggars, here we are, Beggars on sea, Beggars on shore !* »

La barque filait et virait avec une vitesse extravagante. En quelques minutes, William lui fit faire quatre fois le tour de la pièce d'eau. Il cogna même à plusieurs reprises l'embarcation contre les berges comme s'il eût voulu la mettre en pièces.

L'Anversois ne se départait pas de son attitude insouciante. Un sourire dédaigneux plissait même ses lèvres fines et ses yeux essuyaient ironiquement les regards comminatoires de l'enragé rameur.

Tout à coup, comme ils se trouvaient au milieu du lac, c'est-à-dire à un endroit où il y avait près de douze mètres de fond, William lâcha les avirons et les rejeta loin de lui, si furieusement et si loin qu'après avoir décrit une couple de ricochets ils allèrent s'empêtrer dans les roseaux de la rive.

— Que veux-tu faire, Percy ! En voilà une idée ! fit le troisième occupant de la barquette. Pas de bêtises, hein ? Comment regagner la terre à présent ?

— Dame ! En ramant avec nos doigts ! répondit le jeune Evansdale. Mais rien ne presse. Et tout d'abord, amusons-nous un brin !

Et reprenant son refrain de marinier ivre, il épiait la contenance d'Henri, guettait un mouvement de peur ou d'anxiété sur son visage. Henri conservait sa petite moue de supériorité : « A ton aise, grand nigaud ! » persiflait cette moue impertinente. L'Anglais laissa échapper une bordée de jurons et ses yeux volcaniques disaient clairement : « Ah, c'est ainsi ! Eh bien, à nous deux maintenant ! »

Et voilà que, debout, un peu ployé sur les jarrets, arquant ses jambes écartées, poings sur les hanches, il entame un nouveau couplet de la vulgaire barcarolle et se met à peser tantôt à babord, tantôt à tribord. Et à chaque impulsion de son corps, en cadence, la barque penche à droite ou à gauche. Et cela toujours plus fort et plus vite, le jeune lord précipitant le rythme de son refrain et redoublant de vigueur. Si bien que tantôt l'un côté, tantôt l'autre plonge dans l'étang et qu'à chaque oscillation l'esquif cuve l'eau à pleines écopes.

— Mais finis donc, William! C'est stupide à la fin! hasarde cncore le compagnon de Percy et de Kehlmarck. Si tu continues nous allons chavirer!

Sans répondre, Percy consulta furtivement la physionomie de Kehlmarck, s'attendant peut-être à une prière, à ce qu'il joignît ses plaintes à celui qui venait de parler, mais bien qu'Henri eût déjà de l'eau jusqu'aux mollets, il restait crâne et ferme, assis sur son banc, sans daigner adresser la moindre prière à cette grosse brute d'Anglais. Ce mépris exaspéra la rage de William. Et il accéléra les efforts, pour hâter une catastrophe qu'il souhaitait, qu'il appelait à présent de toutes les forces de son âme bouillante. Il s'essoufflait mais chantait encore, basculait avec rage, précipitait le roulis.

Tout à coup la barque chavira et tous trois se trouvèrent dans l'eau. D'un coup de pied Percy envoya l'embarcation à plusieurs mètres de là; puis, royal nageur, riant à gorge déployée au risque de boire force tasses, il se mit à tirer sa coupe vers le rivage. Le troisième, nageur presque aussi exercé, le suivait à peu d'intervalle. Quant à Kehlmarck, il était descendu une première fois à fond pour remonter aussitôt à la surface, mais sans parvenir à se maintenir au-dessus de l'eau : avant d'enfoncer de nouveau, il eut le temps de voir les deux autres s'éloigner, les rives lui parurent désespérément lointaines aussi, et un cri allait lui sortir de la gorge, lorsqu'il se sentit sombrer une seconde fois.

Percy touche au rivage. Tout fier de son équipée, dans sa joie à l'idée du tour qu'il vient de jouer à ce petit fesse-cahiers, il ne s'est pas arrêté un instant à la supposition que son ennemi ne sut pas nager! Il n'était pas admissible à un nageur comme Percy que quelqu'un ignorât les secrets de la natation. Et comme lui et comme leur compagnon, le petit Flamand en serait quitte pour un bain froid.

Au moment d'atterrir, William se retourna pour jouir de la drôle de tête que ferait le gringalet qui s'essoufflait sans doute à le suivre à quelques brassées de là, lorsqu'il aperçut, à l'endroit où ils avaient sombré, des bras qui battaient au-dessus de l'eau, puis qui disparurent en-dessous avec le reste du corps, sans doute pour ne plus remonter à la surface.

L'issue fatale que pouvait avoir sa prouesse jaillit pour la première fois à l'esprit du jeune Evansdale. Aussitôt, il se porta au secours de Kehlmarck, toute sa générosité foncière, son altruisme lui angoissant le cœur, résolu à rester lui-même dans l'étang plutôt que d'y laisser son ennemi. Il parvint à le repêcher et à le ramener sur la rive : Henri ne donnait plus signe de vie. Affolé, William l'étreignait dans ses bras et ruisselants tous deux, — le sauveteur aussi blanc, aussi glacé que le noyé, — il courut jusqu'à la maison, portant dans ses bras ce corps inanimé dont la tête ballottait sur son épaule.

Henri de Kehlmarck ne devait reprendre entièrement connaissance qu'après plusieurs semaines de délire, de veilles moitié lucides où les choses réelles qui se passaient autour de lui se confondaient avec les hallucinations.

Ainsi, un jour, il lui sembla entendre un fracas de portes battues, un tonnerre ébranlant toute la maison, une ruée de barbares montant à l'assaut, un hourvari de prison qui se vide, des trépignées dans les escaliers, un culbutis de malles et de coffres traînés à travers les corridors, dégringolant, cahotés de marche en marche jusqu'au bas, et cela, en dépit d'appels, de commandements irrités, de graves injonctions essayant de dominer ce tumulte panique.

Et à cette tourmente succédait un total, un absolu silence, un silence tellement implacable et sépulcral qu'en se prolongeant il finit par mieux réveiller Kehlmarck que ne l'aurait fait une explosion.

Le malade, les yeux ouverts, voyait enfin. Ses sens très affûtés interrogaient les ambiances. Au dehors pas un bruit, pas un murmure dans le château. De l'immobilité, du calme, presque du vide.

Peu à peu Kehlmarck acquit la certitude que le plein hiver était venu et qu'il remplissait le vallon, ensevelissait les collines, capitonnait la glace de l'étang d'une couche de neige tellement épaisse qu'elle étouffait les moindres sons de la campagne.

Mais pourquoi faisait-il tout aussi morne, peut-être plus léthargique encore dans cette maison d'ordinaire si tapageuse? Les autres fois qu'il était arrivé à Kehlmarck d'être malade et de garder la chambre, il percevait, pendant le jour, mille rumeurs intermittentes et variées trahissant la présence d'une nombreuse communauté. Le pensionnat respirait. La vie y abondait, véritable fermentation, comme dans une ruche ou une volière. Depuis le matin jusqu'au soir c'était, aux commandements de la cloche, des ruées d'une classe à l'autre. La psalmodie des leçons lui arrivait par bribes, par sentences graves et dolentes qui le berçaient à leur austère

cadence. Puis il sursautait aux déchaînements de la récréation, à la frénésie des athlétiques parties de jeu engagées sous ses fenêtres, au tollé des contestations et aux hourrahs des triomphateurs.

Et les nuits d'été, outre les bruits de la campagne, amortis et pour ainsi dire tamisés par les moustiquaires enchâssés dans les croisées ouvertes — mourant clapotis des jets d'eau, cascatelles arpégées du ruisseau alimentant le lac, flûtes des crapauds pâmés au bord de leurs cavernes — ses insomnies surprenaient le souffle de toute cette adolescence distribuée, autour de lui, dans une enfilade de chambres et dont la présence, le fluide, finissait par transsuder à travers les parois. Ou, guidés par des plaintes échappées à l'alarme d'un somnambule, c'étaient les pas vigilants d'un maître faisant sa ronde et arpentant le long couloir abbatial.

Mais à présent, qu'il fît jour ou qu'il fît nuit, il ne percevait plus rien. Pourtant il n'était pas devenu sourd car s'étant parlé et quoiqu'il n'eût fait que chuchoter, il s'entendit parfaitement et même sa voix résonnait si clairement qu'elle en devenait presque cruelle. Que signifiait alors cette paix lugubre, cette accalmie jalouse entretenue autour de lui comme autour d'une morgue?

Il se rappela — était-ce un souvenir de la vie ou du rêve — les dernières minutes qu'il avait passées avec ses semblables. C'était, dans une barquette sur l'étang du château, Kehlmark assis vis-à-vis de William en train de ramer. Soudain, d'un geste résolu l'Anglais jetait les avirons et se mettait debout. Sa belle figure d'ivoire antique un peu convulsée par du dépit, de la menace dans ses yeux d'aigle, le béret renversé en arrière, en manches de chemise, sa culotte de velours feuilles-mortes bridant sur ses jambes sculpturales, les genoux un peu ployés, les jarrets fléchis comme dans les mouvements du patineur. A ces secousses la barquette penchait à droite puis à gauche, et le lit de Kehlmarck répétait les oscillations de la barquette. Percy chantait d'une voix rauque et saccadée. Ses yeux brillaient, effrayants, presque sinistres, et fouillaient avidement ceux de Kehlmarck. Subitement les infernales prunelles s'éteignaient avec le dernier son de la sarcastique barcarolle. La barquette, plutôt le lit, s'abîmait sous du froid et du glauque. Un éblouissement, une suffocation. Que s'était-il passé ensuite? Que devenait Percy?

Combien de fois Kehlmarck avait-il fait ce rêve et s'était-il réveillé en clamant le nom de son naufrageur, quand, un jour, d'insolites lamentations répondirent à son appel de détresse, des gémissements sans fin montèrent comme l'inondation et saturèrent de leur désespoir les étages voués au funèbre silence! Des voix inconnues, des voix de femmes auxquelles se

mêlaient un bourdonnement apitoyé, des exhortations évangéliques mais si timides, plus impuissantes encore que les ordres qui avaient tenté de dominer le sabbat de l'autre jour. Seules, Rachel et Niobé pouvaient se lamenter ainsi ! L'une de ces femmes ne s'était-elle pas écriée : « William ! William ! » avec une compassion intense pour celui que Kehlmarck venait de maudire.

Et après cette rafale de détresse, un silence plus lugubre que jamais reprit possession du Bodenberg-Schloss. A cette obsédante et presque asphyxiante torpeur Kehlmarck eût préféré ce chœur atroce des femmes mystérieuses, même la voix trop lancinante de celle qui plaignait le cruel Percy.....

Kehlmarck entendit la porte de la chambre s'ouvrir doucement ; quelqu'un lui tâtait longuement le pouls et, penché sur son lit, ce visiteur l'interrogeait avec sollicitude :

— Comment vous sentez-vous, mon petit ami ?

Effaré, Kehlmarck se redressa sur sa couche et reconnut le médecin de la pension :

— Mais je me sens vivre, docteur !... Ai-je donc été plus malade que les autres fois ?

— Ah, oui ! Nous avons craint surtout que vous ne devinssiez plus malade encore. Heureusement tout s'est bien terminé... Savez-vous que vous êtes plus solide que tous nous le croyions ici... Ah ! vous serez bien surpris d'apprendre... Mais, motus ! Assez de paroles aujourd'hui... Dormez !... Demain nous causerons plus longtemps...

Henri de Kehlmarck aurait eu tant de questions à poser au docteur : « Que devenaient les camarades ? Pourquoi n'a-t-il vu personne ? A-t-il rêvé ce funèbre silence deux fois interrompu par d'inoubliables tempêtes ? »

— Eh bien, lui raconta le docteur, le lendemain, les élèves ont été renvoyés dans leurs familles. L'institut est licencié depuis trois semaines. Cinq de vos condisciples sont dangereusement atteints du typhus : Raymond Daniels, Emilio Boratello, Fritz von Achenbach, Valère Chrétien et William Percy...

— William ! Malade du typhus !

— Et plus grièvement encore que les autres. Leurs malheureuses mères ne quittent plus leur chevet. Lady Evansdale, surtout, fait peine à voir !... Ah ! vous avez de la chance ! La hideuse maladie n'a pas voulu de vous et vous en avez été quitte avec un simple refroidissement causé par le bain forcé que William vous fit prendre dans l'étang...

— Comment ! Ce plongeon, cette noyade, l'aventure de la barque ! C'est donc vrai !

Et Kehlmarck exulte : William, son bourreau; William, l'invincible, le lutteur que nul ne parvenait à tomber, a enfin trouvé son maître! Impossible de feindre de la pitié pour ce malade. Henri réservera sa compassion pour les quatre autres. Aussi ce William l'avait trop persécuté. Il n'oubliera jamais de quels yeux sataniques Percy le couvait sur l'étang; de quel regard d'aigle, prêt à fondre sur sa proie, il tentait de le fasciner. Non, l'Anglais fût-il à l'agonie, qu'Henri ne parviendrait à le plaindre, à lui pardonner!...

— Vous ne lui en voulez plus sans doute au pauvre William? poursuit le docteur. Savez-vous — non, vous ne savez pas — qu'après vous avoir plongé dans l'étang, c'est lui qui vous en a retiré au moment où vous alliez périr... C'est lui qui vous a transporté dans votre chambre, couché dans votre lit, déshabillé, frictionné, réchauffé entre ses bras, enfin rappelé à la vie! Vrai, il vous a même fait revenir de loin! Et, durant votre évanouissement, il se montrait si désolé, si repentant, que nous éprouvions encore plus de pitié pour son état que pour le vôtre. Il a même fallu l'entraîner de force, car, atteint déjà par la fièvre, il s'obstinait à demeurer auprès de vous et il n'est sorti de votre chambre que pour s'aliter à son tour...

A cette révélation, l'âme de Kehlmarck franchit d'un essor fulgurant l'abîme séparant deux mondes de sentiments opposés. La nouvelle de la maladie de l'Anglais l'avait surpris, mais celle-ci le bouleverse jusqu'au tréfond de son être :

William, son mortel ennemi, l'a sauvé!

William a témoigné du remords de son action malicieuse. Lui, le hautain, le fanfaron, le bravache qui se moquait de tout et n'aurait jamais avoué son tort, s'est désolé et repenti au point de succomber lui-même. Soudain et pour jamais s'efface l'image méchante de William Percy, debout dans la barquette, telle qu'elle avait hanté et obsédé le délire de Kehlmarck. La douceur du pardon lénifie l'âme vindicative du jeune Anversois et la sature d'une impérieuse sympathie, d'une presque cuisante tendresse, mais aussi d'une inquiétude plus poignante que celle qu'engendre la jalousie. Il se préoccupe sans cesse des phases de la maladie du jeune lord. Sa sollicitude entière se concentre sur lui. C'est à peine s'il s'informera des autres.

Par un étrange caprice de l'organisme humain il se trouva que l'accident qui avait failli enlever Kehlmarck détermina la crise salutaire, la réaction si longtemps souhaitée par les siens. Non seulement une rapide convalescence lui rendit ses forces anciennes mais il se surprit à grandir, à se carrer, à gagner des muscles, des pectoraux, de la chair et du sang.

Ironique et bizarre corrélation : la métamorphose de Kehlmarck coïncide avec le déclin et l'imminente éclipse du plus victorieux adolescent qui ait

réjoui la communauté de Bodenberg-Schloss ! Le jour où Henri put descendre pour la première fois, les typhoïdes se trouvaient dans l'état le plus critique et on ne conservait plus le moindre espoir de sauver William Percy.

Aussi, lorsque Kehlmarck s'assit à table avec les mères des malades, elles semblèrent lui en vouloir de sa guérison.

Depuis six mortelles semaines ces femmes, venues de pays différents, rapprochées par une même catastrophe, solidaires dans une affliction commune, martyres réunies dans la même prison avant de recevoir le coup de grâce, trouvèrent dans la communion du malheur, le poignant et douloureux langage des bouches convulsées, des yeux humectés, des joues ravinées, du visage qui se décompose et du corps entier ployant sous la Croix. Elles ne se rencontraient même à table que pour se prodiguer de mutuels conforts et, après avoir entamé à peine les collations légères que leur prescrivait le médecin, elles remontaient spectrales, à pas lents, s'arrêtant parfois afin de se soulager des pleurs qu'elles devaient cacher à leurs bien-chéris.

A la vue du jeune Kehlmarck, la physionomie de Lady Evansdale trahit une aversion atroce. Elle le couva d'un regard encore plus féroce que celui que lui avait jeté son fils, le jour de la noyade — d'un regard chargé de malédictions et d'anathèmes ! Ce Flamand n'est-il pas la cause de l'agonie de William ? De quel droit échappe-t-il au sort de ses camarades ! Si quelqu'un était désigné pour une mort prématurée, c'était bien lui. Son aïeule même avait dû s'habituer à l'idée de le perdre. Et voilà qu'il ressuscite, qu'il commencera seulement à vivre pour de bon ! Aujourd'hui, lui seul, dans ce château morne et déchu, atteste le renouveau. Ecrasé par la réprobation de ces deuillantes, comment Kehlmarck se ferait-il pardonner sa présence presque imprécatoire, sa dissonnante santé !

Il crut avoir trouvé le moyen : il demanda au directeur l'autorisation de relayer Lady Evansdale au chevet de William, résolu à sauver son ancien ennemi ou à contracter lui-même le mal et à mourir avec lui. Mais le directeur n'eut garde d'étancher cette soif d'immolation. L'aïeule de Kehlmarck comptait sur le climat salubre et l'hygiène de Bodenberg-Schloss pour rattacher à la vie, pour régénérer l'unique descendant d'une race illustre. Son Henri idolâtré était le seul enfant de ses enfants morts. Et c'est au moment où le directeur venait d'avertir l'aïeule angoissée du miraculeux avatar d'Henri, que le généreux enfant, dégoûté de cette vigueur inopinée, haletait après une contagion implacable. Tel un héritier dilapiderait, en un vertige de compassion, les trésors d'un héritage inespéré. Henri ne se rendit pas aux sages objections de son maître. Combien de fois, aimanté par un amour

fanatique, n'essaya-t-il point de parvenir jusqu'à la chambre de William, aussi rigoureusement isolée qu'un navire en quarantaine? La vigilance des gardes-malades, les admonestations du directeur, voire les lettres éplorées de l'aïeule n'eussent point eu raison de sa folie sublime. Pour le proscrire de la chambre infectée, il fallut lui faire accroire que son apparition porterait le coup de grâce au patient.

Comment se déprendre de l'obsession du sacrifice! Kehlmarck tente de se replonger dans la lecture. A présent, quand il lui arrive de relire ses poètes favoris, ce sont les héros, les belles âmes, les archanges et les paladins surnaturels qu'il revêt de la noble figure du jeune seigneur anglais.

Avec le don d'adolescence il est venu à Kehlmarck une candeur, une ingénuité dont son âme trop réfléchie jusque-là ignorait la tiédeur et le velouté. Ainsi, une étrange nostalgie le reporte, lui, le contempteur des travaux physiques, vers les jeux où William avait excellé. Empli de sympathie, il se suggère la grâce, l'agilité, la vigueur membrue et l'adresse nerveuse du jeune Anglais. Il se réjouit au souvenir des prouesses et des tours de force accomplis par William. On dirait que tel est l'afflux affectif du malingre enfant d'autrefois pour son ancien tortionnaire qu'il s'efforce de lui ressembler, de lui faire honneur. Son âme, son désir tendent uniquement vers le vainqueur méconnu.

Oui, ce lourd garçon boucher, ce grossier abatteur, comme il l'appelait autrefois, absorbe et détient toute sa pensée. Aussi personne dans cette maison, pas même Lady Evansdale, ne passera par des affres si cruelles en songeant à une suprême séparation.

Dire que c'est le barbare et implacable Percy qui l'a cherché au fond de l'eau, qui le pressa contre son cœur, éperdu de regrets, qui ranima ce corps frigide contre sa chair pantelante. Ce même Anglais dédaigneux et hautain, rebelle aux émotions, blasphémant toute souffrance, s'est penché maternellement sur lui pour river sa bouche sanguine et frémissante à ses lèvres déjà violettes, pour lui insuffler son haleine, pour accorder et stimuler à sa respiration les battements de son cœur engourdi.

Cette santé florissante, cette force inattendue, cette sève juvénile, n'était-ce pas William qui la lui avait transmise dans son baiser rédempteur! Et peut-être avait-il exhalé son âme en voulant conjurer la sienne et s'était-il tué en lui prodiguant la vie!

Et à force d'évoquer ce William, de songer au destin inique qui ravirait cette noble pousse humaine aux harmonies de la création, Henri de Kehlmarck s'éprend pour ce moribond d'une piété pour ainsi dire expiatoire, d'une de ces tendresses exaltées que les païens convertis portaient au Dieu qu'ils avaient honni et blasphémé!

— Ah, se disait Kehlmarck, s'il revient parmi nous, je me ferai son émule, il trouvera toujours en moi le féal prêt à entreprendre avec lui les plus hardies équipées. Ce n'est plus moi qui bouderai aux péripéties des gageures violentes. Avec quelles délices je m'évertuerais à ses côtés, m'attachant à sa fortune, me riant des crocs-en-jambe, des bourrades et des coups de pied. Comme je le seconderais, son partenaire fidèle dans les assauts courtois, son entraîneur dans les concours gymniques, son second et même son remplaçant dans les contestations sanguinaires, les cartels à la boxe, au fleuret démoucheté et à la pointe de compas ! Je lutterais toujours, inséparablement, à ses côtés ; il serait ma cause et mon salut ! »

A ces perspectives l'enthousiasme dilate sa poitrine, il se rengorge, ausculte de ses poings la solidité de son coffre, se cale sur ses hanches, admire et caresse ses biceps, rejette fièrement la tête en arrière, sourit dans la glace à ses prunelles martiales, à ses joues enflammées par une ardeur héroïque et, courant aux engins de gymnastique, il s'escrime de la massue, jongle avec des haltères, s'enlève comme un funambule, dans l'essor du trapèze !... Ah, qu'il lui tarde de revoir la saison des gageures hardies et des tournois impétueux !

Mais la nature semblant atteinte, elle aussi, d'un hiver incurable, tournait en dérision les mirages de vaillance et de gestes leurrant la dévotion de Kehlmarck. Le givre continuait à aveugler les vitres, les brouillards houssaient de leurs funèbres tentures le château presque entièrement abandonné, la neige confondait la montagne, la forêt et la plaine. Décidément il n'y avait plus d'avenir pour ce pauvre collège licencié. La vie le quittait sans retour comme elle allait renier William Percy qui avait été, lui, le foyer, le symbole, l'âme même de cette patriarcale et salubre maison brusquement convertie en un lazaret !

Alors Henri s'en voulait de retourner à la vie. Elle le bourrelait comme une usurpation. Il éprouvait le besoin de la cacher aux yeux des mères, surtout à ceux de Lady Evansdale. Et dans cette maison des agonisants il ne trouvait plus de recoin assez noir, assez funèbre, pour y enterrer cette santé disparate. Du moment que le jeune Evansdale se mourait, à quoi bon lui survivre ? Pourquoi l'éclosion d'une fleur isolée au milieu des frimas ! Aube fallacieuse et dérisoire ! Il s'épanouissait trop tard. Sans William l'existence serait superflue.

Oui, il en arriva même, dans l'affolement, dans l'acuité de son adoration pour William, à maudire la guérison des autres typhoïdes. A force de soins, de sollicitude presque surhumaine, leurs mères étaient parvenues à les reconquérir sur l'affreux mal qui les emportait.

Aussi, réconciliées avec la vie et le spectacle du bonheur, lançaient-elles à Kehlmarck des regards moins jaloux et moins hostiles : elles n'auraient bientôt plus rien à lui envier pour leurs garçons !

Elles avaient peine à se contraindre et à épargner à Lady Evansdale l'épanchement de la félicité que leur procurait le retour à la vie des êtres les plus chers ! Il leur en coûtait de devoir se renfermer en sa présence dans un silence apitoyé et des attitudes de commisération, alors que l'espérance bouillonnante remettait leur cœur en fête. Leur félicité choquait au moins autant Henri que Lady Evansdale. C'est à peine s'il répondait à leurs avances amicales ; il prêtait une oreille distraite et ennuyée aux nouvelles de plus en plus rassurantes de leurs enfants. En revanche, il témoignait à la mère de William une déférence quasi-filiale et s'associait par un poignant silence et des regards pitoyables aux affres qui la consumaient. Cette sympathie n'avait pas encore désarmé la rancune de Lady Evansdale ou plutôt la malheureuse femme se renfermait trop dans sa désolante pensée pour accorder la moindre attention à la physionomie et aux actions d'autres êtres que son enfant. Elle n'avait même point remercié Kehlmarck lorsqu'il avait tant insisté pour veiller William avec elle.

Aussi quel ne fut pas le ravissement d'Henri, lorsque le lendemain d'une terrible crise qui devait infailliblement entraîner le dénouement attendu, une lueur qui ressemblait à un sourire illumina les traits amaigris de Lady Evansdale et qu'elle attacha pour la première fois un regard bienveillant sur Kehlmarck. Et comme il s'informait du malade, elle lui apprit que contrairement à tout diagnostic la nuit avait été bonne. Si la fièvre, brusquement coupée, ne reparaissait plus avant la fin du jour, William aussi pourrait échapper à la mort.

A cette perspective, l'émotion de Kehlmarck fut si forte qu'il éclata en sanglots et qu'il baigna de ses larmes les mains que Lady Evansdale lui abandonnait avec complaisance. Une félicité sans bornes lui sature la poitrine. Il est plus heureux que si on lui apprenait la résurrection de sa mère !

William vivrait !

Lady Evansdale perd à son tour la physionomie calvairienne de la madone sept fois percée au cœur. Elle participe de la jubilation des autres mères. Elle aussi a été plus forte que le mal. Elle aussi a donné une seconde fois le jour à son bien-aimé ! Le deuil, la contrainte disparaissent pour de bon. Les cœurs aimants s'épanchent en de perpétuelles actions de grâces.

Déjà les quatre autres jeunes gens ont quitté leur chambre de douleur. Le château presque mortuaire se reprend à sourire, à vibrer de jeux et de chansons.

Les convalescents s'émerveillaient de la belle mine d'Henri de Kehlmarck. On aurait dit qu'à l'exemple de certaines fleurs il avait puisé sa force et sa sève dans un sol délétère et contaminé.

Quelle émotion délicieuse encore pour Kehlmarck en apprenant par Lady Evansdale que William s'était longuement informé de lui, de son ami Henri de Kehlmarck! Oui, il l'avait appelé son ami! Et en entendant parler de la métamorphose du chétif et maigre collégien d'autrefois, il s'était écrié plein de belle humeur : « Ah! s'il devient fort comme moi, je tâcherai de devenir savant comme lui. Nous nous compléterons l'un l'autre! »

Plus tard, quand sur sa demande Lady Evansdale lui lut quelques pages des poètes qu'il dédaignait avec une incompréhension de rustaud, — des poètes anglais cependant! — les grands favoris de Kehlmarck, William s'initia par sympathie aux beautés et au charme de ces poèmes et ne tarda point à partager la ferveur de son ami.

Il semblait qu'en échange de la vie physique qu'il avait transmise au noyé, Percy eût cueilli sur cette bouche de sagesse le premier ferment de la vie intellectuelle, la première révélation d'une existence et d'une mission autres que celles d'un bel animal, glorieux de sa chair et de ses muscles.

Quel événement quand l'Anglais sortit pour la première fois de sa chambre et descendit appuyé au bras de Lady Evansdale!

Averti de son approche, Henri le guettait, haletant, le cœur plus révolutionné qu'un tambour de bataille. Afin d'éviter au convalescent une émotion et une secousse trop fortes, les médecins et les maîtres avaient recommandé à ses camarades de modérer leurs transports d'effusion et de contenir l'excès de la grande joie éprouvée à le revoir sain et sauf.

Donc Kehlmarck s'efforçait de maîtriser les élans de son cœur, de mettre une sourdine à son allégresse frénétique.

Le voilà! Une figure apâlie, une forme spectrale, l'ombre du glorieux William Percy s'encadre dans l'embrasure de la porte. A l'autre bout de la grande salle, Henri, cruellement étreint dans chaque fibre, se compose un visage aussi calme que possible; il affecte d'être engagé dans une conversation indifférente avec les autres jeunes gens. Il essaie de continuer son discours, les paroles s'arrêtent net dans sa gorge. Pourtant, il s'impose de rester sur place, de river ses pieds au sol, mais ses prunelles convulsivement distendues dardent vers les yeux noirs de Percy, agrandis par la minceur du visage, des regards altérés de tendresse infinie — vers les yeux noirs de Percy tellement diaboliques le jour de la noyade et maintenant presque trop bons, trop caressants, fidèles à en devenir cruels, oui cruels à force de magnétisme affectif, pour celui-là même dont ils conjuraient le pardon, dont ils imploraient la sympathie éternelle!

Percy, négligeant l'appui de Lady Evansdale, ouvre les bras à Kehlmarck qui n'ose pas, ébloui de bonheur, affolé par un vertige de tendresse, courir pour s'y précipiter. Mais comme William s'avance en trébuchant et, présumant trop de ses forces, chancelle, sur le point de défaillir, Henri n'a que le temps de se ruer vers lui pour le soutenir, le presser contre sa poitrine, et il aspire à ses lèvres comme la consécration de la vie que son sauveur lui avait inhalée après l'avoir retiré de l'eau.....

Au dehors, un souffle attiédi par le premier soleil d'avril écoule aux joues blanches et rigides de la neige, des larmes d'espérance, des larmes de gratitude envers le printemps qui s'avance victorieux pour reprendre possession de Bodenberg-Schloss.

GEORGES EEKHOUD

VERS

I. — SATAN

Narcisse.

Dans la chambre moelleuse, et peluche et plume,
Où rêve une blancheur d'hermine et de cygne,
Où mainte opale luit comme un œil qui cligne,
Où dans l'ouate maint diamant s'allume,

Au parfum vierge et fort des jacinthes blanches
Et des narcisses fiers mourant dans les vases,
Près du lit orphelin de chairs et d'extases,
Dont la nacre appelait la nacre des hanches,

Devant la glace haute et sans autre cadre
Que les torrents glacés des rideaux de soie,
— Tel un bassin limpide où nul flot n'ondoie
Mais qu'un jeu de reflets verts et roses madre, —

Un frêle adolescent nu, seize ans à peine,
Longs cheveux d'or bouclés, visage adorable,
Bouche aux ailes de feu frôlant l'impalpable,
Contemple sa beauté candide et sereine.

De ses grands yeux d'azur baignés de lumière
Il contemple sans fin sa douce poitrine,
Comme un lys enivré de sa chair divine
Que pâme une clarté tiède et printanière.

Ah! quel voluptueux, quel ardent sourire
Si désespérément soudain se résigne
Et frémit tout le long de ce corps de cygne,
Comme un baiser sans but lentement expire!

Aime-toi, cher enfant, aime-toi toi-même,
Toi pour qui maint désir languit et s'épuise,
Toi pour qui maint cœur jeune et tendre se brise;
Aime-toi! Ton amour est l'amour suprême.

Aime-toi! Quelle chair vaut ta chair? Quel être
Est digne de baiser tes beaux pieds d'aurore?
La beauté surhumaine en toi seul s'adore
Et seul ton rêve aimant peut être son prêtre.

Le Dieu noir.

Par des chemins obscurs hantés des mauvais anges,
Par des ravins sans nom, pleins de formes étranges,
Par des mers sans soleil, où, sur le flot bavant
Et les glaçons noyés, erre aveugle le vent,
Par des rochers crevés de nocturnes abîmes,
Par d'horribles forêts où de toutes les cimes
Dans l'ombre informe il pleut du sang, — je suis allé
Vers le pays maudit où j'étais appelé.

Là, des monts ténébreux, vacillant sous la brume,
S'écroulent pesamment dans des lacs de bitume
Dont les flots lents et lourds se soulèvent sans bruit.
De longs vols de corbeaux font la nuit dans la nuit,
Invisible chaos, tumulte d'ailes noires
Rayant l'obscurité de leurs sinistres moires;
Puis, de froides clartés, venant on ne sait d'où,
Font naître un jour de deuil, pâle, malade et mou...
Et le Temple géant, tout d'onyx et d'ébène,
Sur ses noirs escaliers attend la foule humaine.

Là, règne au fond de l'ombre un dieu lugubre et noir.
Sur sa face féroce erre le désespoir.
On l'appelle PENSÉE. *Et, pour calmer ses fièvres,*
De cerveaux tout saignants l'on humecte ses lèvres.
Mais le sang coule en vain sur son ventre allouvi :
Le monstre aux dents de feu n'est jamais assouvi.

Ah! qui dira jamais combien de nobles têtes
Ont servi de pâture en ces horribles fêtes
Et combien de chercheurs, de penseurs, de rêveurs
Viendront encor nourrir ces tragiques fureurs?

Cependant agonise, au milieu d'une arène,
Cloué sur une croix lumineuse et sereine,
L'homme vêtu de blanc que le monde entendit
S'écrier : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit! »

Et, de son temple noir, le dieu noir, sans l'entendre,
Contemple le martyr qu'il ne veut pas comprendre.

Regret.

Reniant la clarté du dogme sidéral,
J'ai plongé, plein d'effroi, dans la mer des ténèbres,
Nageur désespéré, jouet des eaux funèbres
Qu'une implacable nuit prive de tout fanal.

J'ai souhaité le Bien, je n'ai fait que le Mal.
J'ai douté, j'ai cherché, j'ai scruté les algèbres;
Je connais le secret des énigmes célèbres
Et je touche le fond de l'abîme infernal.

Il ne me reste rien. Savoir, vertu, qu'importe?
Que me fait tout cela puisque mon âme est morte
Et qu'en mon sein glacé bat un cœur impuissant?

Ah! bienheureux ceux-là qui peuvent encor dire,
Espérant malgré tout dans les pleurs et le sang :
« Je ne crois plus à rien, mais j'ai soif du martyre! »

II. — PETITES CHANSONS

A Edmond Rassenfosse

Noël.

Des chants passent dans la tempête.
Voyez! Au ciel brille un grand feu.
Noël! Noël! Le monde fête
La naissance du Fils de Dieu.

Noël! Mon cœur a mis au monde
Un nouvel et divin amour,
Plus profond que toi, mer profonde,
Plus beau que toi, splendeur du jour!

Saluez-le, vous tous, vieux mages,
Prêtres, guerriers et rois puissants!
Et que vos solennels hommages
Offrent l'or, la myrrhe et l'encens!

Car l'Amour est le Dieu suprême
Qui règne seul dans le ciel bleu;
Et quand un cœur a crié : « J'aime! »
Il met au monde un fils de Dieu.

Les Poètes.

Sous le berceau de clématite
S'étoilent les fleurs violettes.
Amis, rimons des odelettes
Au vin doré qui nous invite!

L'odeur légère des cigares
Se mêle au parfum des fleurs fraîches.
Voici des raisins et des pêches
Et des confitures barbares.

Un oiseau caché vocalise.
Que notre chanson poétique
Charme autant que son doux cantique
Les dieux qui dansent dans la brise!

Et puissions-nous parfois entendre,
En retour de notre humble hommage,
Dans le bruit que fait le feuillage
Passer leur rire jeune et tendre!

Le Nénufar.

L'automne attriste la rivière
Où le dernier des nénufars
Sous les longs nuages blafards
Regarde mourir la lumière.

Un beau poisson d'or et d'argent
Frôle un instant la fleur tardive;
Puis sa caresse fugitive
S'éloigne avec le flot changeant.

O soir d'automne! O fleur pâlie!
O triste et suprême langueur!
L'ami nouveau qui prit mon cœur
M'abandonne et déjà m'oublie.

La Joie.

Chantons la joie! Il pleut des roses sur mes yeux.
Chantons la joie!
Il pleut des roses dans mon cœur et dans les cieux.
L'azur flamboie.

Chantons la joie! O joie, hymne de l'univers
Ivre de vivre!
La terre est toujours jeune et les gais printemps verts
Chassent le givre.

Chantons, chantons la joie! Un souffle musical
Rit sur les ondes
Et mille feux légers dansent dans le cristal
Des eaux profondes.

Des parfums enivrants flottent sur la beauté
Des fleurs pâmées.
Couronnez-vous de lys mêlés aux fleurs de thé,
Têtes aimées!

Que les vins odorants coulent pour rafraîchir
Les lèvres belles!
Le vol fou des baisers tournoie et fait fléchir
Les fronts rebelles.

Mais nous deux, plus joyeux, plus heureux mille fois,
Loin de ce monde
Nous cacherons nos cœurs émus au fond des bois,
Chère âme blonde!

Nous nous dirons des mots doux et religieux
Aux sons étranges
Qui feront naître encor dans la bonté des cieux
De nouveaux anges.

Chantons la joie! Enfant, voici mon cœur en feu,
Voici mon âme.
Sois mon divin soleil, je serai le ciel bleu
Plein de ta flamme!

L'Aubépine.

En babillant les jeunes filles
Au frais visage d'églantine
Vont se cacher sous les charmilles
D'aubépine.

La brise mêle aux mousselines
Les parfums légers et les branches
D'où tombent des neiges câlines
De fleurs blanches.

Là, sur la route serpentine
Un jeune cavalier galope.
L'une a rougi.... Mais l'aubépine
L'enveloppe.

Le Départ.

Des bandes d'oiseaux
Volent sur les eaux
Avec désespoir.
Je pense à l'ami
Qui s'en va parmi
Les ombres du soir.

La mer se lamente.
Vers quelle tourmente
Hélas! font-ils route?
Où vas-tu? La terre
Est un noir mystère.
Je tremble et j'écoute.

Des cris, des sanglots,
Puis le bruit des flots
Seul remplit la nuit!...
O mon Dieu! j'ai peur!
Tout meurt dans mon cœur.
Tout mon bonheur fuit.

Les Yeux.

Je me promène par les rues
Comme dans un jardin mouvant
Où, sous le soleil et le vent,
S'ouvrent mille fleurs inconnues.

Yeux verts comme des résédas,
Yeux bleus pareils à des pervenches,
Yeux d'or flottant sur des mers blanches
Comme les lotus des Bouddhas,

Yeux languissants de violette,
Yeux bruns de doux passe-velours,
Yeux de pensée, ardents et lourds,
Yeux légers de pied-d'alouette,

Mes regards, jardiniers joyeux,
Cueillent ces corolles magiques
Et font des bouquets magnifiques
De toutes les fleurs de ces yeux.

Chanson mystique.

Est-ce un nouveau soleil
Qui luit dans le ciel bleu?
Tout est jeune et vermeil
Et tout s'éveille en Dieu.

Hosannah! la nature
S'ouvre comme une rose.
Voici l'essence pure
Par delà toute chose.

A quoi bon la raison
Et les sens révolus?
Rien n'a plus aucun nom;
Les choses ne sont plus.

Plus de temps, plus d'espace,
Plus de cause! O pensée,
Ta mémoire s'efface,
Ta puissance est passée!

Sans désir, sans espoir,
Je vois la vérité.
J'ai cessé de vouloir :
Je suis l'éternité.

IWAN GILKIN

HÉLÈNE

(*Suite.*)

Delzire n'arrivait pas.

Et l'inaugurale fraîcheur, saupoudrée d'argent fluide et de rosée, du jour, — inénarrable gloire mystique du site inhabité de leurs rencontres, — assombrie à la moindre disparate et, à présent, tarie par les rayons plongeants du soleil, semblait à Hélène emporter avec l'emblème visible, la probabilité de son espoir. L'ombre, presque méridienne, allongeant sur les chemins calcinés le massif reflet foncé des arbres ; — le réveil et les bruits du château, là-bas : — indices multipliés de la vertigineuse évasion de l'heure promise ; étapes cruelles du calvaire de sa déconvenue ; — chaque atteinte à la solitude du parc désagrégeait davantage sa tenace, quand même, et crédule confiance.

Ces séances de maladive attente, — langueur triste et impuissant courroux, — d'aspiration résorbée, pour ainsi dire, en lente pluie de bile et de sang sur son cœur, la secouaient d'une sorte de trémulation physique et cérébrale, qui la laissait brisée, ensuite, et abasourdie. Delzire lui virilisa-t-il donc l'esprit pour en multiplier les points de vulnérabilité, y naturaliser les inconnues agonies que mille soupçons provoquent, gratuits et incurables de leur vanité même ; ou si, simplement, une plus haute et experte intelligence entraîne une habilité supérieure à la douleur ?

La motilité sentimentale d'Hélène défia, bientôt, en effet, toute définition : l'acte le plus futile et volage, quelque inexpressive distraction, une répartie un peu brusquée, inculpés de préméditation, érigeaient en sa tête embrasée d'improvisés et ingénieusement sombres dédales d'adversité définitive et d'horreur, inexpugnables à la lumière ultérieure ; lui forgeaient des convictions sourdes au démenti péremptoire des faits, tant son rationnel illogisme dotait ses hypothèses alarmées de pertinacité et d'équilibre. Instruit, au surplus, de l'atroce ravage de la plus vénielle omission dans le cœur outrancier d'Hélène, Delzire ne légitimait-il point ses iniques inductions en y fournissant prétexte ?... Maille à maille, ainsi, inextricable et serré, elle s'ourdissait un piège, où, à la fin, elle pleurait de se trouver prise.

L'atmosphère raréfiée, encore, et irrespirable, chargée à déflagrer des électricités d'un orage imminent ; le firmament tendu et stérile où, monstrueux bolide sanglant, s'enflait le soleil énorme ; — la noire torridité du

paysage, — messagers naturels de pronostics vénénifères, — l'antipathique métamorphose de cette contrée préférée attisaient son impatience, charriaient dans ses veines comme la flamme incolore et perfide de la fièvre lente et de la consomption.

Mais le gravier grinça sous un pas, et c'était bien la marche balancée de Delzire, dénuée d'intention et de but précis, mécanique de sa préoccupation et où, des fois, elle discernait elle ne savait quel scepticisme résigné, la chronique indifférence, le renoncement, sans débat, sans mérite, donc, et dissimulé par respect et humaine compassion, à tout désir formel. Il pélerinait, se représentait-elle, frôlé à peine par la vie concurrente, aveugle les yeux au large ouverts, dans une parfaite neutralité, sa volonté abdiquée aux mains de quiconque par hasard survenu, accédant aux injonctions les plus diverses, avec une insensible obéissance dont Hélène, souvent, exaspérée de son geste coutumier de vague assentiment, s'épeurait; — ce devenait parfois comme la société de l'effigie, de la forme corporelle, vidée de l'âme qui l'illuminait, d'un être disparu; — l'obsession d'images fabuleuses et posthumes, — empreintes amorties de jours antérieurs ou d'un songe, — auxquelles on cherche une plausibilité, une preuve, parmi de moins évanescentes remembrances, — vainement... Stations sur la frontière de la démence, parmi la hantise et le brouillard, appréhendées et goûtées ainsi qu'un philtre interdit, quelque perversion irrésistible et mortelle et qui saturaient le malléable cerveau d'Hélène de vapeurs léthifères, transposaient ses sensations sur un mode paroxyste ou ouaté, lui situaient les choses, désormais, dans les perspectives obliques de la manie...

— La seule approche de Delzire éparpillait l'essaim malévole de ces suggestions et l'âme agile, toute, et décomprimée, elle s'élançait, un bonjour cordial et sans reproches aux lèvres, lorsque, accélérant sa marche, il anticipa son effusion d'un revêche et décourageant salut... Soudain sombré sous la cendre d'illusoires ténèbres, le décor se contracta; et ce fut, au regard chagriné d'Hélène, comme l'avilissante parodie de ce site béni, la convulsion macabre et caricaturale d'un religieux visage aimé. L'ombre enluminée et mobile du chêne, au pied duquel elle s'était installée, s'étendit, se réfrigéra, lui coula un long frisson....

Assis déjà à sa place accoutumée, Delzire allumait méthodiquement un cigare, puis, quelques bouffées de fumée émises, enveloppait la jeune fille d'un coup d'œil expectatif, en même temps, et réfractaire; — décidé, traduisait-elle, à écouter, s'attendant à la voir, selon son habitude, parler la première et de niaiseries dont la satiété préventive paralysait jusqu'au projet d'une réplique...

Elle n'enfreignit point le silence, cette fois; la volubile confidence, ingénue et charmante, délibérée, — le prélude babillard, écervelé, dont elle égayait et amorçait d'ordinaire l'entretien, sérieux trop vite, de leur tête-à-tête quotidien, — se stupéfiaient, aujourd'hui, de l'étrange contrainte, trahissaient une frivolité inopportune à l'humeur probable de Delzire.

Contristée, elle fripait la broderie, effilochait la mosaïque dont la méticuleuse combinaison lui masquait, tantôt, la vacuité de l'absence...

D'où ce mutisme? Car, en réalité, malgré la subite verbosité de Delzire, — bruit visiblement oiseux et destiné à étourdir la réflexion; — discours débités d'un organe aigri, au timbre désaccordé, émaillés de rires grinçants et faux, — l'entêtée impression d'Hélène, recroquevillée, sa fièvre enrayée, transfondue en une glaciale chlorose, la lancination de mille piqûres algides, — sa troublante impression était celle du silence. Quelque chose, impossible à préciser, se figurait-elle, tacite et trop connu, anodin au prix d'une confession réciproque, aurait dû être dit, qu'elle pressentait bien ne pouvoir et Delzire ne vouloir ou n'oser dire. Ou, cédant à telle anonyme et irrésistible prémotion, elle répartait prolixement et une consécutive et délirante détresse saccadait sa voix, tout à coup, à s'illusionner spectatrice d'un insidieux duel : — deux êtres compassés et rigides, à gestes précieux et formalistes, s'accablant d'affables banalités, de triviales et procédurières politesses d'un ton incongru, agressif, de plus en plus, et injurieux; — et témoin immobilisé de la péripétie hétéroclite de cette querelle, elle devinait en être l'objet et l'enjeu...

Pour éluder cet abominable cauchemar, elle se leva, fit quelques pas, rebroussa, cueillit une fleur dont les pétales fanés se détachèrent, du bout de son parasol dessina des géométries sur le sable du sentier... Delzire surveillait ses évolutions embarrassées et fumait d'un air de méchanceté pourpensée, atrocement narquois...

— Par quelle plus atrabilaire méditation s'est donc inaugurée cette journée pour vous? aventura-t-elle enfin, de l'accent le plus indifférent que ses lèvres frémissantes permissent.

— Comment? Quelle méditation? En vérité, vous, plutôt, Hélène!... Mais, aucune! Au-cu-ne.

Et ce mot, chaque syllabe désarticulée de ce mot, semblait interpréter un sens inflexible et spécifique, résumer tout un ordre de pensées amères, ou que la consonnance austère et gutturale de l'organe de Delzire lui attribuât une particulière étendue :

— Au-cu-ne! Au-cu-ne!

Mais, ainsi qu'à une imprévue vire-volte, une saute de mémoire et avec

la mimique déconcertée d'un aussi inconcevable et rapide oubli (Comédie, au regard investigateur et éploré d'Hélène; avilissante prétérition; trop évidents fallaces, si le mobile en restait incompréhensible) :

— Pardon! oui, en effet, l'inattendue conclusion à de divagantes prémisses m'a souffleté... (vraiment, ma chère, vous voilà devenue dangereuse de divination)!... car elle est déprimante, malsaine et, je le souhaite, sophistiquée... cette odieuse conviction que le poète se déterminant selon deux apparences : l'aspect du sublime localisé en sa personne et l'homme qu'hélas! il lui échoit de devoir, quelquefois, paraître, deux morales le régissent, immiscibles et parallèles : l'une, généreuse, paradoxale et ailée, prépondérante dans les seuls et vastes espaces lyriques, et incorruptible; la seconde, esclave, sociable, obséquieuse à l'opportunisme, indulgent, tour à tour, et puritain, du siècle, proportionnée à la rigueur des temps...

« Duplicité obligatoire, nécessaire et, au fond, charitable; recéleuse, à parler droit, et le plus souvent, complice... L'indicible dégoût un peu fat! qu'elle m'inspire l'incarne et la configure en une Mme Nourrisson, plus sabbatique et chenue, interlope marchande à la toilette, dextère niveleuse de préjugés et de scrupules, prête avec cette familiarité subalterne, cet avilissant rictus connivent qui, d'avance, vous contaminent, à travestir vos turpitudes de la clinquante défroque diffamée à la mode, du postiche de tolérance ou de sincérité en vogue; déguisement dont la loqueteuse magnificence abusera votre abjection jusqu'à vous la démontrer très noble et méritoire.

« Louable souplesse; éthique alternative et bifurquée qui dépiste notre candeur paisible et superbe : l'irresponsable Belle s'endort dans la langueur innocente et l'extase, à l'heure précise où la Bête, redimée de sa sujétion vertueuse, s'évade vers d'ignobles escapades, s'élance patauger parmi les fanges putrescentes de ses marécages natals... »

Hélène se taisait, si mal au diapason de ces logogriphes railleurs, pour lesquels elle feignait un maigre sourire d'applaudissement, mouillé de larmes, car à ouïr Delzire se maléficier ainsi lui-même, venger elle ignorait quelle règle insultée, une saisissante angoisse l'opprimait et de cette voix acérée et caustique où nul vestige ne survivait de sa coutumière douceur.

En proie à sa verve fortuite, à cette erratique et bilieuse magniloquence, tout en fictions presque abstraites; succédanés énigmatiques d'idées retorses déjà; feux de Bengale d'épithètes versicolores dessinant à leur éphémère lueur fulgurante le prestigieux et fantômal profil d'ébauches dressées dans la nuit et la tourmente; il exagérait les découvertes rationnelles de son esprit, ses sensations, son inquiétude cérébrale en mythologies violentes, subtiles et

tragiques, sans suite ni coïncidence visibles ; fantoches métapsychiques affligés d'une souffreteuse et infernale existence, surgis devant ses yeux au fur et à mesure de sa pensée, avec la semblance de silhouettes convulsives et falotes traversant la lentille d'une lanterne magique.

Hélène avait cessé d'encourager de ses approbations le persévérant soliloque de Delzire, — jugulée, peu à peu, et engourdie par l'illusion insurmontable et prégnante d'écouter, prosternée sous les voûtes moites d'une crypte, la lointaine récitation de litanies précipitées, de mainte sépulcrale homélie, bredouillées tantôt ou glapies ; — monotone et sec cliquetis d'un vocabulaire incompréhensible, investi de l'impartiale pesanteur catégorique des considérants angulaires d'un irrévocable verdict, clamés dans le vide d'un auditoire interdit et figé, par l'intermédiaire impersonnel de quelque roide greffier. Elle-même, alors, docile à la frénésie ambiante, sursautait, tout à coup, à se surprendre discourant avec volubilité, à son insu et préoccupée uniquement de conjurer un possible et atterrant intermède, — de même que retirée en sa chambre haute obombrée du crépuscule mouvant, elle eût chanté, pour déconcerter sa solitude et sa mélancolie. Et vraiment, depuis qu'au grand jour ineffable, à l'onctueux prélude auroral, éblouissant de ramages réveillés et ravis, sous la réfraction à présent perpendiculaire de l'astre hypertrophié, une léthargie s'était substituée, atone et torpide, — ces doux jardins transformés en un dur paysage sylvestre découpé dans la lumière immuable et dessinant ses ombres arides sur le mica brillanté des chemins, — le cher parc des matins, vieilli déjà, portant toutes les marques et le germe de la décrépitude et de la mort, lui versaient une invraisemblable panique, invincible de son absurdité même, et qui la faisait tressauter ainsi qu'à la brusque secousse, au sein de la nuit hantée, d'une plus démoralisante apparition, précurseur inspiré d'un péril inconnu et voisin.

Elle épiait les mouvements de Delzire, à chaque interminable et lourde minute se l'imaginait parlant et qu'il décèlerait, enfin, la secrète plaie dont il se laissait saigner ; étourdissante et brève révélation, salutaire aussi, comme la foudre comburatrice polarise les énergies éparses de l'atmosphère et la purifie.

La fixité dardée, la transe hypnotisante — le mécanique rabachage mental, cadencé aux pulsations épileptiques de ses artères, de la question pourpensée et qui lui semblait retentir jusqu'aux extrémités crispées de ses nerfs, incitaient Hélène, parfois, à croire sa préoccupation avoir fait irruption et, qu'inconsciemment interrogé, Delzire la dévisageait d'un œil surpris et sévère.

... Rien n'avait transgressé le silence hermétique accumulé entre eux et devenu à peu près infrangible de sa durée. En butte, dès son arrivée, à la suprême révolte d'un sentiment proscrit et insurgé contre une sans doute blâmable abnégation, — Delzire hésitait, pénitent et humilié, ayant détruit jusqu'à la fortitude et l'orgueil, flétris déjà et ridicules, de son héroïsme projeté.

Les raisons entr'aperçues, impulsives de sa conduite, il fuyait de se les élucider et à Hélène, car, éclaircies, ne deviendraient-elles pas plus pernicieuses que l'actuelle ambiguité de leurs rapports; tels quels, équivoques, mais préférables encore — puisqu'il prétendait persister — à l'aléatoire moins efficace qu'une discussion créerait.

Quel dérisoire démon escamotait, pourtant, les consolations apaisantes et berceuses dont il préméditait calmer Hélène, pour souffler entre ses lèvres les condoléances gourmées, l'haleine toxique, l'égoïste ricanement desséché et rageur de l'enfer? Renonçant à cette lutte inégale, à l'espérance de recouvrer, ce jour-là, le sang-froid, il se leva, serra la pâle main offerte d'Hélène...

— Jamais je ne vous ai mieux aimée que ce matin! insinua, à l'oreille de la jeune fille, une voix brisée et sifflante, sur le ton du défi et de la bravade...

Interloquée, elle se retourna vers Delzire :

— Eh bien!... à tantôt!

— Vous... vous disiez... auparavant?...

— Moi?... non, rien; simplement : au revoir!

(A continuer.) ARNOLD GOFFIN

L'OMBRE HEUREUSE

J'évoque, sous un ciel ignoré des regards,
Au pays pacifique où des clartés sereines
Attardent plus longtemps leur doux sourire épars,
Un bois tout murmurant de sources léthéennes...

Un soupir est dans l'air!... Tout le ciel en frémit!..
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit,
Si vague, qu'on dirait de la clarté qui chante.

Au loin, par les sentiers, de beaux couples s'en vont...
Au loin, par le mystère adorable des sentes,
Le charme souverain de la douce saison
Mêle plus tendrement les bêtes innocentes.

Ces cœurs adolescents s'aiment sans le savoir!
Étrangement heureux, pleins d'obscures alarmes,
Ils respirent partout, dans la beauté du soir,
Comme un pressentiment d'ivresses et de larmes.

Mais d'autres, absorbés en un songe sans fin,
A quoi sert de parler? Les choses sont si belles!
Parcourent les forêts et l'horizon divin
Comme un livre ineffable entr'ouvert autour d'elles.

Les plus sages, pourtant, les yeux clos à jamais
Au mirage incertain qui trouble leurs sœurs pâles,
Regardent défiler, sous leurs fronts ceints de paix,
Des cortèges muets de formes idéales.

Heureux qui, déjouant l'énigme du destin,
Du songe ou de la vie a préféré le songe;
Même la pureté de ce ciel enfantin,
Au prix de ses pensers, n'est qu'un divin mensonge!

L'air, vague et lumineux, du calme paradis
Où glissent, deux à deux, ces ombres apaisées,
Fait, dans l'ombre des bois, sur ces sommeils bénis,
Trembler comme un halo la douceur des rosées.

L'une d'elles, parfois, parlant, comme à regret,
Avec la voix lointaine et tendre qu'ont les ombres,
Semble vouloir livrer un peu de son secret
A la complicité taciturne des ombres.

Que dit-elle? Des mots de paix et de pitié...
Des mots calmes hélas! tels qu'une âme fiévreuse
N'en saurait, désormais, saisir le sens altier;
Et l'on ne comprend rien, sinon qu'elle est heureuse...

Que lui sont les amants? Que lui sont les aimés,
Et ces cœurs enfantins que la terre émerveille!
Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés :
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille!...

Et, parmi les légers feuillages nouveau-nés
De ce monde idéal dont l'aspect seul enivre,
Très vague, avec de longs silences alternés,
Chante, ineffablement, la joie de ne point vivre...

FERNAND SEVERIN

Décembre 1893.

« Au Rendez-vous des Wallons. »

A MAURICE DESOMBIAUX

Quand octobre pousse les feuilles sur les routes et ramène à leurs chambres les étudiants, je tempère, dans la fréquentation des « nouveaux » de chez nous, mon enfantine tristesse du retour à la ville. Eux, ils arrivent de leurs villages, allègres et pleins d'espoir, à la conquête de grades académiques. Leur fringale de plaisirs ranime mon palais, et leur candeur pimente les passe-temps éventés que je dédaignais. Volontiers aussi je vais aux garçons sentant encore la chère province, et dont les mots et l'haleine chantent le coin de dilection; bien plus que moi ils sont dépaysés; leur mélancolie timide infuse son charme à la mienne, et mon regret est plus tendre de tout le velouté de leurs âmes. Jeunes hommes alacres et doux garçons ainsi me donnent les prémisses de leur tristesse ou le premier feu de leur liberté; et je modifie à mon gré, en choisissant celle de leurs aides qu'il me plaît, ma désinvolte ou ma constric-

tion. Ils me servent peu longtemps, d'ailleurs; trois mois de cuisine de restaurant et de bières étrangères les fanent sans retour ou les rendent ordinaires autant que la coupe de leurs habits neufs. Avouerai-je qu'alors je les abandonne, sans remords, au vau-l'eau de la vie citadine, acclimatés et ravis?

Il y a quelques jours, des étudiants de « chez nous » se trouvaient réunis à promener, par les boulevards somptueux et réguliers, la crise aiguë encore du dépaysement, le souvenir trop frais de tel village, de tel hameau ou même de tel coin bien plus étroitement limité, puisque dans le malaise fiévreux où se cicatrisait la plaie vive de l'arrachement, la seule pensée d'une ruelle pavée de cailloux bleus et qui va à l'église de Leernes par le puits à moulinet verdi de mousses, m'a déjà fait pleurer; et que mon cœur entendait en tressaillant l'étrange résonnance qu'y réveillaient les pas de mon souvenir.

L'un de nous parlait; nous l'écoutions en silence, avec notre attention si loin que peut-être n'entendions-nous ce qu'il disait que pour y saisir quelque câlinerie à notre nostalgie. En vérité, ce dut être la caresse familiale de sa voix qui nous charma; car, en y repensant, je ne revois que vaguement les choses qui nous émurent. Et puisque je dois laisser l'espoir de raviver la flamme douce où se réchauffa notre âme, ne vaut-il pas mieux prier de me suivre ceux-là seuls qui prendraient plaisir aux ébats d'une troupe de moineaux pépiant dans les haies (roués innocents au vol sans but avoué et qui, ainsi, toujours arrivent)?

***

« Dans une de ces rues étroites du bas Bruxelles, où grouillent des troupes d'enfants devant des boutiques débitant d'extraordinaires rogatons, comme des « vieux gâteaux », du poisson séché, des boules de sucre multicolores sur des manches de bois; et où, parmi les loques appendues des ménages parfois apparaît quelque face pâle de jeune femme illuminant cette crasse d'une beauté triste comme un rayon de misère, je fus arrêté court par une enseigne : *Au Rendez-vous des Wallons. Estaminet.* Les mots en peinture fraîche sur le carreau et l'apparence jolie du rideau de guipure tiré devant la fenêtre, c'était comme une main sur mon bras, je vous assure, le sourire d'un « pays » qui m'eût crié : « Drousi, tiot! Drousi! »

« Je poussai la porte. Mon flair ne m'avait pas trompé; en cette rue marollienne, le petit cabaret faisait un coin de village. Dans mon heureuse surprise je tournais sur moi-même et regardais tout et ne distinguais rien. Puis je vis que les choses étaient comme il fallait. Du sable blond jonchait le carrelage rouge, autour de l'étuve à long tuyau plat et garnie de luisant

acier ; sur la cheminée, devant la glace, les deux vases de cuivre où mettre les « lumettes ». Je reconnais les tables peintes en imitation de bois extraordinaire, les chaises de paille dorée, et le jeu d'anneau semblable à celui du maçon de Leernes, avec sa ficelle appendue au plafond. Et dans un coin, occupée à tricoter, qui? Bertine! Bertine du Préau de l'église! Heureusement entra un autre consommateur ; la patronne ne remarqua pas ma mine ahurie, et je passai inaperçu. Sinon, comment aurais-je fait comprendre qu'en poussant la porte du cabaret j'avais franchi dix années et, d'un pas, m'étais reporté en deçà d'une moitié de ma vie?

« Dans mon coin, à loisir, j'étais redevenu garçonnet. La maison de Bertine s'était dressée devant moi, avec son unique fenêtre qui regarde le Préau vert de l'herbe poussant entre les pavés. Elle est contiguë à un mur de moellons mal scellés, aux fentes propices à l'escalade et par-dessus lequel un jardin vient jeter, dès le printemps, un épais rideau de vigne vierge. La troupe des écoliers connaît bien ce coin délicieux; elle s'y arrête, sur le midi, autant que le permet l'envie de la soupe, et à quatre heures, quand, l'école finie, il n'y a plus à penser, si l'on veut, qu'à la tartine au café dans la maison calme et quiète. A ce mur verdoyant nous arrachions de longs sarments feuillus dont nous nous enguirlandions; et Bertine à sa fenêtre, souriante, nous suivait des yeux. Elle avait un pâle visage tout rond aux traits mous, une grande bouche aux coins relevés et naïve autant que l'expression de ses yeux à fleur de tête et voilés, me semblait-il. Sa toilette toujours nette de caracos aux couleurs claires, avec l'attitude reposée où nous la voyions, assise à tricoter derrière le carreau, nous la faisaient paraître une dame bonne et douce. Elle, jamais, ne nous menaçait du doigt comme les autres pimbêches, quand nous nous arrêtions sur leurs seuils. Les petiots pouvaient à leur aise contempler ici les géraniums blancs et roses de Bertine, les bégonias qui ont de larges feuilles multicolores et poilues, et surtout les calcéolaires qui sont fleuries d'une multitude de mignons sachets bigarrés.

« Aussi nous ne comprenions pas que, parce qu'à la tombée du jour entraient à la dérobée chez Bertine tel ou tel monsieur, nos mamans nous défendissent si souvent de nous arrêter à la jolie maisonnette du Préau. Mais dans la pénombre de la chambre où nous ne pouvions jeter que de rapides coups d'œil, à mesure que nous grandissions, l'accorte femme, entre ses potées de fleurs, nous semblait plus douce et aimante parce que la regarder devenait pour nous une faute plus consciente. Ah! petit péché, que votre souvenir m'est doux!

« Comment viennent donc sourdre en l'enfant, et grandir, se rencontrer,

s'augmenter les sentiments qui, plus tard, enserreront l'homme de leurs lacs mouvants? Saurait-on y répondre sûrement? Pourtant, de l'estaminet où tricotait Bertine presque vieille, il me semblait plonger dans l'obscurité des limbes de mon enfance; et, c'est certain, ce tour d'idées qui jadis avait réuni mes impressions de mystère et de silence auprès de l'image d'un jardin touffu et verdoyant apparu par-delà un mur, avait aussi, en suivant le portrait de Bertine, « la galante de tous les hommes », tracé dans le cœur du petit garçon les linéaments vagues mais indélébiles des premières pensées d'amour que je suscitais à présent.

« Et cela m'attendrissait; et quoique j'eusse trouvé à la Bertine fanée d'aujourd'hui l'air triste et malheureux que semblent avoir les gens qu'on n'a plus revus depuis longtemps, je revenais souvent au *Rendez-vous des Wallons* entretenir l'émotion de mes souvenirs.

« Quelques femmes qui dans le courant de leur métier — il faut bien vivre — passaient de leurs soirées chez Bertine, n'étaient pas pour m'éloigner du facile cabaret; encore qu'elles dégradassent le contour de mes ressouvenances. Mais j'aurais laissé s'émietter tous les murs de mon enfance, pour, à certains moments, baiser une fois encore la bouche ridiculement mignonne de telle « pauvre orpheline roulée dans la misère et qui aimait tant le bon stout! »

« Si j'étais bon pour moi, je ne m'étais pas hypocrite. Je m'exprimai tôt que sous le couvert d'un goût sentimentalisé pour le *Rendez-vous des Wallons*, j'assouvissais, de plus en plus copieusement, un faible pour la débauche et la crapule qui, jusque-là, n'avait encore osé se formuler qu'en boutades. Pourtant, puisqu'il faut tout dire, si je me barbouillais ainsi corps et âme, c'était, je vous l'assure, avec une gourmandise gloutonne et si naïve qu'elle devenait candide comme une fonction naturelle, et que je n'aurais pu, non, en toute sincérité, je n'aurais pu m'indigner, ni me reprocher rien avec amertune! Et, peut-être, je fus même trop sévère pour la bête, dont on dit tant de mal en public, et qui fait tant de bien, en la tirant si brutalement d'où elle s'ébattait si bonnement... Hélas, enfin, je penche à croire que se sevrer d'une chose est aussi pénible que l'acquérir; et qu'il vaut mieux rien, — après, après!

« Nonobstant mes résolutions honnêtes, je ne sus abandonner Bertine assez tôt pour ne pas connaître chez elle, entre autres figures, un bizarre macaron drolatique et touchant, et que j'aime à plaquer au mur du *Rendez-vous des Wallons*. Je vais vous présenter la Frisée et Trindelin, avec leur conjonction, voulez-vous? Ce sera la coloquinte de mon sevrage, l'amer retour à la pudique bienséance; nous cracherons et nous partirons.

« La Frisée, c'était cette blondinette « dans la misère et qui aimait tant le stout », ainsi qu'elle me le répétait, avec un naturel désarmant, chaque fois que je lui remontrais l'indignité de sa conduite. Oui, figurez-vous qu'une fille si jolie découvrait le grain de beauté de son sein gauche pour une « demie » de stout; Vous entendez? Une demi-bouteille de quinze sous! Elle venait souvent chauffer ses pieds à « l'étuve » du *Rendez-vous des Wallons*; et je lui donnais des cigarettes pour calmer sa rage de dents. J'aimais beaucoup ses deux palettes larges et saillantes dans sa bouche trop petite.

« Mais parmi les clients de Bertine, j'avais, auprès de la Frisée, un adversaire que je qualifierai d'étrange, parce qu'il était bossu, laid et malingre, que je ne le pris pas une minute au sérieux, ni ne le harcelai, et qu'il me dégota, tout Trindelin qu'il se nommât. Trindelin de *la Viennoise*, car Trindelin s'employait aux écritures d'une compagnie d'assurance, était touchant d'attentions pour la Frisée. Le plus clair de son traitement passait au comptoir de Bertine, pour solder les bocks et les « demies » de stout dont il étayait sa cour à la blondinette; et il était étonnant de ténacité à renouveler ses espoirs. Combien de fois nous reconduisit-il jusqu'à la porte où, Frisée et moi, nous disparaissions en lui criant un bonsoir que je m'appliquais à ne pas faire narquois? Cependant son dépit ne se marqua jamais par un bock en moins pour elle, ou un supplémentaire brocard pour moi.

« Sa fidélité commençait de m'émouvoir et la fixité de sa volonté de m'ébranler. Je reprochai un jour, doucement, à la Frisée, qu'elle eût, en vérité, trop peu de... de... d'humanité pour le petit bossu qui l'aimait de si longtemps. La bonne fille ne me demanda pas si je devenais fou, mais éclata de rire.

« — Ah! Ah! Il va bien le bossu de *la Viennoise*, dit-elle. Et si je n'étais habituée à tout ce qui peut venir des sales hommes que vous êtes tous, il m'aurait, ce matin, fait tirer une belle tête, ton bossu! Non, tu ne pourrais t'imaginer la chose. Figure-toi qu'à peine éveillée, car c'est pas un rêve, j'entends frapper à ma porte. La bête, je crie : « Entrez! » Bien sûr, je croyais que c'était toi. Mais, qui que je vois qui s'avance, trottinant vers mon lit? Trindelin, Trindelin tremblant et pâle, pâle qu'il me parut vert. « Maman! » que je crie en me jetant sous mes couvertures. Et j'avais si peur que je n'osais bouger. J'attends des minutes comme des heures; le bossu ne soufflait mot. « Il est parti » que je me dis, « à présent, il est parti ». Mais, brr! je sens sur mon épaule, tout à coup, une longue main, ah! une longue main, tout en os et froide, froide, qui marchait sur mon corps. Ce contact me secoua, et je fis un saut dans mon lit. Alors, voilà la colère qui me

monte ; j'empoigne mon dit bossu, je te l'empoigne ainsi et te le jette, pan ! sur le palier, d'un tour de bras. Et je l'aurais aussi bien jeté par la fenêtre, tant cette main m'avait tourné le sang ; et je criais : « Sale bossu, Trindelin carabosse, avec ta main froide, avec ta main froide ! » Oui, oui ! j'étais partie. Et toi ne ris pas ainsi. Va plutôt lui demander, à ce Trindelin, où il prend ses idées d'arriver comme ça au lit des gens, avec de telles farces ! Est-ce que tu entends ? Ne ris pas ainsi ! »

« Je finis par la calmer. Tout le long du jour le souvenir m'égaya de Trindelin qui voulut, de sa main glacée, caresser l'épaule de la Frisée et lui fit si peur. Le soir, elle-même en rit et pendant la nuit nous jouâmes au jeu de la main froide.

« Et le matin, je descendais l'escalier de la Frisée, quand je rencontrai Trindelin arrêté sur un palier. Il avait ses longs bras croisés et ses mains, ainsi, sous ses aisselles ; et il s'ahurit tellement de se trouver devant moi, après son aventure de la veille, qu'avant que je lui eusse dit un mot :

« — Je... je... bégaia-t-il, je fais mes mains plus chaudes !

« Je le laissai et m'encourus ne sachant ni rire ni me fâcher.

« Après ? Main froide, cœur chaud. Je ne vous dirai pas ce qui est arrivé. »

***

Voilà ce que nous racontait, dans un grand café bête et doré, Charles Dagnot, l'étudiant qui a chez lui de pleines boîtes de galettes blondes, sucrées et parfumées de canelle, à la mode de Namur. Dans le décor de glaces ternies et de velours fripé, ses yeux bleus et son teint rose m'étaient certes plus beaux que tout ce qu'il eût pu dire, car ils me suggérèrent la chère fontaine des Gaux, au pied de l'escalier de l'Ermitage, et où l'on vient trouver, à cent pas de la route banale, le charme discret de l'eau qui s'égoutte dans la vasque pavée de gravier blanc ; l'eau fraîche et chantante comme une vierge amoureuse.

— Eh ! me disais-je, soulevé par cette vision, de même que Charles se servit de Bertine comme d'un morceau de liège où il fichait les plumes légères et chatoyantes de ses premières émotions, de l'ancienne amoureuse de petite ville, près de laquelle, enfant, il venait s'orner de vignes folles ; observe que toi-même, du Charles à présent sombré dans la routine des plaisirs ordinaires, fis jaillir la plus éclatante étincelle qu'il pouvait allumer et que tu la nourris. Ainsi tu t'enivras, un instant, de *son* plaisir de vivre. Deviens adroit à ce manège, me continuais-je ; fais refleurir leurs guirlandes, puis entoure-toi des couronnes qu'ils auront tressées, et tu vivras de toutes *leurs* vies. Et je me félicitais, et je me saluais !

... Après, j'ai mis ces riens au net parce qu'ils parlent un peu de chez nous. Je me figure qu'ils ressemblent à une cour que je connais, petite et étroitement enclose de murs où un lierre a tissé d'épais rideaux verts pour enserrer encore le recueillement d'une vie calme et douce comme le gris moiré des toits ardoisés. Pourquoi, dans un coin, un enfant étranger fait-il tant de bruit avec son jouet bizarre et discordant?

Je recopie mes feuilles un dimanche au matin, en relevant souvent la tête pour guigner une jeune fille qui, près de sa fenêtre, dépapillote ses cheveux; et pour penser à celles de chez nous qui sortent à cette heure de grand'messe et vont par le Préau, au doux soleil d'octobre, vêtues de robes bariolées et ceintes de rubans joyeux et éclatants, mais moins que leurs cœurs, éclatants, moins que leurs cœurs!

LOUIS DELATTRE

VERS

LE CORSAIRE

Porté par des houles de gloire
Sur un pavois de vagues d'or,
Dressé sur sa barque d'ivoire
Comme un faucon qui prend l'essor,

Beau comme un Triomphe, à la proue,
Les yeux allumés et joyeux,
Enivré du vent qui dénoue
En flammes folles ses cheveux,

Il passa, maîtrisant la mer
D'un geste héroïque de roi,
Frémissant, intrépide et fier,
Comme la Victoire et la Foi.

Pour quels assauts, quels abordages
Ce juvénile et beau monarque
Fait-il bondir vers les nuages
Le dragon cabré de sa barque?

Voyez! ses yeux, aigles de mer,
Ouvrant leurs ailes de lumière,
Palpitent, sous l'orage amer,
D'orgueil, de joie et de colère.

Dans les blancs tourbillons d'écume,
Où son front grandit comme un feu,
Il ricane, il trépigne, il hume
L'espace qui le sacre Dieu.

Va! fol aventurier, déploie
Dans la tempête qui t'emporte,
Plus hardi qu'un oiseau de proie,
Les ailes de ton âme forte,

Et plante en mon cœur révolté,
Pour qu'il bondisse jusqu'à toi,
Les flèches de ta volonté
Toutes vibrantes de ta foi!

Oui! j'ai renié pour te suivre
La paix sereine de mes rêves,
Désormais je veux aussi vivre,
Briser les éclairs et les glaives.

Que ces pays nouveaux de gloire
Ne soient qu'un mirage enchanté,
Que m'importe! si j'ai pu croire
Une heure à leur réalité.

Aux rythmes glorieux des lames
Berçant l'ivresse de mon cœur,
Aveuglé d'embrun et de flammes
Je dresserai mon front vainqueur,

Et griffant d'une rouge entaille
Mon noir écusson de banni
Où la Chimère mord et raille,
J'irai défier l'infini.

Astre de gloire et de prodige,
Beau démon dont la lèvre torse
Verse les vins forts du vertige,
Écueil d'orgueil, glaive de force!

O corsaire ! tes hautes voiles
Tends-les aux souffles héroïques,
Nous irons piller les étoiles
Sous les cieux brûlés des tropiques.

Là-bas cinglent les goélettes,
Les bricks blancs et les galions,
Dans les feux d'or et les paillettes
Que projettent leurs millions.

A moi ces fabuleux butins
D'âpres plaisirs et de douleurs !
Forgeons nos tragiques destins
Dans la fournaise de nos cœurs.

Et ce jour enfin où, broyé,
Mordant l'angoisse et l'épouvante,
Ainsi qu'un aigle foudroyé
Je roulerai dans la tourmente,

Au moins dans une tombe vierge
Je ne goûterai, solitaire,
Avec l'oraison et le cierge,
La paix stupide de la terre,

Mais dans mon froid linceul de vagues,
Les bras en croix, les yeux ouverts
Pleins d'étincelles et de dagues,
Couché sous les goémons verts,

J'entendrai toujours les cris sourds,
Les rugissements des rafales,
Quand les flots contre les flots lourds
Se heurtent comme des cavales ;

Et mon âme non assouvie,
Sur un roc par l'éclair tordu,
Aux grands ouragans de la vie
Hurlera comme un chien perdu.

LES LÈVRES

O lèvres! lèvres d'églantine,
Joie et clarté, parfum, parure,
Fleur d'aurore, fleur enfantine
Où quelqu'oiseau caché murmure;

Ruche d'amour, riche trésor
De miel de rose et pêcher
Où les baisers, abeilles d'or,
Se posent en essaim léger;

Lèvres rebelles! lèvres belles
Comme l'essor fier d'un aiglon,
Lèvres hautaines dont les ailes
Tressaillent d'un cruel frisson;

Lèvres mièvres, lèvres si pâles,
Lasses du péché monotone
Et lasses des étreintes mâles,
Rose maladive d'automne;

Lèvres d'enfant, lèvres gourmandes,
Pulpes doucereuses ou sûres
Qui croquez comme des amandes
Sous les amoureuses morsures;

Lèvres de combat, lèvres, serres
Folles de carnage et de vol,
Qui déchirez les lèvres chères
Qui devers vous prennent leur vol;

Lèvres tristes comme une plaie
Où nous voulions, divin délire,
Clouer comme sur une claie
Notre cœur ivre de martyre;

Lèvres trop mûres, fruits ardents,
Grenades dont la chair éclate,
Découvrant les graines des dents
Dans chaque alvéole écarlate;

Lèvres muettes, ô vous, sceau
D'effroi, de deuil et d'amertume,
Qui fermez quelque noir tombeau
Où nulle torche ne s'allume;

Lèvres de velours et de flammes,
Nid de mousse, neiges ou braises,
Lèvres plus souples que des lames,
Lèvres plus fraîches que des fraises;

Et vous, gloire et lumière! gousse
Que rougit le soleil d'été
Et dont la saveur âcre et douce
Désaltère la volupté!

Bijoux étranges de corail,
Sachet de myrrhe et de santal,
Amulette, fleuron d'émail,
Fin coquillage oriental,

Lèvres de langueurs ou de fièvres,
Broyez, parfumez, apaisez
Mes lèvres folles de vos lèvres
Nourrissez-moi de vos baisers.

LES RUINES

Chers jardins de jadis où ma jeune indolence
S'enivrait d'un beau rêve en un monde enchanté,
Adieu! adieu jardin d'ivresse et de clarté,
L'ombre des noirs cyprès est votre seul silence.

Bosquet où bondissait mon cœur vif et joyeux,
J'y promène aujourd'hui mon enfance trop mûre,
Ma bouche rouge s'ouvre ainsi qu'une blessure
Et des glaciers d'azur sommeillent dans mes yeux.

J'ai trop vécu : plus rien ne m'émeut ou m'étonne,
Nulle voix ne résonne en l'enclos déserté,
J'ai perdu cette foi qui faisait ma fierté,
Mon cœur est triste et doux comme un beau jour d'automne.

L'aurore en vain m'éveille aux fêtes des baisers,
L'ivresse du péché ne tente plus mes lèvres,
Mon palais d'or s'est écroulé, seules les chèvres
Broutent, sous les débris, les gazons écrasés.

Les berceaux sont muets et les grilles sont closes,
La source ne rit plus dans son lit de gravier
Et le vent qui ridait l'eau vive du vivier
A rompu les arceaux où s'enlaçaient les roses.

Esprits légers, enfants dont les corps lumineux
Dans le bosquet pensif de sapins clair et sombre
Se reflétaient sous la verdure et sous son ombre
Dans l'étang transparent où s'étoilaient vos yeux,

Hélas! je ne pourrais offrir même un mensonge
Aux caprices rieurs de vos doux jeux d'amour;
J'ai vécu l'avenir : comme un cruel vautour
Mon destin trop connu me lacère et me ronge.

Jadis, insoucieux et fol, en ces matins
Où la brise éveillait les rires des feuillages,
Nous allions, couronnés d'iris, sous les bocages
Écouter les oiseaux gazouilleurs et mutins;

Entre les lilas blancs dont les fleurs de rosée
Constellaient les buissons de mille diamants,
Dans une aurore rose — ô chers enivrements!
Je vous guidais, la main dans votre main posée;

Je croyais, je riais au ciel frileux et pur,
Au vol vif et léger des corolles ailées,
Aux éventails dorés qu'ouvraient dans les allées
Des ondes de soleil dans les ombres d'azur;

Et je vous enseignais, ô mes divins élèves!
Les délires ardents ou les tendres langueurs
Qui, mêlant l'idéal aux voluptés des pleurs,
Font fleurir les baisers dans le jardin des rêves.

Mais aujourd'hui trop las, de moi-même captif,
Sur ce marbre brisé qu'a corrodé la mousse,
J'écoute, assis ce soir, surgir de l'herbe rousse
Les cris stridents d'effroi de quelqu'oiseau craintif.

Je ne te verrai plus, fleur de mes rêveries,
O Préféré ! couché sur les blancs escaliers,
Parmi les éventails de tes paons familiers
Allumant au soleil leurs sombres pierreries.

Vous, Aimés, qui tressiez dans vos longs cheveux d'or
Les nigelles que vous portaient les tourterelles,
Ou qui, penchés ravis aux balcons des tourelles,
Rappeliez dans le parc les daims au son du cor,

Aux rires cristallins des lyres et des harpes
Grouperiez-vous encor vos chœurs autour de moi ?
Non ! en mes yeux glacés ne revit nul émoi ;
A quoi bon délacer vos soyeuses écharpes?

La nuit tombe et frissonne en mes jardins royaux,
Et les jets d'eau joyeux de mes fières pensées
Sanglotent pour toujours dans leurs vasques brisées,
Ils ne jailliront plus en gerbes de joyaux.

Désormais je suis las des plaisirs éphémères,
J'ai l'effroi du néant et j'ai soif de bonheur,
Un désir plus ardent me dévore le cœur,
Mais je ne trouve plus que des cendres amères.

VALÈRE GILLE

LES SALTIMBANQUES

Ces paisibles fils de la liberté...
POUCHKINE

Après une morne journée de novembre, une tempête formidable s'est levée sur la ville. La pluie ruisselle. Le vent tord les arbres des boulevards, arrache leurs feuilles avec furie et les emporte dans la nuit. Dans la cité terrifiée on n'entend que son vacarme, auquel se mêle, par-ci par-là, le claquement sinistre d'une tuile mal attachée qui s'agite à la crête d'un toit, comme une aile d'oiseau mourant.

Les gens attardés introduisent, avec une satisfaction visible, la clef dans

la serrure de leur porte, tout en jetant un coup d'œil sur la fenêtre du rez-de-chaussée, dont la clarté sereine annonce la joie douce du foyer tranquille. Bientôt les rues seront désertes, et la vie de la ville ne s'attestera plus que par des filets de lumière qui se glisseront entre les fentes des volets.

A cette heure, une roulotte misérable, rapiéciée avec des rondelles de zinc, s'est arrêtée à l'extrémité de la ville. Fatiguée d'errer dans des rues désertes et glacées, fatiguée de lutter contre la bourrasque, elle est venue s'abriter derrière un pignon étroit et haut comme un pan de tour. Ses petites fenêtres, à rideaux de toile, sont éclairées. Mais la lumière qui les traverse est une lumière sans éclat, sans reflet, une de ces lumières graves et ternes qui répandent le froid et le chagrin autour d'elles. Nul bruit ne trahit ce qui se passe à l'intérieur de la voiture. La lampe brûle dans un silence glacial, comme un cierge allumé dans une chapelle solitaire. Entre les quatre roues, dans un panier suspendu par des chaînes au fond du véhicule, le chien dort et, tout à côté, un cheval poussif, couché sur la terre nue, le corps couvert d'une bâche roide et brillante, lève de temps en temps sa tête souffrante du côté du ciel, ou l'abaisse vers le sol, en clignant ses yeux mélancoliques.

Pendant tout l'été, cette roulotte a parcouru la ville. On l'a vue aux kermesses et aux foires, accotée à une baraque de toile grise où la foule s'engouffrait pour assister aux spectacles pittoresques que donnaient de pauvres saltimbanques. Ah! quels magiciens c'étaient! Comme ils tiraient avec habileté toutes les ficelles de l'émotion! Quelquefois c'était si drôle qu'on en crevait positivement de rire. D'autres fois c'était plus pathétique que des drames réels. Car les saltimbanques avaient fini par croire eux-mêmes aux mondes qu'ils créaient. Ils s'ébattaient au sein de la fantaisie, comme des nymphes immortelles au cœur d'une source. Et lorsque, pendant la parade, le chef, vieillard musclé comme un héros grec, se cambrait sur ses tréteaux, il était visible qu'il pensait : « Je suis un dieu, je réchauffe les cœurs, je grise les têtes, mes paroles et mes gestes entrent de même qu'une lumière dans les âmes et nul ne pourrait se passer de mon nectar ni de mon ambroisie! »

Mais l'homme est mobile et inconstant. A l'approche de l'hiver, la puissance du saltimbanque s'est fondue comme le prestige d'une courtisane ou la gloire d'un roi.

Tout à l'heure, il a dressé pour la dernière fois sa baraque dans une place étroite et obscure, avec de l'herbe entre ses pavés et cerclée de maisons

noires derrière les fenêtres desquelles pendaient des rideaux fripés. Deux musiciens en maillot ont sonné des dianes désespérées, en tournant les pavillons de leurs cuivres vers tous les points de l'horizon. Des mains invisibles ont alors soulevé les rideaux, puis les ont laissé retomber avec indifférence. Des ouvriers qui passaient, leur journée finie, ont regardé quelques instants, puis ils ont continué leur route, et le bruit de leurs pas s'est perdu vers la banlieue. Des flâneurs, qui avaient été voir les bois solitaires et qui s'en revenaient, la tête pleine de rêveries, se sont arrêtés, tout heureux de trouver si près de leurs demeures un spectacle qui leur rappelait la mélancolie des arbres dépouillés et des promenades abandonnées, puis ils ont continué leur chemin, et le bruit de leurs pas s'est perdu vers la ville.

Le saltimbanque a compris que ses paroles n'avaient plus d'écho. Les cuivres se sont tus. Cessant de se démener entre les deux falots qui agitaient leurs grandes flammes indolentes aux coins de la baraque, il est tombé dans un mutisme et une immobilité de terme. Sur la figure de tous ces passants, il a lu la même sentence :

« L'original qui consent à recevoir des coups de pied pour l'agrément de ses semblables, qui s'enfarine la face pour que ses grimaces aillent plus sûrement au cœur, saura bien, après avoir joué la farce, tenir convenablement son rôle dans la tragédie... »

Elle a commencé, la tragédie. Elle se déroule simplement, sans tapage, presque sans gestes et sans paroles. Elle est sobre comme une pièce antique, discrète comme une pantomime, profonde comme un mystère.

Le saltimbanque a abandonné sa posture de terme, mais il en a gardé la rigidité glaciale. Nulle fibre ne tressaille dans sa figure, aucune flamme anormale n'éclate dans son œil, sa bouche est calme et ses mains ne tremblent pas. C'est ainsi que sa famille l'a vu rentrer dans la voiture, plus paisible qu'un bon meunier qui regarde tourner les meules de son moulin. Il n'a prononcé aucune parole, mais tout le monde a compris sa volonté. Les sandales, les maillots, les ceintures constellées de paillettes, les peplums et les colliers ont été décrochés. Après les avoir tapotés d'une main molle, on les a couchés au fond de grands coffres revêtus de peaux de bêtes. Pendant cette besogne, accomplie sous l'œil du chef, rigide et grave, chacun a tenu à dominer son émotion. Pas de plaintes, pas de larmes, pas de soupirs. Un jeune clown a même poussé la désinvolture jusqu'à faire tourner une dernière fois, sur la pointe de l'index, après l'avoir lustré avec amour pendant quelques minutes, son chapeau de feutre mou. Mais devant les regards sévères des autres, le folâtre a compris que le temps des plaisanteries était

passé, et il s'est empressé d'aplatir son couvre-chef et de le faire disparaître entre deux piles de vêtements. Irma elle-même, la belle fille aux bras de bronze, s'est séparée de son costume de parade, robe bleu et rouge, avec des paillons dorés, sans que nul ait pu deviner si elle pensait en ce moment aux jours glorieux où on la voyait danser sur les tréteaux, avec des mouvements d'almée, ou s'y tenir immobile, en fixant le ciel de ses grands yeux calmes, comme une statue polychromée sur le péristyle d'un temple.

Derrière le pignon étroit et haut comme un pan de tour où ils se sont réfugiés, les saltimbanques attendent, avec patience, que le jour se lève. Une lueur blafarde, qui tombe de l'orient, fait enfin pâlir les ténèbres. Dans le ciel, des nuages dessinent leurs ventres cendrés, tandis que la ville détache insensiblement de la terre ses maisons, ses cheminées, ses tours et ses clochers. La vie humaine n'est pas encore éveillée, et déjà la voiture s'ébranle en faisant trembler le pavé.

Les saltimbanques s'en vont à la grâce de Dieu, guidés par l'étoile du matin.

A leur droite et à leur gauche, les maisons, qui se raréfient, se font de plus en plus noires et loqueteuses. Puis la banlieue, avec son herbe rare, ses plaques lépreuses, ses blocs de pierre écaillés, étale son horizon de misère, dont la tristesse pèse plus lourdement sur l'âme que la voûte d'une maison de force. Pas un voyageur, pas un promeneur. Dans le matin morne, à distance, quelquefois une forme noire s'immobilise et un ouvrier contemple de loin cet étrange attelage, suivi d'un groupe de gens silencieux, en se demandant vers quel champ de mort s'en va ce corbillard sans croix ni lumière!

De temps à autre, un saltimbanque se détache du groupe; il s'avance jusqu'au devant de la voiture et là, une main au-dessus des yeux, il regarde au loin. Que cherche-t-il? La campagne, sans doute, où depuis le commencement des siècles tous les cœurs blessés ont trouvé d'indéfinissables sympathies, — d'affectueux confidents dans la lisière d'une forêt, dans un buisson solitaire qui frissonne au milieu d'une plaine, dans un chemin pittoresque, dans les horizons vagues, dans la terre elle-même. Elle va nous recevoir comme une mère, pensent les saltimbanques, et son immuable affection nous réconfortera! Ils ont plus que d'autres le droit de l'espérer. Avec les mendiants des routes, les pâtres des vallées, les bûcherons des forêts, ne sont-ils pas ses meilleurs, ses plus fidèles enfants?...

Mais à peine se trouvent-ils en face d'elle que leurs espérances s'effondrent. Sous un ciel gris, elle s'étend insipide et nue, bordée de brouillards. Elle est plus monotone que la pluie qui l'a pénétrée, plus navrante que la vieillesse en larmes. Ce n'est plus qu'un élément chaotique d'où le souffle de Dieu se serait retiré. Des bataillons l'ont pourtant fait résonner autrefois sous le choc de leurs armes, des trompettes et des buccins de cuivre lui ont mis au cœur des frissons de gloire, elle a bu le sang des braves et s'est endormie, comme les héros, à la belle étoile, toute frémissante de sentir courir sur elle des reflets d'incendie. Mais, par cette lamentable journée d'automne, elle paraît si près de la mort, elle semble si fatiguée de rouler inutilement dans l'immensité, que les saltimbanques frémissent en la regardant, car ils la trouvent plus lasse qu'eux-mêmes, plus désolée et plus froide que leurs propres cœurs !

Et dans la boue, sur la route déserte qui s'allonge indéfiniment, levant la tête puis l'abaissant comme s'ils récoltaient du regard la tristesse de la nature pour l'ajouter à leur tristesse, ils continuent de marcher du même pas égal et sourd qu'accompagnent les gémissements prolongés d'un vent glacial. Parfois, à leur approche, un faible cri tombe de la cime dépouillée d'un des arbres qui bordent la route. Un passereau qui fuyait l'hiver, trahi par ses forces, s'est abattu sur une branche mouillée. Évoque-t-il des souvenirs heureux, appelle-t-il des êtres chers, ou compte-t-il simplement les minutes de son agonie?... Personne ne pourrait traduire ce cri, si léger et si simple... Les saltimbanques sentent seulement qu'il est plus grand que la nature, plus fort que le vent, et c'est presque avec effroi qu'ils s'éloignent de cette pauvre vie qui se débat inutilement sous les pieds d'airain de la fatalité !

Ah ! comme ils seraient heureux, à présent, de rencontrer quelqu'un, de voir une figure humaine ! Mais les petites maisons solitaires elles-mêmes qui apparaissent de loin en loin le long de la route semblent abandonnées. Les portes sont hermétiquement closes, les cheminées ne fument pas, et d'épais rideaux soigneusement tendus pendent derrière les fenêtres. A la vue des voyageurs, des poules gloussent sous la gouttière, un chien s'élance de sa niche et aboie, en tirant sur sa chaîne. La voiture passe, les murs tremblent ; personne ne se montre. Les saltimbanques ne se doutent pas que des enfants, qui jouaient au dehors, sont rentrés à leur approche et qu'ils les guettent au travers des rideaux, immobiles et muets. Quand le bruit de la voiture ne sera plus qu'une rumeur indistincte, ils ressortiront pour examiner, avec inquiétude, les ornières qu'elle aura creusées et l'horizon où elle aura disparu...

Enfin, voilà qu'une ville apparaît dans un vallon. Une ville de province, modeste, innocente et prospère, comme le décèlent ses enviables maisons blanches, le clocher bon enfant de son église, sa rivière paisible et les puissants tilleuls de ses promenades familiales.

« Voilà le havre ! » pensent les saltimbanques. Et leurs yeux rayonnent et leur cœur bat, comme s'ils allaient fouler les dalles de marbre d'un palais féerique. — « Quelles cabrioles voulez-vous que nous fassions ? Dites-le, bonnes gens. Nous sommes plus lestes que des chevreuils. Les serpents ne tordent pas leur corps avec tant de grâce que nous. Quand nous frappons le sol de nos talons, nous rebondissons comme des billes de cristal. — Quel tour inouï voulez-vous admirer ? Vous jetterez vous-mêmes des rondelles de cuivre dans un chapeau, nous les toucherons avec une baguette magique et vous verrez ruisseler sur le sol une cascade de pièces d'or. Nous chanterons, si vous le désirez, comme le rossignol, comme l'alouette ou comme le pinson, à moins que vous ne préfériez nous entendre grogner comme les porcs. — Nous représentons aussi des mystères ! Nous vous conduirons dans le pays des légendes, entre le ciel et la terre ; nous vous transporterons dans le passé, au temps des héros fabuleux ; mais peut-être aimerez-vous mieux parcourir le royaume des fées ou assister, sur le plateau d'une montagne escarpée, au sabbat des sorcières !... »

Mais à mesure qu'ils approchent de la ville, une appréhension inexplicable s'empare d'eux. Rien d'hostile toutefois ne se manifeste. Les habitants n'ignorent pas ce qu'ils doivent à leurs semblables, et les saltimbanques sont des hommes. Cependant, bien qu'un peu de compassion soit peinte sur les figures des gens qui s'arrêtent le long des rues, les voyageurs lisent dans tous les regards : « Que venez-vous faire ici ; la fantaisie est une intruse dans notre bonne ville ; ne voyez-vous pas que nous avons fait descendre le bonheur à portée de nos mains et que nous n'avons rien à demander à vos esprits fous ! »

Les saltimbanques continuent leur route.

Parfois, dans un hameau perdu, des paysans aussi pauvres qu'eux leur permettent de s'arrêter. Dans l'étroite salle d'un cabaret, à la lueur d'une vieille lampe, on monte le théâtre de marionnettes, on représente la *Passion du Christ*, la *Vie de Geneviève de Brabant*, ou l'on exécute par terre, sur un tapis remaillé, des tours de force qui achèvent d'épuiser les carcasses affaiblies. Pendant quelques heures, paysans et saltimbanques oublient les ennuis, les souffrances, la vie même, ils sont les contempo-

rains de Golo, ils fraternisent avec Hérode, on a un château avec des tours, une montagne de combustibles dans la cheminée, l'esprit fait bombance... Le lendemain, les paysans reprennent leur vie grise et lourde, et les saltimbanques s'éloignent après avoir compté les quelques sous recueillis — aumône du pauvre au pauvre.

Il faut cependant qu'on hiverne quelque part. A voyager constamment dans des chemins boueux et coupés de profondes ornières, la voiture use ses roues et les gens les plantes de leurs pieds. Après avoir reconnu le terrain, le saltimbanque fait halte dans un endroit désert, au coin d'un bois, pas trop loin d'un village — la solitude est plus pénible quand on ne voit pas de toits à l'horizon — pas trop près non plus, car la présence de ces irréguliers, au bord d'une route fréquentée, inquiéterait les voyageurs.

La voiturée calée, on regarde le cheval qui pèle avidement l'écorce d'un frêne. En ce moment, débouche dans le lointain un homme avec la tête entortillée dans une écharpe qui ne permet de voir que ses yeux durs, les pommettes de ses joues tanées, et quelques poils givrés d'une barbe ébouriffée. Les mains dans les poches de son pantalon qui flotte, couvert de boue, sur de larges souliers, il laisse traîner derrière lui son bâton ferré dont la virole résonne chaque fois qu'elle heurte un caillou. Ce passant a vu le cheval. Il a flairé une bonne affaire. Ses yeux pétillent. Pour quelques pièces de cent sous extraites avec des soupirs d'une bourse en toile, il l'achète sans désemparer. Et tandis qu'il l'emmène en tirant sur la bride, les saltimbanques les suivent des yeux, plus émus que des enfants qui verraient un vautour s'élever dans les airs avec une colombe dans ses griffes. Quand le cheval et l'homme ont disparu, chacun rentre en silence dans la voiture, sauf le chef qui va s'asseoir sur une trogne de chêne où il se prend la tête dans les mains. A quoi pense-t-il? Peut-être aux souffrances de sa famille; peut-être à la malechanche de sa destinée; peut-être à rien... Autour de lui les arbres chauves et tristes agitent leurs branches noires, le vent pousse sa grande plainte, des oiseaux pépient dans les buissons, de lourds nuages gris se bousculent dans le ciel, un corbeau vole lentement au-dessus des champs solitaires, et, dans le lointain, un village étale ses toits rouges et son clocher.

Toute la troupe vivra là cinq ou six mois, sobre de paroles, avare de mouvements. Elle sait qu'elle occupe une place qui ne lui appartient pas, et, pour ne pas se faire chasser, elle s'efface le plus possible, elle se fait inexistante.

Mais de quoi vivent les saltimbanques? Mangent-ils les racines des plantes sauvages? Mendient-ils? Volent-ils?...

Ils font un peu de tout cela... Parfois, pendant les nuits de gelée, un homme erre dans les campagnes silencieuses. Au-dessus de sa tête, le ciel étend son dôme métallique incrusté d'étoiles éclatantes. La terre résonne sourdement sous ses pieds. Bien qu'il n'y ait rien autour de lui, des choses se meuvent quelquefois à ses côtés, lui frôlent les habits, les cheveux, font bondir son cœur et courir des frissons terribles dans ses os... L'homme lutte contre l'inquiétude, contre la peur, contre l'effroi. Par moments, il se courbe et, la tête au ras du sol, fouille des yeux l'horizon, aussi loin que la demi-obscurité lui permet de voir... Quelque chose se découpe en rondebosse sur la retombée du ciel... Un éclair de joie illumine l'âme du rôdeur. Il s'approche. Mais à mesure qu'il avance, la peur lui plonge de plus en plus profondément ses griffes dans les moelles .. Il regarde autour de lui, ne voit rien, le regrette presque, épouvanté par l'écrasant silence de la solitude... Quelqu'un a marché... Un bruit étouffé, des pas d'espions se sont fait entendre! .. L'homme écoute, il se sent défaillir... Fausse alerte! Ce sont des souris, sans doute, qui rongent des fanes mortes... Et le saltimbanque, enfin, fore avec ses doigts raidis la terre gelée d'un silo!

Il s'en retourne ensuite avec son butin, agité et effrayant, fantôme noir dans les chemins blancs, où miroitent des mares gelées. Auprès de sa voiture, en même temps que lui, solitaire et silencieux comme lui, arrive son chien — autre rôdeur nocturne — et tandis que le saltimbanque s'étend, tout vêtu, sur son galetas, où le sommeil se fera peut-être trop attendre, la bête s'allonge sur le plancher et s'endort comme un juste, après avoir pourléché ses lèvres badigeonnées de sang...

Si vous passez par là, au crépuscule, quand la petite cheminée de fer de la voiture, déchiquetée à son extrémité, dégorge l'épaisse fumée blanche et âcre que lui envoie un feu de bois vert et que les vitres s'illuminent au reflet du foyer, il vous arrivera d'entendre un bruit de voix, une sorte de mélopée lente et triste, comme une prière ou une litanie ânonnée par des pauvres gens. Le saltimbanque ne prie pas cependant. Bien qu'il soit familiarisé avec toutes les gammes de l'ironie et capable de tenir son sérieux dans les situations les plus cocasses ou les plus tragiques, son cœur éclaterait en disant : « Donnez-nous notre pain quotidien. » Il craint de pleurer en face de Dieu, mais il a plus peur encore de rire devant lui, ce qui serait, du reste, infiniment plus lugubre!

Ce que vous entendez, c'est la voix des enfants qui apprennent leurs rôles et se préparent à la vie que mène leur père.

Car il faut songer à l'avenir.

Quand le pâle soleil d'hiver, trouant les nuages, laisse tomber ses rayons tièdes sur la terre et qu'il sèche l'herbe flétrie des forêts, les saltimbanques se répandent dans une clairière, joyeux et turbulents, comme une famille de faunes qui retrouverait enfin, après une réclusion forcée, la douceur des mousses, les caresses et le parfum des brises. Ces prédestinés que le sort a choisis pour gardiens des illusions ingénues et des plaisirs primitifs les entretiennent comme les vestales gardaient le feu sacré. Du fond de leur exil, ils pensent à ceux qui les ont oubliés et craignent de ne pas leur restituer intégralement les divines chimères qu'ils ont emportées. Les clowns réapprennent leurs culbutes et s'essayent à des tours merveilleux; Irma cambre son corps d'amadryade devant les arbres ravis, en demandant du regard à l'impassible miroir du ciel si sa beauté marmoréenne n'a rien perdu de sa grâce ni de son prestige; la mère — une vieille à figure émaciée de sibylle — s'exerce à tirer les cartes, cet art « qui est le tombeau de l'ennui, l'âme de la réflexion, le père des conseils » ; tandis que le chef, assis sur un tronc abattu, un grimoire souillé sur ses genoux, déchiffre avec application une écriture hiéroglyphique, œuvre de ses ancêtres, moissonneurs vigilants, qui ont recueilli, le long de leur vie, les farces, les mystères, les pièces de marionnettes, tout ce que l'imagination populaire a tiré de ses profonds palais de cristal et d'or, aux heures de rêve, pour s'enchanter le cœur, l'âme et l'esprit.

Et tel est le prestige de ces folles occupations, qu'un soleil éclatant vient remplacer, pour eux, l'astre anémique dont les pâles rayons éclairent mélancoliquement la terre. Une ivresse divine se répand dans leurs corps, tuant tout besoin, toute crainte, tout souci. La puissance des dieux descend en eux, la force des héros fait éclater leur poitrine, leur âme voltige au-dessus du monde. Dans la forêt recueillie, ils retrouvent, pour quelques instants, la béatitude des jours glorieux qu'ils ont connus au sein des villes, bien qu'ils n'aient ici, pour tous applaudissements, que les croassements des corbeaux qui passent et les cris du chat-huant blotti dans le creux d'un chêne !...

HUBERT KRAINS

VERS

I

Un peu de neige et de matin
Par les chemins où je m'effare...
Et mon cœur orphelin
Pardonne vos propos hilares.

Un peu de joie et de verdeur...
Et mon âme, qui s'est enfuie
Des ghettos de la Vie,
Rit à des horizons meilleurs.

Un peu d'amour...
Et voici mes ferveurs premières
Cueillant les roses claires
Et les lys blancs des anciens jours.

Mais c'est aussi un peu de soir —
Et je ne sais
Si le songe en mes yeux renaît
Ou va déchoir.

II

Le faune de ce printemps clair,
Épandant aux vals ses guirlandes
Et ravivant aux prés la liesse des verts,
Que ne le suis-je, hélas! mieux qu'en une légende.

Mes pipeaux, doux selon le vœu
Qui ferait mes langueurs plus vives,
Réjouiraient de l'une à l'autre de ces rives
La puberté mourant de trop de rêves bleus.

Et mes baisers, comme des abeilles soyeuses,
Au cœur des lys insidieuses,
Butineraient chaque beauté en se jouant...
Ou j'irais, sous l'azur, plus léger — attestant

Non point les mots qu'épèle un jouvenceau crédule,
Mais le formel désir qui veut et ne simule.

III

Vous êtes ma sieste odorante
Quand la fièvre perfide brûle ma raison;
Vous êtes, au son des musiques lentes
Que votre voix chaste éperd, ma bonne saison.

Vous êtes l'eau tranquille et claire
Où se mire mon nonchaloir,
Et mes chansons et mes pensers et les prières
De mes matins et de mes soirs.

Et vous êtes la prée fleurie
Sous la liesse, à son éveil, du matin bleu
Où se fondent mes nostalgies
Et mes rancœurs et mes « je veux! »

Et vous êtes, quand sonne l'heure
Vers les étoiles, aux clochers,
La nuit câline qui m'effleure
De ses parfums atténués.

Et vous êtes — que n'êtes-vous! —
Mon pain, mon sel, ma boisson pure
Et la fiction et la nature
Qui me font meilleur et plus doux.

IV

Les rimeurs épris, les joueurs de violon
Et les jeunes femmes aux danses vives,
Les curieux, les convives
Ont quitté le parc et sont au tison.

Rien ne chante, rien n'est plus;
Aucune floraison n'adorne les parterres
Et seuls aux vieux burgs solitaires,
S'achèvent les flambeaux des festins révolus.

Les stances d'amour sombrent en versets de deuil.
Les midis d'azur expirent en soirs d'automne
Et sous le ciel monotone
On emporte des cercueils.

Ne le savez-vous?.. Ces morts, ah! c'est moi
Qui les ai marqués du stigmate infâme...
Et n'entendez-vous mon âme
Pleurer quand elle me voit?

ALBERT ARNAY

L'HOTELLERIE DE L'AMOUR (1)

Cauchemar hystéro-dramatico-burlesque.

Je suis affublé d'un domino noir. A mes côtés se pelotonne, dans le fond du fiacre, une pierrette, blanche autant que la neige qui papillonne dans l'air, sous le ciel de nuit.

Je l'appelle « Chiffonnette! » en la pressant dans mes bras. Chiffonnette a bien froid; son bras qui se cache mal sous le mien et sa gorgerette, où brillent curieusement les yeux moqueurs d'un collier de perles, sont violacés. Je frissonne, ma chair se hérisse de picots. Il me semble que la voiture grelotte aussi, tant les vitres tremblent dans leurs rainures. En face de nous, la silhouette du cocher vue de dos apparaît noire et impassible sur un fond mouvant de buées, pailleté de neige. Le cheval souffle comme une vieille locomotive montant une rampe. Nous traversons ainsi rues et boulevards, glissant devant les théâtres, les tavernes et les salles illuminées. Par moments, l'intérieur de la voiture est inondé de lueurs éclatantes, qui transfigurent Chiffonnette en petite reine de ballet apothéotique. Je me souviens aussi du froufrou sauvage des rampes de gaz faisant songer aux ballottements d'immenses drapeaux, trempés par la pluie, se débattant sous une rafale. Quel froid! Puis quittant ce coin de grande ville folle, tout bourdonnant des rires, des appels de voix, des refrains et des hoquets d'une nuit de carnaval, le fiacre pénètre brusquement dans un sombre dédale de petites rues désertes, aux maisons basses et mornes. Le cheval ralentit son allure. Maintenant, il gravit une montée bordée de

(1) Ce conte fait partie d'un volume *La Vie du Rêve*, qui paraîtra avant la fin de cette année.

loin en loin de réverbères, dont les verres claquent sous la bise. Les sabots du cheval et les roues du véhicule s'enfoncent en grinçant dans la neige; la respiration de la pitoyable bête, dont la carcasse résonne sous les coups de fouet, emplit la nuit de halètements pressés. Hue! Hue! Arrivée au sommet de la côte, la voiture roule rapidement. Mais voilà que nous descendons une pente. Où ce cocher nous conduit-il? Le frein crie; le cheval, qui a voulu se raidir sur ses pattes pour ne pas glisser, galope furieusement, poussé par le poids. Ho! Ho! Chiffonnette s'est jetée contre ma poitrine; mes tempes battent violemment, je m'enfonce les dents dans les lèvres, en faisant jaillir du sang qui dégoutte sur le corsage blanc de la frémissante pierrette. Le galop du cheval sonne à mes oreilles comme un glas. Les essieux échauffent le plancher, je sens le feu sous mes semelles. Soudain, au bas de la descente, le cheval tourne et la caisse de la voiture est jetée contre un parapet, dont la pierre est éraflée par le moyeu.

Épouvantés, nous regardons. Un fleuve très large, dont les eaux noires et bleues charrient des glaçons miroitants de reflets nacrés, glisse devant nous, sous les blancs rayons de la lune.

« Eh! cocher! m'écriai-je, poussant la tête hors de la portière, vous voulez donc notre fin? »

Mais je me retire aussitôt, glacé d'effroi par le paysage menaçant. Le long du fleuve s'étire un quai très étroit, hérissé de maisons à pignons dentelés, suintant les corruptions de vice et les habitudes de crime, et qui semblent se serrer les unes contre les autres, pour ne pas tomber dans les eaux attirantes et vengeresses. Plusieurs de ces bicoques suspectes touchent presque le parapet, d'autres sont parvenues à reculer. Les étages en surplomb, reposant sur des contreforts, sont crevassés de lézardes; les croisées étroites, aux vitres veules, observent traitreusement comme des yeux d'espions; les portes basses s'enfoncent dans les façades, se dissimulant à la façon des meurtriers de bas étage, immobiles au poste qui leur a été assigné dans un guet-apens. Et là, contre cette muraille, pendue à une ferraille boutant en forme de potence, clignotte une lanterne, qui troue la nuit de son œil phosphorescent et canaille de hibou. Sentinelle perdue, placée en ces parages dangereux, elle ne devrait jamais refuser sa lumière aux passants attardés; mais la mauvaise gardienne plonge par instants le quai dans une obscurité luisarde, se rendant ainsi complice des strangulations habilement opérées. Le fiacre s'engage sur le quai. Le cheval marche lentement, comme avec anxiété, entre le parapet, où les glaçons chantent en se brisant des chants d'une infinie tristesse, et ces maisons noirâtres, dont les portes peuvent s'entr'ouvrir pour laisser se glisser vers nous des doigts nerveux et

savants d'étrangleurs. Je regarde Chiffonnette. Deux grosses larmes étincellent dans le coin de ses yeux, contre le satin blanc de son loup de pierrette.

« Entends-tu, me dit-elle à l'oreille, on compte de l'argent dans cette maison ? »

Mon esprit pénétrant les murailles de ce repaire, aperçoit une bande d'escarpes, déguenillés, aux regards luisants de renards et de furets, penchés sur une table éclairée à la lueur sourde d'une lanterne. Ils se partagent quelques pièces d'or. Dans un coin de la chambre est étendu, sur le parquet, un cadavre aux lèvres rougies d'un mince filet de sang, dont le cou est serré dans un foulard rouge noué plusieurs fois sur la nuque.

Le cheval s'arrête tout à coup. Son souffle sonne avec rage. Faisant glisser la vitre sans bruit, je me penche hors de la portière, de tout mon corps, et dis doucement au cocher : « De grâce, avancerez-vous ? Ils vont nous égorger. »

Impassible, sommeillant sur son siège, le cocher hausse les épaules sans détourner la tête et se contente de caresser du fouet l'échine de sa bête. Deux bouledogues se jettent en aboyant dans les pattes du cheval. Nous sommes perdus ! Affolé, je jette par la portière quelques pièces de monnaie, qui s'enfoncent dans la neige. Pendant que les molosses cherchent des pattes et du museau, nous nous éloignons rapidement.

L'heure sonne à l'église voisine. La cloche s'ébranle deux fois. Deux fois, la grosse voix de la tour retentit pleine de vent et résonne jusqu'au fond des eaux. Deux fois, cet appel magique aux douces rêveries me traverse la poitrine et vient y éveiller un languissant écho. Lorsque la cloche s'est tue, il me semble qu'une chose essentielle à mon existence me manque subitement. Que je suis seul ! Et combien maintenant le silence de la nuit, où pleure le chant des glaçons, me paraît plus profond et plus effrayant !

Enfin, la voiture quitte ce quai maudit et après avoir suivi une rue tournante s'engouffre sous le porche d'une énorme maison noire, aux croisées brillamment éclairées de la cave au grenier.

Le cocher descend lentement de son siège et ouvre la portière. « Vous êtes à l'hôtellerie de l'Amour », nous dit-il en inclinant la tête et en tendant son épaisse main gantée de peau brunâtre. Sa voix caverneuse me donne le frisson. Comme il relève la tête pour compter la monnaie que je viens de lui donner, je remarque qu'il a l'extrémité du nez rongée par un chancre, les yeux enfoncés et brillants, les pommettes saillantes et le menton ras et luisant. Je dois avoir vu cet horrible bonhomme menant un jour un corbillard.

Notre fiacre s'est arrêté dans une cour emplie de cris et de chansons joyeuses ou égrillardes, au milieu d'un encombrement pittoresque de voitures. Des femmes en descendent, leurs petits souliers multicolores se tendent vers les marche-pieds; puis suivent les cavaliers revêtus d'accoutrements bizarres. C'est un papillotement de tons, qui fait croire que l'on a jeté du ciel sur ce pavé des nuages pressés de confetti.

« Entrons donc », me crie Chiffonnette, alerte et rieuse, ayant déjà oublié les pénibles impressions de notre voyage.

Nous pénétrons dans un large corridor : des odeurs de cuisine et de vin m'assaillent le cerveau, mes yeux se troublent, ma tête tourne et j'ai peine à gravir l'escalier qui se dresse devant nous. Que je suis malade! Je vais tomber, je chancelle, un garçon qui me suit m'attrape dans ses bras. « Ah! » C'est Chiffonnette qui crie. Un joli carnaval pour elle, pensai-je. Je me sens transporté. Mes membres sont engourdis, plongés dans une torpeur qui dure d'éternelles minutes.

Ayant repris mes sens, je me trouve assis près d'une fenêtre. On m'a enlevé mon loup et mon domino, mon malaise est dissipé. Une femme se tient à mes côtés. Elle me semble plus grande que Chiffonnette, mais ne suis-je pas trompé par ce long peignoir en soie noire qu'elle porte avec une dignité déconcertante. La physionomie de Chiffonnette ne m'avait pas paru aussi dominatrice. Tantôt, sa figure riait sous le loup, ses yeux brillaient de flammes gentilles; maintenant, le masque a pris une expression grave et ses yeux brûlent de feux cruels et inflexibles.

Feignant ne pas comprendre mon étonnement, elle me dit, en plongeant ses regards jusqu'au fond de mon cœur :

« Suis-je ta femme? »

Je veux rire et répondre :

« Chiffonnette! »

Mais ses regards, toujours plongés en moi, m'électrisent le corps et l'âme.

« Tu es ma femme! »

C'est grotesque, et le ton solennel sur lequel j'articule ces mots me paraît à moi-même forcé. Des rires canailles éclatant à ce moment à travers les cloisons.

« Jure que je suis ta femme! »

Je veux répliquer par une boutade, mais l'enchanteresse me subjugue.

« Je le jure! »

Nous soupons. Les garçons qui s'empressent à nos côtés ont des têtes de sacristain, ils trottinent sur le tapis sans plus faire de bruit que des

souris, on dirait des automates. Quelques instants après, nous sommes assis sur un large divan qui masque la croisée. Chiffonnette, qui a su rendre sa voix délicieusement enchanteresse, me parle, me parle, ne me laissant même pas le temps de placer un mot. Sa voix chante à mes oreilles, éveillant dans le coin le plus secret de mon cerveau où s'est réfugié le sentiment de ma personnalité, des souvenirs presque effacés de tons irisés, des relents de parfums opiacés, un évanouissement morbide de formes blondes et roses. Mes sens subjugués écoutent interdits et émerveillés; mes lèvres, mes yeux boivent ses paroles; et mes doigts se glacent, tandis que mon sang afflue au cœur, tumultueux et bouillant. C'est un envahissement de mon être par des sensations d'une énervante volupté, Il me semble maintenant qu'une pluie lente de petites plumes bleutées, violettées, fines comme du duvet de gorge de pigeon, s'abat en frissonnant sur moi. J'assiste à l'envoûtement de mon âme. L'air de la nuit grelotte contre la croisée, des frôlements d'ailes font vibrer longuement les vitres. Chiffonnette parle toujours. Bientôt toute notion exacte de temps, de milieu se fond en mon cerveau qui, soumis à cette irrésistible incantation, ne voit plus que cette femme. Je baisse les paupières : Chiffonnette brille en moi comme un diamant caché dans un coffret de soie noire; et mes yeux intérieurs la contemplent. Chiffonnette se tait, mais la musique de sa voix émeut encore le tréfonds de mon âme et je m'évanouis dans ses bras.

Combien de temps après, je ne sais, je m'éveille au milieu de la nuit, dans une grande chambre tendue d'une tapisserie noire et baignée d'une demi-obscurité. Le lit où nous reposons me paraît monumental, large et élevé comme un lit de parade. Il est recouvert de draps noirs. Pourquoi dormons-nous dans cette pièce, décorée à la façon d'une chambre ardente? Les meubles rangés autour des lambris, m'observent comme des témoins qui veulent rester impassibles. Le mur du fond est masqué par un lavabo, placé entre deux hautes armoires à glace, qui donnent l'illusion d'une salle plus étendue encore. Les regards funèbres des pendeloques du lustre en cristal me regardent fixement. Que je suis triste dans ce tombeau de l'amour.

Chiffonnette dort, à mes côtés, sa tête blonde renversée dans l'oreiller.

Le jour tarde à venir.

Si je me sauvais! Je me glisserais doucement sur le tapis, je m'habillerais sans bruit, je fuirais! Car cette femme me perdra, je le sens. Ma résolution prise, je la regarde encore, pour emporter d'elle une dernière et bien nette vision; mais je retombe inerte sur le lit. Non! je ne fuirai pas.

Et j'endure en imagination, sans avoir le courage de me révolter, toutes les

souffrances d'un long roman d'amour que j'aurais vécu avec cette Chiffonnette que je connais depuis quelques heures. Pendant cette interminable nuit, mon esprit se crée les chimères de tortures effroyables de cœur. Mon âme, qui a soif d'être martyrisée, invente tout un drame intime de passion malheureuse et se complaît à en analyser les situations les plus cruelles.

Autant elle a apporté autrefois de puissance, de charme à me séduire, à me rendre follement heureux de son amour, autant Chiffonnette combine aujourd'hui avec astuce et malice les moyens de me rendre malheureux. C'est ainsi qu'elle ne cesse de me parler de ses anciens amants, de l'un d'eux surtout, du dernier, qu'elle a quitté, me dit-elle, pour moi. Je n'avais pas encore connu la jalousie rétrospective, je dus sentir ses griffes brûlantes s'enfoncer dans ma chair. Le croirait-on? Je me plaisais moi-même à me rappeler les moindres détails de ses confidences sur son passé de femme. Ainsi d'autres, beaucoup d'autres avaient arraché des cris de passion à cet admirable corps que je serrai dans mes bras! Lâche que j'étais de l'aimer! Et mon imagination me représente des scènes de luxurieuses nuits d'amour...

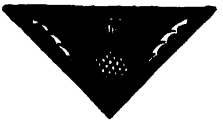
Le jour ne vient pas!

Chiffonnette a de ces mots qui me poignardent le cœur. « Crois-tu, m'a-t-elle dit tantôt, que je t'appartienne et que je suis bien et toute à toi lorsque tu me possèdes? » « Tu n'es qu'un fou, m'a-t-elle dit plus tard, de me vouloir autre que je suis. Je ne puis cependant te donner de mon cœur que ce qu'il m'en reste. Si tu ne peux t'en contenter, va-t'en! » Sans qu'elle m'ait demandé ce sacrifice, j'ai tout quitté pour mieux lui appartenir. C'est une véritable captation de ma vie...

Le jour ne veut donc pas venir!

HECTOR CHAINAYE

(A continuer.)



LA JEUNESSE D'ATHÈNES

Le troupeau favori suit à sa fantaisie
Le beau pâtre au front ceint de feuillage et de glands;
Ainsi l'espoir d'Athène accompagne à pas lents
Le sage au parler doux comme le miel d'Asie.

Ils dédaignent pour lui la douceur des bras blancs;
Et Socrate, entouré par la troupe choisie,
Les entretient d'amour, d'art et de poésie
Le long des peupliers et des tombeaux croulants.

Près d'eux, calmant l'ardeur de son sang indocile,
Le héros que verront les champs de la Sicile,
Qui bouleversera la Grèce, comme un dieu!

La joie et le malheur d'Athène, Alcibiade,
Plein d'orgueil et pensif erre sous le ciel bleu,
Récitant à mi-voix des vers de l'Iliade.

MAURICE CARTUYVELS

Comment Notre-Dame de la Vaux

ALLA RENDRE VISITE

A NOTRE-DAME DE LA PIRAILLE

A MA PETITE AMIE ELSA VANDERMEYLEN

Il y avait à la Piraille, hameau de Thuin situé au pied des remparts escarpés de la ville haute et près de la Biesmèle, sous un tilleul plusieurs fois séculaire, dans une niche grillée, une Notre-Dame en pierre grise que l'on faisait dater du temps où le bienheureux Mgr saint Ursmer, abbé de Lobbes, fondateur d'Alost, d'Ardenbourg et quantité d'autres moutiers, répandait l'éclat de ses vertus miraculeuses sur la Fagne, la Thierrache, le pays des Ménapiens

appelé depuis le Tournaisis, les Flandres et même les duchés de Gueldre et de Juliers.

On disait que le saint passant par là le jour des Innocents avait ressuscité par la simple imposition des mains et l'invocation de la vierge Marie, un enfant qui s'était noyé dans la rivière. Pour glorifier la mère de Dieu à l'endroit même ou s'était accompli le miracle, le bienheureux avait fait édifier par ses religieux de l'abbaye de Lobbes la petite chapelle où il avait placé celle qui l'avait souventes fois favorisé de sa toute-puissante intercession, la consolatrice des affligés.

Depuis lors et pendant des siècles elle avait été l'objet d'une grande et constante vénération, ainsi que le but de nombreux pèlerinages. Notre-Dame de la Piraille était renommée à deux lieues à la ronde en raison des bienfaits qu'elle avait dispensés à ceux qui étaient venus lui rendre hommage et l'avaient célébrée par leurs prières.

Les deux marches en pierre d'un rouge grenat qui précédaient son sanctuaire étaient usées et polies par les genoux qui étaient venus s'y appuyer, y creusant deux ravines profondes.

Au primevère, sous le tilleul fleuri qui parfumait l'alentour, on ornait la chapelle de feuillages, de lilas et de narcisses jaunes. Un peu plus tard on y suspendait des guirlandes de roses, et en automne, des touffes de bruyère lui faisaient une parure mauve et violette.

Le hameau formé par quelques riantes maisons blanches recouvertes de chaume, habitées par des tâcherons et des laboureurs, était jalousé par la ville et les villages des environs, pour sa statuette en pierre grise, adorablement naïve, dont les miracles étoilaient les récits des aïeules, dans les chaumières, à la veillée.

A différentes reprises, on avait offert aux habitants de la Piraille des avantages considérables en échange de leur madone, mais ils avaient énergiquement refusé de se séparer de la Notre-Dame bienfaisante qui leur avait octroyé tant de faveurs célestes.

Ne les avait-elle pas préservés du choléra l'année où il avait sévi sur le reste de la ville avec une violence extrême.

Ils résistaient donc avec fermeté à ces offres impies, ainsi qu'aux manœuvres déloyales que l'on employa quelquefois pour leur ravir Madame sainte Marie. On avait voulu décider le clergé à la réclamer pour l'église paroissiale, mais le doyen, un homme juste, s'y était refusé, craignant de mécontenter le grand saint Ursmer et aussi parce qu'il préférait, pour éviter tout conflit entre les gens de la ville haute qui auraient pris le parti de ceux de la Piraille, et les habitants de la Vaux, que la statue restât dans sa chapelle primitive.

Sans la sagesse de cet homme de Dieu, les discordes toujours latentes entre les deux paroisses se seraient réveillées. Elles avaient déjà donné lieu à tant de batailles meurtrières!

Donc, après bien des intrigues, ceux de la ville basse renoncèrent enfin à s'emparer de la Notre-Dame. Mais comme ils voulaient absolument avoir, eux aussi, leur sainte Vierge, ils se cotisèrent. L'ambition et l'envie aidant, ils réunirent un grand nombre de beaux ducats jaunes, avec lesquels ils achetèrent une somptueuse madone.

Elle avait un manteau de soie nacarat lamé d'or et doublé d'hermine, une exquise robe de brocart bordée par une guipure laissant transparaître le satin mauve qu'elle recouvrait; les manches bouffantes étaient échancrées par des losanges très allongés de velours pourpre.

Un diadème incrusté de rubis et d'améthystes la couronnait. Elle était chaussée de brodequins d'azur pâle parsemé d'étoiles d'or.

Le jour de l'Assomption il y eut une grande fête d'inauguration. Toute l'église fut enguirlandée de verdure et parée de fleurs comme une mariée; on en couvrit Monsieur saint Roch ainsi que le bon saint Nicolas, qui prirent leur air le plus amène pour recevoir leur nouvelle compagne.

Les trois petits enfants passèrent la tête par-dessus le bord du saloir dans lequel ils se trouvaient à côté de leur patron pour voir les jeunes filles habillées de blanc et de bleu, portant la vierge ou tenant en main des branches de glaïeuls roses.

Le cortège était précédé de trois anges. L'un était revêtu d'une robe de drap pourpre parsemée de roues noires ornées de perles. L'autre avait une tunique d'un brun roux à fleurs et ramages noirs. Le troisième portaît un justaucorps en velours bleu très sombre, avec des manches à parement de menu vair.

Puis venait une théorie de petites filles couronnées de roses chantant des cantiques de leurs voix aigrelettes et frêles; ensuite le saint Sacrement porté par le curé revêtu d'une riche chasuble, sous un dais de velours grenat à franges d'or.

Le cortège était fermé par les compagnons de la confrérie de Saint-Joseph, tenant des flambeaux.

La procession fit le tour de la ville basse, dans les rues parsemées de pétales roses et jaunes, de feuilles vertes et de sable blanc. Elle passa sous des arcs de triomphe garnis de branches de sapins et de genêts.

On avait pavoisé toutes les maisons. Aux fenêtres, des cierges étaient allumés. Les chandeliers d'étain et de cuivre reluisaient au soleil.

On se dirigea vers la Piraille où Notre-Dame de la Vaux fut installée sur

un reposoir auprès de sa sœur aînée dont la chapelle disparaissait sous les fleurs et les rubans.

La foule s'agenouilla et répondit en chœur aux litanies de la sainte Vierge récitées par le prêtre.

Le cortège retourna ensuite à l'église et l'on plaça la Madone dans un tabernacle doré au-dessus de l'autel recouvert d'une nappe de dentelles, qui lui était consacré, parmi les lys et les glaïeuls.

Les orgues ronflèrent d'allégresse et accompagnèrent un mottet chanté par les congréganistes.

Les gens de la Vaux avaient enfin leur Notre-Dame! Et ils en étaient fiers! Elle leur fit même tourner la tête au point qu'ils s'enorgueillirent parfois plus que de raison de sa toilette princière et, avec beaucoup de jactance et de témérité, affirmèrent sa supériorité sur sa sœur de la Piraille.

On eut bientôt l'occasion d'implorer son intercession.

A la fin du mois de décembre, une épidémie décima les enfants de la ville basse. Leur gorge se contractait subitement, la respiration ne tardait pas à leur manquer et, dans la plupart des cas, malgré tous les soins, on ne parvenait pas à les sauver d'une mort rapide.

Dans leur désolation, les parents imploraient la sainte Vierge, mais le fléau ne se départait guère de sa rigueur.

Il y eut parfois une accalmie puis, de nouveau, d'enfantins visages joyeux et roses pâlirent et se glacèrent.

Dans l'affolement dont fut saisie la paroisse entière, on eut recours aux saints et à tous les pèlerinages connus, mais ce fut presque en vain.

A la fin, on remarqua que la Piraille était préservée de la contagion. On eut peur d'en avoir mécontenté la protectrice par d'inutiles vanteries.

On alla vers elle en grande procession, avec sa sœur de la Vaux portée par des mères en deuil.

Le lent cortège de femmes vêtues de noir s'achemina lentement, au glas lugubre des cloches, vers le hameau voisin. Elles s'agenouillèrent devant la chapelle couverte de givre ou priait la Vierge que Mgr saint Ursmer avait installée en mémoire de la résurrection d'un enfant noyé.

Elle était si jolie et si coquette avec la robe blanche dont la neige l'avait revêtue, que la confiance descendit comme un baume dans le cœur des pauvres mères affligées.

Elles prièrent avec ferveur les deux Notre-Dame et promirent solennellement de perpétuer cette cérémonie le jour anniversaire des Innocents qui avaient été massacrés à Bethléem par ordre du cruel Hérode.

Leurs prières furent efficaces. Grâce à l'aide que prêta la vierge de pierre grise à sa sœur cadette, le croup disparut quelques jours après.

C'est ainsi que chaque année on conduisit en grande pompe Notre-Dame de la Vaux rendre visite à Notre-Dame de la Piraille, son aînée de quelques siècles.

Pendant longtemps cette fête amena à la ville basse de Thuin tous les paysans des environs.

Le curé, qui était un homme de Dieu, profitait de la circonstance pour expliquer à ses ouailles qu'il ne faut jamais délaisser les anciennes images des saints, lesquelles, ainsi que le vin de Bourgogne, sont d'autant meilleures qu'elles sont plus vieilles et que Notre-Dame de la Vaux, en ne chassant pas toute seule l'épidémie qui avait endeuilli la paroisse, avait voulu montrer à ses protégés que l'on doit, ainsi que l'enseigne notre mère à tous, la sainte Église, respect et vénération aux plus âgés.

Or, il advint qu'une année, le jour des Innocents, une tempête se rua sur la ville. Des rafales faisaient tourbillonner la neige et l'amoncelaient dans les rues. Il était difficile de s'aventurer au dehors, le vent arrachait des toits les tuiles et les ardoises et faisait dégringoler les cheminées sur les routes.

On se contenta donc, cette fois, de faire la procession dans l'église, à cause du danger qu'il y avait d'entreprendre le pèlerinage à la Piraille.

En compensation, on récita les litanies de la sainte Vierge, une fois pour la vieille Notre-Dame et une seconde fois pour la plus jeune.

De grands cierges brûlèrent en leur honneur pendant qu'au dehors hurlait la tourmente ainsi qu'une bande de loups affamés.

Mais quel ne fut pas l'étonnement du clerc, le lendemain !

Il s'en allait sonner les cloches pour annoncer la messe. L'aube commençait à blanchir les hauteurs de la Maladrie. Le croissant de la lune se fondait dans l'azur pâlissant aux premières lueurs du jour.

Sur les escaliers de l'église, dans la neige, il remarqua des traces de pas, mais si petits ! qui allaient jusqu'au porche, puis en revenaient vers la rue.

Intrigué, il introduisit une énorme clef dans la serrure qu'il fit grincer et crier comme une pie-grièche, puis il poussa la porte étoilée de têtes de clous et traversée de barres de fer. Elle gémit en tournant lourdement sur ses gonds.

Le bon clerc vit encore les mêmes pas à l'intérieur.

De tout petits pieds avaient laissé une empreinte humide sur les dalles de pierre bleue. Il suivit la piste et ô surprise ! elle le conduisit jusqu'à l'autel de la Vierge qu'il aperçut, vague comme une apparition, parmi les ombres qui flottaient encore sous les voûtes. Il fut tellement surpris qu'il oublia de se suspendre comme d'habitude à la corde de la cloche pour sonner la messe.

Préoccupé par cette chose étrange, il se laissa guider par les traces de pas, sortit de l'église et s'achemina vers la Piraille.

Une teinte rose se mêlait maintenant à l'azur du ciel au sommet des collines et faisait briller la neige qui encapuchonnait les toits pointus des maisons dont les cheminées s'empanachaient de fumée bleue.

Les fenêtres avaient des regards étonnés d'enfants qui se réveillent d'un lourd sommeil.

Les souliers ferrés du bon clerc s'enfonçaient dans la neige en la faisant crier, bien qu'il cherchât à marcher le plus légèrement qu'il pût, façon de témoigner du respect dont il était pénétré pour le mystère qui se manifestait à ses yeux éblouis.

Il s'en allait, l'esprit émerveillé par des visions miraculeuses, tandis qu'à sa gauche s'étageaient les jardins en terrasse de la ville haute, pareils, à cette heure, à de grands escaliers taillés dans une montagne de marbre de Carrare et qu'à sa droite les arbres disséminaient en l'air rose leurs ramilles couvertes de cristaux scintillants, dans des vergers blancs, clos par des haies blanches.

Il arriva bientôt à la chapelle de Notre-Dame de la Piraille où il vit, dans la neige qui recouvrait les marches, les empreintes des genoux d'une très petite personne.

Une joie, une joie bénie illumina l'âme du bon clerc.

Il retourna, l'extase dans les yeux, à l'église où venaient d'arriver le prêtre et les fidèles, persuadés qu'ils avaient, comme d'habitude, entendu sonner la petite Fifine (c'est ainsi que l'on désignait familièrement celle des cloches qui annonçait la messe basse quotidienne).

Il raconta par le menu ce qu'il venait de voir et tout le déduit.

La nuit, Notre-Dame de la Vaux, mécontente de n'avoir pas été conduite, comme de coutume, rendre visite à son aînée, était descendue de son tabernacle, avait traversé la porte de l'église et s'en était allée en trottinant jusqu'à la Piraille, relevant sa robe pour ne pas la salir et marcher plus vite.

Sans doute, à ce moment, la tempête s'était apaisée. Le vent avait cessé de gémir dans les cheminées, comme un chien abandonné, de siffler sous les châssis des fenêtres et le ciel rasséréné s'était rempli d'étoiles brillantes.

Elle s'était agenouillée sur la pierre de la chapelle pour dire ses prières et deviser avec sa sœur des choses du Paradis.

Des femmes affirmèrent avoir entendu en rêve chanter les anges ou vu des séraphins lumineux descendre du ciel par un escalier d'or.

Et quand Madame la Vierge eut fini ses dévotions, elle revint tranquillement par le même chemin vers sa demeure.

Voyez la trace humide de ses pas, dit le bon clerc en la montrant sur les dalles bleues, luisantes comme l'eau calme d'une fontaine.

On remarqua aussi l'empreinte du pied mignon de la sainte Vierge sur la nappe blanche de l'autel.

Notre-Dame de la Vaux avait repris sa place accoutumée. Dans la lumière qui la baignait maintenant, brillait, au bas de sa robe, un ourlet de pâles améthystes et de diamants dont l'avaient parée la neige et le gel.

MAURICE DESOMBIAUX

ÉPIGRAPHE ROMANTIQUE

Voyageur inconnu, fils d'une race amère,
Qui portes sur ton front l'ombre de ta chimère,
Contemple ce tombeau que décore un laurier!
L'homme qui dort ici ne fut pas un guerrier
Et nul meurtre acclamé n'a rougi sa tunique.
Il ne fut pas non plus de ceux dont la chronique,
Près des rostres assise, a retenu la voix.
Rêveur farouche et tendre, errant parmi les bois,
Rien d'un siècle fameux ne tenta sa noblesse.
Il a rêvé pour nous : heureux celui qui laisse,
Malgré le lâche effort du Temps injurieux,
Un reflet de son rêve au sol de ses aïeux!
Or, celui dont je parle est vivant : c'est son âme
Qui se mire en dansant, sinistre et douce flamme,
Sous les arbres, le soir, dans le songe des eaux;
C'est elle qui, mêlée aux ailes des oiseaux,
A l'ivresse du vent, aux frissons des ramures,
Enchante la forêt de ses vagues murmures;
C'est son âme ambiguë et charmante qui luit
Dans les longs regards verts de la lune, la nuit,
Et par les champs baignés de lumières amies
Caresse le sommeil des brebis endormies
Et pénètre dans l'âme obscure du berger;
Et c'est elle, elle enfin, dont le souffle léger,
Comme la fraîche voix d'une flûte invisible,

A travers les halliers, sur un rhythme paisible,
Mène, jusqu'au premier sourire du matin,
Dans l'herbe humide, avec le troupeau clandestin
Des Silènes ridés, des Nymphes aux yeux jaunes,
Des Satyres enfants, des Sylvains et des Faunes,
Impassible et joyeux, le cortège des Dieux!
Tel est le fier pouvoir du vers mystérieux
Qu'au cirque, Octave-Auguste, à l'aspect de cet homme
Vit se lever un soir tout le peuple de Rome
Comme devant quelqu'un de plus grand que César,
Et que les jeunes gens, accrochés à son char,
Saluaient son triomphe en lui jetant des roses.
Cœur tendre, il écoutait battre le cœur des choses;
Ses poèmes chantaient dans les jeunes esprits;
Le charme de sa voix rendait aux yeux taris
La grâce de l'enfance et la beauté des larmes.
Dans un monde enfiévré par le fracas des armes,
Où la force était reine et servie à genoux,
Il se montra plus fort que la force, étant doux.
Il connut la grandeur de la souffrance humaine
Et seul, parmi les fils de la Louve romaine,
Il fit saigner d'amour la mamelle d'airain.
Dans le vaste avenir son regard souverain
Plongeait en flamboyant comme une torche ailée,
Et l'astre qui devait plus tard, en Galilée,
Guider les pas sanglants du dernier-né des Dieux,
Se posait sur son front quand il fermait les yeux.
Et lorsqu'après sa mort, comme une mer féconde,
L'aveugle et sourde nuit déferla sur le monde,
Son nom, balbutié par les hommes nouveaux,
Fit se lever, dans les ténèbres des cerveaux,
Lauré d'or et de feu, le fantôme d'un mage.
Le peuple, qui vénère encore son image,
Broda sur sa mémoire un étrange roman
De sorcier secourable et de bon nécroman.
Il passait, proférant d'hermétiques paroles.
Ce fut lui qui tailla, de Naples à Pouzzoles,
A travers la montagne un chemin enchanté;
Et c'est aussi par lui, dit-on, que fut sculpté

Le grand cheval de marbre, énigmatique et sombre,
Qui guérissait les fous qui passaient dans son ombre.
Ce fut lui qui, tenant en main la rouge clé,
Attendit sur le seuil du morne défilé
Le Florentin banni par ses frères, et Dante
Le vit marcher vers lui, vêtu de neige ardente.
Saint Paul, lorsqu'il passa par ici, pauvre et nu,
Pleura comme un enfant, ne l'ayant pas connu,
Et l'Eglise invoquait son nom, à l'Evangile...
— Tu ne l'oublieras point, voyageur : c'est Virgile.

ALBERT GIRAUD

LITTÉRATURE POLONAISE

MIRIAM

M. Zenon-François de Przesmycki (pseudonyme de poète : Miriam) est né le 22 décembre 1861, à Radzyn, petite ville de la Podlachie, province de la partie du royaume de Pologne qui est sous la domination russe. Il fit ses humanités au collège de Varsovie, puis acheva son droit à l'université de la cette capitale.

Déjà dès son entrée à l'université, il avait commencé à publier des vers dans diverses revues de Varsovie. Après l'achèvement de ses études, il se consacra tout à fait aux travaux littéraires en fondant à Varsovie une revue exclusivement littéraire intitulée : *Zycie* (la Vie), où il essaya de grouper les jeunes, de faire connaître les nouveaux courants littéraires de l'Europe occidentale, de corriger les fausses tendances esthétiques, de contrebalancer enfin l'influence des pseudo-poètes protégés par la grande presse.

Après deux années de cette activité, il dut quitter la direction de sa revue, pour faire son service militaire. Aussitôt libéré, il partit pour Paris où il passa une année et demie pour y étudier de près les derniers courants littéraires et philosophiques. Depuis trois ans, il demeure à Vienne, y parachève ses études, y publie dans des revues, d'un côté des vers, de l'autre, des travaux critiques sur les littératures contemporaines, principalement françaises et tchèques, y prépare enfin un livre étendu sur les théories d'un grand oublié : le philosophe polonais Hoene Wronski.

A part quelques traductions des œuvres lyriques et dramatiques de cet étonnant poète tchèque, qui a nom Jaroslas Vrchlicky et la traduction des

Erinnyes de Leconte de Lisle, il n'a publié jusqu'ici qu'un seul volume de poésies originales sous le titre : *La Coupe de jeunesse.*

Paraîtront sous peu : *Choix de poèmes dramatiques de Maeterlinck* précédé d'une étude étendue sur l'écrivain.

En préparation actuellement :

1° *Poèmes originaux ;*

2° Traductions en vers : a) *Anthologie de la poésie belge contemporaine ;* b) *Anthologie des poètes tchèques du* XIX° *siècle ;*

3° Prose : *Études littéraires et philosophiques.*

Cette courte notice biographique me dispense pour le moment de longues dissertations esthétiques, car elle nous montre ce jeune poète, à peine âgé de 32 ans, comme un homme qui cherche sans nul doute sa voie. Cependant, en matière d'art, la plus vaste érudition est stérile si elle n'est pas soutenue et portée par un talent créateur. Après une lecture attentive de son volume de poésie (*la Coupe de jeunesse*), j'ai acquis la conviction que M. Myriam porte au front le signe apollonien : c'est un véritable poète ! Il possède une grande richesse de vocabulaire, une maîtrise de la langue polonaise, une connaissance approfondie de la littérature de son pays, un enthousiasme débordant, un élan plein de générosité, une grande délicatesse dans l'expression des mille nuances du monde extérieur, le tout contenu par une main sûre et énergique et exprimé en des formes châtiées et très fouillées : en un mot, c'est un romantique dompté, mais non refroidi, par un parnassien. Qu'est-ce qui sortira de cette lutte ? Nul ne saurait le dire encore au juste. Toutefois, selon mon humble avis, il est à prévoir que le jour où M. Zenon Przesmycki trouvera sa vraie voie, la Pologne pourra se glorifier alors de posséder un nouveau poète de premier ordre. Son entreprise si généreuse, de faire connaître à l'étranger notre coin littéraire, prouve l'étendue de son orientation et la force de ses convictions artistiques, si corrélatives aux nôtres.

Les poèmes ci-dessous sont tirés du volume de poésies dont il est question plus haut.

L. W.

Les Soirs dans les montagnes.

I

Les brumes argentées s'élèvent au-dessus du fleuve — le soir — les brumes argentées s'élèvent comme une bande de nuages minuscules et neigeux. Elles dansent — aux sons de la forêt — le soir. Ce tourbillon fantastique s'avance comme un cortège nombreux des esprits — le soir.

La lune se lève quelque part au loin, derrière le bois — la lune se lève quelque part au loin — argente la cime des arbres de la forêt. L'on entend un chant d'une mélancolie poignante — derrière le bois. — Comme un moucheron dans une toile d'araignée, doux, très doux, gémit une clochette — derrière le bois.

Le désert cause mystérieusement — avec le lac, le désert cause mystérieusement. Le buisson écoute et la fougère aussi — cette sourde causerie des arbres — avec le lac. Les songes enchanteurs de la nature chuchotent et le bosquet — et le lac.

O écoute ces murmures, — le soir, ô écoute ces murmures — des bois, des eaux, des brumes et des rosées, — en eux bruit la voix de la nature — le soir. Ces rêveries te raconteront tous les miracles et tous les enchantements — le soir.

II

La nuit d'été abaisse son turban — de perles sur les montagnes. L'obscurité dans la vallée — règne depuis longtemps — les têtes des cimes — sont couronnées de pourpre — aussi loin que peut tendre le regard.

Des plaines, le vent apporte la senteur du foin. Dans le lointain, on entend — les clochettes des troupeaux et le son du chalumeau. La terre est inondée de brouillard. — Sous le murmure des flots, le monde s'endort.

Et tout est calme, — les côtes dorment dans l'ombre, — les mousses dorment, les fougères — la forêt sombre dort. — La terre est plongée dans un repos sans limites. — Parfois, au vol — luit une étoile entre les nuages.

Obscurité et silence. Au sein de ce grand calme — je tends mon oreille vers l'espace, vers le lointain et ma poitrine halète sous une agitation inconcevable... Mais tout est sourd et mort, — et dans mon cœur — une souffrance...

III

Les rougeurs du soir s'éteignent. — Sur la couche élastique de mousse j'attends dans le bois — que de la lune — la clarté tremblante — vienne blanchir la cime des arbres et les mousses.

Le brouillard — comme la fumée d'un encensoir d'argent — coule vers le haut. — Dans le bois, il fait obscur. — Tout près de moi, on entend le doux murmure de la fontaine.

L'oiseau s'est blotti — tranquillement dans son nid. Quelque part dans la fourrée — projette sa lueur d'étoile, un petit ver luisant. — Les mousses frémissent — le zéphir bruit légèrement dans les joncs.

Soudain jaillit — le courant des lueurs argentées de la lune. — Le rossignol siffle — et, réveillé, exécute — en mille tons ses plaintes, ses roulades et ses trilles.

Et tout à coup — le bois entier revit, les buissons et les arbres —

bruissent — les chauves-souris — les oiseaux, la bête, — tout court, vole, chante.

Les brumes se dissipent — là au fond roule une rivière d'argent — les flots palpitent... O clarté, — tu réveillerais — dans la tombe les os de qui t'attend !

Le Sonnet.

I

Le sonnet évoque, devant moi, les urnes antiques — ou les magies de Benvenuto forgées dans l'améthyste, — l'harmonie divine des formes éternellement jeunes dans les rythmes mélodieux de Pétrarque ou l'harmonie nuageuse de nos jours.

Sa branche fleurit toujours, quoique le cèdre élevé de l'art — ait secoué tant d'autres formes comme des feuilles fanées. — Toutefois, à la moindre tare, fêlure ou griffe — il ne vaut plus rien. — L'entrée de son sanctuaire n'est ouverte qu'à ceux qui se sont chaussés du cothurne de l'art.

Dans cette coupe précieuse, aux dimensions exiguës, — la magie n'en doit pas être profanée par une liqueur vulgaire, — pour enivrer le buveur à l'aide d'une seule petite goutte, — il convient de ne verser que l'âme des vins généreux, — le contenu le plus profond des cœurs et des cerveaux, grand intérieurement comme le monde, — afin que le diamant : — esprit — puisse luire derrière la porte d'or de la forme.

II

Tu fus le premier, ô mélancolique Szarzynski — qui versas l'amour odoriférant de la violette dans la coupe de Dante et de Pétrarque. — Quand tu t'es tu — le sonnet s'est tu avec toi, jusqu'à ce que les épaules du géant — l'eussent remué — puis il vibra en sons puissants.

Le hurlement des flots — et les explosions d'un amour passionné, — la course folle de la pensée — et les querelles des bourrasques dans les steppes, — la douleur des nostalgies — et le vol rapide de l'oubli sur les tombes — la Crimée ! Mickiewicz ! Quelle est la froideur ou l'indifférence que ces images ne fassent tressaillir ?

Le gracieux trouvère Gaszynski et le chevaleresque Garczynski, — le peintre de paroles — Gomulicki, Félicyan — le sculpteur des événements, — Asnyk — pêcheur de l'idée, contemplant la profondeur...

Après eux, moi — non le dernier (donnez-moi vos mains, compagnons, — Kasprowicz, Lange, vous, ô vedettes, à l'aurore des jours nouveaux !) — sanctifiant la coupe du sonnet par le vin des élans et des doutes.

PROLOGUE

Ave Vita.

Sois salué, ô bouillonnement éternel de l'existence ! — Soyez salués, ô vous, portiques fleuris de la jeunesse — et vous tempêtes, accalmies, couchers et aurores, — salut à vous, couleurs, sons, rayonnement des soleils et des astres !

Saisis-moi, ô malstrœm, que ton tourbillon me pousse, — où les rêves et les pensées, lancés, comme des fusées de guirlandes, — où les lunes des tempêtes historiques et les scintillements des regards de l'amante — confluent en un flamboîment d'élans et de folies.

Comme des étalons furieux qui se cabrent, — le cœur me soulève la poitrine, la déchire, la lacère et la foule de ses pulsations tempétueuses, et me crie : « Au loin, au galop, dans l'existence ! »

Tout appelle, tout résonne, tout bruit !... *Ave, ave vita!* — Voguons et que notre front ne s'assombrit point à cette idée : — La barque retournera-t-elle en triomphe ou périra-t-elle naufragée ?

ÉPILOGUE

Aux temps passés. (Une cantilène.)

Jeunesse, fleur magique et parfumée — des jardins de joie que l'on ne traverse qu'une fois ! — Qu'elle est maladroite, cette main de naïveté qui te cueille, — avec quelle négligence elle vide le calice des miels aromatiques. — Jeunesse, fleur magique et parfumée des jardins de joie que l'on ne traverse qu'une fois.

Jeunesse, steppe abandonnée sans retour, — où les folies s'ébattaient comme des troupeaux d'étalons, — où la vie bouillonnait jusque dans un crâne pourri ! — Où sont tes rafales, tes ouragans, tes foudres, jeunesse, steppe abandonnée sans retour, — où les folies s'ébattaient comme des troupeaux d'étalons ?

Jeunesse, fleuve qui roule dans le soleil ses saphirs, — au milieu des berges joyeusement verdoyantes ! — Comme la nacelle de la vie danse gaiement sur tes abîmes, volant comme une flèche. — Mais où ? mais où ? — Au milieu de tes flots bruissants. — Jeunesse, fleuve qui roule dans le soleil ses saphirs au milieu des berges joyeusement verdoyantes.

Le parfum des roses et du thym, l'haleine balsamique des forêts, — les levers et les couchers du soleil, les baisers et les ris — ta cantilène pas-

sionnée et riche les a tous chantés. — Où sont-ils, cet air aspiré à pleins poumons, — le parfum des roses et du thym, l'haleine balsamique des forêts — les baisers et les ris?

Comme un ostensoir rayonnant dans une église assombrie, tes images solaires, perdues à jamais, — luisent dans mon âme — où l'obscurité s'étend de plus en plus opaque... — Jeunesse, court éclair de bonheur et d'extase, — comme un ostensoir rayonnant dans une église assombrie, tes images solaires, perdues à jamais, luisent en mon âme.

ZENON PRZESMYCKI (MIRIAM)

(*Traduit du polonais par* L. WALLNER.)

FRAGMENTS

POUR ALBERT GIRAUD

Le soir s'extasiait sur l'azur des corolles,
O jardins du silence où seules les paroles
Du séraphin qui rêve aux étoiles fanées
Rôdent, souffles divins berçant les destinées
Des cygnes exilés dont les ailes brisées
Emperlent les lotus de sanglantes rosées;
De tremblantes clartés effleuraient les collines,
Et l'ennui câlinant les cloches orphelines
Assoupir fait jusqu'aux beaux oiseaux de lumière
Qui confiaient jadis leur plainte mensongère
A vos tourelles d'or, ô jardins de l'automne,
Quand tout à coup parmi vos sentes monotones,
S'éveilla l'hymne pur de l'enfant merveilleuse :

« *L'aurore avait posé sur mes lèvres songeuses*
« *Un long baiser d'espoir et des lys effeuillés*
« *Qui voltigent dans les grands parcs ensoleillés.*
« *J'avais paré le lin de ma robe étoilée...*
« *Fuyant les viles voix d'orgueil, auréolée*
« *De la simplicité de mon cœur enfantin,*
« *Je marchais vers la rose idole du matin*
« *Sans qu'un désir amer vint frôler mes pensées.*
« *Le soleil illunait mon rêve et les pensées*
« *Que la nuit cajoleuse épanouit au ciel*
« *Se miraient en mes yeux où nul amour mortel*
« *Ne s'attarde...*

« O jardins bénis par mes mains calmes,
« Je vous avais donné des roses et des palmes,
« Le triomphe des soirs et la joie des levants,
« Mon âme parfumait l'âme triste des vents,
« Et bien que mes chansons un jour se soient éteintes
« Dans les lointains, toujours mes frêles mains de sainte
« Ont protégé le doux mystère de vos fleurs...
« Jardins, qu'aurez-vous fait des songes de mon cœur?...
« L'automne a saccagé les pagodes fleuries
« O tristesse, et voici que les roses meurtries
« Saignent sur le parvis des temples dévastés...
« Les guerriers fabuleux aux glaives enchantés
« Sont donc venus souiller votre candeur insigne
« Pour que la majesté frissonnante des cygnes
« Agonise parmi ces touffes de lys morts...

« Que ma tendresse était puérile!
Les ors
« Dont tu gemmais ma robe, aurore, et les étoiles
« Qu'en radieux bouquets vous semiez sur mes voiles,
« Mélodieuses nuits, étaient de vains reflets
« Qui m'ont conduite en de prestigieux palais
« Où de leurs doigts lassés les pâles Ophélies
« Jetèrent sous mes pas les fleurs de la folie! »

(Elle s'affaisse en pleurant parmi les feuilles mortes.)

GEORGES MARLOW

Notes sur les Primitifs d'Espagne.

(Fragment.)

..... Celui-là (Pedro Berruguete) est vraiment un maître original et puissant, très fort. Il existe de lui une dizaine de tableaux d'attribution certaine, tous pieusement conservés en cet admirable Musée de Madrid, aux merveilles trop peu célébrées. Peut-être en est-il d'autres, je ne sais : les documents et la gloire manquent pour la plupart de ces artistes d'Espagne : Velasquez et Goya ont accaparé tous les enthousiasmes et les modestes, les sincères des premières heures ont été oubliés et injustement dédaignés. Je suis sûr que mainte trouvaille savoureuse attend le chercheur patient et érudit, qui fera pour ces artistes ce qui a été fait pour ceux d'Italie et des Flandres, qui reconstituera ces pinacographies méconnues, ressuscitera de la poussière des vieux registres des existences devenues problématiques, qui mettra quelque lumière où l'indifférence amassa tant d'ombre. Mais qui donc peut être ainsi passionné de justice esthétique?

L'un des plus attachants, parmi ces précurseurs, est assurément ce Berruguete dont le nom fut davantage illustré par son fils : le célèbre architecte Alonzo Berruguete. Quant à lui, on ignore la date de sa naissance comme celle de sa mort ; on rapporte qu'il vécut vers le milieu du XVe siècle et fut peintre en titre du roi Philippe le Beau. D'importantes décorations à fresque, qui absorbèrent son labeur, ont disparu. Pour la plupart des tableaux de Madrid, on conjecture la collaboration d'un certain Santos Cruz. Un récent précis de peinture espagnole (1) n'ajoute guère à ces renseignements, contenus déjà dans l'excellent catalogue du Musée du Prado, rédigé avec tant de science et de circonspection par le directeur, M. P. de Madrazo.

Berruguete peint, dans la manière de nos gothiques, des scènes de la vie de saint Dominique de Gusman et de saint Pierre martyr. Son art est d'un réalisme vigoureux et naïf, consciencieux et fervent. L'ordonnance de ses architectures, l'opulence des étoffes aux plis cassés et nobles, des reliefs d'or comme des ciselures d'orfèvre, un dessin ferme, donnant quelque raideur à des personnages aux allures convaincues, font penser à quelque disciple de l'école de Bruges, continuant la tradition des Van Eyck, Petrus

(1) Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts. PAUL LEFORT. *La Peinture espagnole.*

Christus ou Justus van Gent, de même que Gallegos, son contemporain, cet autre artiste si curieux, rappelle étrangement notre Stuerbout et ses figures aux gestes pointus, d'une élégance à la fois si somptueuse, si vivante et presque maniérée. Mais l'analogie avec les Flamands n'est pas absolue; il faut aussi penser à certains primitifs de Venise, à ceux de Murano, aux Vivarini, par exemple, pour préciser un peu Berruguete. Et si l'on peut amalgamer plus ou moins ces indications, qu'on ajoute encore je ne sais quoi de plus farouche et de plus âpre dans le sentiment religieux se répercutant en sombre et en tragique dans la couleur. Oh! cette couleur, c'est elle qui originalise le vieux maître espagnol. Il en a créé une, merveilleuse, un ton de chimère, qui toujours renaît sous ses pinceaux, apparaît dans le faste des manteaux, s'affirme dans les décorations, s'épanouit dans les lointains, tenant lieu de ciel, de paysage, de fond. C'est une sorte de grenat doré dont il use avec une virtuosité incomparable.

Des tableaux de Madrid, un *Autodafé* bizarre est connu pour avoir été reproduit en certains recueils. Je lui préfère un *Saint Pierre Martyr*, de grandeur naturelle, debout, tenant dans une main un livre ouvert, dans l'autre une palme aux trois couronnes d'or, d'une impétuosité d'extase qui requiert. On s'étonne d'abord de l'expression de la face, du haut style que le peintre sut donner à ce simple vêtement noir et blanc des moines dominicains, mais ce qui est enchanteur et conquérant plus encore, ce qui suscite la volupté des yeux plus que ce mysticisme réaliste et grandiose n'a pu troubler l'âme, c'est le fond sur lequel se détache le martyr. C'est un dais gaufré d'or, mais un or rouge, d'une richesse infinie et discrète, un or où il y a de la flamme, de la pourpre d'aurore ou de couchant, comme en certains émaux où du vin vermeil paraît couler sur des plaques d'or, comme un très vieux cuir doré sur lequel il y aurait du sang mal effacé. Dans tous les tableaux de Berruguete, cette étonnante symphonie des deux notes les plus sonores de la palette atteste l'originalité d'une vision qui semble avoir été éclairée par une lumière féerique de ducats et d'escarboucles...

JULES DESTRÉE

LE GLAIVE DES DIEUX

A mon ami Jean Hautstont

Surgi ruisselant d'or en les forges du rêve,
forgé par les bras purs des héros et des dieux
et fait pour resplendir aux combats radieux,
au fond du sang natal se rouille un très beau Glaive

Ceux qui l'ont vu jaillir aux poings victorieux
et comme un astre neuf, sur les ombres du vice,
étinceler, tout droit, au nom de la Justice,
savent de quels rayons il enchantait les yeux.

Arme à l'éclat divin qui dut à ses conquêtes
illuminer le cœur épique des poètes
dans les soirs belliqueux des vieux mondes humains,

on la voit frissonner sous un grand souffle acerbe,
car les temps sont venus de la lutte du Verbe;
— mais le Glaive est trop lourd pour nos petites mains.

Jean Delville

VERS

LA RUE

Les lilas commençaient à fleurir. La journée
Avait été superbe et la brise embaumée
Apportait, des jardins, de folâtres parfums.
On oubliait déjà les jours d'hiver défunts
Quand sifflait le vent froid dans la noire ruelle,
Quand la neige tombait et que la faim cruelle,
Sous les haillons, hurlait aux ventres affamés!

Le soleil descendait ses rayons enflammés
Derrière les maisons. Et les vieilles commères,
De nouveau, renouaient connaissance; et les mères,
Assises sur le seuil des portes, allaitaient
Leur marmot en chantant; les filles tricotaient.

O! l'air était si doux! La vie était si belle!
On aimait le printemps! on aimait la ruelle
Avec son air de fête et ses bruits de chansons
Joyeuses! On aimait les petites maisons
Avec leurs volets verts et leurs rouges toitures!

— Et les petits gamins se pendaient aux voitures!...

11 mars 1893.

COIN DE BOIS AU PRINTEMPS

Une mare où l'oiseau lisse son clair plumage
Avec de petits cris, parfois, furtivement,
Et, se penchant au bord, vient boire son image
Au cristal pur du flot dormant.

Un vieux banc accroupi sous les feuilles nouvelles
Qui font une ombre douce où courent des frissons,
Un banc d'où l'on entend s'agiter des bruits d'ailes
Et chanter l'âme des buissons,

Tandis que, par les trous de la voûte feuillée,
Un clair soleil de mai, de pâles gouttes d'or,
Éclabousse, en passant, les branches de l'allée
Et ranime l'ombre qui dort.

Des couples qui s'en vont, allanguis de paresse,
Sous la ramure, au loin, enlacés et voilà
Que mon cœur, à leur vue, a tressailli d'ivresse...
— O petite! et tu n'es pas là!

CHARLES VIANE

10 mai 1893.

LÉGENDE

La Terre entière fut saignante
De son supplice et de sa mort.
... C'était la frêle vierge aimante,
Sans héroïsmes ni remords.

Quand le Calvaire fut fini,
Ses fantomales lèvres closes
Épandirent sur toutes choses
Des silences à l'infini...

La Terre entière fut meurtrie
De sa souffrance et de sa croix.
... C'était la pauvrette qui prie,
Pleine d'extases et d'effrois.

Et quand moururent ses beaux yeux,
Ses yeux d'enfant, ses yeux de sainte,
Les étoiles se sont éteintes
Comme ses yeux au fond des cieux...

Devant ses yeux au fond des cieux...

VICTOR REMOUCHAMPS

5 janvier 1894.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

H. Taine. *Les Origines de la France contemporaine* : VI. Le Régime moderne. Paris, Hachette. — Edmond Picard, *Vie simple*. Bruxelles, Larcier. — Hérondas. *Les Mimiambes*, traduction française de M. Emile Boisacq, Paris, Liége, Thorin, Vaillant-Carmanne.

Le noble équilibre, l'ordonnance harmonieuse et pondérée, la simplicité magnifique, caractéristiques de toute œuvre de Taine, finissent par déterminer, chez le lecteur, un véritable enivrement intellectuel qui, au fond, en apparie l'impression à l'enthousiasme religieux et lyrique dont, au seul aspect du Parthénon, les âmes grecques se sentaient enflammées. Sculptée ou écrite, rarement la logique, régie par des mains inspirées, atteignit une aussi imperfectible splendeur.

La mort refusa à Taine de consacrer son merveilleux édifice; le génial ouvrier disparut avant d'en avoir parachevé le fronton, mais paisiblement, car, tel quel, il savait l'indestructible monument inexpugnable à l'assaut imbécile des barbares et même, pour ceux qui surveillèrent, avec une admiration passionnée, les stades de sa construction, idéalement achevé.

Dans les chapitres publiés aujourd'hui et qui devaient précéder les derniers, l'approche de la conclusion se décèle par une sorte de convergence démonstrative; les preuves se rejoignent; chaque période apparaît ainsi que le final cœfficient d'une cérébration énorme, l'affleurante extrémité d'une veine profonde. Le prisme ramasse la lumière et la concentre en rayons de plus en plus intenses et translucides.

Parcourez le livre VI, *l'Ecole*, un chef-d'œuvre de psychologie absolue dont chaque ligne, chaque déduction s'oriente vers ce résumé : « Par ses 115,000 agents, représentants et porte-voix, la Raison laïque, qui siège à Paris, parle jusque dans les moindres et plus lointains villages; c'est la Raison telle que nos gouvernants la définissent, avec le tour, les limitations et les préjugés dont ils ont besoin, petite fille myope et demi-domestiquée de l'autre, la formidable aveugle, l'aïeule brutale et forcenée qui, en 1793 et 1794, trôna sous le même nom à la même place. »

Chose remarquable, Balzac, dont le cerveau exorbitant figurerait bien la prestigieuse cornue où se transmuta toute la matière *pensable* de l'époque, Balzac, ce devin, dans un des plus étonnants entre ses étonnants ouvrages, *Le Curé de village*, dénonce le système pédagogique français et son argumentation, parallèle à celle de Taine, aboutit à des conséquences similaires.

Le bilan se laisse ainsi entrevoir de cette rigoureuse enquête des *Origines*, le quotient mathématique de ces calculs impartiaux : Un de ces raccourcis puissants et picturaux, habituels à Taine, aurait, sans doute, montré la réfraction vengeresse du passé et du présent sur l'avenir; la ruine et la

désorganisation, accélérées par elles-mêmes, germes naturels des principes jacobins; l'État mancenillier à l'apogée monstrueux de sa croissance, arbre de la science maléfique, couvrant et opprimant le sol du réseau contagieux de ses branches enchevêtrées, le stérilisant par ses racines, interceptant de sa masse et de son ombre délétères l'air et la clarté, aspirant toute la substance vitale et organique pour propager autour de lui, et par tous ses pores, la suffocation et la peste. La définitive Égalité érigée sur l'asphyxie et la mort; toute cohésion, tout agrégat sociaux anéantis; la solidarité poursuivie dans les lois, les mœurs et les croyances, détruite; chaque individu, coupé de son idéal, de son aspiration métaphysique, ligotté et contraint dans son expansion originale, conforme forcément au type officiel promulgué, réduit, pour ainsi dire, au plus bas dénominateur, au modèle accessible à la pluralité et qu'aussi, elle aura décrété... L'initiative suspecte jugulée; l'ostracisme courbant les fronts trop hauts et, pour conclure, l'avenir vertigineux et béant auquel les fanatiques maniaques ou les inconscientes victimes insurgées de l'individualisme machinent de désastreuses aurores... Fresque perdue à jamais et regrettable, dont l'écrivain défaillant, brisé par la maladie, n'a pu rêver que les contours...

L'imagination positiviste et graphique qu'il reconnaissait chez Napoléon, cette extraordinaire faculté de localisation, Taine les possédait au degré extrême; la sèche abstraction des lois, l'utopie déclamatoire ou la théorétique folle des proclamations et des décrets s'incarnent, développent, sous son perçant regard, leurs fruits actifs, funestes ou salutaires : Il note la répercussion, le destructif écho des dogmes mésinterprétés au sein du peuple qu'il évoque, montre en sa réalité saisissante et pittoresque, avec l'accent, le geste qui le situe, sa perception embrouillée, obtuse ou enfantine des événements, la lézarde dans son bon sens, sa foi, sa probité qui en résulte, et irréparable. Il suit à la trace et dessine la sûre et sinistre trajectoire, le dégât à tous les rangs de la hiérarchie contemporaine, la réaction sur les prochaines générations, sur les âmes futures, des doctrines gouvernementales révolutionnaires.

Le raisonnement, si guindé, partout ailleurs, inflexible et dur, acquiert chez Taine le relief plastique, la souple vigueur, le charme de la vie; sa phrase droite et claire s'illustre et s'anime, cite et confronte comme des témoins que l'on croirait voir s'y lever tour à tour, pour en approuver l'argument.

Une telle vision, désintéressée et profonde, dirigée par une intelligence puissamment élucidatrice, l'arme d'une presque infaillible clairvoyance. Et en même temps que la mémoire précise du détail poignant et significatif, l'intuitive notion le dirige constamment, de la valeur contingente et de l'influence régressive des choses restituées à leur série, au tourbillon éblouissant des effets et des causes. Très exactement on définirait Taine : l'historien des causes.

On l'a accusé d'abuser, de mésuser des actes et documents, alors que les faits lui servaient de cautions, irréfragables en raison de la haine ou de l'ignorance qu'ils impliquaient, de la volonté dont ils n'étaient que la fatidique ma-

nifestation. Cette étude, d'ailleurs, avec une aisance identique, du même œil pénétrant, il la pratique en sens inverse : telle péripétie minime lui devient, en quelque sorte, l'extrémité du fil conducteur qui, de proche en proche, à l'aide d'une investigation sagace, sans lacunes ni artifices, lui révèle son occulte moteur originel.

Nul pathétique; l'histoire ne se drape ici, ne plaide ni ne déclame : elle constate et, déjà, c'est juger. Quelquefois, pourtant, la substantielle concision du discours se contracte, encore, et s'acère, prend un contour plus incisif, à la flamme d'indignation où il s'est généreusement trempé; la compréhensive pitié du penseur pour les innocents martyrs étonnés du carnage sentimental et de la guillotine humanitaire, infléchit ou irrite sa parole, lui prête un frémissant accent contenu, d'une incomparable simplicité tragique.

Le recul manque qui permettra à la postérité de prononcer équitablement sur ce livre; son piédestal, enlisé dans la boue fétide du siècle, s'en dégagera chaque jour davantage, s'exhaussera du successif effondrement des architectures friables qui l'avoisinent... La coïncidence deviendra toujours plus évidente, de la prophétique conclusion de Taine et des événements. Peut-être, aussi, le caractère même de ceux-ci aidant, le nombre des esprits aptes à comprendre les *Origines* ira-t-il décroissant et finiront-elles par devenir le livre de quelques-uns, contemplateurs attristés et silencieux d'une ère où l'altruisme triomphant et la raison laïque — et obligatoire — glorifiée auront violemment claquemuré les dernières fenêtres qui restent ouvertes vers l'Idéal!

***

M. Picard possède le don de l'enthousiasme, le ressort toujours vibrant de la curiosité, une prime-sautière curiosité que tout nouvel objet exalte et désorbite. A ce point de vue, sa robe est restée prétexte; avec une inépuisable ardeur, généreuse et jeune, il se précipite aux concepts les plus contradictoires et antipathiques à ses modes intellectuels antécédents, se les assimile, et dans son zèle ravi, son émotion de néophyte, les réinvente, souvent, et les fortifie.

La rançon d'une telle idiosyncrasie est de nécessiter de trop incohérentes et brusques voltes, des abjurations et des reniements dont l'excès se proportionne à celui des engouements momentanés qu'ils condamnent; une façon de *sicambrisme* à toute outrance qui ressemble, alors, à une revanche de son propre aveuglement antérieur. M. Picard aurait, certes, applaudi Socrate, mais peut-être, ensuite, eût-il suivi Gorgias ou Euthydème; membre, même, de l'humble troupe rayonnante des apôtres, entraîné par le miraculeux ascendant du Sauveur, la nostalgie lui serait probablement restée, et le regret de n'avoir point connu Apollonius de Tyane...

L'erreur, quelquefois, doit lui apparaître ainsi qu'un reflet oblique et calomnié de la Vérité, car la fausseté d'une idée ne témoigne pas toujours contre sa beauté — la beauté du diable!

Ne le vîmes-nous point jadis piétiner avec entrain et colère le pseudo-

symbolisme et le vers disloqué dont il est, à cette heure, l'adepte fougueux et militant ?

Vie simple marque une évolution, encore, non esthétique ou littéraire, — morale. Tolstoï, évidemment, par sa propagande semi-chrétienne, semi-démocratique, a contribué à émouvoir un ordre analogue de réflexions chez M. Picard ; mais celui-ci n'incline guère à suivre son vénérable initiateur jusqu'à l'extrême de ses théories.

L'on va, semble-t-il, et avec outrecuidance, à l'encontre de l'équilibre providentiel en éludant de satisfaire à l'œuvre à laquelle vos facultés vous prédestinent.

Il le requiert peu, donc, ce calvaire des cordonniers, d'un accès tellement aisé, d'ailleurs, sans péril ni gloire. De plus, comme prosélytisme effectif sur les âmes et puissance évangélique, l'humilité frénétique de ce genre de sacrifice a de minces chances d'usurper, dans l'esprit des hommes, la perdurante fulguration de l'holocauste du Golgotha. La communion entre les prophètes, les théurges et les foules s'établit d'autre sorte. Sans témérité, on affirmerait que si le Christ, délaissant la voie angoissée et dure, s'était restreint à manufacturer, tout fils de Dieu qu'il était, de convaincantes paires de bottes — ou de babouches, — M. Tolstoï n'aurait jamais été même schismatique !

Par la fatigue corporelle, les travaux grossiers, Tolstoï veut atteindre — à l'instar du diacre Pâris — le loisir et le luxe dans leur suprême, leur plus aristocratique efflorescence : le délice cérébral. M. Picard, lui, restreint sa proscription somptuaire aux jouissances immédiates, au matériel de la vie, au sybaritisme qui, précisément, amollissent la fibre intellectuelle et l'émoussent ; aussi bien son livre n'affiche-t-il aucune visée mystique et les règles qu'il promulgue sont-elles de philosophie laïque, toute, et pratique.

Le programme de *Vie simple* a reçu déjà une sanction qui en singularise heureusement l'accent un peu monotone, les idées ou justes, ou, parfois, sophistiquées, auxquelles la forme poncive enlève souvent tout relief. Les pages abondent, d'ailleurs, de sobre et nerveuse effusion, d'un ton discrètement personnel, qui rachètent les défaillances de la démonstration. Et c'est alors le soliloque mélancolique, la syndérèse attristée d'un lucide esprit, au milieu de la beauté grave d'un éloquent paysage : — le jour accompagne de ses phases et nuance la songerie profonde du flâneur ; et lorsque, à la fin, le ciel apâli développe le prodige du crépuscule, le pensif promeneur, dépaysé du train fastueux et asservissant de son existence mondaine, s'enfonce dans le soir, reposé et grandi de sa virile méditation, ennobli de son projet, de la capacité d'abnégation et de renoncement qu'il s'est reconnue.

***

Seuls, les érudits connaissaient le nom du poète alexandrin Hérondas pour l'avoir vu mentionné par quelques grammairiens postérieurs ou par le prolixe et disert Pline le Jeune, lorsqu'un papyrus, fort détérioré de son séjour de dix-sept ou dix-huit siècles en quelque hypogée égyptien, et, à cette heure, conservé au *British Museum*, livra aux hellénistes une série de

mimes tronqués, dont une citation du polygraphe Stobée autorisait l'attribution à Hérondas. La partie ainsi ressuscitée de l'œuvre légère de ce poète comprend huit mimes dont M. Emile Boisacq publie une élégante traduction critique, accompagnée d'une préface et de notes de la plus sérieuse valeur.

L'auteur de ces espèces de ménippées fût-il resté anonyme, encore eût-il été difficile de se méprendre sur l'époque de leur éclosion : — Théocrite a chanté, déjà; Apollonius de Rhodes continue Homère, à peu près comme les coroplastes de Tanagra succèdent à Phidias et à Polyclète. C'est l'ère du pastiche délicat et de la fioriture ingénieuse; le génie émasculé de l'école alexandrine suscite plus de rhéteurs, de sophistes et d'exégètes, race de commentateurs qui vit en marge de Sophocle, d'Aristote et de Platon! — qu'il n'inspire de lyriques. Les monuments, aussi, s'enjolivent, et les dieux! — Dans *le Sacrifice à Asclèpios*, d'Hérondas, ne discerne-t-on pas fermenter les irrévérences du spirituel Lucien, cet autre Asiate? Un reflet est resté, cependant, de lumière ionienne, sur la folle tête fleurie de cette muse asiatique, un reflet qui rhythme, si l'on ose dire, la licence désinvolte, la délicieuse effronterie dévergondée de ses attitudes. Tout parfumés de perversion aimable, de cynisme rieur, ces mimes semblent le fleur suprême de la corruption climatérique, l'expression la mieux caractérisée de l'art tel que le conçoivent ces Grecs levantins, descendants dévirilisés des conquérants de l'Asie et que celle-ci a, par ses langueurs et tous ses prestiges, engourdis, à son tour, et subjugués.

ARNOLD GOFFIN

Aux prochains numéros, les comptes rendus de l'*Antre des Nymphes*, de Porphyre (traduction de M. Pierre Quillard); *Contes à soi-même*, de M. Henri de Régnier; les *Légendes flamandes*, par Charles Decoster; *Vieux Saxe*, de M. Henri Mazel; *Rêves des heures lentes*, de M. Charles Buet, etc.

CHRONIQUE MUSICALE

Notre érudit collaborateur, M. L. Wallner a repris, chez Mlle P. Desmet, ses intéressantes conférences sur l'histoire de la littérature du piano, dont l'intérêt se trouve relevé encore par le beau talent déployé par Mlle E. Hoeberechts dans l'interprétation des vieux maîtres du clavecin.

On ne saurait assez louer ces séances ni insister sur leur nécessité, vu le développement toujours croissant du goût musical, et les prétentions plus élevées des dilettantes d'aujourd'hui et de demain; dans ces conditions, rien n'est plus propre à former le goût, à rectifier le jugement tout en enrichissant l'esprit d'une foule de connaissances précieuses, je dirai même

indispensables, à quiconque s'occupe de créer ou se pique de juger. Mal donné, un tel cours deviendrait facilement aride et pédant; mais tous ceux qui connaissent l'enthousiasme toujours jeune, le tour d'esprit original et la mémoire étonnante du conférencier, se doutent de la forme prime-sautière et intéressante qu'il donne à ses causeries, pleines d'aperçus piquants et de rapprochements ingénieux.

Les Concerts populaires voient leur vogue s'accroître de plus en plus, et l'on peut, dès à présent, en voyant la foule qui s'y précipite, prévoir le jour où, toute la salle étant louée, les amateurs non-abonnés devront, comme au Conservatoire, monter aux « stalles d'hauteur ».

C'est l'éminent pianiste M. A. De Greef qui a eu les honneurs de la première journée; son admirable interprétation du Concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns — le plus beau qu'ait écrit le maître français — lui a valu une véritable ovation. Il s'est également fait entendre dans une œuvre de sa composition, une *Fantaisie* sur des thèmes flamands, pour piano et orchestre; l'œuvre, très bien faite et digne d'un musicien très ferré, m'a paru cependant donner dans le défaut où sombre facilement une fantaisie sur *plusieurs* thèmes, c'est-à-dire qu'elle paraissait plutôt en être une juxtaposition; la couleur générale semble se rapprocher de la *Rhapsodie d'Auvergne* de Saint-Saëns. Je ne parlerai que pour mémoire de l'assez faible n° II du *Peer Gynt* de Grieg, l'auteur de tant de choses charmantes; il y avait surtout, en dernier lieu, une *Danse* bizarre où le xilophone et le tambour sévissaient continuellement et dont la tonalité avec quarte augmentée (mode hypo-lydien, si mes souvenirs classiques ne me trompent), déchirait cruellement l'oreille de l'auditeur; le public a cru devoir attester une fois de plus son incurable sottise en bissant cette fantaisie.

Très belle, l'ouverture pour *Roméo et Juliette* de Tschaïkowsky; harmonisation originale et intéressante, — très louable chez un auteur qui a malheureusement laissé un grand nombre de banalités. Orchestration piquante et soignée; à noter aussi, la belle phrase chantée par l'ensemble des archets, à l'explosion finale. L'exécution a été fort bonne bien que, de-ci de-là, j'eusse aimé un peu plus d'accent et même plus d'ensemble.

Concernant l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, je me permettrai de formuler une remarque qui est venue à l'esprit de beaucoup d'auditeurs : *les cuivres ne partent pas*. Et ce n'était pas ce jour-là seulement, mais c'est, à chaque concert, la même histoire. Si, parfois, l'exécution manque d'accent et de rythme, si l'ensemble fait quelquefois défaut, c'est uniquement à ce grave inconvénient qu'il faut l'attribuer. Tous les autres instrumentistes, bois, cordes et batteries, sont parfaitement dans la main de leur réputé chef J. Dupont; seuls, les cuivres traînent : impossible aux trombones, trompettes, etc., de partir au coup de baguette, mathématiquement. Ils n'*attaquent* pas la note, ils la poussent péniblement au dehors; de là un retard qui suffit à déséquilibrer l'ensemble, à déconcerter les autres instrumentistes et à produire chez l'auditeur un malaise singulier, une sorte d'insécurité. La chose est d'autant plus condamnable qu'il n'y a là qu'une négligence et une molesse impardonnables, de la part de ces messieurs, puisqu'ils savent par-

faitement s'en débarrasser à l'occasion. On s'étonne parfois, lorsqu'un chef tel que Richter, Mottl ou Lévi monte au pupitre, de trouver l'orchestre complètement métamorphosé; et personne ne songe que, en dehors de l'originalité particulière à chacun de ces chefs, la perfection de l'exécution remonte pour une grande part à certains des instrumentistes eux-mêmes, qui veulent bien secouer, par extraordinaire et en faveur de la nouveauté, cette indomptable force d'inertie que certains semblent opposer à l'énergie et au talent de leur chef.

Si j'insiste sur ce détail, ce n'est nullement dans une intention de critique malveillante, bien au contraire. Mais c'est précisément à cause de la beauté des interprétations des Concerts populaires qu'on a le droit de se montrer plus exigeant et de signaler un péril véritable. La médiocrité seule appelle l'indulgence.

Après avoir eu Richter et Mottl, voici que le 7 de ce mois l'on nous a donné Hermann Lévi, qui complète le célèbre triumvirat de l'orchestre de Bayreuth.

C'est une physionomie curieuse que ce petit homme dont toute la personnalité, plus encore que le nom, trahit l'origine israélite. Petit, maigre, avec une figure souriante et fine, et des gestes menus, il ne révèle guère, au premier abord, le chef d'orchestre éminent que le monde musical tout entier salue comme l'un des premiers *kapellmeister* du temps. La direction est absolument adéquate au personnage. Lévi doit, au pupitre, se fatiguer fort peu. C'est le chef le plus sobre de gestes que l'on puisse se figurer. Parfois même — signe très particulier — il cesse complètement de diriger, abandonnant pendant plusieurs mesures l'orchestre à l'impulsion donnée, pour reprendre ensuite, peu à peu, le va et vient de la mesure. Et cependant, quels effets obtient-il parfois! La grandeur et le mysticisme du prélude de *Parsifal*, la sérénité du *Charme du Vendredi-Saint*, la huitième symphonie en *fa*, de Beethoven, — trop souvent sacrifiée aux huit autres symphonies — tout cela a été rendu dans la dernière perfection. La note caractéristique a été donnée par la *Siegfried-Idyll*, interprétée par un ensemble réduit, et avec un sentiment intime, tendre et discret, une fraîcheur et une grâce que l'on n'avait jamais entendues ici. Dans la première partie de symphonie, la direction peu ordinaire de Lévi a paru dérouter parfois les musiciens, et l'ensemble s'en est ressenti à diverses reprises. Mais, à part ces petites misères, quelle admirable et artistique interprétation!

Le premier concert du Conservatoire nous a également procuré d'incomparables jouissances artistiques. La juxtaposition, en un même concert, du *Magnificat* de Bach et du *Psaume XVIII* de Marcello, offrait d'instructifs points de comparaison. Marcello, contemporain de Bach et de Hændel, semble plutôt se rapprocher de ce dernier, par un souci dominant de l'effet d'ensemble; il paraît continuellement juger son œuvre avec un recul énorme et un dédain relatif des détails. Le *Psaume XVIII* est, à ce point de vue, non seulement un pur chef-d'œuvre, mais un morceau caractéristique. C'est un monument admirable, écrasant, dont l'énormité des masses chorales, qui l'interprétaient, soutenues par l'orgue et accompagnées de

vingt-cinq basses, augmentait encore la majesté. On a particulièrement remarqué le magnifique chœur écrit sur un vieux chant des israélites espagnols, et la hardiesse d'un accompagnement imitatif des basses à la fin du quatrième verset.

Quant au *Magnificat* de Bach, c'est un sentiment plus subjectif, plus profondément humain qui l'anime; l'exécution avec l'instrumentation originale avait bien revêtu le même caractère, avec lequel l'œuvre suivante offrait un si frappant contraste. Les airs ont été fort bien interprétés par Mlles Flament, Kleyn et Artôt, et par MM. Demest et Maas. Dans les deux œuvres au programme, les chœurs ont assez bien chanté, sauf une prononciation parfois plus que défectueuse dans le *Psaume XVIII*; dans ce dernier également, les alti à un certain moment faillirent compromettre l'ensemble.

A la Monnaie, l'unique nouveauté montée jusqu'ici est *Farfalla*, de M. Stoumon. Le jour de la première, quelques intermèdes inattendus se sont joués au paradis; une petite manifestation peu sympathique pour les directeurs de la Monnaie a eu lieu là-haut; mais il paraît que l'on avait eu vent de la chose, car aux premières rumeurs la « rousse » a surgi de toutes parts; on a appréhendé quelques spectateurs, sans d'ailleurs les mener au « brrreau », comme on pourrait le supposer. Quelques bons amis à moi ont dû décliner leurs noms, prénoms et qualités; mais tout s'est borné là, et la représentation a continué sans encombre. La reprise de *Sigurd*, dont il faut cependant louer les directeurs, n'a pas été fort brillante; si Mlle Tanésy s'est montrée très suffisante dans le rôle de Brunehilde, M. Cossira, lui, n'a pu faire oublier cet organe extraordinaire de Chevalier, qui débuta il y a quelques années dans ce rôle et laissa de si bons souvenirs; M. Seguin a repris avec autorité le rôle de Gunther, qui, de même que celui de Frédéric de Telramund, semble devenir trop haut pour lui. Mlles Lejeune et Wolff ont été plutôt médiocres. La reprise de *Manon*, elle, a été plutôt favorable, surtout à Mlle Horwitz, qui avait à reprendre sa revanche de *Lakmé*; il est bien regrettable que cette artiste, avec ses moyens sérieux et sa jolie voix, persiste à garder cette interprétation traînante et pleurarde. M. Leprestre a fait plaisir dans le rôle de Des Grieux.

Nous attendons *l'Attaque du moulin*.

Les nouvelles de Paris nous annoncent qu'un incendie a dévoré tous les décors de *l'Africaine*, *Robert le Diable*, *Roméo et Juliette*, etc., etc. Ce sinistre est dû incontestablement à un farouche wagnérien qui médite de faire renouveler le répertoire.

Il est probable que l'un ou l'autre amateur de bonne musique, entraîné par cet exemple énergique, procédera l'un de ces jours à Bruxelles à un nettoyage analogue.

ERNEST CLOSSON

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Belaïeff, qui publie, comme on sait, toutes les œuvres de la jeune école russe, vient de lancer différentes œuvres vocales, parmi lesquelles deux recueils de chœurs, l'un pour voix d'hommes, de Sokolow (op 15), l'autre pour voix mixtes, de B. Grodzki (op. 19). Ce dernier se rapproche plutôt de la manière allemande, d'une mélodie parfois peu originale. Je lui préfère de beaucoup les cinq chœurs de Sokolow, d'une écriture très intéressante et d'un caractère tout à fait russe. C'est une œuvre à recommander à nos sociétés chorales, dont le répertoire se traîne continuellement dans une lamentable banalité.

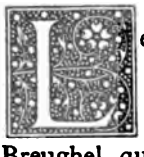
Suivent trois cahiers de mélodies, tous trois fort intéressants et œuvres de musiciens sérieux, quoique de valeur différente. Deux recueils de F. Blumenfeld (op. 3 et 5) se recommandent plutôt par leur facture travaillée et soignée, bien que la complication de l'accompagnement n'exclut pas toujours une certaine indigence dans la partie vocale; l'op. 5 me paraît le mieux réussi. Mais le recueil de Stcherbatcheff (6 mélodies, op. 24) est incontestablement d'un mérite supérieur et d'un intérêt plus soutenu, d'une inspiration plus originale.

J'ajouterai que toutes les œuvres ci-dessus sont mises à la portée de notre public par une traduction française pleine de couleur et de caractère, écrite, d'après les textes russes, par une plume experte en la matière : J. Sergennois, — un pseudonyme qui cache une personnalité bien sympathiquement connue à Liége.

E. C.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

David. — La vente Leys. — Aux Aquarellistes. — A Louvain. — M. et Mme Wytsman.



Les principaux événements artistiques que la Belgique, d'ailleurs impassible, a vus durant ces derniers mois, c'est l'arrivée de Paris à destination de notre musée de deux tableaux de David, et le départ pour le Louvre de la *Parabole des Aveugles* de Breughel, qui était à Anvers. Cet échange international n'est pas satisfaisant. Les David nous ont été légués tandis que le Breughel a été payé un bon prix. N'importe! nous sommes volés.

Le *Marat expirant dans sa baignoire* est cependant une belle œuvre dans l'ensemble, sobre, forte, impressionnante. La couleur y pose un accord simple et grave, comme dans les meilleurs portraits de David, qui n'a jamais été plus heureux que lorsqu'il eut, comme ici, à reproduire presque exactement une chose réelle qui l'avait frappé. Quel-

ques détails seulement rappellent désagréablement l'emphatique orateur qu'il fut, même dans sa peinture. David avait vu Marat dans son bain la veille de l'assassinat, dans l'attitude où il l'a représenté, au milieu des objets dont il l'a entouré. Marat écrivait « pour le bonheur du peuple », dit David, qui n'a pu s'empêcher de placer en évidence, sur l'espèce de billot de l'avant-plan, un billet de son invention ainsi conçu : « Vous donnerez cet assignat à la mère de cinq enfants dont le mari est mort pour la défense de la patrie. » En peignant le bras qui pend hors de la baignoire, David répétait certainement la phrase de son discours : « Celui qui veillait n'est plus ; sa plume, la terreur des traîtres, sa plume échappe de ses mains. » On voit trop que cette plume était la terreur des traîtres, comme la fière inscription en énormes capitales : « A Marat — David — l'an II » appelle trop le commentaire : « Le peuple demandait son ami, sa voix se faisait entendre, il provoquait mon art, il voulait revoir les traits de son ami fidèle : David, saisis tes pinceaux, s'écria-t-il ; venge mon ami, venge Marat. J'ai entendu la voix du peuple ; j'ai obéi. »

Le *Marat* est un grand chef-d'œuvre si on le compare à la prétentieuse, vide, fade, pédante mythologie qui l'accompagne, *Mars désarmé par Vénus et les Grâces*. C'est proprement là chose la plus ridicule, la plus apprêtée et la plus laide que nous ayons vue depuis fort longtemps. Oh ! cet azur criard, ces nuages en tôle vernie, ce péristyle qui fait penser à la fois à toutes les mauvaises tragédies et à toutes les vilaines pendules, cette maison Tellier de l'Olympe, ce bellâtre de Mars avec son geste en l'air, et sa guirlande de laurier-rose passée comme un grand cordon, cette Vénus mollasse, cet Amour frisotté au petit fer, et ces trois Grâces maniérées, dont l'une, celle qui emporte le bouclier, a plutôt l'air d'une serveuse de lambic au *Pot Carré* ou au *Vossegat* sous la domination hollandaise ! Mais un jeune poète de nos amis, très original, qui compte, pour ses débuts, fonder l'année prochaine *l'École classique*, a fait là-dessus de petits vers que nous allons nous permettre de transcrire :

Dans ce séjour plein d'ivresse,
Éclatant de mille feux,
De Mars et de sa maîtresse
Admirez les tendres jeux.

Loin des combats, du carnage,
Il s'abandonne au désir :
De Vénus le doux visage
Lui conseille le plaisir.

Contemplez, repliant l'aile,
Son fils Cupidon qui rit,
Et, s'empressant autour d'elle,
Les trois Grâces à l'envi.

Considérez d'Euphrosyne
Les yeux, la taille et le sein,
Et sa lèvre purpurine,
Et l'albâtre de son teint,

D'Aglaé le front novice,
La timide bonne foi,
Le sourire d'Eucharisse
Qui semble dire : Aimez-moi.

Ah ! si ma lyre fidèle
Pouvait chanter les appas
Qu'on voit sur chaque modèle,
Et ceux que l'on ne voit pas !...

Interrompons notre jeune ami pour faire remarquer à ce propos que David a eu cette fois une grande imagination : il a remplacé la traditionnelle feuille de vigne par une blanche colombe qu'une autre, non moins blanche, placée près de la cuisse de Vénus émue, becquète symboliquement.

Si l'on met à part cette inappréciable trouvaille, l'œuvre, qu'en 1824 Gros déclarait « digne d'Homère », apparaît aujourd'hui comme le type absolument parfait de l'art académique, le répertoire complet des poncifs, et la quintessence du détestable. A côté de ce tableau-là, l'*Athalie*, de Navez, pâlit — vous pâlissez, princesse ! — et son *Mauvais riche* paraît pauvre. *Mars et Vénus* vaut à lui seul cinquante années de mauvaise peinture, et l'on pourrait bazarder la moitié du Musée moderne sans inconvénient.

***

On trouverait peut-être alors l'argent nécessaire pour conserver à la Belgique, leur terre d'origine, et installer dans ses collections publiques des œuvres telles que cette *Parabole des Aveugles* dont nous parlions plus haut. Elle figurait avec quatre ou cinq autres Breughel, — kermesses pullulantes et plantureuses, parmi lesquelles une *Fête de la mariée*, vaste goinfrerie d'une étonnante vivacité — dans la collection délaissée par Henri Leys, qui aimait les Breughel et leur a emprunté, avec la splendeur unique de leurs vermillons, la franchise de leurs tonalités et la justesse de leurs expressions fortes.

Mais c'est le tableau des *Aveugles* que nous regrettons le plus. C'est la répétition à l'huile d'une détrempe juchée tout au haut d'une salle du Musée de Naples, où l'un des plus autochtones de nos jeunes peintres, pour le sentiment sinon pour la couleur, M. Léon Frédéric, la vit un jour, s'en éprit, y trouva un enseignement et une direction.

Ce Breughel appartient à un genre d'invention, non pas comique et trivial, mais plutôt philosophique et funèbre. Cet aspect du vieux maître étant peu connu en Belgique, si ce n'est par les estampes, il y aurait eu, outre la perfection de l'œuvre, une raison spéciale de l'acquérir. Plus de vermillons ici, mais une gamme très mobile de bleus et de gris aux modulations délicates, plus de drôleries, mais des têtes pitoyables et sinistres, implacablement analysées, des yeux blancs, des orbites creuses, des haillons baroques, dans cette parabolique dégringolade d'aveugles roulant les uns sur les autres vers la fosse commune qui les attend, tandis qu'au fond sourit l'inconsciente joie d'une nature plantureuse, pleine de vie et de lumière.

Les Breughel de Leys se sont dispersés, en même temps que ses beaux Henri De Braekeleer, notamment *le Fileur*, une toile d'une splendeur rare, et tout son noble héritage profané. La ville d'Anvers a recueilli quelques-unes des précieuses reliques du maître qui l'exalta. Mais elle est encore là, menacée d'une ruine prochaine, dans la maison vide, la grave et douce fresque, si pensive, si fervente et si profonde, où Leys évoqua magiquement les mœurs et la vie domestique des ancêtres, comme, dans la grande salle de l'hôtel de ville, il retraça leur vie et leurs actes publics. « A travers le XVIe siècle, — disait Victor Arnould dans un de ses derniers écrits, sa préface au catalogue de la vente, — c'est notre époque elle-même, c'est notre pays de tous les temps qui resplendissent dans ces deux œuvres uniques, et il importe que, si Leys y a magnifié la Belgique de son pinceau incomparable, la Belgique sache rendre l'hommage qui lui est dû, et qu'elle garde pieusement, pour l'admiration de l'avenir, le chef-d'œuvre de celui qui sut lui rendre la vénération de son passé. » On doit répéter encore aujourd'hui cet appel, demeuré vain.

***

Nous avons peu de choses à noter au sujet de l'annuelle exposition des Aquarellistes, où l'on a revu avec plaisir, en belle place, en coquette ordonnance, quelques virtuoses connus qui ne déchoient point.

M. Binjé est un de ces virtuoses, mais à ses mérites de technicien consommé, il joint, plus que ses rivaux, à notre avis, des qualités d'observateur artiste et de poète subtil. S'il se renouvelle, c'est qu'il s'abandonne avec sincérité à ses variables impressions. Chacune des aquarelles qu'il exposa avait son caractère particulier, portait le témoignage d'une âme vivante, et le visiteur emportait dans son cerveau, en images distinctes, telles tombées de soir dans des villes mouillées, tels coins déserts de ports solennisés par de merveilleux couchants.

Nous avons appris, et nous nous en sommes félicité, que l'État s'est décidé à faire une place raisonnable à l'aquarelle dans ses collections. Le moment est bon. Nous avons aujourd'hui, en pleine vigueur de talent, un groupe d'aquarellistes véritables, ce qui n'existe guère, la Hollande mise à part, dans les autres pays, où l'aquarelle est généralement absorbée par les procédés de la peinture à l'huile, de l'illustration ou de l'imagerie.

Il y a cependant en Angleterre une aquarelliste exquise, Mme Clara Montalba, dont seul le nom peut rappeler la chromolithographique et pifférarique école italienne. C'est dans la lignée de Turner sans doute qu'il faut la ranger. Les deux aquarelles qu'elle a exposées, et dont l'une va nous rester, sont de vrais chefs-d'œuvre d'harmonie lumineuse : un *Temps gris à Venise*, une nappe d'eau verdâtre avec un grand bateau noir couvert de voiles blanches sur un fond de ville endormie dans ses brumes; puis, et surtout, un étrange site du Frioul, la bourgade de *Cividale*, dominant sa rivière aux côtes rocheuses, enveloppée tout entière dans une fine buée couleur d'or fluide et d'ambre roux.

Il faut citer encore trois artistes qui cultivent un genre moins spontané, moins improvisé que l'aquarelle proprement dite. De M. Khnopff, nous

vîmes, en plusieurs éditions, son habituelle tête de femme préraphaélite, si pure, si concentrée et si froide, associée, dans l'un des cadres, *la Poésie de Stéphane Mallarmé*, à des attributs dont le sens ne se révèle, comme il convient, que petit à petit, aux seuls hommes de bonne volonté.

De M. Constantin Meunier, une seule œuvre, mais complète, définitive et caractéristique, assurément l'œuvre la plus haute de toutes celles qui furent exposées aux Aquarellistes. Dans les bizarres substructions d'un charbonnage, d'une singulière teinte de vieux cuir fauve, s'ouvre l'arche d'un terrible tunnel. On sent la boue grasse et noire sous la neige fondante. Devant une ornière, stationne un vieux cheval en détresse, éreinté, pitoyable, la vieille bête de somme lasse que M. Meunier a modelée naguère, et qu'il a peinte ici, comme un poignant symbole du travail machinal, douloureux et résigné.

M. Mellery n'a envoyé cette fois que quelques esquisses ou projets. Mais, à l'exposition de Louvain, nous avons vu de lui trois belles œuvres inédites. *L'Églantier* est une allégorie décorative sur fond d'or ; la grâce déjà robuste d'un corps adolescent s'y marie à la joie printanière d'un églantier opulemment fleuri. *La Sagesse* impose par la noblesse classique de ses lignes. *Pour un jubilé de cinquante années de mariage*, sorte de frise à personnages nombreux, rappelle mieux le peintre intimiste qui persiste dans les meilleures compositions d'art monumental de M. Mellery, et sa poésie personnelle, son austérité, sa santé vivace.

***

Puisque nous voici à Louvain, mentionnons les débuts intéressants d'un jeune artiste, M. Alfred Delaunois, dont les trois intérieurs d'église et particulièrement *le Christ noir* attirent par leur sentiment naïf, par leur dessin refouillé, pas toujours adroit, mais amusant. Rencontré aussi là un véhément Gilsoul, *Nuées menaçantes*, où l'on sent le frissonnement du canal fouetté par le vent, la lutte des grands arbres avec l'ouragan qui monte, l'angoisse du paysage sous la colère du ciel.

Au Cercle artistique, se succèdent sans relâche de petites expositions particulières. Il fallut remarquer spécialement celle de M. et Mme Rodolphe Wytsman. Exclusif paysagiste, observateur exact, docile à la nature, analyste subtil des tons d'ombre et des tons clairs, M. Wytsman reflète dans ses œuvres le charme doux des jolis pays tranquilles, les heures fraîches, les eaux frémissantes, les givres poudrant les verdures, l'éveil de l'atmosphère et des couleurs aux premiers rayons du soleil horizontal. Tandis que chez lui prédomine le sens de la délicatesse, chez sa femme s'attestent plutôt la puissance et la vigueur. Elle peint des paysages floraux, des fleurs vivantes, vibrantes sous la lumière, mangées par le soleil, lavées par la pluie, les pétales s'envolant au vent. Nous avons plaisir à revoir, les yeux fermés, une certaine muraille fleurie d'une maisonnette de Flandre, et un bosquet de lilas vers le crépuscule, une harmonie obsédante comme un parfum.

ERNEST VERLANT

P. S. — Prochainement : *Pour l'Art.*

MEMENTO

Victor Arnould, qui vient de mourir dans toute la maturité de son talent, ne fut pas seulement un homme politique. Il fut un écrivain de grande allure et un critique aux conceptions puissantes et originales. Il fut, comme on sait, un des fondateurs de *l'Art moderne*, où il publia, entre autres pages remarquables, son étude sur Juvénal et le Naturalisme, et son portrait de Louis Veuillot. Son étude sur Léon Gambetta parut dans *la Revue moderne*, fondée par Max Waller, et qui fut le prototype de *la Société nouvelle*. Directeur politique de *la Nation*, Victor Arnould s'ingénia, malgré les trahisons du sort, à faire de ce journal une œuvre intellectuelle. Il n'y réussit point, hélas! mais sa tentative lui valut la sympathie de tous les libres esprits.

Victor Arnould fut, avec M. Edmond Picard et quelques autres, un des rares écrivains politiques de notre pays. Justice lui sera rendue un jour.

Pendant l'année 1894, la critique littéraire de *la Jeune Belgique* sera partagée entre M. Arnold Goffin, qui exercera sa bienveillance sur les prosateurs, et M. Iwan Gilkin, qui exercera la sienne sur les poètes.

Le Palais-Noël de cette année est une publication fort luxueuse, et qui ne manque pas d'intérêt. Ses collaborateurs se divisent en deux groupes : celui des écrivains de profession qui sont avocats, et celui des avocats qui écrivent. Le deuxième groupe est beaucoup plus nombreux que le premier.

Parmi les productions du deuxième groupe, le sonnet suivant, signé Paul Duvivier, nous paraît mériter les honneurs du memento :

Au couloir de première instance, le matin
Vers neuf heures, parmi la pérorcuse troupe
De tous les gens de robe et le menu fretin
Des clients, quelquefois paraît un petit groupe
Composé d'avocats. D'abord, voici leur chef :
Un ancien au front large où se lit la maîtrise,
A la parole nette et claire, au geste bref,
A qui le labeur rude a fait la tête grise.
Plus jeunes sont ceux qui l'entourent — attentifs
A ses raisonnements logiques, relatifs
A des discussions ou faits judiciaires.
Et la foule salue un des puissants lutteurs
Du Barreau, qui s'avance avec ses stagiaires
Comme un consul romain entouré de licteurs.

Tous les avocats devraient faire des vers !

Le Palais-Noël est orné d'un beau dessin du peintre Frédéric.

Le Diable au corps, l'amusant journal illustré fondé par M. Charles Vos, vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence. Ce petit *Diable*, d'abord fort modeste, est en train de devenir grand. Amédée Lynen et Léon Dardenne y sèment à pleines mains l'humour et la joie.

Le numéro de Noël renferme une exquise fantaisie de Lynen sur les Rois Mages et un spirituel *Lapin de Noël*, signé de Feure. Dans le numéro du 7 janvier, nous avons remarqué une des meilleures inspirations de Léon Dardenne, une fantaisie en deux couleurs qui est ravissante.

La Jeune Belgique recommande ce diable à tous les amis qu'elle a.

Le Salon de la *Libre Esthétique* qui s'ouvrira à Bruxelles, dans les salles du Musée, au début de février, rencontre d'universelles sympathies. Il s'agit, on le sait, d'un Salon fermé, restreint à un choix d'invités appartenant aux fractions diverses de l'art neuf et dont le nombre est forcément limité par les exigences des locaux disponibles. Aussi les invitations sont-elles vivement convoitées.

Parmi les artistes appelés à y prendre part, on cite, en Belgique : MM. Xavier Mellery, qui exposera toutes ses œuvres les plus récentes, A.-J. Heymans, Constantin Meunier, Charles Van der Stappen, Émile Claus. Fernand Khnopff, Emile Motte, Théo Van Rysselberghe, Victor Gilsoul, Eugène Laermans, Paul Du Bois, Auguste Levêque, Charles Doudelet, Fernand Dubois, Jean Gaspar, Arthur Craco, etc.; parmi les étrangers : MM. Puvis de Chavannes, Albert Besnard, Eugène Carrière, Albert Bartholomé, J.-F. Raffaëlli, A. Renoir, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, Camille, Lucien et Georges Pissarro, Paul Signac, Alexandre Charpentier, Maurice Denis, H. de Toulouse-Lautrec, Henri Cros, A. Lunois, H. Paul, Mmes Berthe Morisot et Camille Claudel, MM. Arnold Böcklin, Fritz Thaulow, Max Stremel, Jan Toorop, Georges Sauter, Heywood Summer, Selwyn Image, etc.

Le Salon comprendra une section d'arts appliqués qui présentera un intérêt exceptionnel grâce à la collaboration de MM. Eugène Grasset (illustrations et affiches), Fernand Thesmar (émaux translucides), Aristide Maillol (tapisseries), Delaherche et Dalpayrat (grés flammés), A. Charpentier et J. Baffier (étains), Serrurier et Niederkorn (meubles d'art), Ch. Meunier (reliures), etc.

C'est, on le voit, le développement et l'extension des salonnets inaugurés par les *XX* et la fusion, en un Salon éclectique, aux tendances variées, de toutes les forces de l'Art jeune.

(*Communiqué.*)

Le Mouvement littéraire s'est adjoint un nouveau collaborateur en la personne de Bossuet, évêque de Meaux.

Qu'il se méfie de cet homme, qui a pour spécialité l'oraison funèbre !

Les Revues : Lire — dans *la Société nouvelle*, qui devient une imposante revue internationale, une excellente nouvelle de M. Hubert Krains, — dans *la Revue générale*, une intéressante étude de M. O.-G. Destrée sur les préraphaélites et la chronique littéraire de M. Eugène Gilbert, un critique de goût fin et de ton aimable, — dans *la Nervie*, qui prend du nerf et à qui nous souhaitons vie, de beaux vers signés Georges Marlow et Ernest Périer, et dans le numéro double du *Réveil*, des *Soirs* de M. Lucien de Busscher — le V est bien joli, — un fragment de *l'Ecole des Princes* de Multatuli ; et une chronique littéraire foncière de M. Albert Arnay. Une mention spéciale est due à un drame de M. Auguste Jénard, *l'Abyme*, auprès duquel *le Barbare* semble du Dickens.

La Revue des Deux-Mondes, dans sa livraison du 1er décembre 1893, a publié d'admirables *Hymnes orphiques* de Leconte de Lisle.

M. Saint-Pol Roux le Magnifique continue à signer de ce nom à traîne des attrape-esthètes bien amusants. Sa dernière élucubration, parue dans *le Mercure*, s'appelle : *Le Cimetière qui a des ailes.*

M. Georges Rodenbach vient d'être décoré par le gouvernement français, ce qui est flatteur pour le poète de *la Jeunesse blanche*, et honorable pour notre mouvement littéraire.

L'incorrigible M. Gustave Frédérix a profité de cette circonstance pour fluer dans *l'Indépendance belge* les épigrammes que voici :

« M. Georges Rodenbach se fait un petit nom parisien, et ses associés d'autrefois le voient avec de grands dépits les laisser dans leurs gloires de cénacle. Aussi, l'auteur de *la Jeunesse blanche*, qui fut si souvent le porte-paroles de notre jeunesse littéraire, est-il férocement traité, et comme poète fade et comme homme fuyant, par ceux qui le louaient et l'honoraient, quand ils avaient avec lui partie liée.

Cependant, M. Rodenbach n'a changé, ni de manière d'écrire, ni d'admirations, ni de dédains Il a toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts, avec plus d'habi-

letéet de souplesse, en ouvrier de plus en plus expert; ses préciosités sont les mêmes, et il tient à tout dire, même les choses les plus insignifiantes, avec des images ambitieuses. Il n'a pas cessé d'admirer surtout les poètes d'exception, et de dédaigner ordinairement les poètes populaires. Donc, il a, avec plus de sûreté, tous les mérites que ses bons frères et amis lui reconnaissaient, quand il était leur orateur au repas eucharistique, à la « Cène », comme ils disaient, de la manifestation Lemonnier, à la « palme en fer », et au discours en fer blanc, comme nous le disions, du tombeau Van Hasselt.

Il n'a pas changé, le délicat et insinuant poète Georges Rodenbach, et nous lui adressons les mêmes éloges et les mêmes critiques qu'autrefois. Mais c'est assez curieux de le voir si âprement égratigné et invectivé par ses anciens compagnons, depuis que des succès personnels lui sont venus. Cette ingénuité de colère contre les succès s'étale maintenant sans aucune précaution. On ne se donne plus la peine de dissimuler ces jolis sentiments, sous aucune raison ou intransigeance d'art. Vous avez des notoriétés que nous n'avons pas; donc vous êtes un idiot et un misérable. C'est le droit au massacre, à la dynamite littéraire, pour ceux qui piétinent obscurément contre les arrivés à la clarté favorable. »

Ces épigrammes sont laborieuses, et elles ont déjà beaucoup servi. M. Frédérix manie gauchement les couteaux des autres : il s'acharne à vouloir couper en les empoignant par le tranchant. Ses gros doigts saignent.

Lorsque M. Rodenbach parlait naguère en notre nom, et qu'il parlait bien, nous l'applaudissions. Quant à ses œuvres, elles ont été critiquées dans *la Jeune Belgique*, depuis *la Mer élégante* jusqu'à *Du Silence*, avec une indépendance qui, pour n'être pas aussi belge que *l'Indépendance* de M. Frédérix, n'en a pas moins été remarquée. Cette indépendance, sans s'étaler, se manifeste aujourd'hui comme il y a dix ans, dans la mesure qui convient à l'écrivain dont il s'agit. Ni les rubans, ni les éloges de la presse parisienne ne modifieront notre attitude.

C'est précisément la différence qui sépare notre critique littéraire de celle de M. Gustave Frédérix. Les éloges de ce petit Lemaître en ruolz sont inspirés ou bien par les grands faiseurs boulevardiers, ou bien par les sentiments qu'il prête aux écrivains de *la Jeune Belgique*. Un mot de l'un des nôtres le fait tourner en grinçant, comme une girouette. Rien ne lui appartient en propre, sinon ses petites rancunes de Bellac essoufflé. Cette constatation nous réjouit, et elle réjouira tous ceux qui, depuis vingt ans, contemplent M. Frédérix cirer les bottes des succès qui passent.

M. Maurice Barrès a fait, au Théâtre Molière, une conférence sur le mouvement littéraire en Belgique.

L'auteur du *Jardin de Bérénice* a rendu hommage au talent de nos écrivains et à la vaillance de nos revues. Tout en reconnaissant que notre jeune littérature est française d'expression, et en la félicitant d'avoir renoncé au patois belge, M. Maurice Barrès estime que nos poètes et nos prosateurs sont doués d'une imagination et d'une sensibilité particulières. Il considère la Belgique comme le confluent intellectuel de la littérature du Nord et de la littérature d'origine latine. Nous remercions M. Maurice Barrès avec d'autant plus de plaisir que nous partageons ses idées sur le rôle intellectuel de notre pays.

L'accueil fait à cette conférence par la presse bruxelloise a été caractéristique. Trois gazettes en parlèrent sans aigreur : *Le Soir*, *l'Etoile belge* et *le Journal de Bruxelles*. *La Réforme* glissa. Les autres, emportées par le gracieux chauvinisme à rebours qui les distingue, insinuèrent que M. Maurice Barrès avait voulu se moquer des écrivains belges. Chacun sait, en effet, que nos éminents critiques sont les seuls écrivains belges dont un écrivain français puisse faire l'éloge sans avoir l'air de se moquer!...

Ci les pièces justificatives :

De M. Gustave Frédérix, dans *l'Indépendance* :

« M. Maurice Barrès nous a dit, de son ton de pince-sans-rire, à prononciation lorraine, toutes sortes de choses flatteuses. Il a fort admiré, en bloc, des talents qu'il ne semblait guère connaître en détail. Quand il a voulu louer avec raison nos initiatives wagnériennes, il aurait bien dû ne pas se borner à lire si maladroitement la note qui lui avait été ingénieusement remise. Ce n'est pas gentil, et c'est d'une

raillerie trop appuyée que d'estropier ainsi des noms qu'on déclare très connus et très dignes de louanges. Mais ces insouciances ironiques de M. Barrès ne l'ont pas empêché d'avoir des vues intéressantes sur les facultés de peintres des écrivains belges, sur les bruits de kermesses qui s'entendent dans leurs œuvres. Cette conférence élogieuse a eu beaucoup de bonne grâce d'expression; et il eût été bien exigeant de la souhaiter d'un accent plus convaincu et d'une précision plus documentée. »

D'un inconnu quelconque, dans *la Liberté* :

« Ce n'est pas à M. Barrès que nous reprocherons de débiner la Belgique; dans une série d'articles du *Figaro*, il avait, à la vérité, prêché la croisade protectionniste contre les ouvriers belges, mais, en littérature, l'ancien député de Nancy est internationaliste, et, une heure durant, il a fait de Bruxelles, ville d'éclectisme, confluent intellectuel, cité idéale de la pensée, un éloge tel que nos fronts se sont couverts d'une pudeur de modestie.

M. Barrès, par un scrupule honorable de délicatesse, a d'ailleurs évité de nous apprendre du neuf sur nous-mêmes; il a cassé quelques encensoirs sur le nez saignant et ravi de nos esthètes, de nos écrivains « vallons » et « flamingeants »; l'éminent causeur prononce « flamingeants », mais il a bien d'autres prononciations qui ne voilent point son mérite; on l'a applaudi pour sa bonhomie, son élégance verveuse, et, un peu, POUR NOTRE INCRÉDULITÉ VIS-A-VIS DE SES ADMIRATIONS BELGES. »

L'incrédulité de qui? Il serait intéressant de le savoir. Gageons que cette incrédulité resterait anonyme, même si elle signait!

Enfin, un sieur Mauprat, correspondant du *Journal de Liége*, assure, d'un petit air fin, que « tous les écrivains dont M. Maurice Barrès a exalté le talent ont été enchantés de sa conférence ».

Les journalistes, pas!

Si cela continue, les écrivains de *la Jeune Belgique* reprendront joyeusement la campagne commencée naguère, contre les matassins de la petite critique, à la tribune de l'ancien Salon des *XX*, par M. Albert Giraud.

M. Lugné-Poe et ses camarades de « l'Œuvre » nous ont joué récemment *Rosmersholm, Un Ennemi du peuple* et *Ames solitaires*. Ces trois représentations ont donné lieu à des manifestations enfantines et ridicules, dont l'enfantillage et le ridicule ont battu leur plein le soir d'*Un Ennemi du peuple*. Tous les snobs rouges, tous les amateurs d'anarchisterie, auxquels d'éminents augures avaient assuré que le drame d'Ibsen est « une bonne pièce pour la Cause », étaient présents. Et cette marmaille, qu'on aurait dû fesser — c'est sans doute par le derrière qu'elle lit — s'est emballée devant des œuvres qu'elle ne connaissait point ou qu'elle n'était point capable de comprendre. Le public du Bel-Air, prenant feu à son tour, avec une incompétence égale, a souligné les tirades dirigées contre les amis du peuple. Si bien que, de part et d'autre, on a oublié d'écouter et de juger l'œuvre dramatique. Voilà où mènent les prédications utilitaires. Il était urgent de le constater une fois de plus.

Nous croyons devoir reproduire, à propos d'Ibsen et des ibsénistes, le passage suivant d'une étude publiée dans le *Journal de Bruxelles* par M. Iwan Gilkin :

« Nous ne pouvons analyser ici les drames d'Ibsen traduits en français, mais nous allons rechercher rapidement leur pensée fondamentale et indiquer les procédés de l'auteur.

Cette pensée fondamentale est la plus démoralisante qui se puisse prêcher au public, et son effet démoralisateur s'accroît en raison de l'intensité de l'émotion que produit l'action dramatique dans laquelle cette pensée est incarnée, car il ne s'agit pas ici d'une moralité débitée à la fin de la pièce par un personnage calme et raisonnable comme un sage de la Grèce. Ibsen procède autrement. Il expose sur la scène une action ténébreuse et pathétique, il entre-choque des idées et des systèmes, il épaissit le brouillard, il fait la brume dans l'esprit en même temps qu'il crée l'angoisse dans le cœur ; puis, tout à coup, lorsque l'énervement du spectateur atteint son paroxysme, un personnage étrange ou ironique prononce une phrase terrible, le mot de l'énigme que l'on s'exténuait à deviner depuis plusieurs heures, mot terrible, net, foudroyant, qui passe comme un éclair accompagné d'un ricanement démoniaque. On n'a vu aucune paire de cornes, on ne respire point l'odeur du soufre. Mais nul ne se trompe sur la nature de l'esprit qui vient de parler : c'est l'Esprit

du Mal. Heureux ceux qui se rappellent qu'il est le Père du mensonge !

Voici maintenant le mot de l'énigme, voici la pensée fondamentale sur laquelle sont bâtis ces drames effrayants : *Rosmersholm*, *le Canard sauvage*, *l'Ennemi du peuple*, *Hedda Gabler*, d'autres encore : « L'idéal est malfaisant. Il nuit à celui qui l'a conçu et à tous ceux qui l'entourent. Vivez donc sans idéal et tâchez de tirer de la vie le plus de profits personnels que vous pourrez avec la plus grande tranquillité d'âme. N'ayez ni scrupules ni remords. Le monde appartient aux hommes de proie qui ne veulent que ce qu'ils peuvent et qui savent réaliser ce qu'ils veulent. »

Dans *le Canard sauvage*, Ibsen montre les ravages que cause l'amour de la vérité. Dans un ménage qui vivotait tant bien que mal, grâce au « mensonge vital », un maladroit, un fou — ne fallait-il pas être un fou pour haïr le mensonge ? — veut introduire la vérité : il ne cause que des catastrophes ; sans le savoir, il pousse au suicide une innocente enfant. Ce pauvre Grégers Werhlé est un « assoiffé d'idéal », un « créancier de l'idéal ». —« Ne vous servez donc pas de ce terme élevé d'*idéal*, lui dit le docteur Relling, quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de *mensonge*. — Croyez-vous donc, demande Grégers Werhlé, qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes ? — A peu près la même, répond Relling, qu'entre les termes *typhus*, *fièvre putride*. »

Passons à *Rosmersholm*. Le pasteur Jean Rosmer est un doux et pur idéaliste qui veut régénérer la société au moyen de la candeur de son âme, — âme noble, généreuse, juste et compatissante. Le drame nous le montre victime d'une aventurière, auteur inconscient du martyre et de la mort de sa femme, auteur enfin de la mort de Rebecca et de la sienne propre.

Meurtrier et suicide, voilà ce qu'il devient, grâce à son idéal. Et, pour que nul ne s'y trompe, un personnage épisodique, qui n'a aucun rapport avec l'action dramatique et qui n'a d'autre fonction que de dévoiler le mot de l'énigme, s'écrie : « Pierre Mortensgaard (un infâme intrigant) a en lui « les attributs de la toute-puissance. Il peut « tout ce qu'il veut... Et cela parce qu'il ne « veut jamais plus qu'il ne peut. Pierre « Montensgaard est capable de *vivre sans* « *aucun idéal. Et c'est là, vois-tu, c'est là* « *que gît tout le secret de la lutte et de la* « *victoire. C'est là le comble de la sagesse* « *en ce monde*. Dixi ! »

Qu'est-ce que Stockman, *l'Ennemi du peuple?* C'est un homme qui a un idéal, qui croit à la justice et à la vérité, Ibsen en a fait un personnage grotesque, un agité, un demi-fou, comme il avait fait de Grégers Werhlé un malade, un maniaque, un gibier d'asile d'aliénés ; c'est sous cet aspect qu'il présente au public les « assoiffés d'idéal ». Stockman est placé dans une situation telle que s'il parvenait à réaliser son idéal, il ruinerait infailliblement sa ville natale ; au lieu de cela, contrecarré dans ses projets, il se ruine lui-même et ruine sa famille. Voilà l'effet de l'idéal.

Est-ce assez clair ? faut-il d'autres exemples ? Faut il montrer Hedda Gabler, jeune femme ultra-moderne, réalisant un bizarre mélange de romanesque et de positivisme, aiguillonnée par le désir d'avoir une « influence sur une destinée humaine », cette influence fût-elle néfaste et destructive, poussant un jeune écrivain au suicide en lui recommandant de « faire beau » et, n'ayant point réussi, compromise dans sa réputation, réduite enfin à se tuer elle-même. Faut-il montrer dans *la Dame de la mer* une singulière contre-partie de ce thème fondamental ? L'idéal est détruit, aussitôt son action malfaisante s'évanouit. »

En attendant que le syndicat de toqués et de batteurs de grosse caisse dont la sotte imitation parisienne nous a gratifié entonnent les louanges de saint Vaillant, nous citons avec plaisir le passage suivant d'un article de M. Maurice Barrès, — qui fut anarchiste avant la bombe :

« Je tiens à préciser ma pensée dans toute sa portée : c'est parce que je veux dans l'ordre pratique des réformes sociales, c'est parce que j'estime dans l'ordre philosophique les grandes conceptions d'harmonie sociale que déshonorent et entravent les propagandistes par le fait, que je dis à l'inconnu du Palais-Bourbon :

Vous, un révolutionnaire progressiste ? Non pas, mais un revolutionnaire collaborateur de la pire réaction.

Un héros de l'affranchissement humain ? Allons donc : un imbécile et un assassin.

Les têtes faibles et les mains sanglantes n'introduisent jamais de beauté dans le monde. »

A l'œil droit de quelques jobards et de quelques convulsionnaires bruxellois !

M. Victor Hallaux, directeur de *la Chronique*, auquel nous présentons nos félicitations à l'occasion de ses noces d'argent avec son journal, continue à être fâché contre Baudelaire.

Notre vieil ami Emile Verhaeren, non content d'avoir lancé l'adverbe A PRIORIQUEMENT, vient de lancer l'adverbe INDISCONTINUMENT.

Et dire que de pauvres encroûtés s'imaginent que *continûment* veut dire *d'une façon continue*, que *discontinûment* signifie le contraire, et que *indiscontinûment* va rejoindre *continûment* par le chemin des écoliers qui ne connaissent pas le français!

La langue individuelle, il n'y a que cela!

On assure que M. Verhaeren travaille d'arrache-pied à un adverbe transatlantique.

L'Art moderne a reçu la lettre un peu solennelle mais fort raisonnable que voici :

Mardi, 28 novembre 1893.

A « L'ART MODERNE »,

Puisque vous avez su, à chaque occasion, défendre l'intérêt des jeunes artistes et que vous levez toujours si fièrement l'étendard de la revendication en leur faveur, puisque enfin vous proclamez, avec tant de vaillance, leurs *droits*, nous tous, de *Pour l'Art*, venons à vous demander aide.

Voici. *Pour l'Art*, quoiqu'étant à la veille de son exposition annuelle et malgré une autorisation antérieure et formelle émanant de M. le ministre des Beaux-Arts, vient de recevoir l'imprévue missive ministérielle lui imposant, pour la durée de son exposition prochaine dans les salles du Musée moderne, *une nouvelle date, un nouveau délai qu'il lui est impossible d'admettre, attendu que toutes ses invitations aux artistes étrangers, toutes les annonces publiques de la presse, etc., sont effectués selon la date et le délai primitifs fixés par M. le ministre lui-même, il y a longtemps. De plus, faire ouvrir un salon d'art dans les tout premiers jours de janvier, dans les multiples complications du nouvel an, c'est, pour ainsi dire, le forcer à encourir un préjudice inévitable en stérilisant ses forces matérielles et artistiques.* Légitimement ému, *Pour l'Art* délégua au ministère plusieurs de ses membres afin d'obtenir justice en demandant le maintien de la date primitive, c'est-à-dire du 13 *janvier jusqu'au* 13 *février*. Ce fut en vain. Or, il s'ensuit que d'après les déclarations faites à ses délégués protestataires, *Pour l'Art* serait le seul cercle devant subir cet injuste arrêté. Pourquoi? Quel est le mystérieux motif pour lequel on semblerait vouloir le sacrifier? Tous les autres cercles exposants de la capitale, *les Aquarellistes, la Libre Esthétique*, etc, sont autorisés — en vertu de quel inconcevable privilège? — à disposer des salles de l'Etat comme ils le demandent et *Pour l'Art* a ce droit là, indubitablement, tel que ses confrères. Il ne demande pas mieux qu'une entente amiable vienne concilier les complications possibles. Mais, conscient de sa force, conscient de son droit, il prétend ne jamais se laisser sacrifier, sous n'importe quel prétexte. C'est pourquoi, *Art Moderne*, nous vous prions de bien vouloir publier dans votre prochain numéro la présente protestation et que nous vous demandons, afin de régulariser une situation pénible et fausse, de protester avec nous, au nom d'une légitime égalité, auprès de M. de Burlet, ministre des Beaux-Arts.

« POUR L'ART »

L'Art moderne a jeté cette lettre au panier, — à moins qu'il ne l'ait transmise au département des Maus-Arts.

Le bulletin d'octobre de *l'Académie du Hainaut* (?) contient l'exposé d'un nouveau règlement pour la société, qui préconise la création de divers grades : Chevaliers, officiers, commandeurs, grands officiers et grands-croix; insignes : la croix grand module, la plaque ou croix petit module. Enfin, le bureau propose l'adoption de l'uniforme suivant, à endosser par les membres dans les séances de l'Académie :

« Habit en drap noir, boutonnant droit sur la poitrine, au moyen de six boutons en cuivre doré, collet rouge avec une lyre, broderies dorées aux manches; gilet noir à six petits boutons dorés; pantalon noir avec bande rouge de 40 millimètres de large; *épaulettes d'or, épée à dragonne en cuivre doré, chapeau à plumes blanches et ceinturon en cuir avec plaque et lyre!!* »

Nous demandons à assister à une assemblée générale des fumistes de *l'Académie du Hainaut!*

AU JARDIN DU SOUVENIR

« Entre... L'ombre des beaux jardins est transparente,
Mais garde qu'un seul mot n'effarouche en ses jeux
Le frêle et vaporeux chœur d'ombres qui les hante :
Les songes, tu le sais, sont un peuple ombrageux.

Et bientôt tu verras, parmi les herbes frêles
Qu'emperle de clarté le doux matin naissant,
Passer et repasser des ombres fraternelles
Et, tendre et douleureux, l'amour, divin passant.

Toutes! Celles qu'on aime et celles dont on rêve!
Il en est qui s'en vont mêlant de chers sanglots;
Les autres, lys fermés, semblent sourire en rêve
Au merveilleux secret qui dort sous leurs yeux clos.

Puis elles s'en iront, calmes comme ces heures,
L'une ceinte de fleurs et l'autre de joyaux;
Celle qui les suivra, bonne entre les meilleures,
N'aura pour tout bandeau que ses cheveux royaux.

Et, tandis que les fleurs de la forêt mouillée
Fléchiront tour à tour sous ses tendres pieds nus,
Elle balancera sa tête ensommeillée
En murmurant parfois de doux mots inconnus :

« Ne fus-je pas à toi du jour où tu m'as vue? »
Ah! souviens-toi, j'ai vu, dans l'étang rencontré
Où, penchée avec toi, je me suis apparue,
Comme un rêve de fleurs à mon front ignoré.

Tu restes, malgré toi, le fiancé d'une ombre!
Partout, présent au cœur, invisible aux regards,
Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre :
Tu n'en briseras point l'enchantement épars. »

Et, pour remémorer le charme que vous fûtes,
Au jardin de nos joies désormais calme et clair,
Sans doute un souvenir de lyres et de flûtes,
Très vague et très léger, s'éveillera dans l'air... »

FERNAND SEVERIN

L'HOTELLERIE DE L'AMOUR

Cauchemar hystéro-dramatico-burlesque.

(Suite et fin.)

Contre le mur où s'étend le lit, une horloge marque l'heure dans la pièce voisine. J'écoute dans le silence de la nuit les battements du balancier, qui par moments me font croire que la muraille respire à mon oreille. Comme le temps marche! Chaque pulsation du ressort me dit qu'une seconde s'est écoulée, et combien ces pulsations se répètent rapidement! J'écoute sonner les heures. Il me semble maintenant que l'horloge me gronde maternellement : « Pauvre enfant, tu l'aimes donc tant cette femme, qui te fait souffrir si cruellement! Tu ne pourrais la quitter? Mais voyons, si tu essayais? » La bonne horloge m'endort de son tic-tac. Je crois que je suis un tout petit enfant que sa grand'maman berce, en chantonnant une vieille et bien douce chanson. Je me réveille quelques instants après. Cette fois, l'horloge me parle avec sévérité : « Il n'est pas permis d'être faible et sans volonté, comme toi! Tu es encore ici? Mais tu sais cependant que cette femme ne t'aime pas... ne t'aime pas. Elle se joue de ta faiblesse. »

Et je pleure de rage dans la nuit. Les larmes me brûlent la joue, cette sensation m'agace les nerfs. Pourquoi pleurer? Sans doute, l'horloge a raison. Mais, enfin ne pleurons pas, c'est trop bête. Comme je m'administre cette petite leçon, des sons lointains, que j'ai déjà entendus tantôt sans m'en occuper autrement, arrivent à moi, plus distincts. D'où peuvent-ils venir?

Ils chantent discrètement à mon oreille, comme s'ils voulaient ne parler qu'à moi seul, et m'emplissent la poitrine d'une atmosphère exquise et douloureuse de fraîcheur juvénile. Des souvenirs d'autrefois m'assiègent l'esprit en fumées lentes. Un tableau du passé se précise peu à peu. Je cours avec d'autres enfants sur la rive d'un grand fleuve. Avec quel emportement nous jouons aux barres, et comme chacun de nous brûle de se distinguer! Dans une allée, longeant le quai, une femme se promène, qui nous regarde de son sourire, et a l'air d'attendre la fin du jeu pour s'approcher de nous.

Le paysage apparaît baigné d'une buée mélancolique, irisée aux derniers feux du soleil de transparences violettes presque liliales. On entend les mugissements des vaches qui rentrent à l'étable et le grincement criard des chariots qui reviennent bondés de la campagne. Des poules picorent dans une cour; leurs petits coups de bec grincent sur le pavé sonore. La nuit descend lentement dans la vallée. Voilà qu'elle endeuille le clocher ardoisé à forme bulbeuse de la grande église, et les rochers qui enrubannent le fleuve semblent reculer dans le ciel. Et une voix douce : « Allons, mes enfants, rentrons, il est temps. » Je me sens heureux et presque soulagé de pouvoir quitter les bords du fleuve où la nuit plonge. J'ai peur. « Rentrons, rentrons. »

O souvenirs d'enfance, pourquoi vous perdez-vous déjà dans mon cerveau?

La musique fuyante que j'entendais tantôt et que je reconnais pour être la musique des glaçons du fleuve voisin, devient grondante sous le vent qui s'élève et maintenant emplit l'espace de plaintes glapissantes. Les glaçons se brisent avec fracas. Une pluie torrentielle crépite ensuite sur les vitres et sanglote dans les gouttières. L'ouragan se calme, l'eau s'épanche lentement des toits sur le sol. Mais pourquoi ma respiration est-elle oppressée?

Ah! mon Dieu, je suis blessé, ce n'est pas l'égouttement de l'eau que j'entends — la pluie a cessé depuis longtemps déjà — c'est l'épanchement de mon sang, qui traverse les matelas et sonne sur le parquet. Je vais mourir. La pensée de « la » réveiller et de lui demander du secours ne me vient même pas à l'esprit. De nouveau, je suis plongé dans un état cataleptique. Mais mon engourdissement ne m'empêche pas d'entendre toujours les gouttes de sang qui résonnent. « J'ai donc tant de sang que je ne suis pas encore mort. Si au moins le jour se levait avant que je rendisse le dernier soupir! Voir encore une fois la lumière du soleil! »

Et je m'endors.

Lorsque je m'éveille, la notion du moi m'apparaît très confuse, un autre

homme s'est glissé en mon être ; le cerveau a changé, le sang a vieilli, des sensations nouvelles me glacent d'étonnement, il a neigé dans mon cœur.

La clarté éclatante qui s'épand de la baie de la fenêtre, où une araignée a établi sa toile, attire mes regards. Une araignée. Je ne me demande même pas comment il est possible qu'une araignée puisse vivre en plein hiver contre cette vitre tapissée de givre.

« Belle araignée, lui dis-je, belle araignée verte et noire, reste bien immobile au milieu de tes filets d'argent. Tantôt viendra une jolie petite mouche, aux ailes pailletées d'or... Mais en voici une! Est-elle assez mignonne ! Vois, belle araignée, comme la petite folle tourne et vole, en admirant ta robe verte et noire. Elle sera bientôt prise, tes regards perçants comme deux diamants l'ont fascinée. La toile a tremblé, elle est prisonnière. Et maintenant, grosse araignée, glisse le long de tes fils, enserre ta victime dans tes pattes crochues et que ton suçoir ne lui laisse pas une gouttelette de sang. Et puis, tu digéreras, mais ne t'endors pas, car d'autres mouches, petites et jolies, volent encore autour de toi, belle araignée, buveuse de sang ! »

Mais où suis-je ?

Cette question m'est à peine venue à l'esprit, que je me penche, sans regarder, comme poussé instinctivement vers Chiffonnette.

Ah ! quelle odeur !

Je me rejette en arrière. Mon baiser s'est enfoncé dans une chair glacée et corrompue, il m'a semblé que sous la pression de mes lèvres plusieurs dents de Chiffonnette se sont détachées des gencives et sont tombées dans le gosier, avec de petits bruits sourds.

« Chiffonnette ! Chiffonnette ! »

Je la regarde, elle gît, les orbites et les joues déjà presque vidées, les lèvres rentrées, le nez pincé laissant suinter un filet de pus. Que cela sent mauvais !

Je veux escalader le cadavre pour sauter du lit, mais je ne parviens pas à étendre les jambes. Suis-je paralysé ?

Allons, décampe, puisqu'elle est morte !

Où sont mes habits ? Je cherche. A un portemanteau sont pendus un domino rose d'une nuance fanée et un domino noir, dont le tissus me reste aux doigts lorsque je le touche. Ma main enfonce dans ces défroques vieillies, comme dans du papier brûlé.

Voilà un carnaval qui aura assez duré ! pensai-je. « Rentrons dans la vie vraie. »

Comme je m'approche du lavabo, j'aperçois mon image dans la glace.

« Mais ce n'est pas moi ! m'écriai-je. Ai-je donc tant vieilli en une nuit ! Non, je ne puis être ce vieillard qui me regarde d'un air surpris et navré. Je n'ai pas encore soixante-dix ans, hier encore j'en avais à peine trente. Qu'ai-je fait de ma vie ? » Des petits rires malins éclatent à mes côtés. Je regarde autour de moi, intrigué. Les rires, qui se sont tus un instant, reprennent, saccadés et moqueurs, on dirait que la chambre en est remplie. Je ne vois personne, je ne trouve pas.

« Ici, ici ! » crient des voix gouailleuses, qui semblent sortir des armoires.

— Que me voulez-vous ? demandai-je en tremblant.

— Nous sommes à ton service, me répondit-on.

J'observe ces deux armoires étranges, dont les moulures dissimulent aux regards deux inscriptions : « Pour les morts. » — « Pour les vivants. » Ces armoires n'ont pas de porte. Sur les montants du meuble s'étagent des petits tiroirs, portant chacun une étiquette. Cela rappelle assez bien les bornes automatico-vendeuses, qui livrent à volonté aux passants toutes sortes de marchandises, moyennant une pièce de monnaie.

Je choisis d'abord mes articles mortuaires. Il faut bien que je pense à Chiffonnette !

Cercueil. — Je fais glisser le tiroir. Trois petits menuisiers, qui semblent vivre là parfaitement à l'aise, se dressent en me saluant. Ils prennent dans le fond du tiroir des planches et leurs outils, puis, sans perdre de temps, ils saisissent une longue échelle, mais si longue qu'il me paraît impossible qu'elle puisse tenir dans le meuble ; puis les voilà qu'ils dégringolent, effleurant les échelons du talon à la façon des clowns des pantomimes burlesques. A peine ont-ils touché le sol, que ces féeriques Lilliputiens grandissent, comme s'ils étaient mus par un ressort intérieur. Sans paraître remarquer mon ébahissement, ils se dirigent vers le lit, prennent les mesures du cadavre à haute voix, et aussitôt se mettent à la besogne, dans un coin de la pièce, au pied du lit. Ils scient, ils rabotent, ils clouent avec une rapidité qui m'émerveille et me laisse néanmoins impatient de voir le cercueil vite confectionné. L'un d'eux fredonne une chanson gaie, qui semble entretenir le courage des deux autres.

« Ah çà ! cette histoire-là ne va pas me prendre tout mon temps ! » Et me retournant vers l'armoire, j'ouvre à la fois plusieurs tiroirs : « Spécialité de chambres ardentes », « Cirier », « Ordonnateur de pompes funèbres ».

Ces petits messieurs, qui surgissent aussitôt, me comprennent sans que je desserre les lèvres. Ils glissent sur le plancher, en se servant également d'une échelle, et comme les menuisiers ils grandissent subitement dès que

leur pied a effleuré le parquet. Mais tout cela ne m'étonne plus ; cette métamorphose bizarre de poupée en homme me semble maintenant parfaitement naturelle. Tous ces ouvriers s'empressent. L'un est déjà occupé à tendre les murailles de longues tapisseries noires lamées d'argent, tandis qu'un autre démonte le lit, puis dresse le catafalque. L'ordonnateur s'approche d'un panneau, où il découvre un téléphone que je n'avais pas encore vu, et donne ses ordres au conservateur du cimetière.

« Monsieur, notre besogne est terminée, me dit un des menuisiers, pouvons-nous fermer le cercueil? Ne désirez-vous pas regarder une fois encore les traits de madame? »

« Merci bien. »

« Eh là! on m'oublie, » crie une voix sortant de l'armoire aux articles mortuaires.

« Je reconnais la voix du médecin légiste, » m'apprend l'obligeant menuisier.

Je tire le guichet « Constatations légales » en présentant mes excuses à ces messieurs, qui surgissent en bougonnant, le médecin en tête, suivi d'une phalange de bureaucrates, aux bras chargés de gros registres.

« De quelle maladie est morte madame? » me demande le médecin.

« D'un trop long amour, » répondis-je.

Et c'est fait!

Il est temps que je repense à moi; c'est que je suis resté en une tenue peu présentable. Je m'approche de l'armoire aux articles pour vivants et tire d'abord le guichet « Art de guérir ».

Elle est morte, c'est triste, mais je dois songer à ma santé.

J'ai bientôt auprès de moi un médecin très prévenant, qui m'ausculte et me fait parler longuement sur mon cas. « Ce ne sera rien, ce ne sera rien, » répète-t-il, dès que je lui laisse la parole. Il me conseille de porter un corset, j'y consens. Une seconde s'écoule et déjà je me sens le torse pris dans une sorte de cuirasse flexible, que deux aides lacent avec une habileté déconcertante. Le médecin écrit une série d'ordonnances, qu'il fait aussitôt exécuter par un pharmacien, il m'adresse ses recommandations. Je dois prendre beaucoup de ménagements, suivre un régime, avaler telle drogue d'heure en heure, gober certaines pilules avant chaque repas. Moyennant quoi, je rajeunirai.

J'appelle ensuite coiffeur, tailleur, bottier, chapelier, etc. Le coiffeur, renonçant à tirer parti des quelques cheveux qui me restent, m'engage à porter perruque. Pendant que je livre ma tête vieillotte aux mains de l'artiste, les menuisiers, les ciriers, l'ordonnateur et tous les personnages

« mortuaires » qui m'ont aidé à mettre Chiffonnette en bière se retirent après m'avoir salué, ils ouvrent eux-mêmes le tiroir où ils doivent disparaître. Dès qu'ils ont touché l'armoire du doigt, ils rentrent en eux-mêmes, ils se replient et reprennent leur taille de Lilliputien. L'un après l'autre ils gravissent les échelles qui se sont dépliées. Enfin le meuble se referme. Des éclats de rire s'échappent de nouveau, en guise de dernière salutation, puis tout rentre dans le calme. Derrière moi, les grands cierges qui encadrent le cercueil grésillent lentement. Tous mes fournisseurs travaillent autour de moi, les ciseaux courent dans les étoffes, les aiguilles susurrent. Le coiffeur ayant achevé la confection de la perruque l'assujettit sur mon pauvre crâne. On s'occupe de m'habiller. Maintenant je puis me regarder.

Ne suis-je pas correct? La taille bien prise, la tête droite, ma perrruque d'une chevelure abondante, les épaules rembourées. Je me fais à moi-même l'effet d'un mannequin. Je n'ose marcher. Sot que je suis! Certainement, je passerai inaperçu dans le nombre.

Je me dispose à sortir, après avoir remercié mes fournisseurs qui déjà regagnent leur étroite demeure; j'ai absolument oublié Chiffonnette. Mais le cercueil, qui apparaît sous les clartés éblouissantes des cierges, me rappelle à mon devoir. Je vais être obligé de la conduire au cimetière. Une dernière corvée!

De nouveaux rires, qui s'échappent à ce moment de l'armoire mortuaire, me rendent cependant quelque espoir d'y échapper. En effet, j'ai oublié l'article « Personnel de confiance pour enterrements. Parents et pleureurs sur commande ».

Je m'empresse de faire glisser ce tiroir, d'où surgissent cérémonieusement une foule de personnages correctement vêtus de deuil, à l'allure très respectable.

« Ça lui fera de la famille! » pensai-je.

Parmi ces personnes, qui déjà se sont rangées le long des lambris, à côté du cercueil, se tient un vieux monsieur, qui me ressemble « à me méprendre ».

Le mari, sans doute.

« Mes compliments de condoléance, Monsieur ». Et, comme ferait un étranger, assistant à des funérailles par pure convenance, je salue les membres de la famille et je m'esquive. Je rencontre dans les escaliers des personnes à la physionomie contristée qui gravissent lentement les marches.

Comme je sors de l'hôtellerie, les voitures commandées pour l'enterrement arrivent précédées du corbillard.

Tiens, ce cocher, mais c'est « notre » cocher de la nuit de carnaval. Il a

beau baisser la tête, je le reconnais à son horrible nez rongé par un chancre.

« Ah! cocher des amours, ne cahote pas trop son pauvre cadavre! »

Je me sauve à travers la ville. Que l'air est doux! Il me semble n'avoir jamais respiré de ma vie, tant j'ai de bonheur à sentir mes poumons se gonfler dans ma poitrine. Que c'est bon! Mes jambes sont vieilles, mais au moins je suis libre maintenant. Libre! Il est près de midi. Allons déjeuner! Et j'entre dans une taverne. Je veux m'asseoir. Ah! mes reins! mes reins! Mais soignons-nous, comme le médecin nous l'a recommandé — et je tire de mes poches une collection de fioles et de boîtes. La force et la vie me reviendront bien, puisque la joie m'est rendue.

Après le déjeuner, je me promène de nouveau, cette fois lentement, au milieu de l'animation enfiévrée qui me grise. Enfin le soir tombe, l'heure du dîner approche, je ne songe qu'à manger. J'avale un médicament qui m'a été ordonné pour fouetter l'appétit. Aussi vais-je bien dîner, dîner copieusement comme un jeune.

Au sortir du restaurant, je toussaille.

Eh! mes bronches!

— Allons, mon vieux, va te coucher. L'air de la soirée te rendrait malade.

— Où me coucher... Non, non, plus là!

Comme je traverse une place, j'entends un jeune homme qui, sautant dans un fiacre avec une femme, crie au cocher : « A l'hôtellerie de l'Amour. » Je veux le retenir, mais la voiture s'éloigne déjà.

Je découvre un hôtel, où je puis pénétrer, me semble-t-il.

— Une chambre, s'il vous plaît?

— A un ou deux lits, Monsieur?

— A un lit, répondis-je presque furieux, à un lit, entendez-vous!

A peine entré dans ma chambre, je me déshabille en hâte et je me jette sur le matelas.

— Enfin, m'écriai-je, je puis donc dormir seul!

. . . . . .

. . . . . .

Le soubresaut que je fis dans mon lit me réveilla. Heureux homme que je suis, tout ce que j'ai pensé là n'est qu'un atroce cauchemar!

HECTOR CHAINAYE

SONNET

Pâle comme un matin de septembre en Norwège,
Elle avait la douceur magnétique du nord.
Tout s'apaisait près d'elle, en un tacite accord,
Comme le bruit des pas s'étouffe dans la neige.

Son visage, par un étrange sortilège,
Avait pris dès l'enfance et gardait, sans efforts,
Un peu de la beauté sublime qu'ont les morts;
Et le rire semblait près d'elle sacrilège.

Triste, avec passion, sur l'eau de ces grands yeux
Le songe errait comme un rameur silencieux...
Tout ce qui la touchait s'imprégnait d'un mystère.

Et, pensive, à ses doigts roulant ses cheveux fins,
Seule au bord de la mer, près d'antiques sapins,
Elle vivait pour la volupté de se taire.

ALBERT SAMAIN

HÉLÈNE

(Suite.)

La serre moite, baignée de fragrances troubles et de glauques luminosités épandues çà et là parmi la contorsion des lianes, des cactus hispides et des palmes frôlantes, traversée en tremblant, Hélène se trouva au seuil du parc, sous le sombre cristal bleuté du firmament lunaire, saisie par l'incisive beauté secrète de la nuit, la froide sérénité décourageante et trop sublime des astres... L'immobile contour, le noir feuillage verni et les ramures raidies des arbres, margés de violentes buées magnétiques, profilaient leur relief exalté dans la lucidité terrible de l'air...

Ce halo sépulcral, l'extraordinaire albescence du décor énoncent la

péremptoire réprobation d'un augure ennemi et, effrayée, Hélène se détourne pour rentrer au château; mais l'édifice, lui aussi, silhouette, au milieu de l'insolite radiation de ces lueurs occultes, une surprenante figure inconnue aux arêtes rigides, et élance son hautain, inexprimablement, et quadrangulaire campanile qui étale sur elle et très loin une ombre compacte et livide.

Au second étage, les tentures d'une fenêtre entr'ouverte transfusent les rayons jaunes et intimes d'une lampe; et vague, jusqu'alors, et immanente, la sensation s'aiguise et la déchire de son isolement devant la formidable évidence, le vide hérissé et farouche du paysage.

Cette lumière d'intérieur que, malgré l'heure matinale constatée, un instant auparavant, par le timbre aigrelet d'une horloge, son pauvre esprit versatile pouvait se légitimer, — cette unique et vive clarté, naturelle, au moins, confrontée aux spectrales fumées qu'évaporait la terre, la secoua d'une poignante commotion, analogue au brutal réveil désorbité d'un sommeil somnambulique : — Ah! certes, aucun fantôme, nulle crainte n'habitent l'atmosphère du studieux dont la laborieuse veille se perpétue derrière le luisant implacable de ces vitres! Attardé, sans doute, à une lecture ravie, à tel minutieux et patient travail aimé, sans relever jamais sa tête enthousiaste pour surveiller l'artificieuse neutralité, l'inquiète incertitude des choses, scruter les pâlissantes ténèbres, guetter la nuit blottie dans les encoignures, réfugiée entre les plis droits des rideaux et qui glace le champ magique et sinistre du miroir; — quelqu'un enfin respire là, fou équilibré, inaccessible à la tentation de brusquement écarter les châssis pour, à l'irruption de la fraîcheur extérieure, attiser sa frissonnante insomnie, l'embellir de rêve artificiel et de contraste à la fantasmaturgie imprévue du site lunatique. La crise et la fièvre ici, sous la transparence congelée, l'affreux éclat nocturne et, là-haut, inexpugnable et dédaigneuse, ignorante ou même incrédule des funèbres mystères du dehors, l'abstraite méditation, paisiblement poursuivie, d'un qui dérobe quelques heures à la société frivole et à l'importunité, dont la volonté vigoureuse les conquiert sur le monde et sur la mort...

Mais, à se remémorer Delzire logé en cette aile du manoir, la nostalgique vision tranquille, les chaudes teintes réconfortantes du tableau esquissé à peine, ternissent et se volatilisent... N'empiète-t-il point sur le repos et l'hygiène, afin de jouir de la plénitude, sans contrariété et recueillie, de sa pensée, extasié à l'eurhythmique et libre essor, à la grisante rectitude de sa pensée, dont le sillage intrépide partage inflexiblement l'onde impuissante et l'ouragan dompté; beau navire, à la souple et flé-

chissante mâture, voguant, toutes voiles dehors, loin des bourrasques sentimentales...

Le damas des tentures hermétiques sauvegarde contre l'imminente résurrection du jour exécré, garantit de l'intrusion abominable de l'aube positive, l'être singulier et cher... Cher! bien davantage depuis cette infrangible contristation, l'interne plaie morbide, enflammée et saignante, de son inexplicable courroux.

Intolérable supposition! et qui remorque Hélène vaguer parmi les sempiternels corridors de cette maison assoupie, ainsi qu'une âme en peine... Une âme en peine! comme des mânes négligés et maudits, plutôt, le piteux et criminel revenant qu'un anathème poursuit, inéluctable — et dont, seule, une expiation peut l'affranchir, qu'il ignore...

« J'avais résigné mon vouloir, donné à ma faiblesse un tuteur; l'appui me raffermissait d'un généreux et indulgent aîné; la familiarité m'enorgueillissait de ce ferme esprit, taciturne à force de souvenirs et dont le mutisme, souvent, me semblait célébrer d'affreux anniversaires : néfastes éphémérides desquelles, je crois, ma compagnie édulcorait la suffoquante amertume, de même qu'un enfant console, par son unique présence, des tristesses qu'il ne comprend pas...

« Et, à mon tour, me voici griffée d'appréhensions, — décevantes, je voudrais me le persuader! — mais, l'amour perfide débilite l'infortune de ses victimes d'un surcroît de perspicacité!.. La tromperie à l'aide de laquelle Delzire veut prévenir et dépister mon chagrin, trop visible, désormais, vérifie mon pressentiment et, mieux encore, la contrainte nouvelle qui m'interdit, à présent, à ses côtés... Heurter hélas! et écorcher sa tendresse au réfrigérant fallace de manières indéfinissablement perverties, décoration poncive de courtoisie, superficielle, et qui masque la ruine béante et le décombre; se voir saluée de rétrospectives paroles, expressives de sentiments posthumes, de bienvenues haïssablement affables, transposées dans l'atonie incurieuse et le cérémonial.

« Apparences si spécieuses qu'elles engendrent un doute, auquel leur fourberie certaine interdit de se formuler. Dénouement sans rudesse ni violence, mais escarpé, inexpugnable à une interrogation; élaboré par le tolérant esprit impartial d'un dépassionné et que le sourire las, stéréotypé sur les lèvres amincies de Delzire, indique à peine... Survivance transitoire des gestes d'une affection défunte, habitude à dessein entretenue pour m'éviter la chute inopinée et l'émoi; ménagements ingénieux d'une délicatesse affinée que guide une âme rompue et experte à la douleur, noble follement et, malgré une si rigoureuse conduite, irréprochable... A quoi

bon quémander un explicite verdict qui n'atteindrait jamais cette douceur irrévocable; infructueuse supplique, au reste, éludée d'un mot évasif; puis, pourquoi humilier sa franchise, l'assujettir à un inutile mensonge?

« Malencontreuses aspirations, consternées dès leur initial élan vers l'avenir séducteur, transpercées d'une blessure féline dont les stigmates putrides sueront, sans cesse, dorénavant, un sang appauvri; car ma vie et mon amour courent des malechances jumelles. »

Sous la morne effulguration de l'éther boréal le panorama brisait ses lignes anguleuses et rigides, répugnant d'inertie hagarde et morfondue; les ondes congelées de l'étang, liquéfiées par zones et d'où sourdaient de malsaines buées phosphorescentes, réverbéraient la contorsion des saules défeuillés de la rive et la massive et trouble image du château. Ce spectacle, parmi lequel elle se devinait en quelque sorte intruse; — l'ostracisme barbare dont la patrie de sa première félicité, à cette heure la pourchassait; — l'animosité manifeste, enfin, des choses, subornées par des maléfices, sans doute, — accablèrent Hélène.

Ah! une fois encore entendre cette voix vivante, le verbe lénitif et savoureux, le suggestif oracle qui conjurait son extravagance et sa jalousie! Sentir de nouveau la calmante caresse sur son cœur amaigri et fol, de la main miraculeuse qui en régularisera les pulsations paniques... Mais toute réminiscence s'est déçue, oui, la résonnance affaiblie, même, et jusqu'au chantant écho des promesses de naguère.

Et le prodige est épuisé, aussi, de l'époque où la jeune audace, la très pure témérité osaient une démarche insensée, sanctifiée de sa candide crânerie impromptue; car, réitérée aujourd'hui, elle prendrait un impossible sens dont Delzire aurait horreur et mépris...

Elle rentra, fit lentement tourner sur ses gonds la haute porte épaisse; mais échappant à sa frêle prise, le lourd battant se referma avec un heurt retentissant et lugubre; et, escaladant la large cage, l'obscur vide sonore de l'escalier, le bruit répercuté parcourut les paliers et les corridors, rebondit contre toutes les portes, gémit longuement dans les greniers vermoulus et les combles, puis, essoufflé, redescendit en rasant les murailles, expira...

Transie, la frénésie qui teignait l'absurdité de ses actes d'une espèce de logique, disparue, — elle attendait la fin du vacarme dont tout le vétuste édifice vibrait, — honteuse et larmoyante, comme si, subitement arrachée à un sommeil anesthésique, éblouie, les yeux clignotants, elle s'était aperçue nue, en proie à l'investigation cynique et badaude d'une foule.

Hors d'haleine, frissonnante, elle remonte en courant, craintive d'ouïr

quelqu'un, réveillé et alarmé par le tapage, se lever, s'enquérir; mais, sans encombre, elle traversa la solitude claustrale des couloirs blêmes : cependant, derrière ces uniformes cloisons, à quoi rêvent donc les gens ou s'ils dorment?...

A l'entrée de sa chambre, elle eut un sursaut et un cri, pensa s'évanouir à l'aspect inopiné de diffuses et géantes silhouettes installées devant les fenêtres, — les larges plaques poussiéreusses et grasses, l'humide et déprimante lueur de l'aube livide...

VII

Souvent depuis, Delzire s'accompagnait de Réginald à la réunion matinale; désappointée et nerveuse, alors, très accaparée par sa marqueterie, Hélène réussissait peu à surmonter son humeur, à affecter quelque enjouement, comme si la présence complotée de son frère ne lui corroborait point, en effet, l'âpre et strict dessein évidemment conspiré : se rendre inaccessible, fermer toute brèche à une explication; spécialement, neutraliser l'unique tête-à-tête qu'ils se fussent, jusqu'alors, ménagé... Chaque jour, bientôt, Réginald survint en tiers à cette entrevue, désenchantée, dès lors, et banale, sans plus rien de l'un peu buissonnière et peureuse intimité clandestine, dérobée à l'inquisition tracassière de Mme d'Isoeil, qui en constituait l'inoffensif délice...

Les matinées refroidies d'octobre les trouvaient fidèles, quand même, par une façon de religion attristée, à leur habitude, déchue de son prétexte essentiel, à cette heure, et languissante. Frileuse, malgré les fourrures inaugurées pour cette promenade, dont elle savourait la réalité assombrie comme un souvenir, déjà, ainsi que la commémoration nostalgique d'une allégresse rétrospective, la solennisation pieuse et inconsolable d'une période de sérénité, de plein ciel, désormais révolue, — Hélène, songeuse, travaillait à cet ouvrage entrepris deux mois auparavant, et parmi les mailles entrelacées duquel elle déchiffrait de navrants hiéroglyphes, la trace — l'origine, l'apogée et le déclin hâtif de cet amour d'une saison, victime prématurée d'une anémie inconnue et sans remède.

Et, répit singulier à sa peine et à son dénûment, elle évoquait l'inéluctable instant, où l'affligeante heure actuelle, dès longtemps échue, résurgirait magnifiée dans sa mémoire sous le rayon oblique, avec l'attrait et le relief irritant du regret.

Delzire, debout là devant elle, aurait quitté Isoeil, sans dénouer l'insoluble mystère dont elle resterait le perpétuel otage; car ses ambitions

futures n'en garderaient-elles point une infirmité ; sa pensée, une sourdine? fleurs nativement décolorées et chétives, de s'être épanouies à l'ombre opprimante du chêne.

Et d'assonantes réflexions antérieures de Delzire, impérieuses, se ravivaient, qu'elle ne se croyait point destinée à si tôt comprendre et si absolument :

« C'est ainsi que, moi, j'aime à souffrir!... La noblesse du souvenir et sa douceur entière, la simple mélodie, puissante et monotone, le chœur euphonique dont il accompagne notre âme dolente, et qui, s'il insiste et accentue la voix, la galvanise tout à coup et l'exalte, proviennent de ceci, que l'accidentel — joie, qu'importe! ou revers, — rappelé, se restitue transporté dans la spéculation, intangible et corrigé de désir positif, de volonté et de passion immédiates et formelles ; si vidé, enfin, de vanité et d'orgueil, même régressifs, qu'à laisser le passé soustraire notre attention, quels que soient les faits ou le laps régénérés, c'est toujours comme la résurrection d'un temps où nous étions meilleurs...

« Les avanies, les lâchetés et les disettes de l'abrupt sentier dépassées, et les larmes, — à mi-côte, nous relayons ; et, contemplés de cette altitude, notre pèlerinage ardu et poudreux, la triviale contrée insipide où cheminait notre hargneuse détresse s'estompent dans la perspective, des ardentes et sourdes somptuosités de la nuit prochaine, participent du faste prodigue et de la paix du crépuscule enflammé...

« La paille et l'ivraie rejetés, la saine semence, certes, suscitera d'autres et plus riches moissons : ainsi, la mortification passagère des événements nous fuira, et leur leçon seule, un résidu, un insigne, persisteront, consubstantiels à notre imagination, mais affranchis de notre propre personnalité, haussés, par ce motif, jusqu'au désintéressement et l'équité. »

Dans l'aridité de leurs rapports, mainte fois, une poignée de mains plus appuyée, un fortuit coup d'œil expressif, un imperceptible répit à l'outrageuse négligence de Delzire, provoquaient en elle une éclosion, un délire de turbulentes espérances dont, à sa conviction, le lendemain même elle récolterait les fruits... Et sa fantaisie excitée s'inventait tout le minutieux et béatifiant détail de cette journée ; l'enjouement un peu frondeur encore de Delzire ; l'explication entrecoupée, d'abord, puis rieuse de sa peine ; la vergogne de s'être ainsi et bien longtemps fourvoyée ; confession qu'il absoudrait d'une plaisanterie affectueusement caustique... Comme, ensuite, malgré le rude autan et la bise aigrelette, le lac grisâtre tout à coup éblouirait, sombre et soyeuse rétine où se peindrait la communion des bois fervents avec le ciel enfin réconcilié...

Mais lorsque, à l'heure prédestinée, à l'approche de leur banc, elle percevait la voix vive de Réginald, ses yeux désappointés se voilaient, elle chancelait, prête à rétrograder devant cette déconvenue peu surprenante, mais à la cruauté réitérée de laquelle elle ne s'endurcissait point.

Vers le déclin du mois, ainsi, un matin, sautillante, dupe volontaire d'une de ces vagues et précaires illusions, en dépit des averses visqueuses qui avaient gâché les avenues, elle descendait les marches du perron ; mais Delzire et Réginald déjà revenaient :

— Il fait insupportable dehors ! cria le premier.

Hélène le regarda fixement :

— Mais oui, nous rentrons, affirma-t-il simplement.

A pas précipités, elle regagna sa chambre, où le désordre encore tiède de son lever hâtif, de son expéditive toilette, si éjouie, un quart d'heure auparavant, et grisée d'images vermeilles, le contraste trop acerbe avec tout ce réveil anticipé par l'instinct et l'appétence du bonheur, la firent éclater en déraisonnables et convulsifs sanglots.

ARNOLD GOFFIN

VERS

LE RENONCEMENT DES ROIS

La cité radieuse et pleine de jardins
S'ouvre au profond rayonnement du ciel d'automne,
Que les nuages, blancs, dorés, incarnadins,
D'un turban d'or, de pourpre et de perles couronnent.

Beau ciel pensif, courbé comme les rois hindous
Sous la mort méditée et l'immuable espace,
Le Nirvana remplit tes yeux vastes et doux,
Las de ce qui viendra, comblés de ce qui passe.

Dans leur renoncement tout chargé de joyaux,
Les rois songeurs ont plus de calme qu'un ascète.
Leur dédain, ruisselant sur leurs saphirs royaux,
Exhale une froideur plus sûre et plus parfaite.

Fuir l'ivresse dans l'indigence et dans la mort,
Les voluptés et les splendeurs dans la torture,
O fakirs mornes, c'est les redouter encor :
La haine peut finir, c'est le dégoût qui dure.

VISION D'UN MATIN D'HIVER

La mer brumeuse avec de frais soupirs s'éveille...
Au creux des écueils roux semés d'algues, le ciel
Mire dans l'eau l'azur voilé, spirituel
Où la nuit opalise encor l'aube vermeille.

Le vent pur d'un matin religieux d'hiver
Effleure dans l'air froid les neigeuses collines.
Bleus clochers des hameaux lointains, fermes voisines
Dorment paisiblement dans le matin désert.

Seul, dans l'intensité de mon mystique rêve,
Je crois voir aux champs nus par le givre emperlés,
Errer, telles que des rayons immaculés,
Des âmes qu'au ciel clair parfois un souffle enlève.

Et, tout à coup, sur l'orient blême et pareil
Aux lueurs qu'un mourant miraculeux exhale,
Brûle, rouge, et au milieu du grand disque d'or pâle,
Le cœur de Jésus-Christ dans le chaste soleil.

SENSATION D'AUTOMNE

L'allée étroite et grise où l'ombre des grands pins,
Comme un léger nuage, errante sur le sable,
Imite mes pensers et mes vœux incertains
Dans leur ombre et leur délicatesse impalpable,

Monte vers un massif de chrysanthèmes d'or,
De pourpre pompeuse ou de neige blanche et rose,
Riches comme le sceptre ouvragé de la Mort
Ou frais comme son front de prêtresse morose.

Les arts décourageants et les dogmes fanés
Ont la triste splendeur des floraisons d'automne
Que baignent doucement les rayons émanés
D'un ciel inexprimable, effrayant, monotone.

La beauté du grand ciel voilé tente et fait peur.
Il inspire un horrible amour de sacrifice
Et son sublime ennui rend désirable au cœur
L'infini désespoir et l'éternel supplice.

EN MARCHE VERS LA SECONDE MORT

Dans les plaines du Paradis où coule un fleuve
Aux flots baignés de calme et frais comme la nuit,
Le Verbe de lumière en méditant conduit
Les Elus aux douleurs d'une suprême épreuve.

Ces rois de vérité, ces Elus au front d'or
Ecoutent murmurer les eaux sombres et pures
Où tremblent des reflets d'herbes et de ramures,
Les eaux du fleuve immense et doux comme la mort.

L'un d'eux porte et soulève une rouge oriflamme,
Belle autant qu'un martyr sanglant et déchiré
Dont le corps, par un feu céleste dévoré,
Communique aux bourreaux l'extase qui l'enflamme.

Hors le brûlant drapeau tout est paisible et frais :
Le fleuve magnifique et le bruit de ses ondes,
Et l'air sereinement paré de vapeurs blondes
Et l'odeur que répand l'éternelle forêt.

AUX DÉLIVRÉS

O songeurs délivrés, immobiles et purs
Comme un brûlant rocher sur un plateau stérile,
Vous qui trouvez la chair moderne puérile,
Contemplant le monde et la mort en dieux futurs,

Telle que sont fermés les sceaux des grands arcanes,
Votre bouche demeure impassible et se tait,
Comme l'espace libre et l'infini muet
Votre sagesse n'est que silence aux profanes.

Vous êtes dans la vie innombrable incarnés,
Comme le Mouvement, le Verbe et la Lumière,
Dieu vous a mieux livré l'esprit et la matière
Que si de votre extase ardente ils étaient nés!

Epanouissez-vous dans les métamorphoses
Des peuples, des saisons, des astres, des douleurs,
Que de vos sourds désirs les soleils soient les fleurs,
— Et restez inconnus, car vous êtes des Causes.

ALBER JHOUNEY

POUR UNE QUE JE SAIS

Voici longtemps que tinte, longtemps,
Le glas morne de mon défunt rêve.
Il tinte dans mon âme sans trève,
Et j'ai beau fuir au loin, je l'entends

Qui sonne! O toi que l'on disait bonne
Et qui tuas mon doux rêve, las!
Sauve-moi de l'horreur de ce glas,
Donne-moi le silence au moins, donne!

Tu voudrais, tu ne peux. Tout remords
Serait vain, toute pitié si vaine.
Pleure avec moi : nulle force humaine
N'étouffe le glas d'un rêve mort...

Et pourtant comme un espoir se lève :
Le glas s'est tu pendant que tes yeux
Souriaient aux miens, mystérieux.
Mon rêve ressuscite, mon rêve!

MAURICE DULLAERT

Mai 1893.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Fleurs du Mé-Kong, par MAURICE OLIVAINT, 1 vol., chez Lemerre, éditeur à Paris. — *L'Agonie du Soleil*, « Les Joies grises », par CHARLES GUÉRIN, 1 vol., chez Ollendorff, éditeur à Paris. — *Le Verbe Auroral*, par JOSÉ HENNEBICQ, 1 vol., chez L. et A. Godenne, à Malines.

Voici M. Maurice Olivaint qui offre au public un bouquet de fleurs de l'Extrême-Orient : les *Fleurs du Mé-Kong*. S'il faut en croire la dédicace, M. Olivaint aurait véritablement rimé la plupart de ces pièces dans l'Indo-Chine. Plusieurs petits poèmes sont datés d'endroits aux noms barbares, qui évoquent des visions d'atlas et de cartes géographiques. Mais les vers de M. Olivaint n'évoquent rien de plus. Ses fleurs du Mé-Kong sont des fleurs artificielles : c'est à peine si parmi ces corolles de papier peu coloré se cache de-ci, de-là, une fleurette à demi desséchée, que l'on peut croire cueillie sur des rives lointaines. L'exotisme de M. Olivaint est tout à fleur de peau. Quand son sampan vogue sur les eaux tranquilles du Mé-Kong, l'auteur pense au bois de Boulogne, aux premières de l'Opéra ou bien au Grand Prix de Paris. Rien ne donne mieux la synthèse des Fleurs du Mé-Kong que le sonnet suivant :

EN SAMPAN

Oh! la si douce nuit! — Sous les palétuviers,
Où brille le ruisseau silencieux et lisse
Qu'effleurent dans leur vol marabouts et pluviers,
Le sampan nonchalant comme une ombre se glisse.

L'aviron fait jaillir l'onde en gerbes d'argent
Sous le chétif effort des rameurs annamites
Qui balancent leur corps d'un jarret négligent,
En murmurant leurs chants d'amour ou leurs vieux mythes.

L'immuable bonheur plane sur l'univers,
Bonheur pur et gratuit que, toujours bienfaisante,
A tous les simples cœurs la nature présente.

Et là, si près de Dieu, mon souvenir pervers,
Soucieux, malgré tout, du plaisir qui s'achète,
Revoit la Vacherie et le café Vachette.

Tout le monde verra là la Vacherie. Laissons les Annamites murmurer leurs vieux mythes et passons.

Nous voici devant *l'Agonie du Soleil* de M. Charles Guérin, qui s'appelle aussi à l'occasion Heirclas Rügen. *L'Agonie du Soleil* promet d'être longue; M. Charles Guérin ne nous en donne aujourd'hui que la

première partie, sous ce titre : *Joies grises*. M. Georges Rodenbach a élucidé ce titre à l'aide d'une préface où il déclare que ces joies grises lui ont rappelé des matins de mai en Flandre. Voilà un soleil dont l'agonie commence de bonne heure. M. Rodenbach semble reconnaître, d'ailleurs, que la poésie de M. Guérin n'est pas des plus claires : « Ici, dit-il, tout est chuchoté, comme dans une confidence d'âme, fluide et frais comme une eau qui sort du mystère de sa roche originelle et commence de couler, se divulgue, s'ébruite, incertaine de son avenir, indifférente, peut-être... Mais cette eau qui s'épand, on la sent blessée, elle a une tristesse humaine. » Pauvre eau blessée ! Pourvu qu'elle n'ait point reçu quelque grand coup d'épée !... Mais ouvrons le livre. Nous y trouvons d'abord une série de sonnets adressés aux nombreuses dulcinées du poète. Peut-être la quantité de ces dames l'emporte-t-elle sur leur qualité, car le poète demeure triste dans son harem. Peut-être ne doit-il s'en prendre qu'à lui-même ; car il ne s'est guère mis en frais d'imagination pour captiver le cœur des belles. Voici tout ce qu'il trouve à offrir à Mlle Daïmi, une petite Japonaise :

J'ai de plus beaux palais que ceux du Mikado ;
Je suis riche, je peux t'offrir comme cadeau
Les rubis ou les diamants taillés en gemme.

L'auteur est vraiment bien bon de lui offrir ces pierreries « comme cadeau ». Mais qu'est-ce que tailler des gemmes en gemme ?

D'une autre dame, l'auteur déclare musicalement que :

Son charme a la palme calme des chastes choses.

A une troisième, il voudrait « dire une chanson qui la pénètre », — ce qui pourrait manquer de discrétion. Puis, vient l'heure des remords. Le poète s'écrie :

O mon Seigneur ! c'est vrai ; j'ai commis l'adultère,
Je me suis enivré de la femme d'autrui,

Le second vers prouve que le pénitent se rend un compte exact de la nature de sa faute.

Ailleurs, notre auteur est moins précis :

Toutes les voluptés s'enroulent en spirale
Et dans l'air parfumé vibrent en la *bémol.*

Ce petit coquin de *la* bémol ! Jusqu'à présent nous ignorions ses fredaines ! Quant aux voluptés enroulées en spirales, elles nous ont fait longuement rêver.

Il y a pourtant quelques bons vers dans ce gros volume. Nous espérons en trouver davantage dans la seconde partie de *l'Agonie du Soleil*.

Le Verbe Auroral de M. José Hennebicq est un début ; aussi ce petit livre n'est il pas exempt de faiblesses. Mais dans les pièces les moins bien venues, au milieu des défaillances de la versification et de la rhétorique, se

glissent des vers d'une belle allure, qui font bien augurer des facultés poétiques de l'auteur. Son imagination est riche et parfois son verbe est précis. Son langage est souvent harmonieux. Citons la pièce intitulée : *A celle qui serait élue par le Destin :*

J'élèverai pour vous un grand Palais d'ivoire,
Aux portes d'argent sombre incrusté de béryls;
Vous aurez pour esclave une panthère noire
Et des harpes diront vos charmes puérils.

Des chimères d'airain veilleront aux portails,
Des dragons et des sphynx ailés de calcédoine
Emerveilleront d'or l'argent lourd des vantails :
Je ceindrai votre front d'onyx et de sardoine.

Vous aurez des serpents familiers à vos signes,
Des jets d'eau de cristal et des lacs de lapis,
Où parmi les lotus sommeilleront des cygnes,
Vous aurez des jardins séraphiques de lys.

Et vous aurez mon Cœur de doute et de douloir
En holocauste dans ce grand Palais d'ivoire;
Et vous aurez mon Cœur griffé de désespoir
Qui voudrait vous aimer et qui ne peut y croire.

Voilà de bons vers qui en font espérer d'autres, meilleurs encore.

IWAN GILKIN

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Pour l'Art. — Au Musée et à l'Hôtel de Ville.

Il y eut, en cette seconde exposition du cercle *Pour l'Art*, une salle particulièrement consacrée aux arts décoratifs. A la place d'honneur, qui lui revenait assurément, triompha M. Emile Gallé.

M. Gallé est un fertile inventeur d'ornements et un exécutant qui a l'amour et la recherche de la perfection. Céramiste et verrier, il crée à la fois, comme du même coup, la forme et la décoration. Partant du même principe que les Japonais, qu'il n'imite d'ailleurs pas, il puise directement à la nature, étudie avec une application minutieuse et passionnée les végétaux indigènes. Les organes des plantes les plus communes, fleurs, fruits, corolles, capsules, lui fournissent les formes les plus rares, les plus exquises,

les plus nouvelles. Pourquoi citer ici les Japonais? A toute époque, à toute belle époque, du moins, n'a-t-on pas fait comme eux? Les Egyptiens ont eu, par exemple, leur lotus, les Grecs leur feuille d'acanthe, les Gothiques leur chou frisé, et certes ces motifs ne furent pas les seuls qu'ils interprétèrent, loin de là. Mais les Japonais, plus naturalistes et moins soucieux de symbolisme et aussi de symétrie, explorèrent beaucoup plus librement le monde des formes végétales. M. Gallé se modèle sur eux en ceci, et l'on dirait qu'il se propose d'introduire toutes les espèces, y compris les espèces méprisées et méconnues, dans l'arche de son art, qui ressemble à une boîte de botaniste.

En ceci donc, il inaugure un style, qui se retrouve dans la décoration de ses meubles à mosaïques, à incrustations de bois polychromes. On ne peut dire la même chose si l'on considère leur architecture, à en juger du moins d'après les deux spécimens exposés, un buffet à deux compartiments superposés, *Les Fruits de l'Esprit*, et une armoire-étagère, *Voyez ce que je vous apporte : des fleurs mauvaises de la terre*. Le dernier est japonais; le premier est quelconque, mal construit pour son utilité, peu commode. Ce que nous admirons dans ces meubles, c'est leur décoration ingénieuse, à laquelle nous reprocherons pourtant de ne produire tout son effet que si l'on met le nez dessus.

M. Gallé est encore un inventeur de colorations. Les nuances infiniment délicates de ses bois et de ses pâtes opaques ou translucides, à une seule couche ou à couches diverses, sont composées suivant un goût très original. Sa gamme ordinaire est une gamme de notes fanées, assoupies, alanguies, défaillantes, où dominent les teintes de vapeurs ou de ténèbres, et les lilas, les mauves, les pourpres violacés, les rouilles, les tons en deuil des scabieuses. Telle verrerie fait penser à la neige ou au givre, à l'ambre ou à l'écaille, telle autre est nocturne ou sous-marine.

Tout cela s'ordonne en vue d'exciter certaines imaginations plus ou moins précises, de parler à l'esprit, d'évoquer, de suggérer des sensations et des pensées. Dans une harmonie de nuances ou de lignes, l'artiste cherche une équivalence psychique. Comme un musicien, il suscite un rêve d'une nature particulière. Le thème décoratif, emprunté à la nature et appliqué à la destination de l'objet comme chez les Japonais, est en outre expressif et symbolique. Ce symbolisme attribué à des meubles, à des vases, est chose neuve, surtout si l'on en fait, comme M. Gallé, un système rigoureux. Il va, lui, jusqu'à imposer aux objets créés des noms, mots, phrases, textes, devises, vers, par lesquels s'en affirme la spiritualité, comme s'affirme par le baptême la spiritualité des cloches. On pourrait se demander seulement si cette méthode ne définit pas trop, n'arrête pas trop la signification, ne circonscrit pas outre mesure le champ du rêve. Ne confère-t-elle pas aux choses une âme invariable, autonome, au lieu de l'âme mobile que le contemplateur se plaît à lui infuser au gré de son caprice, changeant comme la lumière ou comme l'heure?

A M. Gallé se rattachent étroitement deux autres artistes de Nancy, M. Camille Martin, qui exposait un buvard en cuir ciselé, chardon et

feuille morte, et M. René Wiener, relieur, qui interprète finement par le style de ses compositions, par les couleurs, par les matières employées, l'essence intellectuelle du livre. M. Prouvé a décoré de même façon une couverture pour *les Aveugles* de M. Maeterlinck. La charmante spécialité de M. Roche est l'aquarelle estampée. Sur un papier de luxe où l'estampage donne aux formes dessinées un très léger relief, M. Roche étend des teintes très douces, relevées çà et là par des notes vives. Le plus souvent il explore le monde infime des bestioles, des graminées, des petites pousses; quand apparaît la forme humaine, des lignes très pures l'enveloppent.

L'art appliqué sollicite plusieurs membres du cercle; mais il n'en est que deux qui s'y adonnent exclusivement. M. Herbays fait des ferronneries, trop lourdes et trop accrochantes. Le vitrail de M. Thys a du style et un beau coloris. Nous lui reprocherons cependant un sertissage qui contrarie les lignes, et l'emploi des modelés. C'est un abus, qui date du XVIe siècle, mais qui est un abus tout de même; pour être peint, un vitrage n'en doit pas moins conserver sa nature de cloison.

Dans ce vitrail de M. Thys, dans une autre œuvre d'art industriel, la tapisserie de M. Fabry, s'accusent en même temps la tendance ornementale et la tendance idéaliste ou symboliste qui dominaient à cette exposition, tandis que la tendance réaliste y était reléguée à l'arrière-plan. Pour diverses qu'elles sont, ces deux conceptions d'art s'allient fort bien, étant favorisées par les mêmes procédés. Ainsi toutes les deux emploient le plus possible la puissance d'expression des lignes, des contours, des tons plats. Sous leur influence, nos artistes flamands sont forcés de se préoccuper de qualités que leur seul instinct ne leur fournit pas d'habitude, comme il leur fournit le don de la couleur : c'est, d'une part, le goût dans la composition, de l'autre, la science du dessin. En ce qui concerne spécialement l'idéalisme ou symbolisme, il faut ajouter que, sans être la version picturale d'une œuvre littéraire, comme plusieurs se l'imaginent, il n'en requiert pas moins, pour exister seulement, une forte dose d'intellectualité.

Composition, dessin, intellectualité, le mouvement présent de l'art peut développer tout cela chez nous, et ce ne sera, certes, pas un mal. La difficulté est de concilier cet apport nouveau avec nos dons traditionnels; jusqu'à présent l'équilibre désirable n'est pas obtenu.

Tels artistes, par exemple, manifestent de grandes qualités dans le dessin des figures. Ainsi, M. Ottevaere et M. Colmant dans certains morceaux, M. Delville dans tous les siens. Par malheur, ils sont tous trois de médiocres, disons franchement de mauvais coloristes. Sous ce rapport, M. Lacroix et M. Ciamberlani valent mieux, M. Jacque surtout. Mais, d'autre part, M. Jacque est confus et ne réussit pas encore à atteindre la précision sans tomber dans la vulgarité.

Autre écueil : l'engouement pour les Florentins du XVe siècle et pour les italianisants modernes suscite d'innombrables réminiscences. Cela est fatal, et se comprend fort bien chez des artistes encore en formation. Mais il ne faudrait pas que l'élève qui a presque entièrement reproduit une figure de Michel-Ange, de Botticelli, de Léonard de Vinci ou de Gustave Moreau

s'illusionnât au point de croire que l'esprit de ces maîtres est descendu en lui.

Chez beaucoup, le désir d'obtenir une grande intensité dans l'expression va jusqu'à l'outrance, jusqu'à la charge, jusqu'à la grimace. Ainsi, dans quelques compositions de M. Delville et, peut-on dire, dans toutes celles de M. Fabry. M. Fabry ne recule pas devant les pires déformations. A force de chercher le caractère, il rencontre fréquemment la hideur. Ainsi il a la manie singulière de casser le nez à ses personnages et se croit autorisé à donner au roi Assuérus un visage aussi creux qu'une pirogue. Sa tapisserie *L'Aurore*, qui veut être italienne, est une chose sauvage. Sa barbare *Vierge aux fleurs rouges* fait penser autant aux sidonies des bonnetiers qu'aux têtes de la décadence gréco-égyptienne. Mais à côté de ces exagérations, de ces laideurs caricaturales, M. Fabry a des trouvailles pathétiques de gestes et souvent une belle couleur grave. Comme M. Delville, il n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il consent à n'être pas trop explicite, à s'arrêter à la nuance juste, à savoir murmurer et suggérer ce qui ne doit pas être crié.

Crier très fort n'est pas toujours le moyen d'être entendu. Bien souvent, d'autre part, les peintres symbolistes de *Pour l'Art* ne sont pas maîtres de leur pensée et, voulant être profonds, n'arrivent qu'à balbutier des choses vagues et incertaines. Ce qu'on peut saisir n'est pas d'une très grande variété. Il y a certainement en ce moment un parti pris de ne peindre que des figures effroyablement convulsées ou mornes. La volonté en est radicalement absente. L'expression la plus commune est la désolation ou la stupeur. Est-ce toujours la sincérité de l'artiste, n'est-ce pas quelquefois la mode qui fait la loi?

Passer en revue toutes ces œuvres, nous ne le pouvons et nous sommes forcés de nous en tenir à des indications générales. Mentionnons seulement les peintures ou les dessins qui sont, à notre gré, les plus dignes d'attention. Nous choisirons l'*Orphée*, l'*Elégia*, *Au loin* et *Maternitas*, de M. Delville, le *Saint Jean* de M. Ottevaere, la *Vierge anxieuse* de M. Fabry, les *Centaures* fougueux de M. Jacque. Quant aux invités de cette catégorie, bornons-nous à citer M. Edme Couty pour ses délicates imageries archaïques, agréables nonobstant leur maniérisme et leur préciosité.

Si nous retournons maintenant aux œuvres d'art appliqué, nous rencontrons une caressante tapisserie couleur de ciel, de lys et de lune, de M. Omer Coppens, avec lequel nous pénétrons dans le groupe des peintres qui se proposent de représenter la nature pour elle-même, dans ses apparences. M. Coppens est un luministe, parfois très doux, parfois d'une violence exaspérée. A ses rutilants intérieurs, à ses truculentes natures mortes habituelles, M. Alfred Verhaeren, le plus beau peintre du groupe, ajoute des marines aux tons très corsés, plus solides qu'on ne le désirerait.

L'exposition abondante et variée de M. Hannotiau dénote un très sérieux effort. Elle comprenait des dessins nets et sûrs, *Une Ferme en Flandre*, puis un carton pour une fresque et l'esquisse d'une autre fresque,

consacrées à l'*Ordre de la Toison d'or*, d'une composition bien ordonnée, d'une grande richesse ornementale, et un dessin impressionnant, une procession du *Saint Sang à Bruges*. Malheureusement les types manquent un peu de noblesse. Quant à l'effet de couleur qu'obtiendrait M. Hannotiau s'il lui était donné d'exécuter ses fresques, on en doit augurer très favorablement d'après son alléchante nature morte *Les Apprêts*, qui est dans la tradition de Henri De Braekeleer comme les fresques elles-mêmes sont dans la tradition de Leys.

M. Léon Dardenne alignait toute une série d'œuvres et d'œuvrettes très variées. D'abord des paysages frais, vifs et gais, et une vue panoramique de la vieille ville pittoresque de Rothenbourg, également rappelée par une fine et précieuse esquisse. A notre avis, les illustrations pour Georges Eekhoud n'ont pas tout à fait l'âpreté et l'intensité qu'il y faudrait. Mais il nous plaît de louer sans réserve le dessin teinté pour une affiche d'*Yvette Guilbert*, plein de caractère et d'une exécution très réussie, et une spirituelle pierroterie lithographiée en deux tons.

Autre illustrateur, M. Lynen, qui exposait une fort belle *Kermesse* triste, en deux panneaux, avec des types populaires brabançons observés et croqués sur le vif.

Terminons par trois invités : le sculpteur Vallgren, dont on vit une série de statuettes influencées par Rodin, très vivantes, d'une expression profonde, naïve ou douloureuse; M. Georges d'Espagnat, un peintre vigoureux, même brutal, à la Van Gogh, et M. Antonio Gandara, qui est tout le contraire. Si l'on ne connaissait Whistler, le maître des gris et des noirs, qui, bien entendu, dépasse de très loin M. Gandara comme coloriste, et Carrière, le peintre des apparitions lointaines, fondues et noyées dans un mystérieux brouillard, on pourrait dire qu'il n'y a rien de plus léger, de plus estompé que les deux pastels *Le Thé* et le *Portrait d'une jeune femme* de cet artiste plein de raffinement et de distinction. Tous les deux sont d'un charme exquis, d'une exécution merveilleuse, — qu'on se rappelle le rendu du service à thé, vraiment extraordinaire, — comme les quatre dessins, quatre gracieuses figures de femmes qui les accompagnaient. C'était doux à l'œil comme du satin ou du velours.

*
* *

Il ne nous reste que très peu de place pour enregistrer l'acquisition, par le Musée de Bruxelles, d'un portrait de famille de l'époque rubénienne de Van Dyck, et l'inauguration des peintures décoratives de M. le comte de Lalaing dans l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville.

On a trouvé exagéré le prix d'achat du Van Dyck, — 200,000 francs. La compétence nous manque pour nous prononcer là-dessus. Ce qui nous paraît peu discutable, c'est que le tableau, pour être inférieur aux grands Van Dyck de l'époque italienne ou de l'époque anglaise, n'en mériterait pas moins une bonne place dans n'importe quel musée, et que dans le nôtre, Van Dyck n'était jusqu'aujourd'hui représenté, à part le *Silène ivre*, que par des œuvres secondaires.

Les peintures de M. de Lalaing, consacrées à la glorification du pouvoir communal, sont des tableaux de chevalet agrandis, appliqués sur des parois courbes ou planes, sans souci de leur rôle architectural. M. de Lalaing, avec une audace corrégienne, a multiplié les perspectives et les raccourcis. On reconnaît dans son œuvre un artiste très savant, un modeleur impeccable, un sculpteur épris de formes grandes, strictes et nobles. Le peintre en est malheureusement absent. Aucune vivacité, aucune clarté; le tout est en teintes froides, en bleu-gris, en noir-brun; on dirait que c'est peint à Lyon ou à Genève, avec de l'encre et de la fumée. L'aspect général n'est pas précisément agréable; à la réflexion, on reconnaît la loyauté, la conscience de l'artiste, son adresse à vaincre les difficultés, et même, dans le sujet principal, quelque imagination.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE MUSICALE

On l'a peut-être traitée bien légèrement, cette séance d'exégèse wagnérienne organisée, le mois passé, en l'hôtel Ravenstein, par le groupe d'études ésotériques *Kumris*. On s'est borné à rire; les journaux ont daigné consacrer quelques lignes gouailleuses, et c'est tout. Ne devrait-on accorder à cette tentative un peu plus que ce jugement superficiel? Combien, en effet, la constitution de ce groupe d'études ésotériques résume nettement cette recherche inquiète de l'au-delà, cette irrésistible tendance vers le mysticisme qui caractérise l'art moderne!

La séance offrait d'ailleurs un intérêt très réel. M. du Chastaing, qui avait assumé la lourde tâche du commentateur, a rempli ses fonctions avec une virtuosité oratoire vraiment exceptionnelle. Ses commentaires, improvisés sans l'aide de la moindre notule, ont donné de la philosophie de l'œuvre wagnérien un exposé synthétique d'une largeur de vue, d'une élévation de pensée et d'une force de conception remarquables. Sept fragments des drames wagnériens, bien interprétés au piano à quatre mains par M. et Mlle Grossmann, servaient de thèmes à ses commentaires. M. du Chastaing parlait avec une foi et une conviction à laquelle il eût été difficile de ne pas rendre hommage. Mais l'attitude sceptique et railleuse d'un auditoire venu pour se moquer contrastait péniblement avec l'enthousiasme du conférencier. Celui-ci, d'ailleurs, eût dû s'y attendre, vu les côtés volontairement excentriques affectés par le groupe. C'est précisément parce que je prends celui-ci au sérieux, que je ne vois pas la nécessité de cet appareil ridicule. Je ne comprends pas cette énorme quantité d'invitations répandues sur Bruxelles (la cinquième partie eut suffi); je ne m'explique

pas les formules bizarres, presque cabalistiques de ces pancartes; je suis ahuri par ces fumerons de papier d'Arménie, ces devises, ces rites, et ce sombre étendard, sorte de suspect pavillon noir, brandi par le conférencier au milieu des sourires, de manière à gâter l'impression que sa péroraison venait de produire. Si les membres de *Kumris* font véritablement œuvre sérieuse, la gravité des questions qu'ils agitent devrait suffire à les éloigner de tout dehors suspect et tapageur. S'ils étaient moins *mages*, ils n'en paraîtraient que plus convaincus; leurs séances réuniraient une élite de disciples, très peu nombreux, mais plus digne qu'une grande foule de pénétrer dans le sanctuaire d'un temple de Vérité. Il ne saurait y avoir beaucoup d'élus lorsqu'il y a tant d'appelés.

— Nous l'avons eue, enfin, *l'Attaque du moulin* de MM. Bruneau-Galet-Zola. J'avouerai sincèrement avoir été déçu, ainsi que bien d'autres. Le talent de M Bruneau semble faiblir, à l'heure où on devrait le trouver mûri et fortifié. Ce qui frappe tout d'abord dans l'ensemble de l'œuvre, c'est l'absence de personnalité, le peu de netteté dans la physionomie musicale des personnages. Puis, après un examen plus attentif, on s'aperçoit facilement que l'œuvre est presque entièrement dépourvue de véritable inspiration, c'est-à-dire que la *substance* y fait défaut. L'auditeur est trompé par les dehors brillants de l'œuvre, mais il ne faut pas oublier que la couleur pittoresque est un effet à bon marché qui ne nécessite aucune inspiration, que la distinction des harmonies et des sonorités, le charme de l'orchestration sont des qualités propres à tous les jeunes de l'école française, et que l'*allure* d'une œuvre, bien que révélant un poète et un penseur, ne suffit pas à en faire une parfaite œuvre d'art. Les quelques thèmes conducteurs employés par M. Bruneau sont peu intéressants et ne sont nulle part développés. Le prélude, quoique d'une jolie couleur, rappelle les tristes délayages de Massenet. Le grand air de Dominique au deuxième acte (suivi de près par un duo fort banal) est l'un des meilleurs fragments de la partition, encore que trop gounodique. L'œuvre, en somme, a paru fort en-dessous du *Rêve*, bien plus attachant, plus convaincu, plus passionné et surtout plus inspiré. La tendance esthétique de *l'Attaque du moulin*, où le compositeur a abandonné certaines crudités harmoniques d'une recherche cruelle et puérile, devrait plaire mieux aux affreux réactionnaires de *la Jeune Belgique*, — dont je suis. Mais *le Rêve*, débarrassé de cet attirail harmonique forcené, n'en perdrait rien de son haut mérite d'œuvre d'art, au contraire; tandis que rien ne saurait voiler la pauvreté d'invention de *l'Attaque du moulin*.

Non content d'être revenu de ses intransigeances, M. Bruneau a donné dans l'excès contraire; il y a des ensembles bien convenus, un chœur d'orphéon au troisième acte et un premier acte qui ressemble fort à un opéra comique de jadis. La fameuse « malédiction de la guerre » chantée par Marcelline a certainement très grande allure, mais c'est tout.

Il faut convenir d'ailleurs que M. Bruneau a été fort mal servi par son librettiste; la jolie nouvelle de Zola a donné prétexte à une lourde machine en quatre actes, pleine de violences, de brutalités et d'invraisemblances.

Pourquoi modifier le dénouement? Pourquoi appuyer avec tant de

cruauté sur le sort de cette sentinelle, à peine entrevue dans la nouvelle et qui, ici, raconte longuement sa biographie à Marcelline, laquelle semblerait avoir autre chose à faire que de venir l'interviewer? Pourquoi, dans le même acte, ce chœur de jeunes filles, venant gaîment ramasser des gerbes de blé, pendant que l'ennemi occupe le village? Pourquoi..., mais on n'en finirait pas.

Les décors sont fort bien, la mise en scène est ce qu'elle est habituellement au Théâtre de la Monnaie, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas. La première scène du deuxième acte, dont la nouvelle de Zola fait une peinture si saisissante (aisément réalisable d'ailleurs), est, au théâtre, insignifiante. Celle qui clôt la pièce, l'arrivée des Français s'irruant au milieu de la scène, puis s'arrêtant comme pétrifiés, pour se retourner ensuite tranquillement vers les spectateurs et crier : « Victoire ! » est ridicule.

Interprétation excellente avec l'admirable Seguin, Mme de Nuovina (plutôt bonne bourgeoise que fille de meunier), M. Leprestre, qui doit se garder du défaut de mignardise, et Mlle Armand, dont le beau talent n'est malheureusement plus servi par son organe de l'an passé, alors remarquable, bien que laissant deviner déjà par quelques « mauvaises notes » ce qui se produit aujourd'hui.

Le public bruxellois a fait le meilleur accueil à l'œuvre de M. Bruneau ; je souhaite de tout cœur à celui-ci que le succès se maintienne, mais je cherche vainement dans *l'Attaque du moulin* des éléments de cette vitalité.

—Au deuxième concert Schott nous avons réentendu Sarasate, qui ne s'était plus produit à Bruxelles depuis de longues années. Le public entassé dans la salle de la Grande-Harmonie, a fait au célèbre artiste d'enthousiastes ovations. Celui-ci, cependant, malgré son extraordinaire technique, son jeu très classique et sa remarquable pureté de style, a paru singulièrement froid, surtout pour un méridional. Sarasate ne nous a d'ailleurs fait entendre aucune œuvre de grand style ; la *Suite* n° 2 de Goldmark ne peut être considérée comme telle ; *la Fée d'amour* de Raff est une œuvre d'acrobatisme violoniste, les *Danses slaves* de Dvorak et la *Sérénade andalouse* de Sarasate rentrent dans le domaine de la fantaisie. A côté de Sarasate, Mme Berthe Marx a également remporté un franc succès, pleinement mérité. Technique, force et délicatesse, sentiment chaleureux et souplesse d'interprétation, elle possède toutes les qualités d'une véritable virtuose.

— Le deuxième concert du Conservatoire a été consacré à Beethoven. L'orchestre de M. Gevaert nous a donné une belle exécution des symphonies 3 (1) et 7. La première a particulièrement bien marché, bien que l'andante ait paru un peu lent.

Comme intermède, le chœur des prisonniers de *Fidelio*, rendu avec cette rudesse et cette carrure mécanique propres à tous nos chœurs d'hommes,

---

(1) A remarquer, dans cette symphonie, la similitude singulière de la première figure du *presto* avec celle correspondante du *presto* de la première symphonie de Borodine.

sans en excepter ceux du Conservatoire, — et le terrible air du même *Fidelio*, chanté par Mlle Marin ; jolie voix, talent robuste et d'avenir, mais l'interprétation conserve quelque chose de scolastique et de compassé qui devrait disparaître.

— Le prochain concert du Conservatoire sera consacré à Gounod. A la Monnaie, on répète *Tristan et Yseult*, du nommé Wagner ; M. Cossira fera Tristan ; il paraît que l'on va monter l'œuvre en un rien de temps. Ce sera absolument colossal ! Pour corriger la morosité toute particulière de cet « opéra », on projette d'intercaler au milieu du premier acte quelques fragments de *Farfalla*, dansés sur le pont du navire de Tristan, — comme cela se pratique dans *Surcouf*.

***

— A. Thomas a visité Liége, récemment, à propos de l'anniversaire de je ne sais lequel de ses ouvrages. Il lui a été fait un accueil enthousiaste. Les artistes liégeois eussent pu se souvenir, cependant, que lorsqu'en 1890 leur compatriote César Franck, professeur au Conservatoire de Paris, vint à mourir, le pauvre grand homme s'en alla au cimetière, pauvre et isolé comme il avait vécu, sans que la moindre députation du Conservatoire suivît son cercueil ; en première ligne, le directeur, M. A. Thomas, honora de son absence la triste cérémonie.

Aussi, qu'avait-il besoin d'avoir du génie, celui-là ?

ERNEST CLOSSON

MEMENTO

Erratum :

Notre collaborateur M. Georges Marlow, qui n'avait pas eu le loisir de corriger les épreuves de ses *Fragments*, nous prie de rectifier le neuvième vers, où il faut lire : « *Assoupissait* jusqu'aux beaux oiseaux de lumière » et non « *Assoupir* fait... ». Le trente-troisième vers doit se lire ainsi ; « Jardins, *qu'aurez-vous* fait des songes de mon cœur » et non « Jardins, *qu'avez-vous* fait... ».

Le Macaque flamboyant :

On lit dans *le Peuple*, sous prétexte de critique d'art, les choses suivantes :

Divers cercles d'art ont déserté la lutte, successivement, laissant à chacun de leurs membres la liberté de combattre et de suivre tel sentier de l'âme.

Ce fut d'abord *l'Essor* puis le *Voorwaerts* et les *XX* et seul, restait alors au champ de bataille un vaillant jeune cercle qui se forma l'an dernier et qui avait embrigadé ses recrues au cri de lutte profonde : *Pour l'Art !*

Le salon d'aujourd'hui est le deuxième de cette pléiade et il peut être considéré comme étant le complément, ou plutôt comme la superfétation du premier.

Le salon annuel du Cercle *Pour l'Art* réunit les dernières tentatives, les hardiesses les plus audacieuses, les élucubrations les plus originales, l'effort évolutif tendant à la suprême expression de cet art, que nous, les jeunes, nous sentons irrémédiablement nouvel et pur.

Ce ne sera peut-être pas à ce salon que l'on trouvera l'expression suprême, mais l'effort est constant et la lutte est étroite et nul doute qu'elle produise une action saine dans l'avenir où l'Idée apparaîtra seule, avec un peu d'amour et de sang.

. . . . . .

D'un salon tel que l'exposition *Pour l'Art*, les personnalités se dégagent peu ; il y a un point de vue d'ensemble qui résume et qui synthétise.

Il faut envisager l'effort, la lutte, la tentative nouvelle dans le domaine acquis et de là, il faut essayer de conclure. *Pour l'Art* est une phalange de lutte. Chacune de ses expositions sera un combat pour lequel tous apporteront une arme derrière.

Et à l'heure finale où tomberont les médiocres et les inutiles, quelques artistes resteront, seuls à se partager la gloire pacifiée, comme les étoiles d'un ciel d'azur, après les orages infernaux.

On lit ensuite dans *la Revue rouge* un poème qui peut être considéré comme la superfétation de cette critique, et qui tend à la suprême expression d'un art, nouvel et pur irrémédiablement, où l'Idée est seule, avec un peu d'amour, un peu de sang et énormément de charabia.

Voici quelques extraits de ce poème, qui restera seul à se partager la gloire pacifiée, comme les étoiles d'un ciel d'azur, après les orages infernaux qu'une plume ignorante provoque dans un encrier naïf :

Tu ne sais pas pourquoi
mon cœur d'enfant se meurt
dedans ma voix ?

Tu ne sais pas pourquoi
je suis pâle et défait
comme un descendu de la croix !

Tu ne sais pas pourquoi ?

C'est que, vois-tu, mon frère,
toujours j'ai pleuré pour sourire
et que je veux mourir
très loin de la terre !

J'avais un peu d'amour au cœur,
un peu d'amour et de joie,
mais un méchant ensorceleur
m'en a ravi, autrefois !

Le méchant ensorceleur l'en a ravi ! C'est très simple. Et ceux qui ne sont pas ravis l'iront dire à Charenton !

La même *Revue rouge* publie un *Noël* dont voici le commencement :

« Il avait de la foi.

« Il élevait ses pensées vers Dieu. Inspiré par les paroles sublimes de l'Evangile, nostalgiaque, il attendait l'éternelle vie, l'existence future emplie de suprême félicité. »

L'auteur de ce *Noël* est timide. Nous lui proposons d'écrire :

« ... Nostalgiaque, il attendait l'éternellistique vie, l'existence futuresque, emplie de suprêmable félicité. »

A ce prix-là, à ce prix-là seul, il sera *individuel !*

On lit dans une publication socialiste, à propos de la section d'art de la *Maison du Peuple*, les affirmations que voici :

« L'œuvre de la section d'art est absolument désintéressée, absolument sincère, et il est puéril de voir certains esprits, partisans de l'extension artistique aux classes populaires, s'arrêter au seuil, retenus par je ne sais quel scrupule.

« Il faudrait un peu plus de franchise et un peu plus d'audace — un peu plus d'indépendance. »

Qui sait ! Les esprits dont il est question ont peut-être médité l'apostrophe de M. Jean Volders, dans *le Peuple*, à un poète français de Belgique :

« UN DE CES GAILLARDS DONT IL N'Y A PLUS GRAND'CHOSE DE BON A TIRER ! »

De là les scrupules, compagnon, de là les scrupules !

La *Revue internationale* du 15 janvier inaugure ses collaborations belges. M. Léon Hennebicq ouvre la marche avec un conte en prose, intitulé *La Vengeance d'Eros*. Nous avons remarqué une mystérieuse correspondance de Bruxelles, signée I. G. La livraison du 1er février contient un poème d'Emile Verhaeren. La direction de la revue, dans un article fort aimable pour les écrivains belges, annonce la collaboration prochaine de MM. Iwan Gilkin, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Arnold Goffin, Albert Giraud, etc., etc.

On lit dans *le Journal :*

Mme de Rute, la directrice de la *Nouvelle Revue internationale*, vient de donner à Bruxelles un banquet littéraire auquel assistaient un grand nombre de notabilités belges : Camille Lemonnier, Maeterlinck, Gilkin, Verhaeren, Edmond Picard, Giraud, Sigogne, Vurgey, Van der Velde, Mme de Tallenay, etc.

Plusieurs discours ont été prononcés ; celui de Mme de Rute a été particulièrement applaudi.

L'abondance des matières nous force à remettre au mois prochain la critique de notre collaborateur Arnold Goffin ainsi que le compte rendu des conférences de MM. Iwan Gilkin et Hector Chainaye. Notre livraison de mars contiendra une nouvelle de M. Louis Delattre, des vers de MM. Valère Gille, Lucien de Busscher, Edmond Rassenfosse, Georges Marlow, Cartuyvels, etc., etc.

Les écrivains wallons de *Floréal* ayant émigré à Gand, *le Réveil* a fait peau neuve. La livraison de janvier, compacte, variée et intéressante, est ornée d'un titre de M. Arthur Souchor, représentant une vilaine tête de femme entourée d'arbres et de végétations dont M. Minne a eu le premier secret, et d'une composition hors texte, fort absconse, de M. Charles Doudelet. Le dernier personnage à gauche, tout en haut, est remarquable par une particularité physique qui nécessiterait une double feuille de vigne. — Tout, dans cette livraison, est à lire, et spécialement les poèmes de MM. Verhaeren, Elskamp, Alériel, de Busscher, Sérasquier. M. Albert Arnay critique M. René Ghil et M. Georges Lemmen publie une chronique d'art acerbe et mouvementée.

A citer dans *le Mercure* de février, un article du poète anglais Arthur Symons sur « la Littérature anglaise en 1893 ».

La Société nouvelle de janvier contient un extrait du roman de M. J.-K. Huysmans, *En Route*, et un conte paradoxal de M. Louis Mullem, et les derniers numéros de *la Revue Bleue*, une pénétrante étude sur Louis Veuillot signée Jules Lemaître, — oui, Monsieur !

Trois strophes de M. Claude Céhel :

La mélancolie
Où m'anémia
Ton ventre poli
M'induit à des choses
Et gardénias
Et la fleur éclose
Parmi ton enlac.

Si mélancoliques
Fument tous. Après,
Qu'oignit leurs musiques
Et parfums j'en berce
Le rêve ulcéré.
Le baiser s'y gerce.
Recours aux apprêts.

Que perle l'eau tiède
A ton sein craintif;
Désirs! l'ouate tiède,
Raccorne un pan rêche;
Vitres! brandes sèches,
Au définitif,
Issecit enfin l'if.

Un révérend père jésuite, A.-J. Delattre, ayant critiqué avec une véhémence ecclésiastique les essais bibliques de M. Edmond Picard, *l'Art moderne* riposte avec une véhémence laïque.

Voici le passage le plus caractéristique de cette riposte :

« Deux préoccupations principales émergent de l'œuvre de M. Delattre. D'abord de signaler que sa victime ne connaît ni l'hébreu ni l'arabe : elle n'a jamais fait difficulté d'en convenir. Il est, au surplus, fort difficile de savoir qui connaît l'hébreu et l'arabe. Les points de comparaison manquent ».

Un poète du *Cercle Fidelitas*, de Schaerbeek, a rimé pour les dames de cette localité un poème dont voici le trait final :

Si notre monde tremblotant
Devait sombrer dans les tourmentes,
Femmes, restez toujours vaillantes,
Malgré Ravachol et Vaillant.
La bombe n'est point meurtrière
Lorsqu'elle a passé sous vos pieds!

Ci des vers de M. Arthur Souchor :

Pouvoir encore y mordre, au délicieux pain,
Ce pain de chair, Jésus! ô bon pasteur d'enfants!
Toi nous menant au pré, tel un troupeau de faons,
Y paître la Sagesse... — Hélas! tu te défends
D'aimer encore et tu mâches l'amer pépin.

Après les avaleurs de sabre, les mangeurs de parapluie !

On lit dans *la Revue blanche*, sous la signature de M. Léon Blum, ces aveux caractéristiques :

« La prosodie depuis trois siècles a subi tant d'évolutions qu'on pouvait bien encore en risquer une. C'était d'ailleurs un retour à la tradition; ils essayaient d'accommodre aux métriques anciennes la rime, qui reste la plus précieuse conquête des métriques modernes. *On convient assez ordinairement que la tentation a échoué, et qu'il vaut mieux chercher autre chose.* Il restera d'ailleurs de ces malheureux essais, *la Chevauchée d'Yeldis*, d'admirables vers de M. de Régnier, bien que M. de Régnier, tout comme M. Hérold ou M. Louijs, puisse sembler supérieur dans l'alexandrin. Mais le vers libre demeure lié au souvenir de l'esthétique connue sous le nom de Symbolisme, et cela est fâcheux. »

On nous assure que la *Revue rouge* va fusionner avec *le Mouvement littéraire*, et que *le Mouvement littéraire* va se transformer en chaleur.

Que va devenir Bossuet?

LE VERS LIBRE [1]

La mélopée (le vers libre de la jeune école française) a-t-elle une valeur intrinsèque comme principe de versification?

La mélopée n'a pas encore eu la chance de voir ses règles clairement exposées. M. Kahn a dit : « Qu'est-ce qu'un vers? C'est un arrêt simultané de la pensée et de la forme de la pensée. » — Il est évident que cette définition ne vaut rien. Elle peut servir à définir la phrase tout aussi bien et même beaucoup mieux.

Interrogeons M. Vielé-Griffin, le meilleur théoricien du groupe. Il nous apprendra peu de choses. Les exposés qu'il a publiés dans les *Entretiens politiques et littéraires* peuvent se résumer en quelques points.

Les règles posées par M. Vielé-Griffin se divisent en deux catégories. Les règles de la première catégorie concernent la forme extérieure du pseudo vers libre, c'est-à-dire sa longueur, son commencement et sa fin. Les règles de la seconde catégorie concernent la facture intérieure du vers.

Première catégorie, forme extérieure du vers. — Selon M. Vielé-Griffin on va à la ligne, c'est-à-dire on termine un prétendu vers

(1) Fragment d'une conférence sur Théodore de Banville faite au « Cercle artistique et littéraire de Bruxelles ».

libre « à chaque complément de l'idée », dit-il. Cette façon de parler est absolument impropre. M. Vielé-Griffin ne parvient pas à dire ce qu'il veut dire, — c'est le cas de la plupart des vers-libristes.

M. Vielé-Griffin a voulu dire ceci : On va à la ligne après chaque subdivision de la phrase. Voici l'exemple qu'il donne lui même, en écrivant en vers libres une phrase en prose de Fléchier (pas moyen de mieux montrer que la prose et le pseudo vers libre c'est la même chose). Voici la phrase :

Mais rien n'était si formidable,
Que de voir toute l'Allemagne,
Ce grand et vaste corps
Composé de tant de peuples
Et de nations différentes,
Déployer tous ses étendards
Et marcher vers nos frontières
Pour nous accabler par la force,
Après nous avoir effrayés par la multitude.

Inutile d'ajouter que, si vous ouvrez un recueil de vers de soi-disant vers de M. Vielé-Griffin, vous constatez aussitôt qu'il viole cette première règle avec une majestueuse sérénité. Ainsi, il lui arrive fréquemment d'aller à la ligne là où la phrase n'est nullement subdivisée. Pourquoi? Vers libre et mystère.

Seconde catégorie de règles, concernant la facture intérieure du vers. — Ces règles se ramènent à deux points :

1° L'emploi de l'allitération;

2° L'emploi d'une sorte de rime pauvre, fréquemment réduite à l'assonnance. Il va sans dire que lorsque le poète polymorphe ne trouve pas même une assonnance, il s'en passe triomphalement. Il en est absolument de même de l'allitération, qui, dans les vers de ces messieurs, tantôt apparaît, tantôt disparaît, selon leur bon plaisir ou au petit bonheur de la trouvaille.

Voilà donc le système de prétendue versification que l'on veut opposer à la versification française, claire, précise, solide et souple, parfaitement capable d'ailleurs de répondre à tous les besoins modernes.

Ces petites lignes inégales, réglées par les suspensions de la phrase, plus ou moins assonnantes entre elles et établies sur une sorte de musique intérieure qui a pour base l'allitération, voilà ce que l'on oppose au vers de Ronsard, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Hugo, de Leconte de Lisle, de Baudelaire et de Verlaine.

Il faut autre chose pour réussir.

Le vers polymorphe, en tant que vers, n'existe pas. Ce n'est pas même

une forme hermaphrodite. Si l'on y veut voir de la prose, c'est de mauvaise prose. Si l'on y veut voir des vers, on cherche midi à quatorze heures : il n'y a pas de vers dans le vers polymorphe.

Quelques versificateurs se sont mis, un beau jour, à réinventer la prose; et ils l'ont réinventée fort mal, sans parvenir à se débarrasser des assonnances et des allitérations, arrière-faix de leur ancien métier. Vous remarquerez que les poètes polymorpheux écrivent en prose aussi mal qu'en vers. Je suis bien fâché d'en parler si brutalement, mais devant les cohortes de sottises et d'erreurs qui assaillent aujourd'hui le Parnasse français, il n'y a pas deux attitudes à prendre : Il faut combattre, il faut faire face à l'ennemi et frapper fort.

L'heure est venue de sonner le ralliement de tous ceux qui haïssent le désordre et l'anarchie intellectuelle. C'est la poésie française, depuis Ronsard jusqu'à Verlaine, que l'on tente de ruiner. Et ce qu'on veut lui substituer n'est ni viable ni même vivant. Ce n'est plus l'évolution dont Verlaine a été le dernier conducteur, c'est la révolution que l'on prêche. Et que l'on y songe bien : le désordre dans la forme de la pensée, c'est aussi le désordre dans la pensée même. Jamais on n'a osé imprimer tant de sottises, d'âneries, de niaiseries nauséabondes. Ma parole, — tenez, je me fâche, — c'est à vingt-cinq ans, à présent, que l'on est gaga!

Je me fâche ; j'ai tort. Si Théodore de Banville était encore en ce monde, il se bornerait sans doute à sourire; il regarderait les vers polymorphes, les vers libres et autres chinoiseries antirythmiques d'un œil plein d'ironie et de pitié, mais il ne se fâcherait pas. Son expérience lui avait appris que si les sottises se succèdent avec une effroyable abondance et une incroyable rapidité, aucune d'elles n'a la vie longue. Elles ressemblent à ces champignons bizarres, que le vulgaire appelle « vesse de loup », qui poussent en une nuit et dont l'énormité dépasse celle du plus gros potiron; mais ils se réduisent bientôt en poussière. Leur boursouflure rentre dans le néant.

Si je n'ai pas imité la douceur et la sérénité de Banville, c'est que je n'ai pu m'empêcher de songer au mal que font dans notre pays certaines mauvaises prédications et certains mauvais exemples.

Nous autres Belges, nous n'avons guère brillé dans les lettres françaises, en poésie surtout, parce que nous possédions mal les formes du langage et de la versification.

J'ai l'honneur d'appartenir au petit groupe d'hommes qui, tout jeunes, vers 1882, essayèrent de relever en Belgique le culte des lettres et de doter leur pays de quelques ouvrages en bons vers, ou, tout au moins, de montrer aux jeunes hommes des générations suivantes comment on apprend

son métier et comment on devient un bon ouvrier. Nous ne pouvions faire plus : c'est la Providence seule qui donne le génie.

Les jardins poétiques que nous avions ensemencés commençaient à porter quelques fleurs lorsqu'un vent pernicieux, venu de France, vint menacer nos naissantes cultures. Nous avions rétabli le culte de la forme; on nous prêchait la dissolution de la forme; nous avions combattu l'amorphisme académique : nous sommes envahis par l'amorphisme décadent.

Pour vaincre les difficultés de la forme exacte, il faut beaucoup travailler; la jeunesse est naturellement paresseuse. Pour penser avec précision, il faut beaucoup d'attention; le sentimentalisme vague est plus commode; ajoutons que le tempérament belge, plus apte à produire, en peinture, des coloristes que des dessinateurs; plus fertile, s'il s'agit de musique, en harmonistes qu'en mélodistes et en contrepointistes, est particulièrement peu productif lorsqu'il s'agit de pensées nettes et de formes précises.

La paresse des natures lymphatiques et des cerveaux rêveurs, enclins au mysticisme et aux imaginations vagues, a besoin, chez nous, d'être combattue avec énergie. Aussi est-ce avec un chagrin profond et une véritable colère que nous entendons prêcher à la jeunesse, en face de nous, des doctrines qui tendent à favoriser nos vices nationaux et à ruiner l'édifice poétique que nous avions commencé d'élever à la gloire de la patrie.

Mais, grâce à Dieu, mes amis et moi nous sommes jeunes encore et nous saurons combattre pour défendre la cause du bon sens contre la folie, du savoir contre l'ignorance, de l'art et de la beauté contre les difformités ridicules.

IWAN GILKIN

L'ENFANT A LA PANTHÈRE

I

A travers les hauts dahlias,
Hardi, svelte et fier il bondit,
Broyant les fleurs entre ses bras,
Semant les gerbes qu'il brandit,

Et de sa chevelure noire
Les sequins d'or et les coraux
Roulent sur sa gorge d'ivoire
Dans les feux brisés des joyaux.

Il glisse, s'élance et serpente
Plus câlin en son ondoiement
Que la panthère caressante
Qui le suit amoureusement.

Mais d'un bond plus souple et plus noble
Il a franchi la haie en fleurs
Et s'est jeté dans le vignoble
Les yeux perfides et vainqueurs.

Soudain, brusquement comme un dard,
Il s'arrête, tressaille et vibre
Et dans le feu de son regard
Danse son cœur farouche et libre;

Ainsi qu'une écharpe de soie
Ses reins enfantins et nerveux
Ondulent d'amour et de joie
A ses plaisirs capricieux.

Mais voici qu'autour d'une vigne
Il s'est enroulé mince et fort,
Riant d'une ivresse maligne,
Arrachant les pampres qu'il mord:

Et s'égayant de ce pillage,
Enflammé d'écume vermeille,
De ses dents blanches il saccage
Les grappes mûres de la treille.

II

O vipère de mon désir!
O bouche infidèle et farouche,
Baiser qu'en vain je veux saisir
Et qui poursuit et fuit ma bouche!

Triomphe de mon cœur altier,
J'ai d'un geste sûr et vengeur
Percé d'une flèche d'acier
L'espiègle et méchant maraudeur.

Dieu cruel! ses beaux yeux d'or
A jamais maintenant glacés
Tressaillent, palpitent encor
Pareils à des oiseaux blessés.

Ses lèvres, l'arc de ses caprices,
Ses lèvres d'amour qui, par jeu,
Pour mon tourment et mes délices
Me lançaient leurs baisers de feu,

Nul hardi vouloir désormais
Ne les tendra tout embrasées,
Ses lèvres fières que j'aimais
Mon fol orgueil les a brisées.

O crépuscule merveilleux
Où s'empourpre son agonie,
Sur son visage douloureux
Tombe une tristesse infinie!

III

Mais que dieu de flammes m'embrase
Et me transporte et m'éblouit?
O ciel d'éclairs! en mon extase
Mon cœur en feu s'épanouit.

Un esprit divin me pénètre:
J'aperçois un enfant nouveau,
Je me reconnais en son être,
C'est lui qui devient mon bourreau.

Qu'ai-je fait? O mon martyr, vois!
C'est toi, cruel, qui me tortures,
Ma voix sanglote par ta voix,
Mon sang coule de tes blessures;

Mon cœur tordu comme une torche
A brûlé mon orgueil méchant,
Et maintenant mon front s'écorche
A tes pieds lavés de mon sang.

Ma poitrine est le tabernacle
Où trône un démon radieux;
Qu'il accomplisse le miracle,
Que mes yeux dévorent les cieux!

Car dans l'audace de mes fièvres,
Damné, par moi-même puni,
Je veux assouvir sur tes lèvres
Ma soif atroce d'infini.

IV

A moi la suprême vendange!
Tes chairs seront les chasselas
Car ton sang divin je le change
En vins de rose et de lilas.

Ebloui d'éclairs comme un dieu,
J'ai, sous mes altières morsures,
Fait jaillir des liqueurs de feu
Des fruits meurtris de tes blessures.

Enfer! Une ivresse plus haute
Pour tous mes désirs attisés
Embrase mon cœur qui sursaute
Sous les fers rouges des baisers,

Que tes larmes, que ta salive
Soient l'huile sacrée et bénie
Sur ce brasier où se ravive
Ta miraculeuse agonie!

A mes tempes tresse la ronce,
Broie en tes mains mes mains captives,
Déchire ma poitrine, enfonce
Tes ongles fous dans mes chairs vives;

Puis désespère mes prières,
Puis console de tes paroles;
Mords l'amour sur mes lèvres fières,
Mords la mort sur mes lèvres folles.

Vois! mon sang jaillit à son tour
Et se mêle à ton sang divin :
Nous sommes le thyrse d'amour
De notre triomphal destin.

Vertige d'astres et de flammes,
Chants célestes de royauté!
Les cieux d'or s'abîment : nos âmes
S'unissent pour l'éternité.

VALÈRE GILLE

EX-VOTO DE PIERRE BLEUE

A Mlle LOUISE ALLARD

Quand j'eus neuf ans, me raconta mon ami Louis-Jean, le soir de la Saint-Nicolas que nous mangions des *spikelaus* de Bruxelles et des couques de Dinant et humions une crême de cassis, chef-d'œuvre d'une vieille tante qui, concentrant l'expérience de plusieurs générations gourmandes, arrêta au juste la proportion de ses ingrédients, groseilles, vanille, sucre, cannelle et rendit décisif son triomphe par l'audacieuse adjonction du clou de girofle; quand j'eus neuf ans, on m'envoya aux leçons de catéchisme qui se donnaient, tous les matins, à la paroisse Saint-Vaast.

Cette année-là me fut agréable entre les autres de mon enfance. Que mes nouvelles connaissances théologiques eussent fait, en moi, tellement fleurir la beauté surnaturelle de la grâce, non; mais je voyais mon tour arriver de porter, au prochain printemps, un pantalon comme un homme, une veste à pointe en queue de hanneton, un brassard de satin frangé d'or, et aussi de recevoir les cadeaux des communiants.

Tu sais bien qu'on apprend le catéchisme le soir, après l'école, quand la lampe allumée est sur la table. La grande sœur pose le livret scellé du chapeau et du trémail cardinalices sur son devantier, et en pelotonnant l'écheveau de laine écarté sur tes mains, elle te questionne. La laine bruit dans les doigts agiles, et l'enfant récite les grands mots : « Les justes sont resplendissants, subtils et impassibles... » La grand'mère approuve de la

tête. « Ainsi soit-il, s'il plaît à Dieu, dit-elle. Il va pleuvoir, ma prise est trop moite. »

Tu sais aussi que le catéchisé qui a besoin de tout son temps, ne fait plus les « commissions » du ménage, comme de quérir, à la boulangerie, « le pain rassis, cuit sur le carreau » et de redemander, pour la centième fois, au cordonnier, ces bottines que le paresseux n'achève jamais : « Faut les rendre ainsi, mammère l'a dit... Elle n'a plus rien à mettre aux pieds, qu'elle a encore dit. » Non, le gamin apprend sa leçon; il devient si sage! Les mots pieux qu'il répète, à la longue lénifient son âme et la parfument d'une étrange religiosité. Souviens-toi du minuscule autel dressé, au mois de mai, en un coin secret de la maison; souviens-toi du « mois de Marie » fleuri, sur la nappe de cuisine : les bougies colerettées de bobèches entaillées dans les guirlandes multicolores de la dernière ducasse, le brin de buis et l'eau bénite en la chope à bière, les vases de verre argenté garnis des roses fripées des vieux chapeaux de femme...

***

Avec moi, venait au catéchisme Mélie. Ah! Mélie! C'était une fillette de mon âge. Ses cheveux blond-jaune coupés à la garçon se hérissaient sous un peigne rond, et sa bouche était le plus souvent barbouillée de jus de réglisse. Elle portait un tablier de cotonnade d'un bleu lavé et clair, de la couleur de ses yeux, et dont les manches, en serrant ses poignets, rougissaient ses menottes potelées. Son souvenir m'est joli encore comme la vue d'un jardinet de village sous la rosée du matin. Quand M. le curé l'admonestait pour quelque gaminerie : d'avoir fait claquer trop clair ses sabots en prenant sa place à l'église ou laissé roulotter ses billes sur les dalles, Mélie levait sur lui les pervenches de ses yeux, et souriait, et tirait sa lèvre avec ses doigts, sans mot dire.

— Quelle enfant! répétait souvent M. le curé. Mélie, vous êtes un garçon manqué!

Ma camarade savait glisser sur les « sclides » de neige durcie, plus agilement qu'aucun de ces garçons de riches, pâles et geignards. Je lui avais appris à se lancer aussi à la croupade, et à filer ainsi très loin, d'un coup de talon, sur la glace frayée. Et dans l'appentis du charron où nous nous balancions sur les planches, cria-t-elle aucune fois : « J'ai peur! » ou « C'est trop haut! »... Aux maraudes, je t'assure qu'elle faisait le guet mieux qu'un gamin à la trouée de la haie, et qu'ensemble nous ne fûmes jamais pris.

Mais M. le curé qui catéchisait les fillettes n'appréciait rien de cela; et

Mélie, à la leçon, vaguait sans cesse dans les dernières places avec les plus stupides. Ma vanité d'enfant en souffrait quelquefois pour elle.

***

Il arrivait que des matins, las d'attendre le maître devant la porte close de l'église, les garçons, en troupe, l'allaient chercher chez lui. Nous, c'était le vicaire qui nous instruisait. Dans la venelle aboutissant à l'église et formée, tout d'un côté, des murs clôturant les jardins de la rue contiguë, sa maison n'était pas loin. Elle était si basse qu'on voyait, par-dessus son toit, les ormes, d'ailleurs énormes, du rempart voisin. Je frappais l'huis de mon sabot et criais par le judas :

— Monsieur le vicaire, Monsieur le vicaire, il est temps pour le catéchisme... chîme... chîme!...

Le vicaire arrivait tout de suite en essuyant le café de sa bouche, et nous souriant et nous disant :

— Bonjour! Bonjour mes petits pierrots!

Malgré sa soutane et qu'il n'eût pas de barbe, il ressemblait à nos grands frères et nous l'aimions beaucoup. Nous l'entourions en marchant jusqu'à l'église, et Mélie, qui s'était jointe à la bande des garçons, portait la clef massive. La serrure grinçait, les battants résonnaient, et nous entrions, ces matins-là, sous le portail de pierres grises effritées, comme des oiseaux des jardins d'à côté.

Au contraire de ces leçons, comme étaient pénibles celles où nous inspectait le vieux curé maussade; et que cet office où nous devions assister, silencieux et immobiles, les filles à gauche, les garçons à droite du chœur, était long. De ma chaise, je regardais la demoiselle ridée et jaune qui porte une capeline et a le nez si long; elle lit, sans une seconde de cesse, en un livre qui déborde de signets et de carrés de papiers d'indulgences. Le sacristain, de ses yeux, nous cloue à notre place; à peine osons-nous étirer notre jambe quand elle est engourdie; mais je remarque bien que lui se baisse de minute en minute sous son lutrin et bourre son nez de tabac.

Que le temps dure! Je suis, des regards, la roupie descendant sur la lèvre du *Blanc*, mon voisin; elle ne tombe jamais, si près qu'elle paraisse de le faire, parce qu'il la rattrape au dernier moment, en reniflant. Le Saint-Nicolas, sur sa console, étend vers moi ses deux doigts qui bénissent; il est coiffé d'une chape, qui ressemble, me dis-je, aux serviettes pliées et dressées sur les assiettes. Sa crosse a été cassée; je vois la plaque de fer suturant les deux bouts. A ses pieds, dans un baquet, des enfants accroupis tendent les mains vers lui. Les trouvant glanant aux champs, un méchant boucher les

avait tués, en menus morceaux coupés et mis au saloir. Saint Nicolas passa par là, et mit ses doigts sur le bord du cuveau; les petits garçons sortirent tout vivants et coururent à leur maison; et le boucher, confondu, se repentit.

La messe continue. Mélie près de la colonne est bien tranquille; accoudée au dossier de sa chaise, elle est occupée à crachoter en visant le sabot de la fillette qui la précède.

***

Le grand concours était proche qui devait nous assigner notre place dans la file pour aller recevoir l'hostie. Mélie, avec des sauts de joie, m'avait raconté que si elle parvenait à franchir le dernier banc au catéchisme, sa tante Marie-Flipotte lui donnerait, pour la cérémonie, un chapeau garni de plumes frisées comme en ont les dames. Et ces plumes frisées la transportaient :

— Je saurai le catéchisme entier, je passerai la première, je dirai l'Acte de foi, et j'aurai le chapeau avec des plumes frisées de toutes les couleurs!

Le dimanche vint donc, où, après les vêpres, le curé questionna les fillettes. Celle qui répondait mieux, il la faisait passer devant l'autre.

— Ah! disais-je, m'adressant à la statue qui dominait ma place, bon patron qui fis ressusciter les enfants tués et mis au sel par le méchant boucher, saint Nicolas, fais que Mélie regagne des places assez pour que sa tante Marie-Flipotte lui donne le chapeau à plumes frisées! Bon saint Nicolas, c'est pour Mélie, là, au dernier banc et presque la dernière, que je te prie. Elle est si gentille; elle jette des pierres comme un garçon, et ne rapporte jamais aux maîtres. Cher saint Nicolas, c'est elle la plus jolie et la plus délurée, fais la passer au moins à l'autre banc! Elle a la peau si rose et sentant si bon le lait, saint Nicolas!...

M. le curé arriva à Mélie. Je la voyais tremblante; elle tirait nerveusement sa lèvre de ses doigts. Il demanda, lisant sur le catéchisme :

— Comment vous préparerez-vous à la mort?

— Je me hâterai, commença la petite fille, de... de...

Mais c'était fini, les mots ne venaient plus Les plumes frisées multicolores, j'en suis sûr, éclatèrent alors devant les yeux de Mélie, car les larmes montèrent, emplirent ses paupières et se mirent à goutter sur le tablier de mon amie qui ne sut plus dire un mot de la réponse. Ah! comment aussi pouvoir se rappeler tout à coup ce qu'il faudra faire quand on sera pour mourir?... M. le curé passa aux suivantes; elles dirent comment on se prépare correctement à la mort, et Mélie de place en place, ah! ma pauvre Mélie! de place en place, arriva la dernière. Que j'étais triste!

La leçon finie, je courus à ma compagne. Elle ne voulait pas se consoler. Elle répétait à toutes mes paroles :

— Oui, mais je n'aurai pas, de ma tante Marie-Flipotte, le chapeau à plumes frisées...

Et quoi que je disse, en vérité j'en étais aussi chagrin qu'elle.

***

Tu le vois, saint Nicolas, acheva Louis-Jean, cette fois-là tu oublias deux enfants pourtant bien sages, à leur manière. Tu n'eus cure de Mélie qui aimait à courir dans les champs autant que les petits glaneurs que tu sauvas, mais ne savait comment il faut s'y prendre pour mourir ; et tu n'écoutas pas ma prière. Je m'aventure à t'en faire la remontrance.

Cependant, grand saint, je te prie de recevoir l'hommage que je t'offre ici de ce souvenir. Il est vrai que mon offrande est maigre. Percluse et fruste, la statuette que je te dédie, et gauche autant que les guilloches entaillées sur la jambette des vachers. Mais j'espère qu'un autre jeune homme que je connais, un plus adroit, t'offrira un ex-voto fleuri de sculptures délicates et flatteuses, comme il fit à saint Hubert, dont l'image, en sa nichette, du coin de la maison Colas regarde les bois, au Fond-des-Vaux de Leernes.

Je te prie aussi, dit mon ami pour finir, de penser bénévolement à mon petit cousin Baudouin. Il a besoin d'un cheval pommelé qui ait une crinière flottante et des étriers sonnants. Puis, son sabre de l'an passé est devenu trop court, et il en voudrait un qui coupât, saint Nicolas.

LOUIS DELATTRE

SONNETS

RICHELIEU

On voit, sous les lambris, des mantelets d'abbés
Que frôlent des pourpoints de velours jaune et mauve.
Une douceur quasi féminine d'alcôve
Filtre languissamment par les rideaux tombés ;

Et celui devant qui les plus fiers sont courbés,
Le cardinal, contemple, inclinant son front chauve,
Le dos souple d'un grand lévrier au poil fauve
Qu'il effleure, en rêvant, de ses ongles bombés.

Comme lui fuselé, frémissant et flexible,
Les mouvements parés d'une grâce indicible,
Au prélat cauteleux ce chien mince est pareil!

Et, la croupe allongée en courbes indolentes,
Son muffle doux, que crispe un reste de sommeil,
Découvre brusquement des gencives sanglantes.....

ELAGABALE SACRIFIANT AU SOLEIL

Sous la pourpre romaine et le fin cachemire,
Salué par les fleurs et le buccin brutal,
Il s'avance, le mol enfant oriental,
Le prêtre efféminé du culte de Palmyre!

Son beau corps embaumé de benjoin et de myrrhe,
Caressé d'un nuage odorant de santal,
Il foule aux pieds les dieux de marbre et de métal
Aux cris du peuple roi qui l'acclame et l'admire!

La vestale à l'autel lui présente l'encens,
Les cils tremblants baissés et la joue écarlate.....
Une clameur immense et triomphante éclate!

Lui ne voit que la vierge aux charmes rougissants,
Et regarde, l'œil mort, la paupière mi-close,
La gaze transparente aviver la chair rose.

MAURICE CARTUYVELS

AU JARDIN DE SÉRÉNITÉ

Au beau jardin où nous nous aimâmes tout l'été, je suis revenu après une longue absence pendant laquelle j'ai fui, vers les paysages accoutumés de mon enfance, la tristesse et l'amertume d'une rupture, ah ! si cruelle.

Je fus chercher, lorsque la très chère me quitta, un dictame et une eau de Jouvence, dans les campagnes, les bois et les sources de mon riant pays, car aurais-je pu vivre encore seul et blessé au milieu de toutes les choses imprégnées du doux parfum de son amour.

La terre natale dorlota son enfant malade et les grands chênes majestueux de force et d'orgueil étendant les bras comme pour donner au monde la confiance de leur calme, les grands chênes dont je suis le frère dégénéré, soudèrent une énergie brisée, mirent un baume sur une plaie vive et saignante.

C'est alors seulement que je pus revenir vers vous, ô beau jardin, inquiet de sentir peut-être la blessure se rouvrir, voir vos feuilles jaunir aux extrémités des grands arbres verts.

Vous eûtes encore, par un pâle soleil d'automne qui avivait la rouille et l'or de vos frondaisons, la beauté langoureuse et troublante, le long gémissement des choses qui vont finir.

Puis les feuilles qui chuchotaient naguère au bruit de nos baisers frissonnèrent au bout des branches, coururent en bruissant dans les allées tristes et couvrirent d'un manteau mordoré les bassins où se mirait un ciel d'azur traversé de nuages.

Bientôt elles se mêleront à l'argile et au sable en un terreau fertile qui fera pousser au printemps prochain une végétation luxuriante, comme du terreau bleu que formèrent les floraisons fanées de notre amour, vient d'éclore une ombre dont le charme et l'arôme sont pour moi d'un plus grand prix que toutes les exquises réalités qui m'enivrèrent au beau jardin où nous nous aimâmes.

Orchidée croissant parmi les choses mortes, lorsque les larmes sont taries et les regrets épuisés, fleur de rêve, illusion plus chère que tous les biens palpables du monde, tu entres dans les bocages élyséens du souvenir où se promènent les ombres heureuses de celles qui fleurirent mon existence.

Ainsi ton ombre m'est précieuse tandis qu'est déchue pour toi toute tendresse, car la blessure faite par ta bouche rouge et ta trahison est désor-

mais cicatrisée et le vin de tes lèvres étant tari, mon cœur est comme un flacon dont le parfum s'est évaporé.

Je puis maintenant contempler, dans le parc de mes songes, ton pur visage, chaque pli de tes lèvres veloutées, chaque frisson d'amour de tes paupières aux longs cils, la moire de tes tempes tremblantes, la blancheur rosée et diaphane de ta gorge.

Je puis penser sans regrets aux moments que nous passâmes ensemble. Ils furent certes bien doux et cependant quelque chose que je n'aurais pu définir me manquait, tandis que tu buvais, l'âme radieuse, la précieuse essence, jusqu'à vider bientôt l'ineffable et divine coupe et m'abandonner quand je t'aimais toujours.

Il me manquait alors quelque chose, mais maintenant que je considère ces heureux jours, je ressens un bonheur complet, une joie sans bornes, car tu es non seulement l'admirable et langoureuse créature dont les baisers m'enivraient follement, tu incarnes encore des choses bien plus belles qui m'attiraient autant que toi et qui n'étaient pas en toi. Ton souvenir se mêle à celui d'une magnifique nature, de fleurs prestigieuses et troublantes, de musiques dont je ne puis me rappeler les accords sans être pénétré d'une émotion intense.

Puisque tu es entrée dans le passé et que tu es revêtue de sa splendeur, tu ne peux plus compter dans le présent, car s'il advenait à ma faiblesse de te voir encore autrement qu'à travers la brume argentée du temps, une des chères ombres qui se promènent aux bocages élyséens du souvenir, dans la lumière bleue que la lune projette à travers les feuillages verdoyants, disparaîtrait à jamais devant une certitude sacrilège.

Au beau jardin où vont dans un léger brouillard bleui par les clartés lunaires, souriantes et graves, avec des gestes harmonieux et pleins d'onction, les ombres de celles qui fleurirent ma vie, tu t'avances sous les charmilles aux accents berceurs d'une lente mélodie éolienne et vaporeuse comme les soupirs d'amour des fleurs, des arbres, des fontaines et des nuages merveilleux.

Tu est belle comme la voie lactée des nuits transparentes et constellées de juin, lorsque le parfum des tilleuls fleuris embaume les parcs où les choses murmurent de doux secrets.

Sur ta robe s'épanouissent tour à tour les pervenches et les églantines, et les roses trémières aux couleurs exquisement tendres. Il y en a de blanches vaguement irisées et d'autres mauves, violettes et lilas qui blanchissent à l'extrémité des pétales.

Des fleurs t'enguirlandent aux tons de vieil or, de soies fanées, d'anciennes

tapisseries et de cachemires orientaux, et ta chevelure dénouée est parée des étoiles qui scintillaient comme des diamants dans les branches des arbres noirs; et lorsque tu cherches ton image souriante dans la limpidité bleue des bassins, les nénuphars croissent à la surface des eaux sous tes regards fleuris.

Ah! dis-moi, le culte que j'eus pour toi, qu'est-il auprès de celui que suscita ton ombre heureuse? Biens présents et palpables, vous ne serez jamais que de pâles fantômes auprès des charmantes illusions du passé.

Ce que nous aimons en vous, c'est seulement la flamme mystérieuse qui brillera dans votre ombre.

Ombres de ce que nous aimions et avons aimé! Nous vivons avec des ombres et parmi des ombres. Ce sont des ombres que nous étreignons en l'ivresse de nos cœurs, ombres, mais combien chères. Fiancées, aïeules, sœurs, mère, trésors charmants et divins que la fatalité ou la nature nous donna, puis nous reprit avec une implacable indifférence, baisers, caresses, consolations, joies folles et joies bénies, nous n'avons sous l'éternité de l'azur immuable embrassé que des ombres, mais combien elles sont douces et meilleures que les réalités de la vie, dans les bocages élyséens du souvenir baignés d'une lumière suave et vaporeuse où elles vont légères et graves, souriantes et silencieuses avec des gestes harmonieux, aux accents berceurs d'une lente mélodie éolienne d'une bienheureuse et infinie sérénité.

MAURICE DES OMBIAUX

Bruxelles, octobre 1893.

SOIRS D'HIVER

A IWAN GILKIN

Il est des soirs d'hiver remplis d'un charme étrange.
Le ciel, qu'on dirait peint par quelque mauvais ange,
Roule en son azur clair, tels d'antiques velours,
Les flocons éclatants des ronds nuages lourds.
Les regards de la lune errent sur les masures
Où l'on vend pour de l'or les savantes luxures
Et les charmes fardés des tragiques catins.
Ces soirs ont des rayons plus doux que les matins
Et des rayons plus purs que l'aurore vermeille.
Par les gels glorieux, quand la ville sommeille,

Avec mes bons amis, les astres et le vent,
Vers les louches quartiers je vais flâner souvent.
J'écoute la chanson des errants pitoyables.
Je vois auprès des maigres filles, de grands diables
Suivre d'un œil mauvais les tranquilles passants,
Grelotter et crisper parfois leurs poings puissants.
L'orgue aux rauques clairons prélude dans les bouges
Qui fixent le faubourg de leurs prunelles rouges.
Voici chanter au loin la voix d'un lent minuit
Dans le songe superbe et grave de la nuit.
La bise a des sanglots dans les arbres sans feuille.
Le Vice seul est Dieu.
La ville se recueille
Et moi je vais, rêvant de strophes et de vers,
De poèmes divins, grands comme l'univers.

LUCIEN DE BUSSCHER

Notes sur les Primitifs d'Espagne.

(*Fragment.*)

LES ITALIENS

... Il ne faut pas chercher en Espagne de notables Primitifs italiens : je crois qu'on n'en pourrait citer dix que difficilement. Même en ce nombreux et complet Musée du Prado, ils ne sont que quelques-uns.

Ce qui triomphe là, et avec un éclat comparable seulement à celui de la ville patrie, c'est la peinture vénitienne. C'est TITIEN avec quarante-deux toiles d'une fraîcheur et d'une somptuosité sans égales, parmi lesquelles ces impérieux et justement célèbres *Portraits de Charles Quint* ; c'est TINTORET avec trente-trois œuvres, dont une série de sujets bibliques, d'assez petites dimensions, peintes en une gamme vieux rouge très séduisante, avec des personnages profilés sur un seul plan, très en cadre, sortes d'illustrations d'un accent tout moderne ; c'est VÉRONÈSE avec vingt-six tableaux, dont un surprenant bijou : *Moïse sauvé du Nil*, toute une fête de costumes et de paysage, tel un Watteau, des chatoiements de velours aux bleus profonds, des oranges savoureux, un ciel aux nuages moelleux et des robes et des coiffures dont l'allure s'apparente d'une façon

assez inattendue aux modes du XVIIIe siècle; c'est LORENZO LOTTO avec ses *Fiancés*, le PORDENONE, DEL PIOMBO, le GIORGIONE; c'est TIEPOLO avec de curieuses décorations de piété élégante, d'une légèreté de biscuit, toutes blanches et roses, un peu théâtrales, mais claires, fraîches et distinguées; c'est encore THÉOPOCOPULO, dit el Greco, cet outrancier sombre, qui s'en est venu mourir à Tolède et semble appartenir plutôt à l'école espagnole, et dont les portraits roides, aux faces pointues et blêmes, sont si étrangement farouches!

Tous sont à Madrid de si supérieure qualité qu'il paraît presque impossible de les bien apprécier sans les y aller voir. Avec ces maîtres, — dégringolons l'escalier, — les écoles romaine, bolonaise, napolitaine encombrent également les cimaises du Prado. A constater leur pullulement, on s'étonne davantage de l'absence complète de ces exquises fleurs d'art qui, aux XIVe et XVe siècles, surgirent des parterres divins de l'Ombrie et de la Toscane pous griser l'âme humaine de parfums éternels. Dans tous les autres domaines, dans tous les pays et tous les âges, l'Espagne a récolté avec profusion; l'extraordinaire richesse de ses glanages ne rend que plus sensible son dédain pour les Primitifs d'Italie.

Manifestement, elle n'en a pas voulu. Depuis des siècles, ses rois, son peuple, ses artistes, ses esthètes sont restés sans sympathie pour les maîtres de Florence. Ni influences ni acquisitions. Et cela depuis toujours. Ni jadis ni maintenant, alors qu'ils s'approvisionnaient de Titien et de Rubens splendides, ils n'ont pensé à disputer à l'Angleterre un Boticelli ou un della Francesca. Ni jadis ni maintenant leurs peintres n'ont un instant songé à reprendre le développement esthétique au point où il fut interrompu par Raphaël et ses tristes continuateurs. Ce n'est pas un hasard, cette indigence en œuvres de la première renaissance italienne, mais le symptôme très net de l'incompréhension de ces œuvres par le goût espagnol.

Le fait est patent. Mais comment l'expliquer? La théorie déterministe mise en honneur par Taine se trouve ici à court. Voici deux peuples jumeaux, issus certainement d'ancêtres communs, parlant deux langues presque identiques, ayant grandi sous le même climat et sur des sols sensiblement pareils, ayant pratiqué la même religion et des gouvernements analogues, et voici diverger totalement leurs expressions esthétiques, à ce point qu'il y a entre elles indifférence, presque hostilité!

L'art espagnol à son début se tourne vers l'art flamand; ce qui, historiquement s'explique tout d'abord assez, mais reste pourtant, au point de vue de la psychologie populaire, obscur : car comment un même idéal a-t-il pu naître et grandir en deux nations aussi dissemblables, aussi séparées

par la race, la langue, les mœurs, le caractère, les conditions et la conception même de la vie? C'est pourtant ce qui est arrivé. L'influençe flamande ne peut s'attribuer au seul motif des relations politiques : ce qui décida l'art espagnol à la suivre dès son origine, c'est qu'il retrouvait en elle les qualités sensuelles de réalisme, de vie et de couleur qu'il apprécia toujours au-dessus de toutes autres, au temps de Berruguete comme à ceux de Velasquez, de Goya ou de Fortuny. Ce sont ces mêmes qualités sensuelles qui dictèrent au goût espagnol ses choix, qui lui firent réunir une aussi copieuse et éblouissante collection de Rubens et de Vénitiens. En revanche, il n'y a pas de Primitif italien au Prado, de même que dans toute l'histoire de l'art espagnol, il n'y a pas un seul peintre mystique et idéaliste. Ces choses se tiennent.

Voilà le problème un peu précisé, mais toujours inexpliqué. J'avoue, d'ailleurs, que je n'y ai point trouvé de solution entièrement satisfaisante et j'indique, aux curieux qui me proposeraient quelque réponse, le complément de l'énigme : comment se fait-il que l'art des Primitifs italiens, incompris et dédaigné en Espagne où toutes les circonstances semblaient le devoir favoriser, ait été accueilli avec un si clairvoyant enthousiasme, une si chaude ferveur dans la moderne Angleterre où certes tous les facteurs de l'ambiance : et la race, et le climat, et la religion, et les mœurs ne pouvaient faire présager semblable phénomène. Pourquoi n'y a-t-il pas de Primitifs au Prado et y en a-t-il tant à la National Gallery? Pourquoi est-ce dans les brouillards de Londres, au pays du gin et des salutistes, que de notre temps s'épanouit une école d'art d'une pureté et d'une noblesse exquises, continuant directement les Primitifs, alors que l'art espagnol agonise lamentablement, voué à l'évocation de mélodramatiques anecdotes d'histoire ou à la traduction d'observations contemporaines en criardes et papillotantes couleurs, clinquant pris pour de la richesse?

Oh! ce qu'elles sont loin l'une de l'autre, l'âme espagnole et l'âme florentine : on en a l'impression complète devant l'admirable ANGELICO qui, en ce Musée de Madrid, est seul à remémorer Florence!

C'est une *Annonciation*, un grand retable presque carré, d'environ deux mètres de côté, une des œuvres les plus pures et les mieux conservées qui nous soient restées du Beato de Fiesole. Dans la partie droite, un ange chasse du paradis terrestre Adam et Ève dont le péché originel pèsera sur l'humanité jusqu'au jour de Rédemption. Et c'est ce jour, qu'après ce passé de faute, à côté de cette primordiale défaillance, ce jour où cette fois la Femme ne sera plus vaincue par la Chair, que vient annoncer, sous un clair et lumineux portique au plafond d'azur étoilé d'or, l'ange, autrefois

ministre des colères, aujourd'hui prometteur de pardons. La Vierge écoute avec humilité le messager aux ailes de lumière et vers elle, des splendeurs d'en haut, un rayon descend, qui confirme la salutation de Gabriel.

Dans la Prédelle, cinq scènes de la vie de la Vierge : *Les Fiançailles, la Visitation, la Naissance du Christ, la Circoncision*, et *la Mort de Marie.*

Ah! que ces blancs et que ces roses, et ces bleus de ciel et ces ors, semblent étranges en ce milieu! Comme les plus chaudes, les plus délectables colorations des Velasquez ou des Ribera paraissent violentes, grossières et triviales en comparaison de ces couleurs naïves et simples, de ces couleurs de clarté et de suavité! Comme leurs œuvres les plus intenses semblent matérielles, brutales, tourmentées à côté de la sérénité et de la paix des lignes candides et calmes! Comme leur religion paraît fétichiste et cruelle, confrontée avec ce radieux poème d'amour et de bonheur! De ce grand panneau montent de douces hymnes, de mystiques concerts de piété, de quiétude, d'ineffable bonté. Et je comprends qu'il n'en perçoive pas la céleste harmonie, le peuple qui a pour fêtes essentielles d'écœurantes tueries de chevaux et de taureaux, le peuple dont le réalisme sombre imagina de prier d'atroces images du Christ hideusement supplicié, couronné d'épines dans de vrais cheveux, saignant par ses plaies du vrai sang mal séché!...

JULES DESTRÉE

Le Mouvement littéraire en Italie [1].

III

L'œuvre que je vais juger aujourd'hui ne rappelle pas celle des précédents poètes. Guido Mazzoni se distingue nettement de d'Annunzio et de Marradi par une sorte de calme intime et sévère — souvent trop sévère — qu'il garde dans tous ses vers avec un soin scrupuleux. Il ne rit jamais; au contraire, il pense toujours et l'obsession de la pensée se communique aux lecteurs qui, parfois, en sont terriblement fatigués.

Son activité littéraire ne date pas de loin ; mais il n'y a qu'un très petit nombre de poètes qui ont, comme lui, obtenu tout de suite la faveur du

(1) Voir le numéro de décembre 1893.

public et des gens lettrés. Carducci même, en son temps, n'a pas joui d'une plus heureuse fortune.

Ne fût-ce que les premières poésies de Mazzoni avaient le don superbe de l'originalité? Pas du tout, selon moi : s'il y avait quelque mérite dans un tel début, peut-être faut-il le chercher dans la forme neuve, tout à fait inconnue, du livre. Celui-ci, sans doute, parut sous un astre très favorable. Les jeunes poètes d'alors imitaient jusqu'au plagiat les *Odes barbares* et chantaient mélancoliquement leurs amours hystériques. Chez plusieurs écrivains sensuels la poésie était dégénérée en pornographie plus ou moins voilée. Les muses fréquentaient librement les cabarets. Or, le livre de Mazzoni sembla s'opposer, et vraiment s'opposa, à tout ce genre immoral qui manquait, en outre, d'une base artistique, et montra aux Italiens, sous une strophe ample et souple, la fleur charmante d'une pensée délicate, ingénûment interprétée, sans transports impérieux de haine et d'amour, en un mot, tranquille. Comme on n'avait admiré rien de tout cela auparavant, l'apparition sembla étrange, le plaisir de la nouveauté éclata.

La place prise, Guido Mazzoni l'a gardée à jamais parce que vraiment sa poésie a de la vigueur et une puissance très remarquables. Son dernier volume intitulé *Voci della vita* (Bologna, Zanichelli, 1893) contient des pages qui, quant à l'art et l'inspiration, se rapprochent beaucoup de celles de M. Zanella. Le poète, du reste, révélait jadis un merveilleux penchant pour la méthode de l'écrivain de Vicence: mais aujourd'hui je trouve qu'il a fait de réels progrès sur cette route et qu'il joue bien le rôle de successeur.

Le génie large de M. Zanella ne pouvait pas rester infécond, ne devait pas mourir sans laisser derrière soi un sillon lumineux, suivant lequel on pût marcher sans obstacles directement au divin Parnasse. En fait, l'influence de Zanella sur nos poètes a été plus forte qu'on ne le soupçonnait. Notre auteur en semble un disciple bien digne. Il ne l'imite point, c'est vrai, mais il faut reconnaître que tous ses principes poétiques, Mazzoni les a tirés de là et que toutes ses odes et ses ballades rappellent parfaitement le genre du poète de *l'Asticchiello*.

Giacomo Zanella a trouvé, certainement, l'inspiration de ses vers dans des poésies anglaises et américaines. Il a traduit, par exemple, *Eveline* de Longfellow. Toutefois, nous qui avons dans notre pays un soleil splendide et une richesse, une beauté infinie de villes et de campagnes, nous n'aimons guère le silence mélancolique ou le brouillard triste du Septentrion.

Mazzoni, heureusement, l'a compris; et sa poésie domestique respire souvent la joie, le bonheur de vivre et, quand le poète abandonne la maison et se promène dans les jardins ou dans les prés, alors les couplets brillent

de magique splendeur et un souffle léger de vie pénètre jusqu'aux racines des cœurs arides comme la lymphe vivifiante qui perce la moelle des arbres.

Par ce que j'ai dit, on voit aisément que l'œuvre de Guido Mazzoni n'est pas grande; mais il n'est pas mal ici de rappeler les paroles d'un écrivain grec : « Le bien ne se trouve point dans le grand, mais le grand dans le bien. »

IV

C'est une affirmation de tous les jours et de tous les lieux, que la poésie est un souffle divin, rien qu'un souffle; mais je ne saurais louer aucun de nos poètes qui l'ait montré, en effet, mieux que M. JEAN PASCOLI. Ce jeune homme, né à Livourne, la ville cosmopolite, la ville des marchands, a écrit quelques petits livres où dominent complètement les pensées brèves et fugitives. Il semble qu'il se soit dit : La poésie est un simple moment; arrêter ce moment destiné à passer vite, voilà l'art. Ainsi, comme conséquence de cette opinion, tous les vers de Pascoli durent à peine un instant : l'image, miraculeusement fixée, perfectionne le cadre, toute chose est arrêtée, aussitôt le morceau finit.

Chez M. Pascoli, donc, il n'y a que des paysages superbes et gracieux entrevus à demi, des tableaux pleins de charme campagnard avec des cases rustiques et d'amours à l'ombre des grands chênes, des croquis très vifs entremêlés des effets illusoires de la nature et retentissant des bruits du jour. Mais tout cela demande un art si fin, si parfait qu'il est presque impossible d'obtenir toujours le but proposé. Toutefois, Jean Pascoli peut avec raison se vanter d'avoir poussé jusqu'aux plus lointaines limites le culte de l'art et du beau. Il est artiste dans le vrai sens du mot. Deux ou trois coups de plume vibrés, décisifs, corrects : la scène est représentée sans qu'il y manque les caractéristiques profondes du milieu et la spontanéité des choses qui vivent.

Toute la finesse de la langue latine, qui possède en Pascoli un interprète incomparable, lui donne l'apparat artistique qu'il transmet dans ses vers. Son dernier volume, eu égard à l'art, on peut le dire parfait.

Assez souvent, comme Mazzoni, M. Pascoli aussi boit à la source inépuisable de la poésie domestique; il y montre une disposition très habile et une génialité très puissante. Mazzoni, si on le considère comme styliste, est certainement plus grand que lui; mais Pascoli connaît mieux que celui-ci le jeu de tirer parti de l'être intime, de saisir les motifs prédominants de la terre et du ciel et se sert magiquement de l'art par lequel notre cœur s'émeut.

D'une manière bien simple, sa poésie apporte le calme et la joie, le repos et l'ivresse : elle ne lasse jamais la pensée et nous berce dans les plus délicats des rhythmes avec une souplesse admirable.

Faut-il encore noter, à cause de l'extravagance du fait, que Pascoli n'est pas trop estimé en Italie : je ne puis en deviner la raison, mais le fait est vrai.

Ne serait-ce pas qu'il refuse de s'abaisser à la réclame des journaux et des revues ainsi que font les autres ?

Quoi qu'il en soit, ses productions poétiques resteront, sans doute, dans le domaine de la littérature et nous en verrons toujours la gloire, cette gloire qui ne manque jamais aux vraies âmes de poète.

V

Plus capricieux que tout autre jeune ami du Parnasse, M. SEVERINO FERRARI a su mêler l'art délicieux d'écrire en vers avec la rigidité presque morne de la bibliophilie, à laquelle il a consacré beaucoup de temps et de soins méticuleux. La poudre des archives et des bibliothèques lui a donné une saveur d'antiquité tout à fait originale en lui offrant aussi les moyens de pénétrer au fond de la vie populaire italienne de jadis.

Il est permis de dire avec toute franchise qu'il a trouvé mieux dans les siècles passés, où les chevaliers combattaient pour les yeux d'une dame et en défense de droits sacrés, qu'en notre époque étouffée sous la boue des scandales et sous le fard de la banalité.

Le premier volume qu'il publia, si je ne me trompe, a été cette œuvre intitulée *Bordatini* où sont reproduits tous les beaux mètres et les joyeuses rimes du *trecento* et du *quatrecento :* beaucoup ont été tirés de Franco Sacchetti et de Agnolo Cini, nommé le Poliziano, écrivains qui lui sont familiers.

Ainsi Severino Ferrari a fait une neuve et glorieuse œuvre d'art, en maniant, en s'assimilant le superbe héritage poétique de nos ancêtres, en pénétrant même dans les profondeurs du cœur humain, surtout l'âme populaire. De là le singulier charme du livre qui aujourd'hui est devenu assez rare. Notre auteur a cultivé sans cesse les troubadours de Provence, la terre où on a tant aimé, tant joui, tant souffert dans le moyen-âge, et en a rapporté un esprit de chevalerie qui lui donne l'air dun page de la cour de Raymond de Toulouse, amoureux de toutes les belles dames qu'il voit passer devant lui. Il chante toujours l'amour éternel, la beauté de la nature à chaque saison de l'année, la bonté et les yeux bleus de sa bien-

aimée, les tourments du mépris et de la jalousie. Il entend monter, à travers l'espace, à travers le temps, dans les nuits silencieuses et azurées, la voix du passé, de la vie disparue comme l'atome qui fuit sans retour.

Mais combien de fois l'effet voulu lui a-t-il manqué? Ce serait une assez inopportune analyse. Pourtant il faut bien avertir notre poète afin qu'il se gare soigneusement des lieux communs, des conceptions maintes fois hasardeuses et des vertiges de la nouveauté.

Avant que je finisse, c'est mon devoir de noter un autre livre de Severino Ferrari, *Il Mago*, manifestation vigoureuse et fantastique d'une intelligence supérieure. Ici le poète glisse de pensée en pensée, d'idée en idée, d'image en image, presque en acrobate, cherchant surtout à étourdir le lecteur qui reste enchanté et qui subit le charme terrible et délicat à la fois de la magie.

Si je suis bien informé, M. Ferrari prépare actuellement d'autres vers, auxquels je souhaite un accueil heureux comme l'on peut amicalement le désirer.

ANTONIO SANTE-MARTORELLI

Sienne, février.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Légendes flamandes, par CH. DECOSTER (Bruxelles, Lacomblez). — *Vieux Saxe*, par HENRI MAZEL (Paris, Girard). — *Contes à soi-même*, par HENRI DE RÉGNIER (Paris, Librairie de l'Art indépendant). — *Esoterisme et socialisme*, par ALBER JHOUNEY (Paris, Comptoir d'édition). — *L'Aînée; Rêves des heures lentes*, par CHARLES BUET (Gand, Siffer). — *Une Ame wallonne*, par A. DAXHELET (Bruges, Popp). — *Par les Routes...*, par J. DESGENAIS (Malines, Godenne). — *Revanche d'amour*, par M. DE CATERS (Paris, Flammarion). — *Harald Roi*, par J. BOSIERS (Bruxelles, Lacomblez).

« C'est dans la langue de Rabelais que M. Decoster à écrit ses *Légendes* », assure M. Deschanel, et sous la plume de ce lettré, une si hardie et téméraire affirmation fait une exorbitante figure! En réalité, l'entreprise serait ardue, même à M. Deschanel, de fixer la date linguistique des *Légendes*, aucune règle n'ayant régi le choix hétéroclite de Decoster parmi les formes successives du français, non plus, d'ailleurs, que son orthographe arbitraire: son procédé ressort à un archaïsme postiche et inflige une véritable tare à son œuvre.

Quant au style, à la technique volontairement puérile de la période, l'élision des articles, — artifices trop faciles de naïveté, — cette sorte d'absence de perspective dans la phrase qui, figée, prend la roideur gothique des effigies cernées de plomb d'un vitrail, ce sont de flagrants parachronismes, aussi, et plus graves encore.

Un idiome s'organise lui-même, s'épanouit et s'affine; chacun de ses âges représente l'emblême corrélatif et spontané du siècle auquel il servit d'interprête; un être à un degré défini de son évolution, indissoluble et logique; et, évidemment, l'image qui amalgame des traits empruntés à des phases éloignées de sa croissance, n'en restitue qu'une physionomie dénaturée (1).

Or, l'inesthétique ambition de Decoster se résumerait ainsi : peindre, à l'aide de mots d'une désuétude indécise, appareillés selon la primaire syntaxe du XIVe siècle, et en *français*, les *Flamands* — choses et gens — du déclin du XVIe siècle! Le dialecte de Calvin, de Montaigne, d'Amyot et de Du Bellay, adolescent vigoureux, tout de jeune verdeur et de juvénile effronterie, ferait, certes, une nique gouailleuse à son fantôme minable et blafard des *Légendes!*

En adoptant le ton monotonement candide et ébahi des chroniques, Decoster visait à imprimer à ses récits l'accent d'ingénuité et de bonhomie, spécifique, à ses yeux, de la période qu'il voulait illustrer; mais l'incohérente vétusté composite de son vocabulaire, cet outil impropre et dur, gauchissant la main de l'ouvrier, rétrécirent son initiative, par leurs insuffisances, l'inclinèrent à stéréotyper ses inventions, à se satisfaire de poncifs factices et conventionnels.

L'objectif de l'écrivain était de recréer l'atmosphère de simplesse pieuse et joviale, de malice matoise et débonnaire, caractères plus ou moins authentiques de ce *bon vieux temps*-là ; et indubitablement, la grammaire et le lexique actuels offraient, à foison, les éléments susceptibles d'en transposer l'émerveillante impression, dans l'expressif et magnifique langage de la légende.

Si l'on songe alors qu'il s'agit de légendes *flamandes!* comment ne point se rappeler les inflexions incisives et savoureuses du très moderne français de M. Georges Eekhoud? certaines *Kermesses* où l'âme, vraiment, l'âme populaire flamande se traduit passionnément et qui réduisent les contes de Decoster au rang d'une ingénieuse imagerie décolorée.

Cependant, l'auteur d'*Uylenspiegel* possédait le sens et la sensibilité profonde de la fable; *Sire Halewyn* en témoigne, et ce fait étrange, surtout, que, malgré le glaçant préjugé pittoresque incarné par ce livre, l'absurde vernis simili-romantique dont se revêtent ses tableaux, — l'artiste triomphe de lui-même, très souvent, et victorieux de sa préconception erronée, en distrait le lecteur pour lui communiquer une émotion durable et belle.

***

Ce siècle, dont Paul Verlaine réinventa la spécieuse féerie lyrique, l'adorable métaphore mensongère, que le perspicace burin de Rops résuma en une série d'eaux-fortes où l'égoïste étourderie, l'aride et fragile élégance, le vice maniéré du temps se configurent dans la posture cynique de sa

---

(1) Decoster emploie concurremment *tous jours* et *toujours; cettuy* et *ce, celüi-ci; volentiers* et *volontiers*, etc., incompatibles et qui devraient se frapper d'exclusion mutuelle. Pourquoi suranner *puisné* et point *ôter, être, âme*, etc.? Enfin, — archéologie expéditive! — il éclope les vocables existants ou en fabrique qu'aucun glossaire n'admettrait: *plaudir, animant, surorer, fureusement, éclaffer, tabuster, menaceusement, chiffler*, etc.

foncière bestialité, — M. Mazel en tente aujourd'hui une restauration d'un autre genre, plus véridique — et moins vraie.

Ces jolis titres poudrés, *le Galant stratagème*, *l'Heure du Berger*, *la Précaution dangereuse*, étiquettent des pastels de teintes un peu crues et tranchées, sur lesquels les années n'ont point passé leur estompe pour en évaporer les contours, en nuer les couleurs. Les âmes galantes de M. Mazel usent, parfois, de singulières mignardises; ses très délurées ingénues commettent d'inconcevables et scabreux quiproquos... C'est le danger des pastiches de cette sorte : ils requièrent un tact minutieux, l'inspiration érudite et le loisir de la frivolité, tellement qu'une réussite semble toujours un prodige délicat et unique.

Les premières scènes du recueil paraissent, dans la pensée de l'auteur, le prélude contrasté, simplement, et le prologue de *la Surprise de l'amour* et des *Funérailles d'un siècle*, d'une valeur fort supérieure, dramatiques, et où l'action se répercute en un dialogue nerveux et retors.

Si le style de M. Mazel manque, quelquefois, du pur aloi contemporain, il a saisi, néanmoins, les traits essentiels de ce siècle libertin, tour à tour, et liberticide, et qui envisageait la vie ainsi qu'une intrigue divulguée, à laquelle le goût suprême prohibait de vouer le plus volage intérêt; de ce monde, décor décrépit que le premier courant d'air effondrera, comme la droiture et la claire loyauté de la Silvia de *la Surprise de l'amour* suffisent pour déconcerter l'imbroglio où, déjà, on l'espérait compromise.

La vogue vint sur le tard, du naturel et de la sensibilité : on pleura à la fureur, — rustique attendrissement, amour de la chose publique, ou même, vertuosité! Heureusement! car, à l'échéance scélérate, — *les Funérailles d'un siècle;* — lorsque, la pastorale et l'idylle dépassées, Trianon ayant servi d'antichambre à la Conciergerie, Estelle et Némorin, dépoitraillés, soudain, et hurlants, révélèrent des personnages inattendus! — on était épuisé de larmes et on ne se trouva plus que de la fierté!

***

« ... Sa voix me semblait venir de moi-même, et comme si c'eût été au fond de moi qu'il parlât... » Et c'est de cette voix là, en effet, uniforme et lointaine, que semblent émis ces *Contes à soi-même*, monologue, désintéressé de l'auditeur, de quelque somnambulique vagabond nocturne, entré chez vous par hasard, et dont sa propre confidence détache des limbes et précise en lui, au fur et à mesure qu'il l'énonce, le visionnaire souvenir... Et le narrateur parle, comme à la cantonnade de son extase, s'ausculte en des personnages, se suscite parmi des cités, des paysages, tourbillonnant polyorama, mobiles aspects de sa pensée, dont il finit par ne se sentir plus être lui-même que l'ombre désabusée... Le poète écoute son évanescente rêverie, l'attise et l'élucide à la formuler : — au travers de chatoyantes et déductrices images se la métamorphose : Paladins, languissantes châtelaines, blondes et tristes courtisanes, — médiums de sa perplexité, hérauts pathétiques de ses effusions ombrageuses; nobles incarnations, parées toutes de grâce incisive et mélancolique, qui hantent l'horizon de sa méditation, le saluent en passant de paroles inouïes et familières. Car, pour celui qui ne craint point en affronter l'inquiétant mystère, le rêve acquiert la transparence de l'impartial miroir sublimatoire où, dépouillée d'apparat et de superbe, bientôt se réfléchit sa conscience inconnue...

Folle, paradoxale ou profonde, l'évagation de l'artiste le transporte — acteur, tout à la fois et témoin — au milieu de la sombre fête du monde, dans la chère solitude d'une province excentrique, entre les drèves et les quinconces de quelque parc, splendide ruine symétrique que l'automne et la nostalgie hallucinent et le passage d'Eurydice! Prince aventurier, dont la douce campagne et la lisière songeuse des forêts considèrent décroître à l'orient l'escorte équestre ; ou fantaisiste trouvère, le conteur s'équipe pour de chevaleresques pèlerinages, la conquête d'une fleur, d'un sourire, — ou d'un regret.

On a assimilé la prose de M. de Régnier à *celles* de M. Mallarmé, paradigmes, comme on sait, hiérotypes de toute œuvre valide, désormais! Le dur émail de la phrase céramique de M. Mallarmé, sa mosaïque laborieuse ne trouvent aucune analogie dans les *Contes à soi-même*; la période de M. de Régnier, ondoyante et pittoresque, habile aux demi-teintes, excelle surtout à suivre le méandre, l'indécis erratisme de ces soliloques sentimentaux, sinués par le décor ou la saison, symphonies dont ils simulent, alors, l'insidieux commentaire mélodique...

***

M. Alber Jhouney réunit, sous le titre d'*Esotérisme et socialisme*, quatre lectures faites à l'hôtel des societés savantes à Paris, — très clair et logique exposé de la doctrine ésotérique, telle que la conçoivent de lucides esprits, — désaffublée des oripeaux charlatanesques, dont les époptes tarasconais et les Chaldéens du boulevard la travestirent. L'initiation, en somme, consisterait en un syncrétisme qui, empruntant à chaque métaphysique, sacrée ou profane, l'aspect de la vérité qu'elle exprima, renouant la tradition rationnelle et divine, ordonne ainsi une ontologie, soumise à l'harmonie, hypothèse étayée de preuves absolues et empiriques, les récentes enquêtes de la science consacrées aux phénomènes ecténiques, notamment.

Après le brahmanisme et le saniassisme, M. Jhouney adopte la théorie de la transmigration : les âmes, émanées du Verbe-Lumière à l'état de germe innocent, conquièrent, au cours cyclique de leurs métempsycoses, conscience de plus en plus sublimée d'elles-mêmes, jusqu'à l'heure où l'équilibre de leur dualité physique et morale, rompu au profit de leur personnalité spirituelle, les rend aptes à se confondre dans la perfection théandrique. Le Christ, seul, âme naturellement divine, échappe à cette psychogonie. Reproche singulier dans la bouche d'un adepte, M. Jhouney inculpe l'Eglise catholique, prédicatrice, d'ailleurs, fidèle des enseignements du Christ, d'en avoir voilé l'essence, de sa théologie! Le dogme, sans doute, s'exagéra un peu et se roidit contre les aberrations des gnostiques, l'illumisme sensuel des mystiques, les perversions de la foi personnelle; mais, c'était embaumer le Christ pour le garantir d'une dévotion destructive ; et, au reste, les rites formels, tout à la fois, et symboliques, les merveilleuses liturgies romaines manifestent, si l'on veut, l'apparence cérémonielle, *exotérique*, la splendide image visible de son culte temporel : Le Sinaï n'est pas accessible à la multitude.

Que toutes les énergies donc, conclut M. Jhouney, les inspirations et les croyances, — la science, l'art, les Eglises, — s'orientent vers le but unique, se syndiquent dans le dévouement et l'abnégation pour réaliser le Christ, résoudre pacifiquement le problème social.

Rêve généreux et grandiose et utopique, car comment instaurer la hiérarchie au moment où la notion même de la subordination paraît détruite? lorsque le siècle est menacé de l'outrageuse dictature des âmes instinctives?

On ne crée point une conviction; tout au plus peut-on en développer les germes sympathiques préexistants. Si donc, la substantielle et souvent persuasive éloquence, l'enthousiasme pur de ce livre échouent auprès de la majorité des lecteurs, au moins fixeront-ils l'aspiration hésitante ou égarée de quelque noble créature.

***

M. Charles Buet conserve le secret des contes romantiques, savamment pittoresques et pourtant simples; il reste élégiaque avec impunité et sans provoquer au sourire. Le snobisme sceptique de l'heure exalte encore son spiritualisme, car il en a plus que la bravoure, la coquetterie! Sous sa plume érudite et féconde s'évoquent des souvenirs, des récits remplis de belles figurations sereines et chrétiennes : *l'Aînée*, roman intime dont les péripéties se développent en un curieux milieu provincial, charmant cadre vieillot au portrait d'une humble et modeste héroïne; — *Rêves des heures lentes*, visions lénitives ou ensoleillées, — œuvres qui, après avoir enchanté l'irréprochable écrivain, lui vaudront le reconnaissant applaudissement de plus d'un ami inconnu.

***

M. Daxhelet exile son *Ame wallonne* parmi les crics et les grues d'Anvers où elle s'étiole et meurt — de la poitrine. L'auteur présume tellement de *l'inédit* de cette *nouvelle*, que le simple énoncé lui en paraît doué d'un relief surabondant; et c'est dommage, car certaines pages font regretter la galopante nostalgie de son personnage, abrégée, par conséquent, et superficielle. Le mal du pays tourmente M. Desgenais, aussi, quelquefois; il s'en va, alors, et s'en revient avec une gerbe de proses champêtres : *Par les routes*, aussi vertes et non moins tendres que la couverture sous laquelle il nous les offre... *Revanche d'amour* s'adresse, évidemment, à un public d'un autre étage! M. de Caters complique de noires intrigues, de convulsives aventures, condimentées d'approximatifs incestes et d'adultères, entre différents individus vaguement collatéraux et d'une suffisante réalité, d'ailleurs. Aussi innocemment pervers que les acteurs d'*Harald roi*, ils conservent sur ceux-ci ces avantages de ne point vivre « *au début des temps historiques de leur pays* » (1), de se provoquer sous des noms plus faciles à remuer que ces immeubles : *Thorbjarg*, *Hrolf*, etc. et, enfin, de rester dans les bornes du bavardage autorisé — et du ridicule!

ARNOLD GOFFIN

---

(1) L'âge de l'épithète polie, apparemment : « Allez-donc! Chiennes de vaches! Crapauds de chiens! Chameaux de chevaux! » (Scène III.)
Chameau!!! le chameau des fjords!

MEMENTO

Les conférences du mois :

M. Hector Chainaye et M. Iwan Gilkin ont fait une conférence au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Voici comment *l'Etoile belge* rend compte de la causerie de M. Hector Chainaye :

Le Fantastique dans la Littérature, tel était le titre de la conférence donnée vendredi, au Cercle artistique, par M. Hector Chainaye. Sujet intéressant et abondant que notre confrère a traité avec beaucoup de finesse et de compétence, appartenant, lui aussi, à la race des conteurs et des poètes exclusivement épris de rêves et de fantaisies. N'a-t-il pas écrit *l'Ame des Choses*, un charmant petit livre rempli de pressentiments, de frileuses angoisses ou de divinations sympathiques, en présence du monde occulte et invisible?

. . . . . .

Dans la première partie de sa conférence, M. Chainaye a montré le rôle que le merveilleux a joué de tout temps dans l'histoire, dans l'art, dans toutes les manifestations de l'âme humaine. Le positivisme absolu n'existe pas. Le libre penseur, le sceptique, sacrifie malgré lui à ce besoin de merveilleux, de surnaturel inné dans l'homme. Qui n'est pas religieux est souvent superstitieux. Croire à quelque chose est un besoin! A défaut de dieux on se crée des fétiches. L'Art n'est-il pas un de ces dieux? Et, aujourd'hui, le nombre croissant de « petites chapelles », dont chacune a ses pontifes, ses images, ses grands prêtres, ne révèle-t-il pas ce besoin de religion, de croyance, de fanatisme, inséparable de la nature humaine?

Parlant ensuite du génie fantastique, M. Chainaye a opposé les poètes de la famille des Hoffmann, des Baudelaire, des Edgar Poe et de tant d'autres, qui ont cherché leurs sujets et puisé leurs inspirations en des choses réelles et tangibles, aux Zola, aux Daudet et aux écrivains dits naturalistes qui se contentent de décrire et de narrer la vie et le monde extérieurs, tout ce que perçoivent leurs sens grossiers, leur esprit prosaïque réfractaire aux spéculations généreuses, aux aspirations idéales.

. . . . . .

M. Hector Chainaye a dit sa conférence, très littéraire sans être apprêtée, avec beaucoup d'aisance, de naturel et ce ton de sincérité et de conviction, de sympathie pour les choses dites, qui ajoute tant de charme aux conférences, nous dirons même qui en fait souvent le charme principal.

Nous trouvons dans le *Journal de Bruxelles*, sous la signature de M. Ernest Verlant, l'article suivant sur la conférence de M. Iwan Gilkin :

M. Iwan Gilkin a parlé, avec grand succès, de l'œuvre lyrique de Théodore de Banville. Le pouvoir d'illusion qui transforme dans l'esprit du souriant poète la vie réelle en une fête féerique, en une sorte d'opéra idéal, son optimisme foncier, exceptionnel chez les romantiques, son hellénisme, sa joie lyrique, poussée au paroxysme, la jeunesse éternelle de ses yeux d'enfant devant la beauté des choses, son hyperbolisme, sa fantaisie funambulesque, M. Gilkin a analysé tous ces traits caractéristiques avec une grande précision, en les illustrant d'exemples habilement choisis. Mais, outre l'excellence de son exposition critique, il faut louer l'exquise convenance des images harmonieuses par lesquelles il a su manifester l'essence même du génie banvillien. Le poète n'a pas seulement été commenté avec une respectueuse clairvoyance; dans une gloire olympienne, il a revécu un instant, évoqué par l'art d'un autre poète, vraiment digne de le célébrer.

Mais le sujet de la conférence de M. Gilkin était double. A propos de Théodore de Banville, qui eut l'orgueil d'être un parfait ouvrier du vers, qui ressuscita et rajeunit les formes anciennes, les rythmes négligés, qui concentra la théorie de la métrique française dans un profond traité technique, M. Gilkin a pensé qu'il était bon de parler de la récente crise du vers français, poursuivant la croisade qu'il a énergiquement entreprise dans *la Jeune Belgique* et ailleurs, naguère à la tribune du Cercle Léon XIII, ou ici même, contre les novateurs et les anarchistes du vers libre. Au risque de se faire appeler arriéré par ceux qui pensent que tout l'intérêt d'une idée consiste dans sa nouveauté supposée, M. Gilkin s'est élevé contre les révolutionnaires avec la franchise la plus nette et la plus catégorique.

Nous ne pouvons entrer dans tous les

détails de son argumentation touffue. Bornons-nous à en dresser une sommaire table des matières. M. Gilkin a traité successivement de l'importance de la forme en art et de son union indissoluble avec le fond, dont elle constitue la garantie, car la beauté du fond ne peut apparaître que dans la forme belle; — de l'invention arbitraire du prétendu vers libre, amorphe, informe, prôné par des poètes à la pensée chaotique, en opposition avec le vers traditionnel, historique, qui s'est développé lentement comme un organisme vivant; — de l'inutilité d'une réforme, rien ne démontrant que le vers classique perfectionné par Victor Hugo et ses successeurs ne soit apte, entre les mains d'un poète savant, à exprimer les sentiments les plus compliqués des contemporains et les nuances les plus délicate; — des défauts de la réforme proposée, qui n'a pas de principe fixe, qui n'a d'autre règle que le bon plaisir et le petit bonheur, — et aussi, en passant, de la part de responsabilité qui incombe, dans cette affaire, à Verlaine pour ses négligences et pour les louanges dont il a comblé Corbière et Rimbaud, à Laforgue pour ses réjouissantes, mais dangereuses gamineries.

De l'anarchie intellectuelle d'à présent, M. Gilkin ne peut s'empêcher de parler avec indignation, sans pouvoir imiter, comme il l'a fait remarquer, l'ironique douceur et la sérénité de Banville. C'est que, poète belge lui-même et justement désireux de relever le culte des lettres dans ce pays qui a tardé si longtemps à apprécier et à connaître les formes rigoureuses du langage et de la versification, M. Gilkin a le sentiment profond du mal causé chez nous, plus qu'en France, par des doctrines qui tendent à favoriser nos vices nationaux et à ruiner l'édifice poétique qui commence à s'élever. Il n'avait pas besoin de s'excuser d'avoir plaidé sa cause avec un peu d'emportement; quand il s'agit de combattre des idées fausses et malsaines et qu'on sait en même temps, comme lui, conserver son impartialité vis-à-vis des hommes de talent qu'elles égarent, la colère est une généreuse et virile vertu.

Et nous y applaudissons de tout cœur, avec son auditoire d'hier.

Au prochain numéro le compte rendu de la lecture faite à Bruxelles par notre ami et collaborateur M. Henri de Régnier.

Notre collaborateur M. Ernest Closson publie dans *le Guide musical* du 28 janvier un article des plus instructifs intitulé « La Technique dans l'Art », que nous ne recommandons pas seulement aux musiciens. Nos abonnés liront avec intérêt le préambule de cet article, ainsi conçu :

L'art traverse en ce moment une crise curieuse, inquiétante; un mouvement se dessine qui semble emporter de nombreux groupes d'artistes, qui, de peur d'être taxés de trembleurs et de réactionnaires, se sont mis à la remorque de la triomphante poussée du modernisme et de la vérité artistique dont Wagner a été le génial promoteur. Qu'adviendra-t-il, cette crise une fois passée? — car le moment sera bientôt venu, du train dont vont les choses, où les modernes Icares se brûleront les ailes. Une réaction, évidemment. Mais qui pourrait en déterminer actuellement les conséquences?

Aussi n'avons-nous pas à nous en préoccuper pour le moment. Le mouvement n'en existe pas moins, et il est intéressant de chercher à caractériser quelques-unes de ses tendances, comme il est utile de combattre dans la mesure du possible certaines de ses aberrations, qui détournent et stérilisent tant de riches natures. Avec une logique singulière, le mouvement s'est propagé parmi les arts d'après l'ordre de leurs relations plus ou moins étroites avec la vie intensive elle-même, et d'après la mesure de leurs moyens d'expression subjective de la nature.

La littérature et la poésie d'abord, la peinture ensuite, et enfin la musique s'engagèrent dans cette voie, mais en un espace de temps relativement si court, pour une évolution aussi grave, que l'on pourrait presque considérer leur mouvement comme simultané.

De l'ensemble des doctrines professées — et proférées — par le groupe, deux surtout se détachent, très caractéristiques : d'une part la *négation de la forme et l'insouciance du style* (amorphisme); de l'autre, le *dédain de la science musicale* ou même la contestation de sa nécessité (agnoscisme décadent).

A la suite d'un oubli dont la rédaction de la revue n'est pas responsable, le poème de notre collaborateur M. Maurice Dullaert n'a pas figuré au sommaire du mois dernier.

Notre collaborateur M. Alber Jhouney demande à son tour un *erratum*... Dans le poème intitulé : *Vision d'un matin d'hiver*, il faut lire : « Brûle rouge au milieu du grand disque d'opale » et non « Brûle rouge et au milieu... », comme on l'a imprimé.

Le poète des *Trophées* ayant été élu membre de l'Académie française, nous présentons nos félicitations à M. de Heredia et surtout à l'Institut.

L'Indépendance belge est, comme on sait, un journal très littéraire et qui ne permet à personne d'être plus littéraire qu'elle. Ses moyens lui permettent cette ambition. On en jugera par l'appréciation suivante de son correspondant parisien :

« M. de Heredia, dont je ne veux pas dire de mal, bien qu'il se soit fait naturaliser Français onze mois seulement avant sa candidature, et qui n'est qu'un succédané de M. Victor Hugo, a été élu dès son apparition à l'Institut. »

M. de Heredia un succédané de Victor Hugo !! C'est inattendu.

Le jour où le correspondant parisien de *l'Indépendance* voudra se faire naturaliser Béotien...

La Jeune Belgique offre en prime les œuvres complètes du prochain académicien à celui de ses lecteurs qui retiendra les six vers suivants de M. de Montesquiou-Fezensac :

Phlox, Melacocarpus, Pentsemon, Ixia,
Agave, Schizanthus, Thlaspi, Collinsia,
Epacris, Ixiora, Brachicome, Rhodanthe,
Centrenthus, Areca, Tegeles, Muscaris,
Messenbrianthemum et Strutiopteris,
Arthurium, Rhapis, Arecas et Limnanthe.

M. Elisée Reclus ayant assisté à une conférence de la Section d'art de la Maison du peuple, le journal *Le Peuple* publie l'entrefilet que voici :

« Quelques pseudo anarchistes, rapins et écrivailleurs de mauvais aloi, ont cru devoir souligner la manifestation de sympathie qui a accueilli Elisée Reclus à la Section d'art par les cris de : Vive l'anarchie ! »

C'est donc cet auditoire-là, composé de rapins et d'écrivailleurs de mauvais aloi, que l'on nous représentait, hier encore, comme l'idéal de l'auditoire compréhensif et respectueux ?

Tous nos compliments : la colère du *Peuple* nous donne trop bellement raison pour que nous ne persistions pas dans notre répugnance pour les étranges mixtures de littérature et de politique que l'on nous recommande depuis quelque temps !

Le rapport fait au nom du jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française vient de paraître au *Moniteur*. Nous apprécierons prochainement l'œuvre de M. Wilmotte. Constatons dès à présent que ce document considérable est la consécration officielle, obtenue sans avoir été demandée, du mouvement littéraire fondé par *la Jeune Belgique*.

Le Macaque flamboyant continue à prospérer en Belgique.

Voici quelques extraits d'un article de critique artistique paru dans la grave *Liberté :*

A cette heure de l'histoire où le tout manifeste une passion idéale pour la matière, où de grands désirs s'étiolent, où de puissantes volontés s'abaissent, où de purs espoirs éclosent, il semble curieux de stagner un instant devant ces esprits nébuleux qui s'en retournent vers le passé par les rites intellectuels dont l'essence même les fortifie.

Ces esprits sont nombreux. En opposition au chiffre total des populations, ils sont quelques-uns.

. . . . . .

Le groupe Kvmris, le groupe magique, se tient en dehors des luttes qui furent suscitées il y a quelque temps et qui subsistent encore au cœur de la Rose † Croix.

Papus et Péladan, les deux prêtres qui perduraient la doctrine de Chrétien Rosenkreuz, certain jour se chamaillèrent, banalement, vulgairement, comme les quelconques de l'humanité.

Une scission se fit, cruelle. Le sâr Péladan fonda une nouvelle Rose † Croix à côté de l'ancienne, la vraie, l'impérissable.

Cependant, chacune d'elles conserva un caractère particulier.

Papus influa la vulgarisation à son groupe, alors que la Rose † Croix péladane à laquelle s'ajoutèrent le Temple et le Graal, s'idéalisait par son côté esthétique.

La Jeune Belgique, qui « perdure » les doctrines de Max Waller, croit devoir « influer » la vulgarisation à ce magnifique groupe de phrases. Elle espère que les lecteurs qui s'en esbaudiront ne seront pas « en opposition au chiffre total des populations » et elle les invite à « stagner » un instant devant ces merveilles.

Le Réveil de Gand, qui nous paraît un peu *abymé* — où il a du Jénart il y a toujours du plaisir — a compris un calembour qui traînait dans notre numéro de février.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro d'avril la suite d'*Hélène*, notre chronique musicale et notre chronique artistique.

La Jeune Belgique prie ses abonnés et ses lecteurs de faire bon accueil à la liste de souscription ouverte en faveur de la *Coopérative artistique*, fondée à Bruxelles, le 27 février 1894, par MM. Jean Delville, artiste peintre, Alphonse Motte, chef de bureau à la caisse d'épargne et de retraite, Jules Dujardin, artiste peintre, etc., etc.

Le minimum de la part à souscrire est de 25 francs. Les souscriptions doivent être adressées au local de la société, 12, rue aux Choux, Bruxelles.

Nous avons reçu d'intéressants numéros de *Il Vero*, où notre collaborateur M. Francesco Accinelli continue à traduire nos poètes, et de la *Nuova Gazzetta Internazionale*, dirigée par M. G. Gramegna.

Nous souhaitons aussi la bienvenue à *Durendal*, la nouvellle revue catholique d'art et de littérature, qui compte parmi ses collaborateurs MM. Hoornaert, Demade, Bordeaux, Moeller, etc., et nous lui souhaitons longue et vaillante vie.

Le *Mouvement littéraire* est devenu *intellectuel*.

Dans le numéro où le *Mouvement littéraire* s'est intellectualisé, M. Raymond Nyst, sous prétexte de critique artistique, a écrit la phrase suivante :

« Plus raisonnables, dans une direction analogue, que *la Jeune Belgique*, ils (les *XX*) ont compris que leur tâche en le sens qu'ils avaient tenu était terminée, qu'il ne leur restait plus qu'à se redire académiquement et vainement, ou bien qu'à toute force il fallait pousser plus avant et s'étendre au-delà de ce qui était accompli. »

Passons sur le macaque — le macaque sent toujours le hareng — et enlevons à M. Nyst quelques-unes des illusions qui lui sont chères.

L'exemple de la transformation des *XX* est fort maladroitement choisi, puisque les peintres qui sont les héros du Salon de *la Libre Esthétique* ne sont ni des jeunes du dernier bateau à palette ni des imitateurs de Signac. Il est même intéressant de constater que le « pointillisme » intransigeant — qui correspond en littérature au vers polymorpe irréductible — est en complète décadence et presque abandonné de tous. Si c'est là ce que M. Nyst appelle « pousser plus avant », nous le félicitons de sa clairvoyance.

Quant à *la Jeune Belgique*, elle reste ouverte à tous les jeunes écrivains belges, sans distinction d'école, qui ont l'ambition d'être des écrivains français. En présence du débordement de sottises et du déluge de patois qui déferlent sur notre pauvre littérature, *la Jeune Belgique* se croit, plus que jamais, utile et nécessaire. Tant qu'il y aura des écrivains comme M. Raymond Nyst, et tant que certains de nos aînés (1) seront assez oublieux de ce qu'ils doivent aux artistes futurs pour encourager et gonfler de pareils trayeurs de vaches espagnoles, *la Jeune Belgique* n'abdiquera pas.

Les personnages qu'elle gêne peuvent se le tenir pour dit.

(1) M. Lemonnier range M. Nyst parmi les quinze écrivains de ce temps qui savent ce que c'est que le style !!!

LE CERISIER FLEURI [1]

Réfraction.

La belle femme aux yeux bronzés,
Parmi les fleurs, à la fenêtre,
Mordille ses ongles rosés.

Elle attend. Qu'il tarde à paraître,
L'amant nouveau que ses doux bras
Et son cœur tendre ont pris pour maître!

Lorsqu'elle aimait d'ardents soldats
Son âme guerrière et hautaine
Rêvait d'héroïques combats.

Avec un sombre capitaine
Elle berça son cœur houleux
Sur les flots d'une mer lointaine.

Un marchand riche et cauteleux
L'emplit de ruse et d'avarice.
L'or collait à ses doigts frileux.

Maintenant sa douleur factice
Se marie au factice ennui
D'un enfant qui fait son délice.

---

(1) Pièces extraites d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

Ainsi, son cœur trop plein d'autrui
Ne fait que refléter, en somme,
Les cœurs qui s'approchent de lui.

La femme est le miroir de l'homme.

Lâcheté.

Si quelque chose naît, qui sort de l'ordinaire,
L'homme a peur, l'homme la vénère;
Il met au rang des dieux ce qui fait sa terreur.
Mais aussitôt qu'il n'a plus peur
Si son dieu n'est qu'en bois, il brise la statue
Et s'il est vivant, il le tue.

Crise.

Tout est bouleversé. Quel rêve!
Ceux qui priaient, se font soldats.
Les saints mêmes arment leur bras
Et brandissent le glaive.

« Oh! oh! font dans leur beau ciel bleu
« Les anges; depuis quand, racaille,
« Prend-on pour un champ de bataille
« Les églises de Dieu?

« Et quels sont ces affreux sauvages
« Qui renversent sur les autels
« Les grands symboles immortels
« Et les saintes images? »

Sagesse.

Ami, le temps n'est plus, hélas! où le Désir,
Ainsi qu'un dieu jeune et superbe,
D'un pied vainqueur écrasait l'herbe
Et cueillait largement les roses du plaisir.

Le cœur de l'homme, alors, libre de toute règle,
Bravant la foudre, bravant Dieu,
Planait sans peur au ciel en feu
Et sur la proie élue il fondait comme un aigle.

Mais on nous a prêché les péchés et la mort,
Les dieux ont perdu leur empire,
La terre a perdu son sourire
Et nos cœurs assombris ont appris le remord.

Toutes les voluptés traînent leur infamie;
Toute chair est marquée au fer;
Tout baiser fait frémir l'enfer;
Toute beauté se meurt sur la terre ennemie.

Mais la Sagesse, ami, nous tend ses calmes bras;
Nous saurons y trouver encore,
Aux feux de la dernière aurore,
Un reste de bonheur qu'on ne nous prendra pas.

Laisse fleurir en paix le lys vierge et splendide :
La gerbe qu'arrache ta main
Ne sera qu'ordure demain.
Ne jette aucun caillou dans la source limpide.

Ce beau poisson pêché, regarde : il va mourir!
L'oiseau qui charmait le bocage
Se tait et languit dans la cage.
Le fruit cueilli se sèche ou commence à pourrir.

Sachons tout contempler sans déranger les choses.
Souvenons-nous que le désir
Détruit tout ce qu'il veut saisir :
Le baiser le plus doux flétrit les fraîches roses.

La joue en fleur, pareille à la fleur de pêcher,
Les yeux et les lèvres en flammes,
Les douces chairs, les pures âmes,
Si tu veux en jouir, garde-toi d'y toucher.

A Jeanne.

Quel est, dans ta mignonne chambre,
Ce mol enfant parfumé d'ambre,
Jeanne, et qui, te parlant tout bas,
Te serre dans ses bras?

Sa chemise de soie ouverte
Laisse voir sa poitrine offerte

Avec ses bras blancs et rosés
A tes légers baisers.

Est-ce pour lui, cette parure
Qui brille dans ta chevelure,
Et ces regards chauds et subtils
Qui coulent sous tes cils?

Est-ce pour lui que sur tes lèvres
Frémit le papillon des fièvres
Et que tes divins cheveux roux
Pleuvent sur tes genoux?

Hélas! victime de tes charmes,
Il connaîtra bientôt les larmes
Des beaux jours vite évanouis
Et des serments trahis.

Devant le Vin.

Elie, un char de feu l'enleva de la terre;
Dante affronta vivant l'Enfer et ses périls.
Tous deux sont immortels. Par-delà le mystère
Ils ont pris leur essor; soit! Mais où donc sont-ils?

La vie est comme un pâle éclair dans les nuées;
Il éclate, il n'est plus. Si la terre et les cieux
Sont stables au milieu des choses remuées,
L'homme change sans cesse et devient vite vieux.

Vous qui devant le vin joyeux tardez à boire
Et semblez redouter son pouvoir fort et doux,
Tout bonheur n'est-il pas une ivresse illusoire?
Pour prendre le plaisir, dites, qu'attendez-vous?

Au bord du Lac.

Au bord du doux lac bleu, dans les touffes de fleurs,
Un bel adolescent se dresse;
Sa blanche nudité s'enivre de paresse
Et de caressantes chaleurs.

Il secoue en riant son épaule fleurie
Où grelottent des gouttes d'eau,
Et, tout en câlinant la fraîcheur de sa peau,
Il lève les yeux et s'écrie :

« Va, glorifie, ô ma nudité, le Soleil!
« Ma beauté chante sa lumière;
« Mon jeune corps est fait de sa substance claire,
« Ma chair vient de son feu vermeil.

« Mon sang sort de sa flamme en ardente traînée,
« Ma bouche a bu son lait de feu;
« Je suis son fils! Je suis l'enfant de l'astre-dieu!
« Je suis la lumière incarnée!

« Ma chair noble et sacrée est la gloire du ciel;
« Mon âme est sa force féconde;
« Ma pensée en feu, c'est la lumière du monde,
« Mon cœur, l'amour universel! »

Rupture.

Il est si doux de trahir un serment,
Il est si dur d'obéir au devoir!
Quand il promet, hélas! notre cœur ment;
Ce qu'il promet n'est pas en son pouvoir.

Ah! laisse en paix les anciens sortilèges!
Ne cherche pas à ranimer la flamme!
Ne cherche pas à reprendre mon âme!
Mon âme, hélas! connaît trop bien tes pièges!

J'ai du te fuir, car l'amour était mort,
Mort dans mon cœur ainsi que dans ton cœur.
Tu le savais; je ne t'ai point fait tort;
Ce n'est pas moi qui tuai ton bonheur.

Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire,
Marche à présent vers le but de ta vie,
Suis le chemin où le sort te convie
Et ne hais point celui qui fut ton frère.

Les Iris.

Dans le dragon de porcelaine
Qui semble aboyer aux lambris,
De sa main blanche et fine Hélène
Plonge un bouquet de fleurs d'iris.

Ainsi, dans mon cœur de chimère,
Pareils à ces fleurs ses yeux bleus
Trempent le bouquet éphémère
De leurs rayons miraculeux.

Et des gueules qu'on croirait faites
Pour n'exhaler qu'un hurlement-
Jaillissent, ô célestes fêtes,
Des fleurs couleur du firmament!

IWAN GILKIN

ENCORE LE PRIX QUINQUENNAL

Le *Moniteur belge* vient de publier le rapport fait au nom du jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française. On sait que, pour ce prix, les écrivains concourent bon gré, mal gré; tout ouvrage publié dans la période quinquennale peut être couronné. Ainsi s'explique le fait que plusieurs écrivains, partisans de l'abolition des concours officiels, se sont trouvés candidats involontaires de ce fameux prix.

Le jury, on se le rappelle, a décerné le prix à M. Georges Eekhoud. *La Jeune Belgique* a chaleureusement applaudi à cette décision, qui honorait les jurés plus encore que le lauréat.

Après plusieurs mois de silence, le *Moniteur* publie le rapport de M. Wilmotte. Ce rapport, à la demande du jury, passe en revue les ouvrages littéraires des écrivains belges publiés de 1888 à 1892. Cette revue est la revue des publications de *la Jeune Belgique*. A côté du lauréat, M. Georges Eekhoud, défilent les noms de MM. Lemonnier, Giraud, Gilkin, Max Waller, Severin, H. Chainaye, Nautet, V. Gille, Desombiaux, Maubel, Verhaeren, Maeterlinck, Le Roy, Van Lerberghe, Goffin,

J. Destrée, Frères, etc., etc. (1). C'est là, pour *la Jeune Belgique*, un triomphe magnifique. Ceux qui nous déniaient toute espèce de talent au nom de la morale, de la société, du gouvernement et de l'Académie, en sont pour leur honte officielle : pensez donc! le *Moniteur* a parlé!...

Et le discours du *Moniteur* peut se résumer ainsi : Depuis 1888 il y a en Belgique beaucoup d'écrivains et ces écrivains appartiennent presque tous au groupe de *la Jeune Belgique*.

Ce ne sont plus seulement des félicitations, ce sont aussi des remerciements que nous adressons au jury, qui, rompant avec des traditions aussi invétérées que malencontreuses, a bien voulu ouvrir les yeux à l'évidence et prier son rapporteur de consigner la vérité dans un rapport officiel. Cette vérité, tout le monde la connaissait depuis longtemps; mais il faut savoir gré au *Moniteur* de l'avoir reconnue au nom de l'État.

Toutefois le rapporteur n'a aucun droit à ces remerciements. S'il a obéi à la volonté du jury, il l'a fait d'une manière lamentable, qui appelle les plus graves critiques et les plus vives protestations.

Nous ne dirons rien de la composition du rapport; si c'était un article de revue, ce serait un mauvais article de revue. Nous passerons aussi condamnation sur le style, qui est lourd, pédantesque et embrouillé à souhait : M. Wilmotte laisse parfois deviner sa pensée, il ne parvient pas souvent à la formuler. Nous nous bornerons à quelques considérations générales, qui feront voir que si la décision du jury a été excellente, l'exposé des motifs rédigé par M. Wilmotte ne vaut pas le diable.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur, c'est la méchante humeur de M. Wilmotte. A une ou deux exceptions près, ce ne sont pas des éloges avec des restrictions qu'il décerne à nos écrivains, mais des restrictions sans éloges. Si c'est là ce qu'ils doivent obtenir de l'État, grand merci! Ce n'est pas la peine de déranger le *Moniteur*. M. Wilmotte a mis, à parler de nos prosateurs et de nos poètes, une mauvaise grâce qui provoque le sourire : on y sent trop le candidat à l'Académie belge, qui siffle mais ne chante pas.

Si le rapport sent la mauvaise grâce, il fleure encore davantage le provincialisme. M. Wilmotte s'y révèle Wallon wallonisant du pays de Liége, ce qui est aussi comique que de professer le flamingantisme à Anvers ou à Poperinghe. Le rapport de M. Wilmotte nous montre la littérature belge vue du haut des collines de Tilff ou d'Esneux; le point de vue est plaisamment local. A chaque page de son rapport, M. Wilmotte exalte sa chère Wallonie et administre de solennelles critiques aux écrivains qui ont eu le

---

1) Signalons cependant des omissions singulières : MM. E. De Molder et L. Delattre.

mauvais goût de naître dans nos provinces flamandes. Ces écrivains sont MM. Eekhoud, Lemonnier, Maeterlinck, Giraud, Verhaeren, Gilkin, Van Lerberghe, Le Roy, De Molder, etc., etc., qui incarnent « le savant pathos et la lourdeur somptueuse des écrivains flamands »; M. Wilmotte préfère à ce pathos et à cette lourdeur les *Légendes puériles* de M. P.-M. Olin.

Ce pauvre M. Wilmotte, avec ses Flamands et ses Wallons, décèle vraiment trop les grandes préoccupations qui hantent les cerveaux riverains de la Meuse et du canal de l'Ourthe. De là ses mots aigres-doux à l'adresse de *la Jeune Belgique*, coupable de méconnaître les produits spéciaux de la Wallonie; de là aussi ses tendresses pour quelques petites revues provinciales où s'abritent l'esprit de clocher, les talents communaux et l'attendrissant patois du terroir. Quant à *la Jeune Belgique*, M. Wilmotte, prenant de vieilles rancunes pour des réalités, s'écrie : « *La Jeune Belgique* n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle même. » On voit ici transparaître à travers le rapporteur du jury l'ancien collaborateur de la défunte *Wallonie*. Qu'elle repose en paix, Monsieur (1) !

Tout cela dans un rapport officiel, fait au nom d'une institution d'État, est un peu ridicule.

Un mot des théories philosophiques et littéraires de ce remarquable rapporteur. M. Wilmotte n'aime point le pessimisme; aux écrivains coupables de lèse-optimisme il dit sévèrement leur fait. Que sa sainte férule soit bénie ! Nous ne connaissions pas encore l'existence de l'optimisme d'État : nous voilà instruits. Véritablement, nous en sommes bien aise et nous tirons humblement notre chapeau à cette doctrine bienfaisante, obligatoire et laïque. Nous ne savions pas — qu'on nous pardonne! — qu'elle fît partie intégrante des mérites littéraires : M. Wilmotte veut bien nous l'apprendre : *Monitor dixit*.

Quant aux théories littéraires de M. Wilmotte, elles ont de quoi bouleverser le pauvre monde. Grâce à lui l'on apprend que les vers peuvent s'écrire en prose. « Le poème en prose, dit-il, c'est encore le poème, *à quelques rythmes près* (!!!!) et de ces rythmes le moins fragile et le plus nécessaire, à savoir le rythme intérieur, garde, dans cette nouvelle greffe d'un viel art, sa pleine saveur et son rare esprit. »

---

(1) A ce propos, remarquons que M. Wilmotte fait erreur lorsqu'il parle de l'exode prétendu de quelques écrivains de *la Jeune Belgique*. M. Eekhoud s'est si peu séparé de cette revue qu'il vient d'y publier une nouvelle. (Voir le numéro de janvier 1894.) *La Jeune Belgique* publiera prochainement un article de M. F. Nautet.

Nous laissons à M. Wilmotte sa « nouvelle greffe d'un vieillard » et nous demandons aux autres membres du jury s'ils admettent les bizarres fantaisies en vertu desquelles la prose est un poème qui a gardé le rythme intérieur, lequel est le rythme le moins fragile et le plus nécessaire !

Cette opinion, dont l'illustre colonel Ramollot déclarerait que *l'Art moderne* est susceptible, M. Wilmotte n'a pas le droit de la formuler au nom du jury et de l'endosser à l'État.

De tout cela on peut tirer une moralité. En Belgique, il n'y a pas de Religion d'État, mais il existe une Critique d'État. C'est un abus. Nous demandons qu'on le supprime. Nous avons été et nous restons les adversaires résolus des concours et des prix officiels, attendu que l'État n'a aucune compétence en matière d'esthétique. Toutefois nous nous faisons un devoir de reconnaître que, dans les dernières occasions, les décisions des jurys officiels méritent l'approbation. Cette mauvaise institution fonctionne le moins mal possible; nous lui en savons gré.

LA JEUNE BELGIQUE

L'AURORE

Une lueur, la mer frémit, voici l'aurore :
Le ciel s'est allumé de mouvantes corbeilles,
Sur les dunes en fleurs bourdonnent les abeilles
Et l'alouette chante en l'air vif et sonore.

L'étoile du matin à peine tremble encor;
Remplis de beaux enfants qu'enivre ce réveil
Les navires ailés, vers l'horizon vermeil,
Pareils à des oiseaux, ont pris leur fier essor.

Mais moi, dans ma pensée enflammée et féconde
Comme un dieu créateur, seul, je rêve le monde
Sur la plage déserte où fuit le flot errant.

Songe sans fin! plus rien désormais ne commence,
Rien ne s'achève, et je regarde, indifférent,
L'orbe d'or du soleil emplir l'azur immense.

VALÈRE GILLE

HÉLÈNE

(Suite)

Delzire s'étudiait ainsi à dénouer le réseau de douce routine, à user les mailles de la communauté, — courses sylvestres ou jusqu'à l'amusante bourgade prochaine ; veillées attardées ; — qui, la plupart du temps, les rejoignaient, Hélène, Réginald et lui, en dépit des entraves de la maugréante Mme d'Isoeil.

Combien préférable, cependant, une franche rupture, une scission brutale même, moins difficile et afflictive et pour elle et pour lui ! La vilénie, expérimentée, à présent, de son subterfuge le navrait ; — cette accumulation, seule et inexplicable, de mécomptes, d'itératives déconvenues devant familiariser Hélène à l'éventualité de la séparation, dessiller graduellement ses yeux pour y faire brûler la flamme crue d'une discordante évidence... Certes eût-il mieux valu élire une voie droiturière et loyale, assumer la bravoure d'une sauvage et subite éclipse, —l'inéluctable de l'affreux holocauste admis, en gravir fermement l'échafaud, l'affronter avec héroïsme et défi ! Mais son propre courage lui devenait suspect et la possible rencontre impromptue d'Hélène démoralisée et à laquelle un signe suffirait, la pâle éloquence de son regard — en un tel désarroi, à la coïncidence d'une agonie de résolution, — pour le jeter, repentant, à ses pieds. Cette appréhension le confinait dans son appartement, sous le prétexte allégué d'une crise de son mal ; une semaine écoulée, — car, ce laps étriqué circonscrivit la péripétie entière de ce drame ; et, à des cœurs susceptibles de battre, encore, n'accorde-t-il déjà un excessif loisir pour franchir les étapes suprêmes et effrénées d'une désolation sans seconde, subir l'extrême aigu de la joie et de la douleur et s'évader, alors, marqués du corrosif et indélébile stigmate du saccage et de la ruine, et meurtris ? — après huit jours de séquestration, une retraite prolongée devenue insoutenable, Delzire redescendait mais, pour ôter tout accès au hasard redouté, se défendait de sortir et presque de s'éloigner de la présence de Réginald ou de Mme d'Isoeil.

En proie à la courbature récente et vive de son immolation, il consolait sa sourde plainte en calculant retrouver Hélène, sinon guérie, — révoltée de son inexplicable retraite et, puisque femme et faible, livrée sans examen ni sang-froid à sa naturelle outrance sentimentale, — tellement dépitée, au moins, qu'elle se forclorait, désormais, en une dure indifférence, dont l'initiale simulation aboutirait à un réel et sincère oubli, — et, en tous cas, provisoire barrière, sûr obstacle à l'explication qu'il fuyait. Le bris de leur

union, de leur réciproque influence, ce divorce intellectuel, un plausible recours d'Hélène à Mme d'Isoeil, chez laquelle son souci naïf aurait mendié refuge et appui, favoriseraient en cette tête malléable une régression vers le sens commun, une soumission lassée à la raison quadrangulaire et pédante de sa tutrice et, consécutif à cette restauration de l'autorité familiale, le désenchantement des idées dont la parole de Delzire recélait tout le prestige.

A peine, en effet, semblait-elle s'apercevoir encore de son existence; mais ce calme trop rigide, cette quiétude, saccadés de faux rires, mortellement insouciants; la désinvolture factice, toute, l'incohérente maladresse de son jeu, l'exagération de ce fard éraillé par les larmes, ce premier deuil que son junévile orgueil déguisait si mal sous une joie moqueuse et déchirante, avec la verve et comme l'ivresse méchante de sa douleur; — chaque fusée de cet affligeant feu d'artifice, après sa déflagration épanouie dans un ciel honteux et brouillé, retombait, en refermant derrière elle, plus épaisse et hermétique, l'énorme arche ténébreuse de la Nuit.

Mais quoique Delzire subit, centuplées, toutes les affres d'Hélène, secrètement, par une des supercheries usuelles de la passion, ces souffrances mêmes l'affectaient comme une félicité dernière; car de quelle désillusion le succès immédiat de son plan l'eût mortifié! et capable de faire violemment éclore en son âme dupée une virulente et inflexible mésestime pour Hélène...

Inexorable pitié! Offrir ainsi, délibérément, cette enfant en oblation à sa propre pusillanimité devant le bonheur, à une forfanterie de faiblesse, peut-être, à une gloriole de vertu vague, — à l'égoïste probité de scrupules, indéfectibles, soit! mais tardifs au point d'en être devenus iniques et absous par une vraiment trop facile contrition: — abuser moralement de la puérile crédulité, de la foi d'autrui et, à la finale heure expiatrice, racheter cette faute, — aux dépens de sa victime!

A la merci imbécile d'une marâtre, dont l'acrimonie persécutrice aciduler ait encore son affliction de ses condoléances envieuses; en proie au destin incompréhensible qu'un étranger provoqua; inconsciente du crime qui, visiblement, coalise le monde contre elle; s'efforçant humblement de justifier des tribulations, méritées, sans doute, malgré les apparences, puisque Delzire s'en révélait ainsi que l'inattendu et bien plus cruel instrument, — Hélène resterait hébétée et flétrie de sa vaine recherche, car elle ne découvrirait l'admissible cause de ce châtiment ni en elle-même, ni dans les circonstances.

Si, cependant, dédaigneuse d'un stoïcisme, inconcevable, d'ailleurs, et celé,

auquel donc son ignorance n'avait pu adhérer, — (et pour louable et noble qu'il fût dans la magniloquente imagination de Delzire, apparu jusqu'ici sous un insensible et laid aspect, comme l'envers sinistre de quelque fantasmagorie embrouillée), — si Hélène, armée de l'instinctive rectitude de sa raison, se figurant l'unique et obligatoire objet du sacrifice, se dressait devant lui et avec le regard indigné et plongeant, la ténacité blanche et têtue, l'arrogance audacieuse et légitime des êtres très purs, lui rappelait sa conduite — ah ! pertinace et libre, elle ! l'opportun du dénouement ménagé à cette homicide intrigue en témoignait ! — et revendiquait l'imprescriptible droit qu'elle lui créa ! Epouvantable torture voluptueuse ! le long du calvaire aride, hérissé de remords et de déchirantes hésitations, de ce renoncement, ce lui fut comme un cordial intoxiqué, ainsi qu'une nouvelle blessure bénie, large et béante et dont le sang à flots va rafraîchir l'horreur extatique et déjà torpide du supplice, — de sentir fondre sur lui la déprécation d'Hélène et le poursuivre, parmi les ronces et l'escarpement de son âpre route, l'injure, la muette injure de ses yeux... Paroxysme d'animadversion où, sous les espèces de la haine, réapparaissait la survivante suprématie, en cette âme superbe, de son influence, — et la stérilité de son effort pour feindre un très calme et manifeste mépris que, d'ailleurs, l'énigmatique ambiguité de la conjecture n'autorisait point.

Mais ces vestiges même, indéniable source de l'agressive acerbité d'Hélène, Delzire se devait d'en ruiner jusqu'à la trace ; raturer, enlaidir l'exagérée légende, dans cet esprit immaculé, et le mirage, legs pernicieux de ces mois d'affinité ; — restituer, enfin, cette généreuse créature à elle-même, à la notion agrandie d'elle-même, à l'intégrité de son cœur, pour ainsi dire, avec l'intacte aptitude, sans arrière-pensée, préjugé ni regret, à un autre et prochain lien réparateur.

Il s'évertua à découvrir l'immanquable moyen, susceptible d'à jamais déshonorer, aux yeux d'Hélène, toute réminiscence de cette époque ; la démarche capable de prévenir la secrète religion, le culte nostalgique, la posthume piété qu'elle lui conserverait ; — infaillible au point d'induire Hélène à la fatuité et à la présomptueuse illusion d'une méritoire perspicacité qui, dès lors, sanctionnerait une séparation sans ménagements ni ambages. Mais le châtiment lui apparut trop rude, réellement, et supérieur à ses forces mortelles et à sa charité, de provoquer sa propre déchéance dans l'esprit le plus exorable jusqu'alors rencontré, de maculer l'image idéalisée que la ferveur de cette âme fraternelle voudrait respecter. Comment, de plus, usurper la responsabilité de l'incurable morsure en cette virginale intelligence d'une empreinte calomniatrice, souillure indélébile ; — fêler le

chaste cristal, ternir l'eau diaphane de sa mémoire; abolir sa sérénité future d'un tel héritage, obsession mensongère dont sa vie s'intimiderait, à l'avenir.

Il renonça à avilir ses torts prémédités; chaque minute jusqu'à l'instant, encore éloigné, de son départ, le coude-à-coude, surexciteraient et aggraveraient la dissidence; les faillites successives des vœux intimes d'Hélène, son tenace optimisme reverdissant tous les soirs un rameau desséché le lendemain, enfiévreraient son aversion et l'invétéreraient. Alors, peut-être, une insidieuse tentative réconciliante de sa part, hautainement récusée, laisserait-elle à Hélène, avec les honneurs et le mot final de l'aventure, la guérison parfaite, et la quiétude?

Cette étrange tragédie sentimentale développa ses phases passionnées sous les gros yeux soupçonneux de Mme d'Isoeil et à son insu total, car, au cours de ses incidents, les manières mutuelles et le ton des jeunes gens s'altérèrent de trop subtiles dissonances, insensibles au tympan et au discernement racornis de la vieille dame. Hélène et Delzire bénéficiaient, au surplus, de leur originelle discrétion invulnérée, de l'ombrageuse et sensitive pudeur, sans ostentation de mystère, qui maîtrisa leur conduite et, à cette heure assombrie, leur magnifiait ces espérances de la veille, rentrées, vivantes, dans les limbes, abîmées à peine sous l'horizon indicible et tellement utopiques, déjà, et lointaines — que leur persistante fascination éphémère empruntait le vespéral contour, les teintes indécises et amorties du rêve.

Impunément, conservèrent-ils donc leurs allures réciproques usuelles; hormis à certains mots soulignés d'un peu d'involontaire emphase, à de banales expressions, commémoratifs, soudain, pour avoir été, maintes fois, jadis, énoncés, de quel accent ravi! et à présent, atténués d'une sourdine, — auxquels leur voix se rouillait, mais si passagèrement que, seuls, ils en remarquaient la perturbation...

Dès les premiers symptômes, Réginald, lui, cependant, présagea l'imminente dissolution de leur précaire société, le redoutable sort adverse conjurant sa ruine; mais le désaccord, dont il pressentait sa sœur et Delzire grièvement désolés, lui restait encore obscur.

Au début de leur installation à Isoeil, la subite métamorphose de Delzire à son égard le froissa, cette imprévue et mortifiante négligence, la restriction apparente d'une amitié insatiable, auparavant, et tyrannique, savoureuse d'outrancière assiduité, même, et reléguée, tout d'un coup, à l'oubli. Il connaissait assez son condisciple, la broussaille enchevêtrée d'orties, les spécieux préalables, freins volontaires de son activité, où il attardait sa

conscience processive et ardue, pour s'effrayer de son entraînement vers Hélène; — les scabreux écueils, les dangers moraux recherchés et bravés lui servant d'écoles enivrantes de sang-froid, d'expériences affrontées auxquelles il aiguisait sa souffrance et acharnait son imperturbable et sceptique autopsie... Certes, qu'un tel être, excessif, toujours, de pointilleuse subtilité, de réflexion dardante et complexe, jugeât superflu d'innocenter ses actes, les témoignait irrépréhensibles.

Aucune confidence, non plus, ne vint à Réginald, impossible, également, à Hélène et à Delzire et inutile, d'ailleurs, à l'égard d'un tel témoin, compréhensif et chéri et tacitement impliqué dans l'anodin complot; nul informulable aveu profanateur qui, prononcé pour cet unique auditeur indulgent même, sur un ton d'évasive sous-entente, sillonnerait de sa rude trace développée le feutre susceptible du sentiment... Mais, par une sorte de caressante collusion et d'enjôlement, l'un et l'autre faisaient de Réginald le complice et comme le recéleur du secret juvénile de leurs entrevues... Comparse aux élémentaires stratagèmes, aux hasards combinés de leurs excursions, initié à tout le naïf arcane de leurs rencontres, souvent il les accompagnait et, sous des prétextes, s'esquivait après les avoir escortés jusqu'aux confins du village; — un régressif accès auguré de sa primitive jalousie, aujourd'hui vaincue, contre Hélène, et qui, malgré ses efforts, extravasait encore quelquefois sa bile résorbée et falsifiait alors, son humeur, gauchissait ses paroles, — éloignait le délicat enfant, pour ne point adultérer le plaisir de ses compagnons de la grimace convulsive de sa joie factice...

Une atmosphère très vite s'était établie, particulière à ces trois créatures, de simplicité et de délicieuse entente, — électrisée de sympathie palpitante et d'induction, où chaque impressionnable nuance décolorée, — de vagues termes qu'une espèce d'argot intime amplifiait jusqu'à un sens arbitraire et conventionnel, — l'intonation sourde ou vibrante, la plus minime altération des voix transmettaient de formidables échos, suggestifs et délirants.

La moindre, insensible et passagère dissonance ne pouvait pronostiquer qu'un irréparable désastre, un déchirement sans remède; le premier indice, aussi, de la dissension, atteignit aux yeux de Réginald, le caractère d'un signe définitif; — rien n'effacerait qu'une minute Hélène et Delzire eussent été isolés l'un de l'autre et hostiles, en proie à l'animosité de leurs divergents vouloirs, qui désormais, pour avoir seulement bifurqué, se repousseraient chaque heure davantage. Réginald déplora ces choses, sans s'arroger, toutefois, un droit d'immixtion, — toute entremise, de quel tact fût-elle palliée, en ces occurrence sfunestes, devant sembler et, en réalité, être odieuse et haïe...

ARNOLD GOFFIN

SONNET

De tremblantes lueurs dans les tours ajourées
Etoilent l'horizon de roses vaporeuses;
Frileuse floraison, que les reines heureuses
En chuchotant de vagues choses ignorées

Effeuilleront de leurs frêles mains paresseuses
Tandis qu'au loin, sur les vagues énamourées,
La lune surgissant des ramures chanteuses
Fera neiger ses douces larmes azurées...

O la chute du jour et le soir qui se traîne
Bien lentement parmi les grêles découpures
Des donjons imprécis, ô la plainte incertaine

Des flûtes que la voix cajoleuse des femmes
En ce jardin d'ennui baigné de clartés pures
Attriste encore et fait pleurer comme des âmes!

GEORGES MARLOW

LITTÉRATURE RUSSE

Chanson.

Sur mon âme libre — pesaient de lourdes pensées; — que de mots tombés — dans un monde de glace!

Le monde est trop étroit — pour les ébats des sons; — je porte un cruel tourment — au plus profond de mon âme.

Sur la verte branche — un oiseau chantait; — emprisonné dans une cage d'or — le chanteur s'est tu...

Je chanterais gaîment, — mais tel n'est pas mon sort: — le corps est usé, — la volonté est lasse....

La Mort et le Temps.

Tout est à moi! et le fruit et le germe. — Ma puissance est infinie! — Soumets-toi, ô Temps, vieillard éternel, — je suis ta souveraine. — Tout

m'appartenant, je dispose de tout : — et ce qui naît et ce qui meurt. — Admire ma puissance, — car tout pourrira dans mes tombes.

O Temps, où sont les traces de tes actions ? — Où sont tes œuvres éloquentes ? — Les germes de tes conceptions, — ne les ai-je pas récoltés en une seule moisson ? — Où est Rome et tes autres puissances ? — Où sont les résultats de leurs immenses efforts ? Tombé dans des batailles sanglantes, — tout dort au fond de mes caveaux.

A moi le fruit et le germe ! — à moi le sceptre de l'univers ! — Humilie-toi, vieillard éternel, — ô Temps, incline ton front devant ta reine !

Le Temps.

Sans fin ni commencement — je suis le père et le fils des siècles ; — mais toi, tu fus enchaînée par le Destin — à la pourriture délétère des tombes. — Là où sont tes cimetières, — là où se décomposent tes cercueils, — c'est là que mes forces vives — construisent l'édifice du devenir ; c'est dans les tombes que je prends — les germes de mes travaux. — Ma route est sans fin ; — la chaîne des siècles est entre mes mains, — et sur mes épaules immortelles — je porte la robe du Créateur. — Ma puissance est sans limite, — infinie comme le Destin ; — et toi-même n'es-tu pas mon œuvre ? — Je suis ton seigneur — tu es mon esclave.

E.-J. HUBER (1)

La Nuit.

Déjà le jour harassé — se penche vers les eaux purpurines, — les voûtes de l'azur foncent, — l'ombre fraîche s'étale ; — et la nuit silencieuse, paisiblement — chemine sur la route éthérée, — et Vesper, avec son étoile superbe — vole devant elle.

Descends, ô céleste, vers nous — avec ton voile magique, avec le philtre de l'oubli réparateur, — et donne la paix aux cœurs fatigués. — Par ton apparition calmante, par ta mélodie berçante, — endors, comme la mère son enfant, — l'âme tourmentée par la peine.

La Mer.

Mer silencieuse, mer azurée, — debout, je te contemple, magnétisé par ton abîme. — Tu vis ; tu respires ; tu es pleine — d'un amour troublé, d'une pensée qui t'agite. — Mer silencieuse, mer azurée, — dévoile-moi ton

(1) Le célèbre traducteur de *Faust* de Gœthe, fils d'un pasteur protestant, est né en 1814 et mort en 1847.

secret profond : — Qu'est-ce qui meut ton sein sans limites ? — Par quoi respire ta poitrine oppressée ? — Est-ce peut-être le ciel, si lointain et si clair — qui t'attire et t'incite à quitter l'esclavage terrestre ?..... — Pleine d'une vie douce et mystérieuse, — tu es pure en face de sa pureté ; — et tu roules son azur radieux ; — et tu ardes de son feu du matin et du soir ; — et tu caresses ses nuages dorés, — et tu scintilles joyeusement avec ses étoiles. — Quand s'amassent des nuées menaçantes — pour arracher le ciel clair de ton sein, — tu te débats, tu hurles, tu soulèves tes flots, — et tu déchires et tourmentes le brouillard ennemi..... — La brume disparaît, les nuées s'envolent ; — mais, remplie du trouble passé, — tu soulèves longtemps encore tes flots épouvantés, — et l'éclat adorable des cieux rendus — ne te rend pas tout à fait ta tranquillité ; — de ton immobilité l'aspect n'est qu'apparent : — dans ton abîme sombre tu caches l'agitation, — car en admirant le ciel, tu trembles de le perdre.

L'Approche du Printemps.

Le calme est dans le ciel ; — la lune mystérieuse luit — à travers une fine vapeur ; — l'étoile d'amour joue — au-dessus de la sombre montagne ; — et, dans l'abîme bleu, — les immatériels, volant, — ensorcelant, vivifiant — le silence nocturne, — saluent le Renouveau.

JOUKOVSKI (1)

L'Art.

(Hexamètres.)

Je m'étais coupé un jonc au bord de la mer bruissante. — Muet, il gisait dans ma pauvre cabane. — Un jour il fut aperçu par un vieillard inconnu qui, — pour passer la nuit, s'arrêta dans notre hutte. (Cet homme semblait incompréhensible et étrange dans notre pays sauvage.) — Il tailla le tuyau, y pratiqua des ouvertures, et se l'appliqua aux lèvres. — Voici que le jonc, animé tout à coup, se remplit de sons — merveilleux, semblables à ceux qui s'élèvent parfois du bord de la mer — quand soudain le zéphyr, en ridant ses eaux, frôle les roseaux, et remplit de sons la contrée maritime.

---

(1) Basile Joukovski, le fils naturel d'un riche propriétaire russe, Bounine, et d'une esclave turque Salcha, est né en 1783. C'est le digne prédécesseur de Pouchkine et le père du romantisme en Russie. Ses traductions de Schiller, Gœthe, Byron, Homère valent les originaux grecs, allemands, anglais. Il a survécu à Pouchkine, qu'il admirait sans restriction ni envie ; il est mort en 1852, à l'âge de 70 ans. Joukovski était le précepteur d'Alexandre II, empereur de Russie.

L'Ange et le Démon.

La dispute pour l'homme dure toujours — entre deux esprits puissants : l'un — est le maître des portes de l'Eden — et son gardien séculaire ; l'autre, dans toute la grandeur du mal, — c'est le souverain du monde des ténèbres ; — au-dessus de sa pourpre ardente — brûlent deux ailes de feu. — Mais l'homme, né dans la poussière, qui des deux fera-t-il triompher ? — Achètera-t-il la couronne des palmes éternelles, — ou la coupe des voluptés passagères ? — L'ange du Seigneur est doux et lumineux, — vivifié par le rayon de l'humilité ; — mais le fier démon est si beau, — est si fort, si resplendissant !

Chanson hébraïque.

Devant Sion se balançait — mon berceau et au-dessus de lui — la palme de Dieu penchait — sa touffe de rameaux sombres.

Des blanches lys de l'Idumée — croissait tout autour le parterre neigeux ; la blanche colombe de Judée — agitait son aile caressante ;

L'ange divin d'Israël — m'offrit un rameau de palme — et posant la couronne de lys sur ma tête, — il m'envoya en route.

La Mère et les enfants.

(Motif de la poésie néo-grecque.)

« Pourquoi, maman, sans cesse — parles-tu de la sœur ? — Notre Zoé est dans un monde meilleur — tu nous le dis toi-même. »

« Ah, je sais qu'elle est dans un monde meilleur ! — Mais dans ce monde il n'y a point de prés, — ni de fleurs, ni d'herbes aromatiques, — ni de gais papillons. »

« Maman, maman ! dans le paradis de Dieu — chantent des anges divins, — se promènent des aurores roses, — coulent des nuits étoilées. »

« Mais la pauvre n'y a pas sa maman, — qui de la fenêtre regarderait — comme elle folâtre dans la prairie — avec les fleurs et les papillons. »

Anacréon.

Le jour de la cueillette du raisin — par la porte ouverte du jardin — nous allâmes à la fête de Bacchus — en portant sur nos bras — le favori d'Eros — le vieux Anacréon.

Nous étions beaucoup d'adolescents, — courageux, alertes, au langage

hardi, — et chacun avec sa belle; — mais le vin scintilla dans les coupes, — nous regardons: toutes nos belles — le vieillard les attira vers lui.

Sénile, aviné et cassé en deux, — le crâne couvert de roses, — comment a-t-il pu leur tourner ainsi la tête? — Mais elles nous chantèrent en chœur, — que nous ne savons pas aimer, — comme lui jadis il aima.

La Source du rocher.

D'où, ô source du rocher, — découlent tes flots sonores? — Qui vous a évoqué du gouffre noir, — vous, larmes pures de la terre? — Est-ce le rayon brûlant qui, sur les têtes des monts, — a fondu l'écorce des glaces? — Ou est-ce le pétillant exode — des effluves mystérieux du cœur de la terre?

D'où que tu viennes, qu'il est doux pour la naïade — de rêver au fond de tes eaux scintillantes, — ou de baigner en cachette sa face dans tes ondes; — qu'il est réconfortant pour les bergers de la vallée — de jouer de la corne au bord de tes flots. — et pour les vierges de plonger leurs amphores sonores — dans ton humide et frais élément!

Tel est-tu, ô vers du poète! — D'où viens-tu, et pour qui? — Qui t'a évoqué dans l'abîme de ce monde? — et qui cherches-tu au milieu de lui? — Ceci est un mystère pour tous; — mais qu'il est consolant pour nous — d'écouter ton harmonie, — d'aimer ton ordonnance, et ton doux sussurement, — et d'y puiser nos délices.

MAÏKOFF (1)

Traduit du russe par L. WALLNER

(1) A.-N. Maïkoff, l'un des meilleurs poètes de la Russie contemporaine, est né à Moscou en 1821. C'est le fils d'un peintre russe très connu, Nicolas Maïkoff. J'ignore s'il vit encore, mes sources historiques s'arrêtant vers 1880. A. Maïkoff est avant tout artiste, et par ce côté, ses poésies, comme celles de Tutcheff, possèdent une valeur universelle.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La première exposition de la « Libre Esthétique ».

La *Libre Esthétique* prend la place qu'occupa, pendant dix années, non sans gloire, ni sans tapage, ni sans profit pour l'éducation artistique dans notre pays, la défunte association des *Vingt*, à la tête de nos groupements d'art indépendant. De l'aveu de tous, sa première exposition a dépassé toutes celles dont on se souvient à Bruxelles. Ce ne fut pourtant, somme toute, qu'une exposition des *Vingt* agrandie et élargie. Même direction, même atmosphère. On y vit les plus conspués des *Vingt* et de leurs invités habituels. Si une bonne moitié des exposants ne figura jamais aux catalogues des *Vingt*, et notamment quelques-uns des plus importants parmi les étrangers, — tels que MM. Watts, Frampton, Morris, Puvis de Chavannes, Carrière, — il n'est cependant pas démontré qu'ils n'y eussent un jour passé tous, avec d'autres que la *Libre Esthétique* recherchera sans doute ou admettra dans l'avenir.

Le nouvel organisme aura l'avantage d'un cadre plus vaste et de collaborations plus nombreuses et plus variées, bien que toujours soigneusement choisies. Des ressources plus abondantes seront à sa disposition, grâce aux cotisations de cent membres, dont la plupart étrangers aux professions artistiques et d'autant plus honorés de leur part de mécénat. Mais, si la responsabilité pécuniaire s'est répartie sur une plus large base, l'autorité au contraire s'est concentrée entre les mains d'un seul délégué et se trouve plus libre de toutes attaches et de tout tiraillement que ne le fut jamais la république des *Vingt*.

Certes, l'éclectisme était l'un des articles du programme de ceux-ci, mais les circonstances ne permirent pas que cet article fût toujours également observé. On y dérogea parfois, notamment lorsque le néo-impressionnisme voulut s'ériger en orthodoxie quelque peu intolérante : il y eut un moment où le mérite des peintres allait dépendre presque uniquement de leur zèle pour le luminisme et même pour tel procédé luministe particulier, où la tiédeur envers Seurat fut suspecte et valut aux hésitants quelque mauvais vouloir. Il n'en est plus ainsi à la *Libre Esthétique*, dont le titre même ne peut signifier autre chose que la volonté d'éviter de semblables erreurs. Aussi, dès la première exposition, l'éclectisme fut-il plus apparent qu'aux *Vingt*. Le Salon ne favorisa spécialement aucune école ni aucune tendance. Il fut simplement moderne et, si l'on veut, évolutionniste, groupant l'une auprès de l'autre toutes les tendances vivantes — bonnes ou mauvaises, l'avenir le saura probablement — par lesquelles se marque aujourd'hui l'évolution de l'art. Il fut donc varié à souhait et instructif en proportion. Des œuvres qui le composèrent, il n'y en eut pas une qui n'eût au moins de la tenue et

qui ne présentât quelque intérêt au moins momentané. Plus indépendante des doctrines, la nouvelle direction est également plus indépendante des personnes. Tout en gardant aux meilleurs des *Vingt* une juste prédilection, elle ne doit plus avoir égard à l'ancienne association, dont certains membres ont l'air d'avoir abandonné leur art, dont certains autres ont encore plus mal tourné.

Il n'y a plus de Salon jeune qui ne réserve une large place à l'art industriel, à l'art appliqué, à l'art ornemental. Beaucoup de peintres ou de sculpteurs semblent se tourner de ce côté par lassitude, par ennui des redites. Beaucoup apportent à la confection d'objets, d'ustensiles quelconques, une grande habileté technique, de l'érudition, même de l'inspiration. Peut-on conclure de là, comme certains, à l'apparition prochaine d'un style décoratif moderne? Cela est bien douteux. Toujours on a vu les styles décoratifs procéder des styles architecturaux, comme la fleur sort de la tige qui la supporte. Or, l'architecture contemporaine n'est pas un art organique et vivant. Ensuite, il y a opposition entre l'individualisme qui règne aujourd'hui dans l'art et la conception d'un style architectural et mobilier, qui suppose la fantaisie individuelle soumise à une discipline, à des principes de formes universellement adoptés, expression de l'âme collective d'une race ou d'une époque. En attendant, on nous fait de jolis bibelots amusants, et c'est toujours autant de gagné.

Ce n'est pas à dire que la peinture ne se rencontre plus à l'état autonome et indépendant, bien que certains artistes aient décidé récemment que c'est là un abus, et, par une logique pleine d'optimisme, qu'il cessera d'avoir lieu. Nous nous persuadons difficilement qu'un portrait tel que celui de la *marquise de Granby*, de M. Watts, pour n'avoir aucune destination décorative, n'ait pas le droit d'exister. Il est d'une profonde et durable beauté, cela suffit.

Sur un fond de paysage montagneux, bleu et vert, apparaît le buste d'une femme jeune, aux cheveux d'or, au long cou nu, vêtue simplement d'une blouse bleue et d'une écharpe verte. Deux teintes principales, dont l'harmonie subtile et exquise est excellemment appropriée au caractère du personnage. Car ce portrait est une œuvre de lucide pénétration psychologique, à tel point que la présence du nom du modèle au catalogue est presque une indiscrétion. On y lit, dans ce portrait, la race, l'aristocratie, la fierté; on y voit la douceur d'une âme, non pas calme, mais calmée, sans élan désormais, et l'on découvre le spleen tout au fond de ces yeux bleus, pareils à de nobles fleurs qui sentiraient qu'elles vont se faner bientôt. Le travail du peintre, minutieux et patient, disparaît, tant l'intérêt de sa vision et de sa pensée scrutatrice s'impose. Si l'on cherche l'ascendance d'une pareille œuvre, on ne peut penser qu'à un nom, qui est un nom suprême, celui du Vinci.

M. Eugène Carrière réunit en un tableau, au groupement composé à la façon hollandaise, une mère et ses cinq enfants. Le style n'est pas exempt de maniérisme, et cependant la vie des têtes, des regards, des mains est extraordinaire. Le dessin est d'un maître et le coloris, si atténué qu'il

soit, est délicieux dans sa délicatesse. Nous ne trouvons à regretter chez M. Carrière que le parti pris où il s'obstine de noyer ses personnages dans une factice atmosphère d'ombres mouvantes, de brumes vagues et blêmes où il les fait flotter comme des fantômes ou des formes spiritualisées.

Autres portraitistes : M. Cameron, de Glasgow, très analogue à MM. Guthrie et Lavery, et comme eux whistlérien; M. Sauter, épais, lourd, amateur de céruses blafardes; M. Motte, sérieux et distingué, hypnotisé par Velasquez; M. Lemmen, irréprochable, constructeur exact et tenace, dessinateur serré, modeleur strict; M. Khnopff, toujours industrieux, mais d'une banalité inattendue et d'une excessive sécheresse dans son portrait de femme qui semble découpé à l'emporte-pièce, et, malgré d'assez grandes dimensions, traité comme une miniature; M. De Gouve de Nuncques, dont le portrait d'homme, très appliqué, n'a pas un coloris des plus avenants; M. Van Rysselberghe, l'un des rares fidèles tenants du néo-impressionnisme, virtuose adroit autant qu'intrépide, capable, sans épuiser sa patience, de pointiller un plancher, une porte et une redingote que l'on contemple sans allégresse.

Ses deux limpides marines, œuvres de scrupuleuse analyse, valent mieux, comme M. De Gouve vaut surtout dans ses paysages somnolents, non pas tant dans sa grande vue panoramique et paradoxale des *Environs de Laeken*, à la fois minutieuse et simplificatrice, que dans son rigide *Canal gris* et sa *Maison aveugle*, d'un sentiment étrangement concentré et poignant.

Passons sur les impressionnistes français, très connus : M. Besnard, ardent et fluide, le fin Sisley, M. Renoir, énormément au-dessous de lui-même et de sa réputation, Mme Morisot, toute pimpante en son faire nerveux et expéditif, ténu et peu consistant; puis M. Pissarro père qui tapote des paysages exacts, et ne nous transporte pas. Il est flanqué cette fois de deux de ses fils, et on en attend un troisième, le petit dernier.

Nous nous permettrons de placer M. Heymans à une grande distance au-dessus de ce patriarche sympathique et surfait. Ses trois paysages, solides et légers, aussi pleins de belle force et de santé que de lumière, sont des merveilles de robuste justesse et de sentiment poétique en même temps. N'oublions pas ici M. Claus et son *Midi* rutilant et joyeux, ni Mlle Boch, ni M. Thaulow. Oublions au plus tôt M. Signac.

Non loin de M. Carrière fut situé M. Lerolle, qui a quelque rapport avec lui. C'est un peintre vaporeux, de demi-teinte et de demi-jour. Ses toiles, figures et intérieurs ou paysages, ont en général une grâce tranquille. Mais l'impression s'efface vite, n'allant pas jusqu'à l'intensité. M. Stremel, Allemand voué à la Hollande, est aussi un intimiste, qui épie le mystère des vieilles chambres proprettes et vides, comme dans son *Intérieur*, vert et jaune paille, d'une adroite combinaison de lignes et de couleurs.

Un *Crépuscule*, en teintes de vieille tapisserie, de M. Murray, de Glasgow, rappelle *le Soir de Langside* de M. Lavery. De M. Vogels, toujours superbe peintre, une mer nocturne qui a la majesté de certains Dupré. De M. Gilsoul, une *Kermesse* aux feux de Bengale, qui est plus curieuse que belle,

et que juste, et sa *Tourmente*, trop vaste, mais impressionnante par sa fougue et sa sauvagerie. M. Laermans demeure le peintre des souffrances et des difformités des paysans. Le coloris très monté de M. Ensor fait merveille dans quelques natures mortes, choux, fraises, vases ou poissons. Il y avait notamment une raie, brossée superbement, où s'entrevoyait l'ingérence sournoise du caricaturiste pince-sans-rire, qui dédie à l'auteur des *Contes d'Yperdamme* son effigie en une icone moitié mystique et moitié rabelaisienne, où la *Vierge au buisson de roses* de maître Etienne de Cologne sourit doucement au-dessus des grimaces de diables cornus et pustuleux.

C'est à Taïti principalement que M. Gauguin, qui a une ascendance péruvienne, paraît-il, et qui s'en ressent, est allé chercher des inspirations en rapport avec ses goûts d'art barbare et primitif. Peinture ethnographique, qui étonne plus qu'elle ne séduit. Mais M. Gauguin est un coloriste somptueux et dans son *Paysage de la Martinique*, lourde mosaïque de gemmes et de métaux ardents, des rapports hardis établissent une harmonie neuve.

Parmi les peintres plus dégagés que les précédents de la réalité immédiate, il faut citer en premier lieu M. Puvis de Chavannes, en souvenir de ses nobles fresques eurythmiques, plutôt que pour exalter les trois œuvres secondaires et pas récentes qu'il envoya à l'exposition. D'un Anglais, M. Welden Hawkins, on vit *les Auréoles*, un morceau d'une délicieuse douceur mystique et charnelle à la fois. M. Denis s'immerge dans le néant. M. Levêque eut de prolixes tentatives. Le symbolisme de M. Toorop s'éloigne de plus en plus des formes de la vie et arrive aux plus inintelligibles rébus, comme celui de M. Doudelet. Seulement, le cas de M. Toorop est plus grave, car il sait dessiner et il sait peindre, et même magistralement, et dans ses compositions les plus folles il y a des morceaux exquis.

Précédemment nous eûmes déjà l'occasion de décrire et de caractériser ici les allégories décoratives de M. Mellery. A *la Libre Esthétique*, il en exposa une série de dix-huit, parmi lesquelles nous ne pouvons que citer les plus parfaites, d'une beauté sereine, radieuse et recueillie : *La Pensée aime la Nuit, la Hollande du XVIIe siècle, l'Ile de Marken, la Voûte romaine, le Don de Mariage* et la merveilleuse guirlande des *Heures*. Par les amples rythmes de leurs lignes, l'élargissement de la plastique, la solennelle simplicité de la couleur, ces œuvres sont conçues selon « une esthétique décorative » pour employer l'expression du peintre lui-même, et tout en existant pour elles-mêmes, en elles-mêmes, sans subordination à tel système monumental, elles constituent de magnifiques spécimens de ce que pourrait créer M. Mellery si on voulait bien lui donner des murailles à parer, à ennoblir du prestige de son art grave et pensif.

***

Les dessins, les estampes, les lithographies, les images, les affiches, les illustrations, les gravures foisonnèrent, mais nous prendrions toutes les pages de la *Jeune Belgique* si nous notions ici tout ce qu'il faudrait.

D'Angleterre vint la collection des publications de la *Fitzroy School*

Picture Society, fondée tout récemment pour la création d'images coloriées à bon marché, d'un caractère esthétique, destinées à l'enseignement et à l'éducation du regard dans les écoles. Idée excellente, réalisation remarquable. La clarté de la composition, la puissance d'expression des contours, la belle harmonie des tons plats, le sentiment naïf, à la fois religieux et pittoresque, tout cela se trouve à un degré égal dans les œuvres presque collectives de MM. Heywood Sumner, Selwyn Image et Christophe Whall. M. Sumner apparaît encore comme un charmant illustrateur de livres, genre auquel s'adonne également un artiste nouveau, révélé par le *Studio*, M. Aubrey Beardsley, qui raffine sur la grâce italienne et sur le caprice japonais.

Chez nous, peu de chose. Les illustrations élégantes et fantaisistes que Mlle Danse jette à travers les textes et les marges des livres ont l'inconvénient de ne pas faire corps avec l'objet décoré, et nous leur préférons ses jolis portraits mièvres. M. Auguste Donnay n'apporte encore que des promesses, dans ses petites compositions bizarres, quoique calligraphiques.

Tout près de lui, nous admirâmes une superbe série de dessins du maître aquafortiste Storm de 's Gravesande : des intérieurs d'églises et d'appartements aussi silencieux, presque aussi religieux que des églises, et de douloureuses tombées de soir dans de pluvieux ports de Hollande.

La France nous apporta des affiches, quelques-uns des plus flamboyants Chéret, puis de cruels Toulouse-Lautrec, étonnants de grandeur, de force, d'incisive ironie. Des publications collectives, *l'Estampe originale*, *l'Escarmouche*, *le Café-Concert*, groupaient une foule d'artistes intéressants, dont chacun a son genre, son style et sa personnalité : entre autres, M. Besnard, avec une belle estampe fantastique, aux dégradations admirablement fondues; M. Renoir, avec une superbe tête de petite fille; M. Anquetin, avec son *Don Quichotte*, d'un grand caractère; M. Lepère; les exhilarants caricaturistes Hermann Paul et Vallotton, dont on vit en outre des séries d'œuvres séparées, comme on en vit aussi de M. Henri Rivière, dessinateur de marines et japonisant de première force, et de ce mystérieux et profond artiste d'art surnaturel, M. Odilon Redon. Son *Livre de lumière* et son *Profil de femme* s'égalent à ses inventions les plus inattendues et les plus belles. A côté, un autre lithographe savant, maître aussi dans l'art de velouter les noirs, M. Lunois.

Une seule affiche de M. Grasset, la célèbre *Librairie romantique*, discrète et douce, avec sa gracieuse figure de liseuse à la large collerette. Mais une foule d'aquarelles originales, de couvertures, de têtes de pages, d'illustrations, attestant la profonde science du dessin, l'érudition, la fécondité de ce maître charmant, archaïque et moderne à la fois.

Dans le cycle des arts du livre, citons encore de riches ornementations gothiques, chefs-d'œuvre de M. William Morris, les éditions simples et distinguées des éditeurs de poètes MM. Mattews et Lane, les reliures originales de M. Charles Meunier, les parfaits maroquins à arabesques de M. Marius Michel. Louons aussi, tout particulièrement, le titre du catalogue, dû à M. Van Rysselberghe, qui a résolu le problème de donner à notre alphabet une valeur décorative.

***

Allons à la sculpture maintenant et aux arts connexes. Un sculpteur anglais, M. Frampton, s'impose avec des œuvres magnifiques, d'une noblesse hautaine, d'une spiritualité raffinée, d'une correction impeccable. M. Frampton est un de ceux qui ressuscitent l'usage, autrefois universel, abandonné seulement depuis la renaissance, de teinter les matières sculptées; il le fait avec infiniment de goût. La sculpture coloriée est encore pratiquée par M. Cros, qui ressuscite la beauté antique et tire des pâtes de verre un parti avant lui ignoré, et par M. Paul Du Bois, qui, parmi ses œuvres nombreuses et variées, a un haut relief habile, une *Femme à l'éventail*, d'une grâce très séduisante.

Une jeune artiste française, Mlle Camille Claudel, s'avère élève de M. Rodin, et c'est pourquoi il est prématuré de lui conférer, comme on l'a fait, la maîtrise. *La Valse* a évidemment de la passion, de la fièvre et du mouvement, trop de mouvement même. La draperie qui tourbillonne autour du couple est confuse et manque d'attaches : elle embrouille le groupe, masque les lignes, et ressemble autant à une broussaille qu'à une draperie.

Les cinq caressantes études de M. Bartholomé, cinq corps de femmes ployés dans des attitudes douloureuses et prostrées, promettent une œuvre de premier rang. La place nous manque pour insister sur les œuvres d'artistes connus, tels que MM. Constantin Meunier, Vanderstappen, Samuel, Vinçotte, Charlier, Devillez, Gaspar. Nous avons déjà parlé de *l'Autel* sans architecture de M. Craco, qui a encore, entre autres choses, un projet de *Chaire de vérité* atteint du même défaut.

L'emploi, dans les objets d'art industriel, de l'étain, qui était autrefois « l'argenterie du pauvre », se répand de plus en plus. A côté des travaux souples et nerveusement accentués de M. Alexandre Charpentier, voici, de M. Baffier, une plantureuse *Cruche* qui ne sera pas légère à soulever, et une pittoresque *Corbeille à fruits* soutenue par deux fortes campagnardes bien campées; de M. Paul Du Bois, un *Chandelier* et des bas-reliefs; de M. Fernand Dubois, un *Couvercle pour une boîte de baptême*. M. Fernand Dubois est un bon médailleur, dans le style de M. Roty, et un ciseleur émérite; il a du goût, de l'invention, peut-être trop d'intentions symboliques qui demeurent cachées. Citons enfin deux fantastiques baguiers de bois sculpté de M. Carabin, et ses grès colorés dans la pâte, d'un mouvement vraiment curieux.

Nous voici arrivés tout naturellement aux arts de l'ameublement, aux beaux grès flammés de M. Delaherche, de MM. Dalpayrat et Lesbros, aux vases de métal orfévrés par la *Guild of Handicraft* de M. Ashbee, à l'ingénieuse tapisserie fanée de M. Maillol, aux tapis esthétiques de la manufacture belge *La Royale*, dessinés par MM. Lemmen et Wytsman, aux meubles de style traditionnel de M. Wallaert, aux bois vernis de M. Niederkorn. M. de Montesquiou-Fézensac expose une vilaine « pendule de pensées » d'une composition aussi précieuse que l'inscription qui ronronne dessus : « Dans les leurres de vos heures, pressez, si vous y pensez! ces pensées

dépensées, à penser à vos pensers. » Un architecte belge, mais formé sans doute à l'école des Anglais, les seuls qui aient inauguré quelque chose qui ressemble à un style de mobilier moderne, M. Serrurier, a décoré et meublé toute une chambre, d'une simplicité savante, gaie, commode et intime, qui a fait l'admiration de tous les visiteurs et qui, dans cette belle exposition de la *Libre Esthétique*, aura eu sa large part du succès universel.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE MUSICALE

Les sympathies des jeunes vont naturellement aux jeunes. L'ardente jeunesse qui poursuit l'art dans ses différentes expressions, peinture, musique ou littérature, se tend fraternellement la main; aussi me pardonnera-t-on, dans *la Jeune Belgique*, de rendre un hommage particulièrement chaleureux et cordial au groupe de nos jeunes musiciens. Voici trois ans que Mathieu Crickboom, ce petit Verviétois, artiste comme on ne saurait l'être plus, et l'une des futures gloires du violon, fonda ici son quatuor. Crickboom, avec sa collaboratrice, Mlle Louisa Merck, est comme l'âme de ce petit groupe remuant et valeureux de musiciens enthousiastes. Tous ne sont pas très connus; point ne se prélasse leur « tête » aux étalages des éditeurs de musique ou en première page des journaux illustrés. Mais ce qui leur vaut notre sympathie à nous autres, c'est leur culte profond du beau et du vrai, leur dévouement sans restriction à la cause de l'art, leur éloignement naïf et sincère de toute pose, de tout esprit de lucre et de vanité personnelle. Les deux premières séances du quatuor Crickboom, à l'Hôtel Ravenstein, ont déja eu lieu, avec le concours de Mlle L. Merck. A la première, on a entendu le Quatuor n° 7 de Beethoven (en *fa*) excellemment interprété par MM. Crickboom, Angenot, Hans et H. Merck. Ce n'était évidemment pas la pondération et l'homogénéité étonnantes du Quatuor Joachim, mais quelle chaleur et quelle justesse de sentiments, quelle impeccabilité dans la note et quelles jolies sonorités! On a également applaudi la *Fantaisie* pour violoncelle et piano de Schumann, jouée par M. H. Merck et sa sœur Mlle L. Merck; interprétation très mouvementée et très exubérante de cette œuvre terriblement substantielle, quelquefois même trop, dirait-on; la trame harmonique et mélodique se déroule si serrée que, dans ce mouvement rapide et emporté, les sonorités se confondent parfois et entrent les unes dans les autres. Le concert se terminait par la Sonate pour violon et piano de G. Lekeu, ce jeune homme de vingt-trois ans mort tout récemment à Angers, et dont la disparition subite de ce groupe des jeunes musiciens belges dont il était une des plus brillantes personnalités, nous a, à tous, si douloureusement étreint le cœur. Si la place ne me faisait défaut, je voudrais analyser ici, comme elle le mérite, cette œuvre à la fois étrange et admirable, en tous cas l'une des pages les plus remarquables de la jeune école belge, dans ses affinités avec la jeune école française Mais je dois me

borner à constater l'impression profonde produite par le premier *Allegro*, vraiment très grand, et par le *Finale*, d'une allure extraordinaire ; l'*Adagio*, d'un sentiment émouvant et d'une poésie ineffable, a obtenu le plus de succès.

Crickboom a joué cette sonate d'une façon idéale, et comme on joue l'œuvre d'un ami élu entre tous et tout à coup disparu ; la partie de piano, d'une difficulté inouïe, a été interprétée par Mlle Merck avec une virtuosité et une intelligence digne de l'œuvre et digne d'elle-même.

Un empêchement mille fois maudit ne m'a pas permis d'assister à la seconde séance où l'on a entendu des compositions de Beethoven, Bach, Ysaye et Schumann.

Le programme de la troisième séance (29 mars) se composait du trio en *ut* (op. 87) de Brahms, de la sonate n° 7 de Beethoven, pour violon et piano, et du premier quatuor de Schumann, en *la* mineur. Celui-ci a été rendu d'une manière véritablement merveilleuse, particulièrement le *Scherzo* et le *Finale ;* on sent la prédilection instinctive de ces jeunes gens pour cette musique toute débordante de jeunesse et de passion. Celle de Brahms, avec ses austérités, son objectivité plastique et un peu froide, leur paraît plus étrangère ; le trio n'en a pas moins reçu une interprétation scrupuleuse et sincère et d'une parfaite correction ; il a permis à Mlle Merck et M. Crickboom de déployer encore une fois cette admirable homogénéité, cette identité complète dans la manière de sentir et de rendre qui les distingue de tant d'autres musiciens de chambre. Le public des trois séances a fait le plus chaleureux accueil à Crickboom et à ses amis, que l'on espère bien voir, l'an prochain, reprendre le bon combat.

— Bien que Thomson dut être considéré comme le « clou » du dernier Populaire, le héros de la journée fut en réalité Joseph Dupont. Le grand artiste, fort malade il y a peu de temps, a reparu au pupitre, plus nerveux, plus alerte, plus enthousiaste que jamais. On peut dire que les divers fragments de Wagner qui terminaient le concert, et qu'il a si fréquemment dirigés, n'avaient point encore été interprétés sous sa direction avec un tel ensemble, un accent si pathétique et si empoignant ; la formidable marche funèbre de *Siegfried* surtout a été aux nues, et c'était justice. L'orchestre a été parfait ce jour-là ; on eût dit que l'influence de Lévy se faisait encore sentir dans la netteté du jeu et la précision des attaques.

Thomson a obtenu le succès qu'il méritait. S'il n'a pas le charme intense et les voluptueuses sonorités d'Ysaye, il possède en propre un jeu singulièrement fin, perlé. Les notes se détachent l'une de l'autre avec autant de netteté que sur un clavier, chaque trait est exécuté avec une précision et une conscience absolues qui d'ailleurs n'enchaîne en rien un tempérament passionné et fougueux, une véritable âme d'artiste, chez qui la perfection de la technique ne fait que servir l'interprétation et ne tente pas de la détourner de son véritable but. Le Concerto de Goldmarck n'a pas plu énormément. C'est peut-être bien, au milieu de la masse des concertos de violons jugés en rond, une œuvre sérieuse et même remarquable. Mais ce style froid, académique et absolument objectif, cette « musique absolue » a besoin, pour intéresser, d'un peu plus que cette maîtrise honnête et cette instrumentation légère : on désire de tout cœur les écrasantes proportions, la noblesse austère des superbes architectures de Brahms.

— Curieux, sans plus, le concert du Conservatoire consacré à Gounod. On pourrait, à la vérité, contester sa nécessité, surtout lorsque l'on considère

qu'aucune manifestation de ce genre n'a suivi le décès de César Franck, une de nos gloires nationales que l'on sera un jour fier de revendiquer, même au Conservatoire. Le choix du programme d'un concert Gounod devait d'ailleurs présenter des difficultés quasi-insurmontables ; je regrette de devoir penser qu'elles ne l'ont pas été entièrement. Que nous faire entendre, en effet, de Gounod ? Des œuvres archi-connues, des fragments symphoniques de ses opéras ? Alors, quoi ? Il restait quelques œuvres presque inconnues, telles que la Deuxième symphonie (1863) et les chœurs d'*Ulysse*, mais l'oubli de ces œuvres ne tenait pas à d'autres causes qu'à leur infériorité. On a beau rejeter l'échec des fragments d'*Ulysse* sur celui de la ridicule tragédie de ce poncif de Ponsard, l'exemple de *l'Arlésienne* de Bizet, jouée dix fois plus souvent que le drame de Daudet, est là pour nous prouver qu'une belle musique de scène peut fort bien se détacher du drame qu'elle accompagne, — pour autant qu'elle ne serre pas de près l'action comme dans les drames wagnériens.

Il y a dans cette musique pour l'*Ulysse* une singulière naïveté, une fraîcheur et une couleur pastorale qui sauvent au moins les apparences, car que de banalités, que de vieillerie ! Les chœurs pour voix de femmes, très bien écrits, sont les fragments les plus réussis, ainsi qu'un ou deux chœurs de porchers. L'orchestration est fort simple, parfois crue. On a beaucoup applaudi la belle voix de Mlle Flament, et un tout petit solo très bien dit par Mlle Jeanne Merck, sœur de Mlle Louise Merck dont je parlais en commençant cette chronique. En somme, l'œuvre n'a pas obtenu un très vif succès ; les vers de Ponsard, d'une radieuse ineptie, et non sans une pointe de gauloiserie involontaire et ingénue, n'étaient pas faits pour l'aviver. La Deuxième symphonie, œuvre rien moins que sérieuse, est conçue dans le même esprit de sincérité naïve et d'aimable badinage ; à noter, la belle phrase initiale du *Larghetto non troppo*, du vrai Gounod celle-là ; le finale est vraiment trop léger, pour ne pas dire vulgaire.

La Messe de Sainte-Cécile (1855), bien connue chez nous, offre, à côté de cette symphonie, et bien qu'elle lui soit antérieure, un caractère de maturité que celle-ci ne possède en aucune façon. On connaît cette note particulière du mysticisme voluptueux, de la religiosité à fleur d'âme de Gounod. Ce sentiment est très bien exprimé dans le fameux *Sanctus*, le *Benedictus* et le *Domine salvum fac Regem*, les trois fragments entendus au Conservatoire. Il y a là une certaine grandeur, quelque chose de saisissant quoique superficiel, qui ne résiste pas à un examen approfondi, mais dénote à plus forte raison un musicien singulièrement madré dans la recherche des effets et la conception d'ensemble d'un grand panneau décoratif. M. Demest a dit avec son art ordinaire le solo du *Sanctus*, mais il est bon de l'avertir que s'il continue à promener sa voix dans de pareilles hauteurs, son baryton-martin ne résistera pas longtemps à cette tension violente.

Rarement séance orchestrale fut plus controversée que le concert de Siegfried Wagner. Ses adversaires ont surtout témoigné une férocité incroyable et, au moins, une sévérité exagérée. Sous prétexte qu'il est le fils de son père, — ce qui peut arriver à tout le monde, — on exige de Siegfried Wagner du génie, et, chose plus remarquable encore, de l'expérience. Je dois dire que je me suis permis d'applaudir. Sans doute il y avait de la confusion dans le « Venusberg » du *Tannhäuser*, la *Siegfried-Idylle* s'en allait d'une allure un peu pesante, mais, enfin, je n'ai pu m'empêcher de constater le sens poétique évident du jeune *kapellmeister*, son geste très

large et vraiment éloquent, la précision et l'énergie de sa mesure, et la connaissance parfaite qu'il avait de ses partitions, dirigeant tout par cœur, bien qu'il indiquât pour ainsi dire chaque entrée. On lui a reproché de « se produire » avant d'avoir atteint à la parfaite possession de son métier. Mais comment donc voulez-vous qu'il fasse? On ne peut cependant pas diriger l'ouverture du *Tannhäuser* dans une cave! En résumé, un début très honorable, et beaucoup de promesses.

— Vous parlerai-je de *Tristan* à la Monnaie? Heu! heu! J'eus le bonheur d'entendre l'œuvre à Bayreuth et je crois que tous ceux qui se trouvent dans ce cas n'attachent pas beaucoup d'importance à cette première, qui ne provoque d'autre désir que celui d'une prochaine revanche. Si, comme la presse quotidienne si unanimement favorable, on se place au point de vue *opéra*, certes, cet opéra est bien monté.

M. Cossira chante très consciencieusement toutes ses notes, de même que Mlle Tanésy. On ne comprend pas un mot, mais peu importe quand on entend « l'air »; M. Lequien chante proprement, de sa voix un peu sèche, son admirable lamentation. Mlle Wolff est très satisfaisante, M. Seguin naturellement hors pair, et l'orchestre « marche bien ». Si l'on se demande ce que devient l'œuvre d'art dans cette honnête interprétation de province, on songe à cette parole des livres saints : « La lettre tue, l'esprit fait vivre. » Or, jamais rien n'a été tué aussi absolument que *Tristan* à la Monnaie.

Exécution orchestrale sans air ni lumière, notamment au premier acte. Interprétation vocale très grosse, M. Cossira clamant rudement les phrases mystérieuses symboliques du deuxième acte, et Mlle Tanésy s'efforçant vainement de suivre les fluctuations métriques et rythmiques de cette redoutable partition; les scènes muettes enfin, — l'entrée de Tristan au premier acte et, au deuxième, cette admirable scène de l'attente qui, à Bayreuth, amenait progressivement le spectateur au paroxisme de l'anxiété et de l'agitation, de manière que l'entrée du héros provoquait un véritable soupir de soulagement et de bonheur, — tout cela incompris, mal réglé et mal joué. Inutile de parler de ces décors d'où sortent de vieux échos de barcarolles et de cantilènes; de ces costumes étonnants, tel celui de Mlle Tanésy au premier acte, ses charmes puissants enfermés en une robe blanche de pensionnaire endimanchée, la taille ceinte d'un ruban vert pomme... Oh! les amples draperies de Mme Sucher, à Bayreuth! L'impression générale se résume en ce mot terrible d'un critique : « M. Seguin *fait tache* dans l'interprétation. » Si au moins c'était une tache d'huile.

Errata. — Une erreur de plume dans ma dernière chronique m'a fait établir un rapprochement entre le thème du *Presto* de la Troisième symphonie de Beethoven et celui de la Première Symphonie de Borodine. C'est évidemment *Scherzo* qu'il faut lire.

ERNEST CLOSSON

MEMENTO

Une citation du Li-Sao, le beau poème de Kiu-Youen, qui ne manquerait pas d'applications aujourd'hui :

« Quel est le comble de l'art et du talent dans le siècle où nous sommes ?

« Tourner le dos au compas et à l'équerre et ne rien faire de régulier;

« Ne pas regarder le tracé en ligne droite afin de suivre librement la ligne courbe;

« Se concerter pour employer des moyens ineptes et pour les faire adopter comme une loi. » (Li-Sao, XXIII.)

Extrait de la notice de M. Alexandre Henne, sur Alphonse Vandenpeereboom. (*Annuaire de l'Académie de Belgique*, 1888, p. 419.)

« ... Le cabinet résolut de se l'adjoindre. Les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet le surprirent étrangement. Elles donnèrent lieu à une scène qui, en rappelant de loin celle à laquelle le célèbre cardinal Albéroni dut sa fortune, démontre la simplicité et la sincérité de ce cœur honnête.

« Quelqu'un que je connais, mais que je ne veux pas nommer, comme disait Hérodote, était alors à Ypres cordialement installé dans le luxueux appartement où le premier magistrat de la ville avait récemment logé le comte de Flandre. Alphonse Vandenpeereboom jugeait que ses amis ne pouvaient être trop bien traités.

« Un dimanche matin, que ce quelqu'un, homme régulier, se dirigeait vers les lieux où l'on va,

..... dans une humble posture,
Débarrasser ses flancs d'un importun fardeau,
(ALFRED DE MUSSET)

il les trouva occupés par son hôte. Il allait se retirer discrètement; mais celui-ci l'arrêta : « Prenez place, dit-il, ce sont des jumelles. » Quoique inhabitué à ce genre de confort en usage dans beaucoup de villes de nos Flandres, l'invité boucha l'autre urne, et alors s'engagea le dialogue suivant :

— ALPHONSE. Mon cher ami, il m'arrive une bien singulière chose.

— LUI. Bonne, j'espère?

— ALPHONSE. Mais non. On veut me faire ministre!

— LUI. Eh! tant mieux; le gouvernement comptera un honnête homme de plus et un excellent administrateur. Les discussions auxquelles vous avez pris une large part justifient pleinement ce choix.

— Quel ministère vous offre-t-on?

— ALPHONSE. Les travaux publics.

— LUI. Oh! n'acceptez pas celui-là.

— (La conversation se continua dans le jardinet.)

. . . . . »

Nous faisons toutes nos réserves sur l'authenticité des vers attribués à l'auteur des *Nuits*, qui nous paraissent être du Musset à la Hennième puissance.

M. T. de Wyzewa résume ainsi, dans la *Revue bleue*, sa théorie de l'imitation :

« Je crois de plus en plus que nous périssons par excès d'originalité. Chacun s'astreint à faire autrement qu'on n'a fait avant lui; et ainsi il ne reste plus personne pour rien faire de bon. Les traditions se perdent : les auteurs s'égarent à vouloir trouver des formes nouvelles, et les lecteurs à vouloir suivre les malheureux auteurs. Et, en fin de compte, voici qu'il n'y a plus dans les livres d'à présent ni composition, ni style, ni même aucune trace de cette nouveauté intérieure qui ne s'obtient que par un certain détachement de la nouveauté extérieure. »

Hélas! M. de Wyzewa parle d'or et de diamant. Mais il n'est plus guère de jeunes écrivains capables, non pas de lui donner raison, — ce serait trop! — mais seulement de le comprendre.

Le mondain qui, au lieu de porter le gardénia à la boutonnière du frac, imaginerait de le porter à la braguette, serait incontestablement un génie!

Voilà où l'on en est, pour s'être gargarisé avec des mots niais dans le genre de progrès artistique et d'évolution.

Un jeune poète du *Magasin littéraire* a été vivement frappé par une contradiction de la nature. Voici comment il l'exprime :

La colombe a son nid, le sanglier son breuil,
Mais la fleur sans abri meurt triste et solitaire
Et moi seul je la pleure au sein des bois en deuil.

Le jeune poète est-il sûr d'être seul? Nous, nous pleurons sur le sanglier, — question de tempérament; mais la fleur est lacrymalement arrosée, nous l'affirmons, par plus de deux yeux.

L'antithèse de la jeune demoiselle à rimer du *Magasin littéraire* nous rappelle le distique en vers libres — déjà! — qui fut célèbre vers 1867, et qu'un collégien aux abois adressait à ses parents :

De même que le soleil dore nos bois, nos champs,
De même on vous verra m'envoyer vingt-cinq francs.

On lit dans *le Gaulois :*

M. Edmond de Goncourt va publier un livre de notes prises par son frère Jules et par lui au cours d'un voyage en Italie qu'ils firent en 1855-1856

L'ouvrage sera illustré de dessins de Jules de Goncourt.

Ce n'est pas tout, et M. Edmond de Goncourt, plus jeune que jamais, va publier encore un volume du *Journal.*

On se rappelle que les « Mémoires » du célèbre écrivain s'arrêtaient à l'année 1884.

Voici la déclaration que faisait au public M. de Goncourt quant parut le tome sixième :

« ... Dans ce dernier volume, je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de servir seulement aux gens, saisis par mes instantanés, la vérité agréable; l'autre vérité, qui sera la vérité absolue, viendra vingt ans après ma mort. »

Et il ajoutait : « Ce volume est le dernier qui paraîtra de mon vivant. »

M. Edmond de Goncourt n'a pas pu résister plus longtemps à la tentation et nous pouvons annoncer, pour paraître avant la fin du printemps, le septième et irrévocablement dernier volume du *Journal.* Il ira de 1884 à 1888.

Lire dans les derniers numéros de *la Société nouvelle* les études de MM. Hubert Krains, Gustave Kahn, F. Brouez, Charles Henry, et *Mon Ami Philippe*, une pénétrante nouvelle de notre collaborateur Louis Delattre. Lire dans *la Revue générale* la revue littéraire de M. Eugène Gilbert et une substantielle critique des *Origines de la France contemporaine*, par M. J.-B. Stiernet.

Une pensée de M. Georges Dwelshauvers :

« ... Lorsqu'on parle d'Art, ce ne doit être jamais qu'avec emportement. Il faut qu'on hurle d'enthousiasme devant l'*œuvre*, il faut qu'on vocifère son dégoût, qu'on piétine, qu'on crache devant l'usurpation... »

Les lecteurs qui admirent cette phrase sont invités à hurler. Ceux qui ne l'aiment pas vociféreront, piétineront et cracheront.

N. B. Les sourds sont heureux.

Reçu le premier numéro d'une publication à couverture rose ornée d'un oiseau vert et qui s'appelle *Les Ibis.* Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Il y a un ibis de M. Vielé-Griffin, un ibis de M. Ulmna et un ibis en Espagne de M. de Oliveira-Soarès.

L'ibis in idem n'est pas représenté jusqu'ici.

M. Jules Sottiaux publie dans *le Libre Journal* une *Berceuse* dont voici quelques secousses :

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

La mine geint et le vent pleure,
C'est l'heure
De s'endormir,
L'oiseau de nuit vient de gémir !
Clos tes chers yeux, ô ma petite !
Bien vite !
L'oiseau de nuit vient de gémir !

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

La mine geint, son cri d'orfraie
Effraye
Comme un tocsin.
Mets ta tête au creux du coussin.
Ne tremble pas, ma colombelle
Si belle !
Mets ta tête au creux du coussin.

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

Oh ! ces râles dans les ténèbres
Funèbres,
Je ne sais où !
Sont-ce les morts par le grisou ?
Sont-ce les âmes désolées,
Troublées,
Sont-ce les morts par le grisou ?

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

Est-ce toi, pauvre sœur chérie,
Meurtrie,
Morte à seize ans ?
C'était par un soir de printemps.
Reviens-tu pour pleurer ta vie
Ravie
Un soir attiédi du printemps.

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

Elle avait ton œil qui rayonne,
Mignonne,
Tes cheveux noirs ;
Elle chantait toujours les soirs.
J'entends encor sa voix troublante
Et lente,
Elle chantait toujours les soirs.

Nannan Ninette
Dors, ma Brunette !

Oh ! tu n'auras pas mon aimée,
Damnée !
Noir revenant
Qui geins, qui geins toujours — Nannan !
La nuit s'avance, ma Brunette,
Ninette !
Dors, enfan, Ninette, Nannan !

Pour du nannan, c'en est !

Dans le numéro suivant, le même M. Sottiaux « médaillonne » un poète borain.

M. Deffernez, dit-il, *doit* être musicien. La musique l'a sauvé, assure-t-il, « d'une situation absolument intéressante ».

La cavatine abortive, alors !

Le style de M. Wilmotte :

« Entre les écrivains dont les tendances et les œuvres viennent d'être analysées et l'auteur de *la Nouvelle Carthage*, *une transition n'est pas nécessaire* : ELLE N'EST MÊME PAS DÉSIRABLE !!!! »

« ... Un RAPETISSEMENT voulu de la rime, DE PLUS EN PLUS RICHE à force d'indigence même !!!! »

LES BONS AOUTERONS

A M. Georges Eekhoud

Le jeune homme de si peu de hardiesse qu'il me pria d'imprimer pour lui ces notes sentimentales, je veux vous en toucher un mot.

Malgré qu'il ait déjà quelques poils blonds à sa lèvre, ah! quel enfant il est encore! Son caractère est contourné et contradictoire; il est plein de calcul et ne saurait résister à son cœur. C'est, de mes amis, un des plus agréablement criblés de demi-vices ondoyants et follets qu'il m'amusa longtemps de regarder se lever, parader, parader trois petits tours et s'en aller...

Que de fois, curieux et affriolé Aristée, ai-je poursuivi cette âme Protée?.. Au point qu'à présent je sais prédire de quel impudique gros mot il terminera, comme en se moquant de lui-même, la phrase à prétentions renanesques et ironiques et murmurée les yeux baissés avec une gravité gracieuse faisant penser qu'il eût été de ces philosophes graveleux qui fréquentaient, à la *Rôtisserie*, avec M. Jérôme Coignard.

Mais lui, surtout, veut plaire, et être celui qui plaît le mieux; et c'est coquetterie bien plus que vanité.

Tels jours, où, de nous deux, je suis le plus fort, je le ferais ramper à mes pieds pour peu que je voulusse un trop long temps continuer de lui

marquer la froideur que j'affectais par caprice. Tandis que d'autres matins où il s'est levé le cœur gai, où son miroir lui a souri, où il a tourné joliment son nœud de cravate, bref, alors qu'excité par ces riens il tient la corde, vous devriez voir à l'œuvre notre despote coquet !

Dans cette aventure, que ses compagnons, sous le feu d'une conversation, l'oublient une minute, et voilà qu'il repousse bruyamment sa chaise ; et ses regards levés au plafond, simulant le détachement ou semblant étudier très attentivement la fumée de sa cigarette, signifient : « Heu ! est-ce que je suis autre chose, ici, qu'un étranger, un intrus?.. » Vite, il faut que nous nous penchions vers lui et le reprenions à bras le corps, nous exclamant et le câlinant : « C'est toi ! Mais oui que c'est toi notre préféré ! » Il se rend à nos caresses et nous sourit; puis, comme ce triomphe lui suffit, se dérobant tout à coup à nos protestations qui continuaient, il prend cet air phlegmatique et morne auquel ses hauts cols anglais à la mode l'incitent depuis quelque temps.

N'est-ce pas l'étrange égoïsme d'un cœur avide et faible ? Je le regarde attirer ainsi, par mille manèges, tout être à soi, s'y coller une minute, pour après le repousser et, lui, passer. Car son cœur fait le trottoir ; elle est catin son âme, calculatrice et voluptueuse.

Ne vous méprenez pas à ce que je vous en conte. Tel quel, caressant et forcé, peut-être un peu faux, j'aime mon ami — à la façon de ces fruits pleins de noyaux, qu'il faut manger lentement et attentivement en se gardant des coups de dents.

Ah ! oui, le cher ami !... Et vous ai-je dit qu'il a conservé de son enfance ce parfum de blé mûr que fleure aussi la tête de certains gosses blonds ? Cette odeur de vie m'émeut étrangement : je suis pour lui plein de soins et d'égards.

Je le flatte doucement. S'il me parle, sa marotte d'à présent, des questions de physiologie qu'il étudie, comme « la mécanique de l'amour », par quoi il se propose de dégoter Spinoza et Stendhal avec l'aide des précis tracés graphiques qu'il veut inaugurer, ou « les transformations des cellules nerveuses sous l'action des excitants : gloire, alcool, etc. », je m'exclame admirativement.

— Quel pittoresque ! Quelle acuité ! Quel sang-froid !...

Il est aux anges. Le sang jeune de ses lèvres s'avive, ses yeux brillent, et dans son col blanc la peau fine de son cou est plus rose.

Et c'est la récompense à ma patience, à mes soins de grande sœur complaisante pour cet enfant vicieux, de le voir, en ces moments, le plus beau qu'il puisse être, excité et content de lui, éclatant et triomphant ; et,

cette âme tantôt désemparée, glorieusement soulevée à présent et toutes ses voiles au large éployées dans la brise.

Mais enfin voici ses pages où il voulut peut-être se montrer si intéressant, que le portrait que je crayonne ici il l'appellera une trahison. Dès lors, puisque je suis si loin, dirai-je, pour achever de le compromettre, que la première feuille, au-dessous du titre : *Les Bons Aoûterons*, portait les mots plus explicites : *ou le Fard de l'âme*, qu'il a effacés, je ne sais pourquoi ?

***

Les aoûterons arrivent d'un lointain bourg des Campines. Le fermier d'ici leur a écrit que les blés s'aoûtent et les attendent. Dans le wagon, ils tiennent entre les genoux leurs bissacs et leurs outils : la faulx courte à poignée et le crochet. Le visage collé à la vitre, ils estiment les récoltes riveraines.

Aux gares wallonnes où ils changent de convoi, ils questionnent dans un baragouin qui fait rire les gardes. Ils sont de haute stature; ils ont la face rouge et le poil pâle, l'air placide et miséreux malgré leurs casquettes de raide soie noire et leurs blouses de toile fraîches empesées mais trop courtes.

— Voilà des Flamands qui viennent faire l'août, dit-on, en les voyant.

A la ferme, avec leur tonneau de bière et leurs pains, ils occupent un coin de la grange vide, et ils dorment dans la paille. Leur travail est tout spécial : ils scient les blés. Ils peinent dur. Ils ne se mêlent pas aux varlets, car ils ne parlent que le patois de chez eux et, d'ailleurs, sont de nature taciturne.

Ces deux aoûterons, Koben et Piet, viennent ici depuis beaucoup de moissons. Je commence à saisir leur langage; et si nous ne nous parlons, nous sommes pourtant bons camarades et nous sourions à chaque rencontre.

J'ai, dans la ferme, une chambre spacieuse aux murs chaulés garnis des images véridiques de N.-S. J.-C. et de la Vierge. La cheminée y est ornée d'un rang de courges calebasses qui simulent des poires d'or. Les fenêtres donnent sur les carrés d'un potager dont les espaliers sont quasi sous ma main. Le lit est bourré de nouvelle paille d'avoine parfumée et bruissant sous le corps qui la froisse. Mais fi de la belle chambre ! La journée d'août l'a emplie d'un air surchauffé où je ne saurais dormir.

Je vais passer la nuit dans le grenier à foin des Flamands. Par l'échelle, je monte à l'étage où la claire-voie du plancher, presque nette de paille, attend la récolte qui s'apprête et bientôt la viendra gorger.

Dans l'obscurité, Koben l'aoûteron dort allongé sur l'aire. Je ne le vois pas mais je l'entends; il est sous ma nichette et il ronfle. Après le souper

on lui remit à la ferme une lettre de son village.. Koben ne sait pas lire; il l'a tournée, retournée dans sa main, puis enfouie dans sa poche. Il a souri comme toujours en balbutiant en français : « Bonne nuit à tous les hommes! » et il est venu se coucher. Son frère Piet rentrera tantôt seulement à la ferme; celui-là lui déchiffrera la lettre et ils sauront ce qu'il y a de nouveau là-bas. Koben, en attendant Piet, ronfle comme un bon moissonneur ayant sué, de l'aube à la nuit, sous le soleil de la canicule.

Ce bruit me trouble; et sur ma paille je ne parviens pas à m'endormir.

La baie du pignon qui m'abrite encadre un coin du verger. Dans la nuit, les têtes des pommiers dessinent de grosses boules sombres sous lesquelles des vaches couchées dans l'herbe respirent bruyamment. A droite, au loin, scintillent des globes électriques auréolés de mauve léger, décelant un bout de la vallée de Sambre dont le reste m'est caché : dix lieues carrées de vapeurs et de flammes qui renâclent sous la poigne humaine et dont les piaffements et les râles viennent ici mourir en un confus murmure se perdant dans l'immensité du ciel d'août heureux infiniment, inaltérable et impassible.

Tout à coup je perçois le ronflement de l'aoûteron, dont ma rêverie se berçait inconsciemment. On dirait le va et vient sonore d'un soufflet de forge. Je suis ses intonations: il monte, monte, s'étrangle subitement, reste à court, suspendu, puis reprend, grave et lent, sa cadence régulière.

Cette machine travaillant si exactement pour si peu de soins, produisant tant de force à si peu de frais, comme après, au repos, elle se répare encore à bon compte! Que voilà un problème physiologique réussi. Quelle élégante démonstration, dirait Taine, quelle expérience bien conduite et péremptoire! — Et moi, ajouté-je à mon bénéfice, que je suis perspicace! Vite, récompensons le complaisant objet de ma pénétration par une bonne pensée de charité bien pitoyable, et méprisable un peu, naturellement, comme il sied à la condescendance pour un fruste manouvrier, d'un jeune homme qui vit, il est vrai, de la vie végétative d'ailleurs de mode aux vacances, mais goûte l'ivresse d'une nuit d'été, vous savez, et appelle les étoiles par leurs petits noms...

Oui, bon! La part de pose est faite, et l'auto-examen avisé qui te sauvera du gobage, puisqu'une noblesse prévue est moins ridicule; mais ne diras-tu pas ce qui, au tréfond instinctif et généreux de ton âme, tressaille de tendresse émue et de fraternel amour pour cet homme endormi, un homme hors du monde, les yeux fermés et l'âme reclose?... Si, dis-le.

***

Piet est rentré, il a déposé sa lanterne. Koben s'éveille et tout de suite lui

montre la lettre. A quoi rêvait-il donc, l'aoûteron, l'instant passé de son sommeil? De quelle voix étrange il dit :

— Frère Piet, tout de suite, lis la lettre. Tu vois, c'est une lettre qu'on m'a donnée et elle doit venir de chez nous. Je voudrais savoir la chose que je sens qui est arrivée.

— C'est vrai, répond Piet, elle vient de là-bas. Il est marqué Westerloo sur le timbre.

Ils parlent le flamand de Campine, mais je comprends presque tout ce qu'ils disent. Ils sont assis dans le coin. Par la claire-voie du plancher, je vois la flamme jaune près d'une poussiéreuse toile d'araignée tendant le mur, et leurs grands traits mornes sous leurs cheveux jaunes piquetés de balles d'épis. Piet continue :

— C'est petite Trine qui écrit. Je reconnais son écriture. Koben, qu'est-ce donc qu'il y aurait chez nous?

— Alors, c'est petite Trine? Tu vois cela déjà? Ah! lis, Piet, lis pour nous savoir.

Piet commence la lecture. Sa voix monotone souvent hésite sur un mot; et il se penche un instant vers la lampe, puis continue son train. Il va lentement et je sais à la volée me traduire ce que j'entends. Dès les premières phrases saisies, je sens que de si fortes émotions vont secouer mes amis les aoûterons, que je veux les écouter jusqu'au bout. D'indiscrétion il n'y en a pas là, car ce n'est pas une vaine curiosité, mais mon cœur qui pénètre leur secret et bat si fidèlement à l'unisson de leur cœur, que jamais eux ne m'en voudraient de mon intrusion.

Piet lisait :

« Liessel, sous Westerloo, le 4 août.

« MON CHER PÈRE,

« Grand'maman dit que je dois vous écrire et au grand mon oncle « Piet qui fait le mois d'août avec vous, car il faut vous apprendre que « maman Lena est revenue. Oui, c'est hier qu'elle est revenue. Comme « ça, grand'maman vint m'éveiller, car c'était pendant la nuit. Il faisait « tout noir. Elle me disait d'écouter. On frappait à petits coups à la « porte d'en bas avec un sabot; ça faisait toc! toc! puis plus rien. « Nous entendions aussi que quelqu'un pleurait sur le chemin et « je n'osais me lever. Puis, encore, on criait tout bas : « C'est moi! « C'est moi! » A la fin nous sommes descendues avec la lampe. J'ai « tiré le verrou pour regarder à la porte, et c'est maman Lena qui est « entrée. Oui, alors elle est entrée, maman Lena. Elle était si petite, si

« petite ! Elle s'est mise à genoux devant grand'maman. Elle pleurait, elle « demandait : « Pardon ! Pardon ! » « Et à Trinette aussi » qu'elle disait, « et à Trinette aussi ! » Je pleurais et grand'maman pleurait : nous nous « embrassions tous les trois longtemps et alors j'entendais battre la poi- « trine de maman Lena, comme l'horloge. Après, nous sommes remontées « nous coucher. Maman Lena, en me serrant dans ses bras, me demandait « tout ce qui est arrivé ici. Je lui ai raconté que j'avais cousu votre pantalon « de toile et celui du mon oncle Piet, et raccommodé le bissac avec l'étoffe « du surplus. J'ai dit que vous étiez à la ferme Beyard avec mon oncle « Piet et que c'est moi qui allume l'étuve au matin. Maman Lena pleurait « tout le temps ; elle m'embrassait toujours et vous appelait, cher père, « ainsi : « Koben ! mon bon Koben ! » qu'elle disait maman Lena. Voilà, « aujourd'hui elle est encore malade de cela et elle est restée dans son lit. « Son visage est blanc comme les draps, ses yeux sont renfoncés dans sa « tête. Grand'maman reste auprès d'elle. « C'est tout, Lena, qu'elle dit, c'est « tout, Lena ! » Elle dit aussi, grand'maman, que maman Lena est malade « parce qu'elle est triste. Mais bientôt, ça sera passé et vous ne devez pas « vous inquiéter, mon cher père et mon oncle Piet, car c'est seulement « parce qu'elle est triste, vous savez. Moi, je suis bien contente que maman « Lena est revenue. J'ai tiré ma tête de dessous son bras pour venir vous « écrire tout de suite la bonne nouvelle, et pour que vous soyez contents « tout de suite aussi qu'elle est revenue. Maintenant, je vous embrasse, « mon cher père et mon grand mon oncle Piet, et je vous dis au revoir « parce que le facteur de Westerloo va bientôt passer et que j'ai mal dans « ma main.

« Votre fille obéissante,
TRINE. »

Ces dernières lignes devaient être serrées et bien embrouillées dans un coin du papier car Piet s'était collé à la lanterne et les lisait mot à mot. Il avalait souvent sa salive, le bon Piet, comme s'il avait la gorge contractée; et, pour s'éclaircir la vue sans doute, il se frottait les yeux de tout son poing. Quand il se fut tu, Koben prit la lettre de ses mains, et longtemps il fixa cette feuille de la petite Trine, où il ne distinguait rien mais qui l'avait tant remué. Il dit enfin :

— Piet ?

— Quoi, Koben ?

— Piet ! Dieu, Piet, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Eh bien voilà, Koben, je crois qu'il faut attendre et laisser rassir la

chose, Koben, qu'il me semble. D'ailleurs moi, je dis bien ça, mais, à la vérité, c'est toi qui as eu la peine, c'est toi qui diras le mieux ce qu'il faut faire.

— Elle est revenue, Piet! Elle est triste et elle pleure, que Trinette nous écrit sur sa lettre. C'est sûr, elle se repent... As-tu entendu, elle criait : « Koben, mon bon Koben! » Par Dieu, Piet, je n'ai plus la force de lui en vouloir, non, je ne saurais plus. Le Grand-Blanc l'avait entraînée, c'est lui qui paiera; c'est de lui le mal. Elle, elle est revenue, tu vois bien, sans que je dise rien, toute seule. Est-ce que je peux l'empêcher de se repentir, Piet?

— Koben, c'est ainsi que tu feras. Le Grand-Blanc paiera tout, nous y penserons plus tard. A elle, pardon, et c'est tout.

— Lena! Ah Leentje! Elle pleure à cette heure, nous dit Trinette. Elle est malade de m'appeler. Dis, comment as-tu lu qu'elle m'appelait?

Piet chercha le passage dans la lettre :

— « Maman Lena pleurait tout le temps; elle m'embrassait toujours et vous appelait, cher père, ainsi : « Koben, mon bon Koben! » qu'elle disait maman Lena. »

— Mon bon Koben, répétait l'aoûteron, elle disait : Mon bon Koben! Ah Leentje! Ma petite Leentje!... Piet, si vite on dévie ; si vite! Moi, c'est parce que ma faucille est ébréchée; et toi, parce que la tienne est trop affilée. On va, on va, et on se retrouve bien loin sur le côté. Est-ce qu'il ne faut pas que le compagnon attende, alors, et donne le temps à l'autre de se remettre sur la ligne? Après, on repart à deux, en battant la cadence, et on va mieux... Ah, pauvre Leentje!

Ainsi parlaient les deux Flamands; et les mots sonores de Campine résonnaient dans le grenier obscur ainsi qu'en une église. Je n'osai, de longtemps, bouger dans la paille si bruissante qu'elle m'aurait décelé! Mais je désirais sur mon front un peu d'air de la nuit; à toute force, je m'aventurai à ramper lentement vers la baie.

Minuit était passé. Le ciel était clair, profond et doux, doux comme Koben. J'y voyais rouler les étoiles dans leur ronde comme des yeux affectueux. La voie lactée tombait du zénith sur la masse noire du bosquet couronnant la colline. A ma gauche Arcturus, la fraîche étoile du junévile avril, allait plonger sous l'horizon; cependant que vers l'est, l'essaim des Pléiades prenait son essor, les blondes abeilles de l'été. La nuit était chaude; les cieux pleins d'amour faisaient haleter la terre; et leur ivresse, comme un subtil opium, s'insinuait et chantait en moi les mots divins qu'avait balbutiés le pauvre rustre, sur l'aire.

Des larmes roulaient sur mes joues et je ne les essuyais pas. Je sentais

que je m'attendrissais sur moi-même, que je pleurais sur moi-même, et je pleurais plus fort, parce que ces larmes flattaient mon âme. Je me faisais tout petit, et me laissais bercer dans les bras des choses mystérieuses et perfides au sein de la nuit câline.

Sur l'aire, la lumière était soufflée; les hommes s'étaient tus. L'un d'eux ronfla bientôt après; l'autre ne savait s'endormir; il se tournait, se retournait dans la paille. C'était Koben, en qui la lettre de Liessel ne savait se taire.

Bientôt tomba sur moi un sommeil fiévreux où se renouvelaient vives et actives les images évoquées tantôt par la scène des Flamands. Sans cesse, je voyais Trinette cousant le bissac pour l'août; puis Lena, l'infidèle aimée, criant « tout bas » dans la nuit; Koben qui répétait : « Leentje! Ah Leentje! » et moi-même pleurant à la fenêtre, sur la nuit caressante...

***

Ces hallucinations me lassèrent et m'éveillèrent tout à coup comme la pointe du jour piquait l'orient. Je sortis de la grange en secouant les brindilles de paille attachées à mes vêtements et courus au verger.

A cette heure, l'herbe neuve y est moirée d'une poudre de rosée où s'impriment les pas. La brise matinale caresse comme un baiser; c'est le chaste népenthès des fièvres nocturnes, c'est l'aube. On ne pense à rien, on va libre de la vie. Mais les yeux et l'esprit se dessillent peu à peu dans la lumière qui vient, vient, et grandit; on dirait qu'elle coule sous un rideau levé par saccades.

Surgit le soleil. Le ciel d'azur et d'opale tressaille. La nature bouge, s'éveille et se lève toute jeune, toute belle, tout heureuse. Je ne vois l'homme nulle part encore et la terre me rit.

Cependant, les aoûterons sont sortis de la grange. Ils montent vers les blés de la colline et les faulx, sur leurs épaules, étincellent. Je ne puis détacher les yeux de leur groupe et mon souvenir de la nuit vêt leur simplicité d'une noblesse indicible. Ils m'ont vu, ils me crient de loin : « Salut! » Et je leur réponds :

— Salut, Koben et Piet, chers grands cœurs!

Ils ne me comprennent pas; ils me sourient et passent.

Les voilà aux blés, courbés sur les éteules, rapetissés devant la houle d'or. Le champ est illimité, me dis-je, et néanmoins ils le raseront. La sueur de leurs fronts est bonne; leur part humaine est saine, et ils la voient — ô les heureux misérables! — c'est du pain; comme tantôt, en la grange délabrée, j'ai vu la flamme de leurs cœurs, ô les bons aoûterons d'amour! j'ai vu leur part de divin.

Une gaîté nouvelle doucement m'emplit le cœur. A mes pieds, l'eau de la mare fume et sa buée m'enveloppe; les herbes ensoleillées y tremblent et murmurent. La nature est forte et l'homme n'en est pas écrasé; il est digne; et je le sens.

Ce frémissement d'allégresse, non, ne l'appelez pas exaltation de pédant découvrant, au prix de quels torticolis, un rais de la lumière éternelle filtrant du boisseau. C'est l'ivresse du départ vers le vague but de la vie; mélancolie fleurie des nouveaux espoirs invinciblement poussés au-dessus des feuilles mortes, et joie d'apercevoir coupant la brume, au ras du flot morne, la ligne des côtes verte et riante, et de crier et de s'entendre crier : Terre, terre! C'est le miroitement des leurres qui éblouissent mon âme.

O choses, il se croyait retors! Il vivait tout pour lui. Sa robe était luisante; il bondissait dans le pré indifférent et heureux. Combien il aimait le bonheur, inassouviblement! Alors, voilà que de pauvres manouvriers murmurèrent des mots de tendresse sérieux et naïfs; comme la nourrice qui mâche le fenouil et dessille les yeux de son enfant en soufflant doucement dessus, ils éclaircirent sa vue qui, tout à coup, perça jusqu'aux médullaires tristesses du monde. Voyez, ô choses! Vous l'avez caressé un peu, vous lui avez montré un coin du secret de votre peau tiède, et pour cette confidence, ce semblant de confiance, il est tout à vous, il vous fait tous les serments. Comme il y va, dans la naïve prière sensuelle de ses vingt ans excités!... C'est la vie, jusqu'à la mort.

— Dis? Vois-tu la mort restée cachée à tes yeux; enfant, la vois-tu?

C'est justement du moment où il l'a vue qu'il commença de vivre. C'est le sel des larmes qui le ragoûta à la vie. Il ne craint plus le malheur; il l'acceptera.

— Sais-tu? Tout ce qui arrive n'aura plus, en passant près de toi, les fiers drapeaux de la gloire, et les tambours des batailles, et les flûtes des amours. Ils se glisseront en toi à la dérobée, les événements, ternes et tristes. Mais sois crâne, laisse-les entrer; même, ouvre-leur tes portes; ne leur fais pas honte d'eux-mêmes, à ton mépris joins la pitié.

Il a dit oui; c'est d'avoir su dire si hardiment oui qu'il est si heureux!

En lui conduisant sont petiot :

— Monsieur l'instituteur, — dit la mère, — n'est-ce pas, ne soyez pas trop juste! Laissez-le courir un peu encore, mon gamin!

***

La cloche sonne et la ferme s'éveille. Les portes s'ouvrent; la basse-cour vide ses poules dans les prairies; les canards, se dandinant, descendent

à la mare lisser leurs plumes. Veaux et génisses s'en viennent des étables retrouver les vaches sous les arbres.

Ecoutez ! une voix d'enfant les anime, un cristallin fleutis qui éclaire le matin lui-même. C'est la vachère; elle apparaît, pousse la barrière, et, faisant claqueter son fouet, elle bondit autour du troupeau tavelé.

— Hue donc, la Roussette ! Toi, toi la Blanche ! Ho, la garce, la garce !

Ce lutin qui crie a un visage tout rose. Les mèches de sa tignasse jaune volettent devant ses yeux et elle les écarte par un geste de la tête. Elle est agile comme un orvet. Le bas de son visage est large; son menton pointu lui donne un air aviné; et aussi, à cause de la courtine profonde de sa lèvre supérieure fine et retroussée ainsi qu'aux petits enfants, sa bouche est souriante et innocente.

Parmi les buissons humides d'aiguail et brodés d'étincelantes toiles d'araignée, d'où elle chasse les bêtes, la maigriotte n'est-elle pas, chue dans l'herbe mouillée, une pomme de Calville verte et côtelée ? Si ! vous devez y mordre ; et le suc abondant et aigrelet agace vos gencives, tellement qu'il faut bien y revenir et mordre de nouveau en la pulpe fraîche.

En bousculant les bêtes mugissantes et lentes, elle approche et sa voix éclate plus jeune et plus joyeuse. Du milieu des roseaux, je me suis levé ; saurais-je ne pas la suivre des yeux dans la prairie? Saurais-je?..

Mais pendant que je me réjouis à sa vue, que vient donc faire tout à coup, en mémoire, un souvenir de la ville, vieille liaison et vieux serments ! Souvenir chanci, que rabâches-tu dans la jeunesse du matin?

Repoussoir à la vision de l'enfant pétillante, hé ! il vient à mon péché donner le coup de fion; il s'allume juste au moment où je franchis la haie et m'élance vers ce coup de vin du déjeuner, le maladroit souvenir ! Et ma fringale pour la frisquette qui sent l'herbe et les bêtes, il l'avive encore en me montrant — lui qui voulait m'arrêter — un irrésistible adultère verdelet !

LOUIS DELATTRE

La Tentation de Sandro Botticelli.

Par ce soir triste et pur, sur la blanche terrasse,
A l'ombre des verts orangers,
L'enfant aux habits clairs, sonores et légers,
Parle avec quelqu'un à voix basse.

« Que vois-tu donc — demande au rêveur convoité
L'Esprit invisible qui rôde —
Dans les gouffres d'azur, de pourpre et d'émeraude
De ce crépuscule enchanté? »

« J'y vois passer, au son de musiques étranges,
Dans l'or d'un nuage brûlé,
Comme une île de lys, comme un jardin ailé,
Des anges, des anges, des anges! »

« Enfant prédestiné — répond la sombre voix
Avec un morne éclat de rire —
Ecoute! L'ombre parle : un ami va te dire
Quels sont les anges que tu vois.

« Ceux-ci, bardés de fer, les ailes enflammées,
Pareils à des drapeaux vivants,
Lance au poing, à cheval sur la foudre et les vents,
Hérissent le front des armées.

« Ils sonnent à plein souffle en de vastes clairons;
L'orgueil empanache leurs casques;
La bave des serpents et le sang des tarasques
Dégouttent de leurs éperons.

« Dans les autodafés, lorsqu'aux flammes béantes
On jette des juifs à braiser,
Sur le cœur des bûchers ils volent se poser
Comme des abeilles géantes.

« Ces anges, mon enfant, ce sont les visiteurs
Qui hantent les veilles hautaines
Des pieux conquérants et des saints capitaines,
Des rois et des inquisiteurs! »

« Je ne les ai pas vus! » — répond à la voix sombre
L'enfant aux grands yeux ignorants.
« En voici de plus doux et de plus attirants,
— Reprend la Voix sombre dans l'ombre.

« Leurs ailes, dans l'iris de leur nimbe de feu,
Leurs ailes couleur de pervenche
Font vivre, sur l'argent de leur tunique blanche,
Le reflet d'un papillon bleu.

« Le roi mage Gaspar, dans l'étable fleurie,
Regardait leur vol s'étoiler :
Si leurs yeux sont si purs, c'est d'avoir vu couler
Le lait de la Vierge Marie.

« Le moine franciscain, sur le bord des ruisseaux,
Leur parle dans l'or des vesprées,
Naïf, comme à ses sœurs, les agnelles des prées,
Comme à ses frères, les oiseaux.

« Et ceux-là, mon enfant, par les belles nuits calmes,
Sèment, pour louer Jésus-Christ,
Sur les simples de cœur et les pauvres d'esprit,
Le rêve ingénu de leurs palmes.

« Tu les vois, n'est-ce pas? » dit le subtil rhéteur
Dont soudain tremble la voix sombre.
« Je ne les ai pas vus! » répond l'enfant dans l'ombre
« Et ceux-ci? » — fait le tentateur.

« La splendeur du couchant sur leurs pâles figures
S'attarde en longs baisers tremblants;
Dans leurs lourds cheveux roux s'ouvrent les yeux sanglants
Des spinelles et des ligures.

« Leur nostalgique essor éploie en éventail
De grandes ailes chimériques
Pareilles en magie aux lumières féeriques
D'un mobile et vivant vitrail.

« La beauté de l'enfant et celle de la femme
Se mêlent dans leur jeune chair;
On dirait, à leur vol qui rougit le ciel clair,
Des pivoines dans une flamme.

« Des rebecs de bois rose et des luths de cristal
Vibrent sous leurs longues mains blondes :
La musique les roule en ses ondes profondes
Vers leur vague pays natal.

« Ces anges, mon enfant, répandent leur lumière
Sur ceux dont les yeux mécontents
Rêvent l'homme plus beau, les cieux plus éclatants,
La nature infâme plus fière,

« Sur tous les pauvres fous sacrés qui, dans leurs vers,
Leurs chants, leurs marbres ou leurs toiles,
Font, pour notre tourment, monter jusqu'aux étoiles
Leur image de l'univers ! »

« Oh ! ceux-là, je les vois — répond à la voix sombre
L'enfant aux geste langoureux —
Leur cœur vole vers moi, mon cœur vole vers eux :
Leur bouche m'appelle dans l'ombre.

« Je les vois, je les vois ! Ils planent sur mon front !
Je les vois ! Ils me font des signes !
Les uns sont des ramiers et les autres, des cygnes !
Leurs ailes me couronneront ! »

« Sache-le donc, enfant : ces fantômes étranges,
Ces doux passants mystérieux
Dont les yeux soucieux attirent tes grands yeux,
Ces anges ne sont pas des anges.

« Tu leur donnes la vie en croyant les choisir :
Ce sont tes enfants, ô mon frère !
Les élans incarnés de ta chair téméraire,
L'illusion de ton désir ! »

« Tu mens ! ô sombre voix qui ris dans les ténèbres !
Malgré toi, mon rêve offensé,
Mon doux rêve offensé que ton rire a blessé
Luira dans des fresques célèbres ! »

« Adieu donc, mon enfant ! Rêve en paix, mon vainqueur !
Mais tes anges mélancoliques,
Aux voûtes des couvents, aux murs des basiliques,
Diront le secret de ton cœur.

« *Et moi, l'instigateur de ces œuvres sublimes,*
L'Esprit que tu n'entendra plus,
Dans le royaume obscur où pleurent mes élus,
Je recueillerai tes victimes. »

ALBERT GIRAUD

HÉLÈNE

(Suite)

De trop subtiles représailles, dont l'indubitable dommage, la trajectoire dévastatrice dans la quiétude du *traître* ne sont pas immédiats et visibles, assouvissent mal l'appétence vindicative d'une femme délaissée ; la félinité réveillée de l'amour, la résurrection fauve de l'instinct exigent de moins métaphysiques rançons, légitiment le ténébreux et mélodramatique emploi de lâches embûches, de guets-apens très vils. Elle ne haussera point sa vindicte jusqu'à l'apparence stoïque, le strict dédain d'une captieuse et disvulnérable indifférence, plus mortifiante, cent fois, et perfide... Car, au définitif soulagement d'un lien devenu odieux, la rage, les sanglots, l'invective éclatante déterminés par notre tranquille prodition, font un commentaire délectable à notre vanité, et doux ; tandis que l'inattendue insouciance, l'amiable acceptation désinvolte de notre iniquité, sans aucun doute exaspéreraient notre lassitude, la transmueraient en une rancune active et vénimeuse, à moins que l'offusquante ingratitude — avérée enfin ! — de notre victime ne nous inclinât à quelque brève et péremptoire sentence de mépris.

Aussi excédé, probablement, d'un joug chaque jour alourdi, supporté par habitude résignée et inertie d'âme, — l'abandonné jubilerait, certes, de sa libération, si la priorité lui appartenait, de la rupture et que l'adversaire n'en eût point anticipé l'audacieuse initiative et usurpé ainsi une supériorité insolente.

Bouleversée de cet épilogue, sanction insolite de tant d'ineffaçables heures, inapte à tout calcul, Hélène attendait quelque inspiratrice éventualité, se fiait à elle ne savait quelle impulsion expectative. Abasourdie, en cette dérive désorientée, peu incline à une aggravante analyse d'elle-même, où, s'imaginait-elle, sa rancœur se serait embrouillée et amoindrie ; — rendue, en outre, à la naturelle courte vue de son sexe et roidie, pourtant,

contre des incitations que son courroux altier condamnait, — malgré l'aperception que sa revanche devait s'assortir à l'ordre extraordinaire de sentir où Delzire l'initia, — le projet la requit, une minute, d'un esclandre, riposte plus infaillible et palpable, dont elle savourerait le désastre plénier ; moyen exclusif et sûr, au moins, alors qu'une discrète et pourpensée vengeance s'émousserait à l'imperméable mutisme du félon, sans dénoncer l'effectif dégât de sa grième offense, ni même le trait barbelé rompu dans la plaie. Puis, cette finale réflexion, — judicieuse dans toute conjecture, hormis celle-ci, — qu'en matière sentimentale, les hommes, pour éminents ou blasés qu'ils soient, se témoignent irritables aux sévices vulgaires, aux lieux-communs violents du dépit et de la jalousie, la poussa — tant les mobiles de Delzire se dissimulaient ! — à lui interdire un futur-retour repentant par d'irrémissibles actes. Mais, ceux-ci, outrageants, au premier abord, devenaient un réel et puissant sédatif à la constriction morale de Delzire, édulcoraient les corrosifs reproches engendrés par la sagesse trop personnelle, l'insuffisante charité de sa conduite.

Mais si le chagrin émouvait Hélène à de trop verbeuses et triviales lamentations ? Quoique expressives, au tréfond, de son simple amour, spontané et irréfléchi, — la médiocrité d'âme démontrée par le geste mesquin de sa peine la déchoirait au niveau d'une quelconque, indigne d'un regard... Plus rocailleuse et dure, mais abrégée, une voie indirecte s'ouvrait ainsi, au but de Delzire : — la capacité reconnue d'une attitude vilaine, conséquence de conjonctures, décisives souvent chez les plus ordinaires créatures même, majestueuses, tout à coup, d'affliction, et grandies, — aurait désauréolé Hélène, contaminé son souvenir de la tache visqueuse de cette déprimante découverte. Une corollaire mésestime s'en fût alimentée, compensation rétroactive et maligne de son initiale admiration ; volte-face, autant que toute ses résolutions antérieures, romanesque, extravagante et — parachevait l'incorruptible juge — et ridicule...

L'intuition qu'elle atteignit de l'esprit de Delzire, partielle et corroborée, à la longue, lorsque de fortuites coïncidences lui dévoilèrent le prisme pur et sombre, la transparence morale timorée de ce caractère, — lui communiqua l'indéfinissable et frileuse surprise d'une ascension parmi l'éther asphyxiant et glacé, — l'obsession physique, plutôt que la notion abstraite et raisonnée.

Certes, la virtuelle magie de l'amour, des éclairs d'hyperacuité divinatrice, au cours de ces entretiens qui la laissaient hallucinée, en proie au dégoût de son insuffisance et ravie, lui démontrèrent de multiples aspects de cette âme, effarante d'intensité et de fièvre, foyer embrasé d'énergie tout intellec-

tuelle; — mais l'impromptue interruption de l'exaltante intimité où elle commençait à s'apprivoiser, la prosaïque escorte de sa tante substituée, à l'improviste, à celle de Delzire, la pétrifièrent dans sa stupéfaction, lui ôtèrent jusqu'au pouvoir de se représenter encore la chaste maîtrise, la salutaire tutelle, si allègrement et fièrement subies, — en situèrent même le regret dans l'illusoire et fantasque région de l'hyperbole.

— « Evoluai-je donc au sein d'un songe, soumise à une logique somnambulique, pour avoir énoncé des mots dont la signification m'est, à cette heure, perdue? ou quelque chose, depuis, se serait retiré de moi qui m'interprétait mes paroles et mes actes, — je ne sais quoi, enfin, incompréhensible et suréminent, qui héroïsait ma pensée, lui juxtaposait une essence étrangère?

« Cette ivresse extralucide, — point seulement la sève superlative, la vibratile aspiration diffuse, la trouble langueur, trop naturelles à mon âge, je le devine; — non, cette hypertrophie de sensibilité, d'autre part originaire, cet élan généreux, ces effusions prodigues dont s'ailait le défilé morne, naguère, des heures, transposaient mes plus volages impressions sur un rhythme éblouissant et lyrique, les sculptaient dans un relief lapidaire, avec l'inégalable magnificence de l'imprévu... Joies paroxystes, dont nulle intempérie n'entravait la croissance intégrale, l'essor épanoui ; et toujours inédites ! — m'humilierai-je au point d'y reconnaître, à présent, les créations perverses d'une griserie malsaine, effervescence réprimée par le sort austère, et heureusement, car, prêtresse d'un culte démoniaque, m'eût-elle point menée, pour y sardoniquement secouer ma torpide cécité, au milieu de la nausée et de l'abjection ?...

« Mais, Delzire... Mais les vénéfices et les philtres de cet enchanteur desquels, après m'en avoir saturé le sang, implacablement il me sevra, me vicient tout futur bonheur raisonnable, divulguent la neutralité horrible des jours à échoir, la platitude laide de mon avenir, désormais ; et sans plus le chérir lui-même, peut-être, ni la contrée hantée que son génie préfère, l'inamissible mirage et la consomption m'anémieront de l'orbe de vie émerveillante et sapide, où il m'avait transplantée...

« Il me montra l'excentrique patrie de grâce extrême et de ferveur, fabuleuse et vermeille, puis, rapidement, referma sur ce spectacle, et pour jamais, es vantaux massifs des durs volets... Rien ne filtre au travers; pas une goutte volatile, pas un rais de lumière, témoins de la réalité originelle de la vision évanouie; — lueurs profuses qui parfumeraient mon exil... »

Ce soir déchirant d'une journée désolée, où la fixe contemplation du désastre approxima presque l'extase, le cœur comme déchiqueté sous

l'aiguillon d'un espoir aride, auquel, seule, sa duplicité connivente se complaisait, après des heures d'absurde espionnage et de sursaut à l'affût dérisoire du signe réconcilié, leurre dont elle voulait s'abuser encore, — elle écrivait, sans dessein précis de les envoyer à Delzire, ces lignes dont la hardiesse, inspirée de ses alarmes, des nuées véhémentes qui oblitéraient sa douceur et sa modestie, lui parut, à l'instant de se dessaisir de sa lettre, impliquer trop de gloses et trop divergentes, pour n'en point compromettre la sincérité à des yeux malévoles ou seulement distraits :

« C'est une de nos infériorités que des choses nous poignent ou nous aliènent, principales, à nos yeux, dont l'énonciation verbale s'effarouche, déjà, d'une possible apparence d'emphase, et que, cependant, telles, déchues de leur exagération splendide, nous risquons d'écrire ! La peur, plutôt, de ne point contracter l'attitude adéquate, le juste et vibrant accent apparié engendre cette timidité et, surtout, l'absence prévue, chez l'auditeur, de l'assonante attention illuminée, de l'effective sympathie, qui nous détourneraient de déplorer la gratuite profanation, dans le moment même où elle ne serait pas encore tout entière accomplie...

« Jamais votre affection et ses sources ne m'induisirent à un doute; mais, au rebours, ma propre dignité ! car comment saluer le prépotent esprit, le glorieux être nimbé d'une si intense passion et si sainte, en la débile et incolore créature que je suis ? A l'origine, le cercle enflammé de cette véhémente et contagieuse ardeur me timora ; cette fougue expansive, d'aussi pathétiques envolées me térébraient de l'horrible soupçon de n'être que l'arbitraire et fatidique prétexte, l'emblème, l'occasionnel insigne d'une recrudescence de vitalité et d'art ; — la contingence, le passant fortuits, amplifiés dans la magnitude d'une imagination fastueuse, d'avoir surgi un jour d'embellie ; apparitions provocatrices de rêves auxquels elles ne participent pas, — tremplin, conculqué bientôt, d'une assomption vers quelque chimère altissime, inexorable et superbe.

« ... Quelquefois, pourtant, vous vous appuyiez à mon bras si absolument, avec un si démonstratif et juvénile abandon ! de votre personne s'irradiaient, m'exhaussant moi-même, des ondes généreuses de volonté et de jeunesse ! Mais, voici, pourquoi, tout à coup, votre visage s'empourprer, vos yeux ternir et s'humecter, votre bras désenlacer la communicative étreinte ?... Je sentais fondre sur moi et m'opprimer la consternation infinie, comme au voisinage clandestin — cauchemar polaire ! — du subit personnage, intempestif et augural... Vous pénétriez ma contrainte ; mais votre regard se refusait au mien. L'angoisse, meurtrière de notre félicité, et que je reflétais sans la comprendre, vous en saviez le secret !... Vous pénétriez ma

contrainte et que je n'osais vous interroger; comment, alors, aurais-je jamais pu vous confesser mon amour?

« Et, d'ailleurs, ces sentiments, intenses, certes, au delà de leur malhabile expression, ne vous appartiennent-ils toujours? En vérité, ceci émane de vous — exclusivement; — vous qui transfigurâtes la candide fille de jadis en cette âme de transe et de crise. Ces protestations démentes, presque, sont-elles pas vôtres et ce langage? Vous me rendîtes capable des unes et de l'autre! — de souffrir, aussi, et d'y trouver, à la fin, une affreuse et damnable volupté, — démoralisant baptême de la douleur — sans larmes! sacrement anathème, célébré à l'autel de l'imposture, sous des auspices sinistres.

« Et maintenant, étrangée de ceux que je devrais aimer, — comme chassée d'un Eden mensonger, — muette, insurgée d'avance contre toute possible compassion, le cours morbide, à moi-même inconnu, de ma pensée, me submerge de songeries et de soucis, dont la honte m'accable, autant que l'orgueil. Les prestiges persistent et m'accompagnent jusqu'à la table familiale, de cette atmosphère, créée par vous, où je puisais une vie accélérée et perspicace, mais respirable, je crois, seulement en votre compagnie, car l'air, depuis, s'en est aigri et m'oppresse... Cette frêle et instable unissonance, gravitation jumelle dans un cycle d'harmonie, précaire et suave; pénombre ambiguë qui estompait la rudesse et l'inanité des choses; graciles fleurs accouplées, créoles, dépaysées en ces climats implacables et que la première brise et la plus clémente étiole; cet ineffable et rarissime accord, cette inconstante euphonie, vous semblez en appréhender la reproduction, parer délibérément à ce que l'enviable et torturant délice ne s'en renouvelle plus...

« Ces quelques heures, — souvenir vital, indestructible fragrance qui aromatise le costume même de mon deuil; — ces conjonctions fugitives, radieux délire taciturne, — aumône insigne dont je fus gratifiée, unique, et qui, aussi, m'inspire une gratitude sans amertume, — en regrettez-vous déjà la rapide condescendance?

« Hélas! ignorais-je chacun de vos pas préconçu, et que vous conviiez mon frère, les matins, injuste suspicion de mon obéissance; préventif ennui de récriminations dont — oui, malgré cette lettre! — mon caractère éloignait la probabilité. Cette fatuité dernière m'induirait à sourire, presque, cette fatuité, palliative d'une peine moindre, qu'en ces occasions votre prudence vous sauvegardait contre vous-même...

« Sachez-le, mon mutisme, l'apparente subordination à des volontés si barbarement promulguées, n'exprimaient rien davantage que mon hypo-

crisie, une duplicité poltronne, l'épouvante qu'à une question univoque, inévitable, excédé, las, à la fin, de votre indifférence, une péremptoire réponse ne proscrivît les ambages à l'abri desquels je me trompais encore. Je m'étourdissais de prolixes raisonnements pour ne laisser sourdre en moi et m'envahir l'insidieux et virulent venin de l'évidence : — la présensation mentale d'une catastrophe suffit-elle pas à l'avérer ? et j'imagine, même, ce présage en précipiter l'événement...

« Pauvre âme novice, sans gouvernail et désemparée, assaillie par une imprévisible bourrasque !... — Nous nous détournâmes l'un de l'autre, comme si nous nous étions tout dit, — tout, en vérité, l'irréparable, et que chacun de nous dût traîner, dorénavant, la surcharge de deux consciences... Aveux téméraires ; confidences réprouvées ! larves chuchotantes qui peuplent notre sphère, dès lors, habitent notre intimité ; mythes indestructibles, froides et blêmes effigies, interposées en nos mornes tête-à-tête, qui nous conjoignaient d'un pacte, fatalement haï, et nous infligeaient à tous deux le remords du crime d'un seul...

« La suggestion me lancine, parfois, que notre amour agonise de son ombrageuse pureté, même ; le trop limpide éther des sommets en a comburé et jauni la vacillante et languide corolle. Mais, à élire une voie mieux selon l'humanité, le féerique chemin naturel du printemps, jonché de roses capiteuses, je me figure, et balsamique, ne serait-il point échu déjà, l'instant où, accablés sous l'irrémissible opprobre et l'écœurement d'une action vile, sans doute, dans notre contrition éperdue, nous en maudirions mutuellement le complice ?...

« Encore, si parjure, jugulé par un autre et tyrannique sentiment, vous me trahissiez ! Mais à être ainsi délaissée, sans recours — atténuation ironique ! — à quelque probante jalousie, l'outrage s'aggrave indiciblement, car, où chercher qu'en mes propres imperfections, les motifs de votre injure ?...

« La vertu me déserta, après cette épreuve, la force et la grâce de la crédulité ; une lettre, donc, aujourd'hui, m'apparaîtrait ainsi qu'une formule de banale compatissance... Ou si, avec la légèreté railleuse et amicale, à l'aide de laquelle on rassure un enfant épeuré par de puérils fallaces, vous réfutez mon aberration, je verrai luire, au travers vos phrases amènes, à la flamme sèche d'une impatience irascible, la vague courtoisie condoléante dont, machinalement, l'on calme une rancœur que l'on ne partage point, — et importune...

« Dites des paroles péremptoires ; mais, je vous adjure, ne m'écrivez pas, car ce choix me serait un signe suffisant — et très funeste... »

X

Au débouché de la station, le rail contournait le parc du château et le cadre mobile de la portière déroulait devant Delzire comme le panorama abrégé d'un bonheur pour jamais révolu, et envisagé, du haut de ce wagon en mouvement, avec les yeux, dans la douloureuse et nostalgique perspective de l'exil...

La paix claustrale des longues allées coutumières, rendues à leur méditation auguste et, bientôt, solitaire, défeuillées par la roide main convulsive de l'hiver, — combien de fois son pas nerveux la trangressa, qui n'en foulerait plus le sol !...

Un accident de lumière; le glacis d'un rayon sur la pourpre terne; les feuillages érubescents ou mordorés; le fût presque désargenté d'un tremble, entrevus dans la fuite accélérée du train, — un quinconce; la symétrie noire d'une sapinière triangulaire; à la crête d'une côte, le jet élégant d'un pin arborant à l'extrémité de son tronc noueux sa cime conique et flexible; — chaque coin, chaque site devenait pour Delzire la rubrique matérielle de quelque réminiscence... Illustrations indélébiles d'un passé dont la locomotive essoufflée l'éloigne; un passé où l'équilibre sublime régna entre l'âme et le monde que sa clarté réfracte, pareil au sillage d'une apothéose religieuse et sanglante, à une pentecôte qui nous laisse éblouis et meilleurs. Quelles effluences spécieuses évapore ce décor forestier, quels sels revivifiants! et voici la nonchalance merveilleuse et hautaine du lac, le velours pâli des pelouses rivulaires, nobles aspects qui, pendant ses attentes au chêne du carrefour, résolvaient ses hésitations et ses sophismes. Puis, les confins du domaine, les sentiers limitrophes, crayeux rubans sinués par les dépressions du terrain et coupés brusquement à pic, au ras d'horizons dont l'enchantement ne le saisirait plus... Apparences sensibles d'une époque vaporeuse, déjà, et fluide que la marche du convoi déroulait avec l'exactitude illusionnaire et méticuleuse, l'hypermnésie précipitée d'un esprit moribond; séparation plus poignante, peut-être, que son départ subreptice à l'aurore, sans adieux, sans nul regard, intimidé d'aspiration désabusée et de mélancolie, fixé longtemps sur le chemin de sa disparition...

... Une saison s'écoulerait et le cristal inaltéré de la pensée d'Hélène, obscurci d'une transitoire buée, reluirait; une aube d'avril elle s'éveillerait en sursaut, étonnée d'elle-même et de la prodigieuse beauté des choses, sous l'azur miraculeux...

Et un jour, qui sait? très lointain, l'âcre fièvre et jusqu'aux vagues stigmates du combat abolis, — alors que, désisté de passion présente et

d'égoïsme, le vestige suprême de cette élégie se sera transféré dans la région sereine de la mémoire, — il reviendra vers ce lac, miroir passager de sa perplexité, retremper sa misanthropie à Isœil, en cet asile où florirent pour lui, fatal et suave bouquet, l'aptitude aux larmes, la vocation éphémère du sacrifice...

Impossible pèlerinage et trop humiliant! Reparcourir, guéri, des parages desquels l'on se bannit, jadis, emportant le désespoir, imaginairement incurable, et la vanité de sa plaie! Privilège misérable et magnifique! reparaître sur le théâtre d'une défaite oubliée, y affronter la lutte, encore, resubir les affres primitives, pour se sentir navré de la même blessure, nouvelle, une fois de plus, et inconnue!...

ARNOLD GOFFIN

VERS

LA MÈRE DES GRACQUES A OSTIE

Femme! où sont maintenant tes fils ensevelis,
Larges fronts de tribuns aux lueurs prophétiques!
Et ta villa d'Ostie où sous les blancs portiques
Ton hôte avec respect baisait tes doigts pâlis?

Tu ramenais sur toi ta douleur aux longs plis,
Et, pleurant tes enfants par les soirs pathétiques,
Tu ne regrettais rien, mère des temps antiques,
Que leurs rêves brisés, avec eux abolis.

Et pensifs, et penchés sur le Tibre en silence,
Les lettrés de la Grèce et les rois accourus
Évoquaient, à t'ouïr, les héros disparus...

Car Rome élargissait, là-bas, son orbe immense!
Et le fleuve à la mer, toujours calme et puissant,
Roulait des flots de boue avec des flots de sang.

SALAMINE

« L'île nourricière des colombes. »
ESCHYLE.

Déjà Lesbos décroît aux horizons aimés
Et le soupir brûlant des vents de Mitylène
Fraîchit. Obéissant à l'invisible haleine
La flotte immense glisse et fend les flots calmés.

Xerxès foule songeur ses coussins parfumés.
Et bercé sur sa nef aux ailes de phalène
Une Athènes de rêve où rit le ciel hellène
Se mire en ses yeux fous, indolents et charmés.

La brise qui se roule en ondes orageuses,
Dresse les seins gonflés de galères neigeuses
Et, d'une odeur d'Asie emplissant l'Archipel,

Vole éveiller, aux bords où l'azur s'illumine,
L'Hellade qui salue avec des cris d'appel
Les ramiers tournoyant autour de Salamine!

MAURICE CARTUYVELS

Notes sur les Primitifs d'Espagne.

(*Fragments*) (1)

GALLEGOS, MORALÈS, VALDÈS LÉAL

... De FERNANDO GALLEGOS, dans les salles des Primitifs au Musée du Prado, une série de six tableaux représentant des scènes de la vie de saint Jean-Baptiste. Noté surtout les nos 2156, la *Naissance*, et 2160, la *Décollation*. Dans le premier, c'est, sous un plafond à caissons, un lit à dais rouge où sainte Élisabeth étendue, coiffée d'une guimpe blanche aux plis roides, le corps indiqué sous une couverture olive, présente le nouveau-né à la Vierge vêtue d'un manteau bleu profond qui couvre une robe de velours cramoisi gaufré d'or. Derrière la Vierge, un personnage vieux et mince, et devant elle, au premier plan, une petite fille aux airs de princesse ingénue, qui chauffe des langes à un brasero. Tout cela peint avec cette vigueur de coloris, cette observation patiente et grave de la nature, qui fait la juste gloire des gothiques flamands.

La *Décollation* est plus fastueuse et plus étrange. Le saint est à genoux, décapité, le col saignant, les bras ballants et morts. Il vient d'être occis par le bourreau, jeune homme long et mince aux allures d'araignée, qui dépose avec un sourire aimable la pauvre tête aux yeux éteints sur le plat que lui tend Salomé. Celle-ci est une petite fille candide qui regarde d'un air sérieux et interrogateur parfaitement incompréhensif du tragique de ce qui vient de se passer. Elle est parée d'une lourde robe à ramages et coiffée d'un turban d'où ses cheveux tombent ficelés en un boudin blanc. Dans les

(1) Voir *la Jeune Belgique*, nos de janvier et mars 1894.

fonds, une architecture à deux compartiments avec Salomé offrant le rouge présent d'un côté, au roi; de l'autre, à Hérodiade. Ce sont des personnages très observés et très vivants, pris séparément; mais on sent un peu l'effort de l'artiste pour les grouper en la scène imaginée, ce qui leur donne l'aspect anguleux d'automates s'agitant dans des décors somptueux : réalisme maniéré d'expression intense qui fait penser fortement à Stuerbout...

... De LUIS MORALÈS, à l'Académie de San-Fernando, m'arrête une *Vierge soutenant le corps du Christ mort*. Au pied de la croix; fond vague et sombre. La mère triste tient pressé contre elle, de ses mains toutes grandes ouvertes, aux doigts écartés comme pour mieux étreindre, de pauvres doigts de vieille laborieuse, elle tient sous les bras le corps raidi, nu et blême du Christ. Sur la chair morte, comme de bois jaune, il y a des traînées rouge sombre de sang séché, au front, sur les bras, au flanc troué. Et elle approche de son visage usé par les larmes, la face pâle aux yeux clos, aux lèvres bleues. Tout cela est d'un sentiment très profond, d'une grande noblesse, d'une simplicité vraiment magistrale. Le dessin a la précision un peu incisive de Vanderweyden; l'émail savoureux de la couleur est digne de Giovanni Bellini; mais, bien qu'apparentée aux Primitifs des Flandres et de Venise, l'œuvre est autre cependant, d'une originalité réelle, d'un accent plus farouche et plus âpre...

... De VALDÈS LÉAL (1), en la chapelle de la Caritad, à Séville, une toile terrible. C'est très mal éclairé et très sombre. Dans une sorte de cave basse, s'allonge dans l'obscur une perspective de cercueils, à demi ouverts. Dans celui du premier plan : un cercueil revêtu de peluche pourpre qui s'est pourrie, noircie, qui se détache ça et là, laissant voir le bois et les clous, un évêque est livré aux vers. Il y a un grouillement effroyable de larves et d'insectes autour de la mitre, de la crosse, des vêtements sacerdotaux. Cela monte, descend, s'agite, pullule avec une activité de destruction extraordinaire. La figure est épouvantable : le crâne apparaît, encore charnu; mais le nez a disparu, les dents ricanent atrocement, les yeux pourris ont un regard sans nom. Sous la somptuosité des draperies, on devine les chairs flasques, affaissées, qui se décomposent; les gants, les gants de peau grisperle sont mous, presque vides, comme trop grands; on y soupçonne le labeur vorace des nécrophages et l'un des doigts en est troué par un ver. Derrière ce cercueil, étendu dans l'autre sens, et davantage enfoncé dans la nuit, un autre, d'opulence égale, où l'on distingue laborieusement le cadavre d'un roi aux cheveux noirs, couché comme en un linceul dans un grand manteau d'un blanc sale brodé sur l'épaule de la croix rouge des

(1) Valdès Léal : 1630-1691. — Parfaitement. — A ceux qui croiraient que je veux en faire un primitif, qu'il me soit permis de signaler que ces notes sont des fragments épars; peut-être, dans l'ensemble, celle-ci, sur Valdès, trouvera sa raison d'être.

chevaliers de Calatrava. Puis dans l'ombre, derrière, d'autres encore pourrissant dans la nuit sépulcrale...

Au-dessus, une balance aux plateaux égaux remplis d'attributs peu discernables, avec cette inscription : Nimas, Nimenos. Une autre banderole formule assez inutilement le sens de l'évocation redoutable : *Finis gloriae mundi.* C'est bien la fin de la gloire du monde, la vanité suprême des pompes et des souverainetés : méditation banale peut-être, mais qui, célébrée avec cette puissance, prend cette allure d'absolu et de définitif qui est le propre du symbole. Ainsi se vérifie encore, à l'occasion de cette œuvre, une des quelques inoubliables de l'art d'Espagne, l'absence, chez les artistes de cette nation, d'inquiétude de l'au-delà, leur impuissance des synthèses : voici un Maître, qui cherchant (tout à fait exceptionnellement) à signifier une intention mystique évidente, l'essaie puérilement par des allégories et des devises, tandis qu'il la profère splendidement par la représentation réaliste d'un phénomène particulier : cadavres opulents dans un tombeau ! Et quels triomphes de couleur, quelles joies pour l'œil dans cette facture large et vigoureuse, dans l'originalité et la violence de cette palette harmonisant des rouges mystérieux, des blancs livides et des noirs funéraires.

JULES DESTRÉE

(A continuer.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Pauca Paucis, par CLAIR TISSEUR. Un vol. in-8°, chez Bernoux et Cumin, éditeurs, à Lyon. — *Joies errantes*, par MARIE KRYSINSKA. Un vol., Paris, Lemerre. — *Les Inattentions et Sollicitudes*, par FRANC-NOHAIN. Un vol., Paris, L. Vanier. — *Nuits d'Epiphanies*, par ANDRÉ FONTAINAS. Un vol., Paris, édition du *Mercure de France*. — *Il Poema delle Notte*, par ANTONIO SANTE MARTORELLI. Un vol., Sienne, Carlo Nava.

Pauca Paucis, tel est le titre d'un recueil de vers, luxueusement édité à Lyon, dont l'auteur, M. Clair Tisseur, disait dans son avant-propos : « Ce recueil n'est pas pour le public. Il n'est destiné qu'à des amis, et encore en nombre infiniment restreint, car tout le monde n'est pas obligé d'avoir du goût pour les lignes inégales. » Le Destin, qui se plaît à démentir nos prévisions, a forcé l'auteur de ce livre d'en tirer presque aussitôt une deuxième édition, et c'était, ma foi, fort bien fait. M. Clair Tisseur n'est plus un jeune homme. Une pièce charmante de ses « Anthologica » nous apprend qu'il exerça jadis la profession d'architecte ; aujourd'hui il a voué ses loisirs à la méditation et à la poésie. Ses vers ont attiré, à juste titre, l'attention des lettrés. Ce n'est pas cependant que son livre soit sans défaut. Loin de là, il s'y trouve des pièces qui hurlent d'être accouplées. Que M. Clair Tisseur nous pardonne notre franchise : s'il

n'avait donné la mesure de son talent dans nombre de pièces vraiment admirables, nous serions moins sévère; mais comment ne pas protester lorsque l'on trouve ces petits joyaux littéraires mêlés à des pièces d'un mauvais goût déplorable? (Voir les séries intitulées *Nugæ*, *Varia*.) L'on reste confondu en le voyant tantôt faire preuve d'un goût parfait, tantôt montrer tout le contraire. Parlons d'abord des défauts de M. Clair Tisseur. Il est Lyonnais à l'excès, Lyonnais à fendre l'âme. Sa préface est destinée à gourmander l'ignorance et la grossièreté de ses concitoyens. Voilà des préoccupations qui peuvent trouver leur place dans une revue locale; elles font peine à voir en tête d'un recueil de vers où la face grimaçante des bourgeois de Lyon ne devrait pas se dresser en face du pur profil des muses antiques. Par malheur, cette critique ne concerne pas seulement la préface, elle s'applique aussi à plusieurs pièces de ce livre, qui serait beaucoup plus beau s'il était de moitié moins gros.

Maintenant que voilà faite la part du diable, occupons nous de la part des dieux; celle-ci est vraiment fort belle. M. Clair Tisseur a su aimer et comprendre les poètes de l'antiquité grecque; il leur a demandé le secret de leur grâce, de leur fraîcheur, de leur éternelle jeunesse; et ces demi-dieux, touchés, sans doute, de tant de ferveur, lui ont libéralement accordé ce qu'il souhaitait. Que l'on en juge par les deux pièces que nous transcrivons ici.

L'HERMÈS

Sous l'yeuse bruyante un hermès est dressé,
Et le feuillage noir, par le vent balancé,
Fait flotter sur le marbre un voile translucide.
Un filet pur jaillit. La nymphe au pied fluide
S'échappe en murmurant parmi les blancs graviers.
Un bosquet toujours vert l'enlace, où, par milliers,
La fleur du myrte éclate en aigrette odorante.
Le jeune dieu, penchant sa tête bienveillante,
Semble montrer l'exèdre au passant, qui s'asseoit,
Détend son corps lassé, songe aux siens; puis il boit
Et lit, en invoquant la naïade propice :
CHEMINE, VOYAGEUR, PENSANT A LA JUSTICE.

ANNI NOVITAS

A l'âge où le cœur bout sous les forces obscures
Je m'écriais : « Doras, que tes lèvres sont pures!
« Que le sein de Myrto palpite avec douceur!
« Pourtant elle n'est pas plus tendre que sa sœur.
« Que tes flancs, ô Clymène, ondulent avec grâce!
« Quelle nymphe, ô Mélite, en blancheur te surpasse?
« Que le cou d'Amymone est rose et délicat,
« Mais combien les yeux noirs de Phormis ont d'éclat! »
Parmi les vierges, fleurs de vos saisons nouvelles,
Mon cœur, en était-il qui ne fussent point belles?

M. Clair Tisseur manie le vers avec une véritable maîtrise. Il n'a pas dédaigné de s'occuper des questions de métier, qui, de nos jours, préoccupent tant d'esprits. Il a publié un gros, un bien gros volume sur l'art de

versifier. Il est persuadé, lui qui a écrit de si beaux vers classiques, que la versification traditionnelle a fait son temps, et certes l'opinion de l'homme qui a rimé les meilleures pièces de *Pauca Paucis* ne peut être négligée. Mais il faudrait faire un gros livre aussi pour examiner, peser et réfuter. Je crois que M. Clair Tisseur s'est laissé abuser un peu par le tapage de ceux que Verlaine appelle les « cymbalistes ». Le tapage n'est pas une raison.

Quoi qu'il en soit, M. Clair Tisseur s'est mis bravement à l'œuvre et a rimé d'après le système que ses études l'ont conduit à adopter. Ces pièces offrent un intérêt tout particulier. Telle d'entre elles, *Epigramme grecque*, où l'alexandrin est régulierement coupé en 4-4-4, est d'un rythme haletant et monotone, qui fatigue avant qu'on n'arrive à la fin du morceau, bref et joli pourtant. L'expérience est défavorable; elle démontre péremptoirement que l'alexandrin 6-6, (admettant les subdivisions variables des hémistiches) est autrement souple et varié et qu'il n'est pas bon d'employer le 4-4-4 sans mélange. *Kléophas*, en vers de dix syllabes diversement coupés, est mieux réussi. Dans *Hélène* et dans *Patroklès* nous trouvons un vers de quatorze syllabes qui est fort beau, d'une harmonie large et majestueuse : il se mesure 4-4-6. De toutes les formes nouvelles ou peu usitées que préconise M. Clair Tisseur, celle-ci me semble être la meilleure. Toutefois, à bien peser les choses, la seconde partie de *Pauca Paucis* ne me paraît pas valoir la première.

Il nous faut dire un mot de la pensée de M. Clair Tisseur. Le poète est un théiste qui ne rend hommage qu'au dieu inconnu, *Deo ignoto*, et qui systématiquement ne veut rien apprendre au sujet de sa divinité. Celle-ci existe, il en est sûr, et cette certitude lui suffit. De là cette sérénité antique, encore accrue par le fait que, indifférent à toute détermination de la divinité, indifférent donc au nom sous lequel on la peut vénérer, M. Clair Tisseur trouve un plaisir esthétique à lui rendre le nom sous lequel l'adoraient les poètes grecs, objet de ses amoureuses études ; dans son livre Dieu s'appelle Zeus.

Suivant les rites des ancêtres
Sur les flûtes, les barbytos,
Sur les cithares de Délos,
Célébrons ZEUS, *père des êtres.*

Ainsi chante le chœur; puis vient un hymne vraiment grandiose, dont voici le début :

Zeus, souverain des dieux, éternel, tout-puissant,
Toi que, sous mille noms, du couchant à l'aurore,
Du Nil au Borysthène à genoux l'homme adore,
Je te salue en frémissant.

. . . . . .

O Père, ô Zeus, tu fus, tu es et tu seras.

Ce Zeus-là n'est pas précisément le dieu que vénéraient les personnages des comédies d'Aristophane, et dont Socrate et Platon parlaient avec une mordante ironie; il n'en a gardé que le nom. Mais n'est-il pas piquant d'entendre, à travers les siècles, résonner l'inextinguible hymne de gloire en l'honneur des dieux de l'Hellade? Tour à tour on a dit d'André Chénier, de

Gœthe, de Leconte de Lisle, de Louis Ménard : « C'est le dernier païen. » En voici un nouveau. Il brûle l'encens orphique sur l'autel des dieux. Telle est la force des symboles auxquels la beauté et l'art ont assuré l'immortalité, qu'à travers les siècles, en des temps de science positive et de rationalisme, les dieux détrônés trouvent encore des adorateurs. Reconnaissons toutefois que M. Ménard et M. Clair Tisseur n'ont pas en Jupiter la foi du berger d'Arcadie. Sous les noms anciens ils vénèrent des entités métaphysiques et ces païens ont passé par Alexandrie. Sont-ils bien sûrs de ne rien devoir à l'Evangile? La « lumière qui éclaire tout homme venant au monde » a peut-être brillé sur eux, à leur insu.

***

Mme Marie Krysinska revendique, non sans quelque raison, la paternité — ou la maternité — du vers libre, ses *Rythmes pittoresques* ayant été écrits en 1881-1882. Tout en se défendant d'avoir voulu être ni disciple de quelqu'un ni chef de quelque école, Mme Marie Krysinska se livre à une apologie en sourdine de sa mélopée. Nous n'y voyons pas de mal du moment que l'on n'y veut point voir des vers et que l'on ne s'efforce pas de proclamer, en dépit de l'évidence, l'identité du vers français et d'une sorte de prose ornée d'assonnances et partagée en petites lignes qui se suivent, se raccourcissent et s'allongent au petit bonheur. Cette forme peut avoir son charme et nous n'avons jamais demandé la tête de ceux qui la pratiquent. Nous nous bornons à protester lorsqu'on donne à cette mélopée le nom de « vers » et lorsqu'on affirme qu'elle est supérieure au vers français et qu'elle est destinée à le supplanter. Une forme invertébrée ne saurait être supérieure à une forme vertébrée, un lombric est moins parfait qu'un oiseau ou qu'un quadrupède ; une forme molle, indécise et artificielle ne saurait supplanter une forme nette, claire et née, par un développement lent et régulier, du génie même de la langue nationale. Mais ce n'est point le moment de discuter ces questions. Bornons-nous à constater que le soi-disant vers libre qui devait supplanter le vers traditionnel est déjà en pleine décadence. Récemment la *Revue blanche* parlait de « tentative avortée ». N'en sera-t-il pas de la mélopée comme de la peinture pointillée, que ses anciens admirateurs abandonnent déjà?

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait de charmants morceaux dans le livre de Mme Marie Krysinska, tel, entre autres, celui intitulé *Oumé*, qui commence ainsi :

Oumé — Fleur-de-Prunier — la petite princesse
Japonaise — aux longs yeux,
Au teint de lotus doré,
Laisse errer
Ses doigts de fin ivoire
Sur les cordes tendues de la biva ;
Et de ses lèvres exquisement pâles
Monte une chanson.

Plusieurs des piécettes de Mme Krysinska sont fraîches et jolies : il faut n'en pas demander davantage et les accepter telles qu'on nous les donne.

***

M. Franc-Nohain, qui a lu Jules Laforgue et qui a profité de ses lectures, emploie les versets assonnancés avec une verve étourdissante. Ces à-peu-près de vers conviennent merveilleusement à ces à-peu-près de pensées. Ce sont des monocoquelogues plus fins, comme *la Complainte de M. Benoît*, ou des fantaisies qui feraient la joie d'Alphonse Allais : telles les pièces intitulées *Quelques chameaux* et *Berceuse obscène.*

Voici

LA COMPLAINTE DE M. BENOIT

Dans sa coquette maison de campagne de Saint-Mandé
Monsieur Benoît, hier matin, s'est suicidé.

On peut dire que c'est joliment désagréable pour sa famille,
Et il aurait peut-être aussi bien fait de se tenir tranquille.

Avec ça que c'est une fâcheuse existence que je prévois
(Dès lors) pour cette bonne madame Benoît.

Cette pauvre mademoiselle Benoît est également bien à plaindre,
Elle qui allait épouser un riche industriel de l'Indre.

Et le fils Benoît, un garçon si rangé et si travailleur!...
Faut-il qu'il y ait des gens tout de même qui a du malheur!...

Le plus dégoûtant, c'est que c'est encore une histoire de femmes;
Monsieur Benoît était d'un naturel léger, mesdames...

N'empêche que toute la famille est allée à l'enterrement,
Et il faut avouer qu'il leur était bien difficile de faire autrement.

***

Nuits d'Epiphanies, tel est le titre d'un livre de vers élégants et doux, d'une mélancolie charmante et fière, d'un jeune poète qui écoute chanter du fond d'un castel de légende les voix mêlées des forêts remuées par le vent. Les voix sont douces et mélodieuses à plaisir; on y entend les chansons errantes des fées, les ballades capricieuses des ondines et parfois les propos mystérieusement compliqués des petits gnomes qui ne parlent des trésors cachés qu'en phrases prudemment entortillées, afin, sans doute, que l'on ne puisse trouver la cachette et dérober les nobles émeraudes et les pieux saphirs ainsi que les magiques escarboucles qu'ils ont dissimulés sous la mousse, au bord de l'étang des cygnes bleus, où nagent, à l'aube, des nymphes coiffées de lys et d'hélichryses.

Trois rois sont entrés dans la forêt des merveilles. Aux fenêtres du manoir, les vierges qui se mirent dans des miroirs lumineux, les regardent passer. Cependant, dans les palais souterrains de l'Adversaire, la Mort prépare ses embûches. Par ses prestiges infernaux, elle suscite dans le lac féerique une île d'enchantements. Est-ce Cythère? sont-ce les jardins d'Armide? Qu'importe? Les rois vertueux passent et arrivent aux pieds de la femme sainte qui mettra au monde le miraculeux enfant. Telle est l'allégorie poétique de ce livre, où se déroule la chevauchée du poète à travers les voluptés profanes jusqu'au seuil du sanctuaire où il trouvera le bonheur : Quel est ce sanctuaire ? Le Temple de la Joie, dit-il, sans s'expliquer davantage.

M. Fontainas mêle les vers réguliers et les versets de la mélopée. On ne saurait l'accuser d'ignorer les beautés de la métrique traditionnelle, comme le prouvent ces vers musicaux :

Je l'ai suivi marchant sous la forêt nocturne
Le Chevaucheur Royal fier ainsi qu'un Printemps,
O fleurs de son visage et parfums de son rire,
Quelle équivoque nuit sous le ciel taciturne
Quel orage a flétri vos tiges, fleurs et rires
Du Royal Chevaucheur fier ainsi qu'un Printemps!

***

C'est un charmant et délicat petit recueil de vers que *Il Poema delle Nozze*, de M. Antonio Sante Martorelli. Le volume se compose de quinze élégants sonnets, dédiés à LL. EExc. le prince et la princesse Chigi, à l'occasion du mariage de leur fille. Les Italiens cultivent volontiers ce genre de poésie de circonstance, qui chez eux a produit des œuvrettes gracieuses, non sans mérite. Pour M. Martorelli, ces poèmes constituent un intermède dans ses travaux littéraires. M. Martorelli est l'un des jeunes écrivains sur lesquels l'Italie littéraire a fondé ses espérances d'avenir. Travailleur infatigable, malgré sa grande jeunesse, il allie aux labeurs du professorat universitaire le culte passionné des lettres et de la poésie. De nombreuses revues publient ses articles de critique, qui sont remarqués. On admire notamment une fort belle étude du talent du célèbre poète Jean Marradi. M. Martorelli connaît et aime la littérature belge; les poètes de *la Jeune Belgique* lui doivent des notices et des traductions éparses jusqu'à présent dans des publications diverses, mais qui seront vraisemblablement réunies quelque jour. Du petit livre qu'il vient de publier, *la Jeune Belgique* détachera dans son prochain numéro quelques sonnets dont elle présentera la traduction à ses lecteurs.

IWAN GILKIN

***

Dans sa prochaine chronique littéraire, M. Arnold Goffin s'occupera des livres suivants : *Sept Essais d'Emerson*, *le Bosquet de Psyché*, par Henri de Regnier; *Pages de charité*, par Sander-Pierron; *Vistas*, par William Sharp; *Gueule-Rouge*, par M. Renard, etc., etc.

MEMENTO

L'Art moderne parle du vers libre : « Il importe peu qu'on le définisse, qu'on le scrute ou qu'on l'analyse, une belle œuvre le prouvant et l'expliquant beaucoup mieux que les axiomes les plus imposants. Elle, du moins, en donne la sensation profonde; les théories n'en montrent que l'écorce et ne sont nécessaires qu'à ceux qui n'étant pas assez foncièrement poètes pour employer tout leur temps à produire, épiloguent, discutent, tranchent, se fâchent, dogmatisent et finissent par se faire prendre, à la longue, pour des pions. »

Lorsqu'on se rappelle que Léonard de Vinci et R. Wagner, pour ne parler que de ces deux maîtres incomparables, ont étudié minutieusement et savamment exposé la théorie de leur art, on reste confondu devant de pareilles proclamations. Ces grands hommes n'étaient donc « pas assez artistes pour employer tout leur temps à produire »! Si bien que *l'Art moderne* doit les prendre pour des pions!!!!

Du *Soir* cette amusante notice sur les poésies de M. Trachsel :

« L'auteur, dit la préface, a cherché par *le Cycle* à exprimer une vision d'art totale « cyclique ». De là, pour la facilité expressive, une division du livre en trois parties principales. Nous sommes encore avertis qu'un grand nombre des pièces de ce volume sont de la « musique littéraire » et que la durée des silences est marquée par des points. Exemple :

LE PATRE : Hou Hôôô!
Hou Hôôô! ..
LE VOYAGEUR : Hou Hôôô!
Hou Hôôô!...
Que veux-tu, Pâtre des Nuits?...
LE PATRE : Hou Hôôô!
Hou Hôôô!

Dans la *Chevauchée* les points sont naturellement plus rares, mais les onomatopées abondent, heureusement choisies :

Clic Clac! Ohé!
Clic Clac! Ohé!

Mais celles qui reviennent le plus souvent sont, avec quelques variantes, les premières citées. Autre exemple :

Je chante la Liberté, la Liberté!
Je chante, je chante la Liberté!
Hou Hôôô! Hou Hôôô! Hou, Heïe Heïe
Hôôô!...

Ce chant se dit *impetuoso* et on aspire les *H* avec force — comme dans la langue d'Abd-el-Kader. Cela doit être d'un effet curieux, le soir dans la montagne! Le poète use beaucoup des répétitions; c'est un des moyens les plus intéressants de sa musique littéraire. Ainsi cette fin de rêverie (qui se dit *morendo*) :

Du lac des magiques clairs de lune,...
Dansez, dansez les libellules;
Dansez, dansez les libellules,...
Dansez les libellules,
Dansez les libellules,...
Dansez,....
Dansez,.....
Dansez,.....
Dansez,.....
. . . . . .

Tout serait à citer de ces pages, solos et « chœurs fictifs », mais voilà des points qui en disent plus long qu'on ne croit, écrit M. Remy de Gourmont. »

A la Chambre des représentants, M. Buls s'est occupé des beaux-arts et de la littérature en Belgique. Nous ne sommes point toujours et en tout d'accord avec M. le bourgmestre de Bruxelles, mais c'est un honneur pour la capitale que son premier magistrat s'occupe d'esthétique avec une réelle compétence et le sincère désir de bien faire.

Feu M. Slingeneyer préconisait la création de quelques sinécures à octroyer, au besoin, à tel ou tel écrivain peu favorisé par la fortune. M. Buls combat cette proposition. Sans vouloir nous prononcer catégorique-

ment, nous inclinons plutôt vers la solution que préférait M. Slingeneyer.

Pour un écrivain il ne se peut guère agir de lui faire une commande, comme si l'on avait affaire à un peintre, à un sculpteur, à un musicien; d'autre part, le subside n'est certes pas la forme la plus agréable de l'encouragement officiel. Où M. Buls a parfaitement raison, c'est dans les conseils qu'il donne aux artistes et à M. l'État de s'occuper chacun de leurs affaires.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro une chronique de notre collaborateur M. Arnold Goffin sur *le Mort*, la pantomime de Camille Lemonnier et des frères Martinetti.

Dans un concert de charité donné par le chœur de dames que dirige M. Léonard, notre ami et collaborateur M. Ernest Closson a fait entendre deux compositions d'un mérite et d'un grand charme, une chanson rustique et un *lied* composé sur un petit poème de M. Iwan Gilkin : *Le Nénuphar*. Le poète remercie et félicite chaleureusement le compositeur.

Dans le *Journal de Bruxelles* du 1er mai, M. Iwan Gilkin a plaidé la cause des humanités classiques contre les adversaires du grec et du latin et contre les apôtres du latin de la décadence. Nous transcrivons le passage que voici :

S'il s'agit de former une élite intellectuelle, capable de recueillir l'héritage de ce que la terre a produit de plus parfait et de transmettre cet héritage intact aux générations futures, en y ajoutant les produits nouveaux de la haute culture de l'esprit, rien ne peut remplacer l'étude approfondie des humanités classiques. Il est aisé de plaisanter l'Académie et le style pompier. Je suis de ceux à qui ces plaisanteries ne sont pas étrangères. Mais si, à de certains moments, il est opportun et même nécessaire de pourfendre la routine classique et de secouer ce que l'on appelle les vieilles perruques, les imbéciles seuls peuvent croire que c'est contre l'art classique lui-même que l'on dirige ces coups. On en combat les piètres gardiens, on en massacre les pontifes indignes; mais, quand le temple est nettoyé et que les dieux immortels brillent sur les autels de leur éclat sublime et indestructible, les prétendus iconoclastes, s'ils sont de véritables adorateurs de la Beauté, tombent à genoux et chantent l'hymne de gloire qui retentira aussi longtemps qu'il y aura sur terre un cœur capable de comprendre et d'aimer Platon, Phidias, Homère et Sophocle.

Si la foi, l'espérance et la charité nous viennent du Calvaire, la beauté nous vient d'Athènes. C'est la gloire des Papes de la Renaissance de l'avoir compris.

Dans le même article, M. Gilkin fut amené à dire un mot du fameux *surmenage scolaire :*

Il paraît que les élèves sont surmenés. J'ai suivi les cours d'humanités et de philosophie à l'institut Saint-Louis, à Bruxelles, de 1870 à 1878, et j'y ai fait ce que l'on peut appeler de brillantes études. Je ne me souviens pas d'avoir été « surmené » un seul jour. Pas un de mes camarades, à ma connaissance, n'a subi un plus triste sort. Cependant un grand nombre d'hommes graves et de personnes considérables affirment que l'on exténue le pauvre potache et qu'on va le tuer sous le poids d'un travail excessif. N'osant, en présence de ces respectables témoignages, accorder une entière créance à mes souvenirs, j'ai cru bon d'interroger quelques amis. Je me suis adressé à des jeunes hommes de ma génération et de la génération suivante; j'ai questionné MM. Albert Giraud, Ernest Verlant, Valère Gille, Fernand Severin, Louis Delattre, etc. Aucun de ces messieurs ne se souvient d'avoir subi le moindre surmenage. J'ai fréquenté suffisamment, au temps de leurs études universitaires, MM. Emile Verhaeren, Georges Rodenbach, Max Waller, Jules Destrée et quelques autres jeunes hommes connus du public pour pouvoir affirmer qu'eux non plus n'ont jamais été les victimes d'un surmenage quelconque.

Ces témoignages ont leur valeur. En face de quelques professeurs fantaisistes qui croient surmener leurs élèves, voilà des élèves qui affirment qu'ils ne sont point surmenés. A l'heure présente, je connais plusieurs étudiants, et des plus brlliants, qui rient comme des petites folles quand on leur demande s'ils ne souffrent point de l'excès des études.

Notre prochain numéro contiendra une nouvelle de M. Georges Eekhoud, des sonnets (traduits) de M. A. S. Martorelli, une chronique littéraire de M. A. Goffin, etc., etc

Très réussi, le numéro d'avril de *la Société nouvelle*. Y lire une nouvelle remarquable de M. Eekhoud, *Appol et Brouscart* et une excellente chronique, pleine de verve et de vérité, signée H. Krains.

Depuis quatre ou cinq mois *la Revue des Revues* boude *la Jeune Belgique*. Fi, la grosse méchante !

La *Petite Gironde* rend compte d'une intéressante conférence faite à Bordeaux par M. Van Hamel, professeur de littérature française à l'Université de Groningue (Hollande) :

« M. Van Hamel, jeune encore, d'une belle stature, d'une physionomie extrêmement intelligente, s'impose dès le début à son auditoire, par la facilité extraordinaire avec laquelle il parle notre langue, par la netteté de son débit, par la brillante richesse des images...

M. Van Hamel entre dans le vif de son sujet. Il parle d'abord en termes sympathiques de l'éditeur Lacomblez, un Français, l'ami des poètes qu'il édite, le Lemerre, en un mot, de la Belgique.

Puis commence alors le défilé des poètes dont le conférencier doit nous entretenir.

C'est d'abord Albert Giraud, le rival de Leconte de Lisle et de José-Maria de Hérédia, ayant comme eux une forme impeccable, un vers imagé et sonore, avec, dans son œuvre, un courant de profonde mélancolie.

Vient ensuite Iwan Gilkin, pessimiste et amer, qu'on a pu appeler un Baudelaire, mais qui n'a pas, dit le conférencier, la sensualité du poète des *Fleurs du mal*. C'est un Baudelaire plus intellectuel.

Emile Verhaeren, lui, fut d'abord naturaliste, puis il est devenu mystique et triste. Il dédaigne la forme et enveloppe de belles idées dans une langue obscure, tourmentée, incompréhensible ; nous ajouterions même, nous, parfaitement ridicule.

Le conférencier cite Séverin, qui fait des vers très doux, très corrects, très purs, puis il s'arrête à quelques poètes gantois : Georges Rodenbach, Grégoire Leroy, Maurice Maeterlinck.

Georges Rodenbach est très connu chez nous ; il habite Paris, il y est édité, une pièce de lui est reçue à la Comédie-Française.

Grégoire Leroy a, paraît-il, renoncé à la poésie ; il est devenu électricien, dans des agences (?) Mais il a fait autrefois des vers d'une suave inspiration, d'un rythme souple, élégant, d'une langue simple, mais point banale.

Maeterlinck est un homme étrange. Il a des procédés littéraires dont il abuse, les répétitions de mots, par exemple. En cela, il imiterait les paysans flamands, et arriverait par moments, lui, le lettré, à des effets surprenants. C'est un sincère, et son œuvre est très curieuse. Une pièce de lui, citée par le conférencier, nous a rappelé Gérard de Nerval.

On sait qu'il a fait des drames. *La Princesse Maleine*, notamment, a fait beaucoup de bruit à Paris. Maeterlinck est plein de Shakespeare. A-t-il son génie ? Le conférencier analyse quelques-uns de ces drames et donne lecture de quelques scènes. L'une d'elles, d'une ineffable poésie, a été très applaudie.

M. Van Hamel, qui lit en véritable artiste, a fait connaître à son auditoire, nous l'avons dit, des extraits des œuvres qu'il analysait.

L'assemblée choisie qui s'était rendue à l'Athenée a fait fête à M. Van Hamel ; elle a chaleureusement applaudi en lui le lettré, le causeur, l'ami de la France et des Français. »

LE STRYGE

Les deux êtres élus, les deux amants exceptionnels qui se chérissaient plus que jamais humains ne s'étaient adorés, se serraient mutuellement les mains, en proie à une extase hypnotisante, se surprenant dans les regards des ferveurs et des piétés qu'aucune onction, aucune caresse n'eût pu traduire.

— O ma sève et mon sang, prononça l'un des amoureux ; que ne puis-je m'exhaler entièrement vers toi ! J'abdique, je me renie, je me suicide, mais uniquement pour revivre et germer en ta personne...

Béatifié, trop éperdu, il se sent défaillir, il succombe au cuisant délice. Son être désagrégé, en partie dissous, flotte dans l'éther bercé sur des ondes de musique et de lumière. Malgré la sensation d'inaltérable sécurité et de bien-être absolu qu'il éprouvait, le sentiment de la terre et des hommes subsistait en sa nouvelle forme.

Quelqu'un d'indispensable lui manquait et comme un convalescent échappé à la mort regretterait le délire et la fièvre, à présent, ravi dans les sphères apaisées il souffrait de la nostalgie terrestre, et peut-être n'avait-il jamais apprécié à ce point le charme de la révolte et des persécutions.

Flamme d'amour séparée de son aliment et de son cierge, il persistait à jeter dans les espaces sacrés sa lueur profane.

Et dans l'harmonie des sphères, il démêla des chœurs qui l'exhortaient :

— O toi, disaient ces voix occultes, pourquoi ce regret, pourquoi haleter après ton esclavage, tes guenilles et ta poussière! Tu chérissais la vie, te voilà transporté à ses sources, c'est toi qui la dispenseras avec nous à la création entière; tu vivras dans l'éternité et dans l'infini! Autrefois tu agrandissais l'objet de tes désirs, tu confondais orgueilleusement tes chétives postulations avec les affinités de la nature... Ne rêvais-tu pas de t'éperdre dans le tout immense, de t'y fondre, de vibrer avec les fluides élémentaires! Et voilà qu'à présent mêlé à ce chœur, à ce faisceau des forces impérissables, tu te désoles et cherches à t'en séparer; tu voudrais recouvrer cette fallacieuse individualité, ton dérisoire microcosme!... Plus rien ne devrait te préoccuper. Les causes et les lois te sont révélées. Tu participes de la sagesse éternelle. Tu t'assimiles les destinées. Tu crées. Allons, déprends-toi de cette pensée servile, oublie les mirages et les infiniment petits de l'existence terrestre. Exulte, épanche-toi, voici ton vrai commencement!

Mais lui : « O principe et durée des choses, ton bonheur est peut-être trop fort et trop majestueux pour moi. Pardonne... Mon excuse la voici : Les chrétiens, la plus intéressante et la plus noble des sectes qui t'adorent, m'ont appris qu'un Dieu, un fils qu'ils t'attribuent, ô Créateur, fatigué de la paix et de l'ordre des empyrées sublimes, peut-être même honteux de ce bonheur sans revers, voulut goûter aux maux et aux souffrances du monde d'où je viens, et, sous prétexte de racheter les hommes à la damnation, il s'incarna dans leur substance, il rechercha et subit les voluptés de l'amour et du sacrifice. Ne t'étonne pas alors, ô bienfaiteur excessif, de ma subite ingratitude... Laisse-toi fléchir, accorde-moi de déchoir, de reprendre place sur la planète misérable mais pathétique, parmi ces hommes incapables de félicité, mais dont la détresse manque à l'auréole de tes anges et a fait de Jésus le plus touchant de tes Dieux!... »

Le Tout-Puissant continuait à parler en lui, mais une douceur plus attendrie se manifestait dans le chœur universel :

« J'exaucerai ton vœu impie; je réunirai à nouveau les atomes fragiles qui composèrent ton corps et j'y rappellerai ce feu follet que les humains appellent leur âme, mais tu renaîtras en un pays moins sombre et moins rude que celui où tu vécus d'abord; je te destine pour nouvelle patrie une de ces contrées du Midi ensoleillé où rares sont les épouvantails et les cauchemars, où les esprits eurythmiques ne se créent point de chimères, où la grâce et la symétrie rassurent la pensée inquiète, une de ces contrées qui rendirent moins sinistre à Jésus sa descente sur la Terre...

— Oh non, Divinité, c'est aux mêmes rivages que je voudrais revivre, là-bas, à l'extrême nord, que voilent et drapent presque toujours des cataractes de nuées, près du large fleuve reptilien et de l'océan qui rongent la glèbe et l'accablent de leurs brutales caresses. Là, chez un peuple de taciturnes, épris de la violence, dans la charnue et marâtre patrie, auprès de frères farouches et sombres qui sont autant de Caïns, laisse-moi rouvrir mes blessures, ô mon Dieu ! Là, conjurée par la rigueur des éléments, par les insultes et les ironies de la matière, par l'intensité même du désespoir, surgit la beauté étrange et poignante qui m'obséda jusque dans la paix de ton ciel. De ce marais humain, de la bourbe odieusement pharisienne s'élève comme d'un fumier une floraison admirable, des âmes capables d'héroïsmes et de vertus fabuleuses, logées dans des corps dignes de toutes les dévotions artistes. O pays des morales acharnées sur les plastiques athlètes, où j'ai goûté la tendresse virile et tragique qui brave les déchéances et qui s'enorgueillit de son anathème !..

Nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de paroles pour nous comprendre, l'accord était complet comme sous les horizons pesants le contact des rivières goulues et des nuées qui les allaitent de leurs mamelles de neige ! Mon amour fut un long martyre et je n'étais jamais plus près de la mort et de la ruine que lorsque je pantelais de tendresse ! Un concert d'envieux, de castrats et de brutes, les embûches sans cesse semées sous nos pas, les sarcasmes, les blasphèmes, les crachats, les mépris de la tourbe raisonnable corsaient et avivaient cette union véhémente, l'exaltaient à la hauteur d'une religion persécutée, d'une cause juste confessée sous les couperets et les canons des fusils !

Dans cette contrée maligne la chair souvent contrariée, à la fois exigeante et peureuse, se soulage jusqu'au paroxysme; mais caressante et fidèle comme les bons chiens, servante du génie qu'elle vénère sans le comprendre, elle saigne, se révolte et s'immole pour sa plus grande gloire. Elle rend l'art robuste, la poésie intense, l'amour démesuré et vertigineux !

Exauce cette prière, ô Vertu, et si tu ne veux me rendre ma complète forme humaine, ce corps que décourageaient mes rêves trop surhumains, au moins que ton souffle rassemble mes atomes et les chasse dans cette contrée de dilection, vers cette à la fois subversive et matérielle patrie. Que fluide ou éther je me mêle aux pâmoisons des créatures aimées, que je sois l'essence de leurs baisers et le dictame de leurs messes ! A l'heure des églogues laisse-moi vaguer parmi l'or pâle des genêts et la lie de vin des bruyères ! Mais je hanterai surtout les ambiances de mon idole; qu'elle me respire comme l'encens, comme les effluves balsamiques d'un matin de printemps !

Il est là-bas un tout petit coin dans les sablons diffamés, près d'un indigent bouquet d'arbres, non loin d'une venne où les funèbres lavandières du crépuscule tordent leurs brouillards ensanglantés de soleil. Nulle part, au dire des ostensibles vivants, on n'existe plus dénué, plus contraint, plus misérable! Mais nulle part je n'ouïs silence plus musical, écho d'angelus aussi compatissant à tes damnés! Nulle part les yeux humains dévoilent mystères si aimantés et se conjurent plus fraternellement et plus amoureusement en un furtif éclair. Et les bouches gourmandes de l'adolescence y fleurent l'arome de la fraise sauvage, et les bras jalousent les enlacements des chèvrefeuilles! Nulle part haines et fanatismes plus implacables ne déterminent si frénétiques explosions de tendresse; tellement que ces apothéoses amoureuses y sont incendiaires comme des représailles! Là se consommèrent des apostasies telles que les satans, blasés, comme moi, de tes paradis, n'osèrent les attenter!

Combien de fois mourant d'angoisses, horriblement séduit par le suicide, non suffoqué mais saturé d'amour, possédé par tous les succubes de l'imagination, il suffit d'une approche ou d'une rencontre bienvoulue pour me réconcilier avec l'espoir.

Mais je fus jaloux et orgueilleux de mon supplice le jour où m'apparut l'être fatal. Il me suffit d'une minute de sa présence, d'une simple intonation de sa voix âpre et câline, de sa voix miraculeuse que rendent espièglement rauque l'essaim des baisers enfermés dans sa gorge! Voix cruelle et balsamique! Voix de prophète-enfant, miséricordieuse menace qui me navra de délices!... O ne détournez pas ce calice de moi, Seigneur! Dussé-je ne plus en vider que la lie, mais que ce soit en ces Pâques de bourreaux et de martyrs où les pires iniquités s'expient et se rachètent en des enfers d'amour furieux et tellement dévorateurs que l'on dirait plutôt les paradis de la haine!

Quel duo lancinant se chantèrent nos deux âmes! Sublimes égoïstes, le monde gravitait autour de notre amour! Nous nous aimions en l'univers entier. La charité suave comme les nuits de juillet envahissait nos cœurs constellés de prières. Les êtres ingrats et les choses rebutées s'illuminaient et se réchauffaient aux irradiations de notre incandescente tendresse, une félicité panthéiste, une communion totale faisait de notre amour le reflet ou mieux le foyer d'une éternelle jeunesse. Jamais, rapportant toute la beauté et la vie à notre passion, nous ne connûmes la satiété: les renouveaux de la nature alimentaient les bûchers de nos sacrifices. Tout ce que l'art glorifie, tout ce que la justice exalte, les aspirations des apôtres, les mirages des poètes, tout se sublimait en notre communion.

Et cet amour était ineffablement douloureux, semblable à une précieuse

et veloutée soirée d'automne, il s'y mêlait une appréhension de fragilité; il y courait un frisson de mauvais présage; en humant les fruits mûrs il nous prenait l'indicible peur des feuilles mortes!

Pourrions-nous, demain, ne plus être l'un pour l'autre le seul miroir où chacun se voyait transfiguré par une idolâtrie qui devait te rendre jaloux, ô Maître des Religions! Ces alternatives d'absolue confiance et de doute, ces nuées inquiétantes offusquant le soleil, ne rendaient notre possession que plus exaspérée. Nous fûmes, à deux, le sexe, la race, la patrie! Sur nos lèvres toujours rapprochées nous surprenions mutuellement le bouquet principal des paysages favoris, les fragrances des sureaux, des houblonnières ou des résineuses fouées, nos chairs avaient été pétries et modelées dans l'argile du terroir et c'était à nos yeux très septentrionaux que s'éclairait le ciel de nos préférences. Dans sa voix espiègle, mais samaritaine, sourdaient les plus tendres inflexions des voix éphémères et mémorables; ses attitudes répétaient celles des passants regrettés, des copieux vagabonds, des réfractaires héroïques! Nous nous résumions l'âme et l'écorce de la patrie, l'esprit des révoltes et des subversions salutaires! Non, les larmes de gratitude des mendiants ou des malades extatiques n'avaient point la corrosive douceur de ses effusions! Et c'est au plus fort de ces épanchements que tu me rappelas et me fis mourir à ses pieds!... »

Celui qui interrompit la nostalgique confidence de l'exilé était le chœur même du Destin; il promulguait :

« O si tu l'aimais à ce point, ne demande pas à renaître! Tu as connu tous les poisons, tu bus à maint calice de douleur au temps des pires épreuves, mais frileux amant qui tremblais à l'approche des feuilles mortes, d'autres ont mangé de ces fruits succulents qui te grisaient de leur saveur et de leur parfum! Crois-nous, âme fidèle, subtil ravisseur des feux qui firent de ta vie terrestre une continuelle agonie sur le bûcher des relaps et des sacrilèges, — crois-nous, ne ressuscite plus là-bas, et... pour l'infidèle... »

La commotion fut si forte, le coup déchaîné si formidable, la douleur du patient si compressive, qu'au lieu de se dissoudre ses éléments se contractèrent et que par la force de son désir éperdu il se trouva subitement sur le sol natal, dans la lumière, dans la vie.

Et devant lui s'avançait la créature tant adorée, la Beauté patriale, la synthèse suprême de tout ce qu'il aurait voulu chérir, de tout ce qu'il avait regretté ou espéré. Elle le regarda triste et repentie, triste comme la vierge coupable pendant une minute de sommeil ou de folie, pitoyable comme le crime inconscient et fatal. Elle lui avait fait tant de mal, elle lui en ferait encore peut-être, elle se parjurerait souvent; mais, en cette minute elle

l'aimait autant qu'aux plus cuisants périodes de leur conjonction ; et il ne put lui en vouloir, et quand leurs lèvres se touchèrent, il y goûta, surcroît d'infernale volupté, le baiser de tous ceux qu'elle avait possédés.

Avide et bourrelé, il se clouait à cette chair d'opprobre, comme un rédempteur à sa croix, il s'y était cloué pour jamais et il ne s'en détacherait que lorsque cette terre périrait par l'eau, ou plutôt par le feu !

GEORGES EEKHOUD

SONNETS

LA SOURCE MAGIQUE

Dans le bois vaporeux où rêvent les gazelles
Dort la source magique en son lit de rocaille ;
Dans son azur limpide, au souffle qui l'écaille,
S'allument des joyaux pailletés d'étincelles.

L'onde a cristallisé de ses splendides sels
Les débris de l'automne : il semble qu'un vitrail
Y vive, reflétant un buisson de corail,
Fleuri de doux saphirs et de rubis cruels.

Tel, mon cerveau transforme en vaines pierreries,
O Nature! tes fruits et tes roses pourries,
Et me rend pour jamais un vaniteux Tantale.

Des rameaux desséchés de la réalité,
Vil mensonge, je fais des gerbes de cristal
Pour tromper l'Idéal dont mon cœur est hanté.

L'ART

Et que vouloir encor ? nous avons trop songé :
O monde! tu n'es plus que l'ombre de nos rêves,
Qu'importent tes jardins où fleurissent les sèves,
Notre désir, sans force, en lui-même est plongé.

Cherche un champ désormais qui ne soit ravagé!
L'esprit a consumé la terre; sur les grèves
J'ai vu passer les flots des apparences brèves,
J'ai pénétré la vie, et je hais ce que j'ai.

Seul, Art, flambeau sacré, radieuse lumière,
Fais resplendir en nous, dans leur beauté première,
Ces multiples et vains reflets de l'Idéal;

Et toi, sache y trouver, Poète, qui devines
L'originel éclat du paradis natal,
Du moins l'illusion des essences divines.

VALÈRE GILLE

La littérature belge à l'étranger.

Tout mouvement artistique connaît une époque de luttes à outrance, époque critique à laquelle succède ou une phase de désespérance et de découragement, précurseurs d'arrêt et de mort prochaine, ou bien une victoire et un triomphe définitifs. Ce dernier cas s'applique au mouvement littéraire dû à l'activité de la pléiade des poètes belges. Quand on se souvient que *la Jeune Belgique* n'a célébré qu'en 1893 sa dixième année d'existence, quand on songe à ce qu'elle fut jadis à ses débuts et à ce qu'elle est devenue maintenant, en dépit des railleries et du mépris des imbéciles, n'est-on pas en droit de se réjouir pleinement, d'être convaincu de la valeur des écrivains qui la représentent?

Afin d'avoir mes coudées franches, je prie le lecteur de considérer le présent compte rendu comme émanant d'une initiative privée.

Au surplus, d'origine étrangère, je suis assez bien placé, grâce à ma connaissance des langues slaves et germanique, pour rendre quelques légers services à un mouvement d'art qui possède toutes mes sympathies, et vis-à-vis duquel je suis dans une situation analogue à peu près, et toute distance gardée d'ailleurs, à celle qu'occupe à son égard M. Miriam (Zenon Przesmycki), le très distingué poète polonais auquel on a consacré ici, au mois de janvier passé, une courte notice biographique suivie de quelques-uns de ses charmants petits poèmes transposés par moi en langue française.

Ces quelques spécimens ont montré que M. Miriam est un frère d'armes des écrivains de la pléiade belge, que son idéal poétique est le même que le leur.

Il le prouve aujourd'hui (c'est là la raison de ce compte rendu) et d'une autre façon encore, très flatteuse pour les lettres belges, par la traduction des poèmes dramatiques de Maurice Maeterlinck sous le titre suivant : Titre spécial. MAURICE MAETERLINCK. *Choix d'écrits dramatiques : L'Intruse, les Aveugles, les Sept Princesses, Pélléas et Mélisande. Traduction précédée d'une introduction critique et faite avec l'autorisation de l'auteur par Zenon Przesmycki (Miriam).*

Titre général. *Bibliothèque des plus belles créations de la littérature européenne* (Littérature belge).

L'apparition du dit volume est donc importante à plusieurs titres, car ce fait indique non seulement qu'à l'étranger cette littérature a su attirer sur elle l'attention des esprits éminents, mais aussi qu'elle a pris déjà son rang au programme du *concert* européen poétique. Sa diffusion n'est par conséquent qu'une question de jours. Cette littérature affirme ainsi sa vitalité et accuse une physionomie *sui generis*. Cela est hors de doute ! La poésie belge (et c'est de celle-ci qu'il est question en ce moment) ne l'aurait-on pas confondue à l'étranger avec la littérature française contemporaine, ou même ignorée, si dans ses créations ne vibrait pas une note particulière témoignant du talent original de ses poètes, et si elle ne reflétait pas son pays ?

Je me hâte de dire que la tâche considérable que s'est imposée M. Miriam dans le dit volume a été accomplie par lui avec une maîtrise incontestable : sa traduction en polonais des poèmes dramatiques de Maeterlinck ne les *trahit* aucunement — elle est parfaite. Il en est de même en ce qui concerne les quelques poésies tirées des *Serres chaudes*. J'ai comparé point par point les originaux à la traduction rimée des poésies de Maeterlinck, citées dans l'introduction critique de M. Miriam (*Oraison, Oraison nocturne, Reflets, Feuillage du cœur*), et ne me lasse pas d'admirer avec quel talent l'écrivain polonais a su trouver des équivalents rythmiques. Certes, de pareilles traductions enrichissent la littérature du pays où elles se montrent.

D'après ce qui vient d'être constaté, il serait curieux au plus haut point de connaître l'opinion d'un artiste et penseur comme M. Miriam concernant la valeur des écrivains belges de l'époque actuelle. Cette curiosité est pleinement satisfaite par la lecture de son introduction écrite d'après toutes les règles de l'art de la critique moderne. Visiblement M. Miriam est un disciple de Taine quant à la méthode. Pour étudier un poète comme

Maeterlinck il s'est vu obligé (et avec quel plaisir!) d'étudier tout d'abord *le milieu* dans lequel un auteur pareil pouvait naître et agir. La première partie de son travail est donc consacrée à l'étude de l'histoire des lettres belges depuis Van Hasselt, De Coster, Octave Pirmez jusqu'à nos jours, et à l'analyse de ses écrivains (des poètes seulement) de même qu'à leur classification; la deuxième partie à l'étude des écrits de Maeterlinck. Ici encore M. Przesmycki procède du général au particulier; il expose et justifie d'abord la philosophie, ensuite l'esthétique et analyse enfin les procédés, la technique du poète gantois.

Pour atteindre le résultat désiré, M. Miriam a fait une enquête des plus minutieuses en s'entourant de matériaux excellents, de documents de première main. Du reste, Valère Gille lui avait fourni une partie de ces matériaux. C'est dire qu'il s'était adressé à bonne source.

M. Miriam raconte dans quel milieu hostile à son existence naquit le mouvement littéraire actuel et pour le prouver il cite les paroles de H.-M. Agricola (pseudonyme) (1), qui dépeignent on ne peut mieux le caractère apathique de la bourgeoisie belge, dont voici un petit échantillon amusant dans sa vérité :

« Le Belge aime à bien manger et à mieux boire encore. Sur vingt habitants il y a un cabaret... Le Belge est un *zwanzeur* né. C'est une expression purement belge. Cela signifie : Celui qui se fiche de tout — des grandes et des petites choses. Cette bonne *zwanze* est un principe vénéneux dans l'organisme social. Les plus grands élans se figent sous la glace de la *zwanze*, les plus hautes pensées périssent dans le gouffre de ce sempiternel désenchantement critique... » etc.

C'est dans un milieu épais que naquit ce mouvement littéraire qui est en quelque sorte une violente protestation, le cri fier et beau de l'instinct de conservation d'une infime élite sociale contre ce milieu mortel.

L'auteur parle des divers organes qui tour à tour en furent l'expression : de *l'Artiste*, du *Pif-Paf*, du *Rabelais*, de *la Semaine*, de *l'Art moderne*, de *la Jeune Revue*, de *la Jeune Belgique*, de *la Société nouvelle* et de bien d'autres. Inutile, n'est-ce pas, de le suivre à travers tous les événements que nous connaissons fort bien, et qu'il expose à ses compatriotes pour leur démontrer que la devise esthétique qui au début a servi de guide à cette élite intellectuelle et artistique au milieu de la forêt vierge de la bêtise routinière et de l'indifférence invétérée ne pouvait être que celle

(1) Henri Merzbach, écrivain et distingué poète, sympathique au mouvement littéraire belge contemporain, comme le prouvent ses articles dans les journaux polonais.

d'Edgar Poe, de Baudelaire, de Banville, de Leconte de Lisle et de tous les parnassiens : *l'Art pour l'Art.*

Toute autre tendance en harmonie avec les intérêts ambiants aurait compromis, ruiné ce mouvement naissant pour qui l'activité purement artistique servait de rempart, de muraille chinoise idéale contre les envahissements des barbares de toute provenance.

Bref, cette activité créatrice littéraire pleine d'énergie, d'élan et de sève a pu non seulement se maintenir, mais se développer, s'épanouir et l'histoire reconnaissante cite déjà avec honneur les noms de Camille Lemonnier, Verhaeren, Edmond Picard, Max Waller, Georges Eekhoud, Gilkin, Van Arenbergh, Giraud, Maeterlinck, Valère Gille, Maubel, bref les noms de tous ceux qui jadis comme aujourd'hui ont maintenu le drapeau de l'Art en prouvant par des œuvres de réelle valeur la raison d'être de ce drapeau. Les dissentiments qui ont partagé le groupe jadis si uni et compact en plusieurs clans distincts et même hostiles les uns envers les autres, M. Miriam les juge d'une façon très objective. Il parle aussi des démêlés entre *l'Art moderne* et *la Jeune Belgique*, et aussi de la dernière campagne de celle-ci, menée par Giraud et Gilkin « contre l'excessive anarchie poétique, qui se moque au nom de la sincérité de la pensée et des sentiments de toutes les règles du vers et de la langue et qui conduit au non meilleur amorphisme académique ou décadent. Les initiateurs de cette campagne font la garde autour de la langue française, laquelle en effet, — grâce à l'incessante endosmose de la flamande, — se balance sans cesse au-dessus de l'abîme d'un *patois* bizarre pouvant facilement s'y engloutir ».

L'espace me manque pour suivre pas à pas mon auteur qui dans son introduction critique, en un texte très serré, expose avec tant d'ordre et de méthode un très grand nombre de faits, d'aperçus, d'idées justes ou ingénieuses. Je ne puis donc les relater que sommairement.

En 1887 parut et non sans difficultés le *Parnasse de la Jeune Belgique* auquel ni Rodenbach, ni Verhaeren, ni Georges Eekhoud ne collaborèrent et c'est dommage, dit-il, « car sans cette lacune (et j'ai surtout en vue Verhaeren et Rodenbach) cette anthologie aurait présenté un tableau complet de l'activité créatrice poétique en Belgique. Mais telle quelle, c'est l'une des publications poétiques les plus curieuses, les plus précieuses qui ont été publiées en Europe en ces dernières années ».

« Elle représente en quelque sorte une galerie de tableaux poétiques... »

« Parmi les dix-huit collaborateurs de cette anthologie, ceux qui s'y sont montrés de la façon la plus frappante, en premier lieu c'est Iwan Gilkin, avec Albert Giraud et Emile Van Arenbergh d'un côté ; c'est Théodore

Hannon et Max Waller de l'autre. En deuxième lieu je placerais Grégoire Le Roy, Ch. Van Lerberghe et Maurice Maeterlinck en un groupe ; André Fontainas, Fernand Severin, Valère Gille en un autre. Après eux viennent Paul Berlier, Garnir, Gillion, Lamber, Montenaeken, Lucien Solvay et Hélène Swarth. »

Les origines et l'évolution du mouvement littéraire belge sont on ne peut mieux décrites par M. Miriam ; son enquête sérieuse lui a permis de voir clair. Aussi ne partage-t-il pas l'avis de l'éminent poète tchèque, M. Vrchlicki qui, « dans son analyse, excellente d'ailleurs, du *Parnasse de la Jeune Belgique*, s'empresse d'attribuer à tous les poètes de cette pléiade une complète unité d'inspiration, et soutient, qu'en dehors quelques petites nuances, eux tous se meuvent dans les limites du monde baudelairien ». « Nous avons vu plus haut, ajoute-t-il, que c'est inexact. Baudelaire n'était pour la pléiade belge qu'un point de sortie, qu'un stimulant qui a réveillé des facultés héréditaires, lesquelles remontent peut-être jusqu'à Van Eyck et Memling. Ce groupe embrouillé s'étant scindé par la suite en plusieurs parties, en branches séparées, celles-ci dans chacun de leurs poètes ou entre poètes reliées par une parenté interne, se sont développés sous l'influence d'aspirations individuelles ou de réactions locales et qui ainsi ont produit des créations tout à fait personnelles, à peine reliées par un fil ténu à l'impulsion, à la source primitive. Au lieu de généralités, continue-t-il, voici d'ailleurs une revue succincte des individualités poétiques qui jusqu'à ce jour sont parvenues à se dessiner nettement. »

M. Miriam commence par Georges Rodenbach « ce disciple du modernisme baudelairen, ce poète des élégances féminines, ce pupille des stations balnéaires et des boulevards bruxellois, lequel, ayant enfin quitté les plaisirs du kursaal d'Ostende pour Memling, Van Eyck et les vieilles ruelles de Bruges, s'est montré dans *la Jeunesse blanche* et dans *Du silence* comme un poète original ayant retrouvé les accents des primitifs ». Depuis lors ce poète, dans une série d'œuvres en dégradation, n'a rien su ajouter à son bagage littéraire.

Emile Verhaeren, « l'un des plus originaux et des plus puissants poètes de la Belgique contemporaine, s'est affirmé dans son petit volume : *Flamandes*, publié il y a dix ans, comme un peintre d'une force incomparable, sachant peindre en couleurs éblouissantes le côté sensuel de l'existence », le priapeum flamand. « Sans parler de la probable influence du naturalisme français, ce qui l'a poussé dans cette voie c'est son tempérament héréditaire de peintre, grâce auquel il est devenu un des coloristes les plus vigoureux et les plus enragés. Ce tempérament lui est resté, mais l'évolution

commença de suite : depuis les bords primitifs de la sensualité humaine jusqu'aux sommets ultimes du spiritualisme, jusqu'aux domaines du rêve et de l'hallucination...

« De ce *poète optique* qui ne connaît pas les larmes de la douleur, mais en connaît les morsures », M. Miriam suit attentivement l'évolution, laquelle va du désenchantement jusqu'au réveil de la foi chrétienne, mais ensuite avec un retour vers le cycle sombre des *Soirs* et des *Flambeaux noirs*. Il ne partage pas l'avis d'Albert Giraud au sujet de cette dernière œuvre, car, lui, y découvre un recul du talent de Verhaeren ; au contraire, selon M. Przesmycki, « c'est là une évolution qui continue toujours, et qui témoigne chez ce poète de l'énergie de ses forces, de l'abondance de ses sèves créatrices ».

« Emile Van Arenbergh, relié à Baudelaire par le fil de la forme, c'est déjà un pur spiritualiste. Il n'a point publié, que je sache, un volume à part de ses œuvres, mais sa fière apostrophe à l'océan et une série de sonnets qui se trouvent dans le *Parnasse*, caractérisent suffisamment son activité créatrice. C'est le poète de l'idée.... »

« Tout lecteur le moins familiarisé avec les choses de la poésie, dit M. Miriam, sera frappé en lisant le *Parnasse de la Jeune Belgique* par la découvertede deux catégories extrêmes de création poétique : d'un côté par le sensualisme, les impressions plastiques, l'observation du monde externe, le modernisme, l'exotisme, le raffinement des sens ; d'un autre, par le spiritualisme, la vision des époques passées ou des mondes supra-sensibles, le mysticisme, la soif des profondeurs insondables et des perspectives inexplorées. Dans la première catégorie domine Théodore Hannon, le maître de l'observation mordante et sceptique, du raffinement des sens... l'ennemi de toute banalité... poète d'une plasticité et d'un coloris incomparables, jongleur de rimes.... Autour de lui se groupent Paul Lamber, Lucien Solvay, Léon Montenaeken, Octave Gillion, Paul Berlier et Hélène Swartz. »

« Sur la route limitrophe de ces deux catégories se tiennent d'un côté Max Waller, d'un autre Iwan Gilkin. Max Waller a l'air d'appartenir, au premier coup d'œil, à la catégorie précitée et même de la clore. Mais en regardant de plus près, nous découvrons dans chacun de ces trilles de flûte jetés avec tant de bravoure, une grande profondeur d'âme ; sous chaque explosion du rire, une larme cachée ; sous chaque coup de fouet de la satire, une goutte de sang du poète lui-même. Cette réunion du rire et des larmes, cette gaîté du *gamin* et de la mélancolie du rêveur, c'était là sans doute le fruit d'une enfance passée en Allemagne.... C'est une des plus originales personnalités poétiques de *la Jeune Belgique*, et sa *Flûte à Siebel* est le

seul livre de poésies en Europe pouvant rivaliser sans crainte avec les lieds de Heine de la meilleure époque créatrice de ce poète. »

« Iwan Gilkin, ce poète des consciences et des hyperestésies, ce médecin des âmes, appartient essentiellement au deuxième groupe, à celui des spiritualistes, mais comme observateur attentif et sagace de la flore vénimeuse des grandes cités, auscultant la corruption, comme peintre des bizarreries et d'horreurs fascinatrices, il est le foyer reliant cette dernière catégorie à la première. Le signe caractéristique de ses poésies dans *la Damnation de l'artiste* (la première partie d'une trilogie) est une curiosité passionnée, je dirai plus, féroce de l'état interne des âmes et des consciences... Lors de l'apparition de ce volume, personne, sauf Nautet et Giraud, ne s'était aperçu de la différence qui essentiellement distingue la création poétique de Gilkin de celle de Baudelaire... Gilkin passe parmi ses compagnons pour l'une des natures les plus fondamentalement artistiques, d'une telle sûreté de jugement esthétique qu'on pourrait l'appeler expert en matière d'art. C'est avant tout le poète de la pensée, mais les images, rythmes, contours semblent naître dans son cerveau en même temps que l'idée mère. Il n'attache aucune importance à la vaine virtuosité, aux fioritures sans but et à toute la flore des phrases inconscientes d'elles-mêmes. Il recueille despotiquement les mots qui lui paraissent nécessaires pour produire l'impression artistique et les triture savamment avec une patiente brutalité, jusqu'à en voir jaillir un torrent d'étincelles... Amant de la clarté et de la concision, il sait trouver des mariages de mots et des alliances de sons qui sont le témoignage d'une extraordinaire concentration d'esprit... »

« Après *la Damnation de l'artiste* Gilkin se sépare définitivement de la psychologie poétique. Dans la deuxième partie du cycle, éditée en 1892, la curiosité hystérique cède la place au silence hermétique, au retour sur soi-même; l'enquête psychologique à la contemplation interne philosophique; l'observation à la métaphysique; les images de corruption à l'horizon large des mondes de la pensée et des problèmes éternels... »

L'œuvre de Gilkin tend vers la *Rédemption messianique*.

« Le caractère de l'activité créatrice de Fernand Severin rappelle immédiatement les traditions lamartiniennes et — au delà — l'époque de la grande déclamation de Racine. Il ne possède pas la forme riche et éclatante de ses compagnons, son vers se développe largement, mais simplement et parfois avec monotonie... » A cause de cela la puissance du détail s'amoindrit et aussi le relief et le charme artistique, mais la largeur d'inspiration en profite, la douceur du lyrisme, et même l'intensité de toute l'œuvre. »

« A côté d'Arenbergh et de Severin il faut placer André Fontainas, ce poète du printemps, des aurores, des fraîcheurs, des parfums, cet artiste exquis; et à côté d'eux Valère Gille, ce chantre des lumières atténuées, des aromates narcotiques et des amours peu communes, ce maître accompli sous le rapport formel... »

« Je dois mentionner le nom de Garnir à qui son talent semblait promettre un avenir poétique. »

M. Miriam consacre quelques mots sous renvoi à Albert Mockel, à Gérardy, à Rassenfosse, à Fernand Roussel, à Max Elskamp, à Fernand Baudoux, à Delville, à Donnay, à Dupont, à Arnay, à Boels.

« Les quatre poètes qui restent, dit M. Miriam, je les ai laissés exprès pour la fin : Albert Giraud et les trois Gantois : Le Roy, Van Lerberghe et Maeterlinck, car ils ont beaucoup de choses communes entre eux. Tous sont des visionnaires « chacun à sa façon ». Le Roy conjure dans des strophes d'une merveilleuse douceur et mélancolie les visions attendrissantes des années enfuies... Van Lerberghe, dans un langage symbolique, évoque des visions d'amour d'antan et des amours extraordinaires... Dans *Solyane* (fragment) à la richesse flamande des tons s'allie la noblesse et la grande distinction de quelques préraphaélites anglais. » M. Miriam donne ici l'analyse de *les Flaireurs* de Van Lerberghe, œuvre dans l'appréciation de laquelle il est d'accord avec Giraud, et qui selon lui indique l'étroite parenté spirituelle qui lie Van Lerberghe à Maeterlinck.

Ne pouvant publier en une seule fois ce long compte rendu, je me vois obligé de demander pour le reste l'hospitalité dans le numéro prochain, où il ne sera question que de Maeterlinck, vu que sur cent vingt-deux pages de cette introduction quatre-vingt-sept pages sont consacrées à l'analyse de l'œuvre de l'auteur des *Aveugles*.

Je m'arrête par conséquent à Albert Giraud, « ce poète-peintre de la lumière avant tout, mais qui sait employer également bien, quand il le faut, les tons sombres, lourds, pleins de puissance et d'intensité. Son *Portrait de reître* accuse une maîtrise qui rappelle les chefs-d'œuvre de Rembrandt et de Van Dyck. »

Ici M. Miriam passe en revue l'activité créatrice de ce poète depuis son *Pierrot lunaire* jusqu'aux *Dernières Fêtes*. « Nous le rencontrerons toujours, conclut-il, au milieu des somptuosités picturales des époques passées, où tout — et le crime et l'héroïsme — accusait une teinte plus chaude, un élan plus fou. Mais au-dessus de ces visions magiques et éblouissantes plane sans cesse quelque chose comme une ombre de mélancolie inguérissable, qui est le résultat de la conviction de l'infériorité de

toute réalisation en comparaison des désirs et nostalgies qui l'avaient créée... Giraud est un des plus grands poètes du groupe de ceux qui prirent part au *Parnasse.* »

Comme on voit, l'introduction critique de M. Miriam c'est jusqu'à présent le travail le plus considérable qui ait été publié à l'étranger sur la poésie contemporaine belge.

Comme c'est aux autres de lui exprimer leurs chaleureux remerciements autant pour sa brillante étude que pour sa vaillante propagande, qu'il me soit permis, pour démontrer que je l'ai lu avec attention, de faire quelques observations.

D'abord, il oublie de constater la grande influence qu'a exercée Victor Hugo sur la pléiade; ensuite, il n'a qu'effleuré à peine celles de Poe (dont procède directement Baudelaire), de Schopenhauer, de Flaubert et de Taine. Poe surtout et Schopenhauer avaient longtemps tenu ces jeunes âmes sous leur joug tyrannique et le mélange de spiritualisme sombre et de panthéisme décevant que l'on trouve dans leurs œuvres doit être en grande partie attribué à l'étude et à l'inspiration de ces penseurs puissants et étranges. Il en est de même en ce qui concerne le symbolisme grandiose de Richard Wagner (1).

L. WALLNER

(*A continuer.*)

---

(1) Ce n'est pas non plus un fait sans signification que la richesse du vers et de la rime chez les poètes parnassiens coïncide avec l'opulence de l'orchestration wagnérienne.

LA BLESSURE ÉTOILÉE

La Douleur qui vient à ma rencontre est si belle
Avec sa bouche pâle et ses grands yeux cernés,
Que mon étrange espoir, à genoux devant elle,
Lui dit : « Béni le ciel dont vous m'illuminez !

« Longtemps je vous ai vue, à travers ma folie
Et les sombres festins où mon cœur se ruait,
A pas mystérieux, ardente et recueillie,
Errer à l'horizon comme un éclair muet.

« Vous regardiez de loin mûrir ma destinée,
Comme un fruit étranger sous des cieux ennemis ;
Une invisible main vers moi vous a menée :
De toute éternité je vous étais promis.

« Gloire à vous, qui portez les pinces et les verges,
Les brodequins cruels et le glaive irrité !
Je vous salue, ô vierge, entre toutes les vierges,
Et j'attends mon supplice avec avidité ! »

— « Savez-vous, ô mon fils, répond de sa voix lente
La pâle vierge aux yeux de cendre, savez-vous
Que ce n'est rien d'offrir sa poitrine sanglante
Aux caresses du glaive impitoyable et doux ? »

— « J'embrasserai le glaive avec reconnaissance ;
Mais je vois dans vos mains l'aube d'un nouveau jour,
Et je tends, pour payer ma seconde naissance,
Mon misérable amour en offrande à l'Amour ! »

— La vierge me regarde un instant sous son voile,
Sourit, puis brusquement saisit d'un bras vainqueur
Le glaive au fil duquel brille une blanche étoile,
Et plante d'un seul coup l'étoile dans mon cœur.

ALBERT GIRAUD

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Pages de charité, par SANDER PIERRON, préface de GEORGES EEKHOUD (Bruxelles, Lacomblez). — *Eleusis*, par CAMILLE MAUCLAIR. (Paris, Perrin). — *Le Bosquet de Psyché*, par HENRI DE RÉGNIER (Bruxelles, Lacomblez). — *Sept essais d'Emerson*, préface de M. MAETERLINCK (Bruxelles, Lacomblez). — *L'Antre des Nymphes de Porphyre*, traduction de M. PIERRE QUILLARD (Librairie de l'Art indépendant). — *Vistas*, par WILLIAM SHARP (Derby, Regent library). — *Gueule-Rouge*, par M. RENARD (Bruxelles, Kistemaeckers).

I

« On songe à des tiédeurs d'équinoxe, à la pâleur fébrile des saisons transitionnaires, aux aubes équivoques du mois d'avril » et cette phrase incisive de la généreuse et vibrante préface de M. Georges Eekhoud définit excellemment l'impression d'une des *Pages de charité* de M. Pierron: l'histoire d'un maladif enfant précoce, en proie à une consomption presque intellectuelle, aux incitations prématurées d'une puissance phrénique, embryonnaire encore, mais qu'un avenir, refusé à sa débilité, ferait éclore... Quelque chose, parfois, analogue à la constriction intimidée de son garçonnet, embarrasse la narration de M. Pierron, entrave d'une subite et ombrageuse pudeur les récits de ses personnages ou les relègue, tout à coup, à un silence timoré : la diction entrecoupée d'un adolescent qui, à s'apercevoir trop assidûment écouté, baisse les yeux sous le regard fixe de l'auditeur, rougit et balbutie...

Le premier livre ! c'est l'inaugurable ivresse, vraiment, des heures d'initiation et de véhémence spirituelles, l'ardeur inassouvie de connaître, la hâte de posséder ce personnel logis, par la fenêtre duquel, au travers les vitres sombres ou claires, on regardera passer la vie; époque combattue de délibérations et de controverses, acharnée à la poursuite de décevantes certitudes, répudiées, souvent, avant d'être atteintes... *Huitième sacrement*, le conte final du volume, et le meilleur, répercute l'angoisse et le déboire de cette course après soi-même, de cette extatique et douloureuse incubation de l'artiste. La parole des interlocuteurs emprunte le timbre grave d'une opiniâtreté surtendue; l'accent solennel d'une probe conviction qui veut vaincre les obstacles, non les esquiver; car la ruse, ici, se dupe elle-même; la difficulté éludée subsiste, se dissimule et conspire la ruine des habiles.

La même prédisposition qui conduisit M. Sander Pierron à solliciter l'amitié et les conseils du sûr et sévère artiste du *Cycle patibulaire* l'a préservé de l'épidémie amphigourique ambiante.

La volonté délibérée, l'application d'une conscience juste et délicate, inaccessible aux sophismes frauduleux, distinguent son œuvre initiale; éloge peu banal, puisque la plupart des débutants actuels et même quelques maîtres parvenus, se constituant une hétéroclite originalité, à l'aide uniquement de leurs ignorances, réforment, alors, édictent des règlements propor-

tionnés à la taille de leur littérature et destinés à servir de charte perdurable et de parangon aux ambitions lyriques futures!

II

Des poètes — gent naïve — chantaient, jusqu'à présent, insoucieux des métaphysiques, concentrant leur effort à moduler avec passion et magnificence sous la dictée, selon l'inflexion, épique ou élégiaque, rêveuse ou décise, de leur génie. Leur œuvre devenait ainsi la représentation successive et concrète, d'une rigoureuse sincérité, de leur physionomie intellectuelle; car maille à maille, notre pensée tisse un réseau discontinu, — canevas sur lequel parfois s'enlève, éblouissant filigrane, poème, la fleur triste ou éclatante de notre exaltation. La broderie, quelquefois, pâlit, s'enchevêtre, mais à une investigation perspicace, le trajet du fil, laine ou soie, ne peut échapper.

Le poète jaillit, s'engendre, se surajoute tous les jours à lui-même. Une préconception évidente guide ses travaux, lui découvre les formules, les rubriques personnelles, adaptées à la spéciale structure de son art; docile aux règles primordiales, en dehors desquelles il n'existe ni solidité ni beauté, il ignore le compas rigide et l'équerre d'un canon philosophique décrété par quelque amateur théoricien.

Des professeurs et des scoliastes sévirent, toujours, variété d'archimimes, pour consacrer les artistes défunts, mensurer leurs effusions, en extraire des codes tyranniques; mais, malgré eux, chacun édifiait à ses risques, selon son audace réfléchie ou sa témérité, d'après un ordre composite, souvent, pastiche ou, même, à l'aide de matériaux ramassés dans les ruines; sur son propre terrain, cependant, avec l'orientation qui lui plaisait, sans que des édiles éleusiaques vinssent le contraindre à un alignement, promener leur niveau sur son architectonique...

— Les heures d'inspiration sont comme les orages cérébraux qui, nourris de fluide épars, de l'effervescence résorbée de la pensée, de réflexion diffuse, se condensent, soudain, en l'éclair fulgurant qui nous illumine, à la fois, et nous épouvante. Le cerveau a ses saisons, ses féconds équinoxes, ses solstices arides, déterminés par sa latitude intellectuelle; il quintessencie d'après sa méthode obscure et singulière et la logique de son idiosyncrasie : un concours de tout lui-même, spirituel et sentimental.

La forme et le moment de ces météores, de cette efflorescence, sont hors de notre pouvoir; mais il nous appartient d'influencer leur fréquence et leur intensité, par l'initiative de nos études, de notre labeur, de nos mœurs. C'est, j'imagine, ce qu'entend M. Maeterlinck dans son aphorisme de la préface d'*Emerson :*

« Le dernier d'entre nous ne peut faire le moindre geste, sans tenir compte de l'âme et des royaumes spirituels où elle règne, sur le sommet de la montagne, où tous nos gestes sont reproduits et acquièrent leur signification. »

L'œuvre, de plus, doit répondre aux exigences implicites de la vitalité, — comme une plante à celles de l'atmosphère qu'elle parfume; — respecter,

donc, la langue où elle s'incarne et sa syntaxe, puisque l'une et l'autre résultent de la collaboration de la race et des siècles, poursuivirent à travers le temps une évolution identique à celle dont l'écrivain devient le transitoire et sensitif théâtre.

A un point d'intersection le rayon de la vision du poète rencontre les brouillards de la réalité contemporaine; sa clairvoyance égoïste s'aimante alors et s'amplifie... Homère, Eschyle, Sophocle, sont-ils point les éponymes, les témoins éternels de la Grèce victorieuse? l'Italie s'appelle-t-elle point Dante? et l'Angleterre, Shakespeare?

Aussi, l'artiste vrai possède-t-il le tact et la conscience de cette coordination de phénomènes; il discerne n'être que le précaire missionnaire d'une tradition esthétique, et ses hardiesses n'enfreignent jamais la rigueur fondamentale de ses lois. L'extravagance s'excuse, des iconodules, incohérents-nés, auxquels la ferveur ne peut venir d'une religion, dont ils ne soupçonnent pas même la possibilité; sacrilège que l'ignorance du profanateur innocente!

Certaine beauté barbare et violente se modèlera, peut-être, de leurs mains effrénées, mais inféconde, fatalement, et d'une vogue éphémère: dépense inconcevable d'énergie déréglée; incompréhensibles entassements mégalithiques; amusantes verroteries coloriées; fleurs de serre postiches, sans patrie, produits d'une culture facétieuse ou maniaque.

***

Sur les confins de l'enceinte, en deçà du sillon sacré encore, M. Mallarmé s'érigea un palais, minuscule, si l'on veut, mais de proportions tellement équilibrées qu'il ne semble pas exigu; un palais très pur de lignes, dont la polychromie s'apparie au sobre paysage, aux lagunes translucides qui l'encadrent et d'où des horizons sinueux, le Temple, se découvrent, — et la mer...

La douce sérénité des fresques, cernées de marbre ou de rares porcelaines; de luisantes majoliques historiées; les dures boiseries damasquinées d'argent sertissant le biseau aigu et prismatique de maint étrange miroir halluciné; toute la gloire brille là, artificielle, d'un décor où le métal, la joaillerie et les cristaux concertent une splendeur inconnue...

Quelques visiteurs admis à parcourir cet étonnant édicule, où la pratique minutieuse d'un génial orfèvre, d'un obstiné miniaturiste rivalisait la peinture et la statuaire, en emportèrent la superstition d'une beauté imprévue, réminiscence chryséléphantine, qui, sans braver les préjugés de l'harmonie, l'ordre virtuel, amalgamait les disparates, rénovait les perspectives intérieures, le meuble, la parure ornementale et l'arabesque du monument.

Et, peu à peu, la renommée se propageant du somptueux ermitage, volontairement étroit et excentrique, le sentier de la solitude sous le piétinement de la foule se fraya, grande voirie d'un incessant pèlerinage, tumultueux et criard...

Des hordes de jeunes gens consumés de vague littérature, dévots intransigeants d'une vérité non révélée encore; insurgés par vocation contre les

antiques disciplines et que l'impuissante langueur rongeait d'une fictive originalité, d'une paradoxale poésie où se réduiraient à un monstrueux unisson tous les timbres hétérogènes de leurs esprits désaccordés, acclamèrent Mallarmé.

La fantasque conception du parfait poète servit de noyau à une Poétique, stratification d'abstruses absurdités; laminée par les intellects cubiques de pédagogues anarchistes, elle se décomposa en théorèmes abrupts, en axiomes et en déconcertants corollaires.

— Des générations de curètes se démenèrent, chacune explorant un site illustre du Parnasse, où porter la sape et la mine : le vers porphyrisé, tamisé, suivant des systèmes neufs et infaillibles, ne livra plus la moindre pépite; et l'entreprise laissa seulement à ses promoteurs désappointés le torticolis gratuit et la courbature! Mais, des failles du mont outragé, du sol fouillé, le contage déterré s'élança, pestilence vengeresse! de la fièvre maligne et de la folie...

— Un posthume respect, la survivante vénération du langage sauvegardaient, dans la débâcle, la valeur intrinsèque des vocables, leur emploi défini... Abus d'un autre âge, résidu d'une liturgie périmée, desquels les ultimes onomaturges firent table rase : — Subalterne l'importance du lexique! Sans proscrire une hasardeuse coïncidence entre la fantaisie du barde et les mots choisis pour en inoculer l'enchantement au lecteur, l'écœurante vulgarité de tels moyens répugnera désormais aux adeptes sérieux!...

***

M. Mauclair, le dernier psychodidacte, se réclame avec un éclectisme légèrement ébouriffant de Plotin et de Schelling, de Schopenhauer, « son maître », et de Hégel (1), et de Nietzsche! et classe ses ratiocinations philosophales sous l'invocation d'*Eleusis!* Sa doctrine se résumerait approximativement ainsi :

L'homme naît intelligent du rhythme et de l'harmonie. L'esprit, alimenté de notions provenues par les sens et interprétées selon son envergure, se considère dans les choses, c'est-à-dire perçoit du monde cela seulement que sa nature originelle, développée empiriquement, lui en dévoile. L'univers, par conséquent, gravite autour de chaque être, — anthropocentrique; — et quoique celui-ci envisage — son apparente personnalité physique, même, — rien autre ne peut le frapper que sa propre idée extériorisée, émanation objective, consubstantielle à lui-même. « Ces choses, sans doute, insinue judicieusement M. Mauclair, ces choses furent incluses en d'anciens esprits... »

L'amplitude de réfringence, le foyer limpide ou trouble, le champ plane, concave ou convexe de notre miroir déterminent nos concepts, la contexture de notre intellectualité, marqués, évidemment, des tares et des défectuosités

(1) « La fausse sagesse hégélienne est tout à fait cette meule qui tournait dans la tête de l'écolier de *Faust*. Pour abrutir à dessein un jeune homme et le rendre à jamais incapable de penser, il n'est pas de moyen plus éprouvé que l'étude assidue de Hegel; des billevesées creuses et vides passeront à ses yeux pour de profondes pensées... Schelling, « hâbleur effronté et fanfaron ». (SCHOPENHAUER, *De la quadruple racine*, etc.)

du cristal, intermédiaire entre les contingences et nous, entre notre *soi* et le *moi* qui lui sert d'hypostase sublunaire. *Médium* chanceux, d'ailleurs, car « nous marchons continuellement à côté de nous-mêmes sans arriver à nous saisir ».

M. Mauclair emprunte à Hegel l'étiquette de son système : *Idéoréalisme*, et le parabolise sous les espèces plastiques de Narcisse admirant sa gracilité, la gravité adolescente de son geste dans le courant du ruisseau, onduleux miroir liquide, où tout fuit hormis son spectre enfantin. Mais Narcisse, bientôt, se conquiert lui-même, comprend, à la fin, son *moi* flâneur et tangible, n'être qu'un succédané charnel et infidèle de son *soi* hyperphysique, vers lequel, dès lors, il aspire et s'exalte par l'art et le rêve : ses sensations transmuées en notions aboutissent à la synthèse : « *Narcisse est mort*, Adonis et Vénus de lui-même (1) ! »

***

« Le mystère qui gît dans un objet vient de nous, car nous sommes les auteurs de l'obscurité du monde » puisque « les objets, intrinsèquement considérés comme distincts de leur notion pure, constituent des symboles dont le sens réside en notre sensibilité et, en quelque sorte, l'écriture du monde. »

« L'art est une sensibilité; il n'y a jamais eu qu'un mot essentiel : sentir, et le poète doit être non compris, mais senti. » Au lieu de retracer l'aspect abstrait de son illusion, le poète la transcrira dans l'écriture du monde, afin qu'elle parvienne au lecteur comme toutes les apparences, par l'entremise de ses sens. Il procédera donc par *allusion*, d'autant plus que « l'image n'est pas l'objet, mais une conséquence *intellectuelle* de l'objet ». *Nam Deus est quod imago docet : sed non est Deus ipso.*

L'apagogie se prouve ainsi et l'inanité du qualificatif « symboliste » pour spécifier une prétendue école : chacun lit « l'écriture du monde » avec ses propres yeux, selon une symbologie myope ou presbyte, mais autonome, absolument. « Nous sommes les frères d'une *certaine* écriture du monde » affirme logiquement M. Mauclair ; et aussi : « Ce qui est fondé sur la sensibilité individuelle ne se démontre pas. »

---

(1) Je rends grâce au mannequin didactique d'*Eleusis* qui m'a incité à réentendre un autre Narcisse, Citharède, celui-là ! Et voyez ! la même flamme sur laquelle M. Mauclair met mijoter son hochepot sophistiqué, à l'incantation du poète de *Pierrot Narcisse* jaillit et s'élance en gerbes éblouissantes, traverse la scène de somptueuses et subtiles lueurs fluides !

Eliane, Arlequin, minutes enivrées du songe de Pierrot, aspects de lui-même, illusoires et délicieux, s'obombrent, soudain, au reflet furtivement apparu...

Plus lointain qu'un espoir et plus pur qu'un regret...

— Et l'obsession disparue, la trouble langueur...

... la chimérique envie

De vivre à pleine bouche et d'observer la vie...

Meurtri mais vainqueur, Pierrot se relève et salue son avènement :

Oui, je me suis tué : mais comme je vais vivre !

Vide en elle-même, mais emblématique des associations d'idées que les objets évoqués excitent, « l'écriture du monde trouvera dans l'art un déterminateur de sa morphologie et de la musique de ses vocables ». Au reste, « peut-être, toute morphologie gît-elle dans l'imagination... »

L'œuvre se résoudra en une façon de marqueterie, semble-t-il, mosaïque d'*allusions* imagées que le lecteur — à moins d'une inespérable congruité ! — saisira en raison de la similarité de son miroir avec celui de l'auteur ! de leur courbe plus ou moins corrélative.

Cette dissection de la pensée, ce recours à sa multiple origine sensorielle, qui désagrège le complexe alliage de faits dont se coagule une idée, un souvenir, etc. (1), pour en signaler un seul, élu comme symbole, cette synecdoque idéographique, cette analyse, en somme, qui écarte la totalité de ses éléments sauf un, M. Mauclair la désigne sous le nom de synthèse ! — « ce qui tend au simple » par opposition, précisément, à l'analyse. Invalidé, le dictionnaire régnant, véritable catalogue de *notions*, dont chaque mot est comme la fleur haute et fière, l'épanouissement d'une germination millénaire : « L'art synthétique cueille de chaque terme l'efflorescence musicale à l'effet d'en nimber le sens littéral ; d'effacer ce que celui-ci à de trop rugueux. »

Ce vers de Mallarmé, par exemple, suscité par la musique de Wagner (?) :

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins

« juxtapose les idées de chant guerrier, d'altitude, de magnificence, de volupté et de toucher délicat et spécial, — synthèse ! — entrechoquées en un luxe d'émotions simultanées, où rien de précis ne se dessine, pas plus en la pensée de l'auteur qu'en celle de ceux qui se substituent à lui en le lisant ».

Le menu d'un banquet ou une carte d'échantillons « juxtaposent » des suggestions aussi connexes...

Non sans raison, M. Mauclair gourmande la propension des Français à brouiller la valeur exacte des termes ; il vante « le critique qui sait dire ce qu'il faut avec des mots justes ». Malheureusement, le censeur lui-même s'insoucie de définir sa terminologie fort capricieuse ; certains vocables sous sa plume subissent des phases comme la lune, et graduellement s'obscurcissent à graviter au travers l'argumentation d'*Eleusis*. Comment, sinon, une *synthèse* pourrait-elle être *sentie ?* Le « maître » de M. Mauclair, Arthur Schopenhauer, se serait, indubitablement, réjoui de ce parfait *sidéroxylon !*

Son Narcisse, « Jésus païen » — « figuration contingente du SOI, la forme humaine qui le manifeste ou son symbole » — épris, d'abord, de son enveloppe terrestre, de l'attrait merveilleux du monde, par étapes et une sorte d'autogenèse, naît à lui-même, assimile l'âme divine « qu'il cotoyait » jusque-là, et du coup, se disproportionne à toute œuvre d'art, hors de sa

(1) La priorité de l'idéoréalisme appartiendrait peut être, elle aussi, aux frères de Goncourt ! leur œuvre se conglomérant, presque, selon la synthèse protoplasme de M. Mauclair. Leurs études sur la *Société française*, notamment, — chantiers amusants et pittoresques où ils amenèrent à pied-d'œuvre et inventorièrent, pêle-mêle, les éléments d'une Histoire, qu'il reste loisible au lecteur d'appareiller selon ses goûts et opinions !...

portée, dorénavant, l'écriture du monde s'adressant aux yeux de la sensibilité que sa métempsycose a aveuglés : Narcisse s'est « libéré de lui-même » mais de l'Art, également, par surcroît !...

M. Mauclair parle d'un ton ravi de « l'écriture qui est silencieuse, qui traduit une pensée, non une voix ». On présumerait cependant que les caractères graphiques (appelés plus loin « du son fixé »), transposent une version de la pensée, *médiate*, à l'inverse de la parole, élocution directe du verbe, autrement mystérieuse et troublante, susceptible d'inflexions et de nuances interdites au manuscrit.

Sainement, l'auteur d'*Eleusis* nargue les imitations risibles du Graal, du Cygne, du Dragon, de l'engin du drame wagnérien, symboles accomplis, effigies définitives, étrangers, forcément, et oppressifs pour celui qui les emprunte. Néanmoins, ces tropes, lieux-communs miraculeux, insignes connus, stabiliseraient l'assiette des constructions éleusiaques, serviraient de repères et d'utiles pilotis aux labyrinthes de brume, enlisés au milieu des marécages périlleux de l'écriture du monde : M. Mauclair recourt bien, lui, à Narcisse, poncif mythologique et à cet « ustensile », le chêne Ygdrasil, etc...

Pour assurer, en dépit d'une postérité négligente, la perpétuité de leur *Ka*, de leur double, les Egyptiens de l'ancien Empire faisaient escorter leur cadavre momifié, dans le mastaba où on l'insérait, d'innombrables simulacres d'eux-mêmes, sculptés ou peints, admirables et voués à une obscurité infinie. L'art préconisé par M. Mauclair est cryptographique, aussi ; à sa suite, peut-être, nos modernes hiérogrammates traceront d'un pinceau subtil, sur les parvis de la maison de leur âme divine, et en belle calligraphie versicolore, une pétition à l'Immortalité, que l'avenir et les Champollions futurs n'exauceront sans doute pas !...

***

La studieuse habitude enfiévrée et méditative de notre vie, les fastes de notre mémoire, les livres chers, compagnons assidus et discrets, élèvent autour de nous les murailles d'un idéal habitacle ; oratoire jaloux, sourd aux clameurs du siècle ; cloître invisible, hanté de fantômes songeurs, sous les arceaux duquel de propices revenants s'entrecroisent, et des ombres apaisées...

Profils de tendresse et d'azur,
Aimés avant de vivre, et morts avant de naître...

A l'égal de la foudre qui fréquente, de préférence, les sommets, le rêve, l'inspiration descendent sur ceux-là, plutôt, qui ont fait la moitié du chemin... Et les désintéressés, surtout, affranchis du désir et du vouloir, n'en sollicitent jamais vainement le réconfortant sortilège : car Psyché ne s'unit à l'Eros divin que lorsqu'il a renversé son flambeau...

Sûre égide donnée aux âmes, seulement, capables d'abnégation et d'affronter le silence, le face-à-face avec elles-mêmes ; pourquoi, en effet, chercher le frais et calme refuge d'une oasis, si le désert est au-dedans de nous ?

M. de Régnier célèbre le doux et noble charme de cette solitude, pour lui familière, en paroles pesées, vraiment, au poids du sanctuaire : La culture du soi, l'hygiène mentale du thérapeute Mauclair, se sont enrichies à tran-

siter par le *Bosquet de Psyché*, d'une parure paradoxale et chimérique, y ont acquis, avec le prestige de vivifiantes images, cette logique enthousiaste, la persuasive et légère éloquence, naturelles aux bons poètes...

***

Somnambuliques funambules, automates disloqués, jouets d'un régisseur occulte, tapi sous le cintre, les héros de M. Maeterlinck manifestent le geste humain du mystère. Leurs physionomies pétrifiées par le maléfice, leurs soubresauts, la monotonie saccadée de leurs plaintes ahuries décèlent, avec une démonstrative évidence, l'intervention terrestre de l'invisible mysturge anonyme qui, derrière l'orageuse nuée sillonnée de présages et de sinistres prophéties, siège au ténébreux et glacial antipode de la région ensorcelée où Maleine et Hjalmar végètent...

Le haut et expressif relief, l'insolite éclat de ce théâtre commentent à merveille la conception mystique du dramaturge; l'abscond et un peu augural exposé qu'il publie, aujourd'hui, sous prétexte de prolégomènes aux *Essais d'Emerson*, accumule, au contraire, une nébulosité contradictoire et ambiguë; tellement qu'on suspecterait l'écrivain d'une supercherie dialectique et d'invoquer, pour avérer l'existence du mystère, le témoignage de l'obscurité!... Ou le vertige et l'incohérence châtièrent-ils sa velléité d'exotérisme!

Il enseigne, par exemple, « qu'il faut vivre même sans actions, sans pensées, sans lumières, parce que votre vie, malgré tout, est incompréhensible et divine »; d'ailleurs, « il n'y a ni grande, ni petite vie et l'action de Régulus ou de Léonidas n'a aucune importance lorsque je la compare à un moment de l'existence secrète de mon âme » — qui « vit seule au fond de nous une vie qu'elle ne dit pas » — car « nous marchons accablés sous son poids et il n'y a pas de proportion entre elle et nous ».

M. Maeterlinck reconnaît en Carlyle « qui fait passer comme des éclairs, les seuls moments héroïques de notre être, sur le fond d'ombre et d'orage d'un inconnu sans cesse monstrueux » — « le frère spirituel d'Emerson »; celui-ci « ne nous conduit pas du côté des abîmes », étant « le sage des jours ordinaires; et les jours ordinaires sont, en somme, la substance de notre être » — quoique, en définitive, « il n'existe point d'heures sans miracles intimes et sans significations ineffables ».

A dire vrai, Emerson se dessine ainsi qu'une sorte d'optimiste rationnel et raisonneur, Pangloss moins récréatif, bardé d'expérience et de sens commun, d'un terrifiant méthodisme! Son flegme, constitué d'un florissant amour-propre professoral et américain, — *self-reliancé*! — ne se déconcerte jamais; il transporte dans ses périples éthiques ou métalogiques ce spécial sang-froid du touriste anglo-saxon qui assied son pliant devant les monts acrocéraunes pour, d'abord, les cadastrer! ou grave la *trade-mark* de sa manufacturce sur la dernière assise de la pyramide de mykerinus!

Compensation, le chapitre capital du volume, nous montre le monde oscillant entre les forces et les résistances, les énergies centripètes et centrifuges, dynamiques et statiques; actions et réactions répercutées en tous les domaines... Et le bon Emerson guide, au travers son Sahara apodic-

tique, sans mirages, hélas ! des caravanes de preuves, partagées en files fastidieuses et parallèles...

Cette dualité, à laquelle nous devons plusieurs cosmogonies, préoccupa jadis un vieux nabi, moins vite satisfait qu'Emerson, sans doute, de la *balance* et qui dissimule à peine un scepticisme vaguement sardonique : — « Au jour du bien, use du bien et au jour de l'adversité, prends-y garde ; car Dieu a fait l'un à l'opposite de l'autre, afin que l'homme ne trouve rien à redire après lui. » (*Ecclés.*, VII, 14.)

M. Maeterlinck considère, apparemment, Emerson ainsi qu'une *compensation* de Carlyle ; c'est le seul et plausible motif de l'accolade de ces deux noms dans sa préface...

Certains apophthegmes de l'essayiste et de son introducteur viennent en collision : M. Maeterlinck prononce : « Le héros a besoin de l'approbation de l'homme ordinaire... » — « Le héros, riposte Emerson, est mal compris, mais il ne peut s'arrêter pour démêler les sottises des gens !... »

Ou même, ce bilan de profits et pertes, Emerson le transporte dans ses déductions personnelles : — « Tout homme renferme et est la vérité même qu'articule un homme éloquent, mais en l'homme éloquent, à cause de cela même qu'il peut l'articuler, il semble que cette vérité réside déjà moins. » Remarque piquante, fortifiée bientôt de cette autre, plus décisive : « Le poète est celui qu'aucune faiblesse ou infirmité n'empêche d'arriver à exprimer l'homme entier » car « l'homme n'est qu'une moitié de lui-même, l'autre moitié est son expression ! »

L'hybridisme de ces opinions se conjuguera aisément en une synthèse épicène, si l'on se remémore le *menu propos* de M. Maeterlinck : « Le sens des phrases a plus d'un sexe ! »

***

L'aube avant-courrière, le vague symptome du christianisme éclaire, radieuse lueur intermittente, certains passages de cette curieuse scolie à quelques vers de l'*Odyssée : L'Antre des Nymphes*, fantaisie eschatologique, dont M. Pierre Quillard a voulu transférer en un français solide et souple l'argumentation spécieuse.

Aux yeux de Porphyre, les tribulations nautiques d'Ulysse allégorisent le périple planétaire de l'âme : Ayant apaisé les dieux marins « par les peines et les souffrances des mendiants, lutté contre les passions », il doit « se transformer entièrement afin de tout reconquérir »... et quoique « porté enfin chez des peuples à l'abri de toute tempête », il ne se rachètera du naufrage « que le jour où, ayant échappé définitivement aux flots, il deviendra ignorant des choses de la mer et de la matière... »

L'herméneutique de Porphyre semble, trop souvent, le jeu d'une imagination captieuse, très aiguisée, mais dupée, par de fortuites paronomases ; que l'étiquette des choses fascine plutôt que leur essence ; éprise du superficiel syncrétisme qui concilie les entités et les mythes les plus antagonistes... Facile logographie qui fait songer au patient et opiniâtre travail du rubricateur inscrivant le Ciel, la Terre et l'Enfer dans la majuscule onciale d'un missel !...

Echo puérilisé du jardin d'Académos et du Lycée; l'œuvre entier de cette Byzance du paganisme, Alexandrie, est de la complexion infirme du lierre, insinuant parasite du chêne homérique et de l'olivier platonicien et tout lustré de leur sève...

***

M. William Sharp, auteur d'une récente étude sur les écrivains belges parue dans *The Nineteenth Century*, doit être revenu de cette incursion continentale, envoûté par le système dramatique de MM. Vanlerberghe et Maeterlinck, ou plutôt — à se fier au choix des épigraphes de ses poèmes! — ébloui des mécaniques contrefaçons fomentées par le succès de *la Princesse Maleine*. La conformité reste apparente, il va sans dire; les imitateurs exagèrent pieusement les défauts de ce théâtre, la posture clonique des acteurs, l'émission intermittente et réitérée d'insignifiantes paroles, etc., scrupuleusement calquent ce qui leur y est accessible, la facture; mais l'illusion magnifique et changeante ne se plagie pas, qui émane des *Flaireurs* ou de *la Princesse Maleine*.

Vistas comprend une dizaine de poèmes en prose dialoguée : *Finis*, confabulation entre deux lémures et leurs âmes latitantes; querelle dans les espaces interférés, résolue par la belliqueuse âme féminine qui étrangle l'âme adversaire « à deux mains »! *La Passion du père Hilarion*, scandée de cette psalmodie de Rimbaud : *Elle est retrouvée. Quoi! L'Eternité!* et, enfin, la *Naissance d'une âme :*

« Qui frappe? — Personne ne frappe! — Qui frappe? — Il n'y a personne... Qui est venu, à présent? — Personne...

— C'est la fin...

« L'AUTRE. — C'est le commencement de la fin... »

Conversation entrecoupée d'un monsieur avec sa femme en gésine, un prêtre et une sœur de la Merci, énormément effrayés, tous, et déconcertés, surtout, par l'intrusion de l'AUTRE, la larve, la chrysalide présomptive qui, des limbes maternels, répercute leurs doléances, à la cantonnade, derisoirement!...

***

Gueule rouge désigne la mine carnivore, la fosse sarcophage, hantée par le follet effroyable du grisou; l'opprimant organisme broyeur d'hommes, tout ruisselant de sueur et de sang, atroce et épique...

Telle l'idée neuve d'un *Roman naturaliste de mœurs ouvrières*, signé Mary Renard, auquel l'éditeur Kistemaekers a fait graver un superbe commentaire sur bois.

ARNOLD GOFFIN

Reçu : *L'Arche*, de Camille Lemonnier; *Chants de la pluie et du soleil*, par M. Hugues Rebell; *Propos de littérature*, par M. A. Mockel; les *Poèmes sans rimes*, d'Olivier-Georges Destrée, imprimés sous la direction et avec les sobres et magnifiques dessins de M. Herbert-E. Horne, aux presses de Chiswick, à Londres

CHRONIQUE MUSICALE

La saison musicale a été close de la manière la plus brillante par les Concerts populaires. Grâce au Choral mixte, la jeune société habilement dirigée par MM. Soubre et Carpay, Joseph Dupont se trouve en mesure de nous donner d'excellentes interprétations d'œuvres d'ensemble choral et instrumental. C'est ainsi que nous avons pu entendre, aux troisième et quatrième concerts, la *Rédemption* de César Franck et *la Damnation de Faust* de Berlioz.

La Rédemption, écrite depuis plus de vingt ans, ne porte pas ce cachet d'originalité extrême qui distingue les œuvres postérieures du maître français ; mais on n'en devinerait pas moins son auteur à cette candeur, à cette piété naïve et cette délicatesse éthérée qui est la caractéristique de toutes ses œuvres. Si quelques taches déparent la partition que l'on nous a fait entendre, c'est précisément à cause de l'impossibilité, chez l'auteur, de s'abstraire de ces sentiments et de redescendre sur terre alors même que la situation dramatique l'exige. Perdu dans son rêve idéal et dans sa contemplation des formes vagues et indécises, il s'efforce en vain et à regret vers l'expression des passions brutales et la pompe réelle et brillante des triomphes ; son âme candide d'enfant pieux s'en effraie et son génie manque de l'objectivité nécessaire pour exprimer ce qu'il ne sent pas lui-même. Aussi, quels contrastes entre certaines parties ! Autant les chœurs d'anges sont éthérés, immatériels, les récits de l'Archange larges et solennels, — classiques dans toute l'acception du terme, — autant les chœurs d'hommes, les hymnes triomphales paraissent débiles, convenues et sans conviction.

Quelle différence entre cette œuvre purement spirituelle et les réalités robustes de la fête des *Maîtres-Chanteurs* qui terminaient le concert ! Ici, des flots de vie qui coulent impétueusement ; on est tout saisi de cette exubérance et de cette plantureuse santé, de la grandeur de tels fragments — comme l'admirable choral — de l'humour de tels autres — comme le petit épisode orchestral des fifres et des instruments d'enfants, — de l'habileté de facture et de l'audace qui accumule insouciamment les effets les plus grandioses sans crainte de les voir s'annihiler l'un l'autre.

Exécution vraiment remarquable et digne des œuvres interprétées.

La Damnation de Faust, la vaste partition qui remplissait à elle seule le programme du quatrième concert, avait attiré un public plus nombreux encore. Il semble que les œuvres de Berlioz, bien que datant déjà de loin, présentent toujours l'attrait curieux d'un art exceptionnel.

Berlioz, autrefois si conspué par ses compatriotes, — qui ont une manière à eux de ne pas honorer le génie naissant de leurs musiciens illustres et de découvrir de grands talents là où il n'y en a pas, — Berlioz est aujourd'hui entré dans le classicisme romantique ; sans songer à se

reporter à l'époque de leur création, on s'étonne de l'effroi que provoquaient ses œuvres parmi ses contemporains, alors qu'aujourd'hui quelques-uns ne se gênent pas pour les qualifier de banales. L'œuvre de Berlioz provoque toujours de singulières divergences d'opinion, et son génie compte encore bien des détracteurs. La cause en réside évidemment dans l'inégalité des créations de Berlioz, dans sa personnalité mélodique étrange et parfois bizarre, dans la sincérité profonde et rude de son art, où règne un superbe dédain des conventions et des effets chers au public.

A tous points de vue, *la Damnation* est l'une des œuvres les plus remarquables de Berlioz; à côté de pages faibles, il en est, et c'est le grand nombre, qui sont absolument admirables et font de l'ouvrage un véritable chef-d'œuvre. Telles sont : la scène pastorale de la première partie, avec la ronde des paysans; le chant de Pâques, la valse des sylphes, le chœur de soldats et d'étudiants, la ballade du Roi de Thulé, l'invocation à la Nature, etc., etc. Je dois avouer que la fameuse course à l'Abîme m'a légèrement déçu, ainsi que les scènes dans l'Enfer et le Paradis; pour ces deux dernières surtout, la réalisation est certainement au-dessous de ce que l'auteur a rêvé. Il semble souvent, chez Berlioz, que l'inspiration le trahisse au moment le plus décisif, et que l'acuité même de ses sensations poétiques en étouffe l'expression. N'est-ce pas à Wagner qu'il écrivait : « Que je vous envie de pouvoir écrire en face des splendeurs de la nature!... »

L'exécution à la répétition générale avait été assez médiocre. Au concert même, elle a été vraiment supérieure. M. Demest a chanté le rôle de Faust — cependant trop élevé pour lui, — avec une chaleur et un style merveilleux et impeccables. Mme Auguez de Montaland nous a donné une interprétation très délicate et très poétique du rôle de Marguerite; M. Auguez (Méphistophéles) détonnait un peu dans l'ensemble, grâce à un style assez plat et un accent qui sentait son Midi d'une lieue; on pensait involontairement à Tartarin chantant le duo de *Robert le Diable* dans la pharmacie Bézuquet. L'orchestre a été excellent, ainsi que les chœurs.

La fin de la première partie a été marquée par une manifestation monstre en l'honneur de Joseph Dupont; les bravos et les cris ne cessaient de retentir avec enthousiasme pendant qu'une quantité de palmes et de couronnes arrivaient processionnellement au pupitre de l'éminent chef.

Le public saisissait avec empressement l'occasion de protester contre les machinations vexatoires ourdies contre les Concerts populaires par les locataires habituels de la maison, machinations trop connues dans le public et trop discutées en ces dernières semaines pour qu'il soit nécessaire de revenir ici sur ces choses édifiantes. Outre ce souci bien naturel de témoigner sa solidarité à la cause des Concerts populaires, le public payait là un juste tribut d'hommages à Joseph Dupont, auquel il est redevable de la plus grande partie de son éducation artistique; une bonne part de ces remerciements est due à l'organisateur des Populaires, au *deus ex machina*, M. L. D'Aoust, l'homme actif et dévoué, toujours sur la brèche au moment des difficultés et des complications, mais toujours disparu lorsque, la victoire remportée, les bravos éclatent et les couronnes tombent.

ERNEST CLOSSON

Notes pour une histoire de l'esprit belge.

La municipalité d'Ixelles a pris l'initiative d'ériger un monument à la mémoire de Charles De Coster, l'auteur de *la Légende d'Ulenspiegel*. L'inauguration de ce monument, dû au ciseau de M. Samuel, aura lieu le 22 juillet. M. le bourgmestre d'Ixelles a eu l'excellente idée de faire de cette cérémonie une fête littéraire et d'en confier l'organisation à un comité d'écrivains (1). C'est une innovation, en Belgique, et nous adressons au maïeur ixellois nos plus chaudes félicitations.

Toutefois, il s'est passé au cours des réunions du comité un incident que nous croyons devoir signaler.

Dans la première séance, à laquelle le directeur de *la Jeune Belgique*, empêché, n'assistait point, il avait été décidé, sur la proposition de M. Maus, critique d'art à *l'Art moderne*, qu'il n'y aurait qu'un seul discours et que ce discours serait prononcé par M. Camille Lemonnier.

La Jeune Belgique estima qu'elle avait à joindre sa voix à celle de M. Lemonnier. S'il existe aujourd'hui une activité littéraire dans notre pays, si Charles De Coster jouit d'une gloire posthume que va consacrer un monument, c'est à *la Jeune Belgique* surtout qu'on le doit.

C'est elle qui a groupé les jeunes écrivains belges et qui les a menés à la bataille contre l'indifférence publique et les railleries bourgeoises. On n'a pas oublié la surprise et l'émotion dont tressaillit le public lorsqu'elle organisa le banquet Lemonnier. En ce temps-là, *l'Art moderne* nous admirait, nous encourageait, nous comparaît aux généraux imberbes de la République et M. Picard tenait à honneur de collaborer à notre revue.

C'est pour ces motifs que, dans la seconde réunion du comité, M. Giraud, directeur de *la Jeune Belgique*, demanda à parler au nom de ses amis et frères d'armes après M. Lemonnier. Celui-ci combattit cette motion et,

---

(1) Ce comité, composé par M. Lemonnier, comprend MM. E. Leemans, bourgmestre d'Ixelles, F. Baudoux, Peter Benoit, F. Brouez, Ch. Buls, membre de la Chambre des représentants; E. Demolder, Hector Denis, J. Dillens, L. Dommartin, G. Eekhoud, Iw. Gilkin, A. Giraud, Greyson, H. Krains, Lacomblez, C. Lemonnier, Am. Lynen, M. Maeterlinck, H. Maubel, O. Maus, H. Mellery, C. Meunier, F. Nautet, R. Nyst, H. Pergameni, E. Picard, Ch. Potvin, F. Rops, E. Smits, E. Verhaeren et Van Arenbergh.

pour la raison un peu trop administrative « que l'on ne pouvait revenir sur une résolution prise », la motion fut rejetée.

Dès le lendemain, M. Lemonnier parut se raviser; à sa demande expresse, le comité fut convoqué d'urgence : il s'agissait de voter sur une proposition de M. Lemonnier, tendant à donner satisfaction au vœu de *la Jeune Belgique*.

On devait croire que M. Lemonnier avait de puissants motifs de changer d'avis, qu'il défendrait chaleureusement sa nouvelle proposition et qu'il prierait ses amis personnels de l'appuyer. Il n'en fut rien. M. Lemonnier se contenta de formuler sa proposition, il ne fit pas le moindre effort pour la défendre et ses amis, MM. Maus et Picard, la combattirent vivement et parvinrent à la faire rejeter. Au vote, M. Lemonnier s'abstint.

En conséquence, M. Lemonnier parlera seul. Grâce à l'opposition de M. Lemonnier et de ses amis *la Jeune Belgique* ne parlera pas.

Le procédé est assurément bizarre. S'il s'agissait d'en arriver là, il était inutile que l'on proposât de revenir sur un premier refus, à moins qu'on ne voûlut l'accentuer.

Dans ces conditions, les Jeunes-Belgique avaient les meilleures raisons du monde de se retirer du comité. S'ils ne le font pas, c'est pour ne point désobliger la municipalité ixelloise et ne point décourager les autorités qui voudraient imiter sa très louable initiative.

Le public littéraire appréciera la moralité de l'incident.

LA JEUNE BELGIQUE

VIENT DE PARAITRE

POÈMES SANS RIMES

PAR

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

Un volume grand in-8° cartonné, sur papier à la main.
Imprimé à Londres aux presses de CHISWICK, d'après les dessins de HERBERT-P. HORNE.
PRIX : 10 FRANCS

Le volume est en vente à Bruxelles chez MM. DEMAN, rue d'Arenberg;
DIETRICH & Cie, Montagne de la Cour;
LAMERTIN, Marché-au-Bois et à la SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, 16, rue Treurenberg;
à Paris, à la LIBRAIRIE ACHILLE, rue Laffitte.

MEMENTO

M. Maurice Wilmotte publie, dans *la Revue wallonne*, une longue annexe du *Ramayana* dont il encombra récemment l'honnête *Moniteur*.

Nous ne perdrons pas notre temps à examiner en détail ce chef-d'œuvre de Quenast, qui débute par un boniment de librairie pour finir par un réquisitoire contre nos écrivains français d'origine flamande.

On appréciera la compétence littéraire en même temps que la politesse et le tact de M. Wilmotte, en dégustant les phrases que voici :

L'hérédité wallonne a toujours été saine ; elle n'a pas souffert des contacts impurs, elle a, en revanche, toléré les fécondations du dehors. Ce peu de germain et ce moins de celtique qui surnagent dans le *moi* wallon contemporain ne troublent pas, je l'ai écrit ailleurs, la nappe large et profonde de *romanité* qui alimente notre activité fonctionnelle. De là, dans la constitution des cerveaux et dans leurs associations d'idées, une marque de droiture qu'il serait indiscret de demander aux écrivains flamands « d'expression française ». Chez nous, ni mysticisme opaque, ni subjectivisme aigu, ni pessimisme noir, aucun de ces déséquilibres que la science psychologique (on l'ignore trop) a de vieille date diagnostiqués, décrits et étiquetés dûment (1). Aucune de ces prédispositions douloureuses (sinon par hérédité individuelle) qu'il faut chercher à la source du malaise moral, dont souffre l'art français et dont une partie de notre art subit la réaction morbide. Certes, notre émotivité, comme l'émotivité française, a la soudaineté foudroyante qui est le noble stigmate des vieilles races; mais vous ne découvrirez en elle ni la teinte érotique qu'elle revêt chez les dégénérés, ni le trait purement sensoriel qui a hâté, par l'usure d'esprit, la décadence du réalisme. Un replis d'idée ou, si l'on veut garder l'ordinaire terminologie, un reflet d'âme se dérobe quasi toujours derrière l'image physique que la sensation a évoquée, et c'est bien là le « tréfonds de psychologie » dont j'ai, dans le *Moniteur*, trop brièvement noté la nécessité organique.

C'est convenu : les écrivains français d'origine flamande sont des marchands de pathos; ils manquent de « droiture » et sont des dégénérés. Les Wallons, au contraire, écrivent comme M. Anatole France; ils sont droits, légers, subtils et parfaits, et ils sont assis à la droite de leur Père, M. Wilmotte, dont l'œil impartial brille dans le triangle symbolique.

L'auteur de ces extraordinaires proclamations — qui deviennent rageuses — ne se doute pas de la force comique qu'il y dépose. M. Wilmotte, hier encore philologue paisible, a pris tout à coup le mors aux dents. Les théories artistiques de M. Mockel, d'ailleurs mal comprises, lui ont servi de gingembre. Et le voilà qui s'emballe et galope en rond, vertigineusement, dans l'ombre restreinte du clocher natal.

C'est à la fois comique et touchant.

Cet excellent M. Wilmotte, qui, à force de brouter le *Roman de la Rose* par les racines, de tirer par la queue le *Roman du Renard* et d'épousseter, avec son plumeau de professeur, le *Poème moral*, a perdu le sens des choses, revient d'une extrême province. Il s'abuse étrangement s'il croit que, pour mériter des éloges rédigés en patois mixte, les écrivains belges vont jouer au jeu du méchant Flamand et du bon Wallon. C'est aussi vieux et aussi oublié que la guerre de la Vache et que la querelle des Awans en des Waroux !

Dans le même numéro de *la Revue Wallonne*, sous une rubrique qui « marque une intention d'hospitalité littéraire », nous avons trouvé des vers du Flamand dégénéré

(1) Pour les chercheurs, pour ceux qui douteraient aussi, je citerai les mémoires des docteurs De Smeth et Semal sur la mélancolie, le livre de Paulhan : *Le nouveau mysticisme*, et de très belles pages de M. Nordau, *Dégénérescence* (II, 20 et suivants) sur l'égotisme.

qui s'appelle Verhaeren, et l'annonce de pages inédites dues aux dégénérés qui signent Eekhoud, Maeterlinck et Van Lerberghe.

L'article de M. Wilmotte, que M. Verhaeren ignorait, nous en sommes convaincu, accentue « l'intention d'hospitalité littéraire » proclamée par la revue liégeoise.

Les Ecossais vont être jaloux.

On lit dans *la Nervie* les strophes suivantes de M. Albert Mockel :

Là-bas, un étang sous les arbres
En son impure profondeur
Garde la divine lueur
Que poursuit le geste des marbres.

Selon le cours morne de l'heure
Le fleuve au limon vil épars
Recueille encore en ses regards
Le message ailé qui l'effleure,

Et l'opaque cristal s'avive,
Pierrerie, iris radial,
Quand fulgure mémorial
Un signe à sa face gélive...

Ces strophes gélives, qui seraient du pathos si elles émanaient d'un poète flamand, attestent évidemment la légèreté, la transparente clarté, la musicalité propres à la race wallonne, sans compter le « tréfonds de psychologie » révélé par M. Wilmotte...

Voici comment un écrivain français né en Wallonnie, M. Jules Destrée, apprécie le vertigo de M. Wilmotte :

« On s'est amusé, en ces temps derniers, à découvrir l'âme wallonne... Et bien que cette distinction entre Flamands et Wallons fût, en réalité, assez puérile à propos des jeunes écrivains de Belgique, elle rencontra quelque crédit. Comme en ce pays de peu d'étendue et de complexité relative, on est presque plus vite renseigné sur les personnes que sur les œuvres, il ne fut point malaisé d'établir de péremptoires atavismes, de retrouver Rubens en M. Lemonnier, Memling en M. Maeterlinck, Breughel en M. Eugène Demolder et Plantin en M. Edm. Deman ! Jeu aimable auquel on se complut dans les salons.

« Certaines individualités pourtant furent rebelles à ces classifications perspicaces : les douces proses mélancoliques du rêveur d'Acoz, d'Octave Pirmez, restèrent, par exemple, sans ancêtres supposables ; mais la devination des critiques en discerna la mélodieuse eurythmie et ce souci musical fut déclaré propre à « l'âme wallonne ». En cette voie on eût bientôt fait de découvrir les mânes de Grétry dissimulés sous l'aspect contemporain de M. Albert Mockel... Naguère encore, un professeur ingénieux, — qu'il est donc curieux de voir de tels esprits fins et pénétrants accepter docilement la frivolité d'idées toutes faites et superficielles ! — M. Maurice Wilmotte, montait sur les hauteurs d'Esneux pour donner un avis officiel sur la jeune littérature belge. Cela lui fut reproché — avec plus de cruauté peut-être qu'il ne convenait — et je ne veux pas insister sur cette mésaventure. »

M. Wilmotte ayant insisté lui-même, on ne nous accusera plus de cruauté.

Un de nos collaborateurs les plus étourdis ayant commis l'imprudence de déposer le rapport de M. Wilmotte dans une armoire neuve, s'est aperçu, le lendemain, qu'elle sentait le renfermé.

On nous assure que M. Wilmotte met la dernière main à un important travail destiné à démontrer que Dieu le père est d'origine wallonne.

L'Echo de Paris publie en feuilleton une nouvelle tranche du *Journal des Goncourt*.

Ci un extrait qui découragera pour toujours la parodie :

Mercredi, 19 *février*. — Avoir en portefeuille *la Patrie en danger*, cette pièce, la première pièce vraiment documentée historiquement sur la Révolution, cette pièce dont le premier acte est une mise en scène si révélatrice du XVIIIe siècle, cette pièce dont le cinquième acte, par le tragique de la vie des prisons d'alors, est plus dramatique que les tableaux les plus dramatiques de Shakespeare, — et l'avoir en portefeuille, cette

pièce au su de tous les directeurs, en quête d'une pièce pour l'anniversaire de 1789, sans qu'aucun songe à vous la demander, c'est vraiment pas de chance !

Diable-au-corps et mystère.

On lit dans l'alerte journal de Charles Vos l'avis que voici :

AVIS A M. FLON

Ne plus employer la formule : *L'opinion publique, je m'en fous*, qui est ma propriété exclusivement depuis dix ans. En cas de récidive, je me verrais forcé de vous poursuivre en contrefaçon.

LÉON DARDENNE.

Dis donc, Léon, il y a plus de dix ans que *la Jeune Belgique* existe !...

Interviewé sur l'anarchie, le Sar Péladan a fait la déclaration suivante :

On juge et on condamne comme sains d'esprit les anarchistes qui, à mon avis, sont des fous. Par contre, il arrive souvent que l'on prend pour des fous des gens qui ont toute leur cervelle. Ainsi, il est d'usage de me considérer comme un détraqué. Eh bien ! je vous assure, Monsieur, que je ne le suis pas le moins du monde...

On a joué au Théâtre du Parc *Babylone*, tragédie wagnérienne du Sar Péladan.

Voici comment notre collaborateur M. Ernest Verlant apprécie l'œuvre dans le *Journal de Bruxelles* :

Si le programme même ne prenait soin de nous en avertir, on reconnaîtrait aisément que « cette tragédie a les trois caractères du genre : 1° la dignité des personnages; 2° l'élévation constante du langage ; 3° l'abstraction du sujet ». Le sujet est d'une grande noblesse; c'est une synthèse immense et majestueuse. Quant au langage, il est en effet élevé, constamment tendu, parfois un peu sibillin ou tout au contraire péchant par un excès de développements de rhétorique et de truismes.

La brièveté n'en est guère le caractère distinctif, et la monotonie des intonations chez les acteurs d'hier n'était pas pour rendre la représentation de *Babylone* moins fatigante.

La pièce ayant été présentée, pour être refusée, à la Comédie-Française, M. Claretie écrivait à l'auteur : « Votre style se déroule avec la majesté d'un manteau de pourpre. J'ai pris à vos longues tirades aux cadences harmonieuses un plaisir que le public, en son impatience, ne partagerait pas. J'entends le public ordinaire, le bon public qui (ce n'est pas moi qui le dis, mais Gœthe, un sûr juge) a toujours raison contre nous. Gardez *Babylone* pour les initiés, pour les raffinés, pour les curieux, ceux-là vous applaudiront. Les autres vous contesteraient. » Ce jugement est plein de sagesse. Nous ajouterons même qu'à notre avis *Babylone* serait beaucoup plus intéressante à lire qu'à voir jouer. Mais M. Péladan, qui tient à propager ses pensées en organisant beaucoup de bruit, n'a pu admettre ce point de vue et a fait jouer diverses fois son drame à Paris, au Dôme central du Champ de Mars et tout récemment à l'Ambigu. Ces tentatives de peuvent avoir qu'un succès de curiosité.

D'abord, il est difficile de trouver des acteurs convenables. Ceux d'hier ont déployé beaucoup de vaillance, mais ils laissaient tous énormément à désirer, notamment l'acteur chargé, lourdement chargé du rôle de Mérodack, M. Hattier, dont la voix a des sécheresses et la diction de graves défectuosités. Seule Mlle Lara a réalisé plastiquement, sinon dramatiquement, son personnage de Samsina, et elle y a obtenu des applaudissements très vifs.

D'autre part, les décors et les accessoires rendaient la représentation par moments ridicule. Les colonnades ioniques évoquaient mal les palais de la Babylone du VIIe siècle. Au second acte les signes des dieux faisaient vaguement penser à des préparatifs d'illumination. Enfin la métamorphose du Tau changé en Croix a déplorablement raté.

Néanmoins le public a écouté avec attention et la soirée s'est passée dans le calme. Vers minuit et quart seulement tout s'est soudainement gâté. Des spectateurs enthousiastes ont injurié d'autres spectateurs dont l'état d'âme était différent. Mais cela n'a pas d'importance.

Mais nous ne saurons jamais pourquoi cette tragédie est wagnérienne.

Un jeune poète néerlandais, M. Willem Kloos, converti par M. Paul Verlaine à la poésie française, publie, dans *De Nieuwe Gids*, les deux sonnets suivants :

Pour notre cher maître à tous, P. Verlaine.

O ma trop courte et délicate vie,
O ma triste âme, que saurais-tu dire
A celui qui, impudemment de pire
En pire, désirerait lui, pour la triste envie

De pouvoir être lui, lui seul, l'empire
Absolument — non pas, la fausse lie
De toute cette trop étrange vie,
Vie? Mais non, délicieux délire.

O l'Imagination, terrible telle
Qu'elle puisse être dans sa forte fougue
De voir en soi-même la pure extase

D'être une âme durement rebelle
O, mais rebelle à tous ce tas de bougres
Pour qui la mort est une morte phrase!

Au même.

Oh, le doux bonheur d'être une fois sage,
Sage et puis d'une volonté suprême
De règner, moi, Roi seul, dans un extrême
Moment de vouloir et de pouvoir, Mage

Inconscient, tout blanc, qui de lui-même
Tue son sort superbe, quoique rage
Autour de lui l'inéluctable orage...
Inéluctable? oh non, sinon que blême

Moi-même, je me perdrais dans la crainte
Des hommes et des choses, de ce monde
Terriblement infâme. O tas immonde

En ce beau monde, qu'il veut perdre et puis
Savoir ne voudra jamais que je suis,
Pauvre moi, suis l'Universelle Plainte.

Une précieuse recrue pour les étrangers qui sont en train de réformer la langue française!

A ce numéro est joint — pour nos abonnés seulement — une eau-forte de M. A. Rassenfosse.

L'abondance des matières nous oblige à différer la publication de notre chronique artistique et des traductions des sonnets de M. Sante-Martorelli.

M. Jules Destrée publie dans *la Nervie* une intéressante étude sur M. Louis Delattre. Nous reproduirons prochainement un fragment de cette étude.

Le Voile, un acte en vers de M. Georges Rodenbach, a été joué à la Comédie-Française. C'est, comme on l'a dit, le premier Belge qui force la porte de la maison.

M. Rodenbach a été beaucoup interviewé naturellement. Il a déclaré qu'il est originaire de Bruges.

Les vrais compatriotes du poète, les Tournaisiens, sont allés manifester leur dépit à la deuxième représentation de la pièce.

Interrogé sur le mérite de l'auteur, M. Edmond de Goncourt, qui déteste les poètes, a déclaré que M. Rodenbach est le meilleur d'entre eux.

LECONTE DE LISLE

La mort de Leconte de Lisle découronne la poésie française. A la disparition de Victor Hugo, l'empire poétique n'était pas tombé en déshérence. Aujourd'hui seulement s'ouvre l'interrègne, dans l'attente, qui se prolonge, de nouveaux avènements. « La France a perdu le dernier de ses grands poètes », a déclaré M. de Hérédia. S'il est le seul peut-être qui puisse parler ainsi, espérons cependant qu'il ne sera pas le seul dont les œuvres démentiront, devant l'avenir, ce jugement découragé.

Bien qu'avancé en âge, Leconte de Lisle meurt prématurément. Les derniers poèmes qu'il a signés n'indiquent aucune décadence; sa maîtrise, complète dans son premier recueil, est demeurée intacte jusqu'au bout. Certes, la vie et la mort, la nature et l'histoire ne devaient plus lui révéler d'aspects inaperçus. Mais l'interruption brusque de travaux commencés que sa main pouvait achever sans faiblir n'en est pas moins regrettable, pour ceux-là du moins que la beauté touche plus encore que la nouveauté. Dans l'œuvre de Leconte de Lisle, où tout s'ordonne si harmonieusement selon le gré de la volonté la plus sagace et la plus réfléchie, c'est une rupture de rythme et un déséquilibre que la présence de fragments inachevés, de morceaux qu'il n'a pu peser et repeser trois fois dans ses balances scrupuleuses. Le

trait final, il eût convenu que le poète le traçât lui-même, à son heure choisie, et c'est la Mort qui, brutalement, a mis sa barre sur les feuillets.

Illustre pour un petit nombre, Leconte de Lisle demeure à peu près inconnu à la foule. L'autre jour, un journal gantois, rédigé par de vieux professeurs et des magistrats lettrés, lui attribuait la paternité de *la Fille de Roland*, au mépris de la gloire de M. de Bornier. A ses funérailles, M. Boissier, parlant officiellement au nom de l'Académie française, approuva fort certaine traduction du *Râmâyana*, qui n'a jamais existé. D'autres sans doute pensent que le titre de comte lui fut conféré en récompense de la confection de *la Marseillaise*. Mais les personnes mieux informées savent qu'il est l'auteur de *Midi* et d'un « libretto » pour M. Massenet, qu'il tenait à l'exactitude de l'orthographe, qu'il était bouddhiste et qu'il a fondé l'école de l'impassibilité.

Comme il avait négligé de se mésallier à la popularité, l'aurore de sa gloire fut très lente, enveloppée de brumes comme le matin d'un jour d'été : c'est l'ardeur du soleil qui épaissit les vapeurs autour de son lever. La vie de Leconte de Lisle donne la mesure exacte de ce qui peut s'attacher aujourd'hui de célébrité à un grand poète qui n'est pas autre chose qu'un grand poète, qui cache sa vie, qui ne se mêle ni à la politique, ni au monde, ni au journalisme, qui ne prend pas le public pour confident de ses amours, qui n'entretient aucune légende autour de son nom, qui vit dans l'isolement naturel à toute pensée altière, à toute pudeur délicate.

« Ecris pour ta propre satisfaction et pour celle du petit nombre d'esprits éclairés qui te comprendront; mais ne songe pas au succès populaire, si tu ne veux sacrifier l'art pour plaire aux badauds (1) ». Telle était la règle de conduite que, tout jeune encore, il traçait à un ami, au moment même où le courant du siècle l'emportait, avec toute sa génération, et plus loin et plus fort que les autres, vers les théories d'égalité sociale les plus chimériques. Ces théories, il n'en avait pas renié le principe vingt-cinq ans plus tard, il y est sans doute resté attaché jusqu'au bout : car c'était un esprit absolu, spéculatif, presque immuable, très peu influencé par les événements particuliers et par tout ce qui est contingent. Cela ne l'empêche pas d'avoir persévéré rigoureusement, d'autre part, dans sa doctrine d'art aristocratique. Toute sa vie, il a écarté la foule profane, dédaigné ses applaudissements, pratiqué la plus stricte probité littéraire, enseigné l'unique vénération du Beau, combattu la littérature bourgeoise ou populacière : attitude

(1) *Lettres inédites*, publiées par *le Journal*.

exemplaire qui a sans doute haussé la conscience artistique de quelques-uns et dont la vertu ne périra pas avec lui.

C'est que, bien que philosophe et très passionné pour ses idées, Leconte de Lisle est avant tout un poète, écrivant pour assouvir des instincts esthétiques. Sa philosophie est contestable, comme elles sont toutes, même équivoque et retorse dans sa simplicité apparente, probablement parce qu'un poète, et surtout un poète objectif, ne peut avoir une seule manière de penser, alors que la curiosité, l'imagination et la sensibilité l'entraînent dans tant de voies diverses. Mais ce qui est indéniable, c'est la supériorité de sa puissance poétique. On a coutume de citer à son propos la parole de Spinoza et de dire qu'il considère les choses sous leur aspect d'éternité. L'application est admirablement juste, mais il faut ajouter qu'il y découvre la beauté sous le même aspect. On doit lui étendre ses paroles sur Victor Hugo : « Il a su transmuter la substance de tout en substance poétique, ce qui est la condition expresse et première de l'art, l'unique moyen d'échapper au didactisme rimé, cette négation absolue de toute poésie (1) ». Pour cette opération d'alchimie, pour cette restitution du monde abstrait au monde des formes concrètes et sensibles, il est servi par la plus rare faculté d'évocation, par le plus infaillible discernement plastique. Il a l'image forte et juste, continue et naturelle, la couleur pleine d'éclat, toute baignée de vie lumineuse, un relief énergique et expressif. Et les matériaux splendides que son imagination élabore, son instinct et son art volontaire les trient, les groupent, les assemblent avec une harmonieuse précision en constructions de magnifique ordonnance, dont l'ornementation somptueuse ne contrarie jamais la pureté des lignes, la netteté des profils : tel, sur un haut promontoire grec, projeté sur le ciel et dominant la mer, un temple serein aux assises symétriques, fait de grâce et de force, d'élégance et de majesté.

Qu'on ouvre les *Poèmes antiques*, les *Poèmes barbares*, les *Poèmes tragiques*, partout on y entendra résonner, sur les douces flûtes ou sur les grandes lyres, au-dessus du tumulte des passions, des imprécations et des blasphèmes humains,

L'hymne mélodieux de la sainte Beauté !

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encore roulent sous ses pieds blancs (2).

S'il faut maintenant s'arracher au prestige des beaux vers, à l'éblouisse-

(1) Discours de réception à l'Académie française.
(2) *Hypatie.*

ment des formes suaves ou augustes, pour tenter d'enfermer dans des définitions le contenu intellectuel de l'œuvre et d'analyser ses éléments, la tâche est malaisée et la matière obscurcie par mainte affirmation aussi décevante que catégorique. Une discussion critique complète ne laisserait peut-être debout que bien peu de formules couramment répétées aujourd'hui.

Il y en a une qui semblait avoir fait son temps, mais qu'on voit cependant reparaître toujours, tantôt franche, tantôt déguisée. Il n'est donc pas inutile de la rencontrer. Leconte de Lisle, depuis ses *Poèmes antiques*, est invariablement taxé d'impassibilité et de froideur. « Vous avez immolé en vous l'émotion personnelle, vaincu la passion, anéanti la sensation, étouffé le sentiment. » Ainsi s'exprimait M. Dumas fils, en le recevant à l'Académie.

Anéanti la sensation ! S'il s'agit, comme on peut croire, des sensations voluptueuses, l'observation est fondée, car Leconte de Lisle n'est pas un poète de chair et de sang, mais le reproche est curieux, venant d'un moraliste presque ascétique. Si l'expression garde sa portée générale, il est étrange, adressé au peintre de tant de paysages où tout est contour et couleur, inoubliables à force de traits particuliers et éclatants.

Quant au sentiment et à l'émotion trop personnelle, le caractère de Leconte de Lisle, ennemi de tout étalage, répugnait naturellement aux confidences et aux confessions publiques, où il voyait une vanité et une profanation gratuites (1) ». Son goût artistique rejetait pareillement la sensiblerie : « Si nous admettons volontiers en France, pour articles de foi, et sans trop nous inquiéter de ce qu'ils signifient, certains apophtegmes, décisifs en raison même de leur banalité, tels que : la poésie est un cri du cœur, le génie réside tout entier dans le cœur; nous oublions plus volontiers encore que l'usage professionnel et immodéré des larmes offense la pudeur des sentiments les plus sacrés (2) ». C'est cet usage professionnel des larmes, cette spéculation sur les souffrances intimes, vraies ou feintes, qu'il anathématise dans son beau sonnet *les Montreurs*. Mais le sentiment en soi, il n'est pas nécessaire de démontrer que Leconte de Lisle ne le rejette pas, lui l'auteur de ces tendres élégies voilées : *Le Manchy* et *l'Illusion suprême!* Et comment le pourrait-il? Ne l'a-t-il pas dit lui-même :

Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
Plus forte que les bruits innombrables du monde,
Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié (3)!

(1) Préface de la première édition des *Poèmes antiques*, 1852.
(2) Discours de réception.
(3) *Bhagavat*.

Seulement, d'ordinaire, et à la différence de beaucoup d'autres poètes, il fait du sentiment la matière d'une pensée, il l'englobe dans une haute généralisation, il l'élève au-dessus de sa propre individualité et de toute individualité éphémère vers le monde transcendental des idées. Et même quand il exprime le dédain de la passion reconnue vaine et l'ardeur vers une sereine et morne impassibilité philosophique, ce sentiment, certes, n'est pas moins humain, a une certaine hauteur d'humanité.

Très détaché, très affranchi de lui-même, absorbé par ce qu'il voit devant lui, l'univers, nature et histoire, Leconte de Lisle cherche à l'embrasser tout entier. Il tend vers un objectivisme absolu qu'il ne réalise d'ailleurs qu'imparfaitement, et c'est la seule chose qu'il a voulue sans pouvoir l'exécuter comme il la voulait. Le fond de la pensée contemporaine au moins, il l'a montré, et ainsi par l'étroite fusion de la poésie et de la science, il retourne à l'inspiration collective. Rarement élégiaque, il est presque toujours un poète épique, et le vrai poète épique d'un âge intellectuel.

Car, essentiellement, c'est un songeur de philosophies, un contemplateur d'idées. Un contemplateur plutôt qu'un inventeur et qu'un constructeur, comme il est naturel chez un poète. Aussi rattacher toutes ses idées en un seul faisceau serait chose difficile, et souvent, en essayant de les accorder, on ne ferait que les raccorder par des liens arbitraires.

Il semble cependant que la conception centrale autour de laquelle toutes les autres s'agitent plus qu'elles ne se distribuent, c'est la conception panthéiste. Athée, païen, bouddhiste, pessimiste, Leconte de Lisle est classifié le plus souvent sous l'une de ces rubriques. Mais si l'idée qui prédomine chez lui et qui apparaît toujours, nette ou confuse, à l'horizon ou à l'avant-plan de ses poèmes, est celle de l'identité de la vie universelle, de l'unité de force et de substance à travers la nature illusoire et divine, c'est bien du nom de panthéiste qu'on doit l'appeler.

Voici une vision gracieuse et paradisiaque, comme il y en a de si caressantes chez ce grand poète épouvanté :

Ce sont des chœurs soudains, des chansons infinies,
Un long gazouillement d'appels joyeux mêlé,
Ou des plaintes d'amour à des rires unies;
Et si douces, pourtant, flottent ses harmonies,
Que le repos de l'air n'en est jamais troublé.

Mais l'âme s'en pénètre; elle se plonge, entière,
Dans l'heureuse beauté de ce monde charmant;
Elle se sent oiseau, fleur, eau vive et lumière;
Elle revêt ta robe, ô pureté première,
Et se repose en Dieu silencieusement (1).

(1) *Le Bernica.*

Autre exemple d'aboutissement à la pensée hindoue *tu es cela, tu es le soleil*, dans un poème d'inspiration plus philosophique :

Sagesse et passions, vertus, vices des hommes,
Désirs, haines, amours, maux et félicité,
Tout rugit et chanta dans son cœur agité :
Il ne dit plus : Je suis! mais il pensa : Nous sommes (1)*!*

Dans ce panthéisme se manifeste indubitablement l'influence des paysages grandioses de l'île où le poète vécut son enfance et son adolescence dans la solitude et la concentration, hors de la société des hommes, en face d'une nature énorme et violente, qui crée et détruit sans repos, par séries innombrables, les êtres indifférents. Là, dans la torpeur du midi tropical, il ressentit l'évanouissement de la volonté individuelle, le désir vertigineux de s'absorber, de se fondre, de s'incorporer aux choses consubstantielles. Et si profondément que son âme devait en garder à jamais l'empreinte ineffaçable, et que l'écho de ces premières sensations devait se prolonger au point de couvrir et de voiler les sensations survenantes. Avant de connaître la philosophie de l'Inde, qui allait dévorer sa jeune incroyance, fille de l'incroyance du siècle passé encore vivant dans cette lointaine Bourbon, il avait recommencé en lui l'éternelle vision de Brahma.

Plus tard sa curiosité critique d'intellectuel l'entraîna dans un long voyage à travers les âmes collectives des races et les siècles révolus, et depuis la Polynésie jusqu'à la Bretagne des druides et la Scandinavie des Skaldes, en passant par l'Egypte et le monde musulman, il vit germer, fleurir et mourir les dieux, comme dans la nature il avait épié la vie obscure et somnolente des plantes et des bêtes. Mais la seule pensée qu'il aima, avec la pensée hindoue, mère de la sienne, ce fut la pensée grecque, panthéiste aussi, si l'on soulève le voile léger de ses mythes ; et déjà blessé par la vie, il se plongea dans la contemplation des images de beauté comme dans un apaisant nirvana. C'est en Grèce qu'il trouva sa vraie patrie, encore embellie par l'éloignement, aimée comme le souvenir purifié d'un mort. Incarné tour à tour dans ces deux mondes, il ne sortait pas de lui-même, semblable à ses dieux hindous dont la nature persiste dans l'avatar momentané.

Mais le cycle antique se ferme. — Antique! Que ce mot *antique*, qu'il prodigue, est pour lui un grand mot, quel sens exalté il lui donne, comme il en consacre tout ce qui est vénérable, permanent, multiple et immémorial! — Avec l'antiquité, la Beauté s'exile :

---

(1) *La Vision de Brahma.*

Dors, l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros (1).

Le cycle chrétien tout entier lui parut barbare, c'est-à-dire étranger, Avec la Beauté, c'est la tradition idéale qu'elle symbolisait qui se perd : « Dante, Shakespeare et Milton n'ont prouvé que la force et la hauteur de leur génie individuel; leur langue et leurs conceptions sont barbares. La sculpture s'est arrêtée à Phidias et à Lysippe; Michel-Ange n'a rien fécondé; son œuvre, admirable en elle-même, a ouvert une voie désastreuse. Que reste-t-il donc des siècles écoulés depuis la Grèce? Quelque individualités puissantes, quelques grandes œuvres sans lien et sans unité » (2).

Ce jugement sur l'art, absolu s'il en fut, englobe déjà un jugement porté sur la vie. Le moyen âge n'est pour Leconte de Lisle que ténèbres abominables, peuplées d'hommes imbéciles et féroces. Vingt poèmes pourraient être cités ici à l'appui de cette affirmation. Qu'on se borne à relire *les Siècles maudits :*

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine...
Siècles de haine atroce et jamais assouvie...
O siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes...

En dépit d'un orthodoxe poème de jeunesse sur *la Passion*, renié plus tard, malgré ces strophes qui saluent au moins dans le Christ l'humanité divine :

Car tu sièges auprès de tes égaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu;
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu!

Et comme aux jours altiers de la force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité (3)*!*

Malgré cela, le christianisme a été pour Leconte de Lisle une doctrine barbare, ennemie et inassimilable. La conception du Dieu personnel qui est dans *Qaïn* lui a fourni un symbole de la révolte contre l'injustice et l'absurdité. Et il a éprouvé le besoin d'écrire un petit livre d'enseignement, un pamphlet qui est un pastiche de Voltaire, et où de petits faits minutieusement colligés tendent à démontrer, selon une méthode peu

(1) *Hypatie.*
(2) Préface.
(3) *Le Nazaréen.*

philosophique, que « le christianisme n'a jamais exercé qu'une influence déplorable sur les intelligences et sur les mœurs ».

Nous voilà assez loin, semble-t-il, de l'opinion exprimée par Leconte de Lisle lui-même, selon laquelle « toutes les conceptions religieuses dont l'humanité a vécu ont été vraies à leur heure, puisqu'elles étaient les formes idéales de ses rêves et de ses espérances (1) ». Cette pensée ne séduit qu'un moment son intelligence; mais jamais dans son cœur, où il a pu retrouver un état moral semblable à celui d'un Hindou ou d'un Grec, il ne semble qu'il ait retrouvé, par exemple, la tendre mysticité des *Fioretti* ou de *l'Imitation.*

Il se trouve donc que Leconte de Lisle, qu'on représente parfois comme une sorte de dilettante, comme un curieux à la sereine indifférence, est aussi un croyant à sa manière. Il contemple, mais il juge, et passionnément, et il choisit, et il réprouve. Aussi idéaliste qu'ont pu l'être les prophètes dont il rappelle parfois, comme dans *le Talion*, les véhémentes imprécations, il a gardé, au milieu de ses pires désespoirs, des sursauts d'âme occidentale et vivante, des rêves de monde futur élaborés suivant une sensibilité propre et très moderne.

Et cela s'accorde assez mal avec le bouddhisme. Sans doute son expérience de la vie et de la douleur a pris de bonne heure une forme métaphysique et ils sont innombrables les vers où il a exprimé sans se lasser, avec une magnificence ininterrompue et toujours nouvelle, la pensée fondamentale du pessimisme : l'identité du désir, de la passion, du mouvement, de la vie et de la douleur. Dans l'un de ses derniers poèmes, par exemple, on lit :

Tout n'était que lumière, amour, joie, harmonie:
Et moi, bien qu'ébloui de ce monde charmant,
J'avais au fond du cœur comme un gémissement,
Un douloureux soupir, une plainte infinie,
Très lointaine et très vague et triste amèrement.

C'est que devant ta grâce et ta beauté, Nature!
Enfant qui n'avais rien souffert ni deviné,
Je sentais croître en moi l'homme prédestiné,
Et je pleurais, saisi de l'angoisse future,
Epouvanté de vivre, hélas! et d'être né (2).

Mais qu'il est loin, le plus souvent, de la rigueur de cette formule, et combien son invocation à la Mort, partout répétée avec tant de lancinante

(1) Discours de réception.
(2) *L'aigu bruissement....* (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1888.)

obstination, ressemble à l'épouvante de la Mort, au désir infatigable, malgré les malédictions dont il le charge, d'une immortalité à ses yeux impossible et néanmoins sublime !

Tombe, Astre glorieux, source et flambeau du jour !
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois (1) !

Et dans l'*Illusion suprême* :

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Les vers si souvent cités qui terminent *Dies iræ* et les *Poèmes antiques* :

Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé :
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé !

Ces vers n'ont une signification absolue que si on les sépare du reste de la pièce, qui est un hymne désolé aux jours anciens, à la jeunesse du monde, à la vie forte, à la foi confiante, à la candeur divine, à l'amour, à la poésie, aux formes idéales des dieux. Tout cela ne doit-il pas renaître ? Assurément, le temps présent est mauvais. C'est aujourd'hui que

... le mal éternel est dans sa plénitude (2).

C'est aujourd'hui, dans l'énervement et la veulerie des âmes, que l'on connaît

La honte de penser et l'horreur d'être un homme (3) !

Le ciel est vide pour la première fois. Les hommes ont tué l'idéal avec les dieux. Le temps présent correspond à la décadence du paganisme, mais il est pire encore, surtout plus vil. Qu'on lise là-dessus le sonnet *Aux modernes* :

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde...

---

(1) *La Mort du soleil.*
(2) *Dies iræ.*
(3) *A un Poète mort.*

Et *l'Anathème*, poème remarquablement parallèle à *Dies iræ* :

Si nous vivions au siècle où les Dieux éphémères
Se couchaient pour mourir avec le monde ancien,
Et, de l'homme et du ciel détachant le lien,
Rentraient dans l'ombre auguste où résident les Mères,

Les regrets, les désirs, comme un vent furieux,
Ne courberaient encor que les âmes communes;
Il serait beau d'être homme en de telles fortunes,
Et d'offrir le combat au sort injurieux.

. . . . . .

O mortelles langueurs, ô jeunesse en ruine,
Vous ne contenez plus que cendre et vanité!
L'amour, l'amour est mort avec la volupté;
Nous avons renié la passion divine!

Pour quel dieu désormais brûler l'orge et le sel?
Sur quel autel détruit verser les vins mystiques?
Pour qui faire chanter les lyres prophétiques
Et battre un même cœur dans l'homme universel?

. . . . . .

O liberté, justice, ô passion du beau,
Dites-nous que votre heure est au bout de l'épreuve,
Et que l'Amant divin promis à l'âme veuve
Après trois jours aussi sortira du tombeau!

Eveillez, secouez vos forces enchaînées,
Faites courir la sève en nos sillons taris;
Faites étinceler, sous les myrtes fleuris,
Un glaive inattendu, comme aux Panathénées!...

Le bouddhiste qui lancerait au siècle et à l'avenir cet appel enthousiaste vers l'action, l'effort et la lutte virile, serait en vérité bien éloigné de la vraie méthode du salut, qui consiste dans l'extermination méthodique de la volonté par l'intelligence. Jamais Schopenhauer n'avouerait un disciple à ce point déçu par la volonté de vivre. Il ne reconnaîtrait pas non plus une inspiration pessimiste dans *Çunacépa*, qui est une sorte de *Triomphe de l'Amour*, ni dans ce grand poème de *Qaïn*, qui est une sorte de *Prométhée délivré*, où une prophétie de justice s'oppose à l'égoïsme, à la haine, à la discorde, à la guerre, où l'on entrevoit un univers futur, libéré des puissances malfaisantes, transformé en un nouvel Eden d'amour fraternel :

Et ce sera mon jour! Et, d'étoile en étoile,
Le bienheureux Eden longuement regretté
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité...

Ainsi dans Leconte de Lisle alternent, comme ailleurs, comme dans Sophocle par exemple, le génie le plus lumineux du plus héroïque moment de la Grèce, les deux conceptions opposées qui se répondent dans l'huma-

nité et qui s'opposent comme deux chœurs égaux. Lequel l'emportera? L'œuvre des dieux sera-t-elle bonne ou mauvaise? « Le Fruit sacré, désir des siècles » que salue la Norne Verdandi (1), éclora-t-il? Qu'importe? dit la logique du philosophe, puisque tout doit finir et que tout est illusoire :

Eclair, rêve sinistre, éternité qui ment,
La Vie antique est faite inépuisablement
Du tourbillon sans fin des apparences vaines (2).

Mais le cœur du poète proteste sans se lasser. C'est de cette antinomie irréductible de la destinée humaine, plus marquée que jamais dans nos jours désabusés, las et incertains, qu'est fait le tragique grandiose, le dramatique eschyléen du poète qu'on a le plus accusé de s'être désintéressé de son temps et de l'humanité.

ERNEST VERLANT

LE CERISIER FLEURI

I

L'ACACIA ROSE

Sous le haut acacia rose
La belle enfant au front mutin
Repose
Au fond du fauteuil de rotin.

Parfois, abandonnant sa tige,
Une fleur sur son cœur pâmé
Voltige
Comme un papillon parfumé.

Tandis que son rêve l'enivre,
Sa main laisse choir à demi
Le livre
Que lui donna son jeune ami;

---

(1) *La Légende des Nornes.*
(2) *La Maya.*

Et c'est le doux livre où l'on s'aime,
Le beau livre, éternellement
Le même,
De la victoire de l'amant.

II

ROMANCE

Un cygne rouge aux plumes de pivoine
Nage sur le lac bleu
Et traîne un bateau d'or incrusté de sardoine
Dans un léger brouillard de feu.

Dans le bateau sommeille une déesse.
Sa chaste nudité
Repose sur des fleurs que rajeunit sans cesse
La lumière de sa beauté.

Oiseau magique, où mènes-tu la barque
Et son divin trésor?
Vers quel pays de rêve? Auprès de quel monarque
Vêtu d'azur, de pourpre et d'or?

Mille parfums voltigent dans la brise;
Tout le lac est fleuri.
Mon cœur brûle, mon cœur bondit, mon cœur se brise,
Car la déesse m'a souri.

III

LA FIANCÉE

Beau comme le soleil au cœur des cieux changeants,
Beau comme un souvenir, beau comme une prière,
Il était le plus beau de tous les jeunes gens!
Ses yeux bleus étaient doux comme une eau printanière.

Ses baisers..... ô délice! ô fleur du paradis!
Parfum joint au parfum, flamme à la flamme unie!.....
Comme les sons parfaits des instruments choisis
S'accordent pour former une exquise harmonie,

Ainsi, dans ses baisers, l'amour cherchait l'amour,
Sur les lèvres en feu l'âme possédait l'âme;
Et la terre et les cieux, et la nuit et le jour,
Tout était consumé dans notre ardente flamme.

Malheureuse! Il n'est plus! En vain, en vain, hélas!
Ma voix, ma voix plaintive à toute heure l'appelle,
Il n'est plus! Tout est mort pour mon cœur, triste et las,
Qui n'exhalera plus qu'une plainte éternelle.

IV

LE VIN

Ami, ne vois-tu point l'eau du fleuve qui passe?
Il coule vers la mer sans jamais revenir.
Ami, ne vois-tu point ta face dans la glace?
Tes cheveux blancs jamais ne t'ont-ils fait gémir?

Hier encore ils étaient aussi noirs que l'ébène
Et, ce soir, on dirait qu'il neige sur ton front.
Qui sait ce qu'est la vie aime la coupe pleine
Et vide en souriant la coupe jusqu'au fond.

Le fifre et le tambour ne sont point nécessaires;
Ne cherchons que l'ivresse et le songe divin!
Laissons les saints et les sages à leurs affaires;
La gloire naît parfois dans un verre de vin.

V

EN BATEAU

L'eau clapote sous les rames.
Doucement le bateau glisse,
Où causent avec délice
Des poètes et des femmes.

Et les molles banderoles
Et les écharpes soyeuses
Claquent aux brises joyeuses
Avec les folles paroles.

Et la voix grave et câline
D'un chantant violoncelle
Mêle sa douceur à celle
D'une harpe cristalline.

Les bonbons à la vanille
Flattent les lèvres vermeilles
Cependant que des bouteilles
Jaillit le vin qui pétille.

Ah! voguer sans but sur l'onde
Qui balance la chaloupe!
Ah! boire au fond de la coupe
L'oubli des douleurs du monde!

IWAN GILKIN

LE MONUMENT DE COSTER

L'auteur de *la Légende d'Ulenspiegel* vient d'obtenir justice : le monument élevé à sa mémoire a été inauguré, le 22 juillet, à Ixelles.

Charles De Coster mourut le 9 mai 1879. Quinze ans séparent sa mort obscure de son apothéose d'aujourd'hui. Quinze ans! Etant donné nos mœurs, c'est peu. Il y a décidément quelque chose de changé en Belgique. Le marbre, accoutumé chez nous à glorifier de vagues politiciens, n'a pas fait de façons; l'édilité ixelloise, à laquelle il convient de savoir gré, non plus. Nous sommes en progrès, et c'est avec joie que nous voyons se lever sur la tombe d'un écrivain de race ce soleil des morts qu'on appelle la gloire.

Applaudissons, mais gardons-nous de tomber dans de vaines déplorations

Charles De Coster vécut ignoré et pauvre, mais il avait choisi librement la solitude et la pauvreté. Il n'était pas de ceux qui consentent à monnayer leur idéal d'artiste. On ne se l'imagine pas offrant aux grands journaux parisiens l'article d'actualité fabriqué sur commande, conformément au goût de la clientèle, d'après les dernières recettes du jour. Il eût refusé de placer son génie en viager. La part qu'il a choisie, pour être posthume, n'en est pas moins la meilleure. Ne le plaignons pas : envions-le!

Nous demandons la permission de le rappeler, — et si on nous la refuse, nous nous en passerons, — Charles De Coster fut, avec André Van Hasselt et Octave Pirmez, un des écrivains français de Belgique vers l'abandon desquels monta, il y a quatorze ans, l'hommage désintéressé de notre jeunesse. Car la génération de 1880, que l'on accusa souvent et que l'on accuse quelquefois encore d'irrévérence, fut seule à faire fleurir, sur la tombe de ses aînés, les immortelles tardives de la gloire. Nous vouâmes à ces trois écrivains le culte de reconnaissance, de respect et d'admiration auquel leur donnaient droit la beauté de leur œuvre et la droiture de leur conscience.

Si nous allâmes à Charles De Coster, c'est qu'il eut le don du style, et ce don fut chez nous, pendant cinquante ans, si rare que, lorsque nous lûmes, non sans préventions, *la Légende d'Ulenspiegel*, nous fûmes frappés d'étonnement. Oui, Charles De Coster eut le don du style, l'imagination verbale, le sens de la vie des mots ; il fut un poète en prose et il préluda, par une œuvre pittoresque et colorée, à notre romantisme, qui ne date point de 1830, mais d'hier.

La journée du 22 juillet 1894, espérons-le, ne restera pas sans lendemain. André Van Hasselt et Octave Pirmez — Octave Pirmez surtout — sont des artistes dignes du marbre. Il serait consolant que le monument du solitaire d'Acoz rappelât aux écrivains nouveaux, un peu trop enclins à l'oubli des maîtres, que nous eûmes en lui non seulement un écrivain magnifique, d'une pureté et d'une noblesse incomparables, mais un haut et lumineux esprit, un penseur et un philosophe.

Le monument De Coster appelle le monument Pirmez.

LA JEUNE BELGIQUE

A ceux de la Jeune Belgique.

MES AMIS,

Mon impression sur la fête d'hier?...

Les pompiers avaient de bien beaux uniformes.

Cette fête, on prétend que c'est nous (1) qui l'avons composée : je n'en suis pas sûr. Je n'y ai pas trouvé l'esprit que nous aimons. *Nous* c'est vous, moi, quelques autres dont les tendances esthétiques ne vont plus vers les mêmes points cardinaux, bien que nous ayons tenu au chaud, pendant quelques années, un idéal de rénovation spirituelle un peu plus beau que celui qu'on nous a représenté hier.

Cette fête fut un événement sans précédent à Ixelles. Je souhaite qu'elle n'ait pas de lendemain au pays littéraire que nous habitons. Elle m'a fait songer à ces parties de plaisirs en campagne qui commencent par de la joie fraîche et finissent par une jonchée de papiers maculés de graisse sur le gazon.

Je rêvais un ingénu et passionné cantique florentin pour célébrer le poète qui créa la douce figure de Nèle.

Suis-je trop pessimiste? Devrais-je me réjouir de voir la société belge, dans ce qu'elle a de plus officiel, venir à ses artistes et les fêter?

Dans cet officialisme, un homme est demeuré intéressant par son interrogative attention à l'œuvre de lettres et d'art et par son respect pour De Coster, qu'il appelait « notre grand concitoyen ». Il sentait bien que cette personnalité-là dépassait les limites de la cité ixelloise; mais il ne voulait pas toucher à l'esprit du poète à l'aspect duquel son regard s'émerveillait comme devant l'incompréhensible mystère. Il y avait dans cette réserve un peu du devoir d'un mayeur borné par son territoire et beaucoup de la modestie d'un homme impressionnable.

Nous avions décidé, n'est-ce pas? qu'on ne prononcerait qu'un seul discours. M. Leemans sans doute ne tenait pas à parler et il suffit de voir sa tête expressive de petit bourgmestre flamand, pratique, malicieux, un peu rêveur — qui sait ce qu'il y a d'indéfini à l'arrière de cet esprit positif par habitude, dont la réflexion se prolonge, et dans ces yeux bleus écarquillés étrangement dont le regard s'évague, — il suffit de voir cette tête

(1) Voir la composition du Comité.

pour présumer qu'elle n'aspire pas à des effets d'éloquence. Mais les seconds de l'honorable mayeur ont peut-être senti les plumes de leur crête de claque frissonner de révolte à l'idée de cet effacement du pouvoir civil... et nous avons eu deux discours.

Dira-t-on pourquoi les gosses, en défilant devant le monument, ont chanté tout le temps en flamand? On ne le dira pas. Emmanuel Hiel lui-même n'en sait probablement rien, à moins qu'on ait voulu justifier ce mot d'un fonctionnaire à l'administration des Beaux-Arts : « Je n'ai rien lu de De Coster. J'ignore le flamand. » Le mot est-il authentique? C'est peut-être un potin de vieille femme sourde.

Hélas! si nous sommes enclins à accueillir les mots drôles et si nous avons le cœur obscurci aujourd'hui, ce n'est pas seulement de la faute des canards qui faisaient *Coing! Coing!* derrière la pierre commémorative. Il y avait vraiment trop d'appel à leur innocente ironie.

Pendant que Camille Lemonnier prononçait ses carillonnantes et somptueuses paroles, un drapeau, sorti on ne sait d'où, s'était avancé sournoisement et, comme personne n'avait fait le geste de l'arrêter ou de l'abattre, enhardi, il s'était planté au chevet du monument. L'inscription en lettres d'or sinuait aux plis de l'étoffe. Je réussis à lire : *Œuvre des soirées populaires rationnalistes*.

Qui a eu la stupide audace de planter là ce drapeau?

Contrairement à ce qu'on avait prévu, l'esprit des politiciens et des économistes a hanté malgré tout la fête et c'est pourquoi la chanson des petits n'avait pas de soleil au cœur et pourquoi la joie n'a pas levé.

Toutefois, nous savons maintenant que De Coster demeurait chez une fruitière et que la femme qui le soignait avait un lupus. Avec les *Lettres à Elisa*, voilà de quoi lui faire une renommée.

Rentrons chez nous et laissons passer le silence du temps.

La veille de l'inauguration, en contemplant le monument, un émoi religieux m'était venu à l'aspect de ces images de pierre et de bronze sensibilisant l'œuvre d'un homme qui, méconnu, inconnu, trompé sur sa destinée par ses intimes amis, passa seul et souffrant, ses heures, à transcrire les paroles vives de son être. Il m'était étrange de penser que ce nom de De Coster sortait ainsi des limbes, qu'un mythe allait conquérir la rue, la foule, tout à coup, et doter le peuple d'un de ces noms vénérés que la tradition porte et que les enfants répètent avant de rien savoir.

Mais à quel prix cela!...

Aujourd'hui, je me dis qu'un autre temps valait mieux. Alors on ne nous offrait ni prix ni décorations, les journaux bien placés se moquaient

de notre piété ; pourtant nos offrandes étaient pures et nous en revenions fortifiés comme par un acte religieux.

On a tort de dédaigner ceux qui gardent leur culte intact dans la vénération d'un foyer. Ils ont des forces d'âme précieuses. Il y a d'essentielles qualités de sentiment qui deviennent plus que jamais nécessaires aux artistes le jour où ils ont avec eux les afficheurs publics et les badauds.

HENRY MAUBEL

Le 23 juillet.

VERS

BONHEUR D'AUTOMNE

O merveille! à travers la clématite rose
Comme un papillon d'or, sur ta lèvre vermeille
Palpite le soleil. Sommeille, enfant, je veille
Pour sauver ton réveil de tout souci morose.

Là-bas, dans la corbeille une rose s'est close,
Une abeille captive en son sein y sommeille,
Alourdi de parfums, pareil à cette abeille
Que ton cœur en mon cœur embaumé se repose!

O toi le plus aimé, mon désir, mon enfant,
Entends autour de toi ma pensée attentive
Chanter comme un essaim qu'un doux printemps active,
Endors-toi, mon amour vigilant te défend.

Dors encor! Je suivrai comme l'eût fait ta mère
Le sourire indécis de tes lèvres en fleur,
Cherchant dans ton sommeil le rêve ensorceleur
Qui l'enchante et le fuit comme un vain éphémère.

Je suivrai ce rayon, le front grave et pensif
Ainsi que, jeune et triste, assise sur la berge
Je regardais glisser une corolle vierge
Sur le ruisseau d'argent à l'ombre du massif.

Mais non! pour que jamais un souci ne t'effleure,
Je saurai bien cacher mon trouble et mon effroi
Et mes yeux sérieux refleuriront pour toi
Comme après un orage un lys s'entr'ouvre et fleure.

Je serai le miroir de ton divin printemps
Où, fier, tu te verras jeune, ardent et sauvage;
Sur ton visage aimé composant mon visage
Je ferai refleurir la fleur de mes vingt ans.

Ne suis-je pas ta sœur, ta mère et ton amante?
Laisse-toi donc aimer, toi, beau comme l'azur,
Viens près de moi chercher un abri tiède et sûr
Comme un ramier craintif qui fuirait la tourmente.

Vois, je suis ta servante, ordonne, ô mon vainqueur!
Je ne vis que par toi, la flamme de ta vie
C'est ma vie, et c'est elle, enfant, que j'ai ravie
Pour rallumer ce soir la lampe de mon cœur.

Sois cruel ou sois bon, qu'importe ton caprice!
Le bras qui frapperait serait encor béni;
N'aurai-je pas volé le bonheur infini,
L'ardente volupté d'un divin sacrifice?

Mais toi, si quelque jour, par le désir tenté
Tu veux, farouche et fier de ta folle jeunesse,
Exigeant que l'amour de mes lèvres renaisse,
Goûter les fruits savants de ma maturité,

Je t'abandonnerai mon corps, parfumé d'ambre,
De benjoin et de myrrhe; il sera le festin
Toujours prêt où j'aurai servi chaque matin
Les épices, les fruits, la fraise et le gingembre.

Si l'esprit triste ainsi qu'un immense horizon,
Attiré par l'orgueil des nobles aventures
Tu t'enfuis, ô cruel! pour soigner tes blessures,
J'irai t'attendre encore au seuil de la maison.

Et quand tu reviendras, ô ma vie! ô mon âme!
De mon cœur jailliront des fontaines d'amour,
Par ma bouche et mes yeux bénissant ton retour,
Je baignerai tes pieds de nard et de dictame.

Mais cachez-lui, mon Dieu, mes suprêmes efforts,
Illuminez mon front marqué du désespoir,
Ce soir, fermez ses yeux pour qu'il ne puisse voir
Mes ennuis dévorants et mes lâches remords;

Epargnez-lui la lutte et l'épreuve des forts,
Eloignez de l'enfant la coupe du savoir,
Et qu'il n'ouvre surtout mon cœur de marbre noir
Où dort pour tout jamais la poussière des morts.

PERVIGILIUM VENERIS

I

Quand, les seins palpitants et les yeux allumés,
Vendangeuse! tu viens, éperdue et farouche,
Dans ton ivresse ardente écraser sur ma bouche,
Comme des raisins d'or tes baisers parfumés,

Je songe à tous les noirs tombeaux que j'ai fermés,
J'ai trop de souvenirs et plus rien ne me touche,
Et je pleure, accoudé sur le bord de ta couche,
Les impossibles vœux que mon cœur a formés.

Crois-tu donc apaiser, pauvre image éphémère!
Par tes fruits de la mort dérobés à la terre,
Sur mes lèvres de feu ma soif d'éternité?

Tu t'épuises en vain; je t'aimerais peut-être
Si tes philtres impurs pouvaient rendre à mon être
Le sommeil du néant seul enfin convoité.

II

Cette nuit, j'ai dompté tes désirs impudents
Mêlant aux voluptés les rires et les larmes,
J'ai vu, sous tes baisers, briller comme des armes,
Dans leur éclat cruel l'émail froid de tes dents.

Tu fus sauvage et belle en tes assauts ardents;
Tu crois à ton triomphe et pourtant tu n'alarmes
Rien en mon cœur amer qui méprise tes charmes
Et qui pleure d'avoir tes sens pour confidents.

Endors-toi maintenant, lasse guerrière et trouve
Ce sommeil vigoureux et sain de jeune louve,
O toi qui peux dormir sans rêve et sans remords!

Car sinon tu verrais, imprudente sibylle,
Luire en mes yeux profonds l'âme de tous les morts,
Ainsi qu'en un sépulcre une lampe immobile.

III

Triomphe! J'ai vaincu la chair et je suis roi!
O savante, puissante et fière Messaline,
Sous les folles ardeurs de ta lèvre saline
Mon corps vierge, dompté, n'a subi nul émoi.

Tu délirais, les sens exaspérés, mais moi,
Dardant plus froidement ma volonté féline,
En ce cœur qui te hait, te scrute et te câline,
J'amassais un trésor de splendeur et d'effroi.

Cuve donc maintenant tes péchés de démence!
Dans mon cerveau vibrant j'en ai fixé l'essence,
Ils revivent en lui dans un éclat plus beau.

Et faisant la moisson cruelle des idées,
J'agite vers l'azur, comme un mortel flambeau,
Un bouquet palpitant d'infâmes orchidées.

IV

Et toi, pourquoi ton cœur, le charmant prisonnier
De ta lèvre, m'appelle? En vain tu t'ingénies
A murmurer encor des paroles bénies;
Ton chant m'attriste ainsi qu'un soleil printanier.

Que ce jour, rêves-tu, sois notre jour dernier
Où, découvrant enfin les pures harmonies,
Dans un baiser sans fin nos âmes réunies
En l'extase éternelle iront communier.

Hélas! ne vois-tu pas que la seule nature
Triomphe; par ta voix, réclamant sa pâture,
Pour accomplir son œuvre elle enchante tes sens.

Déjà se sont troublés tes yeux, déjà se mêle
Une étrange langueur à tes mots innocents;
En toi j'ai reconnu l'exigeante femelle.

V

O vie! ô clair soleil! La mésange et la huppe
Sur les calices d'or allument leurs couleurs.
Ce doux printemps t'invite aux baisers cajoleurs,
Obéis, sans savoir le dessein qui l'occupe.

Parfume de lilas ton corsage et ta jupe
Et que ton cœur, grisé par l'haleine des fleurs,
Gazouille comme un ciel rempli d'oiseaux siffleurs
Et tâche par ton chant de me faire ta dupe.

Invoque des amants réunis dans la mort,
Le délire sublime et le divin transport;
Sois fière de tes vœux, sois fière de ton âme,

Et nomme-moi ta Foi, ton Désir et ton Dieu
Quand, soumis aux baisers que ton instinct réclame,
J'allume dans ta chair des ivresses de feu.

VI

L'orage gronde au loin, l'azur en feu pâlit,
Les cyprès frissonnants heurtent leur pyramide,
Et les ramiers craintifs que le soir intimide
Ont fui l'ombre et l'horreur dont la forêt s'emplit.

Soudain dressé, foulant les roses de ton lit,
J'écoute. La mer chante. Oh! ton regard humide
Ne me retiendra plus, astucieuse Armide;
Le charme s'est rompu, mon destin s'accomplit.

Je me réveille enfin! Je fus servile et lâche,
Mais l'horizon m'appelle et j'ai compris ma tâche;
Et déchirant la nuit des fanfares du cor,

Je fuirai, brandissant au bout de mon épée
Vers le ciel outragé, comme une toison d'or,
Le trophée orgueilleux de ta tête coupée.

VALÈRE GILLE

FICHEZ-NOUS LA PAIX!

L'Art moderne — dont chacun des trois rédacteurs s'abstient de signer sa prose afin de donner plus d'autorité à la prose des deux autres — a publié, le 15 juillet, un numéro persillé d'incongruités. Quelques-unes sont relatives à l'inauguration du monument élevé à Charles De Coster. *La Jeune Belgique* a expliqué, sans adjectifs d'aucune espèce, dans sa livraison de juin, pourquoi elle n'a pas pris la parole. Ajouter un mot à ces explications serait manquer de goût. Libre à *l'Art moderne* de faire des moulinets et d'avaler des étoupes autour du bronze de la place Sainte-Croix : *la Jeune Belgique* ne l'imitera point. Il y a plusieurs façons d'honorer la mémoire de Charles De Coster.

Reste l'articulet intitulé *La Décoration de Camille Lemonnier.*

M. Camille Lemonnier n'étant pas encore un bronze, je ne me crois pas tenu à la même réserve.

Voici cet articulet :

« Parlant des décorations à attribuer à nos écrivains, après la gerbe qui vient de tomber avec une grâce éclectique sur nos peintres, *le Soir* a tenu sur le compte de l'auteur du *Mâle* quelques propos où se dénonce son habituelle irrévérence.

Camille Lemonnier lui a campé un billet en trois lignes dont Madame Sans-gêne eût dit : Ça te la coupe, hein, mon bonhomme!

Il y dit : Qu'on me laisse tranquille avec cette faribole. Je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Je n'en ai jamais voulu. J'ai mieux à faire que de tendre le bec de ce côté. Finissez de me prêter ces attitudes caricaturales.

Bravo! Voilà qui va à son large esprit et à son grand cœur. En ceci, comme en cent autres faits et gestes, l'homme est exemplaire et prompt en leçons de désintéressement, de modestie ou d'orgueil noble. Il s'ajoute aux rares qui dédaignent ces colifichets convoités par les médiocres comme moyen de relever leur insuffisance et d'éteindre les controverses sur leur douteux mérite. Il est bon de faire école en cette matière et de se dresser au-dessus et à l'écart du troupeau.

Il ne nous déplaisait pas pourtant de voir ce bel et vigoureux esprit obstruer la passe à l'entrée de laquelle est mouillée, serrée et impatiente, la flottille des criticules, des écrivicules et des artistaillons qu'on n'osait pas décorer tant que Lemonnier apparaissait en insurmontable obstacle. C'était un amusant spectacle dont nous voici sevrés.

Que va-t-il arriver? Est-ce que la ruée se produira, ou bien y aura-t-il des imitateurs? Les paris sont ouverts. Nous donnons à cent contre un que personne ne refusera, sauf un ou deux farouches, qu'on pourrait exposer au Musée Castan à côté du sauvage qui mange les serpents et se régale de verre cassé arrosé de pétrole 1865.

Ce serait très beau, nonobstant, que de voir cette grande leçon faire des conversions. On s'en est passé si longtemps de cette croix au pays littéraire. Absolument comme on s'y passe d'être académicien. Pourquoi changer? »

Nous n'épiloguerons pas sur le refus de M. Camille Lemonnier. « La nouvelle, assure *le Journal de Bruxelles*, a surpris quelques gens, car M. Lemonnier a décliné ce que personne ne lui avait offert. » Mettons que M. Lemonnier se soit mépris sur un geste du gouvernement, ou, si l'on préfère, qu'il ait refusé le ruban que lui offrait M. Picard. Ce qui, dans toutes les hypothèses, reste inexplicable, c'est la colère de *l'Art moderne.*

Il est vrai que ce journal est toujours furieux. Le 8 juillet, il écume parce que M. Camille Lemonnier, « candidat au ruban », n'est pas décoré. Le 15 juillet, M. Lemonnier ayant refusé de rester plus longtemps candidat, *l'Art moderne* écume encore. Aussi longtemps que M. Lemonnier — selon l'expression du *Journal de Bruxelles* — était le bouchon obstruant, pour les autres écrivains, la voie des honneurs officiels, *l'Art moderne*, dansant de colère, réclamait ces honneurs pour M. Lemonnier. Le bouchon Lemonnier saute et *l'Art moderne*, dansant de plus en plus rageusement, d'appeler *criticules*, *écrivicules* et *artisticules* ceux qui s'aviseraient d'accepter une distinction que *l'Art moderne* a sollicitée pour l'auteur du *Mort*, et à laquelle l'auteur du *Mort* était candidat. D'où il résulte que c'est lorsqu'il a sauté que le bouchon doit surtout boucher! Et *l'Art moderne* danse, danse de plus en plus!

C'est fort bien dansé, sans doute; mais pourquoi diable dire ces choses aux écrivains cités par *le Soir*, alors qu'elles ne regardent que l'un des trois rédacteurs de *l'Art moderne*, M. Octave Maus? Car M. Octave Maus a non seulement été candidat au ruban, mais il a été enrubanné, et, circonstance affreuse, dont nous frémissons, décoré sur le corps de M. Camille Lemonnier! M. Octave Maus, décoré, bouchon présent, est donc plus coupable qu'un autre Maus — si l'on peut imaginer un autre Maus — qui aurait attendu hiérarchiquement la sortie du bouchon. M. Maus ferait donc partie de l'Armada des médiocres, soit comme écrivicule, soit comme artisticule, soit comme criticule. Mettons écrivi-artisti-criti-cule, — pour abréger.

Quelle situation! Vous la voyez, Messieurs, vous la voyez! *L'Art moderne*, d'ordinaire peu mythologique, fait désormais concurrence au chien Cerbère, le toutou à trois têtes de la collection Pluton. L'une de ces têtes est décorée, et les deux autres aboient lamentablement!...

On assure que la boutonnière de M. Maus, à peine ouverte au ruban, s'est brusquement refermée en signe de deuil.

Quant aux écrivains, voire même aux écrivicules français de Belgique, ils sont fort embarrassés. Déjà ils ne savaient trop si, d'après *l'Art moderne*, il faut faire partie ou ne pas faire partie des jurys de peinture, composer ou ne pas composer, pour le compte du gouvernement, des anthologies subsidiées, — chienne de mémoire, va! — briguer ou ne pas briguer la succession de Jean Rousseau, accepter ou refuser les prix officiels. Voici maintenant qu'ils ne savent plus s'il faut accepter ou refuser l'ordre de Léopold, s'ils doivent imiter M. Octave Maus ou suivre l'exemple de M. Camille Lemonnier.

Montaigne eût dit : « Que sais-je? » et Rabelais : « Peut-être! »

En attendant que *l'Art moderne* trouve la solution de ce délicat problème, qu'il fiche la paix à ceux qui, comme nous, n'ont rien reçu, rien demandé. Ou si le boucan lui est indispensable, qu'il fonde un ordre à lui, et qu'il en décore ses protégés. L'ordre d'Edmond. Pourquoi pas? Le bijou serait naturellement un pavé d'ours en réduction, et le grand maître de l'ordre porterait, naturellement aussi, le titre de Provincial.

Rien n'est plus provincial, en effet, que ces agitations sans but, ces violences à la cantonnade, cette danse incohérente, à perte d'haleine et à cloche-pied, sur les œufs pourris chers à M. Bloy. Province, oui, déplorablement province, votre polémique éternellement poissarde, vieux serpent mécanique qui se mord la queue! Province, cet hôtel de Rambouillet que vous élevez dans le quartier des Halles! Province, vos théories sur l'évolution littéraire, sur l'identité du beau et du neuf, province, toutes les mauvaises habitudes qui vous sont restées d'une ingurgitation quotidienne de doctrinaires dans les *Jardins Joyeux* de la politique! Province, l'étrange volupté de badaud que vous éprouvez à courir devant le premier orphéon littéraire qui débouche dans votre rue, en vous exclamant à tue-tête : « Le voilà! Il arrive! » quitte à le lâcher pour des Béni-Bouffe-Toujours plus récents, si bien qu'à la fin de la journée vous vous trouvez, sans souffle, dans un quartier inconnu, la langue pendant sur le ventre, comme un tablier! Province, votre tic de vous faire inoculer, à l'âge mur, les maladies infantiles de la jeune littérature — quand on attrape la coqueluche à soixante

ans, on est ridicule! Province, enfin, province, province, votre manie d'organiser et de contrôler le culte de lâtrie que chaque Belge majeur vous semble tenu de rendre, sous peine d'être invectivé tous les dimanches, à la divinité rousse de M. Camille Lemonnier!

Personne, parmi les nôtres, ne songe à nier le talent de M. Camille Lemonnier, personne ne lui refuse l'éloge auquel il a droit; nous protestâmes quand on lui refusa le prix quinquennal; nous protestâmes aussi lorsqu'il fut en butte, de la part d'un parquet par trop pudibond, à des tracasseries ridicules; mais personne d'entre nous n'entend prêter à M. Camille Lemonnier un serment de vassalité. A l'exception de M. Raymond Nyst, un homme-patois qui a ressuscité dans son œuvre tous les dialectes parlés, il y a quelques milliers d'années, dans les forêts vierges, M. Camille Lemonnier n'a chez nous ni fils ni élève. C'est pourquoi vous êtes profondément maladroit de vouloir nous forcer à saluer la pique où vous avez hissé le dernier feutre du romancier brabançon. Ces Gessleriana ne prennent pas chez nous. Non seulement nous refusons le salut, mais nous renfonçons notre chapeau.

Et maintenant, s'il vous plaît encore de faire du bruit, allez ailleurs que sous nos fenêtres.

ALBERT GIRAUD

LE RÊVE DE FRA-ANGELICO (1)

ans la petite cellule qu'éclairait la flamme vacillante d'un flambeau de cire, un moine, à genoux; priait devant une adorable tête de Christ, seule image de piété qui ornât les murs jaunes et bas de la chambre claustrale. La nuit se faisait. Ailleurs, les murmures de voix du dehors, qui s'entre-croisent, se réunissent et montent vers le zénith, laissent errer un moment leurs souffles de petites âmes dans les ombres tremblantes du crépuscule; ici pas un bruit, pas une lueur de vie qui vînt d'au delà des murailles crénelées, et pas une bouche qui s'ouvrît, pas une lèvre qui remuât dans le monastère à partir de neuf heures du soir.....

---

(1) D'après le tableau *Le Couronnement de la Vierge* et la prédelle représentant les épisodes de la vie de saint Dominique.

Au milieu de ce sommeil de la communauté, un dominicain épuisait les dernières ardeurs de son être en d'occultes méditations. Son ravissement avait fait s'animer une fois de plus le beau Christ vers lequel s'élevaient ses prières. Tout ce qui était en lui de pur, de bon, d'immatériel, se mêlait à la chair pâle et vaporeuse du divin Jésus, entrait dans le sang du Sauveur, et ce contact que son âme ressentait dans le sein même du Maître, cette intussusception de l'extase produisait sur le corps amaigri du moine l'effet d'une lente et bienfaisante caresse balsamique. Des larmes de bonheur roulèrent abondamment sur sa face illuminée, et quand elles vinrent glisser dans la commissure des lèvres, le frère but avidement leur rosée brûlante, comme s'il avait absorbé quelque substance eucharistique, et reçu, sous les apparences de pleurs amers, l'infinie divinité de Jésus-Christ.

Ce jour-là, la conscience de Fra-Angelico avait eu à lutter contre les sophismes d'habiles hérétiques. Appelé dans un château de l'Ombrie par un seigneur voisin, il s'y était rencontré avec deux ou trois docteurs qui avaient quitté Rome à cause des troubles et étaient venus chercher dans le Nord un calme momentané. L'on parlait alors beaucoup d'un petit livre nouveau, dont personne ne connaissait l'auteur, et qui, selon les savants hôtes du seigneur, allait fatalement entraîner les masses dans une doctrine stérile et néfaste.

— « La raison humaine, avait dit l'un d'eux, ne peut résister à ces hallucinations cénobitiques. Elle n'est déjà que trop encline à la paresse; nous la savons insuffisante et faible; pourquoi dès lors la bercer de chimères qui la rejetteront dans de plus cruels désenchantements. »

Et le docteur, ouvrant l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il tenait entre les mains, tâchait de détruire par de spécieux commentaires le sens sublime des paroles qu'il lisait : « Le portrait que l'auteur de l'*Imitation* trace d'un saint, est-il bien fait pour évoquer en vous le souvenir de saint Dominique, le fondateur de votre ordre? Ne sait-on pas, ajoutait-il, que Guzman fut avant tout un politique avisé, amoureux de pouvoir et de domination? Pourquoi nous venir parler de ses renoncements et de ses vertus? — *Les saints se regardaient comme un pur néant et le monde les méprisait;* — c'est expliquer faiblement la raison pour laquelle certains d'entre eux soulevèrent la haine et l'effroi. »

L'astucieux glosateur, qui espérait une réplique du dominicain, fut trompé dans son attente. Fra-Angelico, en entendant ces paroles impies, avait senti une douloureuse commotion dans tout son être, mais il n'avait pas eu la force de murmurer une protestation.

Le candide et pur grand homme était revenu le soir à son couvent,

étrangement ébranlé. Ce mysticisme, que l'on paraissait tant redouter, était pour lui un besoin ; seule, cette faculté d'amour lui donnait l'intuition du monde fortuné qu'il faisait vivre sous ses pinceaux. Rentré dans le calme monacal, il s'était agenouillé devant le Christ dont il avait tracé un jour l'image en pleurant, et lui avait redemandé la paix de l'âme. Puis, lentement, Fra-Angelico s'était mis au lit en redisant la prière du soir. Quand il eut prononcé les dernières paroles du Credo, il s'endormit avec sérénité dans le silence poignant du cloître.

***

Vers minuit Fra-Angelico se leva pour réciter l'office. Mais il ne reconnut plus l'endroit où il se trouvait; il était transporté dans une demeure palatiale, bordée de galeries ajourées et dont les murs en marbre blanc se rehaussaient de pilastres dorés. Son lit s'était transformé en une couche somptueuse, sur laquelle s'étendait un tapis de velours bleu, brodé de festons pâles. Un homme y sommeillait, enveloppé dans un grand manteau de cérémonie. Sa tête, qui respirait une dignité souveraine, était surmontée de la tiare papale. La nuit elle-même, recueillie et doucement rayonnante, semblait prier devant cette figure majestueuse. Fra-Angelico, saisi de respect, se prosterna pieusement, mais son léger mouvement ébranla le sol, et le mur qui se dressait derrière lui oscilla et se renversa par degrés. Pris de frayeur, Angelico se leva, et d'un mouvement instinctif, avec un espoir de salut, posa ses mains tremblantes sur la lourde muraille. O surprise! par degrés aussi, sous sa poussée surhumaine, les pierres reprenaient leur position normale. Alors une voix, qui sortait du fond de l'alcôve, prononça gravement cet arrêt : « Nous Innocent III, chef de la chrétienté, ratifions le plan de l'ordre religieux institué par notre bien-aimé serviteur Dominique. »

Fra-Anglico se retourna vivement, mais le lit s'éloignait et la tragique apparition s'effaçait rapidement derrière un nuage d'ombre.

A présent le dominicain errait sous le portique voûté de ce palais qui déjà lui devenait familier. Le ciel d'un bleu sombre et profond s'essaimait d'un million de clartés; une brise fraîche courait dans l'air tiède et Fra-Angelico, le corps tout inondé de grâce, s'arrêta pour contempler le firmament étoilé. Soudain, dans l'atmosphère obscurcie, il crut voir flotter deux formes pâles, imprécises, assez pareilles à un rayon de lune égaré, ou semblables plutôt au dernier et solitaire nuage blanc qui, à la fin des chaudes journées d'été, se gonfle comme la voile d'une barque au-dessus de l'horizon embrasé... Les vagues blancheurs en s'approchant prenaient les contours

de deux êtres humains. Elles s'enroulaient dans de longs manteaux, arrachés par lambeaux à l'azur même du ciel. Tout un cortège d'astres illuminait d'un éclat extraordinaire le chemin parcouru par la vision et l'entourait d'une auréole divine. Et Angelico reconnut les visages de saint Pierre et de saint Paul qui se détachaient visiblement du ciel. Les deux vénérables descendirent jusqu'à lui; le premier lui remit un bâton, l'autre un livre. Puis, sans dire une parole, ils regagnèrent l'immensité. Tous deux ressemblèrent bientôt à une étoile vagabonde et leur point lumineux se perdit au milieu du scintillement de l'infini.

Insensiblement le jour se levait, un jour clair et doux. Au coin d'une voie qui aboutissait devant le péristyle du palais, parut un cheval tout blanc, dont l'encolure se couvrait d'une longue crinière argentée. Tout à coup Angelico entendit un cri douloureux vibrer à ses oreilles. Un jeune homme qui traversait la place venait de rouler sous les pieds du cheval. Un vieillard, vêtu de la pourpre cardinalice, s'était déjà précipité et avait relevé le corps inanimé du bel adolescent...

Rapidement le moribond est porté dans une maison voisine. Fra-Angelico y pénètre à son tour, au moment même où l'enfant exale son dernier soupir. Autour du lit que l'on a disposé à la hâte se pressent des prélats, des moines, des vicaires, quelques matrones et une jeune patricienne qui se tord les mains et pousse de longs gémissements. Angelico apprend que le jeune homme est le neveu du cardinal Stefano di Fossa Nova... Tandis que l'assistance murmure une lugubre prière, Angelico sent couler un sang plus vif dans ses veines; levé par une force irrésistible, son bras fait un geste que l'ampleur de la manche de bure rend plus grand et plus noble encore. La psalmodie mortuaire cesse : le blond Napoléone revient à la vie et ressuscite miraculeusement.

Mais Angelico, dont le cœur se gonflait d'orgueil, vit subitement s'étendre devant lui un paysage désolé. Une grande pierre tombale, triste et nue, y surmontait un tertre sablonné. La pierre se souleva. Le corps du Christ en surgit tout pâle, et resplendissant pourtant d'une vie nouvelle, d'une vie qui éclairait d'une aurore vermeille la colline abandonnée. Une plaie rouge et flamboyante ouvrait le flanc de la victime. La blessure ne saignait plus; elle était comme le foyer brûlant autour duquel s'allumait l'éclatante beauté de cette résurrection et Angelico comprit que jamais aucun homme, si saint fût-il, ne renaîtrait dans une telle gloire d'immortalité.

L'apparition s'était évanouie et le moine se retrouvait dans une jolie ville, où les maisons hautes et claires dessinaient leurs toits carrés sur un ciel tout bleu. Des bourgeois aisés, vêtus de robes pourpres, bordées d'hermine, discutaient avec animation dans les rues étroites. Fra-Angelico prit part aux conversations et sut bientôt que l'hérésie régnait en maîtresse dans la ville d'Albi, jadis si pieuse. Alors il entraîna les habitants dans une des demeures les plus proches, et après avoir exposé les dogmes orthodoxes et réfuté les doctrines contraires à la foi catholique, il voulut confondre les mécréants qui ricanaient encore. Dans un feu de bois, autour duquel toute l'assistance faisait cercle, il jeta une Bible et un livre hérétique. Et pendant que le second se consumait rapidement, le livre saint flottait intact au-dessus des flammes...

Au dehors, une clochette tinta midi. Fra-Angelico, qui se sentait vivre d'une existence surnaturelle, rejoignit en un moment ses frères déjà rassemblés autour des tables du réfectoire. Il présidait, ayant seul le droit de découvrir sa tête et de rejeter sur le dos la cagoule monacale. Il était heureux, immensément heureux de se voir au milieu de ses dominicains dont les silhouettes blanches et presque fantômales s'immobilisaient sur les boiseries de la salle capitulaire. Les nappes éclatantes recouvraient les tables et se perlaient, par endroits, de la brillante étincelle d'une carafe de cristal. Point de mets hélas !... Les moines allaient jeûner, car le dernier argent du cloître s'en était allé le matin même en charitables dons. Mais prodige incroyable! Fra-Angelico avait fait un signe de la main et du plafond, où couraient de grosses poutres cerclées de fer, deux anges aux ailes semées d'étoiles descendirent d'un vol lent, très lent. Quand ils eurent garni la table d'aliments ils s'élevèrent et disparurent en jetant un dernier sourire au saint abbé.

La nuit était revenue et Fra-Angelico s'était étendu de nouveau sur son lit de bois. Il dormait d'un sommeil paisible lorsqu'il entendit des murmures sourds à ses côtés et des pleurs étouffés. La plainte allait grandissant de minute en minute, et des sanglots traversaient l'air de la chambre. Il voulut se lever, mais il se sentit paralysé, incapable de faire un mouvement, attaché, ligotté sur sa couchette. Il voulut ouvrir les yeux, et ses paupières, qui s'étaient si souvent ouvertes sur le ciel, restaient hermétiquement closes comme la pierre d'une tombe. Mais à travers la membrane baissée il vit... Il vit d'abord dans la chambre obscure tous ses frères, graves, recueillis, mornes, changés presque en statues et devenus aussi

froids et aussi tristes que les moines de pierre placés dans les niches des portails. Fra-Andreo, son disciple aimé, ne parvenait plus à maîtriser sa douleur; il s'appuyait contre le mur et cachait son visage baigné de larmes dans ses mains crispées. Dans la chambre rôdait un subtil parfum de violettes fanées, envolé sans doute du cimetière prochain.....

Enfin, par un suprême effort, Fra-Angelico réussit à se dresser sur sa couche. Il adressa à ses frères un regard où se lisait une extase d'amour et prononça lentement, en guise d'exhortation dernière, la formule de leur règle : *Charitatem habete umilitatem servat, paupertate voluntaria possidete.....* mais épuisé par ces mots, il retomba sur son lit, tandis que les moines, sur un rhythme très lent, entonnaient le funèbre *De Profundis*.

Une angoisse terrible étreignit Angelico au cœur. Elle fit place aussitôt à un bien-être délicieux.

***

Il était sur la Route du Ciel.

Un à un, il gravissait les degrés d'une échelle dorée; autour de lui des anges volaient gracieusement en s'enveloppant dans les draperies flottantes des nuages bleus. L'un d'eux portait une couronne et deux autres soutenaient un calice étincelant comme un soleil.

La montée dura longtemps sans que Fra-Angelico ressentît la moindre fatigue. Une poussière brillante, faite d'éclats de diamants et de perles, s'éparpillait dans l'immensité et frangeait les vapeurs moutonnantes d'un splendide collier de feu. De tous les côtés il était entouré de nuages d'argent, de pourpre, d'azur et d'or. Un vent léger, où l'encens se mêlait délicieusement aux parfums des roses et des œillets, faisait frissonner l'océan d'émeraude et d'opale qui roulait au-dessus de lui.

Angelico continuait à monter; mais le terrain sur lequel il marchait lui semblait plus dur, plus inégal. En se baissant il vit qu'il foulait aux pieds des trésors d'orfèvrerie, plus éblouissants que les riches offrandes qui ornent les autels de la Vierge dans les grandes églises. C'étaient des vases antiques en cristal de roche et en porphyre; des burettes montées en argent doré; des boucliers en or émaillé portant des chiffres royaux; et encore des plaques en argent et en or repoussé représentant des sujets saints. Toutes ces merveilles s'amoncelaient et formaient des colonnes superbes qui se dressaient avec une splendeur hiératique des deux côtés de la route.

Les assises, composées de rétables peints, soutenaient des vierges en or; les chapiteaux se rehaussaient de calices transparents et la voûte qui les dominait, taillée en plein éther, apparut tout à coup, inondée de clartés

plus pures, plus douces, plus irisées que toutes celles que le soleil reflète dans les miroirs triangulaires des cristaux ou dans les eaux bleues des rivières...

L'escalier, la colonnade, fuyaient derrière Angelico. Il se soutenait tout seul dans l'espace et d'autres personnages vêtus de magnifiques habits sacerdotaux se joignaient à lui. Il se regarda furtivement, tout confus de se voir mêlé à une foule aussi brillante; mais son manteau de bure s'était changé en ornements brodés et son cilice, aminci et léger, devenait une aube sacrée, toute garnie de précieuses dentelles. La foule se pressait de plus en plus nombreuse; il y avait des patriarches, des apôtres, des vierges, des docteurs, des martyrs. Tous avaient des visages pâles et nacrés; on eût dit que le sang s'était retiré de leurs veines et que dans leur corps diaphanes leur âme s'était transformée en une petite étoile. Ils glissaient sur les nuages, et leurs pieds s'embarrassaient mollement dans les plis de leurs vêtements. Comme ils se rapprochaient de Fra-Angelico, le moine reconnut avec respect les grandes figures des saintes histoires : Moïse, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Simon, saint André, saint Barthélemy, saint Jacques le Mineur, saint Jean l'Evangéliste. Un grand nombre d'entre eux portaient des attributs sacrés : saint Marc ouvrait un livre couvert de signes dorés, saint Augustin avait une plume à la main. Il constata qu'il tenait lui-même une tige de lys et un livre, les deux emblèmes de saint Dominique, le chef de son ordre.

La brise à présent épandait le bruit d'une fanfare céleste. C'était une indéfinissable sonnerie qui retentissait, claire et gaie, comme le rire perlé des anges et qui venait remplir les cœurs d'un enthousiasme fervent. Au fur et à mesure que s'enflait la joyeuse mélodie, une frêle musique de violes et de cithares, toute parfumée de tendresse, arrivait par fragments, aussi vague et aussi harmonieuse que le murmure des zéphyrs en maraude... Les oreilles, les yeux, tout le corps subissait des caresses et des extases dans ces limbes enchantés. Fra-Angelico crut que la vie allait lui échapper en cet instant de suprême bonheur. Il s'arrêta en proie à d'ineffables délices; mais ses yeux restèrent fixes, éperdus d'amour, de passion, d'enivrement.....

Devant lui, la dentelle brillante des nuages venait de s'entr'ouvrir : la Vierge était là, plus blanche, plus belle et plus chaste que ne l'étaient les jeunes filles de Fiesole lorsqu'elles paraissaient voilées de tulle, dans les cortèges fleuris de la Fête-Dieu. Son trône délicat et charmant était surmonté d'un dais étoilé, lequel était soutenu lui-même par de minces colonettes torses. La merveilleuse miniature, taillée dans un ivoire veiné

et incrusté de métaux aux reflets vivants, offrait de curieuses analogies avec les chefs-d'œuvre de l'iconographie grecque et les plus fins ivoires byzantins. Le lumineux cathèdre s'exhaussait de neuf marches, formées de pétales entassés et durcis; les degrés prenaient ainsi les teintes de neuf fleurs différentes qui parlaient au bienheureux leur symbolique langage. Une mosaïque faite de jaspe, de lazulites et de chrysopases pavait le ciel et entourait les degrés du trône d'une nappe plus éclatante cent fois et plus riche que les dallages historiés des basiliques.

Autour de la Vierge, dont la robe, tissée de rayons de soleil et parsemée de scintillements d'étoiles, glissait alanguie et mollement drapée sur la première marche du trône, un chœur de séraphins auréolés chantait, en s'accompagnant sur les harpes et les psaltérions, un cantique qui résumait l'éternité des joies célestes. Leurs voix vibraient, argentines, comme le timbre pur des cloches de cristal, et vraiment, à voir ces beaux anges translucides pétris avec l'haleine colorée de Dieu, on comprenait que leur bouche devait moduler seulement les psychiques mélodies des rêves et de l'amour. Et derrière les blanches théories, de longues trompettes dorées détachaient sur le clair azur leur pavillon vibrant, et lançaient au-dessus de tous les êtres « aux ailes de gaze » leur note triomphale et prolongée.

Toutes les gloires de l'Eglise, réunies autour de la mère de Dieu, chantaient la grâce de la Vierge Elue. Saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, le roi David, saint Benoît, saint Antoine, saint Nicolas de Myre, Charlemagne, les apôtres saint Pierre, saint Mathias, saint Paul, saint Jacques le Majeur unissaient leurs voix à celles de saint Philippe, de saint Matthieu, de saint Laurent, de saint Etienne, de saint Georges et de quatre saintes : sainte Cécile couronnée de roses, sainte Madeleine offrant un vase de parfums, sainte Claire couverte d'un voile constellé de croix et d'étoiles, sainte Catherine d'Alexandrie, s'appuyant sur la roue, instrument de son martyre.

La prière s'élevait, s'élevait. Elle devenait un hymne grandiose et solennel qui retentissait dans l'espace comme s'il était allé frapper les ogives sonores d'une haute cathédrale; et toujours le chant cristallin des anges la dominait en variant à l'infini ses divines modulations. C'était le tribut de toutes les adorations, de toutes les fidélités, de tous les espoirs qui montait de la terre, s'exhalait par la bouche des hommes sanctifiés et venait envelopper la madone de son voile de désirs et d'encens. C'était le chant d'amour, de consolations et de respect de toute la chrétienté, qui mêlait sa liturgie frémissante et sévère aux accents sereins des voix angéliques; c'était enfin toute l'Eglise puissante et dominatrice qui célébrait le couron-

nement de Marie et déposait son universel hommage devant l'autel embaumé de la Reine des Vierges.

Alors, pendant un très court moment, Angelico aperçut le Fils de Dieu. Il avait le teint pâle et la longue chevelure dorée du Christ qui ornait sa cellule. Mais rien ne pouvait dire la majesté et la grâce qui animaient ses traits et sa démarche. Devant lui, la Vierge plia faiblement les genoux, et le divin martyr étendit les mains comme pour lui porter secours...

Quel miracle extraordinaire allait donc se produire ?

Hélas ! La magie du décor s'effaçait comme par enchantement. Fra-Angelico gardait devant les yeux des visions prismatiques, mais les lignes se brisaient, et le frêle mirage se perdait sans retour. Un parfum de myrrhe, de lys et de palmes envahissait le moine et le grisait peu à peu. La pourpre et l'azur tourbillonnaient autour de lui ; il était environné d'une immense roue giratoire, pareille d'abord au gigantesque arc-en-ciel, mais qui se rétrécissait au fur et à mesure que s'accélérait sa descente. Car Angelico descendait ; l'abîme s'ouvrait sous lui et le cercle de lumière qui l'entourait s'assombrissait par degrés et menaçait de l'étouffer entre ses murs refroidis...

. . . . . .

***

Un frisson d'angoisse réveilla le dominicain. Il reconnut avec stupeur les murs de stuc de sa cellule. Un gai rayon matinal luisait à travers l'unique lucarne de la chambrette et taquinait mutinement une dalle austère. Fra-Angelico se frotta les yeux et repassa les phases de son sommeil. Les miracles qu'il avait accomplis n'étaient donc que des rêves, des songes vains. Et c'était précisément toute la légende de saint Dominique qu'il avait revécue, cette légende que des contempteurs avaient essayé de nier la veille même. Mais Fra-Angelico pensa avec joie qu'il avait pu admirer la Vierge et dans son esprit s'établissait cette logique irréfutable : « J'ai vu le ciel, donc saint Dominique, après avoir vécu comme un saint, a regardé comme moi le trône de Marie. »

Hélas encore ! Ce doux poète alla jusqu'au bout de ses déductions. Précipité du ciel il portait toujours la tige de lys et le livre du Révérend Père fondateur. Donc saint Dominique, lui aussi, s'était abîmé dans le gouffre. Et le doute, l'horrible doute, tenace et rongeur « qui se nourrit de nous comme le ver des morts », surgit de nouveau dans l'âme candide du religieux.

HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT

AUX CABARETS DE LA SAMBRE

A Louis Delattre

Les mardis et les jeudis après-midi, lorsque la tyrannique retenue ne nous accaparait pas dans la grande salle d'études aux murs blancs, aux pupitres et aux tableaux noirs et n'exerçait pas nos doigts tachés d'encre à écrire, en une couple d'heures, quelques centaines de vers de Phèdre ou d'Ovide pour une leçon mal sue et quand, délaissant l'extraction de la racine carrée, le bon La Fontaine, Cornelius Népos, César et Tite Live, distraits par une forte gelée qui nous pinçait les oreilles et le bout du nez et faisait apparaître le sang à fleur de peau, nous faisions l'école buissonnière, nous allions glisser et patiner aux prés Jehu, proches de la demeure de notre ami le gros Désiré.

Là, après avoir vissé à nos talons et assujéti, à l'aide de courroies nombreuses, nos patins hollandais dont la lame se terminait par une courbe élégante, nous filions sur la glace, nous poursuivant les uns les autres en poussant des cris de joie et riant comme des fous aux culbutes que faisaient les maladroits, les novices et les audacieux. Nous jouions à « quiliet » simple, à « quiliet » croisé, à « quiliet » en rond, aux barres, à la « driguaille », humant l'air vif à pleins poumons, dans un charmant paysage d'hiver.

Les formes noires des usines et des terris de charbonnages n'endeuillaient plus l'alentour, la neige avait tout recouvert, de sorte qu'on ne voyait plus que des monticules blancs et de grandes carapaces blanches, percées çà et là de hautes colonnes surmontées d'un diadème de flammes et d'un panache de fumée. Au loin s'étageaient les maisons toutes petites sur une colline crêtée d'une rangée d'arbres grêles se détachant sur l'azur pâle, irisé par les faibles rayons du soleil prêt à disparaître.

Les bâteaux, avec leurs carènes brunies et jaunies par la vase figée sur elles, aux cabines blanches et vertes, dormaient sur la Sambre dont ils avaient brisé la glace. Leur sillage se peignait en un beau vert foncé et brillant au milieu de la rivière couverte de gelée.

Des grands peupliers qui entouraient en plusieurs files les prés Jehu, les uns étaient restés bien droits, mais la plupart s'étaient légèrement inclinés sous les ouragans venus du sud-ouest. Ils s'élevaient gigantesques et noirs dans le ciel pur et leurs ramilles zébraient le couchant de cuivre rouge où le soleil descendait lentement.

Les lames bleues de nos patins accrochaient encore quelques rayons vermeils venus de l'horizon, puis un crépuscule rose se répandait sur la glace ornée d'arabesques, apaisant nos rires et nos cris et nous remplissant d'une douce mélancolie.

Puis la glace devenait d'un gris terne, des ombres violettes baignaient les haies, les ramures des arbres flottaient dans une brume vermeille et le croissant pâle de la lune surgissait discrètement de l'azur.

Le soir venu, nous enlevions nos patins, d'un pas lourd et fatigué nous traversions le jardin auquel les tiges des choux décapités, émergeant de la neige, donnaient un air dévasté et lamentable. Nous entrions dans la maison de notre ami où s'allumaient les lampes. Nous nous affalions sur les chaises branlantes de l'estaminet, autour d'un gros poêle rouge.

La tiédeur de la salle et la fatigue nous emplissaient d'une douce quiétude. On s'étirait paresseusement en se chauffant les pieds encore engourdis par le froid.

Nous buvions une bière aigre et très brune et un genièvre de bateliers, d'une force à nous emporter le palais. Nos appétits étaient terriblement aiguisés, nous faisions un festin avec les grosses galettes d'Henriette, la femme de Désiré, bien qu'elles fussent pareilles à de la terre glaise. Nous mangions avec délices des pommes de terre cuites au four et de grosses tartines beurrées, sans nous soucier de leur propreté plus que douteuse. Oh, que c'était bon! Les fricots savamment préparés par nos mamans expertes en art culinaire n'ont jamais obtenu un semblable succès. Nous nous bourrions de pain et de patates comme les ouvriers flamands qui venaient apaiser leur faim à la hâte à côté de nous, quelquefois.

Mais l'assaisonnement de ces repas primitifs, c'était la fringale qui nous tiraillait l'estomac, notre bien-être auprès du feu qui chantait, notre joie, nos rires, notre amphitryon si amène pour les quelques gros sous que nous jettions sur le comptoir crasseux en bois blanc, dont la peinture imitait le chêne, et le décor dans lequel nous étions si à l'aise.

Au-dessus de la cheminée s'étalait une glace encadrée d'acajou, piquée d'une quantité de chiures de mouches, aux côtés de laquelle se tenaient les carcasses de deux têtes d'énormes brochets à la gueule ornée de pointes de fer mises à la place des dents.

Derrière le comptoir, contre le mur, se trouvait le rayon dans lequel étaient alignés les verres à liqueurs, les chopes et les pintes, les bouteilles de genièvre, d'amer, d'eau de vie et de cassis.

Deux vases en porcelaine à dessins bleus desquels émergeaient de poussiéreuses fleurs artificielles, ornaient la planche supérieure.

Dans le coin, près de la fenêtre, était placé le billard anglais, à ponts, à précipices et à sonnettes, dont les billes cognaient les clous en les faisant tintinabuler si joliment qu'on eût dit le refrain d'une boîte à musique du temps passé.

Aux murs étaient accrochés les portraits en chromolithographie, ternies par la fumée, de l'archiduc Rodolphe et de la princesse Stéphanie, dans des cadres de paille adornés de faveurs bleues.

Le carrelage rouge était couvert de sable mêlé à de la boue et à des crachats.

Notre ami Désiré était un gros homme indolent. Dans son cabaret jamais on ne le voyait se départir de sa nonchalance habituelle. Il ne faisait jamais un mouvement plus vite qu'un autre, marchait lentement et pesamment et ne semblait se remuer qu'à regret. On eût dit qu'il était trop paresseux pour ouvrir complètement les yeux qui étaient toujours fermés à demi. De sorte qu'il tenait la tête un peu renversée pour regarder ses interlocuteurs, d'un air bovin et pacifique.

Sa mise était pittoresque quoique sommaire. Il avait un vieux pantalon rapiécé à tant de places avec des morceaux d'étoffes différentes et même de la toile ou ravaudé ainsi qu'un bas, qu'on l'eût pris pour le vêtement d'un arlequin immigré au pays noir. Une chemise bleue ou de couleur isabelle, selon les jours de la semaine, apparaissait entre le bâillement du pantalon et du gilet, un gilet jadis noir mais devenu roussâtre, orné de manches en lustrine luisante.

Son langage correspondait à son aspect, il était lent, d'un ton de voix uniforme, moitié wallon et moitié français et aussi bigarré que son pantalon.

Nous le trouvions souvent assis près du feu sur une chaise à bras, fumant sa pipe d'écume de Vienne qui avait d'extraordinaires et harmonieuses tonalités de jaune, de brun et de roux. Quelquefois il travaillait à un grand filet avec lequel il pêchait l'été. Nous nous groupions autour de lui et il nous apprenait à filocher, à faire nous-mêmes nos aiguilles en les taillant dans des boîtes à cigares.

Mais le plus souvent il ne faisait rien du tout, pris d'une telle paresse qu'il n'aurait même pas mis du charbon sur le feu ou retiré le lait bouillant qui débordait du pot.

Bien des fois, lorsqu'il n'avait qu'à tendre le bras pour empêcher le lait de se répandre en crépitant sur l'étuve, nous l'entendîmes crier à sa femme qui travaillait à la cuisine : « Henriette, dépêchez-vous, le lait court. » Et la femme, esclave docile, accourait saisir le poêlon par le manche en se

couvrant les mains de son tablier bleu et le plaçait sur la buse du poêle pour retourner à sa besogne, sans même songer à maugréer contre l'apathie de son gros homme de mari.

Mais si nous avions un service à lui demander, il nous satisfaisait aussi vite que son indolence le lui permettait.

Ah, les belles histoires qu'il nous racontait des bateliers de Landrecies, Lobbes, Thuin, Landelies et Marchienne.

Le bon Désiré avait alors une manière toute particulière de « pincer son français ». Il nous faisait le plus bel étalage de cuirs et de velours que l'on puisse rêver et n'employait jamais la troisième personne de l'imparfait, il la remplaçait par la première : « Ils étions... » nous disait-il et cela faisait notre joie et nous lui répondions de même.

Nous étions au courant des faits divers de la « marine » de Sambre-et-Meuse. Nous y pensions le soir en écrivant nos devoirs et en étudiant nos leçons. Les batailles surtout nous intéressaient; nous avions vu un jour, chez notre ami, le grand Moclet de Thuin et Bernard de Landelies qui, attirés par de vilains bougres dans un cabaret borgne au bord de la Sambre à Marchienne, en avaient jeté une demi-douzaine dans la rivière et avaient assommé les autres qui n'avaient pas déguerpi assez vite. Et nous avions bu la goutte avec ces héros !

C'était encore chez Désiré que nous allions l'été. Nos canots et nos gugs se trouvaient dans un garage au bout du jardin de notre ami.

Nous ôtions nos vêtements de ville et nous revêtions nos vareuses dans une chambre voisine du cabaret que nous connaissions si bien.

Nous mettions nos barques à l'eau et partions à toutes rames dans la Sambre dont les flots avaient des reflets d'émeraudes et de flammes, pour arriver aux grandes prairies de la rive droite dont la verdure rafraîchissait nos yeux.

Ah! quelles bonnes journées au grand soleil, à fortifier nos muscles!

Au pont de Marchienne, nous abordions devant l'auberge du *Cheval blanc* où nous entrions boire un petit vin blanc de France aigrelet et frais, servi par une piquante brunette qui se laissait de bonne grâce lutiner et embrasser. Il nous restait sur les lèvres le parfum pimenté de sa peau, semblable à celui des œillets après un orage.

Puis nous nous embarquions pour la Jambe-de-Bois, mettant en fureur les pêcheurs à la ligne assis sur les rives parce que, prétendaient-ils, nous effarouchions les poissons. Leur colère nous mettait en joie. On échangeait les pires injures et nous filions en leur faisant la nique.

L'écluse de la Jambe-de-Bois était souvent le but de nos promenades.

Nous nous y reposions en fumant des pipes, assis devant les rochers gris et rougeâtres mis à nu par une entaille énorme faite dans la colline qui borde la rivière.

Nous écoutions l'écho répéter longuement dans les carrières les coups donnés par les tailleurs de pierre, nous regardions les ouvriers travailler dans les chantiers où les carcasses énormes des bateaux, semblables à des squelettes de cétacés, reposaient, tenues en l'air par une multitude de morceaux de bois.

Quand nous étions suffisamment rassasiés du paysage, nous entrions dans le cabaret de l'écluse où nous nous amusions à torturer l'amour exagéré de la patronne pour la propreté.

Nous nous plaisions à multiplier les traces de nos pieds mouillés sur les dalles de pierre bleue, luisantes comme un miroir, ce qui commençait déjà à tourmenter cette vénérable femme que la moindre poussière ou la moindre trace d'humidité chez elle rendait malheureuse. Nous mettions le comble à son exaspération en débouchant nos pipes ou en crachant au milieu de la salle et en frottant des allumettes à tête rouge sous ses tables si bien nettoyées. Aussi refusait-elle de nous servir à boire, peu soucieuse de satisfaire d'aussi malpropres clients.

Quelquefois nous allions plus loin, jusqu'auprès de Landelies jolie dont nous apercevions les petites maisons blanches recouvertes de tuiles rouges et d'ardoises violettes.

Nous revenions lorsque le soleil descendait à l'horizon et que nous voguions dans l'or rouge de la rivière enflammée par le couchant.

Le crépuscule tombait avec ses voiles de gaze noire et nous passions auprès des laminoirs et les hauts fourneaux en feu qui se reflétaient dans l'eau tremblante.

On apercevait aussi des myriades de lumières piquant le soir dans l'alentour et les cheminées des usines innombrables dont les fumées blanches et roses s'échevelaient dans le ciel.

Les trains passaient sur les ponts avec un énorme fracas et des sifflements et l'on voyait dans la nuit un grand panache blanc et la succession rapide de petits carrés lumineux.

Nous arrivions près de la maison de notre ami, entourée de hauts peupliers, de pommiers et de poiriers feuillus. Il nous aidait à tirer nos barques de la Sambre, à les retourner pour les vider et à les rentrer au garage. Nous nous culbutions ensuite dans la rivière où l'on se faisait « boire des tasses » les uns aux autres. Une fois rhabillés, nous allions, fatigués, les reins courbaturés, nous vautrer sur les bancs de la tonnelle où grimpaient une vigne

vierge et des capucines en fleurs. Nous allumions nos pipes et nous buvions de la bière de Louvain en bouteilles, de la bière mousseuse qui nous picotait délicieusement dans le nez. Nous racontions nos gaudrioles et nos exploits à Désiré, qui nous écoutait toujours de son air benoît, même lorsque nous le « tirions en bouteille », selon son expression.

Ah, le bon Désiré ! Si nous aimions à rire de lui, nous l'aimions bien aussi, nous l'aimions à notre manière, très égoïstement, d'ailleurs. Jamais nous n'eûmes avec lui le moindre conflit. Si sa mère, sa femme ou sa fille nous trouvaient parfois encombrants ou trop bruyants, le bon Désiré mettait bon ordre à leurs plaintes. Nous étions les maîtres chez lui. Il accueillait bien les bonnes amies de rencontre que nous amenions sous la tonnelle et avec qui nous partagions les verres emplis de bière pâle galonnée d'écume et les baisers.

Désiré, son cabaret crasseux avec les gueules de brochets sur la cheminée, la tonnelle, la vigne vierge et les capucines, les prés Jehu, notre belle et capricieuse Sambre, nos après-midis de patinage en hiver, nos promenades en barque l'été, nos culbutes dans la rivière, tout cela est inséparable en notre mémoire.

Chaque fois que nous apercevions le bonhomme, nous avions la sensation, nous, petits citadins enfermés dans cette ville cerclée de fer et de feu, entourée de fumées noires, nous avions la sensation d'un enfant qui regarde par la fenêtre d'une maison triste et sombre, un beau jardin où d'autres êtres courent et folâtrent, libres et heureux, dans la verdure et le soleil. Chaque fois que nous l'apercevions, une impression de joie s'emparait de nous aux souvenances confuses de tant d'heures folles. Il incarnait pour nous les moments d'absolue liberté de notre jeunesse où nous étions comme des poulains dans une prairie, la vie au grand air, le charme de la lumière éblouissante du soleil qui nous hâlait la peau et nous enivrait.

Que de souvenirs sont ainsi évoqués. C'est l'histoire de notre petite personnalité enfantine, l'histoire de nous vivant par nous-mêmes suivant notre volonté et notre bon plaisir, indépendants de toute autorité et de toute influence, qui surgit à notre esprit lorsque apparaît notre ami le bon Désiré dont la bonté passive et l'indolence ne nous interdirent jamais aucune fantaisie, mais favorisèrent et protégèrent toutes nos escapades de gamins espiègles et heureux de vivre.

Nous nous étions rappelé ces choses déjà lointaines en nous promenant un soir d'été que nous étions revenus au pays, le long de la Sambre où les bateaux, comme d'énormes bêtes allongées au repos, dormaient, que les hauts fourneaux lançaient dans la nuit leurs gerbes de flammes, que, des

foyers incandescents des verreries s'échappaient des rayons qui répandaient, en angles immenses, un poudroiement d'or dans le ciel.

C'était une de ces nuits lumineuses de juin qui sont comme un jour atténué, où les dernières lueurs de l'occident sont à peine éteintes que déjà l'on voit pointer à l'orient les reflets de l'aurore qui apparaîtra quelques heures après, effeuillant ses roses dans l'eblouissement vermeil du firmament.

Après la chaleur du jour, la tiédeur de la nuit semblait de la fraîcheur. En ce soir diaphane, pénétrés par le charme des choses, nous nous étions plu à nous promener dans les souvenirs de notre enfance. Nous avions longuement parlé de notre ami, le bon Désiré. Nous nous étions informé du sort de nos pauvres barques qui n'étaient plus sous sa protection depuis que son propriétaire avait fait démolir notre garage.

Rentrés en ville, machinalement nous nous dirigeâmes, comme nous avions accoutumé avant de quitter le pays, vers le cabaret où nous allions prendre « le bonnet de nuit » avant de réintégrer la maison paternelle.

Un de nos camarades, attiré par l'une des filles de la maison qui lui accordait ses faveurs, nous y avait conduit un soir et nous avions bientôt contracté l'habitude de faire là quotidiennement notre dernière étape avant d'aller dormir.

C'est là que se terminaient les guilledous que nous courions à travers la ville et que nous rencontrions souvent notre bon ami qui en était un hôte assidu.

L'endroit en valait la peine, étant des plus curieux à voir. L'enseigne : *A la Marine de la Sambre*, était peinte en lettres jaunes et vertes sur les vitres. A l'une des fenêtres étaient étalés des ancres, des crochets, de grosses cordes enroulées et d'autres objets nécessaires à la batellerie. A une autre figuraient des pains aussi grands que des roues de charrette et un écriteau portant « Café à toute heure » sous une cafetière et une tasse sommairement dessinées.

Depuis longtemps, c'était le rendez-vous des bateliers. Ils venaient y acheter leurs fournitures et y trouver les affréteurs. Les marchés pour les transports de charbon, de bois, de fer ou de grain étaient conclus à l'aide de force libations de bière et de genièvre et quelquefois aussi, lorsqu'il fallait faire donner la garde, grâce aux charmes blets de la mère Croupiaux, aux charmes un peu frelatés de sa fille aînée ou à la saveur moins faisandée d'autres de ses filles qui débutaient à peine dans la carrière et, pour cette raison, avaient encore le teint d'une fraîcheur relative.

La mère Croupiaux, une ancienne connaissance de notre ami Désiré, étant une femme avisée, avait gagné de l'argent. A chaque voyage de bateau, elle empochait en bénéfice sur les consommations de boissons et d'amour une somme rondelette qui était son fret à elle, plus lucratif que l'autre. Comme elle faisait modérément la noce, elle ne dissipait pas tous ses profits, elle « plaçait sur hypothèques » et achetait des actions, ce qui lui permit de doter les aînées de ses filles et de les marier.

Les plus jeunes (elle avait une kyrielle d'enfants), élevées dans l'abondance, rêvèrent pour le tapis franc une autre clientèle que les bateliers. D'ailleurs, à l'époque où nous devînmes ses commensaux, les affaires ne marchant plus aussi rondement que par le passé, les affréteurs, devenus nombreux, avaient ouvert presque tous des cabarets, de sorte que la concurrence était rude pour *A la Marine de la Sambre.*

Les mariniers y venaient encore, mais non plus pour leurs affaires; le plaisir seul les y amenait. Leur clientèle n'était donc plus solide et sûre ainsi qu'autrefois, mais aléatoire comme celle des cabarets voisins.

La mère Croupiaux trouva du bon dans les projets de ses filles, sans vouloir cependant se lancer comme elles dans trop d'innovations Elle ne demandait pas mieux que d'attirer les bourgeois, mais elle n'aurait pas couru le risque de perdre ses vieux clients qui dépensaient bien et pour qui elle avait une sympathie ancienne, en les effrayant par trop de luxe et de hauteur.

Ses cadettes agissaient par ambition et par envie. Elles voulaient rivaliser avec le *Café de la Couronne*, tenu par Joséphine Pigot, et avec *l'Aigle bicéphale*, tenu par les sœurs Larcher, qui n'étaient fréquentés que par des messieurs de la ville et des industriels des environs.

La vieille ribaude se disait avec raison qu'elle avait mieux fait ses affaires que ses congénères, bien qu'elles eussent instrumenté dans une sphère plus élevée que la sienne, que les hommes de métier dépensent plus facilement que les bourgeois qui ne sont le plus souvent que des sans-le-sou bien habillés et que d'ailleurs les sentiments qu'elle et ses pareilles exploitent ne valent pas mieux, au contraire, dans le haut que dans le bas de la société.

C'est ce qui la décida à tenir ses filles par la bride et à agir avec la plus grande circonspection.

Pour elle tous étaient égaux devant l'ordure; les messieurs ne seraient pas mieux traités que les mariniers.

Le tripot prit bientôt un air plus cossu, la tapisserie fut renouvelée ainsi que les banquettes qui couraient le long des murs. Quelques-unes des anciennes tables de bois furent remplacées par des tables à dessus de

marbre blanc, ainsi que le vieux comptoir sur le zinc duquel on avait « sifflé » tant de « gendarmes ». On remplaça aussi les vieilles chaises à siège de paille. Aux murs, on suspendit de beaux cartons luisants, à lettres dorées, annonçant des vins de Champagne et de Moselle, des tableaux encadrés de Bass et C° pour les bières anglaises, le buveur gros et rougeaud trempant avec avidité ses lèvres dans l'écume de la bière blonde et le coq dans les blés mouchetés de coquelicots, de la brasserie de Koekelberg. Mais la grosse mère Croupiaux prétendit garder à l'une des fenêtres les ancres, les crochets et les cordes qu'elle vendait aux bateliers, et le jeu de l'anneau dut rester dans son coin, malgré les tentatives auxquelles se livrèrent les filles pour le faire disparaître. Le cabaret fut métamorphosé. La prévoyante patronne n'eut pas trop à se repentir d'en avoir modifié le vieil aspect. Les vieux clients, comme Désiré, furent bien un peu effarouchés par la somptuosité à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, mais leurs appréhensions furent vite calmées par l'aménité de la mère Croupiaux qu'ils retrouvèrent toujours la même et nullement fière du luxe qui s'étalait chez elle.

De leur côté les deux filles attirèrent une nouvelle clientèle de jeunes gens et de vieux hommes, la cadette surtout. Elle avait du vice jusque dans les moindres replis de ses jupes. Son teint, ses grands yeux noirs et ses cheveux noirs, presque bleus, étaient pareils à ceux des bohémiennes. Comme elles, lorsqu'elle n'était pas vêtue en souillon, ce qui lui arrivait souvent, elle portait des robes et des colifichets où le rouge vif éclatait comme une fanfare barbare de nature à attirer les dindons et les taureaux. La verroterie faisait son bonheur, une broche, un bracelet, une bague, un collier quelconque la fascinait. Mais le kummel, les élixirs, le cognac et le champagne ne la séduisaient pas moins. Elle buvait tout ce que nous lui offrions, jusqu'à rouler d'ivresse sous la table. Toutefois, avant d'arriver à cette extrémité, elle passait par les crises les plus drôles de sauvagerie, de tendresse et de méchanceté.

Cela constituait pour nous un haut régal, c'est pourquoi nous manquions rarement d'accompagner *A la Marine de la Sambre*, notre camarade sur qui la donzelle exerçait son affection. Elle était d'une jalousie féroce. Chaque soir elle devenait juge d'instruction, procédait à un minutieux interrogatoire auquel le malheureux devait répondre en rendant compte de ses actions de la journée et de l'emploi de toutes les heures. Sa terrible maîtresse avait une police bien organisée. Il était difficile de la tromper. Quand elle prévoyait un mensonge, et elle avait pour cela un instinct très sûr, elle lui allongeait sous la table un coup de pied sur le tibia, lui griffait les mains ou lui administrait des claques. Comme il était peu endurant,

nous assistions à des scènes d'un comique irrésistible où les belligérants allaient parfois jusqu'à se jeter à la tête le contenu des verres qui se trouvaient sur la table. Ces petites explications étaient suivies d'explosions de tendresse. Elle devenait douce et câline, pleurait, implorait le pardon de notre ami, pour se remettre à le griffer l'instant d'après, comme une chatte qu'elle était.

A son tour, il lui faisait d'amers reproches parce qu'elle s'était laissée aller à une trop grande intimité avec l'un ou l'autre de ses camarades et les disputes recommençaient de plus belle jusqu'au moment où nous les laissions seuls à leurs amours tumultueuses.

La *Marine de la Sambre* s'offrait donc à nous ce soir-là pour continuer à rafraîchir nos souvenirs.

De la rue déjà nous entendîmes avec étonnement la voix de notre ami le bon Désiré; lui, que nous connaissions si calme, si placide, poussait de véritables hurlements. On se disputait sans doute; en ce cas, nous prendrions part à la querelle.

Nous ne dûmes pas en arriver là. Notre bon ami était dans les vignes du Seigneur et avait à ce moment l'ivresse triste et tapageuse. Il racontait une histoire à laquelle ses interlocuteurs n'avaient pas l'air de comprendre grand'chose ni de s'intéresser beaucoup.

Il y avait là un maréchal-ferrant, voisin de Désiré, le rouchat Constant et deux autres débardeurs de notre connaissance. Nous ne pouvions mieux rencontrer à notre souhait.

Le rouchat Constant tenait aussi une bonne place dans notre mémoire. Il nous avait émerveillés, enfants, et amusés, plus tard, par sa force prodigieuse. Il était trapu et râblé, tordait une barre de fer sur son genou et la redressait sur la partie inférieure de son cou, entre les épaules. Il soulevait l'un de nous avec la chaise sur laquelle celui-là était assis et le maintenait en l'air à bras tendu. Il fallait voir alors les veines saillir de cette figure grêlée, marquée de la petite vérole, avec de petits yeux gris, une bouche rouge et lippue, un menton carré, un nez gros et court, et des cheveux couleur de sang caillé qui lui avaient valu le sobriquet de Rouchat.

Pour quelques œufs cuits durs que nous lui avions payés et qu'il avait avalés sans même les dépouiller de leurs écailles, pour les pintes et les « gendarmes » que nous lui offrions à chaque rencontre, il nous avait bien souvent tiré des mains de verriers ou de mauvais drôles, dans des bagarres où nous étions sur le point d'être rossés copieusement. Pour cent sous il se serait chargé d'assommer quelqu'un qui nous déplaisait. Enfin, nous possédions ses bonnes grâces et les nôtres lui étaient acquises.

Les autres, qui étaient débardeurs comme le Rouchat, ne manquaient pas de pittoresque, mais leur originalité était éclipsée par celle de leur robuste camarade.

Notre arrivée fut saluée par des acclamations. Le bon Désiré et nos amis du *quai aux Grains* se levèrent, ce qui était de leur part une marque de considération à laquelle nous fûmes très sensibles. De leur côté les deux filles, qui commençaient à s'ennuyer en compagnie de ces vieux buveurs, nous accueillirent de leur mieux. On nous fit une véritable ovation.

Nous demandâmes à boire du petit vin blanc de Moselle qu'on nous apporta tout frais de la cave et qui nous aida à nous mettre à un diapason de gaieté nécessaire pour fraterniser avec nos compagnons.

Notre ami Désiré reluisait. Il avait du linge dont la propreté devait dater de la matinée seulement. La transpiration de la journée, activée par les nombreux verres qu'il avait certainement ingurgités, n'avait pas trop terni son col à bords rabattus ni le devant de sa chemise orné d'une cravate noire. Un gilet et une jaquette noirs que son ventre arrondissaient lui donnaient un air cossu et respectable. auquel il ne nous avait pas accoutumés. Nous trinquâmes ensemble en nous rappelant le temps passé.

Les filles de la mère Croupiaux avaient été réveiller deux de leurs amies pour nous être agréables et aussi pour nous aider à vider plus rapidement les bouteilles.

Le vin blanc de Moselle finissant par nous paraître trop aigre, surtout aux femmes, on passa au champagne.

Désiré avait des alternatives bizarres de tristesse et de gaieté. Nous ne retrouvions plus la placidité immuable que nous lui avions connue naguère. A de certains moments, il cessait de s'intéresser à la conversation et prenait un air hébété, ce qui ne lui était d'ailleurs pas difficile. Puis il buvait un coup et se remettait à nous parler lentement en nous regardant les yeux ouverts à demi et de nouveau il retombait dans sa torpeur.

Nous étions fort intrigués. A la fin, l'un de nous voulant le tirer de cet état comateux, lui demanda ce qui le chagrinait et quel était l'objet de la discussion à laquelle il semblait prendre une si bruyante part lorsque nous étions entrés.

Il nous regarda fixement, parut hésiter, puis sa poitrine haleta, la sueur perla sur son gros visage rougeaud : « Je l'ai tué ! » hurla-t-il en pleurant. « Je l'ai tué ! » hurla-t-il.

Nous essayames de le calmer et de lui demander des détails, mais il était redevenu silencieux.

A la fin, l'une des filles à qui Désiré avait déjà raconté l'histoire voulut

bien nous faire le récit de ce qui préoccupait si fort notre ami en ce moment.

En 1870, après Sedan, lorsque l'armée allemande marchait vers Paris pour l'assiéger, le beau-frère de Désiré qui était Français fut rappelé sous les armes.

Son départ eût été un désastre pour la famille de sa femme, car c'était lui qui pourvoyait à sa subsistance. Notre ami, qui avait alors dix-huit ans et gagnait un franc par jour, juste de quoi se suffire à lui-même, s'offrit à le remplacer. On accepta sa proposition avec reconnaissance. Il partit et fut incorporé dans l'armée de la Loire. Ils étaient quelques Belges dans la même compagnie et on les avait mis ensemble. Ils allaient à la bataille en parlant de leur pays et de leurs bonnes amies. Le soir, auprès de grands feux de bois, ils jouaient au piquet en fumant des pipes, comme chez eux à la veillée.

Mais leur officier fut tué et remplacé par un lieutenant qui avait perdu presque tout son peloton dans une rencontre.

Il les prit immédiatement en grippe, leur vola leur jeu de cartes et les sépara. Il les traitait comme des chiens. « Sales Belges, sales cochons de Belges, leur disait-il, je vous ferai crever, bâtards de Prussiens. »

Il les chargeait des factions les plus avancées et les plus périlleuses qu'il s'ingéniait à trouver. A diverses reprises plusieurs d'entre eux pensèrent y rester.

Une fois, en venant relever Désiré d'une garde pendant laquelle celui-ci avait donné l'alarme et failli laisser sa peau, l'officier l'appela espion d'Allemand.

— Oui. Nom de nom de nom, interrompit notre ami en frappant, de son poing, la table sur laquelle sautèrent les verres au grand effarement des filles, il m'appela espion d'Allemand... Je fus sur le point de lui fourrer ma baïonnette dans le ventre.... Mais l'idée de tuer un homme m'effraya, parce que je ne suis pas un méchant bougre, moi.

Après cela, le lieutenant devint de plus en plus insupportable. A la fin deux des camarades furent tués par sa faute; il les avait trop exposés dans des avant-postes.

A ce moment Désiré poussa un hoquet formidable et se remit à larmoyer. Il continua son histoire en l'entrecoupant de sanglots et de hurlements.

Nous comprîmes que son bourreau l'avait conduit en faction à l'endroit même où avaient été tués un peu auparavant ses compatriotes.

— Grosse brute de Belge, mets-toi là-bas, dit l'officier, nous verrons si tu seras plus malin que tes campagnons.

C'était par un soir de gel; dans un bois, les arbres disséminaient leurs

ramilles givrées dans la lumière bleue de la lune, la neige criait sous les pas.

— Je me dissimulai dans l'ombre d'un gros arbre, nous dit Désiré que l'on ne comprenait presque plus, tant il hoquetait. L'officier s'éloigna en m'envoyant une dernière injure. Il retournait faire tranquillement sa partie au cabaret du hameau dans lequel nous étions campés.

Sale Belge, grosse brute de Belge, espion d'Allemand, tout cela me bourdonnait dans les oreilles et dans la tête. A côté de moi, je voyais le tronc d'un bouleau éclaboussé du sang de mes camarades tués la veille par les Prussiens.

Mon fusil était armé, j'avais le doigt sur la gachette, le drôle s'en allait par un sentier bordé de hêtres, son large dos éclairé par la lune. Sale Belge, grosse brute de Belge... Ah cochon! Je levai mon arme (il fit le geste d'épauler un fusil et de viser, geste plus expressif que sa parole embarrassée) et crac. Je courus à travers la fumée. Il y avait un mort dans la neige.

Oui, je l'ai tué, proféra notre ami en s'abattant sur la table, faisant trébucher des verres qui se cassèrent sur le plancher. Je l'ai tué, s'écria-t-il en hurlant... Je sais bien que je n'ai pas bien agi, mais il m'avait trop injurié et il fallait venger les camarades.

Sa désolation était grande. Il était en proie au remords de son action coupable. Il scandait ses lamentations de coups sur le marbre qu'il martelait de son poing. « Je l'ai tué, je l'ai tué, beuglait-il, mais si c'était à refaire, je tirerais encore parce qu'il nous avait trop maltraités. » Ses cris et ses pleurs redoublaient et il nous demandait le pardon du meurtre qu'il avait commis. « Est-ce que vous me prenez pour un assassin? Je suis toujours votre ami, n'est-ce pas? »

Il fallut le calmer. Le rouchat Constant le regardait avec une admiration hébétée.

— T'as eu raison, Ziré, moi je l'y aurais fait sortir ses boyaux à cet animal-là. T'as eu raison. Je vais encore boire un coup parce que n. de D. t'as eu raison.

Ils se remirent à boire du genièvre poivré, une espèce de vitriol qui leur mettait le feu au corps, jusqu'au moment où les débardeurs roulèrent sous la table. Désiré ne parlait plus que par monosyllabes depuis quelques instants. S'il n'alla pas rejoindre les autres sur la « dure », c'est que son embonpoint ne lui permit pas de passer entre la table et la banquette sur laquelle il était assis.

Le jour commençait à blanchir les stores baissés des fenêtres et à faire pâlir l'éclat des lampes. Les filles qu'on ne lutinait plus somnolaient, vau-

trées sur les bancs et les chaises et nous bâillions à nous décrocher la mâchoire. Nous quittâmes la *Marine de la Sambre* pour gagner notre lit.

Quelques semaines après, m'apercevant que ma barque était menacée d'une voie d'eau, je ramai jusqu'à la demeure de notre ami le bon Désiré, aux prés Jehu, par-delà le pont de Louvain, pour la lui faire réparer.

Je débarquai un matin flamboyant d'été à notre ancienne terrasse d'abordage et entrai au cabaret familier.

Henriette, la femme de notre ami, nettoyait le parquet de carreaux rouges. Sa fille frottait le comptoir avec une loque grise. Les chaises et les tables étaient fourrées pêle-mêle dans un coin.

Je les saluai bruyamment. Est-ce que Désiré est ici, dis-je.

Elles me regardèrent avec étonnement et stupeur. Henriette se mit à pleurer.

— Ah, bien oui, Désiré, pauvre cher homme, s'il pouvait encore être ici !

— Vous ne savez donc pas qu'il est mort, me dit la fille, les larmes aux yeux.

Elles m'expliquèrent qu'on l'avait ramené, un matin, de la *Marine de la Sambre* où il avait eu une attaque d'apoplexie. Il était mort peu de temps après.

MAURICE DES OMBIAUX

Notes sur les Primitifs d'Espagne.

Fragment (1).

GOTHIQUES WALLONS

... Quand on a bien fureté dans ces quelques délicieuses salles du rez-de-chaussée, où la fraîcheur, le silence religieux de crypte, la quasi-solitude sont si propices à l'impression intégrale de ces œuvres de piété, de ces triptyques aux cadres anciens et de ces panneaux d'autel aux fonds d'or, quand on a découvert successivement ANTONIO DEL RINCON, PEDRO BERRUGUETE, FERNANDO GALLEGOS et quelques autres tout à fait anonymes, artistes méritants et méconnus des premières aurores de l'art espagnol, dont rien, ailleurs qu'en ce Musée du Prado, ne se peut voir, on

(1) Voyez *la Jeune Belgique* de 1894, nos de janvier. mars et mai.

vient se prosterner, avec une ferveur un peu chauvine, devant l'incomparable splendeur des vieux maîtres des Flandres dont les œuvres robustes semblent peintes pour l'au-delà des temps...

Ils sont ici dignement représentés et l'on devine, à les voir si nombreux et si honorés, l'influence prépondérante qu'ils eurent sur la formation des premiers artistes d'Espagne : trois JAN VAN EYCK, six ROGER VAN DER WEYDEN, un MEMLING, un des rares PETRUS CHRISTUS dont l'authenticité ne soit point contestée, un BREUGHEL LE VIEUX : *les Triomphes de la Mort* qui est une émouvante merveille, sept JÉROME BOSCH, ce très curieux créateur du fantastique grotesque, un GOSSART, un DE BLES et sept JOACHIM PATINIR.

Il n'est pas de collection européenne qui se puisse enorgueillir d'une pareille richesse en œuvres de PATINIR ; l'admirable National Gallery en possède six, mais ils sont loin d'être de la qualité de *la Tentation de saint Antoine* de Madrid. On peut trouver bizarre et presque humiliante cette impuissance des musées belges à conserver et à réunir les productions de nos artistes nationaux, et déplorable qu'il faille, pour apprécier et comprendre ceux-ci, courir à Madrid, à Londres ou à Vienne. Il en est ainsi pour PATINIR, pour BOSCH et pour BREUGHEL, qui sont parmi ceux dont nous avons le plus le droit d'être fiers.

PATINIR, par exemple, comment le connaît-on chez nous? A Bruxelles et à Anvers, son souvenir est assez pauvrement évoqué par des tableaux estimables qui ne se distinguent pas spécialement de la bonne tenue de la plupart des œuvres gothiques de son temps. Au plus pourrait-on y observer un souci particulier du paysage, un amour des verdures, des fleuves et du plein air que ses précurseurs et ses contemporains semblent avoir ignoré. Tôt, les peintres flamands, observateurs de la vie, avaient célébré la nature, mais toujours à titre d'épisode et d'accessoire, souvent par le prétexte d'une fenêtre ouverte, ou d'un balcon, laissant voir un horizon en miniature. PATINIR, au contraire — et ceci est neuf — fait du paysage l'objet important et principal de son ambition esthétique. Sans doute, il ne s'affranchit point des usages de son époque : sa peinture reste religieuse ; au premier plan, une Vierge ou un Saint, figure étudiée avec minutie, traitée avec sincérité et vigueur, noblement drapée de plis cassés et amples telles qu'elles apparaissent chez les suivants de l'Ecole de Bruges sous des dais gaufrés d'or ou des architectures opulentes, mais cette figure, PATINIR l'établit en plein paysage : sa Vierge assise sur un monticule, son Saint à genoux dans les broussailles, et cela, parfois avec quelque gaucherie, avec une inhabileté à rattacher au décor le personnage conventionnel, à ce point que certaines

figures paraissent avoir été ajoutées après coup, peut-être par une main différente. D'aucuns ont pensé, dit M. Fétis, à la collaboration de MOSTERT, supposition toute gratuite, d'ailleurs, la personnalité de MOSTERT n'étant pas mieux précisée que celle de PATINIR.

La Fuite en Egypte a été un des sujets préférés par PATINIR. Il en existe des variantes, à Anvers, à Vienne, à Londres et à Madrid, peut-être ailleurs. Occasion de paysage, occasion de peindre une Egypte de haute fantaisie, avec les arbres et les buissons de la Belgique, des rivières et des rochers et de vastes horizons accidentés aux lointains bleus. Vers le même temps, Léonard de Vinci environnait aussi le mystère de ses Vierges douces de l'azur obscurci de rocailles superposées ; mais je ne pense pas que Patinir ait obéi à l'influence d'Italie. On s'accorde, au contraire, à le représenter comme un des plus persistants gothiques et l'un des plus décidés à lutter contre la tendance qui déjà commençait à entraîner nos artistes vers Florence et Rome.

L'analogie, au surplus, est très superficielle : elle peut s'expliquer par l'observation simultanée d'un phénomène constant : à quelque distance et surtout lorsqu'ils sont vus de haut, les horizons bleuissent sensiblement à certaines heures du jour et du soir. Il y a là un effet de lumière, très réel, exagéré par l'artiste de la même manière qu'en mainte estampe d'Hokusaï. Le rapprochement est inattendu ; mais il y a dans les tableaux de Madrid certains bleus particuliers, en teinte plate, qui l'imposent catégoriquement.

Ce sont des bosquets touffus aux frondaisons vertes, des vallées et des coteaux, de gothiques villes hérissées de tours et de beffrois, de sinueuses routes sur lesquelles chevauchent d'imperceptibles cavaliers, de grands ciels joyeux reflétés dans des rivières qui glissent ou s'étalent, et s'éloignent entre des rochers pointus, déchiquetés, éboulés en arcs, en grottes, en promontoires...

Cette nature mouvementée, — dont la perspective spéciale ne se conçoit bien que si on la suppose vue d'un endroit élevé, en sorte que l'horizon soit au-dessous du spectateur et non devant lui, ainsi que le supposent les peintres d'aujourd'hui, — ce paysage montagneux est-il de convention pure? Je n'en crois rien. Dans le petit *Saint-Jérôme* de Bruxelles, le fleuve dont les sinuosités fuient entre des rives boisées, entre des collines couronnées de châteaux forts, fait songer au Rhin ; d'autres fois, certains coins rappellent bien fort les Ardennes et la Meuse (vues de haut, ne l'oublions pas). Et quand nous saurons que Patinir est né à Bouvignes, petite ville de l'ancien comté de Hainaut, située en face de Dinant, ne serons-nous pas fondés à croire que c'est son pays natal qu'il se complut à célébrer ainsi, ne

pourrons-nous pas légitimement considérer son œuvre comme un cantique filial à la terre wallonne dont il conta toute sa vie la poésie et la variété d'aspects ?

La vie de ce grand peintre est encore inconnue. On sait qu'il se maria pour la seconde fois, en 1521, à Anvers, où il était inscrit à la Gilde Saint-Luc depuis 1515. Albert Dürer assista à ses noces et fit son portrait : témoignage d'estime qui vaut bien de plus amples biographies. En 1524, il était mort, on ignore à quel âge. Son labeur a été dispersé, éparpillé à travers l'Europe, dédaigné, méconnu, caché sous des attributions plus pompeuses et décoratives. L'affirmation la plus importante en est ce tableau de Madrid qui représente *les Tentations de saint Antoine.*

Très résolûment, l'auteur a fait fi de la légende. Le désert classique est une contrée délicieuse, fertile et diverse. Le saint traditionnel est un seigneur de fort bonne mine, vêtu d'un élégant pourpoint de velours noir.

Il se trouve assis sur un gazon verdoyant, au sommet d'un tertre d'où se découvrent des lieues et des lieues de pays. A gauche, sur une éminence rocheuse, l'ermitage cossu et confortable comme une petite abbaye ou une église de bourg. Plus loin des rochers encore, à travers lesquels des chemins serpentent, un grand fleuve clair avec des barques et des bateaux sveltes, une petite ville aux tourelles crénelées ; puis encore des champs et des bois, un village avec un moulin à vent, et dans ces immensités verdoyantes, en épisodes miniatures, deux ou trois tentations assez pareilles aux habituelles.

Mais revenons à l'élégant seigneur qui résiste bien mollement — et qui l'en blâmerait! — aux sollicitations des trois exquises damoiselles qui l'entourent. L'une, la main appuyée sur l'épaule d'Antoine, se penche gracieusement vers lui pour l'inviter à accepter une pomme, le fruit défendu, que lui présente la seconde jouvencelle, et la troisième ouvre les mains d'un geste délicat et menu, délicieusement engageant. Elles sont toutes les trois adorables de jeunesse, d'amabilité et de charme, d'élégance aussi : parées comme pour une fête, en ces costumes superbes du temps, la gorge découverte par un décolletage carré, des manches bouffantes à crevés, de longues robes traînantes d'une aisance infinie ; et leur peau fine est si blanche, leurs gestes sont si souples et si cajoleurs, leurs mains sont si princières, et leur sourire, leur regard est si calinement imploreur et attentif!

Derrière l'une de ces félines et séduisantes créatures, cachée aux regards troublés du saint, ricane une horrible vieille, édentée, ridée, au teint terreux, dont le corsage débraillé montre un sein flasque au bout allongé et tordu comme une racine. Elle aussi est anxieuse et guette la défaillance d'Antoine; de ses méchants regards de bataille, de ses mains aux doigts

crochus, elle excite ses filles à redoubler de blandices, à précipiter la chute de cette volonté qui chancelle. Contraste d'allégorie facilement intelligible et qui devait être dans les esprits vers le commencement du XVIe siècle, puisque nous retrouvons une disposition analogue dans l'assez insignifiante *Tentation* d'HENRI DE BLES que possède le Musée de Bruxelles.

L'artiste qui a créé ces cinq personnages est un maître. Et le sentiment en est tellement pénétrant et subtil, le faire en est d'une telle souple et irréprochable science, la couleur en est si claire et si moderne, cela semble tellement au-dessus de toutes les autres figures de PATINIR, tellement plus fort que le paysage, pourtant bien beau, qu'on se prend, malgré soi, à douter, à conjecturer quelque collaboration possible : le sourire d'enfant, la peau blanche, les gestes menus, la grâce aisée, la candeur aux dessous de perversité de ces trois tentatrices sont également la parure de la petite courtisane ingénue qu'est Salomé dans le volet droit du triptyque de QUENTIN METSYS à Anvers. Et pourquoi pas? Le savant directeur du Musée du Prado, à qui j'en parlai, trouva l'explication plausible : PATINIR et METSYS vécurent à Anvers en même temps.

Mais il est inutile d'édifier — si ce n'est pour mieux caractériser mon impression — des hypothèses peut-être injustes : laissons cette gloire entière à PATINIR et souhaitons que le musée de Bruxelles, enfin respectueux de cette mémoire, s'enrichisse d'une exacte copie de cette œuvre prestigieuse, tout au moins d'une bonne photographie, comme cela devrait être fait du reste pour toutes les œuvres de nos artistes nationaux que nous ravit l'étranger.

Voilà donc une très intéressante individualité qui vient démentir la banalité généralement accréditée : que la Wallonie est restée étrangère au développement artistique de notre race. C'est une croyance fort commune et qui a toute l'autorité d'un cliché; elle n'en est pas moins injustifiée et ne s'explique que par l'éclat exceptionnel des écoles des Flandres. Restituons à Vander Weyden son véritable nom et rappelons que ROGER DE LA PASTURE naquit à Tournay ; notons encore ce DE BLES, dit CIVETTA, né à Bouvignes, comme Patinir, et comme lui, mais à un degré moindre, artiste curieux, original et mal connu : se trouve de lui, au Prado, un petit triptyque dont le panneau central représente *l'Adoration des Mages* et qui est joli, joli, d'une richesse capricieuse et peut-être un peu surchargée, avec ces ornements contournés comme des ferronneries, dans les architectures et les costumes, qui est une des caractéristiques de sa manière. Un précieux GOSSART se trouve non loin, qui fut donné à Philippe II par la commune de Louvain pour le remercier d'une dispense d'impôts à la suite d'une

peste et qui offre une étrange combinaison d'influence : une vierge gothique du pur style brugeois en un vestibule de marbres renaissance italienne, d'allure mantégnesque ; il nous fait penser que ce GOSSART était un autre enfant de Wallonie, souvent appelé JEAN DE MAUBEUGE ou MABUSIUS. On pourrait citer enfin JEAN BELLEGAMBE de Douai et plus tard LAMBERT LOMBARD à Liége et constater ainsi qu'à l'époque sainte pour notre art où les Flandres furent illuminées des Van Eyck, Memlinc et Metsys, les provinces méridionales de la Belgique produisirent et élevèrent des artistes pour un essor commun vers un même idéal esthétique...

JULES DESTRÉE

(A continuer.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

AVE

Mère de la Joie pure, servante parfaite devant Dieu, maintenant assise quatrième à côté des Trois, toi-même femme-Trinité, — fille née à Dieu, mère du Christ depuis l'étable jusqu'à la croix, épouse du Saint-Esprit, — oh! quand notre détresse est extrême, souviens-toi que de ceux que la mort peut frapper, tu fus un jour la sœur! Pierre angulaire de l'humanité, base du grand Mystère, formée comme nous, et pourtant supérieure à nous!

Ne te rappelles-tu pas (lorsque le souffle lourd de juin échauffait les longues journées dans Nazareth) ce soir où tu allas donner à tes fleurs un peu d'eau, afin qu'elles pussent vivre encore une nuit languissante dans les sables? Au loin les arbres étaient comme des tiges pâles contre le ciel fervide; la mer, plus loin, soupirait éternellement, comme dans le sommeil soupire la douleur humaine. Alors soudain la solennité s'approfondit, comme pour un jour vers lequel tous les jours auraient été des pas dans les chemins cachés de Dieu : jusqu'à ce qu'un sentiment, pareil à la prière, qui est partout, comme Dieu, se recueillît autour de toi, et une voix te parla sans aucun son, étant la voix du silence: « Salut », disait-elle, « à toi qui es hautement favorisée; le Seigneur est avec toi à jamais. Sois bénie entre toutes les femmes. »

Ah! pensais-tu à la fin, quand d'abord cet Enfant fut nourri sur ton sein?

Ou quand Il s'essayait à marcher autour de tes genoux, ta grande douleur la vis-tu poindre alors? Et dans toute Son enfance, année par année, mangeant avec Lui la Pâque, discernas-tu confusément le sacrement plus saint, et que près de vider le calice amer, Il romprait le pain et en mangerait? Ou bien la connaissance ne te vînt-elle pas avant ce jour marqué par le ciel où Son pied franchit ton seuil pour aller où L'appelait Son père? Ou bien le grand secret de Dieu fut-il alors encore gardé?

Non, je crois que le murmure en grandissait lentement, comme la croissance à travers l'enfance. Le travail et le jeu, les choses banales de chaque jour, t'inspiraient la vénération de desseins inaccomplis, et en toute ta jeunesse, quelque chose te donnait la paix, comme la lumière naissante te la donne quand tu as préparé ta lampe à la nuit et lavé tes vêtements dans la rivière; et vers ton lit blanc était venue la vision qu'Il était à toi et que tu étais à Lui qui vit parmi les lys des champs. Oh ombre solennelle de la fin, en ce sage esprit longtemps gardée! Oh fin terrible! et ces longues années inconnues quand ce fut accompli!

Ne te rappelles-tu pas (quand le crépuscule s'en allant laissait obscure la maison de Jean) entre les barreaux nus de la fenêtre la vaste veillée des étoiles? Car toi, comme elles vigilantes, tu te levais de la place où tout le jour tu avais préparé des vêtements pour Ses pauvres; et voyant le terme fixé durer jours et nuits qui jamais n'apportaient le bruit de Son char s'approchant, tu élevais à travers le désert inexploré des nuages ces regards qui disaient : « Combien de temps, ô Seigneur? » Alors le disciple qu'Il aimait, devinant, peut-être se sentait entraîné à demander ta bénédiction en Son nom, et cette même pensée en vous deux, la même, mais silencieuse, alors vous enveloppant, vous faisait pleurer ensemble, larmes longtemps retenues, pauvres larmes de patience, muettes et lentes. Pourtant, Il disait : « Certes je viendrai bientôt », Celui qui par la vie et par la mort était rentré dans Sa demeure. Amen! Viens donc, Seigneur Jésus, viens!

Mais oh! quelle langue humaine peut dire ce jour où Michel vint enlever à l'esprit fatigué, comme un voile, son pacte avec Gabriel, supporté longtemps jusqu'au bout! Quelle pensée humaine peut approcher le mystère de maternité de l'instant où ton Bien-Aimé renouvela la douce communion rompue, Sa main gauche sous ta tête, et Sa droite t'embrassant? Voici, Il était tien, et Le voici tel?

Mon âme, est-ce la Foi, l'Amour ou l'Espérance qui me la fait voir debout où la lumière du Trône est éclatante? A gauche, à droite, les chérubins, rangés, unis, volent vers un point d'or, et d'entre les séraphins, la gloire s'élève comme un hymne. O Mère Marie, ne dédaigne pas d'en-

tendre, toi que revêtent les étoiles, qui vois et ne peux être vue ! Ecoute-nous enfin, O Reine Marie ! Vers notre ombre incline ta face, te penchant dans ta demeure cachée, ô Vierge Marie, pleine de grâce !

DANTE-GABRIEL ROSSETTI

LA CIGALE ET LE GRILLON

La poésie de la terre ne meurt jamais ;
quand tous les oiseaux languissent de l'ardeur du soleil
et se cachent dans les arbres rafraîchissants, une voix court
le long des haies, autour du pré nouvellement fauché ;
c'est la voix de la Cigale ; elle préside
aux joies de l'été, elle n'a jamais fini
ses plaisirs ; car fatiguée de se réjouir,
elle se repose à l'aise sous une herbe douce.
La poésie de la terre ne finit jamais ;
l'hiver, un soir solitaire, quand le gel
a fait le silence, du poêle s'élève argentin
le chant du Grillon, dans la chaleur croissant toujours,
et semblant être, à qui est presque perdu dans le sommeil,
la chanson de la Cigale parmi les collines herbeuses.

JOHN KEATS
(*Traduction de* PAUL TIBERGHIEN).

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Sillon. — La Société des Beaux-Arts.

Dépassant de loin celle du lapin, si honorable déjà, la fécondité des gens des quat'z arts s'en va tout à l'heure disputer le record à celle de l'esturgeon. Jamais le tableau n'a tant pullulé. Jamais non plus le peintre n'a geint davantage et celui qui ne parvient pas à caser, simultanément, ici et là, vingt chefs-d'œuvre à la montre, crie comme un sourd qu'on étouffe son génie et qu'on veut l'empêcher de parvenir au public. Bien que le gros de la peinture se soit dirigé sur la foire d'Anvers, il nous en est resté de quoi faire de petites expositions de toute espèce dans tous les coins. N'en retenons que deux, car soyons bref.

Le jeune cercle *Le Sillon* a ouvert son second salonnet, tranquille et estimable comme le premier. La plupart de ses membres font preuve de talent et paraissent en progrès. L'un de ceux qui ont le plus attiré l'attention, c'est M. Gustave Stevens, chez qui l'on constate l'abondance des dons naturels, une aimable facilité, une vision gracieuse et souple. En se concentrant davantage, en serrant de plus près la forme et le caractère, comme il a commencé à le faire dans quelques dessins, M. Stevens évitera sans doute le danger de tomber dans l'élégance convenue et superficielle où l'improvisation pourrait l'entraîner. Il faut citer un animalier au coloris solide, chaud et plein, M. Georges Bernier; un énergique descripteur des âpres sites et des types bretons, M. Léon Bartholomé; des paysagistes dont plusieurs semblent se souvenir beaucoup des scènes crépusculaires et nocturnes de M. Gilsoul : notamment M. Blieck, coloriste savoureux, et M. Verdussen, dont *le Soir* a une belle vigueur et un bel emportement. Les *Esquisses algériennes* et les paysages brabançons de M. Madoux se recommandent par des qualités de finesse et de fraîcheur. En général, les artistes du *Sillon* ont pour objectif la représentation directe du phénoménisme dans la nature. Seul M. Cuvelier semble faire exception. Son portrait de jeune fille, de coloration peu séduisante, pénètre au delà des formes, s'essaie à évoquer la vie intérieure, comme son dessin *Souvenir*, une belle tête douloureuse, calme et pensive, aux yeux clos, un souvenir de certains Redon peut-être? Parmi les dessins, nous ne voyons à mentionner encore que les impressions poétiques de M. Henri Meunier. Un seul sculpteur compte au *Sillon* : M. Weygers.

Plusieurs personnes ont éprouvé le besoin de doter Bruxelles d'une Société des Beaux-Arts, dont le premier Salon a obtenu un grand succès mondain. Cela n'est pas méprisable. Il est bon de faire ou de tenter, comme on peut, l'éducation de tous les genres de public, et si l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, le snobisme même, ce pharisaïsme de

l'admiration, est un hommage que la mode rend à l'art. Malheureusement, devant beaucoup d'œuvres exposées dans ce Salon, la mode n'a rendu hommage qu'à elle-même, ou à l'argent.

Manifestement, la plupart des artistes étrangers invités n'ont été recherchés que pour leurs situations officielles, leurs médailles, leurs décorations, le prestige des gros prix. Sollicités pour leur nom, ils se sont bornés le plus souvent à envoyer des pancartes de visite avec leur nom au bas. Tel sir Frédéric Leighton, qui a une *Clytie* au ciel cartonneux et une statuette où la gentillesse s'allie à la lourdeur; tel M. Alma Tadema dont on présente deux tableautins de peu d'intérêt; tel sir John Everett Millais, qui eut du talent dans sa *Veille de la Sainte-Agnès*, par exemple, et qui n'a plus que de l'exactitude minutieuse dans son *Ornithologist*, une composition anecdotique et sentimentale, bonne tout au plus pour fournir un hors texte au *Christmas number* de l'*Illustrated London News*; tel encore M. Hébert, avec son éternelle Italienne nue, aux grands yeux de fièvre sur fond de verdure aigre, ou M. Roybet avec deux *Trompettes* Louis XIII d'une égale et lassante virtuosité, ou M. Bonnat, avec ses durs portraits où la couleur fécale des fonds reparaît dans les ombres, soulignant le ton plâtreux des chairs.

Mais que dire des Autrichiens et des Hongrois, de M. Munkacsy, chicard, tapageur et tape-à-l'œil, de M. Benczur, chamarreur patenté, passementier émérite, de M. Ferraris et von Angeli, qui sont des Herbo à clientèle princière, comme le nôtre est à clientèle de chasseurs-éclaireurs et d'orphéonistes? Que dire surtout des Italiens et des Espagnols qui rappellent les plus mauvais jours de l'histoire des *Aquarellistes?* Les *Aquarellistes* avaient réussi à s'en débarrasser à la longue : les voici revenus, les mêmes ou leurs semblables, les Corrodi, les Sartorio, les Vannutelli et toute la tribu des *tutti quanti*. Les meilleurs, et de loin, sont, parmi les Italiens, M. Pasini, qui est un orientaliste très français, imitateur de Fromentin, et parmi les Espagnols, MM. Barbudo et Rico, qui ne font que perpétuer la peinture à paillettes de Fortuny. Le reste ou peu s'en faut, est insupportable, à commencer par les confitures et les crêmes fouettées de M. Raymond de Madrazo.

Les trois portraits qu'on expose de M. Lenbach ont déjà été vus ici et ne nous apprennent rien de nouveau; cependant celui du régent de Bavière, résultat de manœuvres compliquées, intéresse toujours par la pénétrante acuité de l'observation. Les paysages de M. Cazin défendent assez mal sa légitime renommée; dans ce genre de peinture doux, calme, somnolent, où la couleur ne chante qu'à voix basse, les impressions vaporeuses de M. Macaulay Stevenson ont plus de suavité et plus d'accent. Un autre peintre de Glasgow, M. Lavery, expose une *Dame en noir* d'un assez grand charme, mais ses autres tableaux, un *Croquet* d'un effet cru, et *le Soir*, un Besnard sans vie charnelle et sans souplesse, sont très inférieurs à ses derniers envois du Salon de Bruxelles. Relevons encore, parmi les tableaux étrangers, un délicat *Lever de lune* de M. Billotte, une tête de matelot stricte et figée de Mme Demont-Breton et les colorations d'une harmonie somptueuse de M. Brangwyn.

Une salle entière est consacrée à M. Emile Wauters, et l'on voit s'y aligner deux douzaines de portraits, pour la plupart des pastels : de belles dames, toutes très gracieuses, avec de belles épaules, de beaux bras, de belles robes, etc. Cela intéresse prodigieusement les visiteuses et les entraîne à des gesticulations spasmodiques. Malheureusement ces figures de poupées ont des physionomies peu caractérisées, ces bras sont loin d'être d'un dessin irréprochable, ces poses sont inexpressives et artificielles, et pour tout dire ces portraits si distingués plaisent surtout par ce qu'ils ont de vulgaire. Seuls les accessoires sont d'une belle exécution; il est juste de dire que les accessoires jouent le rôle principal. Quelques portraits à l'huile sont bien supérieurs et rappellent mieux les fortes qualités de M. Wauters. Celui de M. Olin est excellent, très bien vu; mais celui de Mme Caron est totalement dénué de noblesse, ce qui est presque incroyable.

Passer en revue tous les artistes belges qui participent au *Salon des Beaux-Arts* nous entraînerait à des redites fastidieuses. A côté de quelques amateurs ou professionnels négligeables, il y en a beaucoup de très méritants, mais en général ils exposent fort peu de choses inédites. Signalons seulement deux récents paysages, d'une éclatante et fraîche clarté, de M. Heymans, dont le procédé semble séduire M. Asselbergs; *le Domaine*, de M. Gilsoul, une solennelle tombée de soir dans un parc seigneurial; un portrait de belle allure de M. Verheyden; trois paysages, aux puissantes colorations admirablement fondues, de M. Binjé, toujours à la recherche d'harmonies nouvelles; un précieux portrait de jeune garçon, à la jolie tête étonnée, de M. Khnopff, qui expose aussi une figure sculptée expressive, mais peu consistante. La section de sculpture, à côté d'œuvres assez ordinaires, comprend encore quelques bons bustes de MM. Constantin Meunier, Vinçotte, de Lalaing, et la gracieuse *Psyché*, exemplaire réduit en ivoire, de M. De Vigne.

Parmi les objets d'art, on remarque surtout — pour ne pas parler d'un éventail ignoble, bêtement spirituel, de M. Béraud — de fines ciselures de M. Brateau, de belles verreries de M. Leveillé, d'intéressantes céramiques de M. Bigot, de MM. Dalpayrat et Lesbros, des vases, des médailles, des plaques sculptées de M. Fernand Dubois, un intérieur et un mobilier néo-anglais de M. Hobé. Ceci est le côté « Champ-de-Mars » de cette exposition, d'ailleurs très « Palais de l'Industrie » pour le reste, sauf pour l'arrangement, religieusement calqué, jusque dans les moindres détails, sur la récente exposition de *la Libre Esthétique*.

ERNEST VERLANT

MEMENTO

Nos abonnés et nos acheteurs sont priés de remarquer que la présente livraison, étant de 64 pages, est double.

L'Express de Liége publie une chronique signée « Maître Blasius », dont voici un fragment caractéristique :

« Puisque nous parlons art et artistes, c'est le moment peut-être de faire au profit et pour la meilleure édification des jeunes de maintenant quelques constatations qui sont de l'histoire.

Leurs aînés se plaignent, avec une vivacité qui, tout d'abord, paraît légitime, de l'inattention dont le public a payé — en monnaie de singe — leurs efforts vers l'originalité. Tous ont des mots amers pour les pouvoirs publics, qui les ignorent, et pour l'opinion qui ne vient pas bourdonner autour de leur jeune gloire.

Mais ce qu'ils se gardent d'avouer, c'est qu'ils ont tiré les premiers sur la foule, d'abord bienveillante, qu'ils lui ont adressé dans leur patois, aussi bizarre qu'hermétique, un défi dont elle a fait son profit, non pour riposter mais pour les condamner au silence.

Lorsqu'il y a dix ans environ, il se fit à Bruxelles une poussée de jeunes artistes, qui avaient gardé un peu de la crinière et des mauvaises mœurs de l'arrière-faix romantique, certains eurent la naïveté de croire qu'il naissait une génération d'écrivains nationaux qui allaient donner à notre patrie, grande par les arts, le commerce et l'industrie, le seul fleuron qui lui manquât.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'on revînt de ces prévisions optimistes et pour qu'on se rendît un compte trop net des « voies et moyens » de la nouvelle école. L'admiration mutuelle y fit les premiers ravages ; la haine féroce et aveugle du bourgeois, haine quasi atavique, marqua des symptômes plus précis de déséquilibre et de mauvaise tenue morale ; enfin tout un système d'attaques personnelles et de polémiques fielleuses ou brutales acheva l'édification commune ; on enterra les fraîches espérances du début comme une blanche dépouille de nouveau-né et on attendit autre chose. »

Tous nos compliments à maître Blasius et à sa digne compagne dame Pluche : grâce à leurs efforts et à leurs bonnes mœurs, nos doux oncles De Monge, Loise et Charles Tilman ne mourront pas sans bénir leur successeur.

Il est évident, n'est-ce pas ? que, du moment où deux artistes s'admirent entre eux, ils perdent, par le fait même, toute espèce de talent, et il est constant aussi que s'ils se détestent et s'attaquent, les attaques et les polémiques ont le même effet que l'admiration mutuelle. Ce sont deux vérités d'expérience, qui se contredisent d'ailleurs majestueusement. On voit d'ici Flaubert et Louis Bouilhet n'écrivant plus rien qui vaille parce qu'ils s'estimaient littérairement, et Leconte de Lisle tombant au rang de rimailleur parce qu'il a cruellement attaqué les décadents et les symbolistes !

Dans quel village vit donc Maître Blasius ?

On nous assure que Maître Blasius ne serait autre que M. Wilmotte.

S'il en est ainsi, sa chronique commente étrangement son fameux rapport.

Toute réflexion faite, il se pourrait que Maître Blasius et M. Wilmotte ne fussent qu'un seul Tilman.

Nous avons trouvé dans la chronique de *l'Express* la phrase suivante :

« Vous parlerai-je plus en détail de ce livre qui est un recueil et sur le frontispice duquel certaines timidités de plume accusent encore les traces du béguin littéraire fraîchement décoiffé ? »

Oh ! ce livre, qui est un recueil, sur le frontispice duquel des timidités accusent les traces d'un béguin qui est décoiffé !

Ce charabia ressemble trop au style du rapport pour n'être pas de M. Wilmotte.

La mort de Leconte de Lisle n'a guère inspiré les chroniqueurs parisiens. L'illustre défunt était trop exclusivement un poète

pour que la presse quotidienne lui fît les funérailles qu'elle réserve à ses élus.

Notons une belle étude en raccourci donnée au *Figaro* par M. Robert de Bonnières, un article ému de M. Coppée et quelques considérations d'esthétique présentées par M. Maurice Barrès dans *le Journal*.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être cité. Quant à la presse belge — n'en parlons pas. Un journal rédigé par des professeurs d'université, *La Flandre libérale*, a poussé le souci de la vérité jusqu'à énumérer, parmi les œuvres de Leconte de Lisle, la... *Fille de Roland !!!*

Il convient d'ajouter que l'Académie française elle-même a donné l'exemple à la presse. M. Boissier n'a-t-il pas attribué à Leconte de Lisle la traduction du *Ramayana ?*

L'attitude de *l'Art moderne* mérite une mention spéciale. Ce journal, trop occupé à insulter les écrivains qui se permettent de n'être pas de son avis, consacre à Leconte de Lisle, en dernière page, les lignes malingres et grincheuses que voici :

« Il est mort isolé. Son art admirablement plastique et froid datait déjà. Ceux de cette heure ne marchaient plus en son chemin. Et la tristesse ou peut-être la colère lui était venue. Ce sont des poètes d'il y a vingt ans, les Heredia et les Dierkx, qui lui ont rendu l'hommage funèbre auquel certes il avait droit. En dehors de l'enthousiasme et de la ferveur vivante et agissante, il s'aigrissait, ne tenant plus même à publier le livre qu'il laisse achevé et qui sera le quatrième tome de cette œuvre haute et large, dont les *Poèmes antiques*, les *Barbares* et les *Tragiques* forment l'assise et les premiers étages.

Il a ressuscité le monde théogonique universel. Les légendes, depuis les norses jusqu'aux persanes, il les fixait en des attitudes très soucieuses de beauté monotone. Son art est mégalithique. L'architecture des Luxor et des Karnak se dresse ainsi dans le désert. Blocs énormes, puissamment, d'après de textuelles formules, sculptés, empruntant aux aubes, aux midis et aux couchants la couleur horaire et la seule variété de leurs aspects. C'était un classique ayant en plus le souci — jugé vain depuis — de la couleur locale.

Les philosophies et les morales défilaient dans son œuvre, processionnellement. De temps en temps un grand cri, mais que de fois seulement le toujours même accompagnement des cantiques banals. On défilait à travers des portiques et des galeries, sans que le sanctuaire soudainement éclatât en or et en lumière, au bout du chemin. Il est des pièces entières dans les *Poèmes tragiques*, dont aucun vers ne révèle le grand poète qu'était Leconte de Lisle. Heureusement qu'on y rencontre *l'Incantation du Loup*.

Au théâtre, il donna *les Erinnyes*, drame grandiose, et qui restera avec *Kain* le plus haut sommet où son esprit flamboya. »

Voilà comment on honore les maîtres dans cette maison-là !

Nous pensions que la scie de la *froideur* et de l'*impassibilité* ne servirait plus. Nous nous trompions.

L'esthétique de *l'Art moderne* pourrait se résumer ainsi :

« Le crottin frais est beaucoup plus chaud que le marbre. »

Quant aux *Poèmes tragiques*, le langage de *l'Art moderne* est ahurissant. C'est dans ce recueil que se trouvent *Epiphanie*, *l'Astre rouge*, *Sacra Fames*, *A un Poète mort* et cette *Illusion suprême* qui est une des fleurs les plus belles de la poésie française !

Si l'on jugeait de cette façon le rédacteur de *l'Art moderne*, qu'en resterait-il ?

Un vrai poète, M. Pierre Quillard, semble avoir répondu d'avance, dans *le Mercure*, à l'inqualifiable article de *l'Art moderne :*

« L'un des plus stupides reproches, dit-il, que l'on eut coutume d'adresser à cette œuvre, fut d'alléguer qu'elle n'allait pas au delà d'une facile beauté extérieure et purement formelle, et que toute véhémence et toute vie lui faisaient défaut ; et c'était un jeu familier à la basse critique de comparer les poèmes de Leconte de Lisle à de froides images de marbre que nul Prométhée n'aurait animées du feu divin.

Il n'agrée point maintenant de discuter et de faire en de telles opinions le départ entre la mauvaise foi et la sottise, qui, d'ailleurs, ne sont pas incompatibles et s'épanouissent volontiers dans les mêmes cervelles. Certes, le poète n'échappait point à la loi commune, et chacune de ces œuvres qu'il avait libérées du temps par sa volonté créatrice fut à sa manière une œuvre de circonstance, enfantée dans la douleur. Mais alors que d'autres se

crurent quittes envers l'art et envers eux-mêmes quand ils eurent poussé tel quel le cri arraché à leur chair sanglante par le hasard des heures mauvaises, Leconte de Lisle se haussa toujours jusqu'à une parole d'humanité universelle et voulut que toute glose devînt inutile, en éliminant de ses poèmes une allusion indiscrète aux événements particuliers qui leur avaient donné naissance, et, comme il refusait fièrement d'avertir et d'apitoyer, on déclara par arrêt sommaire que ses strophes étaient dénuées de sens et indigentes d'émotion.

Une telle esthétique cependant n'était point nouvelle ni extraordinaire, et Gœthe ou Flaubert ne s'en fussent point émerveillés aussi aisément que le peut faire par exemple M. Alexandre Dumas. Loin de déceler que le poète ait été incapable de se donner à lui-même une explication du monde, elle révèle un effort héroïque pour projeter dans l'infini et dans l'éternel ce qui fut auparavant le tressaillement momentané de l'individu. Il ne s'agit plus dès lors d'une souffrance ou d'une joie simplement anecdotiques, mais la phrase ainsi proférée garde intacte à jamais sa valeur absolue et générale parce qu'elle a révélé non point le médiocre caprice sentimental d'un homme quelconque, mais l'ensemble même de l'univers prenant conscience de soi, en une brusque fulguration, dans cette pensée individuelle.

Seuls les faibles d'esprit par naissance ou par mauvaise habitude ne comprirent point la décisive clarté d'une voix qui résumait et rendait perceptibles par l'impérieux pouvoir du rythme les balbutiements d'innombrables hommes, et sauvait du ténébreux silence, où les eût condamnées l'infirmité de leur bouche, leur angoisse et leur révolte magnifiquement exprimées. »

« Basse critique », le mot restera.

La littérature belge a l'étranger :

On lit, sous ce titre, dans *le Journal de Bruxelles :*

« A propos des fêtes enthousiastes qui ont célébré chez nous le retour du capitaine Jacques, le héros du Tanganika, *le Petit Bleu* publiait il y a quelques jours un excellent article intitulé : *Emballons-nous !* Selon notre confrère, qui a mille fois raison, le Belge ne s'enthousiasme guère pour les choses belges; il semble se defier de ses compatriotes et de sa patrie; plus que tout autre peuple, il donne raison au désolant proverbe : Nul n'est prophète en son pays. L'esprit national, disait souvent à ses élèves le regretté M. Thonissen, dans l'admirable cours de droit pénal qu'il professait à l'université de Louvain, c'est l'esprit de dénigrement.

Hélas! l'étranger connaît notre lamentable défaut et le raille cruellement. Faut-il rappeler les terribles jugements portés sur la Belgique par Baudelaire? Notre mauvaise réputation s'est répandue par toute l'Europe. Voici ce qu'écrit à ce sujet un poète polonais, H. M. Agricola (Henri Merzbach) : « Le Belge aime à bien manger et à mieux boire encore. Sur vingt habitations, il y a un cabaret... Le Belge est *ʒwanʒeur* de naissance; cette expression purement belge signifie : celui qui se fiche de tout, des grandes choses comme des petites. Cette bonne *ʒwanʒe* est un principe vénéneux dans l'organisme social. Les plus grands élans se figent sous la glace de la *ʒwanʒe*, les plus hautes pensées périssent dans le gouffre de ce sempiternel désenchantement, etc. »

Ce jugement sévère est reproduit dans la remarquable introduction que M. Z. Przesmicki a mise en tête d'une traduction polonaise des drames de M. Maurice Maeterlinck.

Heureusement quelques publicistes belges s'efforcent, depuis plusieurs années, de réagir; grâce à leurs efforts, les œuvres belges ne sont plus tout à fait inconnues du peuple belge.

Il est juste de mentionner aussi les grands prix officiels décernés à M. Lemonnier et à M. Eekhoud.

Notre public reste pourtant très méfiant. Avant d'accorder son admiration à un ouvrage littéraire dû à une plume belge, il faut que celui-ci ait recu l'approbation de l'étranger; encore n'est-ce pas assez, c'est le *placet* parisien qui est exigé, peut-être parce que les journaux parisiens sont les seuls journaux étrangers lus en Belgique.

On nous saura gré, sans doute, de signaler ici la faveur avec laquelle les écrivains de 1880 — les *Jeunes-Belgique* — sont accueillis au delà de nos frontières.

Il est inutile de rappeler les succès de M. Maurice Maeterlinck, dont les ouvrages, grâce à un article célèbre du *Figaro*, ont fait le tour du monde et sont traduits en anglais, en allemand, en danois, en polonais, etc. L'Allemagne possède d'excellentes traductions de plusieurs ouvrages d'Albert Giraud, de Georges Eekhoud, d'autres encore. En Italie, des vers de MM. Valère Gille, A. Giraud, F. Severin et Iwan Gilkin ont été traduits et commentés dans divers journaux et revues.

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* a été, l'an dernier, étudié consciencieusement par l'éminent poète tchèque M. Vrchlicki. A Bordeaux, il y a quelques mois, un profes-

seur de littérature française à l'université de Groningue donnait une remarquable conférence sur le même groupe d'écrivains.

Au mois de septembre dernier M. William Sharp publiait dans le *Nineteenth Century* — la « Revue des Deux Mondes » de l'Angleterre — une longue étude sur les poètes de *la Jeune Belgique* où leur « Parnasse », œuvre collective de dix-huit poètes belges, publiée en 1887, faisait l'objet d'un examen détaillé. L'auteur signalait l'importance du mouvement poétique en Belgique et n'hésitait pas à préférer quelques-uns des Jeunes-Belgique aux meilleurs d'entre les jeunes poètes français de la même génération. Tel est aussi le sentiment de M. Zénon Przesmicki, qui, à plusieurs reprises, a publié des traductions de poèmes belges dans une importante revue de Cracovie, le *Sviat* (le Monde), qui prépare un volume de traductions des poètes de *la Jeune Belgique* et qui, dans son introduction au théâtre de M. Maeterlinck, vient de consacrer une centaine de pages à ce groupe de poètes auquel se rattache le jeune et célèbre dramaturge gantois.

Cette introduction, M. L. Wallner la résume et la commente dans le numéro de juin de *la Jeune Belgique*. Parlant du livre de M. Przesmicki, M. Wallner dit : « L'apparition du dit volume est donc importante à plusieurs titres, car ce fait indique non seulement qu'à l'étranger cette littérature (celle des poètes belges) a su attirer sur elle l'attention des esprits éminents, mais aussi qu'elle a déjà pris son rang au programme du *concert* européen poétique. Sa diffusion n'est, par conséquent, qu'une question de jours. Cette littérature affirme ainsi sa vitalité et accuse une physionomie *sui generis*. Cela est hors de doute ! La poésie belge... ne l'aurait-on pas confondue à l'étranger avec la littérature française contemporaine, ou même ignorée, si dans ses créations ne vibrait une note particulière témoignant du talent original de ses poètes et si elle ne reflétait pas son pays ? »

Parmi les grandes revues étrangères qui contribuent le plus à répandre notre jeune littérature, il convient de citer et de remercier particulièrement la *Nouvelle Revue internationale* et son directeur, le baron Stock, qui emploie à servir notre cause toutes les ressources de son talent et de son esprit.

La livraison de juillet de cette revue contient des interviews de M. Camille Lemonnier, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren sur le mouvement littéraire en Belgique.

M. Lemonnier a caractérisé en quelques mots élogieux le talent de chacun de nos écrivains. M. Picard a donné de l'air à ses paradoxes de l'âge de la pierre impolie.

On lira avec intérêt les déclarations suivantes de M. Iwan Gilkin :

« La mission de l'art est de créer le beau, de belles formes autour de belles idées. La beauté est morale en elle-même ; elle est bienfaisante et élève l'esprit ; à quoi bon y chercher un but social. Ne confondons jamais les idées sociales et les idées du beau. L'idée de la beauté est une vision spontanée qui fait voir les objets dans leur essence.

Je sais qu'il existe des écoles qui tâchent de faire de l'art un instrument social. Je m'oppose absolument à cette tendance, cela ne peut que nuire à l'art et au mouvement social. Le salut pour l'artiste, voyez-vous, se trouve dans la vieille et toujours vraie formule : L'art pour l'art ; surtout dans ce pays où la politique et les sciences sociales exercent une grande attraction sur les jeunes cerveaux.

L'artiste doit être indépendant, c'est clair ; cependant il serait inexact de dire que l'art n'a pas de lois — inexact et sot. Il y a des lois, surtout dans la réalisation de l'œuvre d'art. On ne s'en saurait pas plus passer qu'un menuisier des lois sur la menuiserie pour faire une table.

Et ces lois sont de deux sortes. Les lois générales, immuables, éternelles ; et les lois techniques qui peuvent changer, se détériorer. Celles-ci varient à l'infini suivant l'idéal qui règne dans le public. Elles suivent la mode... dans ses grandes lignes, si j'ose ainsi parler.

Chaque écrivain, plus il aura un tempérament vigoureux, plus il aura d'idéal personnel, ce qui ne l'empêchera pas d'employer les règles générales de l'art qui ne sont que de la logique appliquée... Une figure de géométrie vue à travers des verres de différentes couleurs... »

M. Georges Eekhoud a réédité avec force la théorie sur *l'Art pour l'Art* qu'il a développée naguère dans *la Nation*. Voici com-

ment il s'est exprimé à propos de l'âme wallonne :

« Inutile de nous diviser ostensiblement en Wallons et en Flamands; la distinction est fatale, je le répète, et indépendante de notre volonté. Mieux vaut nous rapprocher. C'est ce qu'on a compris à *la Jeune Belgique*. Il importait surtout de faire de la littérature *française*, d'écrire en *bon français*. Nous avons fait la guerre aux *flamingants*, c'est-à-dire aux politiciens flamands, comme nous la ferons aux *wallonisants* qui tenteraient de détourner nos écrivains de leur but essentiel : l'art. Le reste est politique ou pédagogie; préoccupation de chauvins ou de cuistres. »

Enfin, M. Maurice Maeterlinck a proféré ces paroles caractéristiques :

« *L'Art social* c'est *l'art-turpitude*. Existe-t-il une œuvre *d'art social* qui ne soit pas laide à faire pleurer les pierres? »

« Je crois la littérature française plus indispensable qu'aucune autre. Elle est peut-être l'unique gardienne en ce monde de la beauté parfaite d'autrefois. »

Ces interviews, très fidèles, font honneur à l'écrivain qui les a recueillies : M. le vicomte Edouard Du Fresnel, secrétaire de la *Nouvelle Revue internationale*.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant la suite de l'article de M. Léopold Wallner, la Chronique littéraire de M. Iwan Gilkin, etc., etc.

A propos de l'inauguration du monument d'*Ulenspiegel*, on lit dans *le Courrier de Bruxelles* :

« Toutes les cervelles ixelloises sont en ébullition. Jugez donc! On a inauguré un monument, un mausolée, une fontaine tumulaire, comme on dit place Sainte-Croix, à de Costère et les érudits de la région tiennent à se montrer bien informés sur le monument et le héros qui en est l'objet.

De là quelques erreurs inconscientes et involontaires.

Le buste porte une légende donnant la date de la naissance 1825 et celle de la mort 1870.

Entendu à ce propos :

Çà! ce doit encore être un de 1830.

Un autre plus documenté et plus près de la vérité : Descoster. On m'a dit que c'était un grand éditeur! (*Historique*.)

Renvoyé à l'administration communale d'Ixelles pour inaugurer un cours de gloires locales! »

La *Coopérative artistique* poursuit depuis quelque temps l'étude d'une vaste organisation qui comprendra tout le monde artistique.

Ce sera une Fédération syndicale des arts et métiers : peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, hommes de lettres, artistes dramatiques. Elle s'est assurée, pour cette étude préliminaire, le concours d'avocats, de financiers et d'artistes. Le but sera la création du palais des artistes, pour salles de fêtes, expositions, concerts, théâtre, etc., ainsi que la réalisation immédiate de tous les désiderata compris dans ses statuts; notamment la question importante des pensions, caisses des veuves et orphelins, secours mutuels, construction d'habitations et ateliers pour les membres, institution de crédit, prêts d'honneur, etc., etc.

Elle convoquera prochainement une assemblée des délégués de tous les cercles artistiques du pays. A cette assemblée, elle présentera le projet provisoire de la constitution des différents syndicats et donnera connaissance de son plan financier.

Nous engageons vivement toutes les associations artistiques, journaux d'art, etc., à envoyer, dès à présent, les noms de leurs délégués au siège de la *Société coopérative artistique*, 19, rue de la Banque, à Bruxelles.

L'éditeur Lacomblez, de Bruxelles, qui consacre une grande partie de son activité à la publication des œuvres littéraires belges, fera paraître prochainement une nouvelle édition de ce livre admirable de

Georges Eekhoud, les *Nouvelles Kermesses*. Il prépare également la publication d'une œuvre inédite de notre compatriote, *Les Subversions*, dont quelques fragments ont déjà paru soit dans *la Société nouvelle*, soit dans *la Jeune Belgique*.

Chez Paul Lacomblez aussi vient de paraître la nouvelle édition des *Contes de mon village*, l'œuvre savoureuse et forte de M. Louis Delattre.

Notre secrétaire de la rédaction, M. Maurice Desombiaux, a reçu la décoration civique pour acte de courage.

M. Camille Lemonnier n'ayant encore ni obtenu ni refusé cette distinction, l'attitude de M. Maurice Desombiaux est sévèrement commentée par les esthètes.

La main froide comme celle du serpent et « la forêt vierge dans laquelle la main de l'homme n'a jamais mis le pied » de Ponson du Terrail sont devenues légendaires; voici un lapsus échappé à M. Emile Zola et qui peut-être deviendra lui aussi célèbre. Dans *Lourdes*, son dernier roman, on peut lire, page 81, ligne 13, à la suite d'une énumération de miracles produits par l'absorption de l'eau miraculeuse, cette phrase : « Ce furent d'abord les sourds et les muets qui entendaient et *voyaient* ».

Le lapsus a passé en feuilleton (18 avril) et il n'a pas été corrigé dans le livre, du moins dans les éditions actuelles. Rappelons que dans le même roman M. Zola s'est rendu coupable d'une petite inexactitude qui tourmente le personnel de la gare de Lourdes. M. Zola fait passer dans cette gare un train express qui ne s'arrête pas. Or, il paraît que tous les trains express de la ligne de Bayonne à Toulouse s'arrêtent à Lourdes. Et de deux.

Citons, pour finir, cette façon de s'exprimer du même auteur : « Elle mangea sa boutique pour en faire un bachelier... »

La Jeune Belgique remercie chaleureusement *le Journal de Bruxelles* et *le Soir* (M. Lucien Solvay) qui continuent à plaider avec zèle et avec talent la cause des écrivains français de Belgique.

Une phrase attique de *l'Art moderne* :

« Le subtil et colérique Woeste, très redoutable, car il défend ses idées, et lui-même, à la façon du putois lâchant sur l'ennemi le jus fielleux de son derrière. »

Quand nous disons « de *l'Art moderne* », nous nous trompons : cette phrase appartient à M. Léon Bloy en personne.

Cet emprunt donne une saveur particulière à ce passage de l'interview de M. Picard dans la *Nouvelle Revue internationale* :

« Une dernière observation : Nous avons été longtemps des imitateurs de l'art étranger; des contrefacteurs, comme on disait, des pirates. Ces vices ont disparu : nous vivons désormais sur notre propre fonds. »

L'OMBRE GARDIENNE

Carissimae...

Il m'est doux de penser, en ces heures de nuit,
Qu'une amie est au loin, dont le rêve me suit.
Même absente et lointaine, elle m'est tutélaire;
On foule sans effroi les chemins qu'elle éclaire :
Elle va, je la suis; et, seule, au fond du soir,
Elle dresse pour moi la lampe de l'espoir.
S'il est d'amers instants où, malgré tant de grâce,
L'âme, comme autrefois, défaille, faible et lasse,
Elle s'arrête alors et, tournant à demi,
Vers celui qui la suit, son doux visage ami,
Dans l'ombre de la vie et l'inconnu des routes,
Son regard plein de foi dissipe tous les doutes.

Sa puissance adorable est faite de douceur :
En subissant la reine on croit aimer la sœur.
Quel que soit son vouloir, il semble, tant la chère
Sait voiler à nos yeux ce qu'il a de sévère,
Que l'on cède soi-même au meilleur de ses vœux;
Car son sourire seul, sans un mot, dit : « Je veux. »
Tout ce qui provient d'elle est, comme elle, céleste!
Sa parole, sa voix, son sourire, son geste
Projettent dans le cœur un souverain rayon;
On sent au fond de soi comme une éclosion :
Feuille à feuille, en silence, au gré de sa parole,
La fleur du pur amour entr'ouvre sa corolle;
Il s'éveille, dans l'âme heureuse, un renouveau
Si profond, qu'il allie à son parfum nouveau
Tout l'arome envolé de la candeur ancienne!

Même absente, elle est là! Tel qu'une ombre gardienne
Attentive au danger que nous ne voyons pas,
Son souvenir voilé veille sur tous mes pas,
Ange, elle me conduit, reine, elle me protège;
Si j'ai franchi l'obstacle et déjoué le piège,
C'est que partout, comblé de ce présent divin
Que d'autres, moins heureux, implorèrent en vain,
Je sens à mes côtés sa présence fidèle;
Et je ne suis pas seul, bien que je sois loin d'elle.

FERNAND SEVERIN

CABOTINS

« Mon cher Remouchamps, nous n'avons pas le même Idéal !! » X. Y. Z.

Je le crois bien que nous n'avons pas le même Idéal ! Vous n'êtes, franchement, pas dégoûtés !

Vous estimez la Vie assez belle sans le Rêve. Laissez-nous donc tranquilles et ne venez pas opposer à nos chimériques visions vos réalités d'Épinal...

Vous êtes orgueilleux comme des enfants malades qui jouent à la royauté.

Que savez-vous du Beau? L'avez-vous jamais éprouvée cette angoisse des harmonies suprêmes qui nous ronge l'âme à nous autres? Vous vous contentez de la terre parce que vous êtes des impuissants, parce que vous ne savez pas créer, parce que l'Ombre et le Silence — ces deux infinis de l'Idée — vous épouvantent...

Vous préférez un Idéal facile et quotidien qui vous permette de croire à vos maîtresses et d'exalter vos petites langueurs ! Et puis, ô vertige ! vous célébrez ingénument de prochaines apothéoses...

Vous n'aurez jamais vos statues de marbre que dans votre cercueil !

***

Je les ai trop connus, vos pareils.

Ils s'épuisent en vains orgueils pour que leur nom vole un jour sur les lèvres des hommes... Ils ont des visions vermeilles de résurrections auro-

rales. Leurs ténèbres sont hantées de palmes et de statues. La Postérité reconnaissante les baise au front comme une esclave. Ils se voient en bronze dans leurs miroirs... Ils saluent Gœthe et Shakespeare fraternellement... Ils croient qu'il suffit, pour cela, de sertir quelques gemmes et de perler quelques gammes... Ils ont des candeurs d'un provincialisme effrayant : nulle idée des harmonies, des proportions, des perspectives.

***

Ils pensent que le monde entier est haletant devant leur rêve et que leur insomnie empêche les étoiles de dormir...

L'admiration des hommes bientôt ne leur suffisant plus, ils créent quelques dieux chargés de vivre en leur extase. L'univers roule en leur orbite, leur faisant la seule auréole qui soit digne d'eux.

Ils ne sauraient monter assez haut... Ils ont retrouvé — comme il convenait — l'échelle de Jacob. Mais ils réclament quelques échelons. Ils se sentent prisonniers de l'infini, exigeant plus que l'infini.

Chacun d'eux voudrait être l'Unique.

Ce sont les cabotins de l'Idéal... Ils s'entourent d'enfants de chœur qui les encensent le long de l'asphalte, imperturbablement. Ils fondent des religions et des dîners. Ils sont merveilleux de puffisme inconscient parfois et lilial. Un sourire d'eux rend illustre, et leurs mots sont recueillis comme des Bibles...

Ils croient tous en leur génie. Il faut toujours croire à son génie. Jogand y croyait, et c'est ce qui lui a permis de devenir Léo Taxil.

***

Leur originalité consiste à déformer uniquement le Réel. Ils ne sauraient penser selon leur âme transcendentale. Ont-ils une âme transcendentale? Ils n'ont, d'ailleurs, pas le loisir de songer à leur âme, ni la force, ni le secret.

Ils sont superficiels à crier grâce.

La vraie originalité humaine serait de comprendre la vie. Ils laissent ce pédantisme aux philosophes et n'aspirent qu'à surprendre... Toujours le même système.

Ce sont les faussaires ingénus — roués quelquefois — des Idées.

Épris de seules verroteries, quand vient la mort ils font flamboyer dans le ciel des paradis pour rastaquouères...

VICTOR REMOUCHAMPS

LOINTAINS

Ils vivent seuls au plus lointain des solitudes,
Ardentes d'infini, terribles de beauté;
Et rien d'eux vers le monde aux sèches turpitudes,
Que les torrents de l'éternelle charité.

Délivrés de la chair, les pleines certitudes
De leur amour pour Dieu brûlant hors du désir
Animent de tendresse heureuse leurs études,
Et l'Or du Vrai se change en fluide Elixir.

Tel plane sans appui l'astre au lent vol robuste,
Tels dans l'Indémontrable ils aiment s'affermir.
Quand ils mourront, glacés dans l'agonie auguste,
Sur leurs lèvres de neige on entendra frémir

Ce grand baiser de Dieu qu'est le râle d'un juste...

ALBER JHOUNEY

La littérature belge à l'étranger.

(*Suite et fin.*)

Le cadre de ce compte rendu, dois-je le répéter, ne permet pas de m'étendre comme je l'aurais voulu. Je résumerai donc, passerai même (et souvent à contre-cœur) une foule d'aperçus caractéristiques. C'est que devant notre esprit surgit, comme un domaine presque inexploré, le pays mystérieux symbolisé par les vers de Maeterlinck :

O plongeur à jamais sous la cloche!
. . . . . .
Et tant d'êtres étranges à travers les parois!
Et tout attouchement à jamais interdit!
Lorsqu'il y a tant de vie en l'eau claire au dehors.

Il a cru être « à jamais sous la cloche » au début de son évolution poétique, lorsqu'il cherchait sa voie sous l'influence de Baudelaire. Maeterlinck

part ainsi d'une espèce d'égotisme poétique pour, guidé par le sentiment de pitié envers les souffrants et les déshérités, aboutir promptement (car déjà dans les *Serres chaudes*) vers une espèce d'altruisme. Comme chez toutes les natures douées et profondes, ce *processus* ne s'oppère pas en lui sans douleur ni difficulté :

Mon âme est triste à la fin,
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain !

« Un instant de calme, une goutte de rosée fortifiante, et le poète ira plus loin. »

M. Przesmycki croit que les *Serres chaudes* resteront peut-être la seule manifestation de poésie purement lyrique de Maeterlinck qui, depuis qu'il a abordé le théâtre, lui est resté fidèle, en créant *la Princesse Maleine* d'abord, ensuite *l'Intruse*, *les Aveugles*, *les Sept Princesses*, enfin *Pelléas et Mélisande* (1). M. Miriam se demande quelle est la cause de cette évolution ? « Il est probable, se répond-il, que l'auteur a jugé, non sans raison, que l'éternelle antithèse entre le côté limité, temporel de la nature humaine et le côté essentiel, infini, que les collisions incessantes entre ces deux antagonismes (collisions se produisant sous millé formes et combinaisons qu'offre la variété des manifestations des existences éternelle et sensuelle) peuvent mieux être rendues sous la forme dramatique que sous aucune autre : épique ou lyrique. Car cette première permet l'expression la plus large possible des luttes, surtout intérieures » ... « Peut-être, ajoute-t-il, est-ce une propension plus grande vers la poésie dramatique qui l'a poussé dans cette voie ? »

Il me semble qu'il y aurait lieu d'admettre les deux causes : la propension autant que les convictions acquises, lesquelles, en un temps déterminé, seraient venues se donner la main pour opérer en lui cette volte-face.

M. Miriam a étudié avec soin les écrits philosophiques et esthétiques de Maeterlinck et s'est bien pénétré de leur doctrine.

En comparant les déductions qui en ressortent aux surprenants résultats de la psychologie expérimentale moderne, il est parvenu à constater entre eux une parfaite identité. Que Maeterlinck y soit arrivé par le moyen de la spéculation indépendante, ou par celui de lectures et de recherches, cela n'a aucune importance dans l'espèce. Car il ne s'agit pas encore en ce cas d'innover, de créer quoi que ce soit dans le domaine philosophique ou scien-

(1) Et nous savons que depuis lors il n'est pas resté, non plus, en chemin, comme le témoignent ses trois productions dramatiques récemment parues.

tifique, mais bien de se tenir à la hauteur ultime de la science du siècle et d'introduire consciemment dans la poésie dramatique les *prémices* d'une cosmogonie dont l'aurore vient de poindre à peine — l'aurore du *mysticisme scientifique* qui, à l'aide de l'expérience, découvre et prouve le côté mystérieux, infini en toute chose, depuis le minéral jusqu'à l'homme. Le mysticisme scientifique qui s'appuie sur les lois de la nature découvertes par une investigation séculaire, ruine toute idée de l'intervention miraculeuse dans le temps et l'espace, et se voit d'accord avec la théorie *monistique* puisqu'il constate dans toutes les choses de l'univers un *fond* commun et éternel; il détruit le matérialisme qui confond le *réel* et le *vrai* avec le *tangible* et *ce qui ne peut être saisi que par le sens.* De toutes les données d'une importance capitale qui nous montrent en quoi consiste l'évolution du mysticisme moderne et vers quoi celle-ci tend avec force et une sûreté garantie par les faits observés, il résulte avec évidence que la nature humaine possède deux faces : l'une tournée vers le monde extérieur communiquant avec lui à l'aide des sens, et l'autre encore si mystérieuse pouvant se manifester durant certains états exceptionnels : dans les états hypnotiques et somnambuliques, dans les pressentiments, le rêve, la télépathie, dans certains signes et gestes symboliques de la nature animée ou inanimée qui environne l'homme de toute part. C'est une science au berceau, grosse d'avenir; elle concilie le *phénomène* avec le *noumen* et prouve que la *métaphysique* n'est pas, comme l'enseignaient les philosophes idéalistes allemands, en dehors de notre *aperception* (1). M. Miriam fait à cette occasion plusieurs citations, qu'il ne serait pas difficile d'étendre à l'infini, et entres autres une tirée de la *Theologia Deutsch* de Martin Luther. Elle me paraît si curieuse que je ne puis m'empêcher de la reproduire à cette place : « ... Car l'âme créée de l'homme a deux yeux. Le premier œil a la faculté de

(1) En cela les philosophes idéalistes de l'Allemagne ont montré beaucoup de tact et de sagesse. Étant parvenus par voie de pure spéculation philosophique à la conviction que l'homme possède en lui une parcelle de l'absolu, ils n'osaient affirmer autrement l'existence de cet absolu. Pouvaient-ils espérer que peu de temps après eux la science expérimentale viendrait confirmer leurs assertions spéculatives ? L'idéalisme n'est donc pas ruiné par le mysticisme scientifique. Au contraire, il doit, en un certain sens, être considéré comme le précurseur de ce dernier. Je ne puis, par conséquent, approuver le jugement trop sévere que porte M. Miriam à l'égard des philosophes idéalistes (Fichte, Schelling, Hegel) qui, en substance, ne veulent affirmer autre chose que ce qu'affirme le mysticisme basé sur l'observation. M. Miriam, qui connaît parfaitement les œuvres philosophiques de Wronsky, sait fort bien que le grand penseur polonais est parti du point aboutissant de l'idéalisme allemand pour échafauder sa vaste et encore si ignorée synthèse.

« regarder dans l'éternité et l'autre dans le temps et la création. Les deux « yeux ne peuvent agir à la fois ; si l'âme doit regarder avec l'œil droit « dans l'éternité, l'œil gauche pendant ce temps doit cesser toute fonction « comme s'il était mort. Par contre, quand l'œil gauche commencera ses « fonctions vers l'extérieur, vers le temps et la création, il empêchera par « là même l'action de l'œil droit. Celui donc qui veut posséder l'œil « droit doit renoncer à l'autre. Car personne ne peut servir deux seigneurs « à la fois. »

Le mysticisme de la secte pythagoricienne et de l'école d'Alexandrie, l'ascétisme de l'Inde, de l'Egypte et du moyen-âge sont là pour prouver quelle force acquiert cet *œil droit*, pour parler avec Luther, lorsqu'il est constamment tourné vers l'infini ; mais ce qu'il y voit dépend de l'époque, de la race, du degré de civilisation. De nos jours enfin, où la connaissance des lois de la nature s'enrichit de découvertes incessantes, cette vue est parvenue à s'affranchir de l'attirail mythologique ou fantastique, à contempler les choses de l'*au-delà* avec l'œil scrutateur du savant respectueux. Mais le poète aussi se penche avec un saint effroi au-dessus de l'abîme de l'éternité, car lui aussi l'avait pressenti et découvert de par la force de son intuition et de son imagination créatrice.

J'ai l'air à mon tour de m'étendre tout au long, de m'égarer dans des digressions. Il n'en est rien. Ce qui précède est un trait de lumière qui nous montrera l'activité actuelle de Maeterlinck sous son vrai jour.

M. Miriam, étudiant à fond les poésies dramatiques de l'auteur des *Aveugles*, y découvre trois données essentielles :

La première, c'est la lutte entre les volontés individuelles et les passions. Cette donnée, cela va sans dire, est commune à toutes les productions dramatiques.

La deuxième et la troisième donnée constituent la vraie originalité du talent de Maeterlinck ; de plus leur emploi, dit M. Miriam, est une innovation dont les résultats deviendront incalculables dans l'avenir.

La deuxième donnée consiste dans le choix des personnages du drame chez qui l'élément transcendantal s'affirme au détriment de celui des sens, chez qui par conséquent l'aperception interne s'est développée au détriment du *vouloir vivre*.

En cela déjà Maeterlinck se distingue de Shakespeare, car dans les drames de ce grand dramaturge la première donnée est dominante ; la lutte des volontés et des passions y atteint des proportions colossales ; c'est le *vouloir vivre et s'affirmer* dans toute sa grandeur. Soutenir que l'élément transcendantal ne se rencontre guère chez certains personnages du drame

shakespearien serait une contre-vérité. Mais cet élément s'y devine ou ne s'y rencontre qu'aux hasards de la route, vu que dans l'application de cette deuxième donnée Shakespeare n'a été qu'obscurément guidé par son instinct génial et divinatoire.

La troisième donnée c'est le rôle que joue la nature dans les drames de Maurice Maeterlinck. Avant lui ce rôle était secondaire : celui des décors, du fond, du feu de Bengale et autres éclairages ; la nature y reflétait les passions humaines et grondait et s'apaisait avec elles. Maeterlinck lui assigne un rôle actif, indépendant de l'homme, toutefois en corrélation intime avec lui. Dans ses drames la nature agit symboliquement avant ou après les actions des personnages.

La théorie monistique qui voit un *fond* commun dans toutes les manifestations de l'univers, justifie et rend nécessaire même l'introduction de cette troisième donnée dans la dramaturgie moderne. En effet, la nature ambiante et l'homme réagissent sans cesse l'un sur l'autre ; une foule de ces réactions nous sont encore inconnues.

Selon M. Miriam, l'introduction de cette troisième donnée dans la poésie dramatique amène une réforme de la plus haute importance, car l'ancienne dramaturgie, celle avant Maeterlinck, ne s'occupait que de l'homme pris individuellement, elle le considérait comme un petit monde à part, sans lien, en quelque sorte, avec le reste de l'univers. Comparant la réforme de H. Taine apportée dans l'ancienne critique artistique, laquelle analysait, étudiait chaque œuvre d'art sans lien avec le milieu et la race où elle naquit, M. Miriam croit découvrir entre les réformes respectives de Taine et de Maeterlinck des analogies très grandes et d'un mérite d'égale valeur. Allant plus loin, M. Przesmycki voit en Maeterlinck un hardi architecte qui, par sa réforme et ses réalisations, a posé la base d'un futur drame cosmique lequel, aujourd'hui, pourrait encore nous paraître presque impossible.

Tout ceci n'est que le *quoi* de l'esthétique de Maeterlinck. Procédant toujours par voie déductive, — du général au particulier, de l'idée à sa réalisation, — M. Miriam arrive au *comment*, à l'analyse de l'œuvre de son poète et aux procédés qui lui ont permis de rendre, dans ses drames, l'expression adéquate à l'idée.

M. Miriam s'attache avec un soin particulier à l'analyse de *la Princesse Maleine*, œuvre où Maeterlinck subit sans conteste l'influence de Shakespeare tout en y affirmant déjà son originalité qui ira en s'accentuant dans les œuvres suivantes.

Nous voici arrivés en un point où je me vois obligé de rectifier certaines

assertions trop absolues de M. Przesmycki concernant les dites réformes de Maeterlinck. Si dans Shakespeare la plupart des personnages regardent en effet plus de *l'œil gauche* que de *l'œil droit*, en est-il ainsi des autres auteurs dramatiques. Par exemple, dans *Manfred* et dans *Caïn* de Byron, dans *Jeanne d'Arc (Die Jungfrau von Orléans)* de Schiller, et dans l'immense, l'incommensurable *Faust* de Gœthe?! Chez tous ces personnages l'élément transcendantal est plus fortement développé que le sensuel, et même lorsqu'il y a lutte entre les deux c'est le premier qui triomphe. Il est vrai qu'aucun de ces auteurs n'a su se débarrasser de l'attirail fantastique ou mythologique, mais il est nécessaire d'ajouter que cet attirail n'est point l'effet de la crédulité : c'est du symbolisme — vieux jeu — si l'on veut.

J'attire ici l'attention sur l'étonnant poète qui a nom Nicolaus Lenau, dont le mysticisme a beaucoup d'analogie avec celui de Maeterlinck. Par exemple, dans certaines pièces de poésie, entre autres dans les *Waldlieder* et dans son poème extraordinaire intitulé : *Die Marionetten* (les Marionnettes), écrit avant 1843 et où le premier tableau s'ouvre par une scène symbolique de la nature et où le dernier tableau reproduit la même scène, la mettant en parfaite corrélation avec les terribles et mystérieux événements du drame. Tout cela me paraît fort curieux.

Il ne faut surtout pas oublier Edgar Poe. Citerai-je certaines de ses nouvelles où *l'au-delà* joue un si grand rôle? *Morella*, *Ligeia*, *Metzgerenstein*, *les Souvenirs de M. Auguste Bedloe*, *les Révélations magnétiques*... Poe, qui dans son admirable roman cosmique *Eureka* a exposé la doctrine monistique, comprit, et bien avant Maeterlinck, la corrélation métaphysique qui existe entre l'homme et la nature. A cet effet, je ne citerai que le titre de la délicieuse nouvelle intitulée *L'Ile de la Fée*. Je ne veux point amoindrir le mérite de Maeterlinck, mais tâcher de remettre toute chose à sa place, de rendre, pour parler avec l'Évangile, à César ce qui revient à César. J'insiste sur l'immense influence qu'a exercé Edgard Poe, grâce à Baudelaire, sur la pléiade poétique belge, influence très légitime due autant à son génie qu'à la hauteur et la nouveauté de ses vues, et j'essaie de montrer une filiation qui me paraît assez directe.

La théorie théâtrale de Maeterlinck nous est bien connue. Selon sa conception, les poèmes dramatiques de sa création doivent être joués par des marionnettes. Et c'est très logique, car à quelle autre espèce d'acteur confierait-on les rôles des personnages dont le *vouloir vivre*, pour parler avec Schopenhauer, est réduit au minimum. « Ces petites âmes embryonnaires », comme les appelle Mirbeau, sont *des irréductibles de l'abstraction psychologique*, et à des êtres pareils conviennent et la langue que met dans leur

bouche Maeterlinck et le jeu des fantoches : une langue d'une simplicité, d'une naïveté extrême, hérissée de répétitions, très suggestionnante et interrompue « par des blocs de silence » ; un jeu des inanimés, des *impersonnels* qui seul peut ne pas substituer quelque chose d'une individualité étrangère à celle de personnages élémentaires du drame.

Une atmosphère légendaire est aussi l'une des conditions indispensables à de pareilles poésies dramatiques : un temps et un lien idéal, le plus rapproché du *métaphysique*, lui, qui est toujours à l'état latent et en nous et en toute chose.

« Un grand artiste, simple jusqu'au fond du cœur, est celui qui conserve, dit Guyau, à l'égard du monde une certaine éternelle nouveauté du cœur, une certaine éternelle fraîcheur d'impressions... »

Toujours recommencer la vie, voici ce qui serait l'idéal de l'artiste. « Maeterlinck, conclut M. Miriam, possède sans doute cette éternelle enfance du cœur. Du reste, il a pénétré dans des domaines tout à fait neufs, qui avaient dû produire sur lui un étonnement bien autrement grand que celui lorsqu'il se sentit un jour d'être le citoyen de ce monde. Cette éternelle jeunesse du cœur est prouvée par le fait que non seulement dans *la Princesse Maleine*, mais aussi dans ses suivantes créations il a su conserver intact sa simplicité et son naturel vraiment admirables. »

Je passe et le parallèle entre Eschyle, Sophocle et Maeterlinck, et celui entre Maeterlinck et les primitifs.

Ne pouvant relater ici que la substance des idées que M. Przesmycki s'était fait à propos de son auteur de prédilection, je n'effleure même pas sa dissertation sur le beau, quoiqu'elle soit d'un grand intérêt.

Dans le livre qui nous occupe, bien que *la Princesse Maleine* soit analysée et commentée en détail, cependant M. Miriam n'en donne pas la traduction, pour des raisons qui, nul doute, devaient lui avoir paru on ne peut plus motivées.

En finissant ce petit travail, j'exprime pour la deuxième fois mon admiration pour la remarquable œuvre de critique et d'adaptation de M. Miriam, et ne puis que souhaiter aux jeunes et talentueux écrivains belges d'être toujours commentés et introduits dans le monde des littératures étrangères par des hommes d'une aussi exceptionnelle valeur.

L. WALLNER

DÉPART

Avec tes yeux pareils à des miroirs d'amour
Dont un souffle invisible a terni l'eau funèbre
Et remué, comme un soupir d'âme et de jour,
Le royaume des invulnérables ténèbres,

Madone au front plus blanc qu'un nuage de mai,
Toi pour qui j'ai quitté le vain orgueil des livres,
Je t'adore. Mon âme a peur. Les cieux sont ivres,
L'heure fatale en mon cœur de bronze a sonné.

Viens! le voilier de cuivre attend, qu'un souffle emporte.
Viens! des chevaux ailés piaffent à ma porte,
L'orient élargit ses vantaux embrasés.

Le jour divin ruisselle et la dernière étoile,
Vierge mystérieuse, en la paix de son voile
Fermera ses yeux d'or à nos premiers baisers.

LÉON HENNEBICQ

LE PÈRE CAILLOU

A M. EVARISTE VAN EEPOEL

Madameke Ruelle était une très vieille petite femme, alerte comme une fourmi malgré son grand âge; elle portait les cheveux à l'ancienne mode, des bandeaux qui se perdaient sous un bonnet blanc, bien repassé, se confondant aux tempes avec des boucles d'argent épaisses et tremblotantes. La figure effilée prenait dans ce cadre une carnation de pâle oxyde. Le dos ne s'était point voûté ; madameke Ruelle gardait toujours la tête infléchie, une tête fluette et ridée, incrustée de deux yeux vifs dont les années n'avaient point tari la malice.

Elle habitait une chaumière au bout du faubourg, à quelques minutes du hameau d'Osseghem. La maisonnette vétuste, bien antérieure peut-être au clocher même, était fort distante de la grand'route et s'élevait

entre l'école et la ferme des Vermieren. L'habitation ne présentait pas d'étage; son toit de chaume, délabré çà et là, accusait une ligne capricieuse. Dans la façade, près de la porte basse à auvent, une croisée étroite était percée; un pavement de briques, que le va-et-vient des sabots et des souliers à clous de fer avait raviné d'un double sillon très rouge, carrelait le seuil. A gauche, dans le corridor aux murs jaunis à la chaux, on distinguait les premières traverses d'une échelle conduisant aux combles.

Devant la chaumine, au centre de la place inondée de soleil, poussait un haut tilleul, aussi rond et aussi joufflu qu'une pomme mûre. Cet arbre, *de linde*, ainsi que nous l'appelions, projetait une ombre discrète et sereine, piquée de pierreries que les rayons du soleil chassaient au travers des feuillages. La pénombre s'étendait en cercle jusqu'à la maisonnette et dessinait dans le gazon la silhouette d'une immense couronne. Les jours de congé, après nos baguenaudes et nos baignades frétillantes dans l'Etang du Moulin du baron Villegas, nous allions nous étendre sous le « linde », et l'herbe nous paraissait plus tendre que la couchette la plus douce et la plus moelleuse. Il est vrai que nous contemplions le ciel et le jeu des nuages et que le parfum des camomilles saturait l'air et nos cœurs enfantins.

Au début du printemps *notre* tilleul avait un aspect étrange; on l'émondait régulièrement vers la fin de février; la moindre branche tombait alors sous le coup sec et impitoyable du courcet. L'arbre apparaissait comme un bizarre fantôme; les loupes innombrables du tronc rigide contractaient l'allure de fatals masques auxquels nos imaginations naïves prêtaient des grimaces horribles et fantastiques lorsque, le soir, la lune toute blanche, en caressant la maisonnette calme, découpait le profil dur du solitaire.

Des branchettes droites et minces naissaient au sommet et se couvraient bientôt d'un feuillage sombre ayant des tons de vieux velours. Lorsque nous supposions madameke Ruelle occupée ou absente, nous grimpions à l'arbre avec des cabrioles et des culbutes qui nous faisaient rire follement; mais nous persévérions et, en nous aidant des genoux et des épaules des nôtres, les premières loupes étaient bientôt enfourchées; de là nous gagnions aisément le cœur du « linde » dont la verdure serrée nous abritait contre tout regard. Puis nous arrachions de flexibles baguettes, choisies sans défauts, destinées à arrondir à merveille les joues de nos cerfs-volants.

Chaque jour, fillettes et gamins dansaient des rondes ingénues autour du tilleul et chantaient gaîment. Les jupes claires et les tabliers de coutil frétillaient et battaient des ailes ainsi que des papillons. Le vieux Coreman, de sa forge, en face, souriait à nos évolutions folâtres et disait à ses frappeurs — deux bons et vivants drilles — en nous montrant du bout de

son marteau : « Regardez, voilà le siècle qui batifole autour du tilleul ! »

Et il disait vrai le bon forgeron, car quand nous étions vingt nous avions peine à atteindre cent ans en additionnant nos âges. La pensée de Coreman s'attristait en songeant que sa vieille âme paisible, brûlée par les années qui passèrent devant sa forge, eût pu, sans difficultés, égrener le chapelet des printemps de nos vingt petits cœurs réunis.

Devant la fenêtre basse de madameke Ruelle s'étalaient des friandises, des « boules » et des caramels aux formes drôles, bariolés de couleurs disparates et criardes. Nous faisions notre choix sous l'auvent de toile rayée, puis nous nous engouffrions dans la boutique que nous emplissions de notre allégresse et de nos transports.

Madameke Ruelle avait une rude besogne à servir impartialement et à contenter notre marmaille ; tandis qu'en échange de notre *cens* elle nous donnait des bonbons enveloppés dans un cornet de papier brun, d'autres fouillaient dans les corbeilles et les platines de zinc espérant y découvrir un sucre nouveau.....

Parfois, au fond de la cuisine, nous apercevions le père Ruelle, buvant son café en mangeant d'épais briquets de pain bis. Ruelle était maçon et nous lui donnions le nom de « Papa caillou ». Il ne se fachait pas quand nous l'appelions ainsi ; il se contentait de nous râper un moment le menton dans sa main durillonnée en disant d'une voix dure : « Ah, les gamins ! » C'étaient les seuls mots qu'il nous adressait jamais, les seules syllabes qui, devant nous, sortirent de sa grosse bouche rouge, aux lèvres plissées d'un continuel et mélancolique sourire. La douleur muette qui se lisait dans ses traits calmes provenait sans doute du caractère acariâtre de sa femme ; « papa caillou » était fort malheureux, bien souvent des disputes surgissaient entre son épouse et lui. Au bruit de l'altercation, nous nous serrions sur le seuil pour écouter la voix criarde et aigüe de madameke Ruelle faisant des reproches à son homme ; celui-ci bougonnait, disait deux mots lents, sans volonté, puis se taisait. Seules les phrases perçantes et grièches de la petite vieille s'entendaient encore...

Nous autres, nous croyions « papa caillou » un peu toqué. C'était un bonhomme de taille moyenne, à la chevelure neigeuse, aux yeux tristes et fatigués, des yeux ayant la nuance des briques, comme si, à force de les regarder, leurs tons s'y étaient décalqués désormais. Nous nous moquions de la façon étrange et monotone dont le père Ruelle déambulait dans la venelle et sur la route des Quatre-Vents. Savions-nous ce qu'était la tristesse ? Les larmes mêmes nous les trouvions joyeuses. L'univers caressait nos œuvres ainsi qu'un éperdu sourire et les rayons du soleil fixaient nos prunelles comme des regards de bonheur et d'insouciance.

Chaque matin, avant de me rendre en classe, je dirigeais mes pas vers l'étang. J'aimais le calme et la solitude de ses bords resplendissants de rosée matinale. Le paysage entier formait une merveilleuse rivière de pierreries magiques que le lac sertissait d'une reine-émeraude. Je m'asseyais sur le bord du ruisseau. Longuement j'y restais accroupi dans l'herbe fraîche et parfumée.

Devant l'éclusette, l'eau venant de l'étang moutonnait et se couvrait d'une écume caressante. Par-dessus les barreaux de fer rouillé des poissons plongeaient drôlement, démenant une seconde leur corps d'argent dans la chute mignonne. Étourdis ils s'immobilisaient durant un instant, puis, les écailles pailletant sous l'azur du ciel, leurs nageoires lorées battaient avec une nouvelle vivacité. Et mes rires, mes exclamations brisaient le calme enchanteur et immuable et se répercutaient en échos attendris derrière le castel de Villegas.

Un jour, avant sept heures, je gagnais mon endroit favori. Le soleil du matin tamisait les ambiances d'une gaze féerique et le bleu de l'infini semblait plus pur que du cristal. Au coude de la route je découvris la place, à gauche la maisonnette de madameke Ruelle, la ferme des Vermieren, l'école; à droite la forge de Coreman, le cabaret de *l'Arbre d'Or*.

Sous le tilleul j'aperçus quelques camarades, la tête levée, le nez vers le ciel, semblant scruter l'intérieur de l'arbre. J'étais intrigué. Que faisaient-ils là, contrairement à leur habitude, de si grand matin? Et pourquoi cette façon anormale d'indiquer de la main le sommet du feuillage? Je fus bientôt parmi les nôtres, le regard perdu dans les branches. Au milieu des feuilles je distinguai d'abord une paire de gros souliers éclaboussés de sable et de mortier à travers lesquels d'énormes clous de fer poussaient leur tête polie, puis un pantalon taché de chaux, un tablier de grossière toile grise que je connaissais fort bien. Le long de la cuisse gauche le bras pendait immobile, montrant une main pote et crispée; la verdure serrée empêchait de voir l'autre bras.

— « Papa caillou! » m'écriai-je, en regardant mes amis.

Que faisait-il donc là-haut, dans cette posture impassible? En riant nous l'interpellâmes : point de réponse. Plaisantait-il, à présent, avait-il enterré désormais sa mélancolie et sa tristesse? C'était un tour, pour sûr, qu'il nous jouait! Si seulement nous avions aperçu son visage. Mais il se cachait, il dérobait sa figure à nos regards, peut-être pour que nous ne le vissions point se rire de notre étonnement! C'est à peine si nous devinions quelques anneaux de sa chaîne de montre dont le cuivre usé brillait parmi les feuilles sombres où perlait la sueur de la sève.

Au bout de cinq minutes notre bande se trouvait au complet. Nous étions quelque peu fatigués de tenir la tête levée, et le cou nous faisait mal. A la longue une légère inquiétude serra nos cœurs intrigués. De temps à autre les jambes bougeaient doucement et le bras semblait balancer. Nous nous regardâmes : de nos gorges, tout à coup, sortit un grand éclat de rire qui fit frissonner l'herbe et effraya les ramiers ; et, soudain, nos mains s'unirent et nos jambes encore engourdies s'échevelèrent dans une de ces rondes folles qui égayaient le village et faisaient battre le cœur des mamans derrière les rideaux de toile. A présent nous chantions allègres, oubliant même « papa caillou » qui persistait à ne pas bouger.

Au bruit de nos chansons quelques seuils se garnirent. Baesine Vermieren, la tête enveloppée dans un madras jaune à fleurs violettes, apparut sur le pas de sa porte. Elle s'avança vers notre groupe tandis que nous chantions les strophes d'une chanson enivrante, une chanson qui berçait un jeu de mode seulement vers la fin de juin, lorsque les fleurs de la pomme de terre perdent leurs pétales et font place à d'innombrables fruits servant de projectiles à nos catapultes :

Pataten-bollen,
Den boom af bollen...

Mais voilà que soudain la baesine se voile le visage, relève ensuite la tête, toute pâle, les yeux comme effrayés, hagards. Et elle se met à faire de grands signes à ses voisines, en faisant claquer son mouchoir rouge dans l'air. En voyant arriver tout ce monde nous arrêtons notre danse, mais les mains restent unies et nous formons toujours autour du « linde » un cercle de joues roses.

— Et « papa caillou », dort-il donc que tout ce bruit le laisse impassible? Peut-être veut-il partager son premier éclat de rire avec tout le village!

Voici maintenant Coreman traînant ses pas lourds, suivi des deux frappeurs.

Notre cercle se défit pour leur livrer passage; nous portions les regards sur les groupes qui entouraient l'arbre. Le silence était suprême, on entendait voler les oiseaux, un grillon chantait près du mur; on percevait le battement des cœurs formant comme une chaîne de sons discrets et amortis.

Les femmes et les hommes se signèrent, quelques vieilles tirèrent leur mouchoir et s'en tapotèrent les cils.

Coreman nous regardait avec des reproches dans ses yeux vides, il délia

son tablier de cuir et nous en fouailla le dos à grands coups. Nous étions dispersés; nous entendîmes le vieux forgeron nous dire la gorge serrée — mais plutôt parlait-il pour lui-même : « Ne venez plus danser sous le tilleul, mes enfants, car désormais ce serait autour de la mort que danserait le siècle de vos âmes unies ! »

Au coin de la route et du *beekkant* nous arrêtâmes nos pas. Tout le village maintenant s'ameutait sur la place. Quelques retardataires accouraient des ruelles voisines ; le curé Aendenboom s'amenait là-bas, appuyé sur son « pied de chêne ».

La foule s'ouvrit et nous distinguâmes le corps immobile de « papa caillou » que les deux frappeurs portaient lentement vers la maisonnette de madameke Ruelle, en tenant leur casquette serrée sous le bras. Toutes les têtes se baissaient, découvertes, ainsi que les épis d'un champ que caresse la rafale...

La foule se dispersa. Sur le seuil des portes les paysannes bruyamment s'entretenaient.....

Dans l'air calme la cloche de l'école se mit à tinter tels des échos de glas très funèbres, et au lieu de prendre le chemin de la classe, nous courûmes vers l'Etang du Moulin...

SANDER PIERRON

23 juin 1894.

DÉSESPOIR

Dans le grand Sahara, le sable inexorable,
Travaillant sans relâche, emplit l'immensité,
Et d'un linceul mouvant couvre la nudité
Du sol, enseveli sous le poids qui l'accable.

Triste comme la mer, le désert insondable,
Par le souffle puissant du simoun agité,
Semble se plaindre au ciel de son aridité
Et maudire le sort à jamais implacable.

Le vide et le silence, images du néant,
Rendent plus vaste encore le désert effrayant.
Mais plus triste je suis, plus lourde est ma souffrance,

Plus vaste est le désert du monde où je vis seul,
Et plus âpre est le vent qui roule le linceul
Sous lequel gît mon cœur, mort à toute espérance!

EMILE DE SARTORIUS

.....

OCTAVE PIRMEZ

Nous recevons de M. Jean Delville la lettre suivante :

MON CHER DIRECTEUR,

Faites, je vous prie, l'honneur de donner, au nom de la gloire légitime du Maître, l'hospitalité à ces quelques lignes, que l'un de ses admirateurs vous offre pour *la Jeune Belgique*. Voici :

Dans votre dernier numéro, vous rappeliez la commémoration De Coster. J'y lus, avec un sentiment mêlé de joie et de mélancolie, le nom du grand oublié d'Acoz : « Le monument De Coster appelle celui de Pirmez ! »

En vérité, ce cri oblige et correspond non pas seulement à l'humble et obscur désir que j'ose exprimer ici, mais, j'en suis convaincu, à celui de cent autres voix intimes et protestataires contre l'oubli ambiant — si belge ! — qui semble vouloir ensevelir *l'Œuvre* après l'homme.

En effet, tous les lettrés sérieux savent que s'il est parmi la littérature de Belgique un esprit digne de recevoir la forme posthume et consécratoire du génie, s'il est un écrivain dont l'effigie mériterait d'être frappée au sceau des plus légitimes glorifications, comme celle des plus beaux penseurs, c'est Octave Pirmez. N'a-t-il pas laissé une œuvre de la plus haute noblesse littéraire, d'une intellectualité puissante, et dont la silencieuse suprématie resplendit aux altitudes ignorées de la littérature belge? Avec des livres comme ses *Feuillées*, *Jours de solitude*, *Remo*, *Heures de philosophie*, en France, s'il avait été Français, Pirmez serait célèbre. Dans notre pays, s'il avait été un turbulent phraseur de subtilités creuses, il figurerait parmi la hottée de sinistres fusains d'une galerie officielle où la célébrité est presque compromettante! Mais il a, pareil aux forts, aux grands, négligé sa gloire; cette âme supérieure avait la répugnance de la popularité et savait se consoler des seules choses de l'infini. « *Es-tu chagrin, tourmenté par les hommes et les choses, disait-il, jette hardiment ta pensée dans l'espace et dans l'éternité; contemple l'univers immense, et considère le point imperceptible que tu y formes avec tout ce qui t'entoure. Écoute la cloche : elle t'annonce que le temps infatigable roule toutes choses en son linceul, et que bientôt toi-même tu seras roulé dans l'oubli et l'éternel mutisme.* »

C'était, vous le savez mieux encore que moi, un poète, un penseur de race. Peladan, qui — quoi qu'on en dise! — ne se trompe jamais sur la qualité psychique d'un être et qui déchiffre de suite l'arcane cérébral d'un intellectuel, nous dit un jour, à Paris, sa haute estime pour Pirmez : Il le considérait comme étant « la *seule tête* des lettres belges ». Pour ceux qui connaissent Peladan, autrement que par l'infâme ratatouille d'idioties où les gazettes triturent sa personnalité, cette appréciation est significative, doublement.

Mais pourquoi insister sur la valeur de Pirmez, dans une revue où l'on a la pudeur de ne pas oublier ce grand mort. Il importe avant tout — c'est le but de la présente — d'insister avec force sur l'idée du *monument*, puisque, en Belgique, il est nécessaire d'être atteint, à certaines heures suprêmes, de statumanie, afin d'un peu sauver de l'oubli ceux dont la destinée n'est pas d'être les premiers venus et qui ont droit à un peu d'immortalité dans un pays où la mort des artistes n'est pas même *ce soleil nouveau faisant s'épanouir les fleurs de leur cerveau*, comme dit Baudelaire.

Et si l'officialité, elle, n'a pas le temps de s'intéresser à cette bagatelle que l'on nomme un écrivain, préoccupée qu'elle est, la bonne ménagère, bien plus de soupe politique que de beau langage, pourquoi, nous, les obscurs, les damnés, les inutiles, ne prendrions nous pas la revanche?

Pourquoi — c'est ici surtout que j'insiste — *la Jeune Belgique* ne prendrait-elle pas l'initiative de cette lutte héroïque contre l'oubli d'une nation trop béotienne pour comprendre son devoir? Les frais? Ouvrez une souscription et réclamez un subside de l'État. Il n'est pas nécessaire d'édifier un monument aux proportions aussi orgueilleuses que coûteuses, et je suis persuadé que l'un de nos jeunes statuaires mettrait généreusement son talent au service d'une aussi noble intention. La figure de Pirmez est assez éloquente pour tenter le ciseau d'un artiste. Le marbre et le bronze attendent, je crois, avec impatience pour faire revivre, glorieusement, le solitaire oublié d'Acoz, et bientôt, espérons-le, le monument s'édifiera, souvenir respectueux et triomphant pour quelques-uns, parmi la paludéenne indifférence du marécage national. Et ce sera toujours cela de fait pour la gloire et la mémoire de ce pur, de ce grand : Octave Pirmez.

JEAN DELVILLE

ODELETTE

POUR CÉLÉBRER LA DÉCADENCE

Voici la fin, dansons en chœur
des rondes;
Tout est au mieux dans le meilleur
des mondes.

Baisant de Camille adoré
la mule,
Voici ce qu'Edmond inspiré
formule :

« Brisez tout; l'art grec est trop vieux.
Immense
un nouveau cycle radieux
commence.

Les temps sont proches : Lemonnier
va dire
du bien de ses amis, dernier
délire!

Bien loin Gauguin relégua les
barbares :
Sculptez des noix et des galets
bizarres.

Leconte de Lisle n'est qu'un
vieux bonze,
Allez offrir à ce Lebrun
un bronze.

Plus malin, je découvre en Ghil
sous roche
le génie inconnu, dès qu'il
approche.

Raymond Nyst à Flaubert reprend
l'empire;
Nous avions déjà, mais plus grand,
Shakspire,

Et Bebiesko, qui plus est;
J'oublie
Antonin Claude à qui Musset
s'allie.

En avant! Du neuf! Seul le neuf
est digne.
O jeunesse! Je couve un œuf
de cygne. »

Tel il convertit l'univers
et glose,
Et les avocats font des vers
en prose.

TOTO

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Poèmes sans rimes, d'OLIVIER-G. DESTRÉE. Londres, imprimé pour l'auteur sur les presses de Chiswick. — *L'Arche*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris. Dentu. — *Nouvelles Kermesses*, par GEORGES EEKHOUD, édition définitive. *Contes de mon village*, par LOUIS DELATTRE, seconde édition. Bruxelles, Lacomblez. — *Le Congo*, par ALBERT CHAPAUX. Bruxelles, Rozez.

ternel étonné, le poète se découvre, chaque matin, renouvelé dans les choses, toujours miraculeuses et neuves : Tel site radieux, la noble et opulente symétrie d'un décor concrètent, soudain, sa paresseuse préconception; et il leur voue une fallacieuse gratitude pour l'avoir incliné à des paroles dont, en somme, ils furent seulement le prétexte fortuit! Et. ici, son ingénuité atteint cette perfection qu'il se l'illusionne inhérente, non à lui-même, mais aux objets envisagés; tellement que son indolente condescendance à l'inspiration tyrannique récuse toute suggestion réflexe, entachée, évidemment, de singularité et excessive.

L'outrance implique, à ses yeux, une irréfragable barbarie; et offre un moyen d'originalité factice trop facile et général pour n'exciter point son scrupule. Zeuxis, ainsi, retira avec colère une toile exposée dont les Athéniens louaient l'étrangeté.

Bientôt, au demeurant, nulle conception ne hantera plus l'artiste, hétérogène à son préjugé cérébral, à son aptitude rhétorique. Il prohibera, finalement, la passion active qui convulse et gesticule; la supportera, à peine, révolue, ayant abouti à une espèce de sérénité tragique : Aux affres d'Hamlet, à la transe d'Othello, il préférera la douceur de cette tendre Antigone résignée, Cordélia, ou la soumission désespérée d'Ophélie, sa parure mortuaire d'herbes folles et de fleurs naïves; — à Cassandre, Andromaque; — aux cailloux et aux ronces ensanglantés du Calvaire, le ciel immense et l'azur, les délicieux chantres archangéliques de la Résurrection. La douleur lui apparaîtra surtout ornementale; plausible accessoire du drame; élément de beauté pathétique, susceptible de s'exprimer par des attitudes décoratives et mesurées; manifestée sous son aspect absolu, en la sculpturale théorie d'un chœur funéraire, accompagnant le récitatif dorien de sa plainte, d'évolutions rituelles.

L'œil volontairement optimiste du poète se délecte à la splendeur primesautière, au superficiel apparat du monde; à cette parure vernale dont l'artificieuse Nature travestit l'aridité ou la tristesse de la terre, et d'autant plus luxuriante qu'elle dissimule de charniers, nourrie et nuancée de la substance des ancêtres!

Cet idéal proscrit toute action : ses tableaux et ses personnages, en effet, saisis, dès l'abord, dans leur primeur fragile, sous l'aspect de leur plus parfaite magnificence, décherraient à la moindre mutation de leur caractère initial. De là une certaine uniformité d'invention; un poncif de candeur patricienne et d'élégance qui modèle et limite l'effusion de l'artiste.

Une monotonie, à la longue, émane, et émousse l'admiration, des *symphosia* ferventes de Burne Jones, des cortèges hyperduliques de l'Angelico; paroxysmes humains ou paradisiaques, ineffables, mais dont le génial interprète plastique n'atteignit, forcément, et ne transcrivit qu'une fois l'intégral et effervescent prodige... Ether divin, — « *dolce color d'oriental zaffiro* » — trop longtemps fixé, qui, après avoir illuminé, éblouit et aveugle! Les yeux nostalgiques devront se déprendre du charme qui les fascina pour, humblement, se rabaisser vers la Terre, car la Princesse Endormie ne commencera d'exister, et son palais de cristal fluide, sous les eaux, qu'à l'instant où la songerie aventurière du prince énamouré l'induira à troubler leur torpeur fabuleuse!

Et, au surplus, la fiction coïncide avec la sagesse pessimiste et sauvegarde le paladin de sa vague velléité profanatrice, en le réveillant! Quelque ondine lacustre, sinon, ou quelque hamadryade l'eût, sans doute, exhorté : « Que la certitude te suffise, beau prince, de la vertu de ton talisman! Embaume l'intact souvenir de cette vision irrésolue qu'aucun mortel, poète même ou magicien, n'est digne ni capable de vivre! Cette innocente Epiménide ne se ranimerait que pour vieillir; et qui sait? ayant tout appris

pendant ce silence séculaire, renaîtrait-elle d'une loquacité redoutable, et savante!... Laisse-la donc, vivante effigie immaculée, sur le socle de son éternité: sa suavité appartient, toute, au marbre ensorcelé; et le baiser qui lui transfuserait ton ardeur te désenchanterait, — car les siècles lui ont communiqué, avec la posture, l'âme glacée d'une statue!... Chevalier généreux, méfie-toi, désormais, de la surface perfide des étangs sylvestres qui séduit le passant et l'abuse du mirage de sa propre figure embellie!... »

D'autres spectacles attirent l'espérance inassouvie du prince et du poète, les rivages païens du perpétuel primevère, le littoral de la mer glorieuse d'où Vénus surgit, sous ces « flottantes couronnes d'ailes frémissantes », ces mêmes auréoles ailées dont le Beato nimbe l'Assomption de ses Vierges! La verdure moite et lustrée des campagnes insulaires, la fine arête nerveuse des collines florentines, la Toscane sinueuse et pétrée les regardent chevaucher de compagnie, jumeaux à l'âme sensitive, ravis par la pureté adorable des choses. Leur juvénile allégresse ne se ternit d'aucune flétrissante philosophie; rebelle à l'analyse, rien n'en diminue, n'en transgresse l'imperturbable magnitude. « L'horloge de fer » de la réflexion ne sonne jamais en cette contrée élyséenne, mais seulement le timbre fluide des cloches argentines de Fiesole; ses habitants bénis n'exagèrent, peut-être, que la bénévolence et la crédulité de leur joie : — c'est la patrie prédestinée de la légende et du merveilleux!...

Les poèmes de M. Olivier-G. Destrée retracent dans une forme passionnément simple, avec un coloris vivace, *genuine*, les émotions de ses nobles périégètes. Ambitieux de grâce spontanée, surtout, et de native éloquence, le dandysme intellectuel de l'auteur des *Poèmes sans rimes* poursuit cette harmonie qui unit les teintes somptueuses et profondes à la sobriété expressive des lignes. La plupart de ses proses — et notamment *la Princesse endormie*, *Maison paternelle* et *les Triomphes*, — répondent étroitement au dessein prémédité de l'écrivain et brillent de la beauté puérile et extasiée qu'il leur avait rêvée.

M. Herbert-P. Horne a ordonné aux *Poèmes sans rimes* un costume strictement apparié à l'œuvre qu'il revêt; — typographie, lettrines, frontispice, d'un goût exquis, délicat et sévère.

***

L'artisan athlétique de *Happe-Chair*, le peintre à fresques des *Possédés*, de *la Fin des Bourgeois* accorde, parfois, une trêve à ses labeurs grandioses et, pour se délasser, s'installe à l'établi de l'orfèvre, cisèle de surprenantes joailleries, d'un art patient et ingénieux, enchâsse quelque rare chrysolithe, sertit quelque impérial camée; ou, saisissant la loupe du miniaturiste, il résume, dans l'étroite perspective d'une nouvelle, d'un conte, son amour et sa science de la couleur. Par récréation, aussi, afin de distraire sa pensée d'autres et plus absorbants travaux, n'a-t-il point taillé dans le buis, enluminé et verni maints jouets paradoxaux et drôles? Des mêmes mains énergiques qui défient la tempête et subjuguent la rafale, les marins construi-

sent de frêles et minimes navires, cambrent la flexible armature, compliquent le réseau délié et ténu de leur gréement impalpable...

L'Arche est le produit d'une de ces remittences du maître styliste; un relais sur la route principale de son œuvre. Repos créateur, toujours, semblable à ceux que s'accordait Balzac, dans l'intervalle de ses fulgurants chefs-d'œuvre, pour esquisser de rapides et merveilleux épisodes, — pierres qui, plus tard, étayaient et rejointoyaient les assises cyclopéennes de la *Comédie humaine.*

— Aux confins de la capitale où s'agite la convulsive légion des créatures de Lemonnier, — Claudine Lamour, les Lupar, Lépervié, Rakma, etc. — êtres morbides doués d'un si spécial relief, — presque dans la banlieue, le romancier installe, cette fois, une famille désemparée par quelque bourrasque financière, résignée à sa récente médiocrité, mais victime, encore, de la fièvre intrigante de son chef, un de ces aigrefins, habiles toujours et toujours dupés aux jeux louches du hasard et qui affrontent, sans cesse, une chance constamment adverse.

Et c'est le *Journal* des doutes, des angoisses et des humiliations de la femme; et aussi, le cahier confidentiel des félicités de la mère, de cette *maman* qui, le cœur piétiné sous les ignominieuses réalités, amaigri par l'appréhension pire de désastres inconnus, continue de sourire à la quiétude, au tranquille bonheur de ses enfants. Un courage anime ces pages, exalté et un peu tremblant; une persévérante et virile volonté, mais infléchie de sollicitude tutélaire et de haute pitié féminine...

On dirait, cette petite maison ornée de verdure et fleurie, l'asile précaire d'un cataclysme, en partie subi, et dont, frémissant, l'on attend le coup suprême; — au milieu de la mer déserte et mauvaise, le radeau, épave de plus en plus disloquée que, chaque jour, il faut radouber et reconquérir — et, cependant, pavoisé!...

***

L'éditeur Lacomblez complète, peu à peu, sa collection en réimprimant les principaux ouvrages, tirés, naguère, à petit nombre et devenus introuvables, de nos écrivains notables. Il republie ainsi, aujourd'hui, les *Nouvelles Kermesses* et les *Contes de mon village.* Il suffira de signaler la réapparition de ces beaux livres aux lecteurs de *la Jeune.*

Outre leur mérite propre, les *Nouvelles Kermesses* présentent ce particulier intérêt de dater de la phase intermédiaire de l'art de M. Georges Eekhoud, de marquer l'heure d'une crise décisive et féconde, du climax où son talent, l'anormale vigueur d'observation et de concept, dénoncés par ses travaux antérieurs, atteignirent leur entière et plantureuse maturité. Les *Las d'aller*, les *Vachers du Meer* pronostiquent déjà la subtile violence, l'intensité clairvoyante, l'insolite acuité, cette motilité extrême de la sensation qui embrasent et accentuent les prestigieux feuillets du *Cycle patibulaire* et les imminentes *Communions subversives.*

Les *Contes de mon village*, début de M. Louis Delattre, qu'une frater-

nelle préface de M. Georges Eekhoud présenta au public lettré, possèdent la fraîche saveur acide d'un fruit croquant et vert. La réalité vivace pétille en ces pages agiles : *la Voisine*, *le Grand frère*, et la finesse, une manière de naïveté narquoise, de sentimentalité goguenarde, de tendre gouaillerie; d'autres — *Pierre de la Baraque*, *la P'tite Flippine* — illustrent d'humbles et inoubliables héros, profilés d'une plume plus grave, — tragique et familière.

***

Ce fut une décisive épreuve et péremptoire pour l'esprit national, cette œuvre du Congo parvenue, malgré bien des hostilités et des traverses, à une vitalité désormais certaine. Les sarcasmes acrimonieux et la risée, salaire habituel, en cette bienveillante patrie, de toute initiative désintéressée ou trop altière pour la judiciaire publique, saluèrent, dès l'origine, l'entreprise royale; et, en cette occasion, la dénigrante huée, le ricanement de la haineuse médiocratie s'exacerbèrent encore, de l'affreuse éventualité prédite, de la possible compromission, grâce à la politique coloniale, de la chère intégrité de nos finances!

Redoutable aléa! Le pays, peut-être, brusquement arraché à sa sieste auguste, verrait fondre les monstrueuses et suintantes bajoues, fruits rubiconds d'une prospérité et d'une somnolence jubilaires; sa pensée aiguillonnée se soustrairait aux polémiques soporeuses dont on l'a, savamment, abêtie, échapperait à l'envoûtement des sublimes campagnes électorales, des joûtes attiques des meetings! Le pouacreux cabaret, dont la fétide odeur d'enfermé, les aigres relents moisis étaient devenus l'atmosphère et la condition de notre vie, voici qu'on prétend l'aérer, scandaleusement en ouvrir les fenêtres sur le large!

Les victimes du climat et de la guerre servirent d'arguments sinistres aux sensibles philanthropes, ennemis du Congo : — les territoires, pourtant, ne se subjuguent pas comme le peuple souverain — avec des bavardages déclamatoires!

Alors même qu'elle se démontrerait onéraire pour la métropole, cette possession africaine ne resterait-elle point d'un prix moral inestimable? Carrière, enfin, aux énergies; horizon ouvert à la témérité et à l'héroïsme; champ d'exercice aux audacieux; école de crânerie et d'intrépidité où les cœurs s'élargiront et les intelligences; concurrence avec l'étranger, salutaire au tempérament émasculé par le houblon, à la lymphe de la pléthorique et casanière Belgique...

Certes, il est louable de manger de la terre natale; point jusqu'à l'indigestion, pourtant! Le fier geste de communion des Klauwaerts empruntait, d'ailleurs, sa signification épique de la conjoncture et, très évidemment, messied au moderne garde-civique décoré du Mérite industriel ou agricole!...

On connaissait vaguement, d'après les notions éparses et fragmentaires fournies par les quotidiens, dénaturées, trop souvent, ou falsifiées, la belle

série de campagnes de nos officiers dans la région de la rivière Zaïre; le récit bien coordonné, et éclairé de judicieuses réflexions, de M. Albert Chapaux renferme l'historique complet de la conquête, depuis les explorations préalables jusqu'aux dernières défaites des déprédateurs arabes. D'abondantes illustrations, des aperçus concis et clairs sur la constitution diplomatique et politique, l'ethnographie, les richesses géologiques, la faune, la flore, l'hygiène, etc., de la contrée, complètent le volume remarquable de M. Chapaux, qui constitue, ainsi, une excellente encyclopédie congolaise.

ARNOLD GOFFIN

Aux prochains numéros : *Contes et légendes*, par P. Germain; *le Bonheur irréel*, par F. Roussel; *Notes d'Être*, par Ch. Sluyts; *Notre Art de France*, par Alphonse Germain. Paris, Girard; *l'Idéoréalisme de quelques écrivains*, par Henry Maubel. Paris, librairie de *l'Art indépendant*; *Chants de la pluie et du soleil*, par Hugues Rebell. Paris, Charles; *Propos de littérature*, par Albert Mockel, etc.

MEMENTO

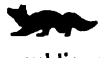
Le numéro belge de la *Nouvelle Revue internationale* a fait sensation. Parmi les collaborateurs, nous avons remarqué Messieurs Iwan Gilkin, E. Van Arenbergh, Valère Gille, Max Elskamp, Fernand Severin, Léon Hennebicq, Arnold Goffin, etc.

M. le vicomte du Fresnel a interviewé MM. Hallaux, Coomans et de Haulleville sur le mouvement littéraire en Belgique. M. Hallaux a répondu qu'il n'a pas le temps de se tenir au courant; M. Coomans, qui est retombé en nourrice, a déclaré que cent jeunes-belgique viennent d'être décorés (*sic*) et M. de Haulleville s'est exprimé ainsi :

Très remarquable ce mouvement, d'autant plus remarquable que le pays est bilingue. C'est une difficulté que d'avoir deux langues, car il y a, forcément, une déperdition de forces. Ces deux langues, allemande et romane, existèrent de tout temps... depuis la chute de l'Empire romain, époque reculée de leur formation.

Dès le xve siècle, il y eut des littérateurs. Philippe de Commines et Froissart, pour ne parler que des plus célèbres, sont de ce pays-ci.

Aujourd'hui des hommes très distingués, très fins, sont à la tête de la jeune littérature. J'admire sans restriction Gilkin, Giraud, Séverin et d'autres... Verhaeren fait quelquefois des vers de treize pieds, mais ça m'est égal, je ne me préoccupe que du rythme et de l'idée. S'ils étaient français, ceux dont je viens de vous citer les noms feraient du bruit, je vous en réponds.



M. Verhaeren publie dans *la Société nouvelle* le poème que voici :

LA TÊTE

La couronne grande de nuit et d'or
Pesait si lourdement sur la tête de cire
Qu'avec son poids de siècles morts
Elle semblait broyer l'Empire.

Le pâle émail des yeux usés
S'était fendu en agonies
Minuscules mais infinies
Sous les sourcils tranquillisés.

La tête avait été d'éclair,
Avant que les pâles années
N'eussent rivé les destinées
Sur ce bloc mort de morne chair.

Les crins encor étaient ardents,
Mais la colossale mâchoire
Mi-ouverte, laissait la gloire
Tomber morte d'entre les dents.

Depuis des temps qu'on ne sait pas,
La couronne violemment cruelle
De sa poussée indiscontinuelle
Ployait le front toujours plus las.

Les astuces, les perfidies
Louchaient en ces joyaux taillés
Et les meurtres, les sangs, les incendies
Semblaient reluire entre ces ors caillés.

L'âme des races redoutables
Dardait ainsi ses vieux forfaits
Sur sa propre tête qu'elle écrasait
Sous les passés incommutables.

Couronne et tête étaient placées
— Couronne ardente et tête héréditaire —
En un logis de verre
Au fond d'un hall, dans un musée.
L'œuvre s'y achevait définitive.
Un vieux gardien vêtu de noir
Veillait obstinément sans voir
Que cette mort s'accomplissait impérative
Selon la loi d'inflexibilité
D'une force qui se détruit soi-même
Avec colère et cruauté
Et qui s'embaume en un emblème.

Depuis des temps que nous ne savons pas, *indiscontinuel* est un mot pas français, fabriqué par un Apache en délire, et qui signifie la même chose que *continuel!* Depuis des temps qu'on ne sait pas, le passé a pour caractéristique d'être *incommutable*. Quant à l'expression *tête héréditaire*, elle trahit vraiment trop la pensée du poète. Il n'a évidemment pas voulu dire que tous les membres de la famille impériale dont il s'agit n'avaient qu'une seule tête, qu'ils se passaient à tour de rôle, — mais il le dit... Voilà ce qui arrive lorsqu'on se moque du sens des mots et de la propriété des termes et lorsqu'on se flatte de cultiver ses défauts. Le talent meurt, et cette mort s'accomplit impérative, selon

la loi d'inflexibilité d'une force qui se détruit soi-même avec colère et cruauté et qui s'embaume en un emblème.

Dans un autre poème intitulé *La Bourse*, où les cariatides du monument lèvent « des coffres-forts dédicatoires », nous avons admiré les couplets suivants, consacrés aux opérations financières auxquelles se livrent « de carnassiers bourgeois monumentaux », dont les têtes sont « chavirées » par les faillites :

Tels jours, à tel moment,
La fièvre encore augmente
Et pénètre le monument
Et dans les murs fermente :
On croit la voir se raviver aux lampes
Immobiles comme des hampes
Et se couler de rampe en rampe
Et s'ameuter et éclater
Et crépiter sur les palliers
Et les marbres des escaliers.
Une fureur réenflammée
Au mirage d'un pâle espoir
S'élève alors de l'entonnoir
De bruit et de fumée
Où l'on se bat à coups de vols, en bas.
Langues sèches, regards aigus, gestes inverses,
Et cervelles, qu'en tourbillons, les millions traversent
Echangent là leur peur et leur terreur.
La hâte y simule l'audace
Et les audaces se dépassent;
Des doigts grattent sur des ardoises
L'affolement de leurs angoisses;
Cyniquement, tel escompte l'éclair
Qui tue un peuple au bout du monde
Dans l'or et dans le sang qui se confondent;
Les chimères volent au clair;
Marchés conclus, marchés rompus,
Luttent et s'entrebutent en disputes,
L'air brûle — et les chiffres paradoxaux
En paquets pleins, en lourds trousseaux
Sont rejetés et cahotés, et ballottés
Et s'effarent en des bagarres
Jusqu'à ce que leurs sommes lasses
Masses contre masses
Se cassent.

Manier l'harmonie imitative, réduite pour ainsi dire à l'onomatopée, avec la frénésie d'un Nyam-Nyam qui a bu de l'alcool, voilà le triomphe de la nouvelle poésie.

Et dire qu'il y a de par notre petit monde littéraire, une trentaine de snobs pour lesquels de pareilles aberrations sont l'indice du génie !

Ce qu'on rira de tout cela, plus tard !

Quant à nous, nous l'entendons déjà, le terrible, l'implacable, le final éclat de rire !

L'Art moderne ayant donné une forme définitive et lapidaire à toutes les sottises proférées par la « basse critique » au sujet de Leconte de Lisle, s'est attiré, de la part du *Journal de Bruxelles*, la jolie riposte que voici :

L'ANARCHIE POÉTIQUE

Point d'ordre sans liberté, point de liberté sans ordre ! Voilà une vérité vieille comme le monde, si connue, si souvent démontrée que l'on est un peu honteux de la formuler de nouveau. C'est comme si l'on disait à un homme raisonnable : Monsieur, permettez-moi de vous apprendre que deux et deux font quatre.

Il se fait pourtant que cette vérité si claire et si indiscutable est aujourd'hui niée effrontément par des bavards qui s'intitulent penseurs. Ils courent les places publiques en criant : Liberté ! liberté ! Mais leurs déclamations libérales cachent mal leur esprit despotique, et la liberté qu'ils réclament n'est que la liberté d'établir la domination tyrannique de leurs caprices et de leur ignorance.

L'univers entier est régi par des lois. Toute chose a sa loi, le monde intellectuel comme le monde physique, le langage de chaque peuple comme le corps de chaque individu. Les hommes peuvent mal connaître ces lois et les mal formuler; d'autres hommes viendront qui serreront la vérité de plus près. Mais quand un homme affirme *a priori* qu'il n'y a pas de lois, on peut affirmer aussitôt que cet homme est fou.

Aujourd'hui cependant les prêcheurs de l'anarchie obtiennent la sympathie de beaucoup de gens, la bienveillance sceptique d'un plus grand nombre encore. S'il s'agit de politique, d'attentats contre les personnes et les propriétés, des crimes récents ont excité l'indignation générale. Mais s'il n'est question que de l'anarchie intellectuelle, on peut y aller gaiement. En matière d'art, surtout, le désordre est à la mode; il est de bon ton de déclarer les lois périmées, les règles abolies. Il paraît que lois et règles ont fait leur temps et que l'heure a sonné qui va rendre le chaos aimable, la pataugeade galante, l'incongruité délicate et le pataquès scientifique. Pour les spectateurs un peu goguenards de la comédie humaine il est toujours plaisant d'entendre prophétiser avec un majestueux aplomb ces transcendantes sottises et de voir les gogos y ouvrir leurs oreilles toutes grandes afin de n'en rien perdre.

Depuis longtemps *l'Art moderne* s'est fait une spécialité de la propagande anarchiste dans le domaine de l'art et de la littérature. Il confond l'anarchie avec la modernité, et si son titre répondait à la réalité il devrait s'intituler non plus *l'Art moderne*, mais *l'Art anarchique*. Seulement, les quelques artistes habitués à peser le sens des mots éclateraient de rire ; car ils se demanderaient comment l'art, qui est une synthèse, c'est-à-dire un ensemble ordonné, pourrait être anarchique, c'est-à-dire désordonné! Une synthèse sans ordre!! Il y a de quoi tordre d'hilarité un obélisque et retourner une pyramide d'Egypte : on verrait le prétendu tombeau de Chéops faire le poirier!

Tout récemment, à propos de la mort de l'illustre Leconte de Lisle, *l'Art moderne* a proclamé du haut de son perchoir de cacatoès que la poésie prosodique avait fait son temps et que l'avenir était au vers libre. (Le vers libre, c'est la prose des épitaphes, divisée en lignes inégales. Ça se trouve au cimetière et ça ne sert qu'aux morts.) Il paraît, d'après *l'Art moderne*, que le susdit vers libre « gagne, gagne, va, circule et s'élève, pareil au chant de l'alouette ». Quand *l'Art moderne* trouve une oie qui sort de l'œuf, il la proclame alouette et il s'imagine qu'il a renouvelé l'ornithologie.

Mais poursuivons et voyons pour quelle cause le vers libre (la prose d'épitaphe) gagne, circule, vole et l'emporte sur le vers prosodique. *L'Art moderne* va nous l'apprendre. Le vers prosodique, affirme-t-il, « a tout dit de ce qu'il pouvait dire ».

Vraiment??

Et la prose? N'aurait-elle pas aussi dit tout ce qu'elle pouvait dire? Elle est bien vieille, la pauvre prose. Elle doit être presque périmée.

L'Art moderne en conviendra peut-être un jour. Alors, tandis qu'il recommandera aux poètes de se passer de la rime et du rythme, il prescrira aux prosateurs de scander leurs phrases par groupes réguliers de douze syllabes, chacun de ces groupes rimant avec un groupe voisin. Feu Racine avait le pressentiment de cette prose quand il écrivait :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel!
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Dès que *l'Art moderne* voudra bien signaler cette prose nouvelle, rythmique et mélodieuse, elle « gagnera, gagnera, volera et circulera ». Ainsi, grâce aux apporteurs de neuf, on aura de la prose en vers et des vers en prose et il n'y aura de changés que les noms : de quoi il conviendra de louer hautement *l'Art moderne* et les puissants inventeurs qui l'inspirent.

Ce n'est pas tout. *L'Art moderne* prévoit aussi que sa prose d'épitaphe (le vers libre) rendra vraisemblablement à la langue française « le rythme scandé en faisant renaître invinciblement les syllabes longues et brèves perdues au moment où le latin a subi les transformations du moyen âge et où les poètes à demi sauvages ne trouvèrent d'autre correctif à cette disposition que la monotonie et le charme enfantin de la rime ».

L'Art moderne a dû pêcher ces idées phénoménales au fin fond de son puits de science.

Le français est né du latin précisément par la perte des longues et des brèves. On peut penser s'il sera facile de lui rendre ce qu'il a dû perdre pour venir au monde! Autant vaudrait conseiller aux rédacteurs de *l'Art moderne* de reprendre leur cordon ombilical et de se nourrir désormais au moyen de cet organe.

Et pourtant le français scandé existe! C'est le français que parlent les Allemands et les Anglais et qui fait rire à gorge déployée le public des vaudevilles.

Voilà la dernière nouveauté de *l'Art moderne!*

La ponn roi Dacoberte, il a miss sa panntalonn à l'enfertt!!!

Il y a ainsi de graves revues de littérature et d'art qui réinventent solennellement le patois alsacien.

Et elles déclarent avec ingénuité que c'est à ce patois-là que doit aboutir leur vers libre.

Bien obligé, vraiment!

Il nous reste à glaner dans l'article de *l'Art moderne*.

Voici quelques beaux épis :

« La France ne va-t-elle plus avoir de grands poètes? Quelle puérilité! Comme si la poésie, comme l'Art tout entier, fleuve immense, pouvait tarir. Comme si aux eaux roulant leur courant ne succéderont pas inépuisablement d'autres eaux, avec l'abondance et la pérennité du Nil, du Danube, du Mississipi, des Amazones! »

Ces métaphores fluviales sont vraiment très démonstratives. Nous pourrions citer une série de fleuves taris ou ensablés ; mais ce sont là jeux d'avocat. La poésie! hélas! ne s'est nullement engagée à couler éternellement, avec l'abondance des Amazones (*sic*). Elle a cessé de couler, en France, après Louis XIV, pendant plus d'un siècle. Si *l'Art moderne* avait vécu en ce temps-là, il eût bien souffert. Il est vrai qu'il eût pu

se consoler en prenant parti pour le vers rhythmique de l'économiste Turgot et pour les vers blancs du prosateur Voltaire !

« La poésie doit naître d'une émotion fortement ressentie, S'EXPRIMANT SUR L'HEURE au moyen de la musicalité des phrases... »

Voilà du nouveau ! Défense aux poètes de laisser reposer leur émotion ! Il faut l'exprimer sur l'heure, au moyen des mots qui surgissent à l'esprit !

Dans ce cas, pour les personnes d'une éducation un peu négligée, le plus beau poème se résumerait, superbement et laconiquement, dans la musicalité d'un « nom de Dieu » retentissant !

L'Art moderne appelle Leconte de Lisle le dernier des grands poètes prosodiques. Il le sait, il en est sûr. Demandez-lui qui le lui a dit. Il répondra : « C'est mon petit doigt ! » Le doigt qu'il se met dans l'œil.

Nous voudrions faire la connaissance d'un poète non prosodique. C'est comme si l'on disait « un Absalon dénué de cheveux » ou un avocat belge qui ne s'occupe pas de littérature. Un grand poète non prosodique c'est tout simplement, lorsqu'il est grand, un grand prosateur !

M. Paul Hymans, dans une oraison funèbre prononcée au nom du *Cercle Artistique et Littéraire* (!!!), a commis la phrase suivante :

C'est une consolation de savoir qu'il s'est éteint presque sans souffrances dans cette paisible demeure, entouré des siens, de ses livres, des *cadres* qui lui rappelaient de précieuses amitiés, de tout ce qu'il aimait enfin, de tout ce qui a rempli et charmé son existence.

Des *cadres !!*

Cadres pour *tableaux*, probablement. Bon Marollien chasse de race.

Hérédité, voilà de tes coups !

Notre collaborateur M. Gustave Stevens vient d'épouser Mme Ve Weiler, née Overloop.

La Jeune Belgique présente ses félicitations aux jeunes époux.

Nous croyons devoir reproduire l'article consacré naguère à Leconte de Lisle par Louis Veuillot.

Voici cette page tristement inoubliable, qui fait pendant à l'inqualifiable article de Vallès sur Baudelaire :

M. Leconte de Lisle, poète savant, des plus connus comme ignoré, publie une longue pièce de gros et forts vers, intitulée : *Kaïn* (par un K). Il s'agit du premier Caïn. Son peti-fils Troppmann lui rend une actualité que le poète a saisie pour le chanter. Car M. Leconte chante Caïn. Toute la pièce est en son honneur ; Kaïn nous est présenté comme un fort digne homme, vengeur de la raison et de la dignité du genre humain contre le cruel et caprieux Iaveh, ci-devant Jéhovah. Ne croyez pas que l'on veuille plaisanter ! Tout cela est fort sérieux, témoin le K. M. Leconte de Lisle, érudit grave et poète austère, ne rit point. Il paraît même incapable de rire.

En philosophie comme en poésie, c'est un chef d'école, un pontife. Au Parnasse contemporain, passage Choiseul, on le considère beaucoup. Quarante-neuf enfants d'Apollon, garçons, filles et vénérables, garnissent ce Parnasse, tous grands rimeurs et la plupart pareils au *pullus onagri* de l'Ecriture, le petit de l'onagre qui dresse son oreille pointue vers le ciel et qui dit : Je suis libre !... Nulle part ne sont plus dédaignés le Dieu des chrétiens et le Boileau des Français. Dans cette fière volière, M. Leconte de Lisle tient rang de coq (ou kok !). Il a plus de grec, plus d'hébreu, plus de sanskrit, il distribue le *k* avec plus d'abondance, il fait avec plus de facilité le vers difficile, et la flèche de son esprit frappe plus avant au cœur de Iaveh ! Heureux oncle Kaïn, d'avoir trouvé cet Homère !

Pour qui n'a pas pratiqué beaucoup les œuvres de M. Leconte, ce nouvel ouvrage, qui ne diffère en rien des précédents, n'est pas précisément ce que l'on appelle ennuyeux. Il y a vraiment de la surprise. On se trouve en plein baroque, mais ce baroque simule l'étrange et l'éclatant. Il semble qu'on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil : à chaque instant, des mots inouïs éclatent comme de monstrueux pétards. On croit qu'il va arriver quelque chose. Rien n'arrive. Ce char attelé de vingt paires de bœufs est chargé d'une plume que le vent enlève ; ces soleils et ces volcans concentrent leurs feux pour couver un œuf qui n'éclôt pas. Il n'y a rien. Vous cassez l'œuf, il était vide. Otez vos yeux du verre grossissant, faites taire l'orchestre endiablé qui vous assourdit

et prenez la réalité cachée dans la boîte magique : vous avez en main une image d'Epinal grossièrement dessinée et coloriée, l'équivalent comme art et comme littérature de l'histoire du Juif-Errant, moins toutefois la sincérité du sentiment et l'ingénuité du ton.

Chez ceux de ces précieux et de ces raffinés qui ont ou qui auraient du mérite et parfois un mérite assez grand, on rencontre des défauts de touche qui étonnent. Ils sont maniérés, alambiqués et butors comme les barbares et les impuissants. Dans leur immense vocabulaire, où ils reçoivent tous les mots, ils ne rencontrent pas le mot juste, soit que leur ignorance le dédaigne et l'écarte, soit que leur faible main échoue à le mettre en son lieu. Ils riment pour dire ce qui leur passe par la tête; mais ce qui leur passe par la tête, ils ne le savent pas bien.

Rien de moins clair pour eux que leur propre pensée. De là des extravagances d'images, des insuffisances et des pataquès dans l'expression qui ne tardent pas à faire sourire le lecteur, d'abord abasourdi. Et il s'en va avant la fin, s'apercevant que tous ces oripeaux descriptifs, ces tintamarres de couleur et de lumière ne sont que le déguisement du vieil abbé Delille. Seulement, sous le fatras de ses périphrases, Jacques Delille marchait d'un pas plus leste. L'épagneul de salon dont les petites pattes jolies couraient sans broncher à travers les porcelaines et secouaient par moments de jolies petites perles fausses, est devenu un éléphant chargé d'une tour de guerre pleine de soldats farouches et surtout bariolés. Il simule bien la marche pesante, toutefois la terre ne tremble pas.

Et quelquefois, à travers le tumulte, un jappement qui n'échappait guère au Delille naturel, vient déranger extrêmement l'illusion.

. . . . . .

Voulant dépeindre la première activité des créatures, le poète n'y voit pas comme Bossuet : « l'aimable simplicité du monde naissant », mais un ouragan de vie qui embarrasse déjà le créateur.

Dieu haletait dans sa création.

Ce mot ridicule n'a pas sans doute échappé à l'auteur; il l'a écrit de plein gré. En décrivant la création, il a voulu montrer qu'il ne croit pas en Dieu, ou du moins qu'il a ses idées particulières sur Dieu. C'est ce que nous appelons le jappement de l'épagneul. Pour créer le monde Dieu dit : *Fiat !* Pour former l'homme, il façonne un peu de cette argile qu'il vient de créer, il donne un souffle, et, la création étant complète, il rentre dans son repos, parfaitement maître de son œuvre tout entière. Voilà ce que nous savons; il est impossible de rester d'accord avec le bon sens en imaginant autre chose.

Quand la Bible dit que Dieu se reposa, elle ne dit pas qu'il était fatigué. Qui put faire un pareil ouvrage l'a dû faire sans fatigue, et c'est un contre-sens de nous montrer le divin ouvrier haletant ou dans lui-même ou dans sa création, qui n'est pas lui et qui ne cesse pas d'être à lui. Gardant encore l'ordre ou tombée en décadence, bénie ou maudite, il l'a contemplée avec la même sérénité triomphante, assurée de la ramener toujours à ses lois, qui, d'ailleurs, la dominent même lorsqu'elle croit désobéir. Mais la profonde pensée de notre savant poète a besoin de comprendre ainsi la Bible et de nous montrer Dieu en face de l'homme dans la situation de l'apprenti sorcier de Gœthe en face du démon qu'il a témérairement évoqué. Il faut que Dieu devienne faible parce qu'il est injuste, et que l'homme, s'étant affranchi de son joug, lui fasse expier ses iniquités.....»

On sait que l'incident Reclus a déterminé la fondation d'une université nouvelle.

L'entreprise étant entachée de politique, nous n'avons pas à nous en occuper.

Toutefois la création d'un *Institut des hautes études* nous paraît devoir être encouragée. Si cet Institut ne devient pas le « gueuloir » d'une certaine coterie, nous ne demandons pas mieux que de le voir prospérer.

Voici la liste des cours et des professeurs :

Philosophie des sciences, M. de Brouckere; Histoire et philosophie des sciences mathématiques, M. Girard; Sciences mathématiques et physiques, M. Roorda; Géographie et histoire de la géographie, M. Elisée Reclus; Sociologie générale élémentaire, M. De Greef; Cours approfondi de sociologie, M. De Greef; Statistique, M. Vinck; Sociologie économique, M. Vandervelde; La question sociale, M. Brouez; Sociologie criminelle, M. Fiamingo; Les finances publiques, M Richald; Philosophie des mythes, M. Elie Reclus; Histoire économique des juifs d'occident depuis la dispersion, M. Bernard Lazare; Histoire de l'éloquence française, M. Cocq; Histoire de l'art, MM. Picard

et Verhaeren ; Histoire de la musique, M. Kufferath ; L'art néerlandais, M. Brans ; 'Les peintres primitifs italiens, M. Destrée ; Les arts industriels et d'ornementation, M. van de Velde.

Il est inexact, comme l'ont affirmé certains journaux, que les délicates fonctions d'appariteur en chef aient été confiées à M. Maus.

On lit dans les journaux l'entrefilet suivant, que nous reproduisons. — faut-il le dire? — sous toutes réserves :

Il a paru, en Angleterre, un nouveau livre de M. Ruskin, intitulé : *Lettres à un ami de collège*. Le célèbre critique d'art a coutume d'ahurir les lecteurs ingénus par des jugements violents et singuliers, des dithyrambes imprévus et des anathèmes bizarres, qu'il énonce d'ailleurs *de omni re scibili* et du ton le plus absolu, le plus coupant et le plus agressif. Il a depuis longtemps poussé cette manière d'écrire à une telle perfection, que l'on pouvait douter qu'il se surpassât jamais lui-même. Il semble pourtant bien qu'il y soit parvenu dans le présent volume. On y apprend coup sur coup qu'Aristote est « une cervelle d'idiot », que Turner est « l'épitome de l'art », que « les chevaux sont la perdition de l'Angleterre », que les lacs du Cumberland sont « des bourbiers à cochons », que les Français sont « des polissons à favoris noirs », que manger du fromage de Neuchâtel est une forme de la béatitude, que Pétrarque était pareil « à un boucher jouant Jules César à Astley », que Rome est un trou plein d'immondices, que l'Eden était pour nos premiers parents « une habitation mesquine, un jardin de pépiniériste ». On y apprend beaucoup d'autres choses encore. Et surtout, on y voit dans tout son jour la personnalité paradoxale et rageuse de M. Ruskin, avec les qualités et les défauts qui lui ont donné, pendant vingt-cinq ans, une si puissante action sur l'esthétique anglaise.

Nous adressons nos compliments de condoléance à notre collaborateur Accinelli, qui vient de perdre sa mère.

M. Charles Morice a publié dans *le Journal*, sous le titre « Zola et l'Inconnu », une conversation sans doute imaginaire, mais si vraisemblable, qui montre merveilleusement la grossièreté d'esprit du romancier de Médan et dont voici un fragment caractéristique :

Dans le symbolisme, je démêle d'abord l'impulsion fatale, très humaine, qui fait qu'une génération nouvelle veut créer une expression nouvelle de la vie. C'est l'explication de l'originalité des recherches et l'excuse de leur outrance. Ensuite, je dois ajouter — et j'y prends plaisir car j'aime la vie dans son avenir comme dans son présent — que toute une carrière immense s'offre aux écrivains de demain : l'inconnu, le mystère, l'énigme de la vie, l'infini que le fini masque et dont nous autres, naturalistes, nous n'avons pas assez tenu compte, sans doute parce que nous venions au lendemain des excès idéalistes du romantisme. Les symbolistes sont mystiques parce que nous sommes réalistes.

— Personnellement, n'êtes-vous pas essentiellement mystique?

— Sans doute! et romantique même, si vous voulez! Je procède de Hugo : on me l'a beaucoup reproché et je ne l'ai jamais contesté. Mais j'ai obéi comme Goncourt, comme Daudet, aux nécessités de l'heure. On oubliait les faits, pour ne se préoccuper que de leur interprétation, plastique... *les faits?* pourtant, toute la vie. Et quand je regarde au fond de moi-même, ce que je vois de plus essentiel, c'est l'amour de la vie, — et voilà ce qui m'a permis de réaliser ma part de l'œuvre littéraire, qui devait correspondre au besoin le plus général.

— Outre ce sentiment de l'urgence historique, n'y avait-il pas, dans votre effort, une complication de théorie, de philosophie acquise, apprise?

— Oui, j'ai appliqué à la littérature les principes positivistes. Je l'ai fait avec l'enthousiasme d'une conviction récente. Je ne crois peut-être plus à ces principes aussi violemment que j'y croyais jadis. Je n'en suis pas moins sûr d'avoir eu raison à mon instant. Il y a de la vérité relative, même dans l'erreur d'une réaction. Je fus un peu sectaire. Le naturalisme, s'il se juge au passé, sera le premier à se reprocher d'avoir limité, fermé l'horizon. C'est qu'on l'élargissait alors follement. Malherbe a fermé la vis au lyrisme de Ronsard; il fallait aussi assagir les folles rêveries des disciples de Lamartine et d'Hugo. Nous sommes reduits au domaine des choses acquises, et c'est pourquoi vous nous devez la possibilité d'aller plus sûr et plus loin dans la voie des conquêtes, des choses à acquérir. Remarquez-le, je ne crois pas avec Renan que, dans la société future, le poète ou

le grand artiste doive devenir une quantité de plus en plus négligeable, tandis que le savant prendra une importance toujours prépondérante. Pour moi, le poète reste et restera le pionnier de l'humanité. Le savant suit, vérifie. Allez de l'avant, vous, poètes; créez de la beauté nouvelle, employez les moyens que vous voudrez. Me comprenez-vous bien? J'admets absolument que le peintre se serve, techniquement, de tous les procédés et de toutes les matières. Qu'il peigne au fromage s'il veut, pourvu qu'il peigne bien! Et vous autres, esthétisez à votre aise, symbolisez sans limite, faites-moi de la prose rythmée, du vers libre, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous parveniez à m'émouvoir. Dépassez-nous, envisagez la réalité sous un autre angle que le nôtre...

— C'est-à-dire qu'il s'agit d'une conception nouvelle de la beauté?

— Ah! voilà ce qui m'importe et ce que je comprends le moins! La beauté, je ne sais pas ce que c'est. La vie! parlez-moi de la vie! Je ne connais qu'elle, je ne crois qu'en elle! et pourtant, je suis un artiste, moi aussi! Tenez, avez-vous remarqué comment je compose mes livres? Tout le monde devrait le voir, mais personne ne me lit, quoique je tire à cent mille. Qui donc abusa jamais plus que moi du symbole? Mes livres sont des labyrinthes où vous trouveriez, en y regardant de près, des vestibules et des sanctuaires, des lieux ouverts, des lieux secrets, des corridors sombres, des salles éclairées. Ce sont des monuments : en un mot, ils sont « composés ». Mais ce n'est pas dans une vue de beauté. Il ne s'agit pour moi que de faire vivant, et je sais bien que la vie recèle toujours un mystère. C'est le mystère qui me sert de *leit-motiv*. J'ai procédé comme Wagner, sans beaucoup le connaître, au début, et je pense que, comme lui, c'est le sentiment de la vie qui m'a conduit à ce procédé. J'utilise aussi les harmonies obtenues par le retour des phrases, et n'est-ce pas le meilleur moyen de donner un son à la signification muette des choses? Symboliste! Je crois bien que je le suis. Hélas! le principal reproche qu'on puisse me faire, c'est que je suis même arrivé, dans cette voie, au pur procédé. J'ai trop écrit, j'obéis involontairement aux habitudes de mon cerveau... Mais de la beauté théorique, de l'esthétique? Je ne m'en suis jamais soucié. Pour moi, l'art n'est autre chose que la réalisation de la plus grande intensité de vie possible par n'importe quel moyen. J'écris mal? L'auteur de la *Littérature de tout à l'heure* a dit que j'écrivais en style de journalisme? Qu'es-ce que ça me fait, si je *recrée* la vie, si j'écris *vivant*.

— Un fait divers, c'est de la vie; est-ce de la littérature?

— Je n'en sais rien. Un fait divers, s'il parvient à m'émouvoir, me produit tout l'effet que je crois devoir exiger de ce que j'étiquète très vaguement du mot littérature.

— Le poète est celui qui doue d'authenticité la nature. Acceptez-vous cette définition de Stéphane Mallarmé?

— Mais j'accepte tout! Je veux seulement être ému. Par exemple, je veux d'abord comprendre. Je ne suis pas du Nord, moi. Je suis Français, je suis même Latin, Italien. L'autre soir, chez Daudet, on causait de l'œuvre de Tissot sur le Christ. Il y avait là des .. symbolistes, je crois, qui accusaient Tissot de tuer la légende. Pour moi, je déclare que je dois à Tissot, à ce qu'il a mis d'humanité et de vie dans la légende, d'avoir compris le Christ. Ne me parlez pas de technique : je vous répondrai par la vie.

Les revues sont particulièrement intéressantes, malgré les vacances. *La Société nouvelle* a publié un numéro des plus remarquables. *La Nervie* se tient bien, et *Stella*, une publication nouvelle, promet de nous révéler quelques écrivains. Dans le dernier *Art moderne*, le bon Aryen qui touche à tout s'occupe, pour changer, du sémitisme et ses théories de son homonyme M. Charles Picard.

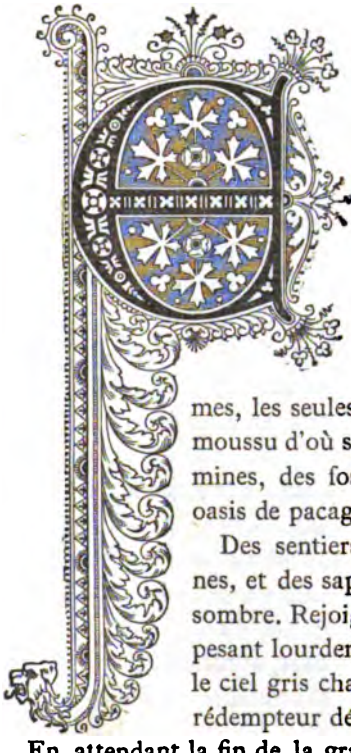
A signaler l'apparition d'un journal mensuel intitulé *Le Cornélien moderne*. Nous attendons les corneilles, qui sont peut-être encore en train d'abattre des noix.

N. B. — A la rigueur nous nous contenterions de Thomas.

LE COQ ROUGE [1]

A Victor Gilsoul

I



Un des affectifs villages de ce pauvre pays de Campine, un dimanche matin, et l'été...

Au milieu d'une placette occupée presque tout entière par le champ des morts, s'élève la petite église à la tour inachevée. Entre les maisons basses, cabarets ou boutiques formant une ceinture au cimetière, s'aperçoit, par échappées, la plaine immense traversée de « drèves ». Deux ou trois fermes, les seules de la contrée, encapuchonnées de chaume moussu d'où spirale la fumée de midi. Autour de ces chaumines, des fossés irriguant la lande et y ménageant des oasis de pacages et de labours.

Des sentiers zigzaguent parmi les taillis de jeunes chênes, et des sapinières festonnent l'horizon de leur bordure sombre. Rejoignant, tout là-bas, la ligne infinie de la terre, pesant lourdement, despotiquement sur ce sol aplani, c'est le ciel gris chargé de lavasses, mais dans lequel le soleil rédempteur déploie parfois de rouges apothéoses.

En attendant la fin de la grand'messe, Jaak Corepain, le marchand de

(1) Pour l'exposition et la partie documentaire de ce récit, l'auteur s'est inspiré d'une nouvelle de M. Snieders : *Jan Schaeresliep*.

complaintes, et la Belette, la poitrinaire chanteuse, ont adossé à la grille du cimetière leur tréteau et leur paravent peinturluré (1).

Mais aujourd'hui l'attention des villageois sera réclamée par un autre spectacle. Quel concurrent de Jaak a donc dressé son échafaudage à l'autre angle de la place, devant le porche même de l'église? S'agit-il de montreurs de chiens savants ou d'autres faiseurs de tours?

Non, tout à l'heure l'ingénieuse bienfaisance communale mettra les indigents, enfants ou vieillards, en adjudication et les livrera comme domestiques à celui qui s'engage à les nourrir pour le moins d'argent.

En voici une douzaine de ces pauvres : quelques tout vieux, presque des invalides; une femme au chef branlant, une jeune fille idiote et même un garçonnet de dix ans.

Comme le Sauveur, celui-ci était né, au plus fort de l'hiver, dans une étable où son père, le chaudronnier ambulant, et sa mère, le souffre-douleur de cet ivrogne, avaient obtenu l'hospitalité. La martyre mourait lorsque le mioche n'avait que six ans, et le bourreau ne tardait pas à succomber à une attaque de délirium tremens.

Aussitôt qu'il put se tenir sur ses jambes, l'orphelin, à charge de la commune, dut faire son apprentissage de vacher.

Régulièrement, après un an d'essai, les paysans, chez qui l'avait placé le bureau de bienfaisance, le renvoyaient à la tutelle publique, déclarant qu'ils ne reprendraient plus ce polisson, même si on leur payait dix et vingt fois la pension convenue. Et voilà comment, pour la sixième fois, le fils du chaudronnier va devoir remonter sur le tréteau de ces enchères dérisoires.

A la différence de ses compagnons de misère accroupis au pied de l'échafaudage en des attitudes affaissées et pitoyables, en attendant que l'on prononce de nouveau sur leur sort, Rik s'est assis sur le rebord de la grille du cimetière et il sifflote en bayant à droite et à gauche aux pigeons qui volètent sur la place ou aux corneilles virant autour du clocher. Tout à l'heure, en fixant les yeux vers un coin du cimetière, il s'est mis à siffler plus fort et personne n'a vu le brouillard qui passait devant ses prunelles!

L'étrange, l'énigmatique enfant : Un maigriot élancé et nerveux, aux mouvements agiles comme ceux d'un jeune chat, avec des yeux d'un bleu sombre ciliés de noir, de beaux yeux hardis et scruteurs, pétillant de malice effrontée ou veloutés et réfléchis, presque somnambuliques ; la bouche assez grande et charnue, au pli désenchanté, contrastant avec la fraîcheur candide des lèvres, le nez évasé aux narines faites pour humer les vastes par-

(1) Voir la Belette dans les *Kermesses*.

fums de l'aventure, le teint légèrement bistré, fouetté de rouge aux pommettes, des cheveux bouclés et très noirs, crépus à outrance, qui faisaient le désespoir de ses maîtres et qui, à peine taillés et tondus, repoussaient comme l'herbe folle pour cacher des oreilles un peu grandes et retomber en frisons capricieux jusqu'aux sourcils sur un front large et bombé. Ses derniers patrons l'avaient affublé d'une manière de sac d'emballage calomniant les proportions déjà heureuses de son corps de sain enfant et d'où émergeaient des bas de jambes et des bras grêles, mais fermes et fuselés.

La messe est finie. Les ouailles sortent lentement de l'église. Puis les habitants des écarts et des hameaux isolés de la paroisse allongent le pas, sans s'attarder, pour regagner leurs chaumes avant midi. Les bigotes défilent, yeux baissés, devant la haie des jeunes farauds campés avec crânerie, l'air émoustillé, passant la revue des jeunes filles. Et après que se sont éloignées les pataudes rieuses, les gars entrent au cabaret ou vont s'ébaudir en écoutant les dernières complaintes de Jaak Corepain.

Toutefois, la plupart des trôleurs s'arrêtent devant les tréteaux sur lesquels seront adjugés les pauvres. Dans l'attroupement des badauds, on remarque des bazines, fermières en grande toilette, l'air important de ménagères se rendant au marché et ruminant des emplettes précédées de féroces marchandages. Mais c'est surtout un remous de pyramidales casquettes de soie noire flanquées chacune d'une paire d'oreilles écarquillées roses et translucides comme des coquillages, — une couche de visages poupards et de tignasses claires, un fouillis de *kiels* d'un indigo sombre s'harmonisant avec l'ardoise grise du ciel, ballonnant sur les dos ronds, force gaillards fessus culottés de noir entre les jambes écartées desquels se glissent les mioches avides de se faufiler au premier rang.

Voici le garde champêtre et à son arrivée le brouhaha s'apaise, même la voix nasarde et fêlée de la Belette s'est tue à l'autre angle de la place. A tour de rôle le garde fait monter sur les tréteaux les pauvres diables qu'il s'agit de placer. Un loustic, ce garde ! Estimant sans doute que l'opération lamentable à laquelle il procède a besoin d'être égayée le plus possible, il présente chacun de ces parias en un boniment burlesque et farci de scurilités. Et les pitauds hoquetants se trémoussent aux saillies du truculent champêtre.

— Nous avons preneur pour vingt francs... Allons, personne ne s'en chargerait pour moins ?... Ceci vous représente un soldat de Napoléon... Il ne joue plus du fusil mais des aiguilles à tricoter... Il sait peler les pommes de terre et cuire la marmite aux vaches. — Voyons, pour dix-huit francs !... Pour dix-sept ! Pour seize... Au surplus, c'est presque une femme

cet ancien militaire... Que dis-je, il vaut encore mieux qu'une femme, car il est muet comme un poisson!

Le vieux brave, tout usé, incapable de rendre encore le moindre service, s'efforce de sourire pour se concilier les chalands. Celui qui s'en em pétr perdra certes au marché!

— C'est bien vu, vu et entendu, personne n'en veut plus... adjugé.

Le pauvre vieux a tout de même trouvé un foyer pour y traîner sa misérable guenille.

Au suivant! Un paupérien à peine plus valide.

Des grigous qui désirent engager un domestique à peu de frais, tournent autour de la piètre marchandise humaine, ils palpent cette chair chrétienne comme s'il s'agissait d'un bœuf. Parviendront-ils à faire rendre à ces épaves plus que ce qu'ils seront forcés de débourser pour leur entretien? La sueur suprême de ces ilotes vaut-elle la peine d'être recueillie?

La plupart des simples assistent sans remords à cette traite et, ricaneurs, ils ne se doutent pas de l'énormité de ce qui se passe; la conscience satisfaite, ils sortent de l'église où il leur a été si souvent prêché de s'aimer les uns les autres!

— A ton tour, vaurien. Et vivement!

Et le garde hisse le petit Rik sur l'estrade en le tirant un peu par l'oreille.

Quoiqu'il y ait plus de force dans les membres de ce petiot que dans toutes les carcasses réunies des marmiteux qui viennent de défiler, Rik sera d'un placement plus difficile encore. C'est, comme disent les porte-balles, une marchandise de mauvaise défaite. Le garde lui-même ne s'en cache pas et « fait l'article » sans enthousiasme.

Après tous les maîtres que Rik a déjà servis, celui qui se chargera de ce mauvais sujet se fera largement rémunérer. Qui voudrait encore de ce petit sauvage, fainéant et rôdeur incorrigible, turbulent comme un fauve, dont le seul talent consiste à imiter le cri des animaux. L'indemnité que le bureau de bienfaisance alloue à ses gardiens compense à peine les amendes et les autres frais que le polisson leur procure. Qu'attendre aussi de bon de semblable graine de bohémien, enfantée dans le vagabondage, l'ivrognerie et la maraude?

L'enfant a-t-il conscience de ce mauvais gré, mais il enchérit encore sur son attitude impudente. Il se rengorge, provocant, et promène ses grands yeux d'aiglon par-dessus les têtes badaudes et béates levées vers lui. Il tient les mains enfoncées dans les poches. Et tandis que le garde champêtre fait de lui un éloge négatif, et mendie pour ainsi dire la charité des assistants,

Rik a des haussements d'épaules et des flageolements de jambes dédaigneux. Ah! ce serait à dégoûter les meilleures âmes de s'intéresser à lui. La charité publique a tellement conscience des tares et des vices de ce fieffé paresseux, qu'elle consentirait à payer le maximum, soit 20 florins, à qui voudra bien l'en défaire. Et personne n'est appâté par ce fort tarif, même les plus cupides hésitent. Alors le garnement, comme pour narguer son triste destin et faire la nique à sa bonne mère la société, pousse à trois reprises un formidable cocorico et chaque fois en se piétant sur ses orteils à la façon d'un jeune coq se redressant sur ses ergots.

La galerie éclate de rire et le garde champêtre allonge un maître soufflet à l'irrévérencieux galopin. Rik le reçoit sans broncher, sans même porter la main à la joue meurtrie.

Les paysans s'ébaudissent, s'affriolent en se poussant du coude, un peu scandalisés au fond, et songent de moins en moins à recueillir sous leur toit une pareille graine d'insubordination.

Donc il y a grand danger que Rik reste pour compte à la philanthropie publique.

Est-ce le fait de la brutalité du garde, mais, révoltée, bazine Boljans, la fermière des « Sureaux », a tiré son mari par le bras et lui dit : « Si nous le prenions chez nous, hein, notre homme? L'enfant a l'air intelligent et nous avons précisément besoin d'un vacher. »

— Du diable! Y songes-tu? proteste le fermier.

— Och oui, baes Boljans, prends-moi! intervient, d'une voix sourde et tendue, le petit, dont l'oreille fine a surpris la parole de la bonne femme et à qui revient son visage maternel : « Je travaillerai comme un cheval et vous pourrez me battre pour user vos mauvaises humeurs... Quand votre coq dormira, c'est moi qui réveillerai vos gens! »

— C'est dit. Emmenons-le! insiste la charitable fermière, d'un ton indiquant qu'elle aura le dernier mot. Avant que son époux ait eu le temps de protester, elle fait signe au garde.

— Nous le prenons pour rien!... Arrive, petiot!

— Adjugé! proclame le garde, mais je ne vous dirai point *Proficiat!*

Peu fier de son emplette, en effet, Boljans entraîne sa femme en bougonnant, sans accorder un regard au petit paria qui, lui, n'a fait qu'un bond du haut de l'estrade et qui suit ses nouveaux maîtres avec des turbulences de chien lâché.

L'acte inconsidéré des Boljans est sévèrement jugé par l'assistance. Des éclats de rire et des lazzis, presque des huées, accompagnent leur retraite. Elle est pour le moins déplacée cette compassion témoignée à un incorri-

gible vaurien, à un incurable vagabond. Toute la journée on en glose dans les cabarets. C'est l'événement de ce dimanche : « Décidément bazine Boljans est devenue folle ! — Ils éprouvent toujours le besoin de se distinguer ! — Ils ne savent rien faire comme les autres !... Ils possèdent sans doute trop d'argent, qu'ils introduisent pareille vermine dans la place... Autant y lâcher une bande de mulots... »

Le plus acharné à bêcher Boljans est précisément son voisin, le gros Guidon, un hâbleur, bouffi de vanité et d'arrogance, qui par son incurie et ses sottises accélère le déclin de sa ferme des « Cigognes » et qui assiste avec envie à la prospérité croissante des « Sureaux ».

II

Rik était-il réellement si mauvais que cela ou son diable de caractère farouche et turbulent l'emportait-il sur ses bonnes intentions ; les exigences de son tempérament de sauvageon avaient-elles raison de sa reconnaissance ? Mais il justifia les pronostics les plus désobligeants des villageois, au point que la digne bazine Boljans regrettait souvent elle-même d'avoir cédé à un mouvement de pitié.

— Tu le vois bien ! disait le baes. Quelle bénédiction !

— N'importe. Patientons encore ! faisait la bazine.

Et ils poussaient cette patience jusqu'à reprendre le petit lutin à la fin de l'année.

Ce n'était pourtant pas faute de corrections que ce rejeton de traîne-les-routes demeurait différent des autres gamins du village. Sans cesse les gifles lui pleuvaient sur la caboche, et les coups de pied au bas du dos. A tort ou à raison, tout le monde venait se plaindre de lui à Boljans, et à chaque dénonciation il essuyait une souffletade ou une fessée.

Clic, clac ! C'était le curé à qui on avait volé des pommes et *on* ne pouvait être évidemment que ce damné bohémien, car aussi gourmands et picoreurs que fussent tous les autres enfants de la paroisse, aucun n'aurait osé escalader le mur du presbytère et commettre un vol presque sacrilège.

Clic, clac ! De la part du bourgmestre dont l'espiègle avait pourchassé les poules jusqu'à les faire sauter dans la mare, où l'une d'elles s'était noyée !

Clic, clac ! Parce qu'au lieu de surveiller les vaches, Rik les laisse constamment s'échapper et paître sur les prés de Guidon. Et chaque mise en contravention vaut une amende à Boljans et une raclée à son vacher.

Avec cela, sale et négligé, fait comme un malandrin, ou mieux, comme

la poussière des routes qu'avaient battues ses parents. Plus souvent vautré par terre et dans l'herbe que planté sur ses jambes. La bazine passe son temps à rapiécer ses nippes et il aurait l'air de porter l'habit d'Arlequin si bientôt toutes ces pièces de couleur et d'étoffe diverses ne s'enduisaient d'une uniforme patine de glèbe et de fauve.

Une chose indispose surtout le village contre lui : c'est une sorte de fierté assurément déplacée chez un être si chétif et d'extraction si louche. Il restera souvent des jours sans adresser la parole ou même sans répondre à qui que ce soit. A ces accès de mutisme succèdent des crises de turbulence et de joie désordonnée. S'il éclatera d'un rire sauvage et intempestif en entendant raconter des histoires tristes, en revanche il opposera une physionomie presque affligée à celui qui prétendait narrer des farces. L'heur ou le malheur d'autrui ne le touchait en rien.

Aux veillées il ne frémit point en entendant la légende du « Berger incendiaire » ou des histoires de batailles. Au contraire, plus le conte est sombre et tragique, plus l'aventure est sanglante et belliqueuse, plus Rik respire allègrement et ses yeux brillent alors d'un éclat intrépide qui le fait ressembler aux héros ou même aux misérables qu'il envie.

Puis il est têtu à désespérer les pierres. Coupable, il n'avouera jamais sa faute; innocent, il dédaigne de protester et il se laissera battre comme un dizeau de blé par son baes, sans répandre la moindre larme, sans accuser trace d'émotion. Mais si un autre que Boljans s'avise de porter la main sur lui, il regimbe comme un jeune loup, à coups de patte, de griffe ou de dent, son adversaire fût-il bien plus fort que lui et, lorsqu'il a le dessous, il se laissera écharper plutôt que de se rendre ou de crier merci.

Entre tous ses ennemis, il n'en comptait pas de plus inconciliable que le brutal Guidon. Le vacher des Boljans étendait même sa haine à la fille unique de Guidon, la petite Annette, une douce blondine, inoffensive et timide, ayant à souffrir des mauvaises humeurs et de l'intempérance paternelles. Lorsque Rik rencontrait la petiote aux champs, il lui barrait le passage, lui faisait d'effrayantes grimaces et ne la laissait passer qu'après l'avoir taquinée de cent manières. Une fois qu'elle revenait de traire les vaches, il renversa ses jarres de lait; une autre fois il la jeta dans un fossé d'où il la retirait ensuite couverte de boue jusqu'à la ceinture.

« Ah! c'est donc vrai que vous êtes si vilain et si méchant que tous le disent! » Et il y avait dans ce reproche de la blondine, s'interrompant de pleurer et de sangloter, comme une nuance de regret et de déception qui troubla le tourmenteur. Toutefois, il lui tourna le dos et s'éloigna en sifflant à la façon des merles.

A mesure que Rik grandissait, le maître des « Sureaux » avait tenté de l'initier aux diverses besognes d'un bon valet de ferme. Mais à toutes ces œuvres, le bizarre gamin apportait la même maladresse ou la même négligence. Il va courir sa quinzième année et, lorsqu'il guide la charrue. il trace des sillons aussi capricieux que la marche du fermier des « Cigognes » après les libations dominicales.

Au moins ferait-il un passable batteur en grange? Après un essai, Boljans le renvoya à ses vaches : en jouant du fléau il perdait la mesure, ou tapait à faux, contrariant, plutôt qu'il n'aidait, le manœuvre attelé avec lui à cette besogne.

Ce fut bien pis, l'été, quand son baes l'essaya comme moissonneur. Partout où avait passé le piquet de Rik, l'éteule avait près d'un pied de long! « C'est une honte! Une véritable honte! » ne cessent de lui répéter ses bienfaiteurs.

III

Ils étaient même sur le point de renoncer à ses services, lorsqu'un événement le leur rendit presque cher. Pour se rendre à une pièce de terre assez éloignée des « Sureaux », Boljans s'avisa de monter un étalon qui n'était plus sorti de l'écurie depuis quinze jours. A peine au dehors, la bête s'effraya et fit un si brusque écart que Boljans fut jeté hors de la selle. Avant qu'il eût eu le temps de raccourcir les rênes et de retrouver l'équilibre, le cheval s'emporta si bien que le cavalier, un pied engagé dans l'étrier, la tête en bas, restait suspendu, ballottant comme un sac de farine, aux flancs de sa monture. A tout instant il allait s'ouvrir le crâne sur le pavé ou se le faire écrabouiller par un coup de sabot. Le cheval lancé à fond de train et l'homme en détresse passèrent, sur la route, devant la prairie où Rik polissonnait en gardant les vaches. Il entendit les clameurs de la bazine Boljans et des gens de la ferme courant, éperdus, à la chasse de l'animal.

— Arrêtez! Arrêtez! criaient-ils aux paysans qui arrivaient en sens inverse. Mais du plus loin que ceux-ci voyaient approcher cette trombe vivante, soulevant un tourbillon de poussière et arrachant des éclairs au pavé, pris de panique ils se hâtaient de se jeter sur les accotements et de se garer derrière les arbres.

Aussitôt qu'il eut avisé le cheval et reconnu son baes, Rik n'hésita pas un instant à enjamber le fossé et à se planter résolûment au travers de la route pour disputer le passage à la bête effrénée. Au moment où, écumante, les naseaux frémissants, elle fondait sur lui, il ne se détourna que tout juste

assez pour se jeter à sa tête. Saisissant les rênes d'une main, se cramponnant de l'autre à la crinière, il se roidissait, pesait de toute sa masse, et ses pieds nus touchant le sol, les orteils râclaient le pavé et s'efforçaient de s'y incruster comme les dents d'un frein.

Le cheval emporta encore ses deux maîtres sur un parcours de quelques portées d'arbalète, puis sa course échevelée se ralentit et bientôt il ne fit plus que les traîner. Les autres valets arrivèrent alors à la rescousse de Rik et achevèrent de maîtriser la fougueuse monture. Il était temps. Lorsqu'on dégagea Boljans, il avait le front écorché et plusieurs contusions au crâne; heureusement le cuir seul était entamé. Rik était peut-être plus mal arrangé encore; ses pauvres pieds, si calleux et si durillonnés cependant, à l'épreuve des ronces et des cailloux du chemin, avaient été mis en lambeaux et ne représentaient que des moignons sanglants.

Cette prouesse conquit au petit vacher l'estime et le respect de beaucoup de villageois, mais ne suffit pas à lui rallier leurs sympathies. Son courage, qui les humiliait, fut taxé de témérité par les poltrons et les envieux. S'il avait risqué sa vie, ce n'était point par amour pour son baes, c'était parce qu'il n'attachait aucun prix à l'existence, un présent de Dieu, dont la créature humaine ne saurait être assez parcimonieuse et jalouse! En somme, il avait agi en désespéré et son prétendu héroïsme ne passa bientôt plus que pour une tentative de suicide.

Il ne tarda pas à donner une preuve plus criticable encore de ce courage mal placé.

Revenant de la ville par une nuit de gel, un colporteur raconta qu'il lui était apparu un étrange fantôme assis à son rouet et en train de filer paisiblement sa quenouille au mileu de la bruyère neigeuse. Le colporteur avait pris ses jambes à son cou et regagné son logis en invoquant le bon dieu, la vierge et tous les saints du paradis. Quelques gars, de ceux qui passaient pour avoir du poil au menton, se postèrent étroitement groupés, plusieurs soirs de suite, en un endroit d'où leurs regards pouvaient embrasser la vaste plaine nue, mais ils eurent beau s'y morfondre depuis dix heures jusqu'à minuit, aucun fantôme ne daigna se montrer. Ils accusaient déjà le colporteur de s'être amusé à leurs dépens ou d'avoir été encore plus ivre que d'habitude, lorsque le samedi suivant, s'étant rendus une dernière fois à l'affût du fantôme, ils aperçurent, en effet, une fileuse installée au milieu de la campagne déserte. Aussi peureux que le colporteur, toute la bande s'empressa de tourner les talons et de détaler au plus vite. L'aventure ayant été rapportée à Rik, selon son habitude il se moqua impitoyablement des poltrons et s'engagea même à accoster le fantôme s'ils pouvaient réellement

le lui montrer. En conséquence, le samedi d'après, vers onze heures, la petite troupe, renforcée du vacher des « Sureaux », se rendit de nouveau à l'extrémité de la paroisse. Comme ils détournaient le dernier chaume du village et débouchaient devant la plaine, au dernier coup de onze heures : — Regarde, regarde, le voilà ! — Les dents claquaient ; tous les bras tendaient vers le même point. Rik distingua, en effet, une pâle jeune fille occupée à filer sa toile aussi blanche que la neige qui l'entourait, ou que la clarté de la lune qui mêlait ses rayons aux fils du lin, si bien que la diaphane apparition semblait tisser une toile de neige avec les fils d'argent des astres nocturnes.

Rik n'avait pas tremblé ou reculé un instant. Il se dégagea de l'étreinte de ses compagnons qui voulaient le retenir et sans même prendre la précaution de se signer, il marcha droit vers le fantôme. Les autres n'attendirent pas même qu'il l'eût rejoint pour fuir éperdus et rentrer au village, certains que cette apparente fileuse de neige se trouverait être une rouge diablesse, une sœur du Berger incendiaire, qui l'envelopperait dans un suaire de feu.

A la profonde surprise de Rik, à mesure qu'il approchait, les regards toujours franchement braqués sur le spectre, il lui trouvait des traits de ressemblance avec une jeune mortelle du village. Il finit même par ne plus douter : la mystérieuse fileuse n'était autre que la petite Annette, sa voisine, son souffre-douleur. Aussitôt qu'il l'eut reconnue il pressa le pas : « Vous Annette, que faites-vous donc ici? En voilà une idée... »

— Rik, répondit-elle, plus émue et plus décontenancée que lui-même, si vous avez vraiment un peu de cœur, ne me trahissez point. Vous saurez toute la vérité. Chaque samedi je me rends à la veillée avec les autres filles du village, tantôt dans une ferme, tantôt dans l'autre, et comme mon père me gronde et me maltraite lorsque je n'ai point tissé une certaine longueur de toile, je n'ose rentrer avant d'avoir complété ma tâche...

— Le barbare! grommela Rik entre ses dents. Mais, malheureuse, c'est folie de votre part, vous mourrez de froid, il gêle à faire grelotter les morts dans leurs tombes...

C'était la première fois qu'il lui échappait un mot de compassion et Annette en fut plus étonnée que de le voir...

— Vous ne direz rien à personne, pas même à vos baes, insista la jeune fille, car mon père me battrait !

— Je vous le jure, Annette, mais ne puis-je rien faire pour vous?

— Rien... Rien ! Votre silence suffira !

Et Rik éprouva comme une vague joie qu'il y eût un secret entre eux. Un besoin de protection chevaleresque s'empara aussi de lui. L'ayant aidée à rassembler son attirail, il ne voulut jamais qu'elle se chargeât du rouet.

Cheminant sans mot dire à ses côtés, dans la nuit éthérée, malgré le froid il s'approchait à regret du logis. Il l'accompagna jusqu'au seuil des « Cigognes » où, avant de la quitter, il lui pressa longuement les mains, avec un rauque bonsoir.

Le lendemain Rik raconta aux villageois scandalisés par son courage impie et tout surpris de le voir encore vivant, qu'à son approche la fileuse s'était dissipée et fondue avec un bruit de vapeur d'eau bouillante.

Ce fut là son premier mensonge.

Depuis ce moment Rik traita sa blonde voisine avec une certaine camaraderie timide et respectueuse, et cessa complètement de la taquiner. Il perdit beaucoup de sa turbulence. Comme il prenait un certain soin de sa personne, qu'il liait plus intimement connaissance avec l'eau et le savon, s'initiait à l'utilité du démêloir, se donnait la peine de brosser ses culottes et d'entretenir l'empois et la propreté de ses blouses, les honnêtes gens le considérèrent avec plus d'attention et les Boljans les tout premiers admirent que ce brunet musclé et charnu, aux yeux peut-être trop grands et trop noirs, aux grosses lèvres et aux cheveux bouclés, ne représentait pas un gars trop mal découplé.

Malheureusement la besogne n'allait pas mieux. Au contraire! Le goût de la rêverie l'emporte sur son humeur vagabonde. Au milieu de son travail, il s'arrête court et, appuyé sur le mancheron de son araire ou la paume de sa bêche, il s'abîme dans la contemplation du paysage; caressant de ses regards veloutés des arbres qu'il voit pourtant tous les jours et s'attendrissant au ramage d'oiseaux dont le chant est pourtant toujours le même.

Le dimanche de la kermesse il donna suite à un projet qu'il caressait depuis longtemps et dont il ne s'ouvrit à personne. Après la soupe de midi, il se fit le plus brave qu'il pût, mit sa belle culotte de drap noir, un *kiel* flambant neuf, piqué de soie bleue à l'encolure et aux poignets, une haute casquette de moire, et le gourdin à la main il s'engagea dans l'enclos des « Cigognes », décidé à obtenir d'Annette qu'elle l'accompagnât le soir à la danse.

Guidon, attiré par les aboiements du chien, intima, du seuil de la porte, à l'intrus l'ordre de rebrousser chemin.

— Qui t'appelle ici, maudit bâtard, veux-tu bien t'en aller et vite...

Rik continua bravement, décidé à passer une fois pour toutes sur la mauvaise humeur du père d'Annette et même à se le concilier.

— As-tu compris ou je lâche mon chien?

Et comme Rik marchait toujours, le sourire aux lèvres, le fermier déta-

cha en effet le molosse qui tirait furieusement sur sa chaîne. Aussitôt la bête se rua sur Rik avec un telle impétuosité qu'elle lui fendit la culotte depuis le genou jusqu'à la cheville.

L'attaque avait été si brusque que Rik n'avait pu se mettre sur la défensive; mais comme le dogue allait le mordre de nouveau, il lui asséna un terrible coup de gourdin qui l'envoya rouler, aux trois quarts assommé, à quelques mètres de là.

Le fermier des « Cigognes », qui avait ingurgité force alcool après la messe, se porta, le couteau à la main, au secours de son dogue : « Attends, misérable, je vais te crever à ton tour! » Rik l'attendait impassible, un peu plus pâle, les yeux dardés dans les siens. Au plus fort des aboiements et des invectives, Annette s'était montrée sur le seuil de la ferme, et elle tordait vers Rik des bras suppliants. A sa vue le jeune homme résolut de ménager l'ivrogne. — Je me contenterai de parer les coups! se dit-il.

Cependant d'autres personnes avaient été appelées par le tapage, entre autres le fermier Boljans, et au moment où Guidon s'élançait, le couteau levé, sur Rik, il empoigna le forcené et réussi à le désarmer, non sans se blesser lui-même. Deux ou trois autres témoins de cette scène s'étaient jetés de leur côté sur Rik et, parvenus à lui arracher le bâton avec lequel il décrivait de terribles moulinets, ils s'échignaient à le ramener au logis. Mais à présent la fureur avait pris possession de l'âme du garçon et oubliant Annette, pour ne ressentir que l'insulte et l'agression dont il venait d'être victime, il se débattait pour courir sus à son ennemi et ne cessait de crier en se tournant vers lui : « Ah! Guidon, prends garde! Je ferai chanter le coq rouge sur ton toit! »

Boljans l'ayant rejoint aux « Sureaux », le trouva pleurant de rage, la poitrine pantetante, farouche comme un désespéré qui rumine un mauvais coup.

« Écoute, mon garçon, lui dit-il, c'en est trop, nous ne pouvons continuer à vivre ainsi. Non seulement tu ne me rends aucun service, mais tu me vaux quantité de tracas. Par ta faute me voilà devenu l'ennemi du voisin, avec lequel nous ne nous entendions déjà que trop mal... Autrefois tu m'as sauvé la vie; sans moi il te saignait comme un porc. A présent nous sommes quittes! »

Le pauvre Rik ne répond rien. Décidément il n'aura jamais la moindre chance! Il sera toujours haïssable et maudit! Il coule un regard douloureux vers la bazine, espérant qu'elle interviendra selon sa coutume. Mais cette fois elle ne dit mot, elle se détourne même.

Alors il monte rassembler ses nippes et quitte la ferme sans un adieu, sans dire où il va, sans regarder derrière lui.

Cependant, les Boljans se sont couchés. Généralement, la conscience à l'aise, ils s'endorment tout de suite, mais ce soir ils demeurent éveillés, à se retourner sur leur couche, plus inquiets qu'ils ne se l'avouent l'un à l'autre du sort de leur valet; éprouvant presque du remords et n'osant parler de lui de peur de s'accabler de mutuels reproches.

Depuis longtemps les dernières orgues se sont tues, les danses ont cessé et les amants ont étouffé leurs chuchotements et leurs baisers au seuil des portes séparatrices.

Comme les Boljans viennent de recouvrer enfin le calme et l'oubli du sommeil, tout à coup une clameur et une lumière les réveillent.

Ce n'est pas encore le chant du coq, ce n'est pas non plus la clarté rose de l'aube.

O ciel! c'est un autre coq qui chante. Celui-ci a la voix du tocsin et le plumage de l'incendie, et ce plumage est si rouge qu'il colore de ses reflets jusqu'aux parois de la soupente où dorment les Boljans et qu'il a traversé leurs paupières! O ciel! c'est la ferme des « Cigognes » qui flambe...

Boljans et sa femme à peine vêtus, lui, de ses chausses, elle, d'un jupon de dessous, se précipitent au dehors. Pauvre Guidon, et surtout pauvre Annette! Qui les sauvera? Qui bravera les atteintes de ces flammes déjà maîtresses de tout le bâtiment. Pour sûr le feu a pris de tous les côtés à la fois...

Mais tandis que les uns se taisent, immobiles, glacés d'horreur, que d'autres crient et se démènent, quelqu'un s'est résolûment lancé dans la fournaise... Son action a été si prompte que les assistants n'ont même pas eu le temps de le reconnaître. Quelques secondes... Le voilà, portant dans ses bras Annette évanouie. Mais c'est lui! Qui donc? Rik le vaurien! Le vacher des Boljans! Hourrah! Vive Rik!

Écartant la foule il dépose la jeune fille sur une botte de paille et indifférent aux cris de jubilation qui l'exaltent et qui publient son héroïsme, il guette le retour à la vie de celle qu'il croyait haïr et qu'il aime.

Mortellement angoissé, il épie un mouvement des paupières et des lèvres et, l'oreille appliquée contre la poitrine de la jeune fille, il cherche à surprendre les battements de son cœur. Mais voilà que tout à coup, aussi rapidement que les souffles du ciel, le courant du sentiment public a tourné : les noëls se transforment en haros, les acclamations en huées!

— Oui, c'est lui! C'est lui! A mort l'assassin! L'incendiaire! Le lâche! Tue! Tue! Haro! *Hawourt!*

Car les villageois se sont rappelé la querèlle sanglante du garnement avec le père d'Annette, et la sinistre menace qu'il proféra à plusieurs reprises : « Je ferai chanter le coq rouge sur ton toit! »

Et c'est qu'il a tenu sa diabolique parole :

Le coq a chanté. Il chante même encore! Secouant sa crête flamboyante, fantastiquement dentelée, le voyez-vous courir et bondir, étoiler de ses ergots de feu la ferme, la grange et l'étable! Il chante, le coq rouge; il triomphe!

C'est ce maudit vagabond qui l'a lâché. Ah, il chante son hymne atroce de misère et de mort, de sang et de famine, le coq dévorateur échappé des basses-cours de l'enfer! Il a chanté le trépas du fermier et de ses domestiques, embrasés et étouffés sous ses ailes de feu et son cocorico néfaste a empêché qu'on entendît leurs cris de désespoir...

Et personne pour imposer silence au monstre. Il ne se taira que lorsqu'il aura éparpillé en paillettes d'or, en fumée et en cendre les derniers vestiges de la ferme de Guidon.

Mais au moins pourra-t-on tirer vengeance du suppôt d'enfer qui lui a donné la volée!

A mort! A mort! Arrêtez-le!

Rik n'entend toujours pas. Tout entier à scruter le retour à la vie de la bien-aimée.

Déjà des forcenés le bousculent, des poignes l'agrippent rageusement pour le massacrer. Il ne sent pas plus qu'il n'écoute... Et il n'aurait pas encore entendu ce concert de malédictions si elle n'avait enfin ouvert les yeux. Et c'est le regard d'Annette qui lui fait comprendre ce que hurle et vomit autour de lui la foule ivre de représailles.

Annette a entendu avant lui et elle a cru aussitôt la voix publique...

Rik lit l'horreur et l'anathème dans ses yeux d'orpheline, et ces mains fraternelles, ces mains providentielles, ces mains de salut qui viennent de la disputer aux mortelles caresses de l'incendie, et qui la palpaient comme un trésor précieux et suprême, lâchent prise et la laissent retomber, de nouveau inanimée, sur la litière.

Annette l'a jugé avec les autres! Il ne songe point à tenter une justification, une résistance; à opposer ne fût-ce qu'un mot ou un geste à ce populaire prêt à l'écharper.

Il passe pour infâme. Soit! Du moment qu'elle doute de lui, il n'est plus ce qu'il voulait être, ce qu'il est. Il devient tel qu'elle le juge. Puisqu'il désirait être, ne compter qu'à ses yeux...

Le garde champêtre et les gendarmes ont traversé la cohue. A la première sommation lui-même tend les mains à leurs entraves, après s'être détourné pour ne jamais, ne jamais plus la revoir. Presque radieux, s'enorgueillissant de la haine qui l'entoure, il se laisse emmener; fier surtout d'être seul à savoir la vérité.

IV

Son procès fut rapidement mené. Devant la justice, il se renferma dans une attitude taciturne et quasi-dédaigneuse. Comme il refusa de choisir un défenseur, on le pourvut d'un avocat d'office. Il y eut grande affluence de villageois ; un interminable défilé de témoins, tous à charge, au nombre desquels figurait Annette, la fille de Guidon. Elle ne chercha point à accabler le prévenu, mais elle dit simplement — non sans de fréquentes crises de larmes au souvenir de son père — ce qu'elle croyait être la vérité. Tout le temps qu'elle parla, Rik ne lui accorda pas le moindre regard, et, les yeux obstinément fixés sur les juges, sans un trouble, sans un tressaillement, il répondit d'une voix ferme par un « oui » ou par un « non » aux questions que lui posait le président. Et lorsque tirant, fatalement, de cet interrogatoire de la fille de la victime, une conclusion écrasante contre Rik, le président se répandit en reproches et en objurgations grandiloquentes, insistant sur l'odieux de ce crime exécrable, sur cette infernale duplicité poussée par l'assassin jusqu'à vouloir se faire passer pour le sauveur d'une malheureuse dont il venait d'assassiner le père, lorsque la salle enfiévrée par ce mouvement oratoire faisait entendre un sinistre grondement, l'incendiaire ne se départit point de son flegme cynique; mais les bras croisés, la tête rejetée en arrière, un indicible sourire tiraillait par moments sa lèvre adolescente et ses grands yeux noirs restaient fermes et secs.

Entre les autres témoins ce fut un assaut de racontars, une liste de préventions, un grossissement de toutes ses frasques et escapades, de ses pauvres petits larcins d'enfant.

Les femmes, comme toujours, se distinguèrent dans cet ignoble remous de médisances et de délations, toutes tenant à jouer un rôle, avides de se donner de l'importance, d'avoir *vu* et *su* des choses ignorées des autres commères.

Seul le couple Boljans disputa le malheureux à l'opinion publique unanimement acharnée contre lui : le baes raconta comment le prétendu sans-cœur lui avait sauvé la vie, et la femme retrouva quelques traits fugitifs attestant le caractère droit et foncièrement probe de son petit domestique. L'accusé ne montra pas plus de trouble à ces témoignages sympathiques qu'aux vilenies jappées par une meute d'ennemis résolus à le perdre.

Dès la première audience les journaux s'accordèrent à lui trouver la figure des criminels-nés et lui découvrirent tous les stigmates énumérés dans les traités de Lombroso. L'alcoolisme de son père contribua aussi à le rendre odieux. Sa noble et originale figure fut déclarée repoussante. Les

feuilles illustrées s'ingénièrent à travestir en une caricature sinistre sa tête d'archange rebelle. Son attitude impassible, son hautain silence, lui aliénèrent les cœurs les plus portés à la pitié.

Dans son réquisitoire le ministère public eut beau jeu, le prévenu lui faisait la partie par trop belle. L'avocat fut exécrable.

L'assistance exaspérée aurait presque réclamé le rétablissement de la peine de mort par représailles contre cet incendiaire rusé et « machiavélique » — comme avait vaticiné le substitut du procureur royal.

On ne s'expliqua même pas la clémence des juges qui — le verdict, affirmatif sur tous les points, rendu par le jury — firent bénéficier le scélérat de cette circonstance qu'il n'avait que dix-sept ans et qui, pour ce motif, se bornèrent à l'interner jusqu'à sa majorité dans une maison pénitentiaire.

Au sortir du Palais la voiture cellulaire fut presque mise en pièces. La foule, l'immonde tourbe, la lie hypocrite et conforme, se distinguant comme toujours par son zèle justicier.

Les Boljans recueillirent la jeune Annette, demeurée sans protecteurs et sans parents, et prenant en mains la gérance d'un héritage bien entamé, s'occupèrent de lui reconstituer un patrimoine.

Des mois s'écoulèrent. On apprit un jour que le boute-feu s'était évadé. Le village entier écuma et gémit, comme si on le frustrait de sa vengeance. Jaak Corepain ajouta quelques couplets à la complainte de *Rik et le Coq rouge*. Les dimanches la Belette achevait ses restes de poumon sur cette chanson, à la même place où le petit vacher avait été exposé et adjugé quelques années auparavant!

Les Boljans furent mis en quarantaine à cause de leur déposition favorable au monstre, éternel déshonneur de l'humanité, comme avait dit aussi le magistrat. Annette fut presque confondue dans cet opprobre pour avoir accepté le couvert, le gîte et les services de gens qui avaient tenté de « blanchir le noir assassin de son père ».

Et voilà qu'au plus fort du tollé, de la fermentation et des cabales dirigées contre les fermiers des « Sureaux », une nouvelle plus étrange encore que celle de l'évasion de Rik, une rumeur vraiment consternante bouleversa et mit sens dessus dessous l'équitable communauté : un récidiviste moribond, détenu dans une maison de force, confessa à l'aumônier, puis à la justice, qu'il avait incendié la ferme de Guidon, parce que celui-ci l'avait chassé de la grange où il dormait.

Cette nouvelle fut accueillie d'abord avec une sorte de regret. On aurait dit de félins auxquels on arrache leur ration. Est-il rien de plus irritant pour les mortels que de devoir revenir sur une conviction dans laquelle ils

s'étaient retranchés une fois pour toutes? Puis, après cette vilaine phase, le revirement se produisit avec une violence extrême, avec une sorte de fanatisme. Les accusateurs se sentirent coupables et iniques. Une soif d'expiation s'empara de la communauté.

Au prône, le pasteur, qui n'avait pas été des derniers à accabler la brebis galeuse, engagea ses ouailles à demander pardon à Dieu du mal qu'ils avaient causé à un juste.

Tous avaient contribué à le faire condamner; tous, sauf les Boljans; aussi cette révélation foudroyante détermina-t-elle dans la paroisse une réaction générale en faveur des braves gens tenus depuis le procès en une injurieuse et rancunière suspicion. Les villageois se prirent à les vénérer et à les exalter avec autant de frénésie qu'ils leur avaient jeté de la boue et des pierres.

Le village entra dans une ère inattendue de pénitence et d'amélioration morale, non pas renfrognée et austère, mais simple, mais évangélique.

Les commérages diminuèrent et, partant, les médisances et les venimeux coups de langue. Les censeurs du prochain commencèrent par s'observer et se punir eux-mêmes. Les paysans aisés furent meilleurs et plus charitables aux pauvres. Faute de pouvoir abroger légalement la coutume impie des adjudications d'indigents, par pénitence ou mieux par un véritable esprit de charité, les ménages se disputèrent les enfants sans parents et les vieillards sans famille.

La communauté n'entretint qu'un désir : revoir Rik, le faux incendiaire, mériter de le ravoir. Ah! quelle rentrée triomphale ils lui ménageraient. Le cortège d'installation de leur pasteur avec ses cavalcadours rustiques et ses chars plus fleuris qu'un reposoir de mai ou que les *rozenlands* de la Saint-Pierre-et-Paul (1) pâliraient à côté de la bienvenue qu'ils comptaient souhaiter à leur victime.

Aux veillées où elles s'entretenaient sans cesse du paria d'autrefois, les bonnes gens réduisaient à leur anodine et si normale importance tant d'espièglerie et de fugues que le préjugé public lui avait imputées à crime. Cet incendiaire était donc un héros; ce gueux, un juste; cet assassin, un sauveur!

L'exécration tournait en un véritable culte. Dans leur zèle de convertis, les villageois allumèrent un beau feu de joie du lot des complaintes flétrissantes que la Belette avait chantées de sa voix de sibylle poitrinaire. Et le

(1) Voir la *Fête des saints Pierre et Paul* dans les *Nouvelles Kermesses*.

rimeur remplaça ces strophes injurieuses par une sorte de légende dans laquelle le vil possédé de Satan se trouvait béatifié.

Le mystère qui continuait à planer sur son sort alimentait et pathétisait cette nostalgique idolâtrie.

La plus repentie était nécessairement Annette. Chacun compatit à sa douleur. Hélas! n'avait-elle pas été, pour le pauvre garçon, la plus injuste, la plus implacable de toutes? Ne lui avait-elle point porté le coup du désespoir? Et le fiel, dont les autres l'avaient abreuvé, était dictame comparé à son épouvantable reniement.

Aux « Sureaux », la publication de l'innocence du petit valet avait rempli les fermiers et leur pensionnaire d'une joie profonde mélangée, chez Annette, d'un remords indicible. Elle répandit des torrents de larmes, elle qui n'avait cru pleurer que son père.

Elle aima furieusement son sauveur, elle ne se l'imagina plus que dans un nimbe de flammes, héros naïf qui l'avait ravie — comme les paladins dont les images du porte-balle racontaient les travaux — aux flammes de la géhenne. Il l'avait sauvée et elle l'avait perdu à tout jamais. Peut-être comprit-elle alors l'orgueil, la grandeur d'âme de l'infime garçon! Et, dans cette âme simple, l'amour frénétique s'aiguisa, s'exaspéra de toutes les lancinances du désespoir.

Annette et les Boljans vécurent dorénavant dans le souvenir du condamné. Une gêne, une tension avait régné d'abord entre la jeune fille et ses bienfaiteurs, car, tandis qu'elle le croyait coupable, eux n'avaient jamais douté de son innocence.

Ah! ce que le cœur de l'orpheline conjurait son sauveur méconnu. Des fois, telle était la violence de son désespoir qu'elle aurait voulu mourir! Puis, d'autres jours, se sentant rongée par une de ces mystérieuses consomptions morales, qui tuent lentement et implacablement, elle avait peur d'expirer avant de l'avoir revu, le temps de lui demander pardon, puis de s'éteindre à ses pieds sans même lui avouer un amour qu'elle n'était plus digne de lui porter, elle si aveugle et si injuste!...

Au village on s'étonnait de ne pas voir revenir l'exilé. S'il vivait que ne s'empressait-il de reparaître au grand jour, pour jouir de la confusion de ceux qui s'étaient acharnés à sa perte et l'avaient lâchement accablé!

Annette et la bazine Boljans firent force neuvaines, elles se rendirent même en pèlerinage à Brasschaet, où existe un sanctuaire fameux consacré à saint Antoine de Padoue, le patron des égarés, celui *qui fait retrouver les trésors*.

En gérant les biens d'Annette communément avec les leurs, les Boljans reconstituèrent le patrimoine de leur pupille.

La ferme des « Cigognes » avait été dégrevée peu à peu, mais depuis sa reconstruction par les soins des Boljans, les gens du pays l'avaient débaptisée et ils l'appelaient à présent le « Coq rouge », en souvenir de l'incendie.

Annette, âgée de vingt-deux ans, était devenue une héritière et beaucoup de jeunes gens rêvèrent de l'épouser. La douleur avait amati et spiritualisé des formes qui sans cela eussent été par trop gourdes et plantureuses. Son visage acquérait une distinction et un galbe que ne possèdent généralement point les beautés villageoises.

Elle menait une vie de recluse, de béguine, toujours préoccupée de l'absent et soignant les dignes Boljans avec une tendresse filiale.

Combien de kermesses se sont passées, combien de danses a-t-elle écoutées de sa chambre où elle prolongeait de pieuses veillées ! Le dimanche elle ne sortait que pour se rendre aux offices. Si son Rik ne revient pas, si Dieu lui refuse cette grâce, alors elle ira le chercher au ciel ; il faudra bien qu'elle finisse par le retrouver.

D'abord dépités, les poursuivants éconduits s'étaient moqués de cette dévote et l'avaient même surnommée « la *Poule* du Coq rouge », mais dominés par le prestige de cette fidélité et de cette douleur, peu à peu, ils considérèrent Annette comme une créature sacrée, une femme élue, auprès de laquelle toute démarche amoureuse eût été une profanation. Les plus cupides et les plus entreprenants se désistèrent. Nul ne s'obstina à marcher sur les brisées du disparu.

Aux « Sureaux » la vie d'Annette et de ses protecteurs revêtait une grandeur, une importance auguste. D'honnêtes gens qu'ils étaient, ces Boljans devenaient de saintes gens.

Une voix occulte leur garantissait le retour de Rik. Sans enfants, ils résolurent d'abandonner leurs biens à l'orpheline après lui avoir donné l'orphelin pour époux. Mais ils ne dirent encore rien de ce délicieux rêve d'avenir à l'inconsolable.

La ferme contractait une vertu singulière. Le prestige des maîtres se communiqua aux domestiques et jusqu'aux choses. Les trivialités et la licence disparaissaient des propos et des gestes. On eût dit ce chaume imprégné d'une présence céleste. Ils communiaient avec la douleur, mais aussi avec l'espérance. Il est de ces intérieurs évangéliques qui magnifient jusqu'au symbolisme les simples travaux de la terre. Chez les Boljans on se serait cru chez un de ces « maîtres de la vigne » dont nous entretiennent les paraboles du Christ.

Aussi le village considérait-il cette ferme avec autant de respect que l'église. Ils en attendaient la toute-puissante médiation qui les réconcilierait

avec Dieu. C'était là, par la pénitence et le remords d'Annette, que s'expiait leur commune injustice.

Peu à peu le charme s'étendit à la paroisse entière. L'atmosphère était prête : tiède, onctueuse et sainte. Une bonté irradiante saturait la contrée. C'était bien le berceau prédestiné où devait s'accomplir un acte de cette justice de la nature inconsciente.

Une caresse, une douceur suprême lénifia certaine vesprée de juillet. Il faisait un recueillement de pâmoison mystique, délicieux jusqu'à la navrance, tendre comme les larmes aux joues des mères qui pardonnent.

S'il est des pressentiments de malheur que conduisent les fluides éléments et les ambiances, il est aussi d'occultes messagers, annonciateurs plus subtils encore des grâces et des bonnes nouvelles. La voix du rossignol se fondait en de mélodieuses rosées, le grillon n'avait jamais été plus musicien et les arbres tremblaient ainsi que des fibres de harpes prophétiques.

Au degré de sainteté où en étaient arrivés les habitants des « Sureaux » ils devaient être les tout premiers sensibles à une telle langueur...

Qui s'avançait dans cette paix lumineuse? Un grand garçon basané, presque bronzé, la lèvre fournie d'une moustache épaisse, l'allure dégagée, portant dans sa personne quelque chose d'exotique, voire de légendaire.

Tous le reconnurent. Ils firent un grand cri, incapables d'ajouter un mot, et se portèrent à sa rencontre. Il les reconnaissait aussi, les nommant à tour de rôle, de sa noble voix grave, comme les saints d'une litanie.

C'était bien le village, *son* village, tel qu'il l'avait quitté, les mêmes sentiers, la même bruyère florissante, la même petite tour en cône tronqué regardant par-dessus les tilleuls de la place.

Il ne l'avait racontée qu'à l'aubergiste, à l'entrée de la paroisse, et tous savaient déjà son histoire : son exode aux Indes, après son évasion, les combats surhumains où il voulait mourir, un bout de vieux journal qui lui apprend son innocence juridique, le congé que lui accorde son capitaine touché par le récit de ses malheurs...

Émerveillé, le village lui faisait escorte, mais discrètement, le suivant à distance : ils auraient voulu baiser la trace de ses souliers...

Le sacristain s'était mis à sonner les cloches qui dans le soir amortissaient leurs tintements. Ainsi bourdonnent très doucement les cloches au bord de la mer. On les dirait noyées de larmes, enflées de sanglots. Et ces cloches qui avaient sonné le tocsin et proclamé son anathème, semblaient repenties, elles aussi, et le suppliaient de leur pardonner, de leur être miséricordieux!...

Aux « Sureaux » la maisonnée s'agenouillait comme à l'angelus. Annette éprouvait une terreur délicieuse.

Par la fenêtre ouverte elle le vit approcher. Avec les Boljans elle se précipita au dehors. Il pressait le pas car il la voyait défaillir. Elle voulut se jeter à ses genoux, mais il lui ouvrit les bras et, délicate, elle semblait s'enrouler autour de lui, avec des grâces et une faiblesse de liseron ; toute blanche, plus blanche encore que la fileuse de neige... Elle se sentait pardonnée, chérie, indispensable.

Il la tient pour ne plus la quitter.

Ce qu'il y a d'eucharistique dans le couchant, ces rayons tièdes, câlins et fervents, dégage moins d'onction que le regard dont il enveloppe l'aimée. Et toute blanche et lumineuse elle ne représente que l'ombre de cette chaleur du pardon !

GEORGES EEKHOUD

LE BANQUET

A ALBERT GIRAUD

De son vol membraneux aux rouges doigts phalliques,
En riant aux éclats, de son rire brutal,
Satan m'a transporté dans les siècles antiques
Sur la terrasse d'un palais oriental.

Les clairs porphyres par colonnes colossales
Sous les plafonds d'ébène incrusté de corail
Élèvent la splendeur despotique des salles
Où rutile un festin sur les tables d'émail.

Les femmes, les guerriers, les prêtres et les princes
Boivent les vins ardents où rit l'or du soleil,
Et les pages fluets, allongeant leurs bras minces,
Leur présentent les mets sur des plats de vermeil.

Moi, je me suis assis à la table royale
Où, vêtu de velours et couvert de bijoux,
Majestueusement préside, triste et pâle,
Un beau Christ orgueilleux aux profonds cheveux roux.

Sa main blanche parfois sur mon poignet se pose.
Par-delà la terrasse et les jardins en fleurs,
Dans les parfums mourants flotte un horizon rose
Qui reflète en nos yeux de sanglantes couleurs.

— Seigneur, sans voir mes yeux qui cherchent tes prunelles,
Tu regardes au loin la terre et les longs flots
Des générations aux vagues éternelles,
Et ta religion faite de leurs sanglots.

Offrant au monde en pleurs ton mépris secourable,
Tu fis de la douleur un culte; désormais
La terre porte au flanc une plaie incurable
Et les hommes ne se consoleront jamais.

Ils ne connaîtront plus la force ni la vie;
Ils n'adoreront plus la joie et la beauté;
Et le sourire ami de la terre ravie
Ne les baignera plus de sa sérénité.

C'en est fait pour toujours des splendides statues
Montrant aux cœurs heureux l'homme divinisé;
Au bois sacré les voix des nymphes se sont tues
Et nul dieu ne naît plus du printemps épuisé.

La paix de la nature a fait place aux alarmes;
Le plaisir a pour prix de sombres châtiments;
La prière n'est plus qu'un long fleuve de larmes
Et les hymnes sont pleins d'affreux gémissements.

L'empyrée, où siégeaient, couronnés de lumière,
La jeunesse, l'amour et la gloire des dieux,
Réponds, qu'en as-tu fait? Une infâme tanière
Où grouille un peuple infect d'esclaves et de gueux.

O Fils du Charpentier, né triste et misérable
Parmi de vils bestiaux sur les puants fumiers,
Adoré par des rois au fond de votre étable,
Vous souvient-il encor de ceux que vous aimiez?

C'étaient de pauvres gens couverts de pauvres loques,
Des mariniers poisseux, des ouvriers crasseux,
Des filles de plaisir aux vêtements baroques,
Des enfants du hasard, des voyous paresseux,

Des perclus, des lépreux, d'innombrables malades
Traînant vers vous leur corps mangé de mille maux,
Et des gamins chétifs, suivant vos promenades
Et jetant sous vos pas des fleurs et des rameaux.

Tout ce peuple, à la voix qui calmait sa souffrance,
Ceux qui peinaient, ceux qu'on brisait, ceux qui saignaient,
Conquérants enflammés d'amour et d'espérance,
Fondaient votre royaume, où par vous ils régnaient.

Partout ils suscitaient des troupes affamées
D'esclaves déchaînés, décharnés et meurtris
Et partout où passaient ces sinistres armées
Il restait, sous le ciel, des croix sur des débris.

C'en était fait; sans nous c'en était fait du monde
Qu'allait envelopper la nuit sans lendemain :
Nous sommes descendus vers cette foule immonde
Et nous vous avons pris doucement par la main.

Nous, les poètes, nous, les guerriers et les prêtres,
Nous vous avons conduit dans ce palais doré;
Et ceux que l'univers reconnaît pour ses maîtres
Vous ont donné le sceptre et le manteau pourpré.

Dans vos cheveux ardents brûlent les pierreries,
A votre cou neigeux pendent les colliers lourds
Et dans les plis mouvants de vos robes fleuries
Des fleuves de rubis coulent sur les velours.

Autour de vous flamboie une forêt d'épées;
Les évêques, les rois, le pape et l'empereur
Font rouler à vos pieds mille têtes coupées
Afin d'assurer l'ordre et de vaincre l'erreur.

Nous voici treize à table, ivres, gorgés de viandes,
Divinisant César sous le ciel insulté,
Et des femmes de joie aux belles chairs friandes
Couronnent tous nos sens de fleurs de volupté.

O Fils du Charpentier, que vous faut-il encore?
Que cherche à l'horizon votre œil triste et songeur?
Pourquoi ces fleurs de sang qu'hélas! je vois éclore
Sous la couronne d'or et là, sur votre cœur?

Pourquoi vous levez-vous? Le sang rouge ruisselle.
Le sang sort de vos pieds! Le sang sort de vos mains!
Seigneur, que faites-vous?... La nuit tombe. Une frêle
Lueur flotte, là-bas, dans les obscurs chemins...

Vers les pauvres grouillant dans leur noir marécage
Un pauvre est descendu. Voyez-vous, voyez-rous,
Vous tous, dans l'ombre lourde où gronde un sourd orage,
Le Fils du Charpentier qui s'éloigne de nous?

IWAN GILKIN

POÈME EN PROSE

COMMUNION

C'était une longue allée où nous nous engageâmes, une longue allée droite, de hêtres très hauts. Les troncs plantés régulièrement, à distances égales l'un de l'autre, laissaient voir le taillis et fuyaient, deux à deux, vers le ciel, vers le ciel qu'on distinguait au bout d'un violet sanglotant.

Vous, ce soir, ma très chère, vous portiez une robe aussi violette à parements de soie noire. Et nous nous sentions tristes comme le paysage. C'était une longue allée où nous nous engageâmes, vers le couchant le soleil s'éteignait, doucement, pâli comme une fleur qui tombe et s'enfonce dans l'eau; vers l'orient de l'ombre pleuvait lentement. Et le ciel était violet, d'un violet mélancolique, mélancolique comme une plainte de violon, mélancolique comme une note mineure, frappée d'un doigt timide, en les ténèbres sur le piano, violet comme votre robe, très chère, dame ineffable de mes pensées.

Vers le couchant le soleil s'éteignait, doucement, rose dans le ciel mauve, pauvre astre défaillant! doucement rose, et aperçu dans l'entrebranchage des hêtres, pèlerinant en file vers l'horizon, pèlerinant en file et drapés de mystère .. et aperçu dans les feuillages, au travers des tiges déjà rongées par l'hiver dévoreur, il donnait à la perspective de cette fin d'allée enallée l'aspect rêveur et mystérieux d'un vitrail d'église pâlement éclairé et vu de très loin et représentant à la façon gothique une vierge martyre, en robe de brocart, et blême sous un ciel violet — oh violet! intensement violet! Nos

âmes étaient tristes quand nous entrâmes sous l'abside si haute, sous les feuilles où le vent, venu, venant, soufflait, chantait, soupirait, psalmodiait la litanie, la litanie infinie de son tourment.

Oh ! quel soir étrange ! Le crépuscule tombait sur les objets immobiles, sur les objets endormis. Des langueurs enlaçaient les troncs, étiraient les broussailles si vertes et si bouffantes devant le ciel violet, où s'étiolait le pauvre soleil. Il y avait un banc. Nous nous y assîmes. Et je dis : « Ne se croirait-on pas transporté tout à coup dans un conte de Poe? » Oh ! quel soir étrange ! Le crépuscule tombait sur les objets endormis. Vers le levant l'ombre descendante pleuvait de minute en minute accrue et sombrie. Le haut des arbres, la tête des hêtres dodelinait. Étions-nous éveillés? C'était comme un rêve ! Oh ! musique de Gluck ! Chatoyance d'harmonie ! Nos âmes étaient tristes comme le paysage. Nous nous assîmes. — « Chère, ne trouves-tu pas qu'il est des heures où l'âme s'avive et vit deux fois en la même minute? » — Votre visage dans le clair-obscur du soir semblait d'émail, vos yeux s'agrandissaient comme les yeux énormes d'une tête de mort. Oh ! quel soir étrange ! Étions-nous éveillés? Des visions d'au-delà palpitaient entre nous. Et votre regard intensivé m'annonçait quelque chose de grave et de mystérieux. Et tout à coup, oh chère ! vos lèvres descellées murmurèrent. — « Il est des heures où l'âme s'avive, où l'on vit deux fois en la même minute ! Comme ce soir avons-nous respiré l'ambiance des choses? Qu'est-ce donc qui soulève notre esprit? L'on vient d'ouvrir la fenêtre de mon âme, et je vois ! » — Et tu vois ! Oh chère ! et que vois-tu? » — « Je vois que je t'aime comme je ne t'ai jamais aimé. Je t'aime de toute ma force, de la force des arbres, de la force du crépuscule descendu dans mes veines, de la force du soleil disparu, de la force des choses mêmes. » Oh ! quel soir étrange ! Je voulus te baiser sur les lèvres, sur tes lèvres, diseuses sibylliques, claviers de volupté. Mais tu te reculas. — « Oh ! cette heure est sacrée ! Et je ne suis plus moi. Respecte dans mon corps la majesté des choses. C'est moi, tantôt, qui serai la Nuit ! » — C'est toi, tantôt, qui seras la Nuit. Oh ! Je ne te compris pas. Mais ton visage m'arrêta. Et nous demeurâmes silencieux, solennellement silencieux... Vers le levant, l'ombre s'épaississait toujours et avançait. Les arbres, de ce côté, avaient abdiqué leurs contours et se noyaient dans le laisser-aller des ténèbres, dans la dissolvante douceur des ténèbres... Et vers le couchant, le soleil étiolé, pauvre fleur, avait perdu ses pétales, ses pétales roses et le ciel violet pleurait des étoiles sur la mort de l'astre. C'est elle, tantôt, qui sera la Nuit ! Oh ! quel soir étrange ! Oui, nous avons respiré l'ambiance des choses et nous ne sommes plus nous ! Autour du banc, les ombres tournoyantes ont valsé

leur étreinte obscure et nous ne voyons plus que des profils sévères, des taches d'opaque couleur et le ciel violet. Oh! quel soir étrange! Étions-nous éveillés? Étions-nous morts? Morts? Oh! peut-être! Peut-être nos âmes se jugeaient-elles libérées de la servitude charnelle et libres de par leur volonté, nous jetaient-elles inconsciemment dans les sensations de l'au-delà. Peut-être la longue allée, dont les hêtres drapés de mystère s'en allaient, deux à deux, vers le couchant, peut-être la longue allée conduisait-elle à l'au-delà. Pourquoi n'avons-nous pas continué? Oh! quel soir étrange! N'est-ce pas? chère!

ANDRÉ RUYTERS

ODELETTES ARLEQUINES

PROPAGANDE PAR LE FAIT

Aux balcons légers et fleuris
De ma mignonne tour d'ivoire
Je m'extasie et je souris;
Et sans plus songer à la gloire

Au bout d'une tige de fleur,
Pour charmer les heures trop brèves,
Je gonfle d'un souffle railleur
Les bulles roses de mes rêves.

Dans les doux cieux ensoleillés
Voyez voler ces petits mondes,
Tous les globes arc-en-ciellés
De mes chimères vagabondes.

Mais d'un beau geste impertinent,
Pour d'effroyables hécatombes,
Dans les cafés, incontinent,
Je lance, ô Tailhade! ces bombes.

Et cependant qu'enluminés,
Les vils bourgeois sont de frairies,
Elles éclatent sur leur nez
En poussière de pierreries.

LA LYRE

Dans l'azur l'or des papillons
Et des rayons
Voltige; la clarté nouvelle
Partout ruisselle;

Et tous les oiseaux de mon cœur
Chantent en chœur
Dans la clématite et le lierre
De la volière.

O bel oiseau du paradis
Tu resplendis
Près des paons qui lustrent leurs queues
Vertes et bleues.

Et, sifflant les geais affamés
Et déplumés,
Dans les fleurs sautille le merle
Aux yeux de perle.

Mais pinson, mésange, bouvreuil,
Corneille en deuil,
Tout ce monde léger admire
La blanche lyre

Qui, pour un doux musicien
Aérien,
Ouvre ses plumes où murmure
La brise pure.

Et loin des esthètes massifs
Et convulsifs
Qui grattent leur vieille guitare
D'un doigt barbare,

Je rêve que, prenant l'essor,
Mon âme d'or,
Ivre, sur cette flamme ailée
Chante étoilée.

LE FESTIN

Du lustre en feu les roses vives
Dansent comme des feux follets
Sur les verres d'or des convives;
Mais parmi les fins gobelets,

Dans son vase couleur de lune,
La branche d'acacia blanc
Se meurt, et ses fleurs, une à une,
Glissent sur la nappe en tremblant.

Ainsi se passent nos années
Dans la main des dieux envieux :
Tantôt elles seront fanées,
Et nous serons bientôt très vieux.

Nous n'avons qu'une heure éphémère
A déguster ce chambertin;
A demain donc l'absinthe amère,
Aimons, buvons jusqu'au matin.

A la folie ouvrons la porte,
L'ivresse est un rêve divin;
Que la Chimère nous emporte
Dans les vapeurs roses du vin!

Ma très belle, remplis ma coupe,
Le fou seul se ferait prier;
Avant que de monter en croupe
Buvons le coup de l'étrier.

ODELETTE POUR CONSPUER LE MOYEN-AGE

A nous les fleurs, les arcs-en-ciel
Et les beaux livres!
Pillons les rayons et le miel,
Abeilles ivres.

Dans leurs rêves laissons les fous
Grossir les choses,
Aux frais jardins contentons-nous
D'aimer les roses.

Rythmons des poèmes dorés
A l'harmonie
De nos jeunes cœurs consacrés
A Polymnie.

Amis, conspuons le vieil art
Du moyen-âge.
Délire est roi : Fi du vieillard
Qui déménage !

Ce soir, je te prie à dîner,
Ma muse blonde ;
Au dessert nous ferons tourner
La Table-ronde.

Et pour quelque cycle futur
Et grandiose,
Tu pourras m'appeler Arthur ;
Et si l'on glose,

Renvoyons Wilmotte piqué
Aux incunables,
Et verse-moi le doux tokai
Sous les érables.

Vive Bacchus et les anciens !
Il nous terrasse ;
Aimons, buvons, rimons, les siens
Chassent d'Horace.

BONIMENT

« Quand on a frotté le nez d'un plumitif et qu'on lui a cassé sur les reins son propre stick, sans compter quelques menues giffles, coups de poing mignons et coquets coups de pied... » EDM. P.

C'est moi, Messieurs, moi, l'hercule du Nord,
Le seul, l'unique ! Entrez ! Je vous assomme,
Pourvu qu'il soit chétif et faible, un homme,
Sans nul renfort.

Qui trouverait mon pareil dans la Gaule?
Je suis solide ainsi que le Pont-Neuf,
Zim, zim, boum, boum! J'étourdirais un bœuf
D'un coup de gaule.

Palpez ce bras, admirez ces biceps;
Je bats Milon, je battrais la campagne!
Qui veut lutter? Je tranche une montagne
Mieux que Lesseps.

Tous les matins, dans mon salon je jongle
Avec deux cents kilos et je souris,
Et je tiendrais le poids de mes écrits
Sur un seul ongle.

Des débardeurs, des lutteurs en renom,
Sans me gêner, je fais une hécatombe.
A qui le gant ou la canne? Je tombe
L'homme-canon.

Voyez, voyez! lapin vivant, couleuvre,
Tout se digère en mon vaste abdomen,
J'avale aussi les vers de Verhaeren
Comme hors-d'œuvre.

Écoutez donc, maçon, sous-off', troupier,
Comme mon front sous mon poing dur résonne;
C'est mon plus beau triomphe : Je raisonne
A coups de pied.

VALÈRE GILLE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE JOURNAL DES GONCOURT

Le *Journal*, rédigé à l'intention de la postérité, M. de Goncourt en livra d'abord trois volumes au public; plus tard, la nostalgie « de dire un rien la vérité que personne ne veut ou n'ose dire, en attendant que, vingt ans après sa mort, ce *Journal* la dise tout entière » lui fit imprimer une seconde série, dont, affirmait-il, le troisième volume sera « le dernier qui paraîtra de mon vivant ».

Peut-être veut-il anticiper le bénéfice de l'outre-tombe et désire-t-il voir envisager la troisième série, inaugurée aujourd'hui, comme posthume? Le respect dû aux mânes l'autoriserait alors à déceler de suite cette vérité, promise à l'autre siècle... Le legs semble aventuré, d'ailleurs; et l'amnésie de l'époque pourrait le rendre caduc, à son échéance. La prudence conseillerait donc à M. de Goncourt de révéler, sans balancer davantage, la vérité inédite qu'il monopolise, et destinée, probablement, à éblouir le monde de l'évidence, méconnue jusqu'ici, de l'universel génie de MM. de Goncourt et de la nullité corollaire des écrivains de leur génération et des suivantes...

« Nous morts, qui nous succédera? » (III, 226.) Cette formule d'anxiété ingénue dénonce une presque attendrissante fatuité et excuse la prolixe autolâtrie des sept volumes du *Journal*. Sans vaine vergogne, ses auteurs confessent ce prurit de l'amour-propre, cette démangeaison de l'éloge qui, le soir de l'apparition de *Madame Gervaisais*, par exemple, les chasse du logis pour quêter l'aumône falsifiée des « vagues compliments des quelconques ». (III, 269.)

Blasé, maintenant, Edmond de Goncourt avoue ne savourer plus que « la jouissance de voir son nom imprimé : — la petite monnaie de la gloire! » avance d'hoirie, sans doute, sur cette « gloire à perpétuité » qui se décevrait à perdurer moins de « cent mille années », un tel laps d'illustration compensant à peine le plaisir — « femmes, bouteilles de vin, cigares! » — dont son labeur littéraire l'a distrait! (VII, 277.)

Le principal mérite, en somme, et imprévu, du *Journal* sera de constituer la véritable œuvre psychologique de ses rédacteurs, — unique et inconsciente : — Autopsie involontaire, d'une indiscutable et précieuse sincérité.

Cette ultième série achèvera, surtout, de préciser la physionomie morale de l'auteur de *la Faustin*, plus quinteux et refrogné à chaque page, s'évertuant à marquer les coups du destin conjuré contre son repos, son argent ou sa réputation; signalant, avec quelle sardonique amertume, quelle dignité offensée! chaque compte rendu banal, chaque article irrévérencieux ou, même, tièdement laudatif. « L'adoration littéraire des Danois et Bot-

niaques respectables, qui ne s'endormiraient point avant d'avoir lu une page de *Chérie* » (VII, 40) semble évidemment à M. de Goncourt l'étiage raisonnable du culte dû à ses livres...

L'originel et acharné guignon qui, à des moments durs, le réduisit à vivre avec 600 francs par mois (VII, 101) lui fournit un thème d'inépuisables lamentations; l'injustice ou l'insouciance de la critique dont Jules mourut (III, 329); ses « appréciations fadement bienveillantes » (V. 118); la « ligue du silence » (III, 272) ourdie autour de lui :

Mercredi 19 février 87. Avoir en portefeuille la PATRIE EN DANGER, *cette pièce*, la première pièce vraiment documentée historiquement sur la Révolution, *cette pièce* dont le premier acte est une mise en scène si révélatrice du XVIIIe siècle, *cette pièce* dont le cinquième acte, par le tragique de la vie des prisons d'alors, est plus dramatique que les tableaux les plus dramatiques de Shakespeare, — et l'avoir en portefeuille *cette pièce*, au su de tous les directeurs, en quête d'une pièce pour l'anniversaire de 1789, sans qu'aucun songe à vous la demander, c'est vraiment pas de chance.

Infortune heureuse, il semble, car la PATRIE EN DANGER à la scène, l'absence, chez les chroniqueurs théâtraux, de la dévotion approbative du dramaturge, eût préparé à celui-ci de lancinantes ciguës!

Il se reproche et à son ami Daudet de semer, avec prodigalité, dans la conversation, des idées recueillies et utilisées par les *jeunes* à l'affût! — ces jeunes, dont le désintéressé Zola déplore, de concert, l'avidité pécuniaire! (VII, 47, 91.) L'aplomb de Tartarin ne se déconcerte point! Daudet surenchérit, encore, et déclare l'ambition de s'attacher un Eckermann qui tiendrait sa comptabilité intellectuelle, *Doit* et *Avoir!*

Edmond de Goncourt, lui, mystifie quelquefois l'Eckermann de son *Journal* en lui faisant copier des *idées* sorties de l'officine de M. Homais :

Les étrangers parlent haut en public, ils ont la conscience de parler une langue qu'ils sont seuls à comprendre. Le Français parle bas, parce qu'il se sait compris de tous, et parler la langue universelle. (III, 158.)

Vraiment, quand « on a mené un mouvement littéraire qui emportera tout » (V, 324) — « créé le roman naturiste français », la déveine est vexante de voir les « lettrés spiritualistes » chercher à prévenir sa diffusion en propageant cette « littérature russe que Tolstoï, d'ailleurs, ni Dostoïewsky, n'ont inventée : ILS NOUS L'ONT PRISE, EN LA MATINANT TRÈS FORT DE POE!!! M. de Vogüé a attribué à ces écrivains une originalité qu'ils n'avaient pas et *leur a apporté une gloire qui nous était légitimement due!!!* » (VII, 280.)

On conçoit que l'envie ronge leurs confrères; Taine, même! (III, 297), ce Taine, qu'à l'applaudissement de l'auditoire naturiste et du subtil Zola, Tourgueneff définit : « Un chien de chasse, sans odorat! » (V, 174.)

Malgré tout, « c'est ravivant et exaltant, tout de même, le succès brut, l'exposition insolente de son livre, de son livre, AUPRÈS DUQUEL ON SENT QUE LES AUTRES N'EXISTENT PAS. Je viens de voir, sur un boulevard neuf, une grande librairie, qui n'a en montre que *la Fille Elisa*, étalant par toutes ses vitrines MON NOM, MON NOM SEUL! »

Cette *personnalite* aiguë, ce *delirium* égotiste, exacerbés par l'âge, s'apaisent malaisément à la fin : « Quelque chose, triste pour le littérateur arrivé à l'apogée de notoriété qu'il peut acquérir de son vivant, le coup de fouet du succès n'a plus d'aiguillon pour lui. » (V. 339.)

Que reste-t-il alors au vieil homme de lettres pour édulcorer ses colères, pacifier les aigreurs et les déconvenues de son exigeante vanité? « La visite d'une Russe qui sollicite le bonheur de le voir; » — la tombée dans sa boîte d'un numéro du *Sémaphore*, de Marseille, qui cite son nom; apprendre qu'un très vieux indigent lit *Chérie*, à l'aide d'une lorgnette, dans l'exemplaire du *Gil Blas*, placardé à la vitrine du journal; « satisfactions bêtes qui mettent du rose dans le noir de ses pensées ». (VI, 34, 299.) — Ou, encore, la rencontre inopinée de M. de Montesquiou-Fezensac, muni du *bréviaire*, apparié à la dévotion de ce chrétien amateur : — *Madame Gervaisais!* — « un léger dédommagement de tous les échecs de ces temps ». (VII, 191.)

Peines un peu mesquines, vite et à peu de frais consolées! sensitivité à l'acclamation et au blâme qui engourdissent chez M. de Goncourt jusqu'au tact du ridicule; constitutives, certes, à ses yeux, de cette nervosité moderne dont « les critiques ne pourront pas empêcher son frère et lui d'être les saint Jean-Baptiste ». (VI, 19.)

***

Depuis la disparition de son rédacteur initial, l'accent maussade, l'envie enragée, on ne sait quel âcre dépit prévalent dans le *Journal;* une sorte de puritarisme *naturiste*, une haine sectaire pour la pensée idéaliste, pour toute pensée, même, dont les premiers volumes recélaient, déjà, les désastreux symptômes.

Le fleur délicat et vif, la superficielle mais fine *vibratilité* de la vision, l'éclat morbide, la fébrile essence de la phrase dissimulaient brillamment l'indigence intellectuelle de l'œuvre. L'ingénieux et fantaisiste esprit de Jules de Goncourt ornait ces fables froides : *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, des astragales imprévues de son style; il sauvait l'anguleuse disgrâce de la méthode, — à force d'habileté, usait l'abrupte saillie de l'observation vécue, du document brut impliqués parmi la fiction. L'écriture, après lui, se décharne, tout à coup, et s'engrisaille; le mica coloré qui la saupoudrait tombe et, seuls, ses défauts se perpétuent, exagérés encore : — cette singulière disjonction optique et cérébrale qui morcèle jusqu'aux descriptions et empêche les matériaux fragmentés de ce réalisme de se rejointoyer, un lumineux émail en masquait la lézarde, auparavant; la *Fille Elisa*, *Chérie*, ont la figure, absolument, de procès-verbaux chronologiques de sensations, d'inventaires anatomiques rebutants et compassés...

Quelque part (VI, 304), M. de Goncourt inculpe Stendhal de sécheresse!... Stendhal! cette âme de vertige et de flamme, et noble, subordonnée à un cerveau génial qu'elle ravissait d'ivresse lucide... Sécheresse! l'expression fière de la passion paroxysée, timide et clairvoyante!...

En vérité, M. de Goncourt nous montrerait, avec une égale autorité, Beyle anxieux des applaudissements publics, surveillant aux éventaires des librairies « les couvertures des exemplaires exposés, qui se salissent, mélancoliquement » ou préoccupé, sans cesse, « de se continuer après sa mort... de laisser des images de sa personne, de sa maison... » (VI, 177, 269.)

Le désintéressement, dont se targue avec un si ostentatoire orgueil, et si réitéré, le romancier de *la Faustin*, est d'ordre strictement littéral, en effet, présuppose simplement l'absence du lucre, de tout appétit cupide. Sa propre personnalité offusque et obstrue trop son horizon pour lui permettre de saisir la courte portée de son abnégation et qu'une générosité prédomine, d'une plus altière catégorie, naïve et naturelle : cette abstraction de soi-même, unique procréatrice, au dire de Gœthe, des œuvres immortelles...

Son hargneuse misanthropie s'alimente, non du dégoût éclairé ou de la lassitude de l'humanité, de la vacuité expérimentée des choses, mais, au contraire, d'une fanatique vocation déçue de la gloire mondaine, de sa rancune, surtout, à l'égard des circonstances iniques et des gens qui le spolièrent du tribut légitime de popularité dû à son mérite. La « maladie de foie littéraire » de son frère, « tué par l'injustice de la critique », il en prit, certes, la survivance; mais cet ictère procède, chez lui, d'une rongeante jalousie, plutôt, des succès d'autrui, car, à son opinion, une gratuite et basse malveillance guide toujours les détracteurs de son talent ou de ses procédés. A chaque page, l'acariâtre solipse expectore ses indignations envers les aristarques, dont la vague approbation méprisée, l'applaudissement, « fadement bienveillant » même, deviendraient un hommage émollient à cet irascible amour-propre tellement aveugle et infatué que, sans faire trêve à ses piteuses doléances, il s'érige le rugueux piédestal d'un « contempteur carré » dont « la hautaine indépendance » nargue et répudie « les suffrages des quelconques ». (VII, 105.)

Le fallacieux Lombroso classerait, sans balancer, Edmond de Goncourt, dans les casiers de son anthropologie, parmi les mattoïdes mégalomanes! Les indices surabondent, diagnostiques de son apoplexie vaniteuse; le délire monomane, entr'autres, de la persécution : — une *Moire* goguenarde se consacre à le contrecarrer, à métamorphoser, pour lui, les plus anodins événements en ténébreux complots tramés contre lui ou sa célébrité. Un insidieux courriériste signale-t-il l'avilissement du bibelot japonais, le dessein s'avère, hypocrite et scélérat, de ruiner l'académie de Goncourt, dont les rentes futures fondent leur espoir sur les enchères riches des collections de la Maison d'un artiste! (VII, 277.) La pluralité des livres en vogue dilue des idées émises, jadis, par les de Goncourt, porte les marques criantes d'une identité, que la conspiration hostile de la presse les laisse, seuls, à dénoncer. Ils rénovèrent, de fond en comble, le roman, l'histoire, fournirent des modèles universellement plagiés, sans que leurs contemporains aient paru s'en douter; — d'astucieux prosélytes, il est vrai, des disciples honteux les pillent en les reniant! (VII, 108; V, 121.)

***

« La grande valeur, la grande originalité de Diderot — *et personne ne l'a remarqué* — c'est d'avoir introduit dans la grave et ordonnée prose du livre, la vivacité, le brio, le sautillement, le désordre un peu fou, le tintamarre, la vie fiévreuse de la conversation; de la conversation des artistes, — avec lesquels il est le premier écrivain français qui ait vécu en relations tout à fait intimes. »

Sans préméditation aucune, M. de Goncourt formule ainsi le plus exact jugement sur son frère et lui : — Historiographes appliqués, fidèles et méritoires ils restituent, par les feuillets de leur *Journal*, ce mémorial d'instantanés, la physionomie, le verbe, le geste des personnages coudoyés ou fréquentés; Taine, Renan, Sainte-Beuve, Gautier, toute la puissante génération pensante dans la familiarité de laquelle ils vécurent, passe, proférant des mots que ses auditeurs, souvent, entendent mal ou dont leur sèche cursive pétrifie l'effusion, souligne l'éloquence d'une caractéristique raillerie.

Hugo disant à Edmond de Goncourt que, l'âge du pittoresque dépassé, vers leur maturité plénière, d'autres curiosités aimantent les intelligences actives, plus poignantes et redoutables, et attirantes de leur angoisse, — ce conseil discret du vieux poète, enveloppé d'onction paternelle et de majesté gracieuse, excite seulement chez son interlocuteur « une ironie pour cet argot mystique, creux et sonore, avec lequel pontifient des hommes comme Michelet, comme Hugo... » (V. 35.)

L'incisive perspicacité de telles notes accoutume le lecteur à la gravité ahurissante de constatations comme celle-ci : « La poésie, il ne faut pas l'oublier, c'était autrefois toute l'invention, toute la création, toute l'imagination du temps passé... Aujourd'hui, il y a encore des versificateurs, mais plus de poètes, car toute l'invention, toute la création, toute l'imagination du temps présent est dans la prose. » Aphorisme qui acquiert un surcroît d'irréfutable rigueur lorsque l'on se rappelle ces lignes antérieures du *Journal* : « Il me vient l'idée de publier un volume tiré de mes *Mémoires*, sous ce titre : *Poésies d'un prosateur*. » (VII, 46, 259.)

La désolation de nerfs surexcités, tendus, grinçants à l'excès, cordes qui jamais ne vibrèrent du son indicible d'une douleur tendre : des chocs, des réactions irritées, des heurts aigus, des rages, de mordantes rages d'êtres fins, lettrés, desséchés par l'exercice d'une littérature, idoine, d'ailleurs, à leur envergure mentale; par la culture intensive et mutuelle d'une vanité dont le dédoublement de leur personnalité favorisait l'essor effréné, par le risible chagrin, surtout, d'être frustrés de la renommée viagère, du triomphe horaire dispensés à tels de leurs confrères! Vainement leur demanderait-on une phrase infléchie, obombrée d'un peu de crépuscule et songeuse, ou la trace exaltée d'un enivrement métaphysique.

Le sang-froid médical le plus stoïque et soutenu n'a jamais documenté une clinique comparable à celle qui clôt le troisième volume du *Journal*, depuis les prodromes, sinistres précurseurs d'un mal mortel, jusqu'aux tics et aux aberrations de l'agonie. On conçoit la possibilité féroce d'un tel dévouement professionnel, l'exaltante et cruelle folie, la résorption horréfiée

de ses larmes qui l'inspirent; mais point, la transformation de ces *Memoranda* funéraires en copie!

La concurrence affectueuse des *Frères Zemganno*, cette émulation, cette rivalité de métier qui atterre l'acrobate blessé lorsqu'il surprend le travail clandestin de son frère valide, sont l'autobiographie à peine travestie et comme la transposition gymnastique de l'intimité littéraire des frères de Goncourt.

Cette sensibilité, si vive à la plus indulgente égratignure de la critique, comporte de terribles points morts d'imperturbable égoïsme : Gavarni perd son fils Jean; ses amis le visitent et, ensuite, se remémorent, pour leur *Journal*, les phrases et les postures automatiques, la silhouette foudroyée, la grimace funèbre du pauvre artiste, croquent hâtivement le pittoresque de ce désespoir, l'apparence externe de ce deuil, sans faire jaillir, sous leur plume flegmatique, la décisive expression spontanée, qui en dévoilerait l'endedans oppressé, l'ombrageuse et souffrante réserve...

Ed. de Goncourt revendique, outre la priorité de tant d'autres initiatives, l'honneur d'avoir le mieux traduit, avec Jules, le frisson, la réalité contrastée, l'humeur inquiète de l'époque... Et c'est vrai, car les chapitres suréminents de leurs ouvrages capitaux : *Manette Salomon*, *Charles Demailly* sténographient des conversations authentiques inscrites déjà et republiées, depuis, dans le *Journal*; mais l'éclat, l'emporte-pièce de ces *documents* tranchent sur la contexture du récit où ils s'encastrent; et leur véracité violente, au lieu de galvaniser la narration, lui préjudicie. La chaleur manque, qui transfondrait les épisodes, observés et imaginaires, de l'œuvre, le principe de fusion capable de communiquer aux personnages des de Goncourt l'existence éternelle et impérieuse de l'art. Observateurs agiles, soigneux annotateurs et loyaux, la propension nomenclatrice qui les anime, énumère, enregistre, classe tout le visible, l'éphémère aspect, l'accident matériel du siècle, — mais l'âme, obstinément, déçoit leur transmutation, s'évapore de leur coupelle, étant subtile, impondérable et fluide...

Au prix de légères corrections, leur portrait de Sainte-Beuve (II, 66) deviendrait celui du peintre : « Point de hautes idées, point de grandes expressions, point de ces images qui détachent en bloc une figure. » Impossible de plus adéquatement définir l'inhabileté foncière des Goncourt à coordonner les faits, à engendrer de leur spécialité inféconde une conception où l'exagérée importance que la dissociation leur confère disparaîtrait. L'absence d'un idéal philosophique, d'une habitude spéculative, sources de force et de conviction, centres de gravitation spirituelle, réduit leurs travaux à la valeur d'une collection composite, réunie sans autre but qu'un choix paradoxal et frivole.

Cette inaptitude provient d'une myopie mentale, à laquelle le détail, le partiel, seuls, sont évidents, et nativement déséquilibrée. Leur manie du catalogue procède, sans conteste, de cette mécanique prédisposition à la minutie.

La prétention du titre de l'*Histoire de la société française* s'apparie mal à l'ordonnance rudimentaire d'un tel répertoire, plus ou moins synop-

tique, résultat d'un louable et patient furetage, où d'ingénieux et menus renseignements se classent, des anas, sur les modes, les chansons, le meuble, les pamphlets, etc., des dernières et mouvementées années du XVIIIe siècle, — sans connexité autre que la chronologie.

Ils discernent les choses non sous leur angle total, mais décomposées, dirait-on, en fractions successives : leurs méticuleuses descriptions, charmantes d'acuité colorée, paraissent le compte rendu pictural d'une rétine ultrasensible à la nuance, aveugle à la forme des objets ; d'une vision sensuelle que la pensée n'ordonnerait pas.

Aussi, jamais leur période ne cerne-t-elle de quelques épithètes sobrement évocatives la semblance sentimentale, la solennelle et vague splendeur, l'adorable beauté simple d'un site... Ils juxtaposent les vocables, inventorient les éléments du spectacle dont l'émotion contagieuse n'a point prévalu contre leur exactitude sceptique. Ces notations, si visiblement calquées *de visu*, d'après nature, signifiées avec des adjectifs *peintres*, par le souvenir réveillé de la manière d'un petit maître quelconque, se revêtent comme d'un glacis artificiel et frigide. Paysages, décors de capitales ou contadins, contemplés d'un regard analytique, sans trouble supérieur au plaisir oculaire, et transcrits, privés d'ombres et de perspective, — sans horizon, — sur un fond brillant de laque chatoyante et polie.

Un papillotage de mots diaprés, de tons volages, de taches lustrées, de touches prismatiques de lumière ; un art exquis, tout de clarté, presque japonais, — véridique, tout à la fois, et postiche, — inexpert à la suggestion, au rêve.

Cette quiétude psychique, cette perspicuité éprise du fini, seulement, qu'aucun au-delà n'attire, rend raison de la prétention principale des Goncourt et, jusqu'à un certain point, la légitime. Leur psychologie féminine s'ourdit de sympathie congéniale, surtout ; participe de la complexion même de l'observateur, plutôt que de sa pénétration.

Sans invraisemblance, l'écrivain attribue ses impressions personnelles à Mme Gervaisais ; il déduit, avec une sagacité indulgente, les mobiles et passions, la diplomatie amoureuse des maîtresses de Louis XV, pallie leur conduite de topiques excuses, s'émerveille de leur luxe, accompagne leur chute de sa pitié attendrie.

A propos de *Chérie*, cette délicate, frêle, amenuisée figurine de Saxe, fausse et délicieuse, une amie de l'auteur énonce cette judicieuse remarque : « Les sentiments des Goncourt sont bien des sentiments de femmes, mais pas assez maintenus dans le vague des aspirations féminines... *masculinisés* par l'auteur. »

La critique obéit, aussi, à la propension au vague de son sexe : *masculinisés* signifie, ici, *précisés*, *définis*, alourdis par leur version scripturale. Car il apparaît nativement féminin, cet art nourri de simple et brute sensation, en sursauts, en petits cris et qui s'adonise et s'adule ; cet art dénué de réflexion, qu'aucune cérébration n'ennoblit. Le côté immédiat et exigu, le relief multicolore et drôle des choses l'affriolent, l'image subite, l'improviste de la vie. Ses dilections vont à la joliesse, à « la jolité », au

colifichet fragile, à la mièvrerie tarabiscotée; comme, aussi, ses nerfs le subjuguent, ses *vapeurs* de petite-maîtresse littéraire, les crises trépignantes de sa vanité.

***

De *Germinie Lacerteux* à *Chérie*, à quelle œuvre que l'on recoure, roman ou histoire, les mêmes et énormes défauts se dénoncent, atténués, jadis, à l'époque de Jules de Goncourt, par l'étincelante *fantasia*, la grâce capiteuse et précaire du style; — arides, à présent, et systématiques.

La pénombre, la demi-teinte, le clair-obscur manquèrent où ces laborieux polygraphes auraient pu interrompre leurs nomenclatures, et songer! Accessibles, seulement, à l'aléatoire félicité de la vogue conquise, à la maniaque passion, aux engouements du collectionneur; — fermés à l'hallucination autant qu'à l'extase, ils n'atteignirent jamais cette température morale, atmosphère fervente, climat nécessaire de la poésie...

Lacunes logiques, au reste, chez des âmes si déshéritées de mélancolie, incapables de religion, — d'enthousiasme, par conséquent, — et de lyrisme.

ARNOLD GOFFIN

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Malgré l'éloquent exemple de Richard Wagner, ils sont assez rares les compositeurs qui se font les propres librettistes de leurs opéras. C'est cependant là que réside la condition essentielle de la fusion intime du drame et de la musique, la préconception de cette dernière accompagnant et guidant pour ainsi dire la composition du poème. Mieux vaut écrire un opéra sur son poème à soi, — présentât-il quelques imperfections, — que sur un livret absolument parfait émané de la plume de spécialistes comme MM. Du Locle, — le massacreur de *Salammbô* de Flaubert, — ou Michel et Carré, — ceux du *Faust* de Gœthe.

M. E. Mathieu, qui nous envoie sa partition de *la Jeunesse de Roland*, a parfaitement compris cette vérité. Dans son dernier opéra comme dans les œuvres précédentes, il a été son propre librettiste. Si on peut lui reprocher le style un peu suranné de ses livrets, il faut, d'autre part, reconnaître leur caractère profondément scénique et théâtral. L'auteur est, dans toute la force du terme, un homme de théâtre, qui connaît ses effets, et s'entend à les employer.

Le sujet de *la Jeunesse de Roland* est tiré de deux ballades de Uhland, *Petit Roland* (Klein Roland) et *Roland Porte-bouclier* (Roland-Schild-

träger). Des deux ballades du grand poète allemand, M. Mathieu a tiré une action semi-historique, semi-légendaire, dont voici le fond :

Le roi Karl (Charlemagne) est poursuivi du désir de posséder l'escarboucle magique que détient le géant de la Forêt des Ardennes, dans laquelle vit, avec son jeune fils Roland, dame Berte, la sœur du roi, qui l'a chassée de sa cour. Imma, la nièce du roi, promet sa main à quiconque vaincra le géant et rapportera le talisman. Parmi les otages saxons détenus au palais d'Ingelheim, se trouve Sigmar, qui aime la jeune fille, dont il est aimé. Il s'échappe et, avec Roland, s'en va dans la forêt à la recherche du géant. Celui-ci succombe aux coups de Roland, et les deux héros reviennent vainqueurs à la cour du roi Karl, lequel accorde Imma à Sigmar et garde à sa cour Roland et sa mère Berte.

La manière du compositeur ne s'est pas profondément modifiée depuis *Richilde*. La muse de M. Mathieu, qui ne mord pas au fruit âpre de la jeune école, se recommande par une évidente sincérité et une grande abondance mélodique. Bien que son inspiration ne porte pas l'empreinte d'une originalité fortement accusée, il serait très difficile d'établir les affinités de M. Mathieu avec telle école. Il paraît osciller entre diverses tendances. Dans *la Jeunesse de Roland*, par exemple (où il est fait fréquemment emploi de *leitmotivs*), certains fragments affectent l'allure des œuvres lyriques des romantiques allemands, comme les opéras de Weber et ceux de la première manière de Wagner, tandis que dans tels autres la recherche des sonorités délicates et des fines harmonies trahit l'influence de l'école française. Dans *la Jeunesse de Roland*, on remarque de beaux ensembles, des finales de grand effet, et certains préludes d'une jolie couleur poétique. Parmi les morceaux les plus réussis, nous avons noté l'air de Sigmar au premier acte, la curieuse scène de Roland avec les Willis au deuxième et la scène délicate du réveil d'Imma qui ouvre le troisième acte.

Nous bornons là nos appréciations, nous réservant de revenir sur l'œuvre de M. Mathieu lors de sa représentation au Théâtre de la Monnaie.

E. C.

MEMENTO

A un gentilhomme. — Votre attaque de nerfs a deux excuses : votre impuissance bien connue à répondre autrement que par des injures, et votre agitation de candidat perpétuel. *Morbus comitialis*, disaient les anciens.

Vous vous plaignez d'être en butte à des « personnalités ». Exhalée par vous, cette plainte est d'un comique irrésistible. S'imagine-t-on saint Labre criant « Pouah ! » ou Messaline glapissant « Shoking ? »

Vous prétendez organiser la littérature, et lorsqu'on a le malheur de vous contredire, de combattre une de vos idées alizées, de marcher sur la queue de votre plus récente opinion, — vous ameutez les badauds en criant qu'on en veut à votre personne.

Est-ce que la littérature fait partie de votre personne?

Vous aurez beau crier, vous ne m'empêcherez pas d'éplucher votre critique feuille à feuille, comme un artichaut. Votre personnalité m'est profondément indifférente ; mais, au point de vue artistique, je vous tiens pour un commis-voyageur en naïvetés solennelles, un faiseur de monstres, un semeur de fous, une peste, un empoisonneur public. Je vous résisterai aussi longtemps que j'aurai la force de tenir une plume ; et, chaque fois que vous exhiberez dans votre *Art moderne* un de ces paradoxes aux longues oreilles dont vous êtes le réjouissant ânier, je vous dénoncerai aux Athéniens assemblés.

Ne renversons donc point les rôles. En écrivant votre diatribe sur la décoration de M. Lemonnier, vous m'avez rendu toute ma liberté. J'en ai usé, j'en userai encore. Vous ne réussirez pas à faire dévier une polémique littéraire en une querelle personnelle. Et s'il vous prenait fantaisie de recommencer vos exploits de naguère, ce n'est plus sur le pré qu'ils vous mèneraient.

Albert Giraud

Le présent numéro contient 44 pages au lieu de 32, et compte pour une livraison ordinaire.

Les abonnés sont priés de le remarquer.

Notre ami et collaborateur Jules Destrée vient d'être élu membre de la Chambre des représentants.

C'est le premier Jeune-Belgique qui entre au Parlement.

Bien que l'arrondissement de Charleroi ne l'ait pas élu à ce titre, nous espérons qu'il défendra les revendications que nous avons déjà formulées, et qu'il sera le ferme soutien de l'Art et de la Littérature vis-à-vis de nos gouvernants.

Nous lui envoyons nos félicitations les plus chaleureuses.

Ces félicitations s'adressent également à notre ami et ancien collaborateur Célestin Demblon.

On annonce la formation d'un groupe européen de députés littérateurs. L'initiative de cette excellente idée vient de Maurice Barrès, qui espère rentrer bientôt au palais Bourbon, et de Jules Destrée, qui va entrer à celui de la Nation.

L'agence Havas annonce qu'ils viennent de jeter les bases d'une entente internationale. La Belgique, la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal auraient déjà adhéré.

Nous avons reçu une carte-lettre contenant cette mauvaise plaisanterie : « Qui, d'après vous, est appelé à remplacer, dans la gloire et l'estime des Jeunes, M. Gustave Fréderix? »

Nous n'avons pas jugé à propos d'y répondre.

M. de Larmodern (vieille famille bretonne) a passé par la Lorraine.

En passant par la Lorraine, M. de Larmodern a mis au jour les réflexions que voici :

« Certaines villes paraissent — comme tels terrains exceptionnellement favorables à la floraison des roses — posséder sur l'éclosion des artistes, sur cette flore spéciale et fragile, rebelle aux acclimatations, une influence particulière. Pourquoi est-ce à Gand et non ailleurs (Bruges eût semblé bien mieux indiqué !) que surgit cette trinité de poètes dont l'art concentré et énigmatique, fait de terreurs, de frissons, de visions cruelles ou tendres, a troublé inopinément notre génération littéraire ? Quel lien mystérieux rattache à la grande cité bourgeoise, hargneuse à tout idéal artistique, pourrie de doctrinarisme imbécile, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy ? »

Oui, pourquoi sont-ils nés à Gand ?

Question redoutablement insoluble, qui pèsera comme un cauchemar sur la poitrine de notre génération.

Charles-Quint, il est vrai, vint au monde à Gand, — ce fut même, insinuent les historiens, dans les latrines, — mais nous savons pourquoi. C'était afin de pouvoir faire le calembour célèbre : « Je mettrais Paris dans mon Gand. » M. Eugène Robert, le spirituel avocat, vit aussi le jour à Gand, en chemin de fer. C'était afin de prouver qu'il était déjà progressiste.

Mais l'acte de Maurice, de Charles et de Grégoire demeure à tout jamais sans explication.

Nous savons gré à M. de Larmodern d'avoir posé cet effrayant problème.

A notre tour maintenant d'en poser un :

« Pourquoi M. de Larmodern eût-il mieux fait de naître à Pontoise ? »

C'est — ne cherchez pas — parce qu'il ne cesse d'en revenir.

M. de Larmodern publie un article intitulé *La Zélande*.

Après l'esprit de clocher, l'esprit... d'estacade.

M. de Larmodern — qui est infaillible — attribue à M. Scribe le vers célèbre de Ponsard :

Quand la borne est franchie il n'est plus de limite.

Nous prenons note de la rectification.

M. de Larmodern, après avoir dédaigneusement assimilé M. Anatole France à M. Francisque Sarcey, finit par reconnaître du talent à l'auteur du *Lys rouge*.

Voici le début de l'article consacré à ce roman :

« Anatole France, que mit en relief surtout *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, apparaît actuellement, avec Maurice Barrès, en coryphée de cette catégorie spéciale d'écrivains, éclose sur le terreau cosmopolite de Paris, qu'on désigne par l'étiquette : *Ecole du Dandysme*. Leurs œuvres, belles en général, se distinguent par une affectation pour le raffiné en toutes choses : style, images, tournures. »

Le style raffiné, les images raffinées, les tournures raffinées de M. France !

Par opposition au style simple de MM. Lemonnier, Mallarmé et Saint-Pol-Roux probablement !

Macbeth avait tué le sommeil, et certains critiques tuent le ridicule.

M. de Larmodern déplore que de la lecture du *Lys rouge* il ne reste d'autre sensation que celle de « quelques heures charmeusement consommées ».

Que diable voulez-vous qu'il nous en reste ?

Des engelures ? Ou une petite corne de rhinocéros sur le nez ?

L'abondance des sottises de *l'Art moderne* nous oblige à remettre au prochain numéro des poèmes de M. Maurice Cartuyvels et la chronique littéraire de M. Iwan Gilkin.

Le comité administratif de la Coopérative artistique a envoyé la lettre suivante au ministre de l'intérieur :

« Monsieur le Ministre,

Vous avez cru devoir accorder votre haut patronage à une société anonyme ayant pour objet la construction à Bruxelles d'un « Temple des Arts ».

Nous nous permettons de vous faire remarquer, Monsieur le Ministre, que ce projet est presque intégralement calqué sur celui que nous avons élaboré et dont les grandes lignes ont déjà été livrées à la publicité. L'antériorité de l'idée nous revient sans conteste ; aussi avons-nous trouvé étrange que vous accordez votre bienveillant appui à une société anonyme plutôt que de l'octroyer à une société composée exclusivement d'artistes.

La Coopérative artistique, qui connaît les désidérata et les intérêts de ceux-ci, peut leur offrir de plus évidentes garanties qu'une société poursuivant un but simplement mercantile.

Confiante dans votre équité et sachant la sollicitude dont vous entourez les artistes, notre Société nous a chargés de protester près de vous.

Elle espère que vous ne lui refuserez pas une protection à laquelle elle a d'incontestables droits.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Le ff. Secrétaire, J. Hennebicq. — *Le Président,* Alph. Motte.

M. Paul Wauwermans, avocat à Bruxelles et l'un des secrétaires de l'Association artistique et littéraire internationale, vient de publier sous ce titre : *Le droit des auteurs en Belgique*, un commentaire historique et doctrinal de la loi du 22 mars 1886.

La première partie de l'ouvrage est un très intéressant historique de la reconnaissance du droit des auteurs en Belgique. La troisième partie comprend une bibliographie du droit belge en matière de droit d'auteur.

Dans la deuxième partie, qui forme le corps de l'ouvrage, après avoir défini la base et la nature juridique du droit d'auteur, ainsi que les objets de ce droit, M. Wauwermans fixe les règles spéciales aux diverses catégories d'œuvres : littéraires, plastiques, musicales et dramatiques.

Il détermine ensuite les diverses catégories d'auteurs, la durée et les limites de leurs droits et des droits de leurs héritiers, donataires ou cessionnaires.

Pour terminer, il examine longuement la question des actions en contrefaçon, droit de poursuite, réparations, procédure à suivre dans les divers cas de lésions.

Le commentaire de M. Wauwermans envisage toutes les questions intéressant la production artistique et littéraire. Il coordonne judicieusement et pas à pas : la loi spéciale de 1886, les lois générales régissant la propriété, et une jurisprudence parfois un peu déconcertante.

C'est un travail bien conçu, bien étudié et très clair. Nous le recommandons aux écrivains et aux artistes : ils pourront d'ailleurs le consulter à leur aise chez Paul Lacomblez, qui se fera un plaisir de le communiquer à nos amis.

N. B. Cet éloge d'un livre de M. Wauwermans a reçu l'approbation posthume de Max Waller, qui a pardonné.

Ci un extrait profitable de *la Dramaturgie hambourgeoise* de Lessing :

« Celui qui raisonne juste invente par là même, et qui veut inventer doit nécessairement savoir raisonner. Il n'y a vraiment que ceux qui n'ont d'aptitude ni pour l'une ni pour l'autre chose qui se figurent qu'elles peuvent subsister séparément. »

A méditer par les grands prêtres de l'Instinct et par tous les écrivains dont l'esthétique a une tendance à marcher à quatre pattes.

Le Cornélien moderne, — organe mensuel littéraire, artistique et satirique, — n'est pas content des plaisanteries de bienvenue que nous lui avons décochées. Il

paraît que nous avons laissé passer six mois avant d'annoncer la naissance du petit.

Regrettons vivement. La prochaine fois que *le Cornélien*, de plus en plus moderne, lancera son premier numéro, nous l'annoncerons tout de suite.

M. Auguste Vierset publie dans un journal une série de poèmes dont nous détachons avec plaisir le sonnet suivant, qui est d'un coloriste remarquable :

LES FLAMANTS (1)

En une hiératique pose,
Ils s'alignent, vivants rosiers,
Au marais que les balisiers
Carminent de leur cyme éclose.

Ils pointent leur bec d'argyrose
Le long des graciles osiers;
Et des ailes, rouges brasiers,
Émerge leur poitrine rose.

C'est — dans la pourpre — un tendre éclair
De pâle neige, un rire clair
De blancheurs que le soleil dore.

Et l'on dirait, sous le ciel bleu,
Des cygnes au duvet d'aurore
Rêvant sur une mer de feu.

Quelques pensées de Novalis, qui rappellent un peu les *Menus propos* de M. Maurice Maeterlinck :

« De même que nous engraissons la terre pour les plantes, de même, les plantes engraissent l'air pour nous. Elles sont les enfants de la terre, et nous, les enfants de l'éther. Nos poumons sont nos racines, nous vivons lorsque nous respirons, et nous commençons de vivre en respirant. Les enfants du ciel dévorent les filles de la terre; nous mangeons les plantes et elles prospèrent dans nos cendres. Notre acte de manger correspond à la fécondation des plantes. Concevoir est la jouissance féminine, digérer celle de l'homme. (Un ivrogne est à comparer à une femme dissolue.) La fécondation est la suite de l'acte de manger; c'est l'opération inverse. A la fécondation s'oppose l'enfantement comme à l'acte de manger, la conception. L'homme est femme aussi jusqu'à un certain point, de même que la femme est homme; est ce de là peut-être que naît la pudeur différente? »

Les lecteurs qui aiment ça trouveront la suite dans le numéro d'août du *Réveil*.

M. Georges Polti, à qui nous devions déjà la notation des gestes, publie dans le *Mercure* une copieuse étude sur « les 36 situations dramatiques ».

Car il y en a 36. Ni 35 ni 37, 36.

Faut-il que nous nous retenions pour ne pas faire de plaisanteries scabreuses!

La découverte de M. Polti consiste à ramener au même dénominateur le *Richard III* de Shakespeare et les *Cinq Doigts de Birouk* de M. Decourcelle.

Il y a des gens qui s'amusent à s'embêter.

M. Henry Van de Velde va faire paraître sur papier Ingres une plaquette de grand luxe, intitulée *Déblaiement d'Art*.

L'Art est averti.

Malheureusement, le papier Ingres est fort vieux.

Le papier Monet vaudrait mieux.

Le dernier numéro de la revue néerlandaise *Van Nu en Straks* est une merveille. M. Georges Lemmen l'a orné d'illustrations caractéristiques. Au sommaire les noms de MM. Vermeylen, Van Offel, Hegenscheidt, de Bom, Van Langendonck, etc., etc.

De M. Emile Verhaeren, dans *le Réveil* :

Voici les marguilliers pacifiques et mous
Qui font craquer leur stalle en pliant leurs genoux.

Pas si mous, s'ils font craquer leur stalle, pas si mous!

Il est vrai que le poème se passe au temps des « peurs affirmatives ».

« Peurs affirmatives », qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

(1) Et non *les Flamands* (note pour M. Wilmotte).

Nous avons une peur négative que l'auteur ne réussisse jamais à nous expliquer ce rébus.

Nos lecteurs savent qu'un collaborateur du *Journal*, M. Georges Docquois, a eu l'idée originale de consulter un certain nombre de poètes sur la question de savoir qui « dans la gloire et le respect des Jeunes » remplacera Leconte de Lisle.

Voici les résultats de ce vote étrange :

Paul Verlaine, élu, 77 mentions.

José-Maria de Hérédia (38), Stéphane Mallarmé (36), Sully-Prudhomme (32), François Coppée (26), J. Richepin (21), Léon Dierx (15), Catulle Mendès (14), Henri de Régnier (11), Frédéric Mistral (9), Silvestre (Armand) (6), Albert Samain (5), F. Vielé-Griffin (5), Jean Moréas (4), Emile Zola (4), Auguste Vacquerie (4), de Strada (4), Anatole France (4), Adolphe Retté (4), Gabriel Vicaire (4).

Trois mentions : André Theuriet, Louis Le Cardonnel, Maurice Rollinat, Stuart Merrill.

Deux mentions : Jean Aicard, Maurice Bouchor, Edmond Haraucourt, Clovis Hugues, Jean Lahor, Stephen Liegeard, Albert Mérat, Raoul Ponchon et Emile Verhaeren.

Une mention : Emile Bergerat, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Bourget, Henry Degron, Paul Déroulède, Auguste Dorchain, Ernest Dupuy (?), Emile Goudeau, André Ibels, Gustave Kahn, Raymond de la Tailhède, Auguste Lacaussade, Leygues, Maurice Maeterlinck, Joseph Mathieu (?), Pierre Quillard, Xavier de Ricard, Emile Richebourg (!), Henri Rochefort, Saint-Pol Roux, Emmanuel Signoret, Laurent Tailhade, Daniel de Venancourt et... un éléphant (!!!)

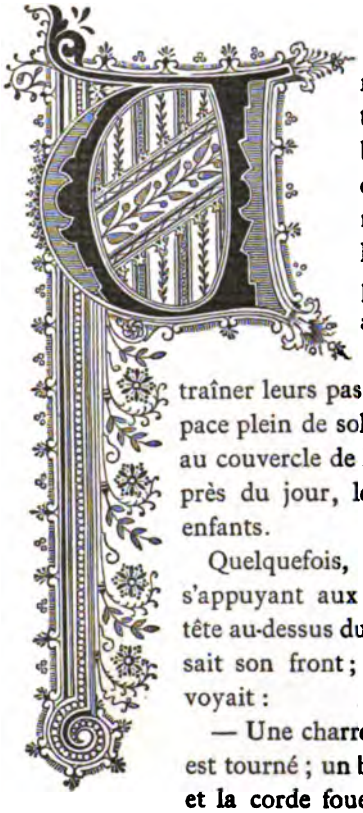
Il nous semble qu'il y avait lieu à un scrutin de ballottage, avec affiches électorales de Chéret.

La saison théâtrale s'est rouverte à Bruxelles et les reprises traditionnelles se succèdent sans grand fracas. Ces sortes d'événements artistiques ne présentant pas un intérêt très palpitant, nous attendrons, pour publier une *Chronique musicale*, que la représentation d'une œuvre nouvelle ou quelqu'un des grands concerts que l'on nous promet nous en fournisse le sujet. En attendant, annonçons : A la Monnaie, *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, *la Navarraise* et le *Portrait de Manon*, de Massenet. Aux Concerts populaires, *Francesca di Rimini*, de Paul Gilson, pour soli, chœurs et orchestre, et la Symphonie cévenole de d'Indy, pour piano et orchestre. Au Conservatoire, le *Rheingold* de Wagner, le Concerto de piano en *ut mineur* et la Neuvième de Beethoven.

A la Société des Nouveaux Concerts (une entreprise tout récemment fondée), des concerts sous la direction de Hans Richter, Ch. Bordes, Richard Strauss, Franz Servais, Kes et Mottl.

Un cercle choral de dames vient de se fonder à Bruxelles sous le titre *Pro Arte*. Les répétitions auront lieu tous les jeudis soir à la salle Erard, 4, rue Latérale. Pour tous renseignements, s'adresser soit aux directeurs, MM. Ch. Léonard, 48, rue des Drapiers, et E. Closson, 82, rue de la Croix, soit par écrit au local de la société.

LA MUSIQUE DU BRACONNIER



Une douzaine de malades occupaient l'hôpital d'une ville de province; bâtiment délabré aux murs lézardés, qui paraissait rongé des maladies qu'il avait abritées, et commandait la vallée où la rivière, issue de l'ouest, s'enroulait au pied d'une colline pour fuir vers l'orient, miroitante par cet après-midi d'été.

Ces pauvres gens venaient, de préférence, traîner leurs pas ennuyés sous le mur qui leur cachait l'espace plein de soleil et où courait le vent, comme se collent au couvercle de leur prison et se serrent aux fissures, plus près du jour, les hannetons, qu'en mai, nourrissent les enfants.

Quelquefois, s'aidant des épaules d'un compagnon et s'appuyant aux aspérités des briques, l'un d'eux passait la tête au-dessus du faîte des clôtures. Le souffle du large caressait son front; et il disait, à ceux restés à terre, ce qu'il voyait :

— Une charrette roule sur la route. Le pont de la rivière est tourné ; un bateau vient; le cheval de halage ne tire plus et la corde fouette l'eau qui s'éparpille. Et par là, tous les toits luisent d'un côté; les rouges, de tuiles, sont plus gais, et les bleus, d'ardoises, plus jolis. Ils descendent en sautant jusqu'à la rivière; je vois l'ombre d'un nuage qui galope sur eux.... Ah! elle est loin déjà. Les chemi-

nées sont culottées de suie et brunes. Comme elles sont sérieuses ! C'est par là que la maison prend haleine dans le ciel ; à présent elles travaillent et fument pour le repas de midi... Je voudrais bien manger les légumes de mon jardin, que ma femme aurait cuits... Voilà des pigeons bleus et blancs qui approchent; mais ils s'en retournent; ils se perchent sur un pignon...

Après, quand le spectateur sautait à terre, il conservait longtemps, aux pommettes, deux plaques rouges animées et les yeux brillants.

Et ce mur que tous, à certains jours, auraient voulu franchir, était éclaboussé de rouges blessures : les cassures fraîches des briques où les plus vaillants avaient écorché leurs doigts en tentant l'escalade.

Durant la journée, les hommes vaguaient, silencieux, dans le jardin, un carré de gazon pelé. Ils étaient vêtus de pantalons hors de mesures flottant, à plis lourds, sur leurs jambes maigres, et de courtes vestes sans poches. Ils ne savaient donc où mettre leurs mains, ni ne pouvaient emporter sur eux aucun objet familier, comme le canif à manche de bois ou le petit étui à chiques.

Parmi eux, les houilleurs s'asseyaient sur leurs talons durant des heures et pensaient à leurs pinsons tchiripant dans les cages accrochées aux murs du coron. Leurs visages pâles d'anémiés étaient tatoués des bleus d'anciennes plaies de la fosse; ils étaient secoués de toux violentes et crachaient du charbon. On reconnaissait aussi les verriers décharnés et poussifs qui semblaient avoir soufflé leurs poumons devant les fours chauffés à blanc.

Un grand malingre, qui toussait sans répit, se prétendait au mieux quand il pouvait, de la fenêtre, suivre dans la cour de service, sur la pelouse aux pissenlits d'or, les lavandières étendant les linges humides. Il comptait les carrés des draps de lit, les taches rondes des bonnets de femme et les longs serpents que traçaient les bandes à pansement. Et le front collé à la vitre, il ne perdait pas un mouvement des commères aux va-et-vient affairés et minutieux.

Les plus valides se disputaient le moindre passe-temps : à qui manierait la hachette pour fendre le bois des cuisines, à qui tiendrait la boîte aux outils de l'infirmier qui chassait un clou dans une porte.

Car, coupées seulement de la hâtive visite du médecin, ici, les journées d'été à se traîner dans le soleil étaient si lentes, qu'il y avait des hommes dont l'apathie seule empêchait la guérison, des malades d'être malades, mourants et indolents. Ils pensaient, ceux-là, à peine à eux-mêmes; ils ne se parlaient, ne se plaignaient, ni ne s'enquéraient de leurs maux l'un à l'autre.

Mais l'infirmier avait pour cette poignée de misérables perdus dans l'hôpital, une compassion inaccoutumée, comme les plus rogues surveillants relâchent leur rigueur près des collégiens abandonnés, au pensionnat, durant les vacances. Même, il leur apporta, un jour, l'accordéon de sa maison.

Cet accordéon était très volumineux; développé, il emplissait vos deux bras; et il était très lourd. Sur la plaque brune des touches, une délicate marqueterie en bois d'olivier doré dessinait des bouquets de fleurons, des guirlandes et une bordure guillochée. Les soufflets souples et puissants étaient à coins de basane verte. L'infirmier le serrait dans une boîte qui, elle-même, était déjà très belle.

Il l'avait acheté, malgré les criailleries de sa femme, à la boutique de « la Jambe de Bois », dans la rue Neuve : une agréable rue de cafés-concerts et de magasins à évents bariolés et éclatants. (Elle semble faire toujours la noce et les ouvriers du faubourg, à casquettes somptueuses, pantoufles brodées et foulards de couleurs tendres, y traînent, les lundis, heureux autant qu'à la foire, en fumant dans des pipes d'écume blanche à bout d'ambre.)

Et pour écouter l'accordéon, les malades se réunissaient, après le souper, dans un coin de la cour où étaient scellées, au mur, quelques planches en guise de bancs, parmi des fioles à potions cassées et des débris de pots à onguents.

Alors, la nuit tiède était pleine de rumeurs arrivant par-dessus les clôtures : rires ardents et étouffés, des rires comme des soupirs, de couples courant s'aimer sur les talus des remparts où l'herbe est haute; et clairs chants des rondes d'enfants ballants et jouant, dans l'ombre, des jeux si doux, que leurs pommettes brûlent en leurs visages moites et roses. (Ils ne veulent plus s'en retourner quand les mères, les cherchant, les appellent; pour les ramener, elles les traînent par les poignets; et ils montent se coucher en écoutant encore les rires des gens devisant sur les seuils!)

Un vieux houilleur jouait de l'instrument. Il avait un visage blafard où le nez cassé et déjeté et la barbe de bouc presque verte rendaient plus terne encore l'expression de ses yeux d'un bleu fade, sans cesse tremblotant dans leurs orbites, comme des mains qui ont trop travaillé. Il s'accroupissait, et le corps contourné, l'oreille penchée sur les touches, il tirait, des soufflets, de longues plaintes criardes et caressantes, ainsi que des doléances de pleureuses villageoises. Ses sourcils restaient remontés, l'angle de ses paupières tiré, sa bouche bée; il était semblable à un de ces tout vieux qui perdent le sens et que leurs enfants font taire, par honte.

Pour les malades, c'étaient eux-mêmes qui pleuraient dans cette histoire que l'ancien rabâchait; chacun y écoutait la mélopée de sa vie rythmée, là, ainsi qu'au clic-clac d'un berceau frappant le plancher. Cependant que leurs âmes vagissaient des mots vagues et câlins de nourrice et s'endormaient tout doucement, à la façon des petits enfants que l'on plaint et caresse, les rêves heureux relevaient le coin de leurs bouches séchées par la fièvre; pour eux s'arrêtait le temps, la barque entre les roseaux, dans une anse où le courant meurt. Et ces simples rendaient grâce au musicien avec des regards de malades auxquels on tend le verre d'eau fraîche...

Un soir, un jeune imprudent passa ses doigts dans les tirants de l'accordéon. « Il voulait voir! » Et il riait. Mais dans ses mains l'instrument, tout à coup, rendit un si terrible son, un si effrayant soupir, que tous se regardèrent et qu'il courut se cacher, décontenancé, au dernier rang des auditeurs dont la moue lui exprimait assez la désapprobation.

II

Cependant, à Fontaine, on arrêta enfin le Pi. Une brigade de gendarmes avait cerné le bois où il gîtait; et traqué par les taillis et les fosses abandonnées, forcé comme une bête sauvage, le brigand, à bout de force, était venu s'affaler sous le pont du chemin de fer. Il semblait se rendre, mais pendant qu'on le garrottait, il assomma encore un homme.

On le coucha dans un tombereau; et ainsi qu'on fait du bétail qui se refuse de sortir de l'étable pour la boucherie, on le charria à la prison de la ville. Par les chemins où il passait, les enfants pleuraient pour que leur mère les prît dans leurs bras et leur fît voir dans la voiture, par-dessus les ridelles, le braconnier ligoté et ensanglanté, accroupi comme un fauve. Tel, les gendarmes semblaient le craindre encore; car il y a de ces vaincus terribles qu'il faut tuer : ils reviennent toujours à la charge, et ils effraient le vainqueur lâche. L'attelage résonnait sur les pierres, et les longs sabres battaient les éperons avec un bruit si émouvant qu'on ne pouvait s'empêcher de les suivre.

A l'entrée de Monceau, quelle émotion quand surgit la femme du Pi! Elle s'arracha à l'étreinte de ceux qui voulaient la retenir; elle bondit dans le chariot; et, à même la bouche du braconnier ligoté, elle vida une pleine bouteille de genièvre. Enfin les gendarmes la jetèrent à bas; mais le cortège l'applaudit, et elle suivit, en vociférant des injures et des imprécations, jusque sous le porche de la prison.

— Comme elle reste fidèle au Pi!

— C'est vrai, qu'ils s'aiment bien !

— Moi, je sais qu'elle n'a pas manqué un seul jour, depuis un an, de porter la soupe à son homme, aujourd'hui à Forchies, demain à Leernes, suivant sa cachette. Elle le trouvait toujours malgré les gardes.

— Elle rapportait, du bois, les lièvres qu'il avait tués. Même, je lui en achetai un qui pesait six livres, pour trois francs ; ce n'est que le prix du lard ! Tout compte fait, pourtant, ça revient encore cher, vous savez, voisine, parce que du lièvre on s'en dégoûte vite, et on ne sait tout manger.

— Quelle diablesse ! Voisine, on dit qu'elle retournait au bois, la nuit, par tous les temps, pour aimer son homme !

— Ah ! c'est bien sûr pour la punir que les gendarmes la laissent courir, elle, tandis que le Pi est arrêté !

... Or, dans sa lutte d'un jour entier, dans sa rage d'être pris, le braconnier s'était fait de si cruelles blessures, qu'il dût, de sa prison, passer bientôt à l'hôpital.

Il y entra soutenu par l'infirmier, un crapoussin aux yeux vairons étonnés et clignotants, au visage couturé par la petite vérole, qu'on gardait, si paresseux qu'il fût, parce qu'il avait, chaque année, au moins une maladie nouvelle, caractérisée aussi nettement qu'en un traité de pathologie. Dans la chambre puante de faguenas, le Pi rappelait un arbre renversé dont le feuillage, tantôt encore frémissant dans le vent, serait, à présent, aplati dans la boue du fossé ; quelque chose de vivant écrasé.

On l'étendit dans un lit où les autres malades vinrent le voir, avec les coins de la bouche tirés en le sourire silencieux et inquiet qu'ils auraient eu devant quelque bête encagée. Puis, son histoire courut d'un lit à l'autre, mais je ne sais qui la conta le premier.

Oui, à présent, la grosse tête ronde du brigand creusait l'oreiller profondément, hirsute comme l'échine d'un sanglier. Dans cette boule de soies bretaudée, il n'y avait que son front et ses pommettes qui montrassent un peu de peau, rougie d'ailleurs et rapée par les bises. Il se taisait absolument ; pour distinguer qu'il vivait, il fallait s'approcher et regarder, au fond des trous de ses orbites, pétiller ses yeux vifs qui suivaient tous vos mouvements.

Malgré l'inquiétude qui les agitait autant que des yeux de rats pris au piège, on pouvait saisir encore leurs beautés diverses. Ils avaient la sclérotique d'un blanc bleuâtre et l'iris d'un gris pigmenté de brun tabac. De sorte, qu'à la fois, ces yeux étaient gais autant que les lapins broutant le thym sauvage de la clairière, au petit matin ; et alâcres et pétillants de vie

ainsi que des chevreaux qui s'ébrouent par les taillis et dont la tache blanche de la queue bondit. Et les regards de ce brigand, voyez donc, ont aussi la caresse délicate du friselis des bouleaux chuchotant au tendre avril. — Il y avait dans ces prunelles toute la vie, la joie et la rudesse sauvage de la forêt pour qui savait y plonger. Mais ces trop faibles malades n'auraient pu en tirer cela ; les yeux du Pi les suivaient avec une agitation hostile.

Quelquefois il crachait très loin des jets de salive qui sifflaient entre ses incisives.

Au soir, dès qu'il percevait, dans la cour, geindre l'accordéon du houilleur, il s'agitait dans son lit. Était-ce d'entendre, sur cette couche d'hôpital, la musique qui l'égayait jadis aux ducasses, qui l'inquiétait ; l'harmonica, d'après les parties de bouloir, quand on buvait la bière blanche et mousseuse des jours de fête ? Ou, devant les fenêtres au large sur le ciel libre, cette lâche complainte pleureuse exaspérait-elle sa captivité ?

Le Pi put se lever. Il descendit dans la cour, alla vers le groupe de musiciens ; puis, sans mot dire, ni lever les yeux sur les hommes qui l'entouraient, il prit l'accordéon des mains du houilleur et s'assit sur le banc.

Il joua d'abord des notes violentes, sans suite, qui ressemblaient aux soubresauts d'une poitrine longuement étreinte, dilatée enfin ; et aux cris des bêtes sortant de l'étable, au printemps, quand la neige fondue montre les vertes plaques d'herbe renaissante (les vaches mettent la tête sur la haie claire mouchetée de bourgeons et mugissent). Après, l'accordéon se mit à chanter à tue-tête ; il était sauvagement joyeux ; il montrait des hommes aux soirs d'ivresse aveugle, à l'heure où ils veulent se battre. Il se calma ; alors lentement, en se balançant, se levèrent des choses étranges que les malades ne comprenaient pas. C'étaient les soupirs d'aise de la plaine endormie qu'entendent ceux qui, la tête sur les épis sentant déjà le blé nouveau, suivirent des yeux le chariot de David roulant dans le ciel, le timon en haut ; puis les silences figeant la forêt quand point l'aube, ces extatiques silences où, dans une seconde, vont crier les convulsions du ciel en feu qui s'ouvre ; les rumeurs des arbres parlant dans le vent, qui craquent, s'arc-boutent et triomphent dans la tempête ; les tumultes suscitant le souvenir des luttes sauvages, de l'ivresse du danger, de ces divins moments d'émotion où l'on s'excite aux propres bruits de son cœur. Ces choses ruisselaient étrangement de l'accordéon du coureur des bois, ainsi que d'une source difficile à boucher qui écume et bouillonne dans l'étreinte des doigts. Et les malades, l'un sur l'autre, reculaient et piétinaient ; et, l'âme saoule de ce trop de vie, tordaient leurs bras électrisés et bientôt lassés, en criant sourdement comme lorsqu'on est malheureux.

Enfin le Pi, s'arrêtant de jouer, détacha ses doigts des lanières et jeta l'instrument. Il n'y eut que lui et le houilleur asthmatique au visage blanc impassible, qui dormirent, cette nuit-là. Jusqu'à l'aube, la fièvre remua les autres; harassés de fatigue, ils soupiraient très haut.

Le braconnier, heureusement, quitta l'hôpital ce jour même. Avec quelle avidité les malades s'élancèrent, le soir venu, vers le vieux houilleur pour que sa musique lénifiât enfin leurs inquiétudes si rudement, hier, réveillées par le brutal intrus!

L'ancien, il versait de l'eau tiède sur leurs paupières et le sommeil revenait.

Il dodelinait sa tête placide, les yeux bridés, la bouche ouverte; il ne pensait ni à hier où le vent de vie avait soufflé, ni à aujourd'hui, ni à jamais. Comme l'eau coule, même si ce n'est qu'un tout mince filet, jusqu'en le lit vaseux des rivières desséchées, il jouait sa musique. La voix du piaulant accordéon devenait la voix essentielle de ces hommes; et certes elle disait, peut-être sans qu'ils le sussent :

— Ah laissez-nous, vous autres! Passez; laissez-nous aller où l'eau nous porte. Nos yeux sont clos; nos pouces pliés sur nos paumes, à la manière des petits enfants qui dorment. Le courant descend doucement; nous n'y résistons pas. Ne nous le faites pas remonter.

Les autres, sans doute, hochaient la tête :

— Laissez-nous. Ne criez pas si haut près de nous!

Et l'instrument si durement traité hier geint et souffle, tousse et bégaie :

— Eux, ils vous soulèvent et vous excitent. Mais vous retombez; votre paix, après, elle est perdue; et vous êtes plus malheureux... Qu'ils nous laissent.

Ainsi, l'été durant, s'endormirent les malades, heureux enfin, dans les flots de la musique fade et tiède. Ils défendirent qu'aucun autre que le vieux houilleur touchât à l'accordéon. Sinon, ils bougonnaient, mâchonnaient des injures confuses, comme les hommes qu'on vient, en pleine nuit, éveiller dans leur lit, et qui se retournent alors vers le mur, en cachant à la lumière leurs yeux fermés.

LOUIS DELATTRE

VERS

LA MUSE TRAGIQUE

Ne pleure plus, enfant, la jeune et claire Hellade,
Ses triomphes sacrés, ses danses et ses jeux,
Ses jardins d'oliviers, le gymnase et le stade
Et ses golfes d'azur et son ciel lumineux.

Pourquoi rêver encore une terre bénie
Où dans une aube d'or passent les Immortels,
Où, le cœur enivré d'une intime harmonie,
Les éphèbes heureux vont parer les autels.

Un siècle est né, plus beau de son destin tragique,
Mêlant confusément l'horreur et la splendeur;
Transforme, ô révolté! dans ton cerveau magique
La laideur et le mal en joyaux de douleur.

Laisse à l'antique race impassible et sereine
Le calme et le repos qui ne sont dus qu'aux morts;
Un vertige de vie et de vengeance entraîne
Vers d'autres toisons d'or les damnés et les forts.

Pourrais-tu désormais, ô bel oiseau d'orages!
Planer tranquillement dans un ciel calme et pur
Et, bercé par la brise indolente des plages,
Sans un rêve, dormir dans l'immuable azur?

Il faut à ton esprit qui s'irrite et s'élance,
A ton cœur en délire, à tes sens ébranlés,
Les désirs surhumains, l'orgueil et la souffrance
Et les espoirs amers des sombres exilés.

Brise la lyre d'or aux sons graves; oublie
L'hymne paisible et doux de la pure Beauté;
Regarde! la Matière à l'Idéal s'allie,
Et l'ombre de la nuit lutte avec la clarté.

O terreur, ô splendeur! Prends le glaive et ranime
Le combat éternel de l'Ange et du Démon,
Escalade le ciel, ou bien roule à l'abîme;
Que la lumière d'or jaillisse du limon!

Et fais alors surgir dans de vibrants poèmes
Les visions d'effroi qui hantent ton cerveau,
Tes sublimes espoirs, tes douloureux blasphèmes;
O Poète! voici que naît un art nouveau.

Adore-moi! Je suis le crime et la folie,
La baroque gaîté, la vengeance ou l'ennui;
Veux-tu vivre et souffrir? Bois donc jusqu'à la lie
Le vin miraculeux que je t'offre aujourd'hui.

Grise-toi de parfums, grise-toi de musiques;
Laisse aux songeurs oisifs l'art immobile et froid;
Que l'on entende encor les clameurs prophétiques!
Les morts se lèveront de leur sépulcre étroit.

Va! tu réveilleras le monde par ton verbe.
A la face des dieux, du ciel épouvanté
Lance, fier exilé, comme un défi superbe,
Tes rêves monstrueux, en pleurant la Beauté

STÉRILITÉ

Fol amoureux! ce soir tes longues confidences,
Tes espoirs, tes élans, ta foi m'ont attristé
Comme l'azur puissant d'un trop beau jour d'été
Ou les mensonges d'or des horizons immenses.

Ne m'as-tu pas compris? En vain tu rallumais
Le désir dans un cœur orphelin qui s'exile;
Je pleure, hélas! songeant à ma force inutile,
Tes pays qui me sont interdits à jamais.

Toi! ta vie est ta joie : en ta voix forte et chaude
J'écoutais les splendeurs de l'orage et du cor,
Tandis que s'allumaient des bouquets d'éclairs d'or
Dans le ciel enflammé de tes yeux d'émeraude.

Tu rêvais, triomphant, de splendides châteaux,
Des lacs étincelants, des forêts enchantées,
D'héroïques combats, des victoires fêtées
Et des banquets dans des palais orientaux;

Tu voyais, enlacés dans une tendre extase,
Ivres de l'air léger, du ciel sonore et pur,
Les amants traverser des clairières d'azur
Pleines d'oiseaux de feu, d'opale et de topaze.

Ils t'appellent là-bas; suis-les, va conquérir
Ton rêve où resplendit l'idéale contrée!
Ta volonté magique en toi-même la crée;
Crois et désire, ô toi qui peux encore souffrir!

Que le souffle embaumé de ton âme féconde
Fasse éclore au soleil tes songes parfumés!
Poursuis, ô jeune fou! tes mirages aimés,
Tu seras le vainqueur et le maître du monde.

Mais pourquoi réveiller mes espoirs d'autrefois?
Mon stérile cerveau n'engendre plus la vie,
Et le métal rouillé de ce cœur qui t'envie
Ne vibrera jamais à l'écho de ta voix.

POST-SCRIPTUM

Verhaeren, Maus, Edmond Picard,
Je vous présente l'Art moderne.
Ils sont souples, car d'un écart
Verhaeren, Maus, Edmond Picard
Passent de Kahn au grand Aicard.
L'Art moderne *est pris pour lanterne.*
Verhaeren, Maus, Edmond Picard,
Je vous présente l'Art moderne.

Comme les Grâces ils sont trois,
— Ravi, Maeterlinck les embrasse, —
Ils sont trois criant sur les toits,
Comme les Grâces ils sont trois

Ayant plus d'avis à la fois.
Le choix donc seul vous embarrasse.
Comme les Grâces ils sont trois,
— Ravi, Maeterlinck les embrasse.

Pour avoir quelquefois raison
Picard a dit tout et le reste,
Verhaeren finit l'oraison.
Pour avoir quelquefois raison
Il faut bien qu'on dise oui et non
Et Maus, très prudent, fait un geste.
Pour avoir quelquefois raison
Picard a dit tout et le reste.

VALÈRE GILLE

ROYAUTÉ

POUR IWAN GILKIN

L'incomparable splendeur du palais était justement renommée. On vantait en tout lieu ses portiques grandioses et ses gigantesques colonnades taillées dans les plus beaux marbres de Paros. L'ivoire des balustrades et l'or des statues étaient d'une inestimable valeur; les lambris chatoyaient de pierreries et par les jours de soleil clair les perles et la nacre y scintillaient de mille éclats mystérieux. On citait partout ses métopes comme de vrais prodiges d'art et ses acanthes comme de rares chefs-d'œuvre. De somptueuses draperies aux nuances changeantes tombaient, en larges plis; des chaînes d'argent et d'or étaient prêtes à les relever et à les tendre contre les flamboiements des trop brûlants soleils.

Rien n'était prodigieux comme l'opulente majesté des appartements. Les dragons et les chimères n'en protégeaient point l'entrée et les visiteurs étaient accueillis par des merveilles d'art, par des statues d'une grâce souriante, exhaussées sur des colonnettes harmonieusement peintes. Dans des brasiers artistement ouvrés et des cassolettes d'or fumaient doucement, du lever au coucher du soleil, les myrrhes et les cinnamomes.

Des tentures attiraient les regards par leur richesse éclatante; des étoffes brodées par des mains d'une habileté sans égale recouvraient les sièges;

elles brillaient à la lumière, évoquant les terres lointaines d'où elles avaient été rapportées, de par delà les océans et les mers. Des gemmes et des joyaux fascinaient les yeux.

Devant le palais fameux un vaste jardin étalait sa luxuriante végétation. Des allées d'acacias, de lauriers-roses et de sycomores conduisaient aux célèbres portiques dont la marmoréenne blancheur apâlissait les frondaisons environnantes. Nulle contrée n'avait de plus belles floraisons et l'on venait de très loin admirer ses hêtres et ses chênes, vrais colosses imposants et dominateurs. Des venelles où flottait l'arome de fleurs rares sillonnaient le jardin, des ponts sautaient des ruisseaux clairs, des jets d'eau montaient, hauts et rapides, et retombaient en des vasques de marbre rose. Tout près du palais un lac donnait un peu de fraîcheur, aux jours de grande chaleur. Et dans ce milieu à la fois désert et habité, parmi le gazouillement des oiseaux et la chanson du vent dans les feuillées, la Vénus Anadyomène aurait pu naître.

Là-bas s'étendait la mer céruléenne, non loin du palais, et le murmure des vagues se percevait, même par les temps de vent léger. De la terrasse on voyait ses ondes bleues, miroitant sous le soleil; on distinguait le mouvement des vagues, à l'infini, éparpillant des blancheurs d'écume jaillissante; on sentait l'air vivifiant du large et au loin on voyait les barques s'enfoncer dans le ciel.

Dans ce palais de légende régnait, entouré de toutes les dignités et de tous les honneurs, un roi adolescent. Jamais il n'avait à penser aux intérêts de son peuple : des ministres intègres géraient les affaires du pays, à la satisfaction de tous. Ils auraient courbé l'échine au moindre désir royal; leurs vies dépendaient d'un regard, d'un geste et leur soumission était telle que jamais une parole de révolte n'était venue à leurs lèvres, que jamais ils n'avaient failli à leur devoir. Ils étaient les fidèles acclamateurs d'un diadème nimbé d'admiration, symbole d'une puissance souveraine.

Les esclaves du jeune roi avaient été choisis parmi les hommes les mieux faits et les femmes les plus belles du pays. On avait voulu flatter sa jeunesse en l'entourant de femmes désirables entre toutes; elles se soumettaient à ses convoitises non parce qu'elles le trouvaient beau et fier, mais vaincues plutôt par la vénération dont il était l'objet de la part de milliers et de milliers d'hommes. Pas une n'aurait osé lui refuser le secret de ses chairs de vierge et toutes étaient soucieuses de le lui révéler.

Les prêtres, les hiérophantes et tous les sacrificateurs se prosternaient devant lui; les philosophes, les artistes et les poètes lui faisaient hommage de leurs travaux; les soldats se seraient enfoncés un glaive meurtrier au

cœur plutôt que de lui désobéir; il ne pouvait se montrer sans qu'on l'acclamât et à son approche les buccins éclataient en sonneries triomphales, les trompettes déchiraient les airs de leurs appels sonores.

... Mais le jeune roi ne connaissait pas les jours heureux. Le bonheur devait, pensait-il, résider ailleurs que dans ce palais aux richesses sans nombre; il soupçonnait l'inanité des honneurs et des louanges et bien qu'il n'eût aucune charge à supporter, bien que ses ministres ne lui eussent jamais donné les moindres inquiétudes, la royauté lui apparaissait comme un lamentable fardeau.

L'ennui se lisait au fond de ses yeux, par moment un sourire de tristesse énigmatique plissait ses lèvres et il semblait perdu, au milieu de l'admiration qui montait vers lui. Les hymnes que tout un peuple soumis entonnait en son honneur ne faisaient que l'attrister jusqu'au fond de l'âme...

Il avait tenté de dissiper ses mélancolies :

Des festins somptueux rassemblaient alors les grands de la contrée. Les mets les plus exquis alternaient avec les fruits les plus rares, rapportés des terres lointaines, par les navigateurs aventureux. Les femmes se faisaient belles, éparpillaient les fleurs en leurs toisons pendantes : les brunes montraient leur prédilection pour les lotus bleus et les blancs nénuphars, les blondes se paraient de roses vives et d'hyacinthes. Toutes rivalisaient de goût et de luxe : des étoffes tissées d'or tombaient gracieusement et faisaient pressentir des corps aux formes harmonieuses; des bagues incrustées de pierreries attiraient les yeux sur des mains d'une blancheur de lait, aux ongles teints de henné; le bistre agrandissait les yeux où l'ivresse ne tardait pas à mettre l'appel des désirs d'amour.

Les lyres vibraient sous les plectres d'or, les poètes chantaient la splendeur du festin et la générosité royale; les sistres battaient en cadence, les joueurs de flûtes et de psaltérions brodaient des rythmes gracieux tandis que les danseuses marchaient des pas triomphaux. Sous leurs gazes constellées de perles et de coraux éclataient la beauté de leurs chairs; leurs joues s'illuminaient et dans l'animation de la danse leurs seins semblaient se dresser, victorieux et fiers; leurs cheveux s'enroulaient à leurs cous, puis se déroulaient en ondes frémissantes tandis que les fleurs des thyrses et des guirlandes qu'elles balançaient s'en allaient joncher les tapis, aux pieds des convives, allanguis sur les moelleuses toisons de brebis qui recouvraient les périclinia...

Dans l'allégresse s'abolissait un instant le morne ennui du jeune roi, au bruit des harmonies endormeuses, à l'arome capiteux des fleurs, aux coupes de nectar, aux séductrices caresses des femmes...

Le lendemain il souffrait des libations et des ivresses de la veille et irrémissiblement son cœur s'ouvrait à l'ennui. Il avait encore les oreilles vibrantes de chants, les yeux pleins de la magnificence du festin, il avait encore sur les chairs l'empreinte des mains féminines, qu'il en avait déjà des regrets et qu'il se sentait pollué à jamais.

Et les jours se succédaient, monotones et longs, toujours les mêmes offrandes et les mêmes honneurs arrivaient jusqu'à lui, en son palais de féerie; il soupçonnait la vanité de la gloire et l'inanité de la puissance et l'ennui était toujours plus lent à s'évanouir.

Un matin il voulut qu'un combat de bêtes eût lieu dans les arènes et, escorté de cavaliers armés d'étincelants boucliers et de lances jetant de vifs éclairs, il s'y était rendu, salué d'unanimes clameurs de joie.

Le peuple s'agitait au passage du cortège, chacun désirait voir le jeune roi qui s'avançait sur un coursier plus noir que l'ébène, se cabrant, affolé par le bruit des musiques et les vivats de la foule. Des mains se tendaient vers lui, dans un prodigieux enthousiasme; de jeunes femmes venaient mettre, insoucieuses des chevaux surexcités, leurs lèvres aux pans de son pourpre manteau.

A l'approche des arènes, le tumulte grandissait, la cohue était plus forte et plus aussi se célébrait la gloire du magnanime souverain, dispensateur des plaisirs et des joies populaires.

Les immenses arènes tremblèrent d'acclamations frénétiques quand le cortège apparut, rutilant et scintillant sous le soleil, et que les buccins sonnèrent l'arrivée du roi.

Du fond des souterrains où dans leurs prisons les fauves attendaient le signal du combat, monta un long rugissement qui domina les cris de la foule...

Le jeune roi donna, de sa dextre où chatoyaient des bagues, le signal du combat. Un mouvement se fit parmi les spectateurs...

Lentement deux tigres entrèrent dans l'arène et leurs yeux étonnés regardèrent les milliers de personnes qui s'étageaient autour d'eux. Ils étaient éblouis, au sortir de leurs cages sombres, par les rayons abondants du soleil qui se réverbérait sur le sable de l'arène. Ils se couchèrent et d'un mouvement uniforme se léchèrent les pattes, insoucieux des regards braqués sur eux.

Une panthère aux tavelures bien marquées se silhouetta tout à coup à l'extrémité opposée de la piste. La lumière trop vive la mit un instant en arrêt, les pattes de devant allongées, la queue battant ses flancs à grands coups réguliers, et avant qu'elle eût pu apercevoir les deux tigres qui

soudain s'étaient levés, trois antilopes légères, aux cornes solides et effilées, sautaient, apeurées, dans l'arène. A la vue des fauves prêts à bondir, elles se pressèrent les unes contre les autres et leurs grands yeux humides semblaient implorer la clémence.

La panthère miaula et, l'instinct la reprenant à la vue de ces proies faciles, en quelques bonds gracieux qui firent l'admiration du peuple rassemblé, elle fût au milieu de l'arène, à la poursuite des antilopes terrifiées qui, dans leur course folle, s'en allaient donner des coups de cornes désespérés sur les grandes portes fermant les issues. Les deux tigres ouvraient leur gueule et on eût dit qu'ils riaient d'un rire effrayant et sinistre. Les antilopes, pourchassées par la panthère, passèrent près d'eux et tout à coup, comme réveillés, dans un élan vertigineux qui soulevait le sable sous leurs pattes, ils se rapprochèrent du groupe qui tournait désespérément autour de l'arène.

De toutes les poitrines sortirent d'approbatives exclamations. Tous les yeux s'illuminèrent et parmi les spectateurs conviés à cet extraordinaire fête il en était beaucoup dont la joie était devenue du délire.

Dans sa loge, entouré de ses ministres en costume de grand apparat, le jeune roi avait quitté son trône et s'était levé pour mieux suivre les moindres péripéties de ce combat actuellement inégal...

Mais l'antilope la plus rapide, celle qui avait pris l'avance, tomba soudain, les jarrets cassés de fatigue; les deux autres sautèrent par-dessus elle et, traquées sans merci, surexcitées par la course, se sentant près d'être perdues, faisaient un suprême effort. L'un des tigres s'était jeté à la gorge de la bête vaincue et lui avait planté ses dents dans les chairs. Le sang coulait sur le sable et le fauve se dressait, fier de sa force et de sa victoire.

Les deux autres antilopes faiblissaient, mais elles couraient toujours, la bave glissant de leurs bouches dont la langue pendait, mais, quand le tour de l'arène fut près d'être terminé, et qu'elles arrivèrent près de leur compagne à moitié éventrée et qu'elles virent là, devant elles, le tigre les hypnotisant de ses yeux phosphorescents, le frisson de la mort courut par leur corps et, épouvantées, elles s'arrêtèrent brusquement sans songer aux deux fauves qui les poursuivaient impitoyablement... Elles étaient perdues...

D'éclatantes trompettes annoncèrent le départ du roi et le peuple enthousiasmé acclama celui qui l'avait convié à une aussi grande joie. Longtemps les cris retentirent et se répercutèrent aux lointains horizons.

Mais à peine le jeune roi était-il revenu en son palais merveilleux qu'il y retrouvait les mélancolies coutumières. Il en était irrévocablement frappé et croyait à la malédiction des dieux. Il immolait alors de jeunes

agneaux sur les autels sacrés et les idoles étaient ornées de pampres et de fleurs.

Il s'oubliait un moment en de vaines distractions mais des soupirs de regret sortaient de sa poitrine dès qu'il se retrouvait seul avec ses pensées. Il devait exister d'autres joies sur la terre, des joies rassérénantes et plus nobles! L'injustice incompréhensible de la destinée lui semblait tous les jours plus grande, plus inexorable et cette idée envahissante dominait son esprit. Il aurait voulu à présent expier les forfaits qu'il avait commis, grisé par sa puissance absolue, pour leurrer son ennui.

Il vivait au milieu de femmes divinement belles et il ne connaissait point les charmes de l'amour! Il n'avait qu'un signe à faire pour que celle qu'il désirait s'offrît à lui, se soumît à ses caprices les plus insensés. Mais en était-il une qui l'aimait d'amour et dont les transports étaient sincères? Nulle jalousie ne les séparait : il le savait et il n'en comprenait que mieux la fausseté de leurs paroles et de leurs étreintes...

Le soir commençait à envelopper d'ombres le jardin et le palais et sur la terrasse le jeune roi écoutait les derniers bruits de la ville qui s'endormait, là-bas. C'était l'heure mystérieuse où l'amour est la plus ineffable des choses et comme il pressentait que pas un cœur ne s'ouvrirait pour lui qui avait besoin d'être aimé, il pleura de grosses larmes...

Puis, calmé, il fit réveiller ses rameurs favoris et après leur avoir dit son intention d'aller en mer, par ce soir prestigieux où flottait dans le vent le parfum des floraisons, ils descendirent ensemble sur la grève où sa barque de prédilection était amarrée.

Les rameurs furent vite à leur banc et de leurs grosses mains rugueuses ils saisirent les grandes rames qui se mirent à frapper l'onde. Comme le vent était favorable on hissa les voiles et sur la mer qu'illuminait la lune et les étoiles la barque royale fuyait au large.

Il se sentait purifié. Il écoutait la cantilène des vagues et c'était la première fois, lui semblait-il, qu'elles chantaient ainsi. Ce n'étaient plus des hymnes en son honneur! C'était la grande voix des espaces mystérieux et sans fin!

C'était l'oubli de tout, le renoncement aux plaisirs illusoires, aux gloires vaines et trompeuses; il se sentait affranchi et sa joie était plus immense que la mer. Jamais plus il ne reverrait le rivage de ses pères, jamais plus il n'y reviendrait. Le bonheur n'est pas là, pensait-il, et son cœur s'exaltait dans la joie.

Il abandonnait, sans remords comme sans regrets, son palais fabuleux dont, là-bas, les rayons de lune éclairaient le marbre blanc et les célèbres portiques...

Il combla d'or ses rameurs et le seul esclave qu'il avait avec lui, et prenant, d'un geste fatidique, son brillant diadème, il le jeta dans la mer...

Et maintenant la barque appareillait sans crainte vers un pays inconnu où il croyait qu'étaient l'amour, le salut et l'espoir...

JOSEPH DESGENÊTS

VERS

LA DERNIÈRE AVENTURE DU ROI LOUIS XV

Sous les plafonds du clair palais de Luciennes,
Avec ses favoris et ses musiciennes,
Qu'il est beau, le festin du roi riche et puissant!
Les murs sont blancs, vêtus d'un marbre éblouissant,
Et les femmes de cour, en cercle, vont tressant,
Le sein rose à demi hors des valenciennes,
Les fleurs couleur de neige aux fleurs couleur de sang!

Or, sur la nappe, on a brodé les Évangiles,
La cour rit et babille, et Louis, au milieu,
Caresse sa maîtresse en lui parlant de Dieu;
Le roi cause gaiement; la femme est ivre un peu;
Un peuple d'échansons et de valets agiles
Mêle dans les cristaux clairs, sonnants et fragiles,
Les vins couleur de pourpre aux vins couleur de feu!

Comme il a su tromper les ennuis d'un long règne,
Ce roi de soixante ans qui n'est bon qu'à l'amour,
Qui sur ses sens brûlants a bercé tour à tour
Châteauroux à l'œil noir, Du Barry, Pompadour,
Sans que sa chair en feu s'assouvisse ou s'éteigne
Et promené sans fin sa volupté qui saigne
Des yeux couleur de nuit aux yeux couleur de jour!

Et l'on se conte, avec un plairsir véitable,
Le caprice du roi pour la fille d'étable
Jetée au lit de force, hier, par un valet,
Et les cris de l'enfant que le roi violait.....

Le récit égayait les femmes et mêlait,
Dans un éclat de rire illuminant la table,
Les dents couleur de perle aux dents couleur de lait!

Les draps fins de ta couche, aux odeurs de verveines,
Roi! ne recevront plus la vierge aux plaintes vaines
Près de qui tu dormais, hier, les sens repus :
Elle est morte; elle avait tous les sangs corrompus!
Et le baiser donné par l'enfant qui n'est plus
Déjà change en secret dans tes royales veines
Ton sang couleur de rose en sang couleur de pus!

Demain, sur ton front froid, baisé par la vérole,
Les boutons de la mort ouvriront leur corolle,
Le drap des vidangeurs te prendra dans ses plis,
Et tes fils baisseront leurs yeux soudain pâlis,
Sachant qu'on fait payer — aux jours où dans Paris
Le peuple se relève et reprend la parole —
Les rois couleur de boue aux rois couleur de lys!

AU MUSÉE ANCIEN

Aux corps rouges, charnus et musculeux, que signe
La peinture flamande au contour un peu dur,
Où la chair fraîche en fleur a l'éclat du fruit mûr,
Tu préférais Florence et l'onduleuse ligne

Du Corrège, et l'Albane où, sans un val obscur,
Des adolescents nus ont des blancheurs de cygne,
Et, dans le cadre étroit d'où leurs mains nous font signe,
Ces christs en cheveux blonds, au regard noir et pur!

Voici les Hollandais dorés, au dessin sûr,
Croquant d'un crayon vif quelque scène maligne;
Un rayon de soleil glissant parmi la vigne
Vient détailler les tons effacés d'un vieux mur.

Plus tard, tu délaissais Ruysdael et sa marine
Pour les tumultueux cauchemars de Goya!
Jordaens, fauve et ioufflu, quelque temps t'égaya.....

D'émotion, d'amour, ta lèvre et ta narine
Ne palpiteront plus au charme du Vinci!.....
Mais ta jupe frôleuse a laissé par ici

Ton reflet, ton parfum traîner sur chaque chose,
Et le ciel de ton œil dans le ciel que voici :
Un beau soir de Watteau, mélancolique et rose.

MAURICE CARTUYTELS

VERS

IMPERATOR (1)

Empereur de ton rêve et tyran de ta chair,
sois celui qui domine, ou sois celui qui dicte
les implacables lois de ta volonté stricte
sur ton beau front de bronze, avec un doigt de fer.

Élève d'un bras fort de statue impassible
le sceptre étincelant de ton esprit royal,
car pour dompter l'instinct et grandir l'idéal,
il faut que pour toi seul tu restes inflexible.

Que l'orgueil de ton cœur, au pur aspect du Beau,
reçoive le clair don de l'astre et du flambeau,
comme un marbre éternel palpite à la lumière.

Et mitré de pensée, ô mage aux verbes sûrs,
conquérant de la nuit, debout sur la matière,
dresse ton trône d'or au seuil des temps futurs.

TÊTE D'OMBRE

Plus sombre que la nuit, plus triste que la mort,
masque pétri d'horreur par des mains ténébreuses,
la Bêtise au front lourd, sur ses lèvres heureuses,
laisse le mal poser son vieux serpent qui mord.

---

(1) Extraits d'un livre à paraître : *Vers l'Or de la Lumière.*

Car n'est-il pas écrit sur le livre invisible
où Sathan a tracé d'un long doigt tortueux
les signes incompris, brûlants et sulfureux,
que l'amour est l'amant de la Bête risible!

Au fond de l'œil impur fermentent les instincts,
cuves du sang promis aux immondes festins
dans l'énorme sabbat des larves érotiques.

— En accouplant le vice à la stupidité,
Sathan, sorcier fatal des rêves sabbatiques,
éternellement rit dans ce masque hébété!

LA PRIÈRE D'UN MAGE

Mon âme est devant vous comme un aigle altéré,
ô, vous, Dieu de Lumière où convergent les mondes!
Je viens, atome obscur, des géhennes profondes
où l'Erreur et l'Humaïn réunis ont erré.

Les faux dieux teints de sang et les vapeurs immondes
de l'argile instinctif par l'enfer généré
roulent, forces du mal, sous mon vol éthéré,
aux tragiques chaos des choses infécondes.

O, vous, Dieu des Splendeurs dont l'idéal sourit
à la beauté des corps et celle de l'esprit,
dans le pétrissement de nos germes informes,

hors du nombre et du temps, parmi l'illimité,
vous êtes l'essence immortelle des formes,
et la Terre un soupir de votre éternité!

SPLENDOR

La Lumière et l'Esprit et la Vie éternelle,
pleins des reflets divins et des verbes sacrés,
palpitent dans l'aurore énigmatique et belle,
sous l'immense regard de mes yeux altérés.

O clair vol enchanté des âmes en les sphères!
ô rayonnements d'or d'une splendeur sans fin!
mon cœur pousse vers vous, loin des ombres amères,
le grand cri de ma soif et le cri de ma faim.

Je suis le mendiant idéal au front pâle,
qui regarde passer dans la fête lustrale
les anges de magie et d'immortalité,

et qui voit à travers l'espoir de sa prière
jaillir du sein fécond de l'unique Beauté
la Vie éternelle et l'Esprit et la Lumière!

JEAN DELVILLE

D'APRÈS WIERZ

Des anges, des démons, des cuisses et des torses,
un enchevêtrement terrible et pantelant,
des bras pliés, des troncs crispés, des jambes torses,
des têtes et des cris blasphémant et hurlant.

Ils ont tenté, les fous! fiers de leurs vaines forces,
d'escalader le ciel. — Illusion! — Roulant,
roulés, vaincus et les membres luxés d'entorses,
ils tombent maintenant au gouffre violent!

Ah! Rage! Désespoir! Honte de la défaite!
le corps écartelé d'avoir failli du faîte,
tordu, broyé, rompu, la peau rouge d'accrocs,

Le rude éboulement que flagelle la foudre
s'écroule avec fracas vers l'embûche des rocs
où les ventres sanglants s'en iront se découdre!

ANDRÉ RUIJTERS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Hors du Siècle, tome II, par Albert Giraud. 1 vol., chez Lacomblez, éditeur, à Bruxelles.

Voici un livre singulier, le plus singulier de tous ceux qu'a publiés le poète Albert Giraud, qui fut toujours fidèle au précepte d'Edgar Poe, recommandant à l'artiste de pimenter la Beauté d'un grain d'étrangeté. Ce livre porte bien son titre : *Hors du Siècle!* Il soulève le lecteur hors de la vie quotidienne de ce temps et l'entraîne tantôt dans le faste auguste des siècles passés, tantôt dans les éblouissantes magies du rêve poétique, sans lieu ni date, comme faisait ce merveilleux tapis d'Orient, brodé de fleurs féeriques, où les princes des Mille et une Nuits s'asseyaient, en fumant leur houka, lorsqu'ils voulaient voyager à travers le temps et l'espace avec la rapidité de la foudre et la moelleuse douceur du vol de l'hirondelle.

La première partie, *Sous la Couronne*, nous transporte dans la France des Valois, sous les règnes de Charles IX et de Henri III. C'est la tragique fin d'une race royale. L'un de ces princes se meurt lentement et douloureusement d'une maladie mystérieuse; l'autre s'effondre dans les vices débilitants, comme si les os amollis ne pouvaient plus porter le poids de sa chair. Autour d'eux passent, dans la pénombre, les silhouettes de Louis de Condé, d'Henri de Béarn, de Catherine de Médicis et de toute cette équivoque et brillante jeunesse qui para la cour des Valois expirants comme une corbeille de fleurs funéraires, narcotiques et vénéneuses.

Dans les vers étincelants de ces poèmes on retrouve le coloris ardent, impétueux et voluptueux qui caractérisait le premier volume de *Hors du Siècle*. Le peintre merveilleux qu'est M. Albert Giraud, y fait ruisseler toutes les richesses de son opulente palette; et les somptuosités qu'il prodigue sont plus variées, plus vives et plus délicates, plus fières et plus sensuelles que jamais. Toutefois, le sentiment qui le domine n'est plus tout à fait le même; malgré les clairons et leurs fanfares saluant les splendeurs de la Renaissance, la rêverie nostalgique du poète ne sonne plus aussi franchement l'orgueil de la vie et la joie farouche des instincts indomptés.

La deuxième partie du livre, *Devant le Sphynx*, vient accentuer et préciser cette note nouvelle. On n'en peut plus douter : le poète a eu beau sortir violemment de son siècle et s'asseoir, vêtu de pourpre et couronné d'or, aux féeriques banquets des *Dernières fêtes*, ses grandes espérances sont déçues, ses larges orgueils sont abattus, son cœur sauvage et magnifique a reçu une profonde blessure. Tout le livre exhale une tristesse poignante : la plupart de ces admirables poèmes sont des hymnes douloureux qui respirent le découragement, l'épuisement, et, par une dernière convul-

sion de la volonté, l'impuissance préméditée, le mépris de la vie, la résignation ironique et presque blasphématoire devant les chutes fatales et les irrémédiables trahisons du Destin. *Sous la Couronne* incarne ce tragique idéal dans un monde historique; *Devant le Sphynx* le transpose, plus général, plus large, plus palpitant encore, dans le royaume de l'imagination.

En sortant du siècle, le poète a tourné le dos à la vie. C'est en vain qu'il a demandé son idéal aux siècles passés; ceux-ci, bien qu'ils fussent nimbés de lueurs dorées par la magie du temps, ont mal répondu à l'appel passionné qui les évoquait de leur sépulcre. Les siècles morts ne valent guère mieux que ce siècle de cuivre et de plomb, d'où le poète s'est évadé avec des cris de douleur et de révolte. En vain il a suivi son rêve et pénétré au cœur de cette merveilleuse Renaissance, où il croyait entrevoir l'Eldorado de ses songes; les princes de ces mirages historiques, les Charles IX et les Henri III, surgissent du passé comme des ombres évoquées par un puissant nécroman, mais combien différents de ce qu'attendait ce cœur impatient! Eux aussi, ils ont l'âme rongée des nostalgies qui nous dévorent, et de nos désirs impossibles et de nos vœux stériles! Ils portent au flanc nos blessures; ils se meurent de la même vanité des choses et de la même maladive imagination du passé. Qu'est-ce que Henri III, sinon une reproduction infime de Néron? Qu'est-ce que Charles IX, sinon une pauvre image de l'empereur Claude, remplaçant par la puérile passion de la chasse et de la forge à domicile l'hystérie de l'éloquence et de la jurisprudence et soumis au génie politique de sa mère comme l'autre le fut au despotisme de sa redoutable épouse? Eux aussi, ils avaient situé leur idéal dans les lointains de l'histoire, et ils tendaient les fibres de leur cœur vers les empereurs de Rome comme vers eux-mêmes s'élance le rêve du poète de *Hors du siècle.*

Ah! les désirs inassouvis, les essors brisés, les espérances déçues! Vanité des vanités! Les songes poétiques nous trompent comme la vie! L'idéal nous déçoit non moins que nos intérêts pratiques! La noblesse de notre imagination n'aboutit pas, — pas toujours, du moins, — à la sérénité de l'esprit et à la paix du cœur! Alors, des lèvres qui n'ont baisé que des épines, s'élève ce cri déchirant : « A quoi bon? A quoi bon? Puisque rien ne vaudra jamais rien! »

Ce n'est point le scepticisme philosophique qui s'accommode souvent d'une acceptation un peu épicurienne de la vie, mais c'est la noire et amère désespérance du cœur qui s'enivre de sa désolation. L'âme a exploré les passions; elle n'y a trouvé que des sépulcres blanchis et elle s'assoit au bord des fosses vides, pleurant et se lamentant, sans écouter les voix angéliques qui murmurent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est pas ici, il est ressuscité. »

Tels sont les sentiments qu'a exprimé en vers admirables le poète Albert Giraud. Son art savant et souple n'a plus besoin d'éloges. Nous nous bornerons à remarquer la grande convenance de certains *traits* et de maints *concetti*, qui trouvent dans la couleur locale et historique non pas une excuse mais une impérieuse raison d'être. Leur justification psychologique

n'est pas moins fondée : on y doit voir le jeu aristocratique et dédaigneux d'un esprit désabusé qui méprise le soi-disant sérieux de la vie parce qu'il en a sondé le néant.

Rien ne marque mieux la douleur sans espoir qui caractérise ce nihilisme fleuri que la dernière pièce du volume, *Le Réveil ingénu*. Le prestigieux peintre de *Hors du Siècle* y a peint un saint François d'Assise, non le saint François de l'histoire ni de la légende, mais celui qui seul pouvait naître dans ce livre étrange de luxe désespéré et de désespérance luxueuse : par un beau soir voluptueux, par un soir de jeunesse et d'orgie, l'adolescent prédestiné est tout à coup saisi par la main divine. Au milieu des chants et des rires, il se tait ; ses amis s'étonnent et s'effraient de voir naître sur sa bouche un sourire inconnu ; quant au saint, il ne voit plus en eux que « des spectres mensongers ».

Et sans les reconnaître, — hélas! la vie est morte! —
Se réveille en sursaut parmi des étrangers.

Il se réveille parmi des étrangers ! Lui aussi, son rêve le jette hors du siècle ! — *Hors du Siècle*, c'est sa devise, comme c'est la devise du poète, comme c'est la devise de son Charles IX, de son Henri III, de ses deux jeunes hommes qui se partagent *le Glaive et la Rose*, du martyr qui reçoit *la Blessure étoilée*. Et hors du siècle comme dans le siècle il n'y a que déception et désolation. Ainsi se répercute d'écho en écho la lugubre résonnance du thème de ce livre.

Ici, pour plusieurs personnes, une question se pose : Le poète de *Hors du Siècle* se rappellera-t-il que saint François, en s'éloignant du monde, ne s'est pas contenté de se réveiller parmi des étrangers ? Sorti du siècle, il rapporta à celui-ci la croix sacrée, et, incarnée en lui jusqu'aux plaies et à l'effusion du sang, — la passion divine, la vivante et complète *Imitation de Jésus-Christ*. Les héros du poète iront-ils jusque-là ? Descendront-ils de l'Olympe pour monter au Calvaire ? M. Giraud, qui connaît la grande valeur esthétique du mystère, a posé la question et l'a abandonnée dans l'incertitude. Et pour augmenter encore la dramatique angoisse de ces douteuses ténèbres, il y fait passer, comme de pâles et lointains éclairs, des ricanements assourdis et des haleines sulfureuses. Mais ses vipères ne glissent que sous des fleurs et tous ses blasphèmes s'épanouissent en buissons de roses.

Dans tout ce que nous venons de dire, le poète seul est mis en cause ; il va de soi que la personne de M. Giraud demeure tout à fait étrangère à ces considérations. C'est un point sur lequel il faut insister en ce temps de reportage et de fumisterie. La personnalité littéraire d'un poète est, non pas quelquefois, mais presque toujours, très différente de sa personnalité civile, physique et vulgaire. Le plus souvent l'œuvre d'un artiste n'est ni parallèle, ni identique à sa vie réelle, mais elle en est plutôt complémentaire. Il met dans son rêve tout ce qu'il ne peut pas réaliser dans l'existence et il complète, il achève ainsi sa personnalité et sa vie.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir le moins du monde mettre en cause

la personne de M. Giraud, je voudrais marquer le subjectivisme foncier de son brillant talent.

Ce que je désire indiquer, c'est le processus de la formation des poèmes de M. Giraud. M. Paul Bourget a dit de Leconte de Lisle : « Il a su passer de l'idée à l'image, ou, pour parler d'une façon plus ordinaire, de la critique à la création. » On pourrait dire de l'art de M. Giraud tout le contraire : il passe plutôt de l'image à l'idée. Il cherche avant tout à transporter dans un poème une sensation toute vive, un sentiment tout frémissant, et ce n'est qu'en le transcrivant qu'il découvre et note les idées auxquelles ces sensations et ces sentiments sont intimement liés. Peu importe qu'il trouve ces sentiments dans ses lectures, dans ses rêveries ou dans les incidents de sa vie; les sentiments constituent la matière première de ses ouvrages. Il a beau choisir des milieux historiques et mettre en scène mille et un personnages : ce sont là les déguisements du Moi, et le carnaval de la personnalité poétique, contre-partie de ces poèmes, subjectifs seulement en apparence, où parfois un artiste se fait le porte-voix un et multiple de tous les cris de la nature, dont il réalise en son âme les innombrables avatars.

Mais, encore un coup, en parlant du subjectivisme de M. Giraud nous n'entendons signaler que son attitude artistique. Si, en lui, le poète est passionné et s'il peint avant tout des sentiments, ceux qui connaissent l'homme savent combien il est réfléchi, prudent, éclectique et doucement sceptique, en attendant la foi nouvelle, qui, sans doute, l'attend aussi.

IWAN GILKIN

Au prochain numéro : *Intermède lyrique*, par J. de Tallenay; *Sonatines d'automne*, par C. Mauclair; *Floriane et Persigant*, par F. Hérold; *Daphné*, par E. Signoret; *Vespérales*, par Tola Dorian; *Épigrammes*, par Paul Verlaine, etc., etc.

CHRONIQUE THÉATRALE

Nous ne parlerons ni des *Joies du foyer*, ni des *Tisserands* de Hauptmann. Chacun sait aujourd'hui que la représentation de cette dernière pièce, jouée ici à la veille de l'expérimentation du suffrage universel, n'a été qu'une manœuvre électorale à laquelle se sont bénévolement prêtés Antoine et ses compagnons. Laissant aux politiciens démocrates et aux esthètes, amis du proudhonisme en littérature, le drame aux préoccupations moralisatrices et sociales, les artistes n'ont eu à applaudir que l'*Annabella* de John Ford, heureusement adoptée par Maurice Maeterlinck.

Georges Eekhoud, le premier chez nous, il y a quelque temps déjà, a étudié l'admirable pléiade shakespearienne et traduit la *Duchesse de Malfi*; mais plus heureux que lui, M. Maeterlinck a vu représenter son protégé.

Chose assez curieuse, si peut-être aucune époque littéraire, le règne de Louis XIV excepté, n'a été aussi étudiée, aussi fouillée, tant en Angleterre par Lamb, Drake, Gifford, Hartley Coleridge, le biographe de Ford, qu'en Allemagne par Klein, Ludw. Tieck et en France par Chasles, Taine, Mézières, E. Lafond, etc., etc., il n'existe pourtant aucune traduction *complète* des œuvres dramatiques des poètes du règne d'Élisabeth. A peine peut-on citer quelques pièces de Ben Jonson et de Beaumont et Fletcher dans *les Chefs-d'œuvre du Théâtre étranger*. La traduction la plus importante est due à E. Lafond, qui publia en 1865, sous ce titre général : *Les Contemporains de Shakespeare*, des drames et comédies de Ben Jonson, Massinger, Beaumont et Fletcher, Webster et Ford, entre autres, *Cœur brisé* et *'Tis a pity she is a whore*, que Maeterlinck intitule *Annabella* selon la dénomination de Taine.

La pièce de Ford, un esthète du temps, qui partageait sa vie entre l'étude juridique et le théâtre, est assez connue et a suscité assez de querelles au point de vue moral, pour que nous nous dispensions d'en faire l'analyse.

L'interprétation, à notre avis, a été très fausse. M. Lugné-Poe, en place de traduire un caractère maladif et exalté, une sorte de fou furieux, a fait de Giovanni un fatal rêveur, agissant dans une atmosphère de songes, comme un simple personnage du traducteur. Il s'est complu en des poses hiératiques, se souvenant trop de l'esthétique malarméenne, de l'attitude et du beau geste sur fond d'or. Il n'a été que le héron de cette pièce outrancière.

Ajoutons que le drame a été fortement applaudi, qu'on a réclamé l'auteur, et que ni Ford ni M. Maeterlinck ne se sont présentés à la rampe.

V. G.

MEMENTO

Le *Journal de Charleroi* publie le poème suivant :

SONNET SOCIALISTE

Vers l'immense inconnu, sous l'œil de Jéhova,
Juif errant rejeté dans le désert aride,
Poussant son vil troupeau que la faim rend avide,
Ismaël le maudit droit devant lui s'en va.
L'être qu'un jour Agar de son lait abreuva,
Cet enfant qu'Abraham voue à la Thébaïde,
Relève cependant un front fier, intrépide :
Il est banni, mais libre! Il est libre! Hosanna!
. . . . . .
Depuis lors ont passé quelques milliers d'années.
Au fond du Sahara des sombres destinées,
Des peuples tout entiers du monde ont disparu.
Le citadin succède au pasteur patriarche.
Mais s'il n'est plus nomade, une voix lui dit : Marche!
Marche au progrès sans cesse, ou tu seras féru!

ULME

Il y a dans ces quatorze vers toute une poignée de vérités.

Il est incontestable, en effet, que la faim rend avide, que des peuples tout entiers ont disparu et que le citadin a succédé au pasteur patriarche.

Mais ce citadin rimeur n'a pas de chance : il est à peine destitué de sa qualité de nomade qu'on lui crie de se mettre en marche!

Ce n'était pas la peine de s'arrêter, on en conviendra, et il y a de quoi être *féru!*

Le bruit court qu'IL va partir pour le Congo.

Ce départ serait motivé par un ardent désir, d'ailleurs fort logique, de comparer le petit nègre écrit en Belgique avec le petit nègre de la mère patrie.

Aussi longtemps que les membres du Sénat s'appelaient *sénateurs* tout court, IL ne réussit point à se faire élire père conscrit.

A présent qu'on les appelle *provinciaux*, IL est élu tout de suite.

On nous assure que la tribu des esthètes intrigue beaucoup en ce moment pour obtenir de M. De Burlet, ministre de l'intérieur et des beaux-arts, la nomination d'une commission destinée à rechercher pourquoi MM. Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy sont nés à Gand.

L'Art moderne semble trouver tout naturel que notre compatriote M. Georges Rodenbach, qui a, comme on sait, adopté la ville de Bruges, soit né à Tournai.

Cela n'est pas juste.

On se rappelle le vers de Victor Hugo :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Cet alexandrin qui s'applique à la prose dansante de certains poètes, trouve sa contre-partie dans le vers suivant, qui décrit fort heureusement les rêveries versifiées de certains stagiaires :

Même quand le veau vole on sent qu'il a des pattes!

L'abondance des sottises de *l'Art moderne* nous oblige à remettre au prochain numéro la chronique littéraire de M. Arnold Goffin et la chronique musicale de M. Ernest Closson.

Ci une parodie du *Voile*, tirée des *Grimaces de Paris*, la revue de fin d'année de MM. Courteline et Marsolleau :

M. JEAN (seul).

Quel temps!... Le vent d'hiver comme un orgue mo-
[dule,

Et la pluie au carreau tambourine. — Gudule!
Gudule!
(Il va à la fenêtre dont il soulève le rideau.)
Elle est dehors, qui cueille le persil.
(Un temps. Silence. Coup de cloche au loin.
Ah! j'avais bien besoin d'introduire un souci
Dans ma vie hier encore si calme!
(Il soupire.) Quel temps blême!...
Huit jours qu'elle est entrée, et huit jours que je [l'aime!...
(Long silence. Coup de cloche au loin.)
Oh! voir ses pieds!... Savoir la couleur dont ils sont?
Ne plus sentir l'obstacle irritant d'un chausson
Se dresser comme un mur entre eux et mon envie
De les voir tels que Dieu les fit.
(Coup de cloche.) Dix ans de vie
Pour voir ses pieds! Mais non, l'obstacle absurde [est là.
Je me butte au chausson qui me crie : Halte-là!
Noir ennui d'exister!
(Coup de cloche.) Et toujours cette cloche!
(Entre Gudule, tenant dans les mains un énorme pot de fleurs.)

GUDULE.

Monsieur Jean, jerapporte un pot d'aristoloche.

M. JEAN.

Bien! Merci! Mettez ça sur le fourneau.
(Gudule n'hésite pas une minute et va déposer le pot sur les genoux du compère, dont l'ahurissement est sans bornes.)

M. JEAN.

Faut-il
Que je sois distingué d'âme et d'esprit subtil
Pour qu'un rien me dessèche et que tout me décharne?
(Coup de cloche.)

GUDULE (avec une infinie tristesse).

Comme deux canots parallèles sur la Marne
L'on va, l'on vit. A l'aube, on prend ses chocolats.
Puis on déjeune! et puis l'on dîne!
(Coup de cloche.)

M. JEAN (exaspéré).

Encore ce glas.
GUDULE (avec une mélancolie croissante).
Et puis l'on soupe,

M. JEAN (à la fenêtre).

Il pleut! il pleut! Bruges-la-Douche!

GUDULE.

Le soir tombe. On allume une lampe.

M. JEAN (lugubre).

On la mouche!
(Coup de cloche.)

GUDULE.

On retire sa coiffe, et sa jupe, et ses bas,
Et ses sous-pieds!...

M. JEAN (lui saisissant les mains).

Oh! oui! — Ne m'interrompez pas!
C'est pour vos pieds que je vous adore, Gudule.
Entre mille roseaux, au pied du mont Adule,
Vos pieds sous le boisseau, mystérieux, cachés,
Vers qui mes yeux éternellement sont penchés...
(Avec autorité.)
Montrez vos pieds!
(Gudule hoche négativement la tête, avec une désespérance qui va toujours grandissant.)

M. JEAN.

Pourquoi? Mais pourquoi donc? Torture!

GUDULE (simplement).

Vous le voulez? C'est bien...
(Elle soulève le bord de sa jupe et montre son pied.)
Voici mon pied, naturel,
On en voit la couleur par les trous de mon bas.

M. JEAN (qui s'est baissé vers le pied de Gudule, se redresse brusquement.)

Ah! bah!
(Très sec.)
Vous aurez vos huit jours demain!
(Avec un geste autoritaire.)
Rabats!
Rabats ta jup', Gudul', ça y est!
J'ai vu ton pied : j'sais comme il est.
(Il sort en levant les bras au ciel. Gudule sort de l'autre côté en pleurant dans son tablier.)

L'ombre du Dr Emile Valentin nous envoie une œuvre posthume intitulée *Rédemption, poème antiesclavagiste en six chants.*

Un examen préparatoire nous permet d'affirmer que ce poème antiesclavagiste est cependant soumis à l'esclavage de la rime.

Notre infatigable préposé aux œuvres en vers, M. Iwan Gilkin, nous dira le reste.

En attendant, nous chanterons avec la douce mais incohérente Ophélie :

Voici le matin
De saint Valentin!...

Notre collaborateur l'excellent poète Alber Jhouney, malgré sa belle écriture de mage, est en butte aux fantaisies les plus regrettables de nos typographes.

Dans son poème *Lointains* il faut lire :

..... les pleines certitudes
De leur amour, *par* Dieu brûlant hors du désir,

et non *pour Dieu*, ainsi que nous l'avons erronément imprimé.

Nous supplions nos typographes de ne

plus s'acharner sur les vers de notre collaborateur, et de ne pas nous condamner à l'erratamanie perpétuelle.

Un de nos collaborateurs, qui ressemble au petit navire, parce qu'il a beaucoup navigué, nous communique les vers suivants, rimés à Boston par un mulâtre, et intitulés, dans l'idiôme cher à *l'Art moderne*, « le Race Problème » :

Il y a des mulatres francaises, a l' etat
De Louisiane, avec un grand eclat :
Aussi, en meme, sont beaucoup de beaux noirs
Qui faire, pour tout le monde, ses tristes devoirs :
Les sujettes de l' ancien royaume paon ;
Le puissant regale cour de Pharaon,
Il y a aussi, un rang de Vierges purs,
Avec jeunesse, et homme, avec age mur.
Le noir cuisinier et le casserole,
Dit aux voyageurs, je suis Vrai creole :
Si vous avez, jamais, le cafe bu,
Cessez quand l' africaine le donne a vous.
Allez au marche, de votre salle de bain,
Et voyez la de l' afrique, le bon pain.
La dame noir donne a vous gombo filet ;
'Ecrites le vitement, dans votre beau billet,
Et, elle vous donnerait, avec bon gré,
Un grand gateau, de blanc et neigeux riz
Les mulatres, et les noirs, sont dans les rues,
Couvertes de sombreros, et bonnets tous,
Avec le porte monnaie, et panniere ;
Approchant l' église, en cette maniere.

. . . . . .

Votre fils, ma chere, qu'est ce que je faire, pour le [meme?
L' envoyez, a Paris ecole militaire :
Faites la, de lui, un soldat, brave et claire.
C'en est fait, dit il faites un soldat brave.
C'en était fait par commande, d'une esclave.
(Mais une esclave, devient sultana mere,
Dedaignant elle, honneurs de pays pere)
Alexandre a l' ecole, bientot partit :
Bientot, de la, comme soldat, il sortit.
General Division, Napoleon, le fit :
C'en etait fait, sur la terre de Russie.

Le Race Problème fait partie d'un groupe de poèmes symboliques qui porteront ce titre simpliste : *Les Banlieues superfétatoires*.

Nous recevons de *la Société coopérative artistique*, la lettre suivante :

Bruxelles, le 10 novembre 1894.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous avons été heureux d'apprendre que M. de Burlet n'avait accordé sa protection à aucune société ayant pour objet la construction, à Bruxelles, d'un « Temple des Arts ». C'est ce qui ressort d'une lettre adressée par M. le ministre des beaux-arts à la *Société coopérative artistique*, en réponse à notre lettre du 8 octobre.

Nous exposerons notre projet de construction d'un palais des arts et métiers industriels à M. de Burlet et nous espérons que celui-ci l'examinera avec bienveillance.

La plus élémentaire courtoisie nous commande de porter la réponse du Ministre des beaux-arts à la connaissance des artistes puisque nous avons livré notre protestation à la publicité.

Veuillez donc bien, Monsieur le directeur, insérer cette lettre dans votre journal et croyez à nos remercîments et à nos meilleurs sentiments.

Au nom du Comité de la *Société coopérative artistique*.

Le ff. de Secrétaire, JOSÉ HENNEBICQ. *Le Président*, ALPHONSE MOTTE.

Nous sommes dès à présent autorisés à faire connaître à nos lecteurs que notre ami Destrée est décidé à présenter, dans quelques jours, un projet de loi réclamant pour *la Jeune Belgique* la personnification civile.

On nous doit bien cela.

Un de nos écrivains les plus en vue, dans un discours prononcé à l'inauguration de l'Université nouvelle, a déclaré que nous entrons dans « un nouveau moyen-âge ».

Nous n'avons pas oublié le personnage de Ponson du Terrail, qui s'écriait avec conviction : « Nous autres, gens du moyen-âge !... »

L'écrivain dont il s'agit a réédité cette exclamation célèbre.

Seulement, il a traduit le cri de Ponson dans l'idiôme de Stéphane Mallarmé.

M. Emile Zola, qui fait les délices des Romains, a fait de nombreuses confidences aux interviewers du Tibre.

Il a déclaré qu'avant de venir à Rome il avait déjà amassé tous les documents nécessaires à son roman.

L'abbé Vertot s'est rendu célèbre par un procédé de la même espèce.

Les Italiens n'en sont pas moins enchantés, et leurs poètes célèbrent en vers français les louanges du fameux documenteur.

Voici, à titre de curiosité, le sonnet que M. Guido Menasci dédie à M. Zola dans la *Fanfulla* :

L'ŒUVRE

A Émile Zola.

Vers le maître serein qui poursuivait sa route
la jeunesse a tourné bien souvent le regard ;
car nous n'avons jamais vu se lever, hagard,
de vos pages d'amour le fantôme du doute ;

car vous nous avez dit : ce fardeau qu'on redoute,
est l'accomplissement sain et doux d'un devoir.
Vivre ! Tout ce bonheur est en notre pouvoir,
et le rêveur lassé n'aura que la déroute.

Pourtant, au cœur épris du rêve indéfini,
hanté par le désir de l'azur infini,
à la place des Dieux — leur pâle crépuscule

dans un lointain brumeux de légende récule —
montrez, dans la splendeur d'un œuvre solennel,
tous les humains unis d'un lien fraternel.

Nous espérons que M. Zola, pour ne pas demeurer en reste de politesse, écrira désormais en italien.

La *Jeune Belgique* envoie un salut de bienvenue à deux nouveaux organes universitaires : *L'Escholier* de Bruxelles et l'*Étudiant* de Louvain.

Un jeune poète, M. André Yébel, publie dans différentes revues une série de distiques dont l'union fait Laforgue.

La *Jeune Belgique* ayant annoncé, sans rire, que M. Jules Destrée, de concert avec M. Maurice Barrès, s'occupe de la formation d'un groupe européen de députés littérateurs, notre excellent confrère M. Eugène Landoy publie à ce propos dans le *Précurseur*, dont aucune Salomé ne demande la tête, les graves considérations que voici :

Nous ne savons ce que ce groupe produira, surtout avec le concours de M. Maurice Barrès, cet ironiste pincé. Nous ne voyons pas bien non plus la littérature décadente défendue par des élus du peuple, alors qu'on ne cesse de nous dire que cette littérature ne s'adresse qu'à de rares invités Au point de vue littéraire, M. Destrée et ses amis ont horreur du « bourgeois », c'est-à-dire du philistin. Mais comment de simples ouvriers parviendraient-ils à les comprendre, et comment le pauvre peuple encouragerait-il une littérature dont le sens et l'utilité même lui échappent complètement ?

Mais patience. Anseele est à la Chambre, lui aussi, et ce citoyen décidé, qui ne connaît que la « grosse ouvrage ». a déclaré dans un discours célèbre que les artistes étaient des fainéants et des parasites. Ce n'est pas à lui qu'il faudra parler de petits sonnets musqués ou de rondeaux aristocratiques, rimés pour une élite, c'est-à-dire une caste. Et qu'est-ce que c'est que ces gens qui écrivent l'Art et la Littérature avec une majuscule ? Il y aura donc toujours des Bastilles à démolir ? E. L.

Un bon point pour notre confrère Eugène Landoy.

On nous assure que le corps des ingénieurs, ému, à juste titre, par cet accident, a mis à l'étude la confection d'un appareil destiné à protéger les ponts contre les critiques qui ont la manie de vouloir y couper.

Cet appareil s'appellerait le paralandoy.

Il se confirme que M. Léon Dierx poserait sa candidature au siège de Leconte de Lisle.

M. Catulle Mendès publie à ce propos dans *l'Écho de Paris* l'odelette suivante :

Elle fut haute et méritoire,
La tâche des Parnassiens !
Nous sommes tranquilles. La gloire
Reconnaîtra les siens.

Parmi ceux que raillait la pègre
Des bas échotiers dénigrants,
Nul qui ne fût artiste intègre,
Et quelques-uns sont grands.

Ni l'amour, ni cette faunesse,
La Luxure aux rieuses dents,
Ne prirent, toute, la jeunesse
Même des moins prudents.

La plupart, aux temples qu'évite
La multitude sans souci,
Courbait des genoux de lévite !
Et les plus fous aussi.

Dans les descentes de Courtille
Portaient, sous les plumets mouvants
Et le masque et la cannetille,
De graves cœurs fervents.

Tous, le talon sur la couleuvre,
Sans ouïr le rire daubeur,
Mettaient à l'âpre mur de l'œuvre
L'échelle du labeur !

Et maintenant, encor, sans trêve,
Leur cœur de foi alimenté
Se balance, encensoir qui rêve,
Vers ton autel, Beauté !

Glatigny, roi pour qui les souches
Sont des chevets délicieux,
Chaute les roses et les bouches
Et les cieux et les yeux.

Coppée au cœur doux qui s'incline
Ordonne au deuil du tsar rêvant
La clémence pour l'orpheline
Dont le père est vivant.

Mallarmé, que l'espoir consume
De l'aube au delà du tunnel,
Allume une lampe de brume
Vers le songe éternel.

Villiers, volcan d'ombres, émeute
De rouges laves dans l'éther,
Soumet à la raison de Gœthe
Les rêves de Richter.

Silvestre, qu'étonnent les voiles,
Dans les roses de Firdouçi
Frète un ballon vers les étoiles,
Et vers la lune aussi.

Mérat, que les Parisiennes
Suivent, guette un baiser rival
Dans les caresses, sœurs des siennes,
De l'onde à Bougival.

Prudhomme, tendre à qui transgresse
L'horrible loi du sort bourreau,
Parle de Toujours à Lucrèce
Dans la langue de Maro.

Son cœur vierge de pâquerette,
Verlaine l'offre, un peu fatal,
A la vierge en plâtre, discrète,
Du mur de l'hôpital.

Loyola-Thérèse, Anatole
France, près de Renan qu'il vaut,
Fait de doux tropes une étole
A son doute dévot,

Et, dans le Jardin d'Épicure
Qui va de Chypre à Tahiti,
Offre sous un myrthe une cure
A Satan converti.

Sur les clairs ciels d'or qu'il écrase
Se rue, et rue, à hue, à dia,
Dans des braises de chrysoprase
Ce Pégase, Heredia !

Moi, poète et non pas le moindre,
En un poème encor sans pair
J'ai vu frémir, rosir et poindre,
Comme une aube, Vesper !

Et toi, Dierx, âme blanche et haute
Comme l'aigle blanche du ciel,
Côtoyeur des beaux gouffres, hôte
Du jour torrentiel.

Rayonnant marin qui déferles
Avec un flot jamais amer,
Plongeur profond, trouveur de perles
Dans la céleste mer.

Écouteur du lointain silence
Et des vagues sur les récifs
Et du vaste vent qui balance
Les grands arbres pensifs.

Escaladeur d'astres en astres
Vers la fin de l'illimité,
Jureur que, malgré les désastres,
L'ombre n'a pas été.

Provocateur des nuits premières
Où le noir était fait de feu,
Témoin de l'aube et des lumières
Pures, témoin de Dieu !

Toi, Dierx, un nimbe t'environne
Que jamais les ans n'éteindront;
Et nous avons une couronne :
La splendeur de ton front.

Nul, mon ami, ne te surpasse.
D'autres gloires ont eu leur tour!
Ton âme contient plus d'espace
Et ton cœur plus d'amour.

Toute la vie en ton cœur libre
Se plaint comme le vent des bois...
Ah! que tu souffres! ton vers vibre
D'universels abois.

Tu te penches vers le vertige
De l'inexorable chaos,
Et tu plains tout, sonore tige
Des lointains philaos.

Tu sais qu'âpre ou bon, ivre ou sobre,
L'homme que le mal a tenté
Voit toujours dans le Soir d'octobre
Mourir la Nuit d'été.

Sur le chemin montant du rêve
Tu trouves, au tournant béant,
La fleur où la route s'achève,
La vaine fleur Néant.

La fleur vide d'où nous encense
— O deuil, qu'on ne peut apaiser! —
L'oubli de la réminiscence
Du plus ancien baiser!

Je t'aime autant que je t'admire;
Mon Dierx! Pardonne-moi. J'ai tort.
J'ai fait de la commune myrrhe
Un parfum qui se tord

Vers les alcôves, en fumée...
A cause que j'aime les vers
Tu m'absous de la renommée
Et des contes pervers.

Merci! dans les universelles
Ombres, j'aurais du moins, demain,
Une joie, une gloire : celles
D'avoir serré ta main.

LE CERISIER FLEURI

LA COUPE

Prends ce lingot, ciseleur,
Et dans l'argent brillant creuse
Une coupe bienheureuse
Pareille à la rose en fleur.

N'y grave ni la grande Ourse
Dans les cieux éblouissants
Ni les flots retentissants
Où les nefs bercent leur course.

Mais la vigne et ses sarments
Et les raisins mûrs que foule
Une jeune et tendre foule
De poètes et d'amants.

Que leur danse agile presse
Dans la coupe un jus doré!
Moi, gaîment je mêlerai
Mon ivresse à leur ivresse.

LES BRANCHES DE LILAS

Un ami m'a donné des branches odorantes
De lilas bleu, de lilas blanc,
Dont la grâce voisine et les douceurs parentes
Diffèrent en se ressemblant :

Emblême délicat d'une amitié parfaite
Où, sombre ou lumineux, chacun
Laisse fleurir son cœur que les Muses en fête
Parfument d'un même parfum.

L'HIVER DU CŒUR

Ah! qui me rendra les beaux jours,
Les jours des premières amours?
Ah! qui me rendra, fût-ce une heure,
Le bonheur que je pleure?

Tombez, blanches fleurs des pommiers!
Envolez-vous, joyeux ramiers!
Fleurs, baisers, printemps jeune et tendre,
Que pourriez-vous me rendre?

Il est passé, l'été brûlant,
Qui dessécha mon cœur dolent.
Hélas! voilà le sombre automne
Et l'amour m'abandonne.

Voilà l'hiver et ses frimas,
La neige tombe sous mes pas,
La neige tombe sur mon âme.
Meurs donc, dernière flamme!

CHANSONNETTES ALLEMANDES

I

Des lumières et des fraîcheurs
Dans les prés verts dansent et glissent.
C'est avril. Les petites fleurs
Joyeusement s'épanouissent.

Mon âme, que le gai printemps
Effleure aussi du bout des ailes,
Sous les cieux bleus et palpitants
Voudrait s'épanouir comme elles.

2

Dans mon cœur, comme un pinson,
Chante, chante une chanson
Mignonne;
Prends ton vol, ô ma chanson,
Et de buisson en buisson
Résonne!

Vole au bocage où t'attend
Dans l'ombre un peuple éclatant
De roses.
Vers elles va-t'en, va-t'en!
Va! tu dois leur dire tant
De choses!

3

Ma bien-aimée a des yeux bleus,
Si bleus, si doux et si candides
Qu'on croirait voir deux coins des cieux
Réfléchis au fond d'eaux limpides.

Ma bien-aimée a des yeux bleus,
Si bleus, si doux et si candides
Que mon pauvre cœur amoureux
S'est noyé dans leurs eaux perfides.

4

Entends-tu ce que près d'ici
Chante un oiseau de sa voix tendre?
Hélas! tu l'entends bien aussi
Mais tu ne veux pas me comprendre.

5

Ne me dis pas que tu m'aimes,
Embrasse-moi seulement,
Puis, va-t'en! Mes lèvres blêmes
Savent que ta bouche ment.

Ne me dis pas que tu m'aimes,
Embrasse-moi seulement!
Cherchons les baisers suprêmes
Où l'on expire en aimant.

6

Quand se quittent deux amants,
Accablés par leurs tourments,
Ils se tiennent par la main
Pleurant, soupirant sans fin.

Nous, nous n'avons pas pleuré,
Nous n'avons pas soupiré;
Les larmes et les regrets
Ne nous sont venus qu'après.

CHANSONNETTE ANTIQUE

Moelleusement couché
Sous un chêne penché,
Soulevant ma coupe d'ivoire
En l'honneur des dieux je veux rire et boire.

L'Amour adolescent
L'aile au vent, et troussant
Sa robe d'un cordon de soie,
Viendra me servir, tout rose de joie.

Le temps ailé s'enfuit
Comme un char dans la nuit;
Et quand nos os gisent sous terre
Nous ne sommes plus qu'un peu de poussière.

A quoi bon parfumer
Les tombes et semer
Sur le sol mou du cimetière
D'inutiles fleurs dont nul n'a que faire?

Couronne-moi plutôt
D'ache, de mélilot
Et de roses pendant ma vie
Et va, jeune Amour, quérir mon amie!

Je veux goûter l'oubli,
L'oubli du noir souci,
Avant que, blême, je me mêle
Aux danses des morts fleuris d'asphodèle.

APHORISMES

Reste calme, ce n'est rien.
A quoi bon ce fol émoi?
Rien n'existe hors de toi
Qu'autant que tu le veux bien.

Chaque homme rêve le monde
Selon sa propre puissance.
Le monde est sa connaissance
Plus ou moins haute et profonde.

Se connaître afin de voir
Le secret de l'univers
A la fois un et divers,
C'est la fleur du grand savoir.

Une même force, en somme,
Vit dans toute créature.
Le noyau de la nature
N'est-il pas au cœur de l'homme?

LA CHANSON DES TÊTES BLANCHES

(UNE JEUNE FEMME PARLE :)

Nos têtes deviendront ensemble, disiez-vous,
Blanches comme la neige aux montagnes glacées,
Blanches comme la lune au ciel nocturne et doux.
Je l'apprends aujourd'hui : vous avez deux pensées!
Et c'est pourquoi je vais me séparer de vous.

Une dernière fois je remplirai mon verre
Du vin familial dont le vôtre est rempli;
Puis, je m'embarquerai, je quitterai la terre
Où vous ne verrez plus pencher mon front pâli,
Et mon triste vaisseau franchira l'onde amère.

Jeunes filles qui vous mariez, vous pleurez!
Ne versez point des pleurs, pourtant, si cette fête
Vous donne un noble époux tel que vous l'espérez,
Dont la tête blanchisse auprès de votre tête
Et qui jusqu'à la mort garde ses vœux sacrés.

IWAN GILKIN

Comment Anselme fut puni de ses forfaits par le grand saint Ursmer.

A Mme Jules Destrée

Le château de Grigniart, perché sur un rocher inaccessible au confluent de la Sambre et du ruisseau de Bienne lez-Happart, à une demi-lieue de Lobbes, devait encore une fois devenir la terreur des bons religieux, disciples de Mgr saint Ursmer, qu'une fois déjà leur bienheureux patron avait délivrés d'un méchant seigneur, cause de bien des tourments.

C'était au temps de Baudouin le-Vieil, comte de Hainaut. Un des barons de ce prince avait fait de Grigniart, ancien *oppidum* gaulois, place forte des Grudiens depuis longtemps abandonnée, le manoir redoutable au large fossé et aux murs crénelés, à l'abri desquels il pouvait entasser tout ce qu'il pillait dans le pays de Liége, le comté de Namur et voire la Lorraine, aussi bien que dans ses alentours.

Aucun bateau, même de l'abbaye, ne passait sur la Sambre sans lui payer un tribut élevé ou sans être fortement rançonné par lui. Il poussa l'insolence jusqu'à baptiser les tours de son repaire des noms des provinces dont il avait tiré l'argent nécessaire à la construction.

Ceux de Lobbes, à l'extrémité du pays de Liége et aux confins du Hainaut, sans protection, étaient réduits à une très dure nécessité et contraints de prendre la fuite à chaque alarme, afin de préserver leur vie des caprices sanguinaires de ce baron féroce, ou de la colère de ceux qui venaient inutilement assiéger son antre, pour se venger de ses rapines.

Bien souvent ce fauve, dont l'impiété était aussi grande que la rapacité, enlevait aux pauvres religieux jusqu'aux choses les plus indispensables de la vie. Mais ils auraient supporté allègrement ces privations pour mériter davantage les faveurs célestes, si jour et nuit, le son des trompettes ne les eut distrait du recueillement qui convient aux méditations pieuses, n'avait troublé le service divin et par conséquent diminué notablement la révérence due aux saints.

Les prières, à la fin, furent exaucées et les bienheureux saints Pierre et Ursmer, ne pouvant souffrir davantage ces outrages et injures, se disposèrent à secourir leurs bons serviteurs.

Une nuit que tout était silence et que l'insigne larron, dégénéré de sa noblesse, veillait sur sa couche combinant de nouveaux forfaits pour le lendemain, les saints patrons lui apparurent, le regardant d'une face sérieuse et pleine de menaces. Le confesseur tenait une javeline très effilée avec laquelle il allait porter un coup mortel à ce mauvais, lorsque l'apôtre saint Pierre l'empêcha de le toucher et retenant sa main, lui dit ces paroles : « Pardonne-lui, mon frère, pardonne-lui, octroie-lui cette grâce en considération de ce qu'il a pris la peine d'aller à Rome visiter le lieu de ma sépulture. Mais qu'il se garde de demeurer ici à l'avenir et de molester ultérieurement nos fidèles serviteurs. S'il ne se comporte pas plus honnêtement, le supplice qui lui est à présent différé, ne lui sera pas épargné. »

Ces paroles prononcées, les bienheureux disparurent, laissant le seigneur à moitié mort de frayeur et d'épouvante. Quand il fut revenu de son premier effroi, il abandonna sa couche avec hâte, emplit la demeure de ses cris, troussa bagages, sauta en selle et s'enfuit, suivi de la bande désordonnée de ses reîtres éperdus.

Il brûla les lieues traversant Buvrinnes et Binche, sans s'arrêter jusqu'à Mons où son destrier, de fatigue, s'abattit sous lui. Quand il fut arrivé auprès du comte Baudouin le Vieil, il lui raconta par le menu, en présence de ses chevaliers, la vision dont il avait été aussi ému. On eût dit Héliodore narrant sa flagellation et le mauvais traitement qu'il avait reçu lorsqu'il s'était avisé de mettre la main sur les trésors des veuves et des orphelins conservés dans le temple de Jérusalem, disant à tous qu'il devait la vie au grand prêtre Onias qui avait prié pour lui. Celui-ci publiait qu'il tenait la vie, vraiment, du souverain pontife saint Pierre qui avait empêché saint Ursmer d'exercer la justice divine. Il se fût bien gardé de retourner encore dans ce manoir visité par les saints; il y eût plutôt envoyé ses ennemis pour les y voir punis et châtiés comme il l'avait été.

Tous ceux qui avaient entendu ces merveilles en étaient demeurés étonnés, et, depuis lors, personne n'avait eu l'audace de s'emparer du château hanté. Il resta donc à l'abandon, tombant peu à peu en ruines.

On le considérait maintenant comme tout à fait inoffensif. Aussi, quelle ne fut pas la stupeur des bons religieux et des habitants de Lobbes, lorsqu'on apprit qu'une troupe de mauvais gueux s'y étaient réfugiés et fortifiés.

Un nommé Anselme, ancien reître du baron, gibier de potence qu'il avait flairée plusieurs fois, avec une douzaine de compagnons du grand chemin s'en était emparé, y avait donné asile à tous les vagabonds et rôdeurs du pays et formé de la sorte une bande redoutable.

Après avoir causé de très grands et très notables dommages à l'abbaye, pour mettre le comble aux outrages, ils pillèrent le village de Strée, qui appartenait au monastère et, sans aucun égard pour le lieu sacré, prirent le principal fermier dans l'église. Ce fermier avait la charge de fournir toutes choses nécessaires pour la nourriture des religieux durant le mois de mai suivant; car il y avait alors un tel ordre dans le monastère, que douze des principaux tenanciers étaient obligés de bailler tous les vivres nécessaires pour l'entretien du couvent, chacun à son mois.

Le prélat, troublé par ces mauvaises nouvelles, enfourcha sa mule et, suivi de quelques religieux, s'en alla au château de Grigniart, où le fermier était captif.

Là, il fit une sérieuse remontrance et réprimande au ravisseur; mais ce fut en vain. L'abbé et ses moines furent contraints de se retirer sous les railleries et les blasphèmes des pillards.

A la fin, ne sachant plus où donner de la tête, ils eurent recours à saint Ursmer, se remémorant toutes les faveurs et les secours dont il les avait gratifiés en de telles occurrences.

On se mit à le prier avec ferveur. Le dernier jour d'avril, de grand matin, religieux et chanoines retournèrent au château de Grigniart, portant en pompe solennelle les reliques de leur bienheureux patron.

Le pillard s'était réveillé aux chants liturgiques, il était descendu à la porte du château pour écouter la requête de l'abbé, prêt déjà à l'accabler de ses sarcasmes impies, mais à la vue de la châsse, se sentit troublé, perdit la tête et se mit à trembler de tous les membres comme frappé d'une fièvre maligne. Il était tellement dépouillé de sa volonté, qu'on le contraignit à délivrer son prisonnier, à restituer ce qu'il lui avait dérobé et à partir sur le champ du manoir dont il s'était emparé.

Ce ne fut qu'une heure après avoir quitté le château que les brigands recouvrirent leurs sens et comprirent ce qui s'était passé. Ils voulurent revenir sur leurs pas, mais les religieux avaient laissé une bonne garde à Grigniart et ils ne purent y rentrer.

La bande se dispersa bientôt non sans avoir rossé Anselme, son ancien chef, parce qu'il n'avait pas su résister aux objurgations des religieux protégés par les reliques de Mgr saint Ursmer.

Les uns se firent dépêcher par les paysans d'alentour du château de Beaumont qui se vengèrent de leurs rapines, les autres redevinrent les familiers de la grand'route pour détrousser les voyageurs. Quant à Anselme, après avoir pris le temps de se faire oublier, il reparut à Thuin.

Il s'y tint coi pendant quelque temps, ayant tous les dehors d'une vie

honnête. Il s'était fait marchand ambulant pour rôder dans les villages voisins et y guetter les bonnes occasions de rapine. Il feignait de besogner très durement pour éloigner de lui les soupçons des gens de justice.

C'était un très joyeux compère, habile à se faufiler dans la confiance de ses concitoyens; aussi, au bout de peu de temps, ayant endormi la défiance de tous, il se mit à recommencer ses larcins et scélératesses d'autrefois.

Des vols se commettaient partout sans que l'on pût deviner celui qui les perpétrait.

Comment soupçonner un homme dont la vie était si tranquille et si occupée par le travail. Plusieurs innocents furent condamnés, mais les vols, loin de cesser, continuèrent de plus belle. Les églises mêmes ne furent plus respectées : des objets sacrés et des ornements précieux disparurent. Or, il advint qu'un jour dans la chapelle du château de Thuin, laquelle avait été élevée en l'honneur du grand saint Ursmer, le larron s'introduisit nuitamment par une fenêtre de la sacristie et fit main basse sur le calice, le saint ciboire, l'ostensoire et divers ornements gemmés de rubis, d'améthystes et de topazes.

Il se fait que l'on avait mis là, pour être descendu le lendemain dans une petite cave voisine, la provision annuelle du vin destiné au saint sacrifice de la messe.

Notre homme eut tôt fait d'enlever la bonde du quarteau et se mit en devoir, en soûlard qu'il était, de se vider dans le gosier de copieuses rasades de ce vin jeune et plein de force. Il plongeait le calice consacré dans le fût, l'emplissait à pleins bords et le vidait d'un trait. Le liquide ruisselait vraiment dans son estomac, il était sucré et parfumé et remplissait de joie le drille qui riait d'aise et buvait si goulûment que le vin lui coulait sur les joues par les commissures des lèvres.

Le bonhomme, après s'être bien gorgé de cette boisson, eut l'idée saugrenue d'en offrir à saint Ursmer et à sainte Brigitte, dont les statues avaient chacune leur autel dans la chapelle. Il s'en alla à tâtons dans l'église à leur recherche.

Mais le grand saint patron ne lui permit pas ce sacrilège.

Les fumées du vin lui montèrent au cerveau et tout se mit à tourner autour de lui. En même temps il se sentit brûlé au-dedans, d'un feu intense.

Dans son ivresse, il s'imagina qu'il se trouvait au milieu des flammes, que tout son corps flambait ; il voulait se sauver mais ne trouvait plus d'issue, trébuchait et dégringolait dans les bancs, renversait les chaises. Le feu qui le dévorait devenait plus intense et le faisait hurler. Il criait comme un damné, il vociférait, blasphémait, implorait, appelait au

secours. Mais le silence seul succédait à ses cris et l'épouvantait; à la fin il sentit dans sa main la corde de la cloche à laquelle il se suspendit pour sonner, sonner éperdument. La cloche affolée se mit à bondir dans sa tourelle. Les sons s'en échappaient comme des volées d'oiseaux lugubres pour s'éparpiller sur toute la ville. Le veilleur de la tour, croyant à un péril, corna aussitôt. Puis le tocsin fit entendre sa voix sinistre et bientôt toutes les cloches de la ville lui répondirent. Mais c'était celle de la chapelle qui dominait les clameurs de bronze; elle faisait un vacarme d'enfer, le soûlard cramponné à sa corde était soulevé à deux mètres du sol, retombait puis rebondissait, emporté par une extraordinaire furie, écumant, fou.

Les Thudiniens, réveillés en sursaut par ce bruit, crurent sans doute que leur dernière heure sonnait. Depuis les invasions des Normands on n'avait plus eu de nuit aussi tourmentée.

Quand la première stupeur se fut un peu dissipée et que, réunis dans la cour du château et la grand'rue, les hommes en armes se demandèrent le péril qui menaçait la ville, le veilleur désigna la chapelle comme ayant donné l'alarme et la continuant avec une frénésie inquiétante.

Comme on se dirigeait vers le lieu consacré à saint Ursmer, une certaine accalmie commença de se produire. La cloche maintenant hoquetait comme un homme ivre et les intervalles devenaient de plus en plus longs. En même temps l'on entendait de longs hurlements et comme des râles.

Quand ils eurent ouvert les portes de la chapelle, ils virent à la lueur des flambeaux, le forcené qui continuait à se démener autant que la fatigue et l'ivresse le lui permettaient encore.

— Au feu, au feu, criait-il avec égarement et hébétude aux arrivants.

— Où est le feu, lui dirent-ils.

— Ne voyez-vous donc pas que je brûle, les flammes m'entourent, me mordent, j'ai des charbons enflammés dans tout le corps.

On eut beaucoup de peine à l'arracher à la corde. On vit alors l'église en désordre, les objets sacrés dispersés sur les dalles et les marches de l'autel, les bancs et les chaises renversés, le calice déformé, car dans ses titubations Anselme avait marché dessus, le quarteau vide et le vin à terre.

Alors, tout s'expliqua. On se saisit du sacrilège et on l'envoya dans une basse fosse cuver le vin destiné au saint sacrifice, dont il s'était aussi amplement gorgé.

On instruisit contre lui et l'on découvrit l'innombrable série de ses crimes.

Le tribunal ecclésiastique le condamna à être brûlé vif.

Mais après qu'il eut été roué publiquement sur la cour de la paroisse, le

bon abbé de Lobbes, Dom Adelard, intercéda pour lui en raison de son repentir et on se contenta de le brancher à un des arbres qui entouraient le château, à la place où fut plus tard le jeu de saint Laurent, car les environs étaient peu sûrs, la ville fermée et l'on ne tenait pas à aller jusqu'au gibet à mi-chemin de Thuin et de Gozée, où était dressée en permanence la potence du bailliage.

Ce fut un grand exemple pour la population et un miracle de plus qui s'ajouta au livre d'or de Mgr saint Ursmer.

Le bienheureux patron de Lobbes, on le sait, ne les épargna jamais pour protéger ses fidèles serviteurs et les garantir des méchants. C'est ce qui donna à son monastère une gloire et un éclat qui se répandirent dans l'Occident pendant plusieurs siècles.

Ici finit cette très véridique histoire tirée des gestes des abbés de Lobbes, des tables de la seigneurie de Beaumont, des chroniques de la ville et du chapitre de Thuin ainsi que des annales de la principauté de Liége.

MAURICE DES OMBIAUX

VERS

LA VIE ILLUSOIRE

J'ai pour toi, bel enfant, un amour très bizarre
Dont tu ne connais point le douloureux émoi,
Un amour maternel et dont je suis avare
Et qui ranime encore un fol espoir en moi.

Tu m'es la source claire et fraîche où je m'abreuve,
Le parfum qui fait naître un beau rêve divin,
Le miroir où je vois mon âme jeune et neuve
Oubliant que la vie est un mensonge vain.

Force vivifiante, ô ma fidèle image!
O flamme de ma flamme! En elle je revis;
Tu m'exaltes, je vais refaire le voyage
Que j'entrepris jadis, les yeux fiers et ravis.

Ignore qu'en t'aimant c'est moi-même que j'aime.
Pourtant à mes yeux seuls je souris dans tes yeux,
C'est ma propre prière et mon propre blasphème
Qui jaillissent soudain de ton cœur orageux.

En toi j'ai retrouvé mes anciennes pensées,
Mes rêves ingénus, mes espoirs d'autrefois,
Mes doutes, mes remords, mes ardeurs dépensées;
Mon enfance fleurit une seconde fois.

Effrayé de la mort et de la solitude
Mon esprit, grave et doux, te surveille et te suit
Et te cache, anxieux, plein de sollicitude
L'avenir désolé, la douleur et la nuit.

Que ta jeunesse chante en mon cœur! Sois le livre
Où je lis le roman nouveau de mon destin.
Si je n'ai désormais la vanité de vivre,
Vis pour moi, va cueillir mon tragique butin.

Mais surtout fais-moi croire à tes désirs superbes,
Et laisse-moi glaner dans ta riche moisson
Les trop rares épis qui tombent de tes gerbes,
Quand tu rentres le soir en chantant ta chanson.

Voilà, voilà pourquoi, mon fier enfant, je t'aime!
Accueille un cœur soumis; et daigne encore offrir
Au pauvre mendiant d'amour cette suprême
Et lâche illusion de vivre et de souffrir.

POST-SCRIPTUM

(VILLANELLE)

Pourquoi est-ce à Gand, et non ailleurs,
(Bruges eût semblé mieux indiqué) que surgit
cette trinité de poètes...? etc.
(ART MODERNE.)

Mais pourquoi sont-ils nés à Gand?
Bruges eût mieux fait leur affaire;
Le mystère est extravagant.

On voit le jour à Quévaucamp,
A Cul-des-Sarts, au Campinaire,
Mais pourquoi sont-ils nés à Gand?

Faut-il être assez intrigant,
C'était pour mieux se contrefaire!
Le mystère est extravagant.

A Tournai, bien plus élégant,
Rodenbach naît et le profère.
Mais pourquoi sont-ils nés à Gand?

Est-ce moins dur, moins fatigant,
Est-ce pour contenter leur père?
Le mystère est extravagant.

Les concevez-vous se liguant
Pour ennuyer l'histoire austère?
Mais pourquoi sont-ils nés à Gand?

L'Art moderne *frissonne quand*
Il songe à ce qu'ils ont dû faire.
Le mystère est extravagant.

Si leur père avait mis un gant...?
A tous les échos j'en réfère :
Mais pourquoi sont-ils nés à Gand?

VALÈRE GILLE

ALLAITEMENT

Pressant son fils charmant sur sa poitrine blonde,
Double calice rose où le lait tiède abonde!
Derrière un frais rideau de sapins toujours vert,
La jeune mère avec ivresse a découvert
Les rondeurs de sa gorge et ses reins jusqu'aux hanches;
Et tous deux, la Beauté délicate aux chairs blanches,
Et l'enfant, transparent de la nuque à l'orteil,
Baignent dans les rayons ruisselants du soleil.
On dirait, l'enfant nu que la lumière dore,
Un bijou de corail traversé par l'aurore!
Ses petits doigts, de nacre et de rayons pétris,
S'ouvrent d'aise, et, ravi, poussant de légers cris,
Saluant la splendeur du beau jour qu'il admire,
Pour la première fois, il éclate de rire;
Frêle rire emperlé de notes de cristal!
Et les bois verdissants et le clair ciel natal
Et la mère inclinée, écoutent, ô merveille!
Tinter le carillon de l'âme qui s'éveille.

MAURICE CARTUYVELS

VERS

LE RÊVE DÉÇU

Gisèle, j'ai perçu cette nuit dans un rêve
Le cantique éploré que disait votre cœur ;
Par ma fenêtre ouverte il venait de la drève
Où vous cachiez vos pas dans la mousse et les fleurs.

Et la phrase arrivait si douce à mon oreille,
Si jeune et si sereine en la tiédeur du soir,
Qu'on eût dit le reflet de votre âme vermeille
Beau comme une prière aux pieds d'un reposoir.

Mes yeux sans s'être ouverts vous ont vue et suivie
Au fil de l'avenue où votre corps glissait,
Fantôme parfumé revenant à la vie,
Entre les rayons bleus que la lune tissait.

Oh! vous m'apparaissiez ainsi toute Lumière!
La rosée en cristaux perlait sur vos cheveux
Et la chaste douleur de votre âme en prière
Allumait des tisons mystiques à vos yeux.

Vous étiez belle, ô fée, apparition vaine,
D'une étrange beauté qui berçait mon désir
Et mon sang bondissait, emporté dans mes veines,
Comme un cheval fougueux qu'on ne peut ressaisir.

Je vous eus désirée, amoureuse inconnue,
Dans l'enlacement pur de mes bras soucieux,
Votre tête enfantine et votre gorge nue
Dormant sur mon épaule à la garde des dieux.

Pourtant votre regard était plein de tristesse
Et votre robe blanche aux gerbes de lys blonds
Semblait être un suaire où de folles promesses
Et des baisers anciens reposaient inféconds.

Alors je me suis dit que, nouvelle Ophélie,
Peut-être vous vaguiez au hasard du chemin,
Cherchant, pour y noyer une amère folie,
Le lac perfide et clair où vous iriez demain.

Les bras chargés de fleurs et le sourire aux lèvres
— Ce sourire attristant de la folle d'amour! —
Oublier à jamais les regrets et les fièvres
D'un bonheur qui naquit et mourut en un jour.

Et je voulus savoir quelle était votre peine;
Dans mon rêve enflammé je m'approchai de vous...
Hélas! vous n'étiez plus qu'une ombre très lointaine
Et mon espoir vaincu vous suivit à genoux!

PALAIS MYSTIQUE

J'ai bâti pour mon âme un palais taciturne
Dans un site sévère où des fleurs sans parfums
Pâlissent dès l'aurore et dans la paix nocturne
Sèment aux gazons roux leurs pétales défunts.
J'ai bâti ce palais sans portes ni fenêtres,

Debout dans l'eau fidèle et calme d'un étang,
Où règnent, ignorés sous l'ombrage des hêtres,
Deux cygnes gardiens comme des anges blancs.

J'ai condamné les ponts et j'ai barré les drèves;
Rien ne troublera plus le repos de mes rêves
Gisant évanouis sur le marbre vermeil :

Car ce temple mystique est une vaste tombe :
Espoirs et souvenirs, éternelle hécatombe,
Y dorment confondus dans le même sommeil.

ARTHUR DUPONT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Chants de la pluie et du soleil, par Hugues Rebell. Paris, Charles. — *Notes d'être*, par Ch. Sluyts. Lacomblez. — *Le Bonheur irréel*, par F. Roussel. « Le Réveil », Gand. — *Contes et Légendes*, par L. Germain. — *Notre Art de France*, par Alph. Germain. Paris, Girard. — *Propos de littérature*, par Alb. Mockel. — *L'Idéoréalisme de quelques écrivains*, par Henry Maubel. Paris, librairie de l'Art indépendant.

Aucune pensée vague, certes, nulle inquiétude bourrelante, indécise aspiration douloureuse, et chère d'être douloureuse, langueur hautaine et taciturne, dont la fièvre consume, à la fois, et enivre, — ne tourmentent l'énergique esprit où germèrent ces *Chants de la pluie et du soleil;* peut-être, aussi, de tels émois ne résistent-ils point chez lui à la contemplation, actuelle ou remémorée, de quelque simple et beau paysage...

— Faust s'exclame : « Si je pouvais, Nature, être *seulement un homme* devant toi ! », c'est-à-dire : dépouiller ma pensée sophistiquée, répudier l'atavisme intellectuel de siècles de réflexion creuse et chagrine, reparaître l'être récent, merveilleux d'ignorance et de vitalité, tout vibrant de la violence radieuse et de la nouveauté de la vie ; l'hôte splendide et nu des édens premiers, dont l'existence participait de celle de son habitacle, les forêts, les lacs et les fleuves, à leur unisson, sous leur influence et celle des météores ; animal effrayé, joyeux ou sanguinaire selon la rigueur ou la sérénité du ciel, la saison bienveillante ou malévole...

— L'inspiration panthéiste, d'une sapidité singulière et robuste, des *Chants de la pluie et du soleil*, encore qu'elle célèbre en mainte page saillante la naïve beauté impudique de la nature, la férocité innocente des bêtes, la fauve effronterie, la cabriolante et un peu farouche expansion d'un Siegfried, — sert plutôt de substruction, de thème générateur, diversifié incessamment et renouvelé, au rêve eurhythmique de M. Rebell.

Le poète s'associe au dithyrambe dionysiaque, se précipite sur les traces effrénées de la triétérie ; mais, de préférence, suit la théorie délienne, entonne le pæan magnifique et guerrier. Sa vénération se retourne vers le paganisme hellénique, en salue les artistes qui émerveillèrent la terre et l'humanité de leur propre apothéose ; ou s'exalte devant les éblouissants vestiges de ses édifices, le fronton doré du temple de Poséidon à Pæstum :

« O saintes murailles ! Vous avez bravé les âges de grossièreté pour apprendre à notre siècle misérable la Beauté morte dont il n'a même plus gardé le souvenir. Vous donc qui gémissez en songeant aux formes pures de l'Ellade, approchez à cette révélation de l'esprit devant les calmes merveilles de la nature ; venez voir comme le soleil du matin fait de nobles ombres aux temples antiques et comme les ciels du soir sont beaux entre leurs colonnes ! »

Son culte esthétique fomente son aversion virulente des démagogies niveleuses que la Beauté, à l'égal de toute supériorité, exaspèrent; sa voix prédit et conjure « le tyran beau et fort », le héros qui conciliera, impérieusement, les inconscients vouloirs populaires. L'austérité revêche, le *cant* du protestantisme l'encolèrent, aussi; la malgrâce maussade, la raison iconoclaste de cette hérésie, de cette religion laïque, néfaste à l'art plastique germanique. L'Église nous imposa le joug de l'humilité, sépara l'homme de son principe; par crainte et horreur de trop séduisantes idoles, avilit et poursuivit de ses anathèmes la nature féconde; mais, la pompe symbolique de ses rites et de ses sanctuaires, la généreuse effervescence et la piété où elle entretint les âmes, firent-elles point jaillir, durant des siècles, une inouïe floraison d'extatiques chefs-d'œuvre?

L'amour, l'instinct, la pensée, — la charité, la foi, l'espérance païennes! — pondérés devraient nous régir; mais quand même! la haute souffrance de la vie et du désir assombrirait notre enthousiasme comme celui du poète des *Chants de la pluie et du soleil;* — car la pensée s'abuse elle-même; l'instinct est un aveugle ivre et l'amour un des masques, à peine fardés, de la Mort!

Les poèmes de M. Rebell alternent l'emploi d'une prose sobre et forte, en relief plus qu'en couleur, et très euphonique, avec celui du vers libre : — « Le vers classique qui exige la simplification et la synthèse, se fût mal accommodé de la plupart des sujets que j'avais à traiter, explique-t-il... Toutefois, je ne voudrais point que l'abandon d'une forme consacrée par des œuvres admirables fît croire chez moi à quelque ridicule dédain. Ayant à exprimer des idées toutes particulières, je me suis cru autorisé à user de rhythmes libres, mais, dans la majorité des cas, le vers classique demeure l'instrument préférable et, comme l'ont prouvé les maîtres de notre poésie, il est aussi souple et varié que l'âme humaine... »

***

Les *Contes et légendes* de M. Paul Germain narrent de juvéniles histoires romanesques, habitées par de verbeux trouvères, des poètes géniaux et désespérés, de désinvoltes califes barbus, dont l'aventure, le suicide ou l'experte férocité se dramatisent en de somptueux décors sombres...

Les *Notes d'être* de M. Sluyts outrent un peu la contorsion; peut-être, d'ailleurs, leur préciosité obscure et embrouillée est-elle encore trop claire... Le profil du miroir où le psychologue anversois réfléchit ses postulations semble légèrement ondulé et l'image qu'il renvoie, bizarre plutôt qu'originale : — Sous les madrigaux qui flandricisent, la rude afféterie du terroir, cependant, malgré « d'inutiles à énumérer » gaucheries et l'amphigouri aux audaces souvent incorrectes de M. Sluyts, de temps à autre une sensibilité se décèle, vive et rare, enganguée à moitié dans la rocaille du style.

Plus habiles, les pages souples de M. F. Roussel : *Le Bonheur irréel*. Sa fantaisie mièvre aime s'évaporer en « songeuses et belles enfants » dont les diaphanes mains méditatives émeuvent, *emmi* la beauté « nuitale » des boudoirs parfumés et soyeux, les « mélancolieux » claviers d'ivoire... La

fioriture, quelquefois, surcharge la mélodie conductrice, à la manière du logogriphe calligraphique qui titre le volume! Jolis feuillets distingués, en somme, d'une imagination aimable et fine, d'une sensualité discrète qui respire l'effluence odorante de la fleur, sans en ébouriffer et en froisser les pétales!...

***

Ces dernières années ont remis en honneur l'étude des origines littéraires de la France, frappées, jusqu'alors, du même sot mépris qui enveloppait l'entière production artistique médiéviste, qualifiée même, pour marquer sa barbarie et sa maladresse, de gothique. Le romantisme commença de dessiller les yeux, glorifia les surprenantes merveilles, ignorées quoique évidentes, des cloîtres et des cathédrales : — phares ajourés qui, depuis « les ténèbres du moyen-âge », érigeaient sur l'indifférence d'une civilisation étrangère, l'hyperbole incomprise de leurs rosaces et de leurs vitraux.

La Renaissance, en Italie, regreffa, pour ainsi dire, la tradition ; l'esthétique restaurée appartenait, en effet, à l'antique et légitime héritage du pays. La restriction de l'exubérance inventive, la servilité imitatrice qu'elle suscita en France furent, au contraire, funestes : — l'art autochthone, disciple timide, d'abord, de l'art latin, peu à peu émancipé, et parvenu enfin à une maturité admirable, — expressif et subtil interprète de sa race, — se vit tout à coup remis en tutelle. Les conséquences irrémédiables de cet événement nous affectent encore, engendrent l'absurdité composite, la discordante laideur des bâtisses modernes.

« L'art, dit excellemment M. Alphonse Germain, est comme une religion dont on changerait, d'âge en âge, les rites, sans toucher au dogme. » Les rites, ici, séculairement transformés, vigoureuse et naïve expression de l'âme française, succombèrent à l'engouement, à la déférence fétichiste pour le canon du culte mort d'une autre contrée!

— Le temple grec, dans l'eumétrie de ses lignes, restitue l'image musicale de l'équilibre sublime ; ses strophes lumineuses de colonnes modulent le chœur égal, profond, aux inflexions exaltantes, l'ode fière de la cité victorieuse.

L'église, elle, sert d'écrin au tabernacle, s'épanouit autour de l'autel, son organe essentiel, sacrifie sa figure externe à la magnificence intime du sanctuaire ; et, pour contrebuter les audaces frêles de ses coupoles, la témérité de ses nefs, s'alourdit d'arcs-boutants enchevêtrés. L'architecture gothique fixa, il semble, le verbe monumental du catholicisme. L'initiale dévotion, au moins, du christianisme chanta ces cantiques de pierre, se cristallisa visiblement dans ces cryptes, dans la structure orante, les membres élancés de ces édifices ; et la ferveur, inspiratrice de cette modénature, lui imprima le caractère adéquat qui en fit l'insigne singulier et comme la formule nécessaire de l'art religieux. La foi et l'archaïsme ont fini par s'impliquer à nos yeux.

William Morris prêche à ses compatriotes le retour à l'art septentrional primitif, que ses matériaux, l'appareil de sa construction approprient au

climat, aux paysages insulaires. M. Alphonse Germain repousse, également, le pastiche infertile perpétué jusqu'ici, veut que la plastique française recueille le legs des ancêtres, retrempe son anémie aux sources authentiques du génie indigète, au pieux et patient réalisme des ymagiers et des iconoplastes des XIIIe, XIVe et XVe siècles, des sculpteurs prestigieux du portail et des gargouilles de Notre-Dame, des émailleurs et des mosaïstes de la Sainte-Chapelle...

L'ardeur de sa thèse incline parfois l'auteur à d'injustes appréciations sur l'art grec, boutades qui, au surplus, n'enlèvent rien de sa rare valeur à *Notre art de France*, à l'extraordinaire rectitude de pensée et de raison qui anime cette excellente étude.

***

Cette sentence de la sagesse hindoue, éclose aux lèvres de quelque Çramaṇa sur les rives sacrées du Gange : — *Tal twam asi!* (cette chose, c'est toi!) résume l'intégrale philosophie de l'idéo-réalisme, indiscutable, à cet égard, et immémoriale. Le dissentiment se restreint aux conséquences spécieuses du précepte, à la manière dont ses prosélytes transposent leur vision, aigüe, plus ou moins, et lucide, du monde. Représenter un individu par les spéciales minutes suggestives de sa vie; abréger significativement les choses, les réduire à leurs lignes essentielles; subsumer une idée en son entéléchie; — ç'a été, en somme, le rôle éternel de l'art. Les chances d'incompréhension dépassèrent, toujours, celles de l'admiration; mais jamais, peut-être, des artistes n'éliminèrent plus soigneusement la vanité d'être entendus! La moindre divergence entre l'écrivain et le lecteur, la diverse acception des phénomènes définis stériliseront l'entrevue, provoqueront le premier au mépris, le second à la dérision, également iniques.

Mais, en vérité, parmi les œuvres disparates des adeptes, — miroirs épais et limpides dans lesquels les effigies apparues se margent d'un prisme; grossières vitres étamées où l'incohérence bosselée grimace, d'embryonnaires cauchemars! — fort peu répliquent au système, tel du moins que les nuées dont MM. Gide et Mauclair voilent leurs oracles permettent de le définir. A présumer d'après les incertaines analogies des ouvrages cités par M. Henry Maubel, — le poème idéo-réaliste deviendrait l'espèce de *libretto* extemporané auquel le lyrisme latent du lecteur ferait orchestration méditative et commentaire; l'artiste, au lieu de créer, de captiver ou de subjuguer l'attention, induirait d'un imprécis geste musurgique, un ordre vague de songerie; ferait refluer l'âme vers elle-même ; indirectement, lui apprendrait qu'elle s'ignore, et ses ressources.

Mais, sauf une prédestination miraculeuse, une initiation se présuppose, longue et compliquée, pour devenir seulement accessible à de tels conseils. Loyalement, M. Gide inscrit aux pages liminaires de son livre : — « J'écris ceci pour ceux qui ont déjà compris! »

M. Mockel, fort judicieusement, objecte : — « L'art est subjectif, mais objectif aussi; sans cela pourquoi ne point songer seulement, pourquoi écrire, peindre, sculpter? une œuvre trop exclusivement objective n'ac-

querra jamais la suprême beauté, celle qui naît de l'harmonie, du parfait équilibre, celle qui fait d'une statue ou d'un poème un être distinct de son auteur, vivant d'une vie surnaturelle et qui se suffit à soi-même. » — Il reproche aux écrits de M. Vielé-Griffin de manquer précisément un peu « des qualités objectives des justes bornes et de l'harmonie » auxquelles « l'on dirait que les conceptions de M. de Régnier se prêtent d'elles-mêmes ». Ce dernier, naturellement poète, obéit franchement à sa native propension et ses inspirations se conforment, sans contrainte ni violence, à une règle préfigurée et féconde. Malgré les réticences de M. Mockel, il apparaît que le vers, traditionnel ou libre, n'était pas l'indispensable outil de l'art de M. Vielé-Griffin.

Le poète pense par images ; l'idée, le plus souvent, surgit associée à la forme jumelle qui l'incarne et l'illumine. Mais l'allégorie, froide, préméditée, ressort plutôt de la virtuosité ; le symbole plus instinctif appartient mieux à l'effusion inspirée, au délire lyrique. L'aède, prétendait Platon, abandonne, en même temps que le trépied visionnaire, le sens des paroles qu'il a proférées !

Certes, toute cérébration reste mystérieuse et inanalysable pour le patient lui-même, aussi bien que les contigences, adverses ou favorables, qui la provoquèrent. « De très insignifiantes circonstances inspirent quelquefois ses meilleures œuvres au poète. » (Gœthe.)

L'idée, ressort abstrait d'une œuvre, se dissimule si parfaitement, parfois, sous les apparences qui la magnifient, que l'auteur la découvre après les stades fiévreux de l'élaboration...

— Les *Propos de littérature*, de M. Albert Mockel, soulèvent ainsi mille questions passionnantes de spéculation critique, irrésolues par leur nature même, mais auxquelles, au moins, il est utile d'essayer une réponse. Lui-même en offre, hypothèses hardies ou trouvailles ingénieuses, au cours de cette exégèse, dont les chapitres théoriques et techniques corrigent leur aridité par un brillant parallèle, aux illustrations heureuses, entre MM. Vielé-Griffin et de Régnier.

***

Ce jardin de l'âme contemplative, l'oratoire fleuri de Psyché, dont le poète de *Tel qu'en songe* célébrait le charme métaphorique. M. Henry Maubel en a parlé, au même public, mais d'un autre ton, avec son accoutumée éloquence, le tour incisif de ses courtes phrases acérées et nettes.

Il faut se développer par la prière, la lecture, la méditation, — dans la solitude et le silence ; s'enseigner et se comprendre soi-même et sa volonté. Vouloir, surtout, puisque le désir crée son objet ; — mais non vers le siècle, le provisoire, — vers l'immuable, pour la perfection. Car « l'isolement matériel n'engendre que paresse, curiosité, gloriole, si nous ne possédons en nous-mêmes la solitude de l'esprit. »

Les *Entretiens spirituels* d'Ignace de Loyola avaient supérieurement frayé cette voie, pour les fins les plus hautes ; mais le fondateur du Gésu employait cette discipline à dompter les caractères ; elle sera efficace surtout, maintenant, à en fortifier la débilité !

Baudelaire s'assignait ce programme : « Être un grand homme et un saint pour soi-même. » Les artisans de la pensée se sont d'ailleurs et la plupart, non pas assujettis, ce qui supposerait une gêne, mais adonnés à cette hygiène intellectuelle, par vocation innée et passion. Parcelles de sa personnalité, filles de sa partialité et de son amour, parées de tous les prestiges et des joyaux de son imagination, les créations de l'artiste émanent, selon la belle expression de M. Rebell, du « dieu qui est en lui » ; et ce dieu aussi est exigeant et jaloux, et réclame un culte absolu et sans partage !

Cette *étude* ou cette *culture de soi* acquièrent leur prix et leur fruit, de leur exercice spontané : — Stendhal, malgré l'acuité de son analyse, semblerait émoussé à côté de M. Barrès, si l'excitation méthodique de celui-ci, la forfanterie de son flegme, son asthmatique psychologie ne décelaient une incurable sécheresse et, presque, une incapacité d'émotion.

La formelle allure égotiste de cette « psychothérapie », cet émoustillement systématique de sa fébrilité, ce *flirt* avec une poupée manquent d'envergure, décidément, et de flamme. Pour minime que soit « Petite secousse », elle s'exagère encore ! Le corset de cette malingre caillette limite l'orbe de ses gestes et constitue aussi toute sa carrure !

L'œuvre, toujours, témoigne son origine ; mais elle n'a d'action réelle que dans la mesure où l'ouvrier s'y est abdiqué lui-même, transfiguré, généreusement, et exalté...

ARNOLD GOFFIN

ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — *La Tétralogie de Richard Wagner*, par MM. DE BRINN' GAUBAST et BARTHÉLÉMY. Paris, Dentu. — *Le Cœur et l'Esprit*, par GUST. GEFFROY. Paris, Charpentier. — *Les Miroirs de Jeunesse*, par LOUIS DELATTRE. Bruxelles, Lacomblez. — *Morgane*, par VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Bruxelles, Lacomblez. — *L'Ironique amour*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Dentu ; etc.

CHRONIQUE MUSICALE

Samson et Dalila à la Monnaie a été le premier événement théâtral de la saison. Non pas que l'œuvre éveille un intérêt d'actualité et de nouveauté comme les derniers opéras à tapage de Massenet, Bruneau, etc. Mais, chez nous, une haute estime, une sorte de respect et de confiance entoure le nom de Saint-Saëns, peut-être plus sincèrement apprécié chez nous qu'en France. En France, la personnalité sobre et discrète de Saint-Saëns, son aristocratisme dédaigneux des gros effets et des goûts du public, ne pouvaient plaire grandement. Autant ses œuvres théâtrales sont-elles appréciées des artistes (Gounod publia sur *Henry VIII* une brochure enthousiaste), autant elles laissaient le grand public froid et presque hostile. En Allemagne, où l'on ne prise guère les fadeurs gracieuses de toute la kyrielle des imitateurs de Gounod, ni les excentricités de la jeune école, l'art de Saint-Saëns est très apprécié et obtient grand succès. On connaît le mot de Hans de Bulow, qui disait de Saint-Saëns qu'il était le premier des compositeurs allemands contemporains. En fin de compte, on a tant répété au public français que Saint-Saëns était un grand maître, qu'il a fini par se croire positivement épris de sa musique, et il lui a vissé dans la tête l'auréole de la célébrité. Ce qui n'empêche que, *in petto*, on préférera toujours, à l'Académie de musique, *Hamlet*, *Faust* ou autre chose.

Il en est autrement chez nous. Au point de vue musical, notre situation géographique et les conditions ethnographiques de notre population nous ont fait une sorte de dualisme esthétique. Très rapprochés des élégances et des raffinements de l'art français, nous apprécions parfaitement la saine robustesse et le travail consciencieux de la musique allemande. De là, rien d'étonnant à ce qu'un compositeur dont l'art fond harmonieusement ces deux tendances soit le bienvenu chez nous (1).

Aussi, *Samson et Dalila* a parfaitement réussi. Je ne dis pas que l'œuvre a fait fureur ; jamais un opéra de Saint-Saëns, avec sa beauté classique et un peu froide, n'excitera l'enthousiasme de la masse. Mais la grande partie du public a compris cette beauté, résidant en une forme et une ligne admirables, une pureté de style inaltérable et la perfection des moindres détails. Par-ci par-là, il y a bien des choses un peu surannées, même pour l'époque de la création de l'œuvre ; mais cela ne fait qu'attester davantage sa parfaite sincérité artistique. A côté de cela, que de belles pages ! Les chœurs des Hébreux, avec le délicieux chœur de jeunes filles au premier acte, les airs de ballets, tous les airs de Dalila, depuis « Printemps qui commence » au premier acte, jusqu'aux railleries du troisième acte, le grand duo du second acte, la scène de Samson tournant la meule...

---

(1) Cependant, le seul opéra de Saint-Saëns donné à la Monnaie fut le *Timbre d'argent*, représenté avec grand succès en 1879 avec MM. Rodier, Soulacroix, Lefèvre, Mmes Vaillant, Lonati et Viale. L'œuvre ne fut plus reprise depuis, on ne sait pourquoi.

L'interprétation, au Théâtre de la Monnaie, a été satisfaisante, — sauf pour la mise en scène, comme toujours déplorable. Mlle Armand, comme jeu et comme interprétation, est une admirable Dalila; mais cette voix, devenue complètement hétérogène, est désastreuse! M. Cossira fait Samson comme il a fait Tristan, comme il fait tous ses autres rôles, correctement, mais sans jamais parvenir à donner à aucun une physionomie.

***

C'est le vaillant Quatuor Crickboom, Angenot, Miry et Gillet, avec Mlle Louisa Merck, qui a ouvert la saison des concerts consacrés, l'un aux classiques, l'autre aux modernes. Interprétation impeccable du Treizième Quatuor de Beethoven et de la Sonate en *mi bémol* pour piano et violon, du même, par M. Crickboom et Mlle Merck, puis exécution chaleureuse et mouventée du Quatuor à cordes de Schumann. Le Quatuor à cordes de Grieg n'est certes pas ce que celui-ci a fait de meilleur. Surtout au point de vue de la musique de chambre proprement dite, on dirait plutôt d'une grande fanfaisie où des rythmes de danses populaires et des harmonisations « à la Grieg » habillent quelques thèmes d'inspiration assez courte. La Sonate de Saint-Saëns pour violoncelle et piano, magistralement enlevée par M. Gillet et Mlle Merck, est d'une inspiration plus virile et d'une conception autrement ferme.

L'intérêt de la première séance résidait surtout dans le Quatuor inachevé (1) de Guillaume Lekeu pour piano et cordes. Plus on entend de cet artiste, plus on déplore sa mort prématurée et l'on admire son talent. Par exemple, il n'y faut pas chercher une forme bien nette et un plan fermement conçu, comme dans Saint-Saëns; on doit aussi discuter certaines recherches de sonorités ahurissantes et, en plusieurs endroits, des accumulations d'harmonies hétérogènes qui, dans un mouvement rapide, s'entassent et s'enchevêtrent en une confusion discordante, quoi qu'en dise mon excellent ami Crickboom. Mais, incontestablement, l'artiste, jeune encore, serait revenu en arrière. Ce qui lui serait resté, c'est son métier étonnant, sa nature de poète. La personnalité fine et attendrie qui se dégage déjà de ses premières œuvres n'aurait fait que s'accuser davantage et l'art belge aurait, j'en suis convaincu, compté un maître de plus. Il y a dans ce Quatuor des choses d'une grandeur et d'un emportement admirables, et, surtout, des passages d'une tendresse et d'une mélancolie qui arracherait des larmes aux plus indifférents. Aussi, l'œuvre, interprétée avec chaleur, enthousiasme et passion, avec une très grande délicatesse de nuances, a été fortement acclamée.

La salle de l'antique hôtel de Ravenstein (complètement gâtée, soit dit en passant, par la cruelle lumière blanche des « becs Auer » que l'on y a installés) était bondée. Ces deux séances n'ont fait qu'établir plus fortement

(1) La première partie est intégralement de la main de Lekeu. La mort l'a surpris avant qu'il pût terminer la seconde, dont Vincent d'Indy a écrit une quarantaine de mesures.

la réputation des jeunes quartettistes et de leur collaboratrice Mlle Louisa Merck. Ce qui leur manque encore ne s'acquiert que par de longues années de coude à coude : c'est un sentiment à la fois homogène et spontané, substitué à la seule autorité du chef, cependant indispensable pendant les premières années pour l'unité de l'interprétation. En attendant, on doit louer la remarquable technique et l'exactitude méticuleuse de chacun des exécutants. Tout spécialement, le jeu de Mlle Merck, autrefois un peu nerveux et variable, a énormément gagné, tant en virtuosité proprement dite qu'en fermeté et en égalité dans l'interprétation.

***

A la séance publique de l'Académie (classe des Beaux-Arts), on a entendu la cantate *Macbeth* de M. Lunssens, second prix au grand concours de composition musicale de 1893. Un jeune aussi, M. Lunssens, un très jeune même, — et avec cela terriblement ferré sur la musique. Ceux qui connaissaient l'auteur avaient confiance, et cette confiance a été pleinement justifiée. La *Macbeth* de M. Lunssens a paru supérieure à celle de M. Mortelmans, qui avait remporté la palme. La conception dramatique est plus profonde, l'accent plus sincère, l'idée plus prime-sautière, l'harmonisation plus intéressante, l'orchestration plus riche. Du commencement à la fin de la cantate, l'intérêt reste puissant. Par exemple, une mélodique heurtée, assez courte, et surtout une écriture excentrique dans les parties vocales, qui ne le sont que modérément. Se méfier des modernes, et se dire que leurs artifices harmoniques peuvent parfaitement s'allier à une partie vocale cohérente et bien dessinée, si pas véritablement mélodique. M. Lunssens, qui dirigeait, a fait preuve d'une fougue et d'une exubérance incroyables.

Pour finir, je n'étonnerai personne en disant que M. Lunssens, pas « poseur » du tout, et fréquentant peu les « milieux artistiques », a vu la presse quotidienne accueillir son œuvre avec un scepticisme goguenard et une indifférence — feinte ou réelle — peu encourageante.

Il est juste d'ajouter que M. Lunssens est Belge, — et qu'il est jeune. Alors...

***

L'Octuor vocal (direction M. Soubre), a donné à la Grande-Harmonie son audition annuelle de musique ancienne, avec le concours de MM. Agniez et Kéfer. Cette excellente association a fait dans les derniers temps de grands progrès; on a fortement goûté les morceaux de musique sacrée et profane des XVe, XVIe et XVIIe siècles, très bien interprétés par le petit ensemble mixte. M. E. Agniez a fait entendre des pièces pour la viole d'amour, dont les sept cordes ne semblaient aucunement gêner l'habile violoniste. Enfin, pour que rien ne détonnât au milieu de cet archaïsme, M. Kéfer a joué sur le clavecin un fragment de Bach et des pièces d'anciens clavecinistes flamands.

***

La société allemande *Deutscher Gesang Verein* a donné son premier concert de cet hiver, sous la direction de M. L. Wallner, notre excellent collaborateur et ami. Depuis qu'il en a pris la direction, M. Wallner a fait faire à la société des progrès énormes, tant sous le rapport de l'ensemble que sous celui du caractère artistique. L'interprétation a été, dans les *Liebeslieder-Walzer* de Brahms, d'une intensité de sentiment et d'une variété d'expression remarquables; ces merveilleux petits poèmes ont été le clou de la soirée. On a applaudi également de vieux chants populaires néerlandais arrangés à quatre voix d'hommes, et un chœur de Rheinberger, *Lockung*, agréable de couleur et d'une jolie sonorité. Les solistes étaient M. Ed. Jacobs, le violoncelliste favori du public, et Mlle von Wenz, une *coloratur-sängerin* (vocaliste), qui s'est livrée à une débauche de trilles, arpèges et roucoulades variées. Ceux qui aiment ça ont dû se trémousser d'aise dans leur stalle. L'auditoire a fait fête à M. Wallner, dont ce succès couronnait à juste titre l'opiniâtre et patient labeur.

Pendant que j'en suis à parler de M. Wallner, je rappellerai les instructives conférences du *Cours de l'histoire du piano et de sa littérature*, dont il vient de reprendre la série chez Mlle Desmet, rue de la Presse, 45. Le savant conférencier, toujours aidé de Mlle Heberechts, pianiste, s'occupera cette année des écoles contemporaines.

***

Le programme du premier Concert populaire resplendissait d'éclectisme: du classique, du russe, du français, du Wagner; toute la lyre!

L'ouverture du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn a été merveilleusement détaillée, comme il fallait s'y attendre avec ce quatuor hors ligne qui fait la gloire de l'orchestre des Populaires. Le scherzo surtout était une véritable dentelle; quelques attaques hésitantes des bois dans les premiers accords. La Symphonie de Vincent d'Indy sur un thème montagnard français, pour *orchestre et piano* (remarquez l'inversion de l'habituelle formule) est une œuvre bien française, délicate, gracieuse, très imprégnée de poésie, comme toutes les œuvres du jeune musicien français, un rêveur, un poète dans toute la force du terme: bien que parfaitement classique, le plan de l'œuvre ne paraît pas nettement établi, à cause d'un procédé d'instrumentation qui fait passer un thème de l'un à l'autre instrument, ce qui produit à première vue l'effet d'une mosaïque de fragments hétérogènes. On a surtout goûté le finale, superbe d'allure et de couleurs.

M. Philipp, auquel la *Symphonie* de Vincent d'Indy n'avait laissé qu'un rôle très modeste, s'est rattrapé dans la *Fantaisie* de M. Bernard pour *piano et orchestre* (*a.* piano, *b.* orchestre). M. Philipp joint à un mécanisme très sérieux cette féminine élégance, ce sentiment distingué et discret, presque timide, qui caractérise en général les pianistes français. On l'a beaucoup applaudi, mais non cette *Fantaisie* de Bernard, une œuvre indigeste, pénible, d'une lourdeur vulgaire. Lui serait-elle dédiée, par hasard?

Une petite merveille, ce *Conte féerique* de Rimsky-Korsakow, illustra-

tion musicale du prologue de *Russlan et Ludmila* de Poushkine (1). Rimsky-Korsakow, l'un des chefs de la jeune école russe, peut être considéré comme l'orchestrateur le plus adroit et le plus original de tous les compositeurs contemporains. Ce *Conte féerique*, dont l'argument, des plus ingrats, obligeait l'auteur à une juxtaposition de petits tableaux musicaux sans lien ni suite, est vraiment exquis de grâce, de poésie et d'esprit, avec des trouvailles de timbres et de sonorités. MM. Marchot et Anthony ont joué les soli dans la perfection. Espérons que les Concerts populaires nous donneront encore des œuvres de Rimsky, par exemple les admirables *Pâques russes*, tant applaudies il y a quelques années.

On a encore entendu l'entr'acte-épithalame de *Gwendoline*, une délicate page de Chabrier où se manifestent curieusement les trois écoles qui, dans les dernières années, influencèrent simultanément la personnalité délicate mais incertaine de Chabrier : l'école mélodique de Gounod et Bizet, la recherche de sonorités et d'harmonies de la jeune école française, avec les formules wagnériennes des « retards montants », etc. (A certains points de vue, cet entr'acte de *Gwendoline* est une véritable pastiche de *Tristan et Iseult*.)

L'ouverture de *Tannhäuser*, vigoureusement enlevée, terminait ce beau concert, qui a valu à Joseph Dupont et à ses excellents artistes les applaudissements les plus mérités.

***

Le Théâtre de la Monnaie a monté deux nouveaux opéras de Massenet. Il est difficile de juger des œuvres d'une inexistence artistique avérée, quand elles n'ont même pas pour excuse la jeunesse, l'inexpérience ou la naïveté de l'auteur. Toute cette quantité d'opéras dont Massenet encombre « le marché », *Esclarmonde*, *Thaïs*, *le Mage*, *le Portrait de Manon*, *la Navarraise*, toute cette production malsaine, poussive, sans sincérité et sans virilité, toutes œuvres à peine apparues, sitôt oubliées, rappellent irrésistiblement la réponse de Berlioz à Panseron qui, dans un concert, après l'exécution d'une sienne composition, s'approchant de l'auteur des *Troyens* :

« Hé bien, Monsieur Berlioz, qu'en pensez-vous?

— Je n'en pense rien, Monsieur Panseron.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que, pour en penser quelque chose, je devrais y penser! »

ERNEST CLOSSON

---

(1) Le sujet du *Conte féerique* de Rimsky était présenté au public de manière à faire naître un doute sur le véritable argument du morceau. Le prologue de *Russlan et Ludmila* se termine par ces vers :

... et le chat savant
m'a raconté ses histoires.
Je m'en rappelle une : la voici :

On se demandait naturellement, n'étant pas averti qu'il s'agissait d'un prologue, si un récit quelconque suivait réellement ces vers, et, dans ce cas, si le musicien avait voulu illustrer le prologue ou le récit qui suivait.

MEMENTO

Nous prions nos abonnés de réserver bon accueil aux quittances d'abonnement qui viennent d'être mises à la poste.

Un bateau qui a navigué.

Le *Journal des Débats*, la *Gazette de France*, le *Progrès de l'Est* (de Nancy), le *Messager de Toulouze*, le *Salut Public* (de Lyon), l'*Algemeen Handelsblad* (d'Amsterdam) et la *Fanfulla* (de Rome) ont reproduit avec des commentaires divers notre annonce : « De la formation d'un groupe européen de députés littérateurs. »

La Gazette de Charleroi, qui avait également pris place dans ce yacht de plaisance, a éprouvé le besoin de faire connaître à ses lecteurs qu'elle ne croit pas que notre ami Jules Destrée, membre de la Chambre des représentants, réclame la personnification civile pour *la Jeune Belgique*.

Rien n'est cependant plus vrai.

Notre ami et collaborateur Hubert Krains publiera prochainement un volume intitulé : *Contes lunatiques*.

La Jeune Belgique présente ses compliments de condoléance à son collaborateur M. A. Sante Martorelli, qui a perdu presque simultanément sa mère et sa sœur, et à son collaborateur M. Hector Chainaye dont le frère est décédé à Liége le 13 décembre.

Conformément au règlement, les propriétaires de notre revue se sont réunis dans le courant du mois de décembre

M. Albert Giraud ayant refusé, pour des motifs de santé, le renouvellement de son mandat, M. Iwan Gilkin a été nommé directeur de *la Jeune Belgique* pour l'année 1895.

Nous recevons de feu le docteur Valentin, Champs-Élysées, 69, le prospectus que voici :

NOVA VERBA

L'instant nous paraît venu de reprendre la parole.

Il y a quinze ans, le *Journal des Gens de lettres belges* a — le premier — « poussé le cri de guerre, clamé le branle-bras, sonné le glas des réputations usurpées, la réhabilitation de nos gloires méconnues, et l'avènement glorieux d'une génération nouvelle ». (*Journal des Gens de lettres belges*, 3e année, no 7.)

Les faits nous ont donné raison.

Charles De Coster, que certains mêmes de nos gouvernants ignoraient, a aujourd'hui son monument. Van Hasselt et Octave Pirmez l'auront bientôt. Camille Lemonnier, Godefroid Kurth, Georges Eekhoud sont célèbres. Il ne dépendra pas de nous que Benoît Quinet et Coomans n'obtiennent justice demain.

Émile Verhaeren, le Verhaeren des *Flamandes* et des *Moines*, Georges Rodenbach, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Émile Van Arenbergh, Valère Gille, Fernand Séverin, chez nos poètes ; Edmond Picard, Octave Maus, Francis Nautet, Pol Demade, Louis Delattre, chez nos prosateurs, ne sont plus à discuter. Ils brillent au premier rang, et quelques autres les suivent non sans éclat. Ils ont largement tenu leurs promesses, et si, comme on l'a dit, notre esprit national n'était en vérité l'esprit de dénigrement, nous serions tous d'accord sur ces noms-là.

Autour d'eux, et aussi en province, nous ne manquons plus d'écoles d'application où de nombreux sous-lieutenants de lettres bataillent avec ardeur.

Nous avons enfin des littérateurs qui écrivent avec une verve et un esprit bien personnels, et qui écrivent *en français*.

Il n'y en a pas encore beaucoup, nous l'accordons, mais il y en a. Et le bon ton n'est plus de les ignorer ou d'en parler avec un indulgent sourire. Il faut tout au moins feindre de les connaître. Ils ont droit de cité et ils trouvent de l'écho.

C'est un progrès immense.

Malheureusement notre snobisme panurgien n'a fait que changer d'objet. Plus d'une bonne volonté s'égare. Au cynique dédain d'autrefois, succèdent des engoûments qui n'ont pas le sens commun. Et personne, ou presque personne, n'ose le dire.

Et bien, nous le dirons, nous!

Et surtout nous prouverons nos dires.

Assez d'affirmations gratuites, de commode goguenardise, d'appréciations au petit bonheur!... Assez de « ah ! » et de « oh ! », d'yeux blancs, de fronts plissés et de narines palpitantes!... De tels « états d'âme » sont tout de pose et d'hypocrisie.

Des preuves! toujours des preuves.

La preuve est la terreur des snobs. Elle suffit à les méduser, et pour cause : quatre-vingt-quinze fois sur cent, ils sont d'une stupéfiante ignorance, et les cinq autres sont des couards, esclaves de leur milieu.

Nous le leur ferons voir, et nous espérons rallier ainsi les bons esprits qui, trop occupés d'autres soins, ont eu peut-être le tort de prendre distraitement pour un corps d'élite l'ataxique et bêlant défilé des malades de Max Nordau sous leur houppelande d'hôpital.

De longue date nous connaissons l'impertinence d'une partie de la jeune critique. Nous savons son vocabulaire poissard : « Pions! cuistres! gâteux! idiots! vieilles badernes! perruqueux! académiciens! gagas! Homais! cantate! style pompier! vieux jeu 1830! » Pions, surtout! Pions, encore et toujours!... et c'est à peu près tout.

C'est de l'indigence. C'est un bagage loqueteux tout simplement. Nous l'augmenterons avec générosité, nous renipperons même charitablement ses possesseurs, s'il le faut...

Si peu terribles que soient ces gros mots, il est maintenant établi qu'ils suffisent, quand on est en nombre, pour régner au pays de Panurge.

Ils ont suffi tout au moins pour y égarer l'opinion et pour y imposer des admirations absolument injustifiées.

C'est contre ce snobisme-là que nous voulons réagir. Ce sera notre objectif principal en « rentrant dans l'arène » un peu en oncle Fouettard pour les uns, en Statue du Commandeur pour les autres.

La Jeune Belgique, après quelques attrapades qui ne lui ont pas été inutiles et dont elle se souvient toujours, a conduit jadis nos funérailles. Elle ne croyait pas sans doute nous ménager une résurrection si... troublante.

Une autre besogne encore nous sollicite.

Redescendu sur le pré, nous tirerons aussi l'épée pour la défense de la clarté française et des lois essentielles du vers, dont Albert Giraud et Iwan Gilkin — on ne nous accusera pas de citer qui nous loue — demeurent à peu près seuls dans notre pays les champions autorisés. Nos meilleurs critiques de prose, — nous le démontrerons, — sont, sur ce terrain-là, d'une regrettable incompétence

Et maintenant il nous reste à saluer ceux de nos confrères belges que nous allons combattre : ils auraient tort de ne pas voir, dans nos assauts les plus vigoureux et les plus répétés, autant de marques d'une particulière estime et d'un sincère intérêt.

Nous ne croiserons pas le fer avec tout le monde.

Le Directeur-Rédacteur en chef,
Dr Émile Valentin.

Décembre 1894.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer l'année qu'en conviant nos abonnés et nos lecteurs à pousser un *ut* retentissant en l'honneur de *l'Art moderne*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TREIZIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Arnay (Albert).

Vers 58

Chainaye (Hector).

L'Hôtellerie de l'amour. . 60, 106

Cartuyvels (Maurice).

Sonnets :

La Jeunesse d'Athènes . . 66
Richelieu 148
Elagabale 149
La Mère des Gracques . . 221
Salamine 221
La dernière aventure du roi Louis XV 423
Au Musée ancien 424
Allaitemeut 451

Closson (Ernest).

Chronique musicale 90, 130, 194, 259 460
Bibliographie musicale. . 94, 400

De Busscher (Lucien).

Soirs d'hiver 152

Delattre (Louis).

Au Rendez-vous des Wallons. 37
Ex-voto de pierre bleue. . . 144
Les Bons Aoûterons. . . . 201
La Musique du braconnier . 407

Delville (Jean).

Le Glaive des dieux. . . . 83
Octave Pirmez 347
Imperator 425
Tête d'ombre 425
La Prière d'un mage. . . . 426
Splendor 426

Desombiaux (Maurice).

Comment Notre-Dame de La Vaux 66
Au jardin de sérénité . . . 150
Aux cabarets de la Sambre. . 301
Comment Anselme fut puni de ses forfaits par le grand saint Ursmer 444

Desgenêts (Joseph).

Royauté 417

Destrée (Jules).

Notes sur les Primitifs d'Espagne. . . . 81, 153, 222, 314

Dullaert (Maurice).

Pour une que je sais. . . . 122

Dupont (Arthur).

Le Rêve déçu 452
Palais mystique 453

Eekhoud (Georges).

Climatérie 7

Le Stryge 233
Le Coq rouge. 263

Fierens-Gevaert (H.).

Le Rêve de Fra Angelico . . 292

Gilkin (Iwan).

Satan :
Narcisse 22
Le Dieu noir 23
Regret 24
Petites chansons :
Noël 25
Les Poètes 25
Le Nénuphar 26
La Joie 26
L'Aubépine. 27
Le Départ 28
Les Yeux 28
Chanson mystique . . . 29
Le Vers libre 137
Le Cerisier fleuri :
Réfraction 169
Lâcheté 170
Crise. 170
Sagesse 170
A Jeanne 171
Devant le vin 172
Au bord du lac 172
Rupture. 173
Les Iris 174
L'Acacia rose 277
Romance 278
La Fiancée. 278
Le Vin 279
En Bateau. 279
La Coupe 439
Les Branches de lilas . . 439
L'Hiver du cœur. . . . 440
Chansonnettes allemandes . 440
Chansonnette antique . . 442
Aphorismes. 443
La Chanson des têtes blanches 443
Le Banquet 383
Chronique littéraire. 123, 224, 428

Gille (Valère).

Le Corsaire 43
Les Lèvres. 46
Les Ruines 47
L'Enfant à la panthère . . . 140
L'Aurore 177
Sonnets :
La Source magique . . . 238
L'Art 238
Bonheur d'automne 284
Pervigilium veneris 286
Odelettes arlequines :
Propagande par le fait. . 388
La Lyre 389
Odelette pour conspuer le moyen-âge 390
Boniment 390
La Muse tragique 414
Stérilité. 415
Post-scriptum. 416
La Vie illusoire 449
Post-scriptum 450
Chronique théâtrale. . . . 432

Giraud (Albert).

A nos lecteurs. 5
Epigraphe romantique . . . 72
La Tentation de Sandro Botticelli 211
La Blessure étoilée 248
Fichez-nous la paix! . . . 289

Goffin (Arnold).

Hélène (suite). . . . 30, 178, 214
Chronique littéraire . 86, 113, 160
249, 350, 393, 454

Hennebicq (Léon).

Départ 341

Huber (E.-J.).

Chanson 183
La Mort et le Temps . . . 183
Le Temps 184

Jeune Belgique (la).

Encore le prix quinquennal . 174
Notes pour une histoire de l'esprit belge 261
Le Monument Decoster. . . 280

Jhouney (Alber).

Le Renoncement des rois . . 119
Vision d'un matin d'hiver . . 120
Sensation d'automne . . . 120
En marche vers la seconde mort 121
Aux délivrés 121
Lointains 334

Joukovski.

La Nuit 184
La Mer. 184
L'Approche du printemps . . 185

Keats (John).

La Cigale et le Grillon . . . 321

Krains (Hubert).

Les Saltimbanques 49

Malkoff.

L'Art 185
L'Ange et le Démon. . . . 186
Chanson hébraïque 186
La Mère et les Enfants . . . 186
Anacréon 186
La Source du rocher . . . 187

Marlow (Georges).

Fragments. 79
Sonnet 183

Maubel (Henry).

A ceux de *la Jeune Belgique* . 282

Miriam (Zénon Przesmycki).

Les Soirs dans les montagnes. 75
Le Sonnet 77
Prologue 78
Épilogue 79

Nemo.

Memento . . 99, 134, 165, 198, 230, 263, 325, 354, 402, 433, 465

Remouchamps (Victor).

Légende 85
Cabotins 332

Rossetti (Dante-Gabriel).

Ave 319

Ruijters (André).

Communion 386
D'après Wiertz 427

Samain (Albert).

Sonnet 113

Sante-Martorelli (A.).

Le Mouvement littéraire en Italie. 156

Sartorius (E. de).

Désespoir 347

Severin (Fernand).

L'Ombre heureuse 36
Au jardin du Souvenir . . . 105
L'Ombre gardienne 331

Pierron (Sander).

Le Père Caillou 341

Tiberghien (Paul).

(Voir *Keats* et *Rossetti*.)

Toto.

Odelette pour célébrer la décadence. 349

Verlant (Ernest).

Leconte de Lisle 267
Chronique artistique 94, 125, 188, 322

Viane (Charles).

La Rue. 83
Coin de bois au printemps. . 84

Wallner (Léopold).

La Littérature belge à l'étranger 239, 334
(Voir *Huber*, *Joukovski* et *Maïkoff*)

HOME USE
CIRCULATION DEPARTMENT
MAIN LIBRARY

This book is due on the last date stamped below.
1-month loans may be renewed by calling 642-3405.
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk.
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.
ALL BOOKS ARE SUBJECT TO RECALL 7 DAYS AFTER DATE CHECKED OUT.

DEC 11 1974 79

DEC 11 1974 79

REC'D CIRC DEPT DEC 16 '74

LD21—A-40m-5,'74
(R8191L)

General Library
University of California
Berkeley

v.13

La Jeune Belgique.

IARY - U.C. BERKELE
579086
M554756
PQ2
J37
V.13